Nous vous prions de bien vouloir nous excuser de ne pas pouvoir garantir la qualité de nos reproductions lorsque le document original présente un graphisme défectueux.

R

LA

V

Che

REMARQVES

SVR LA

LANGVE FRANÇOISE

VTILES A CEVX QVI VEVLENT

BIEN PARLER ET BIEN ESCRIRE.

A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', dans
la petite Salle du Palais, à la Palme.

M. DC. XLVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

BIBLIOTHEQUE TROYES

A MONSEIGNEVR SEGVIER CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEVR,

Ce petit Ouurage a ſi peu de proportion auec la grandeur de vos lumieres & de voſtre dignité, que ie n'aurois iamais eu la penſée

de vous l'offrir, ſi vous ne m'auiez fait l'honneur de me teſmoigner que vous ne l'auriez pas deſagreable. Auſſi ay-je creu que ce n'eſtoit qu'vn effet de voſtre bonté, qui ne dédaigne pas les moindres choſes, & qui m'eſt vne ſource continuelle de graces & de faueurs. C'eſt pourquoy MONSEIGNEVR, il me reſteroit touſiours quelque ſcrupule, ſi en cherchant dequoy juſtifier ma hardieſſe, ie n'auois reconnu que ces Remarques n'ont rien de bas que l'apparence, & qu'il n'y a que le defaut de l'Ouurier qui les puiſſe rendre indignes de vous eſtre preſentées ; Car ſans dire icy que la connoiſſance des mots fait vne partie de la Iuriſprudence Romaine, & que pluſieurs Iuriſconſultes en ont compoſé des Volumes entiers, il eſt certain que la pureté & la netteté du langage, dont ie traite, ſont les premiers fondemens de l'Eloquence, & que les plus grands hommes de l'Antiquité ſe ſont exercez ſur ce ſujet. Outre cela, MONSEIGNEVR, j'ay conſideré, qu'à tant de glorieux titres que voſtre vertu & voſtre miniſtere vous donnent, vous en auez encore

ajouſté vn, qui ne me laiſſe plus d'apprehenſion. C'eſt le titre de Protecteur de cette illuſtre Compagnie, qui rend aujourd'huy noſtre Langue auſſi floriſſante que noſtre Empire, & qui par les heureuſes influences que vous reſpandez ſur elle, eſt deuenuë comme vne pepiniere, d'où le Barreau, la Chaire, & l'Eſtat ne tirent pas moins d'hommes que le Parnaſſe. C'eſt par ce titre que le grand Cardinal de Richelieu a creu rehauſſer l'eſclat de ſa pourpre & de ſa vie, & s'aſſeurer l'immortalité ; I'entens celle que ſes actions heroïques pouuoient bien luy faire meriter, mais qu'elles ne pouuoient pas luy donner ſans l'aſſiſtance des Muſes. Cette Protection MONSEIGNEVR, en laquelle vous auez ſuccedé à ce grand homme, eſt vne marque publique de l'eſtime & de l'amour que vous auez pour noſtre Langue, & pour tout ce qui contribuë à ſa gloire, & à ſa perfection ; Et certainement vous luy deuez cette reconnoiſſance de tant d'auantages que vous en tirez, lors qu'elle vous fournit ſes richeſſes & tout ce qu'elle a de plus exquis pour former

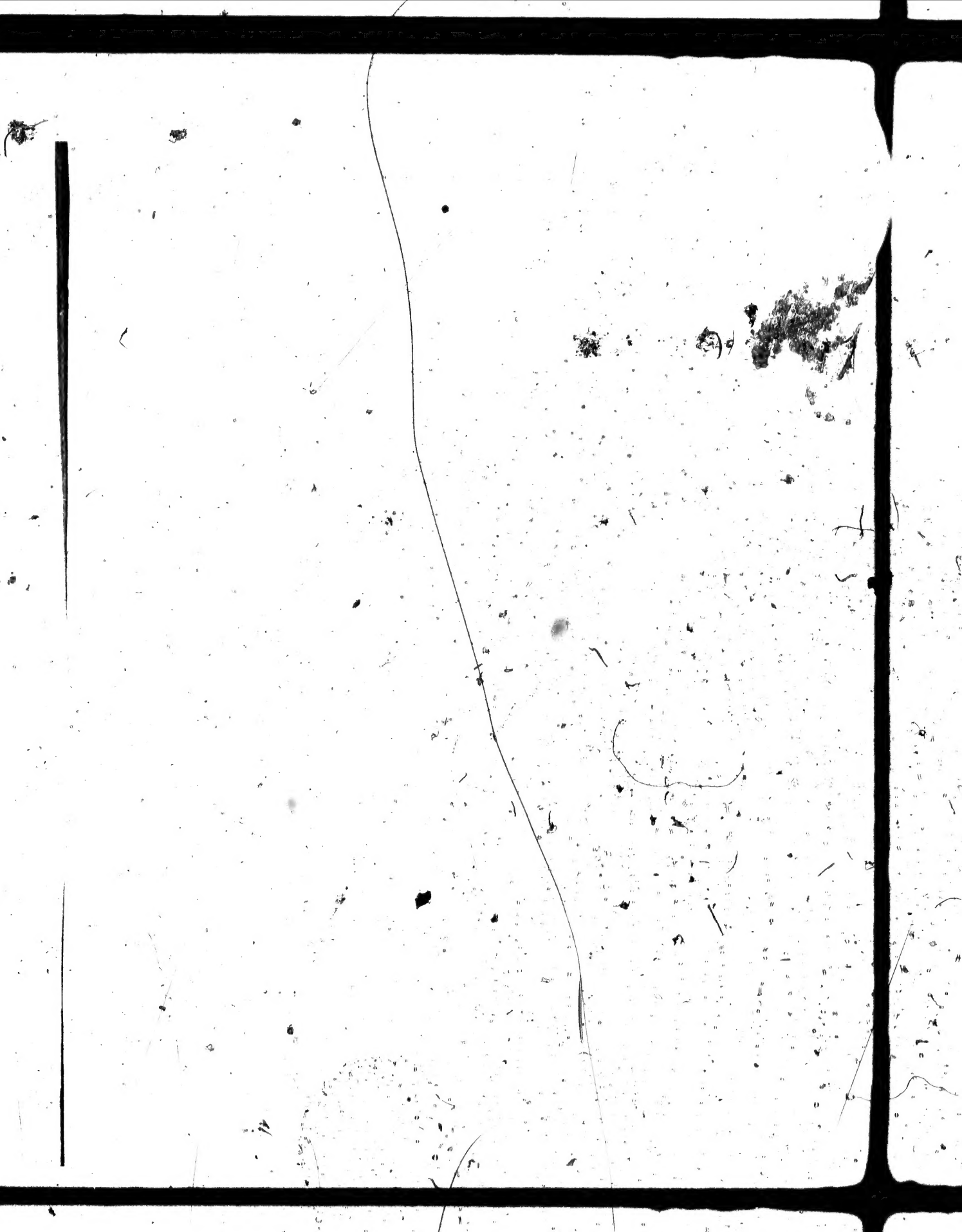
cette diuine eloquence, dont vous rauiſſez le monde. Il eſt vray que ſi vous deuez beaucoup à noſtre langue, elle vous doit beaucoup auſſi; Car en combien d'occaſions auez vous fait voir dequoy elle eſt capable, & juſqu'où elle peut aller, quand on ſçait diſpenſer ſes threſors, & faire valoir ſes graces & ſes beautez? Elle n'a point de charme, ny de ſecret qui ne vous ſoit connu, il n'y a point de genre d'expreſſion, auquel vous ne l'ayez ſceu accommoder, ſoit qu'il ait fallu comme en pleine mer deſployer les voiles de l'eloquence, ou vous tenir ſerré dans le deſtroit & dans la grauité du ſouuerain Magiſtrat, ou eſtre l'Oracle des volontez du Prince ſeant ſur ſon throne, ou dans ſon lit de Iuſtice. Pour vne fonction ſi auguſte, le ciel ne vous a rien refuſé. Les deux talens, de bien parler & de bien eſcrire, qui ſont d'ordinaire incompatibles en vne meſme perſonne, ſe rencontrent en vous également eminens; Et ce qui nous comble d'admiration, c'eſt qu'on a peine à remarquer de la difference entre vos actions premeditées, & celles que vous

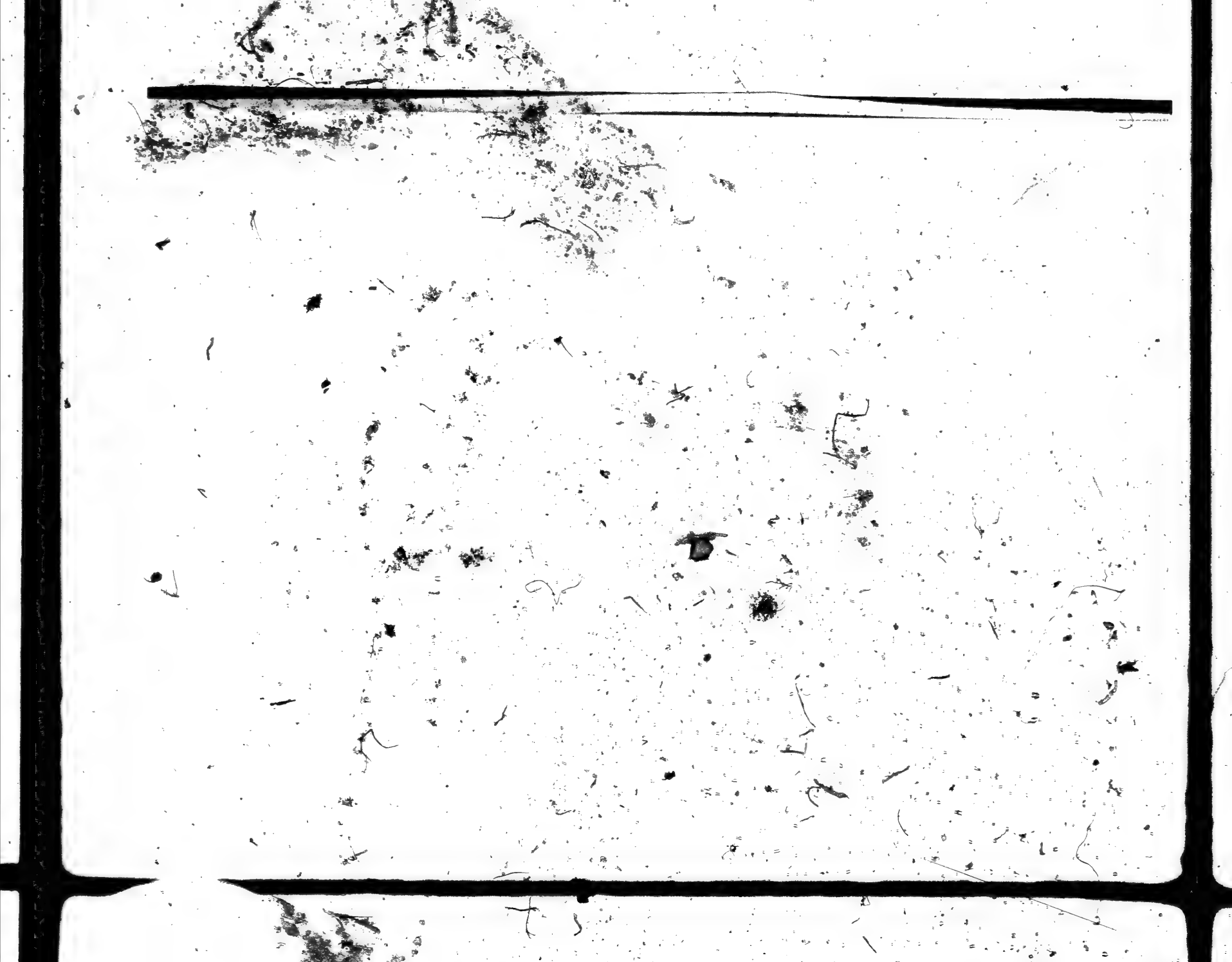
faites ſur le champ, & en toutes rencontres; tant il vous eſt naturel & ordinaire de bien parler, & d'eſtre touſiours ou diſert ou eloquent ſelon que le ſujet le merite. Ie ſçay MONSEIGNEVR, que vous aurez plus de peine à ſouffrir ce que ie dis, que vous n'en auez à le faire; Ce ſont pourtant des veritez reconnuës de tout le monde, quoy que ce ne ſoient que les moindres de vos perfections. Mais ie ne touche que celles qui regardent mon ſujet, & ie laiſſe à ces grands hommes qui vous conſacrent leurs Morales & leurs Politiques à parler de vos vertus, & à les porter aux nations eſtrangeres & aux ſiecles auenir, comme vn parfait tableau & vn modelle viuant de tout ce qu'ils enſeignent de rare & de merueilleux. Auſſi bien tant d'eminentes qualitez ne ſont pas la matiere d'vne lettre, mais d'vn Panegyrique, qui auroit deſia exercé les meilleures plumes de France, ſi voſtre modeſtie ne s'y eſtoit touſiours oppoſée. Toutefois MONSEIGNEVR, vous n'empeſcherez pas qu'vn jour, lors que le ciel vous poſſedera, la terre

ne vous comble de loüanges, & qu'apres qu'on vous aura perdu de veuë, on ne reuere les traces & l'image de vos vertus. Pour moy, ie n'ay qu'à me tenir dans le silence de l'admiration, apres vous auoir tres-humblement supplié de croire, que i'ay moins de veneration pour vostre dignité, que pour vostre personne, & que si cela m'est commun auec tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher, & de vous bien connoistre, il n'y en a point aussi, qui ait l'auantage de se dire auec plus de sincerité, de soumission, & de reconnoissance que moy,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-obligé seruiteur, C.F.D.V.





Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 26. Iuin 1646. Il eſt permis au ſieur C.F.D.V. de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de l'obeïſſance de ſa Majeſté vn Liure intitulé, *Remarques ſur la Langue Françoiſe, vtiles à tous ceux qui veulent bien parler & bien eſcrire*, & ce par tel Imprimeur ou Libraire, en telles marges, en tels Caracteres, en vn ou pluſieurs volumes, & autant de fois qu'il voudra, durant vingt ans entiers, à compter du iour que chaque volume ſera acheué d'imprimer pour la premiere fois, auec deffences à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de l'Imprimer, vendre ni debiter, ſous quelque pretexte que ce ſoit, pendant ledit temps, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront ſon droit; à peine de trois mil liures d'amende, de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts; à la charge qu'il ſera mis deux Exemplaires de chaque volume dudit Liure en la Bibliotheque publique de ſa Majeſté, & vn en celle de Monſeigneur Seguier, Cheualier Chancelier de France, auant que de les expoſer en vente: Le tout comme il eſt porté plus amplement par leſdites Lettres Patentes, à l'Extrait, & aux coppies deſquelles collationnées par vn des Conſeillers Secretaires de ſa Majeſté, elle veut que foy ſoit adjouſtée comme à l'Original. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil.

CONRART.

Et ſeellé du grand ſceau de cire iaune ſur ſimple queuë.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le huitieſme iour d'Octobre 1647.

uoir qu
le Ma
tant qu
nent le
ont fa
d'huyl'
ſe. Me
lir des
vſage
de l'eſcl
j'appren
que le n
ce qu'il
cueil d'
Ouurag
du fron
quelque
Loix d'
uerſion

PREFACE.

CE ne ſont pas icy des Loix que ie fais pour noſtre langue de mon authorité priuée ; Ie ſerois bien temeraire, pour ne pas dire inſenſé ; car à qu'elle titre & de quel front pretendre vn pouuoir qui n'appartient qu'a l'Vſage, *que chacun reconnoiſt pour le Maiſtre & le Souuerain des langues viuantes? Il faut pourtant que ie m'en iuſtifie d'abord, de peur que ceux qui condamnent les perſonnes ſans les ouïr, ne m'en accuſent, comme ils ont fait cette illuſtre & celebre compagnie, qui eſt aujourd'huy l'vn des ornemens de Paris & de l'Eloquence Françoiſe. Mon deſſein n'eſt pas de reformer noſtre langue, ny d'abolir des mots, ny d'en faire, mais ſeulement de monſtrer le bon vſage de ceux qui ſont faits, & s'il eſt douteux ou inconnu, de l'eſclaircir, & de le faire connoiſtre. Et tant s'en faut que j'apprenne de me conſtituer Iuge des differens de la langue, que ie ne pretens paſſer que pour vn ſimple teſmoin, qui depoſe ce qu'il a veu & ouï, ou pour vn homme qui auroit fait vn Recueil d'Arreſts qu'il donneroit au public. C'eſt pourquoy ce petit Ouurage a pris le nom de* Remarques, *& ne s'eſt pas chargé du frontiſpice faſtueux de* Deciſions, *ou de* Loix, *ou de quelque autre ſemblable; Car encore que ce ſoient en effet des Loix d'vn Souuerain, qui eſt* l'Vſage, *ſi eſt-ce qu'outre l'auerſion que i'ay à ces titres ambitieux, j'ay deu eſloigner de moy*

I.
Le deſſein de l'Autheur dans cet Ouurage, & pourquoy il l'intitule *Remarques.*

tout ſoupçon de vouloir eſtablir ce que ie ne fais que rapporter.

II. 1 De l'Vſage qu'on appelle le Maiſtre des langues 2. qu'il y a vn bon, & vn mauuais Vſage. 3. La definition du bon. 4 Si la Cour ſeule, ou les Autheurs ſeuls ſont l'Vſage. 5. Lequel des deux contribuë le plus à l'Vſage. 6. Si l'on peut apprendre à bien eſcrire par la ſeule lecture des bons Autheurs, ſans hanter la Cour. 7. Trois moyens neceſſaires, & qui doiuent eſtre ioints enſemble pour acquerir la perfection de bien parler & de bien eſcrire. 8 Combien il eſt difficile d'acquerir la pureté du langage, & pourquoy.

1. *Pour le mieux faire entendre, il eſt neceſſaire d'expliquer ce que c'eſt que cét* Vſage, *dont on parle tant, & que tout le monde appelle le Roy, ou le Tyran, l'arbitre, ou le maiſtre des langues; Car ſi ce n'eſt autre choſe, comme quelques-vns ſe l'imaginent, que la façon ordinaire de parler d'vne nation dans le ſiege de ſon Empire, ceux qui y ſont nez & éleuez, n'auront qu'à parler le langage de leurs nourrices & de leurs domeſtiques, pour bien parler la langue de leur pays, & les Prouinciaux & les Eſtrangers pour la bien ſçauoir, n'auront auſſi qu'à les imiter. Mais cette opinion choque tellement l'experience generale, qu'elle ſe refute d'elle meſme, & ie n'ay iamais peu comprendre, comme vn des plus celebres Autheurs de noſtre temps a eſté infecté de cette erreur. 2. Il y a ſans doute deux ſortes* d'Vſages, vn bon & vn mauuais. *Le mauuais ſe forme du plus grand nombre de perſonnes, qui preſque en toutes choſes n'eſt pas le meilleur, & le bon au contraire eſt compoſé non pas de la pluralité, mais de l'élite des voix, & c'eſt veritablement celuy que l'on nomme le Maiſtre des langues, celuy qu'il faut ſuiure pour bien parler, & pour bien eſcrire en toutes ſortes de ſtiles, ſi vous en exceptez le ſatyrique, le comique, en ſa propre & ancienne ſignification, & le burleſque, qui ſont d'auſſi peu d'eſtenduë que peu de gens s'y adonnent. Voicy donc comme on definit le bon Vſage.* 3. C'eſt la façon de parler de la plus ſaine partie de la Cour, conformément à la façon d'eſcrire de la plus ſaine partie des Autheurs du temps. *Quand ie dis la Cour, i'y comprens les femmes comme les hommes, & pluſieurs perſonnes de la ville où le Prince reſide, qui par la communication qu'elles ont auec les gens de la Cour participent à ſa politeſſe. Il eſt certain que la Cour*

eſt comme vn magazin, d'où noſtre langue tire quantité
beaux termes pour exprimer nos penſées, & que l'Eloqu
de la chaire, ny du barreau n'auroit pas les graces qu'elle
mande, ſi elle ne les empruntoit preſque toutes de la Cour. I
preſque, *parce que nous auons encore vn grand nombre d'*
tres phraſes, qui ne viennent pas de la Cour, mais qui ſont
ſes de tous les meilleurs Autheurs Grecs & Latins, dont les
poüilles font vne partie des richeſſes de noſtre langue, & p
eſtre ce qu'elle a de plus magnifique & de plus pompeux. 4. I
te fois quelque auantage que nous donnions à la Cour, elle
pas ſuffiſante toute ſeule de ſeruir de reigle, il faut que la C
& les bons Autheurs y concourent, & ce n'eſt que de c
conformité qui ſe trouue entre les deux, que l'Vſage s'eſtal
5. Ce n'eſt pas pourtant que la Cour ne contribuë incompara
ment plus à l'Vſage que les Autheurs, ny qu'il y ayt auc
proportion de l'vn à l'autre. Car enfin la parole qui ſe pron
ce, eſt la premiere en ordre & en dignité, puis que celle qu
eſcrite n'eſt que ſon image, comme l'autre eſt l'image de la p
ſée. Mais le conſentement des bons Autheurs eſt comme le ſce
ou vne verification, qui authoriſe le langage de la Cour, &
marque le bon Vſage, & decide celuy qui eſt douteux. O
voit tous les iours les effets en ceux qui s'eſtudient à bien p
ler & à bien eſcrire, lors que ſe rendent aſſidus à la lecture
bons Ouurages, ils ſe corrigent de pluſieurs fautes familie
la Cour, & acquierent vne pureté de langage & de ſtile, q
n'apprend que dans les bons Autheurs. Il ſuffira donc,
quelqu'vn, de lire les bons liures pour exceller en l'vn &
l'autre, & les Prouinciaux ny les Eſtrangers n'auront
faire de venir chercher à la Cour ce qu'ils peuuent trouuer
leur eſtude plus commodément & en plus grande perfect

Ie reſpons que pour ce qui eſt de parler, on ſçait bien que la lecture ne ſçauroit ſuffire, tant parce que la bonne prononciation qui eſt vne partie eſſentielle des langues viuantes, veut que l'on hante la Cour, qu'à cauſe que la Cour eſt la ſeule eſcole d'vne infinité de termes, qui entrent à tout heure dans la conuerſation & dans la pratique du monde, & rarement dans les liures; 6. Mais pour ce qui eſt d'eſcrire, ie ne nie pas qu'vne perſonne qui ne liroit que de bons Autheurs, ſe formant ſur de ſi parfaits modelles, ne peuſt luy meſme deuenir vn bon Autheur; & depuis que la langue Latine eſt morte, tant d'illuſtres Eſcriuains qui l'ont fait reuiure & refleurir, l'ont-ils peu faire autrement? Le Cardinal Bembo à qui la langue Italienne eſt ſi redeuable, & qui n'a pas terni l'eſclat de ſa pourpre parmy la pouſſiere de la Grammaire, a obſerué, que preſque tous les meilleurs Autheurs de ſa langue, n'ont pas eſté ceux qui eſtoient nez dans la pureté du langage, & cela par cette ſeule raiſon, qu'il n'y a iamais eu de lieu au monde, non pas meſme Athenes ny Rome, où le langage ait eſté ſi pur, qu'il ne s'y fuſt meſlé quelques defauts, & qu'il eſt comme impoſſible, que ceux à qui ils ſont naturels n'en laiſſent couler dans leurs eſcrits; Au lieu que les autres ont cet auantage, que ſe deffiant continuellement des vices de leur terroir, ils ſe ſont attachez à des patrons excellens qu'ils ſe ſont propoſez d'imiter, & qu'ils ont ſouuent ſurpaſſez prenant de chacun ce qu'il auoit de meilleur. 7 Il eſt vray que d'adiouſter à la lecture, la frequentation de la Cour & des gens ſçauants en la langue, eſt encore toute autre choſe, puis que tout le ſecret pour acquerir la perfection de bien eſcrire & de bien parler, ne conſiſte qu'à ioindre ces trois moyens enſemble. Si nous l'auons fait voir pour la Cour & pour les Autheurs, l'autre n'y eſt gueres moins ne-

ceſſaire, parce qu'il ſe preſente beaucoup de doutes & de difficultez, que la Cour n'eſt pas capable de reſoudre, & que les Autheurs ne peuuent eſclaircir, ſoit que les exemples dont on peut tirer l'eſclairciſſement y ſoient rares, & qu'on ne les trouue pas à point nõmé, ou qu'il n'y en ait point du tout. 8. Ce n'eſt donc pas vne acquiſition ſi aiſée à faire que celle de la pureté du langage, puis qu'on n'y ſçauroit paruenir que par les trois moyens que i'ay marquez, & qu'il y en a deux qui demandent pluſieurs années pour produire leur effet; Car il ne faut pas s'imaginer que de faire de temps en temps quelque voyage à la Cour, & quelque connoiſſance auec ceux qui ſont conſommez dans la langue, puiſſe ſuffire à ce deſſein. Il faut eſtre aſsidu dans la Cour & dans la frequentation de ces ſortes de perſonnes pour ſe preualoir de l'vn & de l'autre, & il ne faut pas inſenſiblement ſe laiſſer corrompre par la contagion des Prouinces en y faiſant vn trop long ſejour.

III.

1. La commodité, & l'vtilité de ces Remarques. 2. Qu'il ne faut point s'attacher à ſon ſentiment particulier contre l'Vſage. 3. Que neantmoins les plus excellens Eſcriuains ſont ſuiets à ce defaut.

1. De tout cela on peut inferer combien ces Remarques ſeroient vtiles & commodes, ſi elles faiſoient toutes ſeules autant que ces trois moyens enſemble, & ſi ce qu'ils ne font que dans le cours de pluſieurs années, elles le faiſoient en auſſi peu de temps qu'il en faut pour les lire deux ou trois fois attentiuement. Ie n'ay pas cette preſomption de croire que ie ſois capable de rendre vn ſeruice ſi ſignalé au public, & ie ne voudrois pas dire non plus, que la lecture d'vn ſeul liure peuſt égaler le proffit qui reuient de ces trois moyens; Mais i'oſerois bien aſſeurer qu'il en approcheroit fort, ſi ie m'eſtois auſſi bien acquité de cette entrepriſe, qu'euſt peu faire vne autre, qui auroit les meſmes auantages que moy, c'eſt à dire qui depuis trente-cinq ou quarante ans auroit veſcu dans la Cour, qui dés ſa tendre jeuneſſe auroit fait ſon apprentiſſage en noſtre langue aupres du grand

Cardinal du Perron & de M. Coeffeteau, qui ſortans de leurs mains auroit eu vn continuel commerce de conference & de conuerſation auec tout ce qu'il y a eu d'excellens hommes à Paris en ce genre, & qui auroit vieilli dans la lecture de tous les bons Autheurs. Mais quoy qu'il en ſoit, il eſt certain qu'il ne ſe peut gueres propoſer de doute, de difficulté, ou de queſtion, ſoit pour les mots, ou pour les phraſes, ou pour la ſyntaxe, dont la deciſion ne ſoit fidellemẽt rapportée dans ces Remarques. 2. Ie ſçay bien qu'elle ne ſe trouuera pas touſiours conforme au ſentiment de quelques particuliers, mais il eſt iuſte qu'ils ſubiſſent la loy generale, s'ils ne veulent ſubir la cenſure generale, & pecher contre le premier principe des langues, qui eſt de ſuiure l'Vſage, & non pas ſon propre ſens, qui doit touſiours eſtre ſuſpect à chaque particulier en toutes choſes, quand il eſt contraire au ſentimẽt vniuerſel. 3. Surquoy il faut que ie die que ie ne puis aſſez m'eſtonner de tant d'excellens Eſcriuains, qui ſe ſont opiniaſtrez à vſer, ou à s'abſtenir de certaines locutions contre l'opinion de tout le monde; Et le comble de mon eſtonnement eſt qu'vn vice ſi deſraiſonnable s'eſt rendu ſi commun parmy eux, que ie ne vois preſque perſonne qui en ſoit exent. Les vns par exemples s'obſtinent à faire pourpre *maſculin, quand il ſignifie* la pourpre des Roys, *ou* des Princes de l'Egliſe, *quoy que toute la Cour, & tous les Autheurs le facent en ce ſens-la de l'autre genre. Les autres ſuppriment le relatif, comme quand ils eſcriuent,* I'ay dit au Roy que i'auois le plus beau cheual du monde, ie le fais venir pour luy donner, *au lieu de dire* pour le luy donner, *quoy que ce pronom relatif y ſoit ſi abſolument neceſſaire ſelon la Remarque que nous en auons faite, que ſi l'on ne le met, non ſeulement on ne dit point ce que l'on veut dire, mais il n'y*

a point de ſens, & quoy qu'outre cela tous les bons Autheurs vnanimement condamnent cette ſuppreſsion. Les autres ne ſe veulent point ſeruir de ſi bien que, *pour dire* de ſorte que, tellement que, *quoy que toute la Cour le die, & que tous nos meilleurs Autheurs l'eſcriuent. Les autres enfin ne voudroient pas eſcrire pour quoy que ce fuſt* remporter la victoire, *bien que cette façon de parler ſoit tres-excellente, & tres-ordinaire en parlant & en eſcriuant. Et ce qui eſt bien eſtrange, ce ne ſont pas les mauuais, ni les mediocres Eſcriuains, qui tombent dans ſes defauts ſans y penſer, & ſans ſçauoir ce qu'ils ſont, cela leur eſt ordinaire; Ce ſont nos Maiſtres, ce ſont ceux dont nous admirons les eſcrits, & que nous deuons imiter en tout le reſte comme les plus parfaits modelles de noſtre langue & de noſtre Eloquence; ce ſont ceux qui ſçauent bien que leur opinion eſt condamnée, & qui ne laiſſent pas de la ſuiure. Il eſt de cela, ce me ſemble, comme des gouſts pour les viandes, les vns ont des appetits à des choſes, que preſque tout le monde rejette, & les autres ont de l'auerſion pour d'autres, qui ſont les delices de la plus part des hõmes. Combien en voit-on qui ne ſçauroient ſouffrir l'odeur du vin, & qui s'eſuanouïſſent à la ſeule ſenteur ou au ſeul aſpect de certaines choſes, que tous les autres cherchent auidement? Il y a neantmoins cette difference, que ces auerſions naturelles ſont tres-malaiſées à vaincre, parce que les reſſorts en ſont ſi cachez qu'on ne peut les deſcouurir, ny ſçauoir par où les prendre, encore que bien ſouuent on en vienne à bout, quand on les entreprend de bonne heure, & que ceux qui ont ſoin de l'education des enfans les accouſtument peu à peu à s'en deffaire. Mais y a-t-il rien de plus facile que d'accommoder ſon eſprit à la raiſon en des choſes de cette nature, où il ne s'agit pas de combatre des paſſions, ny de mauuai-*

ſes habitudes, qu'il eſt ſi difficile de vaincre, mais qui veut ſeulement qu'on ſuiue l'Vſage, & qu'on parle & qu'on eſcriue comme la plus ſaine partie de la Cour & des Autheurs du temps, en quoy il n'y a nul combat à rendre, ny nul effort à faire à qui n'abonde pas en ſon ſens. Ie me ſuis vn peu eſtendu ſur ce ſuiet, pour ne pas toucher legerement vn defaut ſi important, ſi general, & d'autant moins pardonnable à nos excellens Eſcriuains, que plus les viſages ſont beaux, plus les taches y paroiſſent. Quelque reputation qu'on ayt acquiſe à eſcrire, on n'a pas acquis pour cela l'authorité d'eſtablir ce que les autres condamnent, ny d'oppoſer ſon opinion particuliere au torrent de l'opinion commune. Tous ceux qui ſe ſont flattez de cette creance, y ont mal reüſſi, & n'en ont recueilli que du blaſme, car comme l'eſprit humain eſt naturellement plus porté au mal qu'au bien, il s'attachera pluſtoſt à reprendre deux ou trois fautes, comme on ne peut pas appeller autrement ces ſingularitez affectées, qu'à loüer mille choſes dignes de loüange & d'admiration.

IV.

1. Que le bon Vſage ſe diuiſe en l'Vſage declaré, & en l'Vſage douteux, & leur definition. 2. En combien de façons il peut arriuer, que l'Vſage eſt douteux. 3. Par quel moyen on peut s'eſclaircir de l'Vſage quand il eſt douteux, & inconnu 4. De l'Analogie, le dernier recours dans les doutes de la langue.

1. *Mais ie ne veux rien laiſſer à dire de l'Vſage, qui eſt le fondement & la reigle de toute noſtre langue, eſperant qu'à meſure que i'approfondiray cette matiere, on reconnoiſtra de quelle vtilité peuuent eſtre ces Remarques. Nous auons dit qu'il y a* vn bon & vn mauuais Vſage; *& jadiouſte que* le bon *ſe diuiſe encore en* l'Vſage declaré, *& en* l'Vſage douteux. *Ces Remarques ſeruent à diſcerner également l'vn & l'autre, & à s'aſſeurer de tous les deux.* L'Vſage declaré *eſt celuy, dont on ſçait aſſeurément, que la plus ſaine partie de la Cour, & des Autheurs du temps, ſont d'accord, & par conſequent* le douteux *ou* l'inconnu *eſt celuy, dont on ne le ſçait pas. 2. Or il peut arriuer en pluſieurs façons qu'on l'ignore.*

Premierement

Premierement lors que la prononciation d'vn mot eſt douteuſe, & qu'ainſi l'on ne ſçait comment on le doit prononcer; car le premier Vſage comme nous auons deſia dit, ſe forme par la parole prononcée, & rien ne s'eſcrit, que la bouche n'ayt proferé auparauant; de ſorte que ſi la prononciation d'vn mot eſt ignorée, il faut de neceſſité que la façon dont il ſe doit eſcrire, le ſoit auſſi. Par exemple on demande dans vne de mes Remarques, s'il faut eſcrire. Ie vous prens tous à teſmoin, *ou* ie vous prens tous à teſmoins, *& dans vne autre on demande encore ſi l'on eſcrira.* C'eſt vne des plus belles actions qu'il ayt iamais faites, *ou* qu'il ayt iamais faite, *d'où naiſſent ces deux doutes? de ce que ſoit que l'on die* teſmoin *ou* teſmoins, faite, *ou* faites, *au pluriel ou au ſingulier, on ne prononce point l's, & ainſi l'on ne ſçait comment on le doit eſcrire. De meſme dans vne autre Remarque on demande s'il faut dire* en Flandre, *ou* en Flandres, la Flandre, *ou* la Flandres. *Pourquoy cette queſtion? parce que l's ne s'y prononce point, ſoit qu'elle y ſoit ou qu'elle n'y ſoit pas. On en peut dire autãt de l'r en ces deux mots* apres ſouper, *&* apres ſoupé. *En voicy vn autre exemple d'vne autre eſpece, on demande s'il faut eſcrire* Parallele *ſelon ſon origine Grecque, auec vne l à la fin & deux au milieu, ou auec vne l au milieu & deux à la fin; & la raiſon d'en douter eſt, que la prononciation ne marque point où l'l ſe redouble, & qu'en quelque lieu que ce redoublement ſe face, le mot ſe prononce de meſme. I'en ay donné diuers exemples, outre pluſieurs autres qui ſe trouueront dans mes Remarques, parce que de toutes les cauſes qui font douter de l'Vſage, celle-cy eſt la principale, & de la plus grande eſtenduë, & en ces exemples-là, le doute y eſt tout entier, parce qu'il n'y a aucune difference dans la prononciation: mais en voicy vn autre où*

il y a de la difference, & neantmoins parce qu'elle n'eſt pas bien remarquable, & qu'on a quelque peine à diſcerner lequel des deux on prononce, comme i'en ay traitté en ſon lieu que l'on pourra voir, on a pas laiſsé de demander s'il falloit dire hampe, *ou* hante, *& ce doute aſſeurement n'eſt prouenu que de celuy de la prononciation, & ainſi de pluſieurs autres.*

La ſeconde cauſe du doute de l'Vſage, c'eſt la rareté de l'Vſage, par exemple il y a de certains mots dont on vſe rarement, & à cauſe de cela on n'eſt pas bien eſclaircy de leur genre, s'il eſt maſculin ou feminin, de ſorte que comme on ne ſçait pas bien de quelle façon on les dit, on ne ſçait pas bien auſsi de quelle façon il les faut eſcrire, comme tous ces noms, epigramme, epitaphe, epithete, epithalame, anagramme, *& quantité d'autres de cette nature, ſur tout ceux qui commencent par vne voyelle, comme ceux-cy, parce que la voyelle de l'article qui va deuant ſe mange, & oſte la connoiſſance du genre maſculin ou feminin; car quand on prononce ou qu'on eſcrit* l'epigramme, *ou* vne epigramme, *l'oreille ne ſçauroit iuger du genre.*

La troiſieſme cauſe du doute de l'Vſage eſt quand on oyt dire, & qu'on voit eſcrire vne choſe en deux façon, & qu'on ne ſçait laquelle eſt la bonne, comme la coniugaiſon du preterit ſimple veſquit *&* veſcut *en toutes les perſonnes & en tous les nombres, les vns mettant* i *par tout, & les autres* v.

En quatrieſme lieu on doute de l'Vſage, lors qu'il y a quelque exception aux reigles les plus generales, comme par exemple, quand on demande s'il faut dire en parlant d'vn liure, I'y ay veu quelque choſe qui merite d'eſtre leu, *ou* d'eſtre leuë, I'y ay veu quelque choſe qui n'eſt pas ſi excellent, *ou* ſi excellente, *parce que* choſe *eſtant feminin, il*

faudroit ſelon la reigle generale que l'adjectif ou lẽ participe qui s'y rapporte fuſt feminin auſſi.

En cinquieſme lieu on doute de l'Vſage en beaucoup de conſtructions grammaticales, où l'on ne prend pas garde en parlant, & parce que le premier Vſage, & qui donne d'ordinaire la loy, eſt comme nous auons dit, l'Vſage de la parole prononcée, il s'enſuit que comme on ne ſçait pas de qu'elle façon l'on prononce vne choſe, on ne peut pas ſçauoir auſſi de quelle façon il la faut eſcrire, ces Remarques en fourniſſent des exemples.

Enfin on doute de l'Vſage en beaucoup d'autres façons qui ſe voyent dans ces Remarques, & qu'il ſeroit trop long de rapporter dans vne Preface.

3. Mais par quel moyen eſt-ce donc que l'on peut s'eſclaircir de cét Vſage, quand il eſt douteux & inconnû? ie reſpons que ſi ce doute procede de la prononciation, comme aux premiers exemples que nous auons donnez, il faut neceſſairement auoir recours aux bons Autheurs, & apprendre de l'orthographe ce que l'on ne peut apprendre de la prononciation; car par exemple on ſçaura bien par l'orthographe s'ils croyent qu'il faille dire, Ie vous prens tous à teſmoin, ou à teſmoins, ce que l'on ne peut ſçauoir par la prononciation; mais ſi dans les Autheurs ny l'vn ny l'autre ne s'y trouue, parce que l'occaſiõ ne s'eſt pas preſentée de l'employer, ou quand il s'y trouueroit, on auroit bien de la peine à le rencontrer, ou peut-eſtre ne ſe trouueroit-il qu'en vn ou deux Autheurs, qui à moins que d'eſtre de la premiere Claſſe n'auroient pas aſſez d'authorité pour ſeruir de loy, ny pour decider le doute? Alors voicy ce qu'il y a à faire; Il faut conſulter les bons Autheurs, viuans, & tous ceux qui ont vne particuliere cõnoiſſance de la langue, quoy qu'ils n'ayent rien donné au public, comme nous en auõs vn tres-bon nombre à Paris, &

*ayant pris leur opinion s'en tenir à la pluralité des voix; Que ſi elles ſont partagées, ou en balance, il ſera libre d'vſer tantoſt de l'vne des façons & tantoſt de l'autre, ou bien de s'attacher à celuy des deux partis, auquel on aura le plus d'inclination, & que l'on croyra le meilleur. Ce n'eſt pas encore tout, il faut ſçauoir par quelle voye ceux que vous conſulterez ainſi, s'eſclairciront eux-meſmes du doute que vous leur demandez, puis qu'ils ne le pourront pas faire par la parole prononcée, ny par la parole eſcrite. Certainement ils ne s'en ſçauroient eſclaircir, que par le moyen de l'*Analogie, *que toutes les langues ont touſiours appellée à leur ſecours au defaut de l'Vſage. Cette* Analogie *n'eſt autre choſe en matiere de langues, qu'vn Vſage general & eſtably que l'on veut appliquer en cas pareil à certains mots, ou à certaines phraſes, ou à certaines conſtructions, qui n'ont point encore leur vſage declaré, & par ce moyen on iuge quel doit eſtre ou quel eſt l'vſage particulier, par la raiſon & par l'exemple de l'Vſage general; ou bien l'*Analogie *n'eſt autre choſe qu'vn vſage particulier, qu'en cas pareil on infere d'vn Vſage general qui eſt deſia eſtably; ou bien encore, c'eſt vne reſſemblance ou vne conformité qui ſe trouue aux choſes deſia eſtablies, ſur laquelle on ſe fonde comme ſur vn patron, & ſur vn modelle pour en faire d'autres toutes ſemblables Voyons en vn exemple, afin qu'il face plus d'impreſſion, & donne plus de lumiere, & nous ſeruons du meſme que nous auons allegué. On eſt en doute s'il faut dire,* Ie vous prens tous à teſmoin, *ou* à teſmoins, *la prononciation comme i'ay fait voir, ne nous en peut eſclaircir, les meilleurs Autheurs peut-eſtre n'ont point eu occaſion d'eſcrire ny l'vn ny l'autre, & ſi quelqu'vn l'a eſcrit, on ne ſçauroit où l'aller chercher; cependant on a beſoin de ce terme, & il faut prendre party, quel remede? il en faut conſul-*

*ter les Maiſtres viuans, mais ces Maiſtres de qui l'apprendront-ils eux-meſmes? de l'*Analogie, *car ils raiſonnent ainſi; Il n'y a point de doute que l'on dit & que l'on eſcrit,* Ie vous prens tous à partie, *& non pas* à parties, *&* ie vous prens tous à garent, *& non pas* à garens: *donc par Analogie & par reſſemblance il faut dire,* ie vous prens tous à teſmoin, *& non pas* à teſmoins. *Cela eſt encore confirmé par vne autre ſorte d'Analogie, qui eſt celle de certains mots ou de certaines phraſes, qui ſe diſent aduerbialement, & par conſequent indeclinablement, comme* ils ſe font fort de faire cela, *& non pas* ils ſe font forts, ils demeurerent court, *& non pas* ils demeurerent courts; fort, *&* court *s'employent là aduerbialement;* à teſmoin *ſe peut dire de meſme. Donnons encore vne exemple de l'*Analogie. *On eſt en doute ſi au preterit defini ou ſimple* Fuis *en toutes ſes perſonnes & en tous ſes nombres eſt d'vne ſyllabe ou de deux. La prononciation, ny l'orthographe ne nous en apprennent rien; à qui faut-il donc auoir recours? à l'*Analogie. *I'en ay fait vne Remarque bien ample que le Lecteur pourra voir.*

*1. De tout ce diſcours il s'enſuit que noſtre langue n'eſt fondée que ſur l'Vſage ou ſur l'*Analogie, *laquelle encore n'eſt diſtinguée de l'Vſage, que comme la copie ou l'image l'eſt de l'original, ou du patron ſur lequel elle eſt formée, tellement qu'on peut trancher le mot, & dire que noſtre langue n'eſt fondée que ſur le ſeul Vſage ou deſia reconnû, ou que l'on peut reconnoiſtre par les choſes qui ſont connuës, ce qu'on appelle* Analogie. *D'où il s'enſuit encore que ceux-là ſe trompent lourdement, & pechent contre le premier principe des langues, qui veulẽt raiſonner ſur la noſtre, & qui condamnent beaucoup de façons de parler generalemẽt receuës, parce qu'elles ſont contre la raiſon; car*

V.

1. Que noſtre langue n'eſt fondée que ſur l'Vſage, ou ſur l'Analogie, qui eſt l'image ou la copie de l'Vſage

2. que la raiſon en matiere de langues, & particulierement en la noſtre n'eſt point conſiderée.

3. que l'Vſage fait beaucoup de choſes par raiſon, beaucoup ſans raiſon, & beaucoup contre raiſon.

la raiſon n'y eſt point du tout conſiderée, il n'y a que l'Vſage & l'Analogie ; Ce n'eſt pas que l'Vſage pour l'ordinaire n'agiſſe auec raiſon, & s'il eſt permis de meſler les choſes ſaintes auec les prophanes, qu'on ne puiſſe dire ce que j'ay appris d'vn grand homme, qu'en cela il eſt de l'Vſage comme de la Foy, qui nous oblige à croire ſimplemẽt & aueuglément, ſans que noſtre raiſon y apporte ſa lumiere naturelle; mais que neantmoins nous ne laiſſons pas de raiſonner ſur cette meſme foy, & de trouuer de la raiſon aux choſes qui ſont par deſſus la raiſon. Ainſi l'Vſage eſt celuy auquel il ſe faut entierement ſoumettre en noſtre langue, mais pourtant il n'en exclut pas la raiſon ny le raiſonnement, quoy qu'ils n'ayent nulle authorité; ce qui ſe voit clairement en ce que ce meſme vſage fait auſſi beaucoup de choſes cõtre la raiſon, qui non ſeulement ne laiſſent pas d'eſtre auſſi bonnes que celles où la raiſon ſe rencontre, que meſmes bien ſouuent elles ſont plus elegantes & meilleures que celles qui ſont dans la raiſon, & dans la reigle ordinaire, iuſques-là qu'elles ſont vne partie de l'ornement & de la beauté du langage. 3. En vn mot l'Vſage fait beaucoup de choſes par raiſon, *beaucoup* ſans raiſon, *& beaucoup* contre raiſon. Par raiſon, *comme la plus part des conſtructions grammaticales, par exemple, de ioindre l'adjectif au ſubſtantif en meſme genre & en meſme nombre ; de ioindre le pluriel des verbes au pluriel des noms, & pluſieurs autres ſemblables ;* ſans raiſon, *cõme la variation ou la reſſemblance des temps & des perſonnes aux conjugaiſons des verbes ; car quelle raiſon y a-t'il que* i'aimois *veuille pluſtoſt dire ce qu'il ſignifie que* i'aimeray, *ou que* i'aimeray *veüille pluſtoſt dire ce qu'il ſignifie que* i'aimois, *ny que* ie fais, & tu fais *ſe reſſemblent pluſtoſt que la ſeconde & la troiſieſme perſonne* tu fais & il fait? *Non pas que ie veüille dire que cet-*

te variation ſe ſoit faite ſans raiſon, puis qu'elle marque la diuerſité des temps & des perſonnes qui eſt neceſſaire à la clarté de l'expreſſion, mais parce qu'elle ſe varie pluſtoſt d'vne façon que d'autre par la ſeule fantaiſie des premiers hommes qui ont fondé la langue. Toutes les conjugaiſons anomales ſont ſans raiſon auſſi ; car par exemple, cet conjugaiſon, Ie vais, tu vas, il va, nous allons, vous allez, ils vont *eſt ſans raiſon; Et* contre raiſon, *par exemple, quand on dit* peril eminent *pour* imminent, recouuert *pour* recouuré, *quand on fait regir le verbe non pas par le nominatif, mais par le genitif, & qu'on dit* vne infinité de gens croyent, *& pluſieurs autres ſemblables qui ſe voyent dans ces Remarques, car il ne faut pas dire que ce ſoit le mot collectif* infinité, *qui face cela, parce qu'eſtant mis auec vn genitif ſingulier, ce ſeroit vne faute de luy faire regir le pluriel, & de dire* vne infinité de monde croyent. *Ces Remarques fourniront grand nombre d'exemples de tous les trois, de ce que l'Vſage fait auec raiſon, ſans raiſon, & contre raiſon, à quoy ie renuoye le Lecteur.*

VI. D'vn certain Vſage, qui ne conſiſte qu'aux particules.

Il reſte encore à parler d'vn certain Vſage, *qui n'eſt point different de celuy que nous auons definy, puis qu'il n'eſt point contraire à la façon de parler de la plus ſaine partie de la Cour, & qu'il eſt ſelon le ſentiment & la pratique des meilleurs Autheurs du temps. C'eſt l'Vſage de certaines particules qu'on n'obſerue gueres en parlant, quoy que ſi on les obſeruoit, on en parleroit encore mieux ; mais que le ſtile qui eſt beaucoup plus ſeuere demande pour vne plus grande perfection. Et c'eſt ce que l'on ne ſçauroit iamais, quand on auroit paſſé toute ſa vie à la Cour, ſi l'on n'eſt conſommé dans les bons Autheurs. Ce ſont proprement les delicateſſes & les myſteres du ſtile. Vous en trouuerez diuers exemples dans ces Remarques. Il ſuffira d'en*

donner icy vn ou deux pour faire entendre ce que c'eſt, comme d'eſcrire touſiours ſi l'on, & non pas ſi on, ſi ce n'eſt en certains cas qui ſont exceptez, & de mettre auſſi touſiours l'on apres la conionction &, parce que le t, ne ſe prononce pas en cette conionctiue.

VII.

1 Que le bon & le bel Vſage ne font qu'vne meſme choſe. 2 que les honneſtes gens ne doiuent iamais parler que dans le bon Vſage, ny les bons Eſcriuains eſcrire que dans le bon Vſage. 3. que pour ceux qui veulent parler & eſcrire comme il faut, l'eſtenduë du bon Vſage eſt tres-grande, & celle du mauuais tres-petite, & en quoy elle conſiſte.

1. Au reſte quand ie parle du bon Vſage, j'entens parler auſſi du bel Vſage, ne mettant point de difference en cecy entre le bon & le beau, car ces Remarques ne ſont pas comme vn Dictionnaire qui reçoit toutes ſortes de mots, pourueu qu'ils ſoient François, encore qu'ils ne ſoient pas du bel Vſage, & qu'au contraire ils ſoient bas & de la lie du peuple. Mais mon deſſein en cét œuure eſt de cõdamner tout ce qui n'eſt pas du bon ou du bel Vſage, ce qui ſe doit entendre ſainement, & ſelon mon intention, dont ie penſe auoir fait vne declaration aſſez ample au commẽcement de cette Preface. 2. Pour moy i'ay creu iuſqu'icy que dans la vie ciuile, & dans le commerce ordinaire du monde, il n'eſtoit pas permis aux honneſtes gens de parler iamais autremẽt dans le bon Vſage, ny aux bons Eſcriuains d'eſcrire autrement auſſi que dans le bon Vſage; Ie dis en quelque ſtile qu'ils eſcriuent, ſans meſmes en excepter le bas; mais bien que ce ſentiment que i'ay du langage & du ſtile m'ait touſiours ſemblé veritable, neantmoins comme on ſe doit deffier de ſoy-meſme, i'ay voulu ſçauoir l'opinion de nos Maiſtres, qui en demeurent tous d'accord. 3. Ainſi ce bon Vſage ſe trouuera de grande eſtenduë, puis qu'il comprend tout le langage des honneſtes gens, & tous les ſtiles des bons Eſcriuains, & que le mauuais Vſage eſt renfermé dans le Burleſque, dans le Comique en ſa propre ſignification, comme nous auons dit, & le Satyrique, qui ſont trois genres où ſi peu de gens s'occupent, qu'il n'y a nulle proportion entre l'eſtẽduë de l'vn & de l'autre.

Et

Et il ne faut pas croire, comme font plusieurs, que dans la conuersation, & dans les Compagnies il soit permis de dire en raillant vn mauuais mot, & qui ne soit pas du bon vsage; où si on le dit, il faut auoir vn grand soin de faire connoistre par le ton de la voix & par l'action, qu'on le dit pour rire; car autrement cela feroit tort à celuy qui l'auroit dit, & de plus il ne faut pas en faire mestier, on se rendroit insupportable parmy les gens de la Cour & de condition, qui ne sont pas accoustumez à ces sortes de mots. Ce n'est pas de cette façon qu'il se faut imaginer que l'on passe pour homme de bonne compagnie; entre les fausses galanteries, celle-cy est des premieres, & i'ay veu souuent des gens qui vsant de ces termes & faisant rire le monde, ont creu auoir reussi & neantmoins on se rioit d'eux, & l'on ne rioit pas de ce qu'ils auoient dit, comme on rit des choses agreables & plaisantes. Par exemple ils disoient boutez-vous là, *pour dire* mettez-vous là, ne demarez point, *pour dire* ne bougez de vostre place, *& le disoient en raillant, sçachant bien que c'estoit mal parler, & ceux mesme qui l'oyoient, ne doutoient point que ceux qui le disoient ne le sceussent, & auec tout cela, ils ne le pouuoient souffrir. Que s'ils repartent qu'il ne faut pas dãs la conuersation ordinaire parler vn langage soustenu, ie l'auouë; cela seroit encore en quelque façon plus insupportable, & souuent ridicule; mais il y a bien de la difference entre vn langage soustenu, & vn langage composé de mots & de phrases du bon Vsage, qui comme nous auons dit, peut estre bas & familier, & du bon Vsage tout ensemble. Et pour escrire, i'en diray de mesme, que quand i'escrirois à mon fermier, ou à mon valet, ie ne voudrois pas me seruir d'aucun mot qui ne fust du bon Vsage, & sans doute si ie le faisois, ie ferois vne faute en ce genre.*

VIII. Que le peuple n'eſt point le maiſtre de la langue.

De ce grand Principe, que le bon vſage *eſt le Maiſtre de noſtre langue, il s'enſuit que ceux-là ſe trompent, qui en donnent toute iuriſdiction* au peuple, *abuſez par l'exemple de la langue Latine mal entẽdu, laquelle, à leur auis, reconnoiſt le peuple pour ſon Souuerain; car ils ne conſiderent pas la difference qu'il y a entre* Populus *en Latin, & Peuple en François, & que ce mot de* Peuple *ne ſignifie aujourd'huy parmy nous que ce que les Latins appellent* Plebs, *qui eſt vne choſe bien differente & au deſſous de* Populus *en leur langue. Le Peuple compoſoit auec le Senat tout le corps de la Republique, & comprenoit les Patriciens, & l'Ordre des Cheualiers auec le reſte du Peuple. Il eſt vray qu'encore qu'il faille auoüer que les Romains n'eſtoient pas faits comme tous les autres hommes, & qu'ils ont ſurpaſſé toutes les Nations de la terre en lumiere d'entẽdement, & en grandeur de courage, ſi eſt-ce qu'il ne faut point douter, qu'il n'y euſt diuers degrez, & comme diuerſes claſſes de ſuffiſance & de politeſſe parmy ce peuple, & que ceux des plus bas eſtages n'vſaſſent de beaucoup de mauuais mots & de mauuaiſes phraſes, que les plus éleuez d'entre eux condamnoient. Tellement que lors qu'on diſoit que le Peuple eſtoit le Maiſtre de la langue, cela s'entendoit ſans doute de la plus ſaine partie du peuple, comme quand nous parlons de la Cour & des Autheurs, nous entendons parler de la plus ſaine partie de l'vn & de l'autre. Selon nous,* le peuple n'eſt le maiſtre que du mauuais Vſage, & le bon Vſage eſt le maiſtre de noſtre langue.

IX. 1. Reſponſe à quelques Eſcriuains modernes qui ont

Ce ce meſme principe il s'enſuit encore que ce ſont des plaintes bien vaines & bien iniuſtes, que celles de quelques Eſcriuains modernes, qui ont tant declamé contre le ſoin de la pureté du langage, & contre ſes partiſans. Ils s'eſcrient ſur ce ſujet en des

termes eſtranges, & alleguent des Autheurs, qui en verité ne diſent rien moins que ce qu'ils leur font dire. Trois raiſons m'empeſchent de nommer ceux qui les alleguent, & qui par auance ſemble auoir pris à taſche d'attaquer ces Remarques, dont ils ſçauoient le projet. L'vne que ce ſont des perſonnes que ie fais profeſſion d'honorer, l'autre qu'ils ont ſagement proteſté à l'entrée de leurs Ouurages, qu'ils eſtoient preſts de ſe departir de leur opinion, ſi elle n'eſtoit pas approuuée; & pleuſt à Dieu que chacun en vſaſt ainſi; car à mon gré il n'y a rien de beau & d'heroique, comme de ſe retracter genereuſement, dés qu'il apparoiſt qu'on s'eſt trompé. Et enfin parce que lors qu'ils ont eſcrit, ils n'eſtoient par encore initiez aux myſteres de noſtre langue, où depuis ils ont eſté admis, & ſont entrez ſi auant, qu'ils ont pris des ſentimens tout contraires; mais en attendant qu'ils ayent le loiſir ou l'occaſion d'en rendre vn teſmoignage public, ie ne dois pas diſſimuler qu'ils ont fait vn mal qui demande vn prompt remede, à cauſe que leurs Liures, qui ont le cours & l'eſtime qu'ils meritent, peuuent faire vne mauuaiſe impreſſion dans les eſprits, & retarder en quelques-vns le fruit legitime de ce trauail. 2. Il ne faut qu'vn mot pour deſtruire tout ce qu'ils diſent, c'eſt l'Vſage; car toute cette pureté à qui ils en veulent tant, ne conſiſte qu'à vſer de mots & de phraſes, qui ſoient du bon Vſage; Il s'enſuit doncque s'il n'importe pas de garder cette pureté, il n'importe pas non plus de parler ou d'eſcrire contre le bon Vſage. Y a-t-il quelqu'vn qui oſaſt dire cela? Il n'y a que ces Meſſieurs, qui donnent au peuple, comme i'ay dit, l'empire abſolu du langage, & qui dans tous ces beaux raiſonnemens qu'ils font ſur la langue, ne parlent iamais de l'Vſage, ſemblables à ceux qui traiteroient de l'Architecture ſans parler du niueau ny de l'eſquierre, ou de la Geo-

taſché de
crier le ſo
la pureté d
gage, &
eſtrangem
declame
ſes partiſ.

a Tout le
ſonnemen
deſtruit p
ſeul mot,
eſt l'Vſage

3. Que te
Autheurs
alleguent
tre la pu
langage
ſent rien
que ce q
leur font

metrie pratique ſans dire vn ſeul mot de la reigle ny du compas. Puis donc que le bon Vſage eſt le Maiſtre, faut-il prendre à partie ceux qui rendent ce ſeruice au public, de remarquer les mots & les phraſes qui ne ſont pas de cét vſage, ſont-ce eux, qui font le bon ou le mauuais vſage comme ils veulent? Au contraire bien ſouuent quand vn mot ou vne façon de parler eſt condamnée par le bon Vſage, ils y ont autant de regret que ceux qui s'en plaignent; mais quoy? il faut ſe ſouſmettre malgré qu'on en ait, à cette puiſſance ſouueraine. Que s'ils s'opiniaſtrẽt à ne le pas faire, ils en verront le ſuccés, & quel rang on leur donnera parmy les Eſcriuains. Il ne faut qu'vn mauuais mot pour faire meſpriſer vne perſonne dans vne Compagnie, pour deſcrier vn Predicateur, vn Aduocat, vn Eſcriuain. Enfin, vn mauuais mot, parce qu'il eſt aiſé à remarquer, eſt capable de faire plus de tort qu'vn mauuais raiſonnement, dont peu de gens s'apperçoiuent, quoy qu'il n'y ait nulle comparaiſon de l'vn à l'autre. 3. Quant à ce grand nombre d'allegations qu'ils ont ramaſſé contre le ſoin de la pureté, il n'y en a pas vne ſeule qui prouue ce qu'ils pretendent, ny qui en approche; car qui ſeroit l'Autheur celebre ou mediocrement ſenſé, qui ſe ſeroit auiſé de dire, qu'il ne faut point ſe ſoucier de parler ny d'eſcrire purement? Elles ſont toutes, ou contre ceux qui ont beaucoup plus de ſoin des paroles que des choſes, ou qui pechent dans vne trop grande affectation, ſoit de paroles, ſoit de figures, ſoit de periodes, ou qui ne ſont iamais ſatisfaits de leur expreſſion, & qui ne croyent pas que la premiere qui ſe preſente, puiſſe iamais eſtre bonne; qui ſont toutes choſes que nous condamnons auſſi bien qu'eux, & qui n'ont rien de commun auec le ſujet que nous traitons. Il ne faut que voir dans leur ſource les paſſages qu'ils ont citez, pour iuſtifier tout ce que ie dis; car pour le Gram-

mairien Pomponius Marcellus, ces Messieurs se font accroire, qu'il s'estoit rendu extremément importun & mesme ridicule, à force d'estre exact obseruateur de la pureté de sa langue. Suetone de qui ils ont pris ce passage, ne dit nullement cela ; Ie ne veux pas dire aussi, qu'on l'ait allegué non plus que les autres, de mauuaise foy, ie croyrois plustost que c'est par surprise, ou par negligence, & faute de le lire attentiuement ; parce que tout le blasme que donne Suetone à ce Grammairien, ne consiste qu'en sa façon de proceder, & non pas au soin qu'il auoit de la pureté du langage ; car voicy l'histoire en deux mots. Il plaidoit vne cause, & Cassius Seuerus qui plaidoit contre luy, parlant à son tour, fit vn solecisme. Ce Pedant qui se deuoit contenter de l'en railler en passant, comme eust fait vn honneste homme, s'emporta contre luy auec tant de violence, & luy reprocha si souuent cette faute, que ne cessant de crier & de redire tousiours la mesme chose auec exaggeration, il se rendit insupportable. Cassius Seuerus pour s'en mocquer, demanda du temps aux Iuges, afin que sa partie peust se pourueoir d'vn autre Grammairien, parce qu'il voyoit bien qu'il ne s'agissoit plus que d'vn solecisme, qui estoit deuenu le nœud de l'affaire, exposant ainsi à la risée de tout le monde l'impertinence du Pedant. Par ce seul passage, iugez, ie vous prie, de tous les autres. Prouue-t-il qu'on se rende ridicule en obseruant la pureté du langage ? le Grammairien n'auoit-il pas eu raison de reprendre la faute que Cassius Seuerus auoit faite ? car on ne peut pas dire que ce ne fust vne faute, & des plus grossieres, puis que Suetone la nomme vn solecisme. En quoy donc ce Grammairien a-t-il manqué ? en son procedé Pedantesque ; comme il arriue en la correction fraternelle, quand elle n'est pas faite auec la discretion qu'il faut ; le peché que l'on reprend ne laisse pas d'estre

ſechè, & d'eſtre bien repris; mais on ne laiſſe pas auſſi de reprendre d'indiſcretion ce luy qui a fait la correction mal à propos. Il a fallu vn peu s'eſtendre ſur ce paſſage, parce que ces Meſſieurs en font leur eſpée & leur bouclier.

Pour nous, ce ſeroit ſe mettre en peine de prouuer le iour en plein midy, que d'alleguer des Autheurs en faueur de la pureté du langage. Ils ſe preſentent en foule de tous coſtez, mais le ſeul Quintilien ſuffit, & de tous ces paſſages il n'en faut qu'vn ſeul qui en vaut mille, pour defendre ce petit trauail & la pureté de la langue. An ideo, *dit-il*, minor eſt M. Tullius Orator quòd idem artis huius *(ſcilicet Grammaticæ)* diligentiſſimus fuit, & in filio, vt in Epiſtolis apparet rectè loquendi ac ſcribendi vſquequáque *(remarquez ce mot)* aſper quoque exactor? aut vim Cæſaris fregerunt editi de Analogia libri? Aut ideo minus Meſſalla nitidus, quia quoſdam totos libellos non de verbis modò ſingulis, ſed etiam litteris dedit? *c'eſt à dire, Quoy? Ciceron a-t-il eſté moins eſtimé pour auoir eu vn ſoin extraordinaire de la pureté du lãgage, & pour n'auoir ceſſé de crier apres ſon fils, qu'il s'eſtudiaſt ſur tout à parler & à eſcrire purement? & l'eloquence de Ceſar a-t-elle eu moins de force, quoy qu'il ait eſté ſi inſtruit & ſi curieux de la langue, qu'il a meſme fait des Liures de l'Analogie des mots? Et enfin doit-on moins faire d'eſtat de Meſſalla, pour auoir donné au public des Liures entiers, non ſeulement de tous les mots, mais de tous les caracteres? Apres cela, oſeroit-on dire, comme ils diſent, car ie ne rapporteray que leurs propres termes*, que de s'occuper à ces matieres, ſoit vn indice aſſeuré de grande baſſeſſe d'eſprit, & que ceux dont le Genie n'a rien de plus à cœur que cét examen ſcrupuleux de paroles, & j'oſe

dire de ſyllabes, ne ſont pas pour reuſſir noblement aux choſes ſerieuſes, ny pour arriuer iamais à la magnificence des penſées? *Appellera-t-on ces Obſeruations, comme ils ſont,* de vaines ſubtilitez, des ſcrupules impertinens, des ſuperſtitions pueriles, des imaginations ridicules, des contraintes ſeruiles, & en vn mot des bagatelles? *dira-t-on auec eux, que* c'eſt vne geſne que l'on s'impoſe, & que l'on veut donner aux autres? *dira-t-on que ces Remarques*, n'ont rien à quoy vn eſprit s'il n'eſt fort petit ſe puiſſe attacher, & qu'elles ſont capables de nous faire perdre la meilleure partie de noſtre langage, & que ſi l'on ne s'oppoſoit aux vaines imaginations de ces eſprits, qui croyent meriter beaucoup par ces ſortes de ſubtilitez, il ne faudroit plus parler du bon ſens? *Et encore apres tout cela ils ajouſtent*, qu'ils n'oſeroient s'expliquer de ce qu'ils penſent de tant de belles maximes. *quoy? n'en ont-ils point aſſez dit? que peuuent-ils dire ny penſer de pis ſur ce ſuiet? Enfin dira-t-on auec eux*, que c'eſt vne grande miſere de s'aſſeruir de telle ſorte aux paroles, que ce ſoin prejudicie à l'expreſſion de nos penſées, & que pour éuiter vne diction mauuaiſe ou douteuſe, on ſoit contraint de renoncer aux meilleures conceptions du monde, & d'abandonner ce qu'on a de meilleur dans l'eſprit, *& mille autres choſes ſemblables qui ſont importunes à rapporter. Il faut donc que ces Meſſieurs ayent perdu ou ſupprimé leurs plus belles conceptions dans ces Ouurages qu'ils ont faits contre mes Remarques, puis qu'ils ont eu grand ſoin de n'y mettre point de mauuais mots, enquoy il ſe voit que leur pratique ne s'accorde pas auec leur*

theorie. Qui a iamais oüy dire, que la pureté du langage nous empeſche d'exprimer nos penſées? les deux plus eloquens hommes qui furent iamais, & dont le langage eſtoit ſi pur, Demoſthene & Ciceron, n'ont-ils donc laiſſé à la poſterité que leurs plus mauuaiſes penſées, parce que cette ſcrupuleuſe & ridicule pureté, à laquelle ils s'attachoient trop, les a empeſchez de nous donner les bonnes?

*Ce qui a trompé ces Meſſieurs, c'eſt qu'ils ont confondu deux choſes bien differentes, & qui toutefois ſont bien aiſées à diſtinguer, l'*Vſage public, *&* le caprice des particuliers. *A la verité, de ne vouloir pas dire que* quelque choſe s'abbat, *(ie ne rapporte icy que leurs exemples) à cauſe de l'alluſion ou de l'equiuoque qu'il fait auec* le Sabbat des Sorciers, *ny ſe ſeruir du mot de* pendant, *à cauſe d'*vn pendant d'eſpée, *& pluſieurs autres ſemblables, i'auoüe que cela eſt ridicule, & digne des epithetes & de la bile de ces Meſſieurs. Mais il en faut demeurer là; car de paſſer de la fantaiſie d'vn particulier à ce que l'Vſage a eſtably, & de blaſmer également l'vn & l'autre, c'eſt ne ſçauoir pas la difference qu'il y a entre ces deux choſes. Par exemple, ils ſe plaignent de ce qu'on n'oſeroit plus dire* face *pour* viſage, *ſi ce n'eſt en certaines phraſes conſacrées; Eſt-ce vne choſe digne de riſée, comme ils la nomment en triomphant ſur ce mot, de ſe ſoûmettre à l'Vſage en cela, comme en tout le reſte? c'eſt veritablement vne choſe digne de riſée, qu'on ait commencé à s'en abſtenir par vne raiſon ſi ridicule, & ſi impertinente, que celle que tout le monde ſçait, & que ces Meſſieurs expriment, & l'on en peut dire autant de* Poitrine *& de quelques autres; mais cette raiſon quoy qu'extrauagante & inſupportable a fait neantmoins qu'on s'eſt abſtenu de le dire & de l'eſcrire, & que par cette diſcontinuation,*

qui

qui dure depuis plusieurs années, l'Vsage enfin l'a mis hors d'vsage pour ce regard, de sorte qu'en mesme temps que ie condamne la raison pour laquelle on nous a oste ce mot dans cette signification, ie ne laisse pas de m'en abstenir, & de dire hardiment qu'il le faut faire, sur peine de passer pour vn homme qui ne sçait pas sa langue, & qui peche contre son premier principe qui est l'Vsage.

Il est vray qu'il y a de certains mots, qui ne sont pas encore absolument condamnez, ny generalement approuuez, comme au surplus, affectueusement, à present, aucunement, *& plusieurs autres semblables. Ie ne voudrois pas blasmer ceux qui s'en seruent; mais il est tousiours plus seur de s'en abstenir, puis qu'aussi bien on s'en peut passer, & faire des volumes entiers tres-excellens sans cela. Ces Messieurs pour grossir leurs plaintes, & rendre leur party plus plausible, alleguent encore certains autres mots, dont ie n'ay iamais oüy faire de scrupule, tant s'en faut que ie les aye oüy condamner, comme ces aduerbes,* auiourd'huy, soigneusement, generalement; *Cela m'a surpris. Il ne se faut iamais faire des chimeres pour les combattre.*

Pour ce qui est de ces deux mots, veneration *&* souueraineté, *où ils triomphent aussi, il est vray que M. Coëffeteau n'a iamais voulu vser de l'vn ny de l'autre; mais a tousiours dit* souueraine puissance, *pour* souueraineté, *&* auoir en grande reuerence, *pour* auoir en grande veneration. *Neantmoins de son temps il n'y a eu que luy, qui ait eu ce scrupule, enquoy il n'a pas esté loüé, ny suiuy. L'vn & l'autre sont fort bons, & particulierement* veneration, *que i'aymerois mieux dire que* reuerence, *quoy qu'excellent en la phrase que i'ay rapportée. Pour* souueraineté, *il y a des endroits dans le*

genre ſublime, où ſouueraine puiſſance, *ſeroit beaucoup plus elegant que* ſouueraineté.

Voilà quant aux mots, *Leurs plaintes ne ſont pas plus iuſtes pour* les phraſes. *Ils ne peuuent ſouffrir qu'on s'aſſ-jettiſſe à celles qui ſont de la langue, & nous accuſent de la rendre pauure ſur ce mauuais fondement que nous poſons,* diſent-ils, *que ce qui eſt bien dit d'vne ſorte,* ce ſont leurs termes, *eſt par conſequent mauuais de l'autre. Il eſt indubitable que chaque langue a ſes phraſes, & que l'eſſence, la richeſſe, & la beauté de toutes les langues, & de l'elocution, conſiſtent principalement à ſe ſeruir de ces phraſes-là. Ce n'eſt pas qu'on n'en puiſſe faire quelquefois, comme i'ay dit dans mes Remarques, au lieu qu'il n'eſt iamais permis de faire des mots; mais il y faut bien des precautions, entre leſquelles celle-cy eſt la principale, que ce ne ſoit pas quand l'autre phraſe qui eſt en vſage approche fort de celle que vous inuentez. Par exemple, on dit d'ordinaire* leuer les yeux au ciel, *(ie n'allegue que les exemples de ces Meſſieurs) c'eſt parler François que de parler ainſi; neantmoins comme ils croyent qu'il eſt touſiours vray, que ce qui eſt bien dit d'vne façon n'eſt pas mauuais de l'autre, ils trouuent bon de dire auſſi* éleuer les yeux vers le ciel, *& penſent enrichir noſtre langue d'vne nouuelle phraſe; mais au lieu de l'enrichir, ils la corrompent; car ſon genie veut que l'on die* leuez, *& non pas* éleuez les yeux, au ciel, *& non pas* vers le ciel. *Ils s'eſcrient encore, que ſi nous en ſommes creus,* Dieu ne ſera plus ſupplié, *mais* ſeulement prié. *Ie ſouſtiens auec tous ceux qui ſçauent noſtre langue, que* ſupplier Dieu *n'eſt point parler François, & qu'il faut dire abſolument* prier Dieu, *ſans s'amuſer à raiſonner contre l'Vſage, qui le veut ainſi.*

Quitter l'enuie *pour* perdre l'enuie, *ne vaut rien non plus.*

Ie ne me ſuis ſeruy que de leurs exemples ; mais pour fortifier encore cette verité, qu'il n'eſt pas permis de faire ainſi des phraſes, ie n'en allegueray qu'vne, qui eſt que l'on dit abonder en ſon ſens, *& non pas* abonder en ſon ſentiment, *quoy que* ſens *&* ſentiment, *ne ſoient icy qu'vne meſme choſe, & ainſi d'vne infinité d'autres, ou pluſtoſt de toute la langue, dont on ſapperoit les fondemens, ſi cette façon de l'enrichir eſtoit receuable.*

Enfin ils finiſſent leurs plaintes par ces mots, qu'il n'en faut pas dauantage pour vous conuaincre, que vous n'eſtes pas dans la pureté du beau langage, que de vous ſeruir d'vne diction qui entre dans le ſtile d'vn Notaire : *Les termes de l'art ſont touſiours fort bons & fort bien receus dans l'eſtenduë de leur iuriſdiction, où les autres ne vaudroient rien ; & le plus habile Notaire de Paris ſe rendroit ridicule, & perdroit toute ſa pratique, s'il ſe mettoit dans l'eſprit de changer ſon ſtile, & ſes phraſes pour prendre celles de nos meilleurs Eſcriuains ; Mais auſſi que diroit-on d'eux s'ils eſcriuoient*, Iceluy, jaçoit que, ores que, pour & à icelle fin, *& cent autres ſemblables que les Notaires employent ? Ce n'eſt pas pourtant vne conſequence, comme ces Meſſieurs nous la veulent faire faire, que toutes les dictions qui entrent dans le ſtile d'vn Notaire, ſoient mauuaiſes ; au contraire, la pluſpart ſont bonnes, mais on peut dire ſans bleſſer vne profeſſion ſi neceſſaire dans le monde, que beaucoup de gens vſent de certains termes, qui ſentent le ſtile de Notaire, & qui dans les actes publics ſont tres-bons, mais qui ne valent rien ailleurs.*

On m'objectera, que puis que l'Vſage eſt le maiſtre de

X.

1. Reſponſe à l'objection qu'on peut faire contre ces Remarques, ſur le changement de l'Vſage : que ces Remarques contiennent beaucoup de principes, ou de maximes de noſtre langue, qui ne ſont point ſujettes au changement.

noſtre langue, & que de plus il eſt changeant, comme il ſe voit par pluſieurs de mes Remarques, & par l'experience publique, ces Remarques ne pourront donc pas ſeruir long-temps, parce que ce qui eſt bon maintenant, ſera mauuais dans quelques années, & ce qui eſt mauuais ſera bon. Ie reſpons, & i'auouë, que c'eſt la deſtinée de toutes les langues viuantes, d'eſtre ſujettes au changement; mais ce changement n'arriue pas ſi à coup, & n'eſt pas ſi notable, que les Autheurs qui excellent auiourd'huy en la langue, ne ſoient encore infiniment eſtimez d'icy à vingt-cinq ou trente ans, comme nous en auons vn exemple illuſtre en M. Coëffeteau, qui conſerue touſiours le rang glorieux qu'il s'eſt acquis par ſa Traduction de Florus, & par ſon Hiſtoire Romaine; quoy qu'il y ait quelques mots & quelques façons de parler, qui floriſſoient alors, & qui depuis ſont tombées comme les feüilles des arbres. Et quelle gloire n'a point encore Amyot depuis tant d'années, quoy qu'il y ait vn ſi grand changement dans le langage? quelle obligation ne luy a point noſtre langue, n'y ayant iamais eu perſonne, qui en ait mieux ſceu le genie & le caractere que luy, ny qui ait vſé de mots, ny de phraſes ſi naturellement Françoiſes, ſans aucun meſlange des façons de parler des Prouinces, qui corrompent tous les iours la pureté du vray langage François. Tous ſes magazins & tous ſes threſors ſont dans les Oeuures de ce grand homme, & encore auiourd'huy nous n'auons gueres de façons de parler nobles & magnifiques, qu'il ne nous ait laiſſées; & bien que nous ayons retranché la moitié de ſes phraſes & de ſes mots, nous ne laiſſons pas de trouuer dans l'autre moitié preſque toutes les richeſſes dont nous nous vantons, & dont nous faiſons parade. Auſſi ſemble-t-il diſputer le prix de l'eloquence Hiſtorique auec ſon

Autheur, & faire douter à ceux qui ſçauent parfaitement la langue Grecque & la Françoiſe, s'il a accreu ou diminué l'honneur de Plutarque en le traduiſant.

Que ſi l'on auoit eſgard à ce changement, en vain on trauailleroit aux Grammaires & aux Dictionnaires des langues viuantes, *& il n'y auroit point de Nation qui euſt le courage d'eſcrire en ſa langue, ny de la cultiuer, ny nous n'aurions pas auiourd'huy ces Ouurages merueilleux des Grecs & des Latins, puis que leur langue en ce temps-là n'eſtoit pas moins changeante que la noſtre, & que les autres vulgaires, teſmoin Horace,*

Multa renaſcentur quæ jam cecidere, &c.

Mais quand ces Remarques ne ſeruiroient que vingt-cinq ou trente ans, ne ſeroient-elles pas bien employées? & ſi elles eſtoient comme elles euſſent peu eſtre, ſi vn meilleur ouurier que moy y euſt mis la main; combien de perſonnes en pourroient-elles profiter durant ce temps-là? Et toutefois ie ne demeure pas d'accord, que toute leur vtilité ſoit bornée d'vn ſi petit eſpace de temps, non ſeulement parce qu'il n'y a nulle proportion entre ce qui ſe change, & ce qui demeure dans le cours de vingt-cinq ou trente années, le changement n'arriuant pas à la millieſme partie de ce qui demeure; 2. mais à cauſe que ie poſe des principes qui n'auront pas moins de durée que noſtre langue & noſtre Empire; Car il ſera touſiours vray qu'il y aura vn bon & vn mauuais Vſage, que le mauuais ſera composé de la pluralité des voix, & le bon de la plus ſaine partie de la Cour, & des Eſcriuains du temps; qu'il faudra touſiours parler & eſcrire ſelon l'Vſage qui ſe forme de la Cour & des Autheurs, & que lors qu'il ſera douteux ou inconnu, il en faudra croire les maiſtres de la langue, & les meilleurs Eſcri-

uains. Ce ſont des maximes à ne changer iamais, & qui pourront ſeruir à la poſterité de meſme qu'à ceux qui viuent aujourd'huy, & quand on changera quelque choſe de l'Vſage que j'ay remarqué, ce ſera encore ſelon ces meſmes Remarques que l'on parlera & que l'on eſcrira autrement, pour ce regard, que ces Remarques ne portent. Il ſera touſiours vray auſſi, que les Reigles que ie donne pour la netteté du langage ou du ſtile ſubſiſteront, ſans iamais receuoir de changement. Outre qu'en la conſtruction Grammaticale les changemens y ſont beaucoup moins frequens qu'aux mots & aux phraſes.

A tout ce que ie viens de dire en faueur de mes Remarques contre le changement de l'Vſage, vn de nos Maiſtres ajouſte encore vne raiſon, qui ne peut pas venir d'vn eſprit, ny d'vne ſuffiſance vulgaire. Il ſouſtient que quand vne langue à nombre & cadence en ſes periodes, comme la Françoiſe l'a maintenant, elle eſt en ſa perfection, & qu'eſtant venuë à ce point, on en peut donner des reigles certaines, qui dureront touſiours. Il appuye ſon opinion ſur l'exemple de la langue Latine, & dit que les reigles que Ciceron a obſeruées, & toutes les dictions & toutes les phraſes dont il s'eſt ſeruy, eſtoient auſſi bonnes & auſſi eſtimées du temps de Seneque, que quatre-vingts ou cent ans auparauant, quoy que du temps de Seneque on ne parlaſt pas comme au ſiecle de Ciceron, & que la langue fuſt extremement deſcheuë. Mais comme il ſe rencontre en cela beaucoup de difficultez, qui demandent vne longue diſcuſion, il n'appartient qu'à l'Autheur d'vne erudition ſi exquiſe de les deſmeſler, & d'en auoir toute la gloire. Pour moy, c'eſt aſſez qu'il m'ait permis d'en toucher vn mot en paſſant, & d'attacher cette piece comme vn ornement à ma Preface.

Mais puis que i'ay reſolu de traiter à fond toute la matiere

de l'Vſage, il faut voir s'il eſt vray, comme quelques-vns le croyent, qu'il y ait de certains mots qui n'ont iamais eſté dits, & qui neantmoins ont quelquefois bonne grace ; mais que tout conſiſte à les bien placer. En voicy vn exemple d'vn des plus beaux & des plus ingenieux eſprits de noſtre ſiecle, à qui il deuroit bien eſtre permis d'inuenter au moins quelques mots, puis-qu'il eſt ſi fertile & ſi heureux à inuenter tant de belles choſes en toutes ſortes de ſujets, entre leſquels il y en a vn d'vne inuention admirable, où il a dit,

XI. S'il eſt vray que l'on puiſſe quelquefois faire des mots.

Dedale n'auoit pas de ſes rames plumeuſes
Encore trauerſé les ondes eſcumeuſes.

Il a fait ce mot Plumeuſes, *qui n'a iamais eſté dit en noſtre langue ; il eſt vray que ce n'eſt pas vn mot tout entier, mais ſeulement allongé, puis que d'vn mot receu* plume, *il a fait* plumeux, *ſuiuant le conſeil du Poëte, dont nous auons deſia parlé,*

Licuit, ſempérque licebit, &c.

Et certainement il l'a ſi bien placé, que s'il en faut receuoir quelqu'vn, celuy-cy merite ſon paſſeport. Mais auec tout cela ie me contente de ne point blaſmer ceux, qui ont ces belles hardieſſes, ſans les vouloir imiter, ny les conſeiller aux autres, noſtre langue les ſouffrant moins que langue du monde, & eſtant certain qu'on ne les ſçauroit ſi bien mettre en œuure, que la plus part ne les condamnent. Il n'eſt permis à qui que ce ſoit de faire de nouueaux mots, non pas meſme au Souuerain ; de ſorte que M. Pomponius Marcellus eut raiſon de reprendre Tibere d'en auoir fait vn, & de dire qu'il pouuoit bien donner le droit de Bourgeoiſie Romaine aux hommes, mais non pas aux mots, ſon authorité ne s'eſtendant pas iuſques là. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit vray, que ſi quelqu'vn en

peut faire qui ait cours, il faut que ce ſoit vn Souuerain, ou vn Fauory, ou vn principal Miniſtre, non pas que de ſoy pas vn des trois ayt ce pouuoir, comme nous venons de dire auec ce Grammairien Romain; mais cela ſe fait par accident, à cauſe que ces ſortes de perſonnes ayant inuenté vn mot, les Courtiſans le recueillent auſſi-toſt, & le diſent ſi ſouuent, que les autres le diſent auſſi à leur imitation; tellement qu'enfin il s'eſtablit dans l'Vſage, & eſt entendu de tout le monde; Car puis qu'on ne parle que pour eſtre entendu, & qu'vn mot nouueau, quoy que fait par vn Souuerain, n'en n'eſt pas d'abord mieux entendu pour cela, il s'enſuit qu'il eſt auſſi peu de miſe & de ſeruice en ſon commencement, que ſi le dernier homme de ſes Eſtats l'auoit fait. Enfin i'ay oüy dire à vn grand homme, qu'il eſt iuſtement des mots, comme des modes. Les Sages ne ſe hazardent iamais à faire ny l'vn ny l'autre; mais ſi quelque temeraire, ou quelque bizarre, pour ne luy pas donner vn autre nom, en veut bien prendre le hazard, & qu'il ſoit ſi heureux qu'vn mot, ou qu'vne mode qu'il aura inuentée, luy reüſſiſſe; alors les Sages qui ſçauent qu'il faut parler & s'habiller comme les autres, ſuiuent non pas, à le bien prendre, ce que le temeraire a inuenté; mais ce que l'Vſage a receu, & la bizarrerie eſt égale de vouloir faire des mots & des modes, ou de ne les vouloir pas receuoir apres l'approbation publique. Il n'eſt donc pas vray qu'il ſoit permis de faire des mots, ſi ce n'eſt qu'on veuille dire, que ce que les Sages ne doiuent iamais faire, ſoit permis. Cela s'entend des mots entiers; car pour les mots allongez ou deriuez, c'eſt autre choſe; on les ſouffre que'quefois, comme i'ay dit, ſuiuant le ſens d'Horace, & le bel exemple que i'en ay donné.

Peut-eſtre qu'on trouuera eſtrange, que ie n'aye obſerué aucun

aucun ordre en ces Remarques, n'y ayant rien de si beau ny de si necessaire que l'ordre en toutes choses ; mais n'est-il pas vray que si j'eusse obserué celuy qu'on appelle Alphabetique, on eust esté content ? Et la Table ne le fait-elle pas ? & encore auec plus d'auantage, puis que non seulement elle reduit à l'ordre de l'Alphabet tout le texte des Remarques, qui est tout ce qu'on eust demandé ; mais aussi toutes les choses principales qu'elles contiennent, qui est ce qu'on n'auroit pas eu sans la Table. Outre que cét ordre Alphabetique ne produit de soy autre chose, que de faire trouuer les matieres plus promptement ; c'est pourquoy il a tousiours esté estimé le dernier de tous les ordres, qui ne contribue rien à l'intelligence des matieres que l'on traite ; Et de fait pour en donner vn exemple tout visible, entendroit-on mieux la remarque que ie fais sur ce mot amour, *& celle que ie fais sur la prepositiõ* auec, *s'ils estoient tous deux rangez sous vne mesme lettre ? ont-ils quelque chose de commun ensemble, si ce n'est de commencer par vne mesme lettre, qui n'est rien ?*

XII.

1. Pourquoy l'Autheur n'a point voulu obseruer d'ordre en ces Remarques. 2. qu'il y a grande difference entre vn meslange de diuerses choses & vne confusion.

Mais on me dira, qu'il y auoit vne autre espece d'ordre à garder plus raisonnable & plus vtile, qui estoit de ranger toutes ces Remarques sous les neuf parties de l'Oraison, & de mettre ensemble premierement les articles, puis les noms, puis les pronoms, les verbes, les participes, les aduerbes, les prepositions, les conionctions, & les interiections. Ie respons que ie ne nie pas que cét ordre ne soit bon, & si l'on iuge qu'il soit plus commode ou plus profitable au Lecteur, il ne sera pas mal aisé par vne seconde Table, & par vne seconde impression d'y reduire ces Remarques, quoy que pour en parler sainement, il ne seruiroit qu'à ceux qui sçauẽt la langue Latine, & par consequent toutes les parties de la Grammaire ; car pour les autres

qui n'ayant point eſtudié ne ſçauront ce que c'eſt que de toutes les parties de l'Oraiſon, tant s'en faut que cét ordre leur agreaſt ny leur donnaſt aucun auantage, qu'il pourroit les effaroucher, & leur faire croire qu'ils n'y comprendront rien, qu'y qu'en effet elles ſoient, ce me ſemble, conceuës d'vne ſorte, que les femmes & tous ceux qui n'ont nulle teinture de la langue Latine en peuuent tirer du profit. C'eſt pourquoy i'y ay meſlé beaucoup moins d'erudition que la matiere n'en euſt pû ſouffrir, & encore à-ce eſté par l'auis de mes amis, & d'vne façon que le Latin, ny le Grec ne troublent point le François. Et, certainement ſi j'auois eu à faire vne Grammaire, ie confeſſe que ie ne l'aurois deu ny peu faire autrement, que dans l'ordre des parties de l'Oraiſon, à cauſe de la dependance qu'elles ont l'vne de l'autre par vn certain ordre fondé dans la nature, & non point arriué par hazard, comme Scaliger le Pere l'a admirablement demonſtré.

Mais comme ie n'ay eu deſſein que de faire des Remarques, qui ſont toutes deſtachées l'vne de l'autre, & dont l'intelligence ne depend nullement, ny de celles qui precedent, ny de celles qui ſuiuent, la liaiſon n'y euſt ſeruy que d'embarras, & j'euſſe bien pris de la peine pour rendre mon trauail moins agreable, & moins vtile, car il eſt certain que cette continuelle diuerſité de matieres recrée l'eſprit, & le rend plus capable de ce qu'on luy propoſe, ſur tout quand la briefueté y eſt iointe, comme icy, & qu'on eſt aſſeuré que chaque Remarque fait ſon effet.

Apres tout, il y a vne certaine confuſion qui a ſes charmes, auſſi bien que l'ordre; toutefois ie ne tiens pas que ce ſoit vne confuſion qu'vn meſlange de diuerſes choſes, dont chacune ſubſiſte ſeparement.

I'ay eu encore vne autre raiſon qui m'a obligé de n'obſeruer point d'ordre, ie ne la veux point diſſimuler. C'eſt que n'ayant pas acheué ces Remarques, quand ceux qui ont tout pouuoir ſur moy, m'ont fait commencer à les mettre ſous la preſſe, i'ay eu moyen d'en ajouſter touſiours de nouuelles, ce que ie n'euſſe pû faire ſi i'euſſe ſuiuy l'vn des deux ordres, dont ie viens de parler; Mais certainement quand tout auroit eſté acheué, ie n'aurois pas laiſſé de les donner auec cét agreable meſlange, pour les raiſons que i'ay dites.

On m'obiectera encore que toutes les fautes que ie remarque, ie les attribuë à nos bons Autheurs, & qu'ainſi il n'y en a donc point ſelon moy, qui en ſoit exent! Ie l'auoue auec tout le reſpect qui leur eſt deu, & ie ne crois pas, que comme ce ſont tous d'excellens hommes, il y en ait vn ſeul qui pretende, s'il eſt encore viuant, ou qui ait pretendu s'il ne l'eſt plus, d'eſtre impeccable en cette matiere, non plus qu'aux autres, & ſeroit leur faire grand tort de penſer qu'ils euſſent ce ſentiment d'eux meſmes:

Magni homines ſunt, homines tamen

Les vns pechent en ſe ſeruant d'vne locution du mauuais Vſage, *croyant qu'elle ſoit* du bon, *& c'eſt la faute la plus ordinaire qui ſe commette; les autres, comme i'ay dit, par vne certaine inclination qu'ils ont à vſer de certains mots, & de certaines phraſes, que tous les autres deſapprouuent; ou bien par vne auerſion qu'ils ont pour d'autres mots, ou d'autres termes qui ſont bons, & que tout le monde approuue; les autres par negligence; les autres pour ne ſçauoir pas tous les ſecrets de la langue; car qui ſe peut vanter de les ſçauoir? Et les autres par vne authorité qu'ils croyent que leur reputation leur a acquiſe, s'attachent, comme i'ay dit, à leur propre ſen-*

XIII.

1 D'où vient qu'il n'y a point de faute corrigée dãs ces Remarques, qui ne ſoit attribuée à quelque bõ Autheur. 2. En cõbien de façons differentes il peut arriuer aux meilleurs Autheurs de faire des fautes. 3. le moyen abſolument neceſſaire dõt les Autheurs ſe doiuent ſeruir pour ne faire point de faute, où plutoſt pour n'en gueres faire. 4. Comment il faut vſer des auis de ceux que l'on conſulte.

timent contre l'opinion commune. 3 C'eſt pourquoy i'ay touſjours creu, qu'il n'y auoit point de meilleur remede pour ne point faire de faute, ou pluſtoſt pour n'en gueres faire, que de communiquer ce que l'on eſcrit, auant que de le mettre au jour. Mais quand ie dis communiquer, ie l'entends de la bonne ſorte, que ce ſoit pour chercher la cenſure & non pas la loüange, quoy qu'il ſoit également iuſte de donner & de receuoir l'vn & l'autre quand ils ſont bien fondez. Il eſt vray que pour cela il faut s'adreſſer à des perſonnes intelligentes & fidelles, & les prier auec autant de ſincerité, qu'ils en doiuent auoir à dire franchement leur auis; car que ſert de diſſimuler? il y a encore plus de gens qui donnent leur auis auec franchiſe, qu'il n'y en a qui le demandent de cette ſorte. Ie ne voudrois pas que le Cenſeur oüyſt lire; mais qu'il euſt luy-meſme; la cenſure des yeux, comme chacun ſçait, eſtant bien plus exacte & plus aſſeurée que celle de l'oreille, à qui il eſt tres-aiſé d'impoſer, ny qu'on euſt en compagnie; mais chacun à part. 4 Et quand ceux que i'aurois conſultez me diroient leur auis, ſi ie voyois qu'ils euſſent raiſon de me reprendre, ie paſſerois franchement condamnation; car vn homme du meſtier, s'il n'eſt bien preoccupé & aueuglé de l'amour propre, connoiſt auſſi-toſt s'il a tort; que ſi l'on croit auoir la raiſon de ſon coſté, il ne la faut pas abandonner par vne laſche complaiſance, mais s'enquerir d'autres perſonnes capables, & ſi pluſieurs nous condamnent, quelque bonne opinion que nous ayons de noſtre ſentiment, il y faut renoncer & ſe ſouſmettre à celuy d'autruy. C'eſt comme i'en ay uſé dans ces Remarques; car encore que i'aye eſté tres-fidelle & tres-religieux à rapporter la verité, c'eſt à dire à ne decider iamais aucun doute, qu'apres auoir verifié auec des ſoins & des perquiſi-

tions extraordinaires, que c'eſtoit le ſentiment & l'Vſage de la Cour, des bons Autheurs, & des gens ſçauans en la langue, & que d'ailleurs ie ſerois coupable d'vne laſche impoſture enuers le public, de vouloir faire paſſer mes opinions particulieres, ſi i'en auois, au lieu des opinions generales & receuës aux trois tribunaux que ie viens de nommer; ſi eſt-ce que ie n'ay pas laiſſé de communiquer ces obſeruations à diuerſes perſonnes, qui poſſedent en vn haut degré les deux qualitez que i'ay dites. Les vns en ont veu vne partie, les autres vne autre; mais il y en a trois qui ont pris la peine de les voir toutes, & qui au milieu de leurs doctes occupations, ou de leurs plus grandes affaires, n'ayant point d'heure qui ne leur ſoit precieuſe, ont bien voulu en donner pluſieurs à l'examen de ce Liure.

Mais pour reuenir aux Autheurs que ces Remarques reprennent, le Lecteur ſe ſouuiendra s'il luy plaiſt, de ce que ie ſuis contraint de repeter pluſieurs fois, 1. que ce n'eſt point de mon chef que ie prens la liberté de reprendre ces excellens hommes; mais que ie rapporte ſimplement le bon Vſage, *où ie ne contribuë rien, ſi ce n'eſt de faire voir qu'vn bon Autheur y a manqué, & qu'il ne le faut pas ſuiure. 2. Au reſte dans ces reprehenſions, ie ne nomme ny ne deſigne iamais aucun Autheur, ny mort, ny viuant; En ſeruant le public ie ne voudrois pas nuire aux particuliers que i'honore. 3. Mais auſſi il ne faut pas croire que ie me forge des fantoſmes pour les combattre, ie ne reprens pas vne ſeule faute qui ne ſe trouue dans vn bon Eſcriuain, & quelquefois en laiſſant la faute ie change les mots, pour empeſcher qu'on ne connoiſſe l'Autheur. Auſſi ces Remarques ne ſont pas faites contre les fautes groſſieres, qui ſe commettent dans les Pro-*

XIV.

1. Que ce n'eſt pas de ſon chef, que celuy qui a fait ces Remarques reprend les Autheurs, qu'il ne fait que rapporter la cenſure generale.
2. qu'aucun de ceux qui eſt repris mort ou viuant, n'eſt nommé dans ces Remarques. 3. que neantmoins l'Autheur des Remarques ne reprend aucune faute, qui ne ſe trouue dans de bons ouurages. 4. Que c'eſt vne verité & non

pas vne vanité de dire, qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe profiter de ces Remarques.

uinces, ou dans la lie du peuple de Paris; elles ſont preſque toutes choiſies & telles, que ie puis dire ſans vanité, puis que ce n'eſt pas moy qui prononce ces Arreſts, mais qui les rapporte ſeulement, qu'il n'y a perſonne à la Cour, ny aucun bon Eſcriuain, qui n'y puiſſe apprendre quelque choſe, & que comme i'ay dit, qu'il n'y en auoit point qui ne fiſt quelque faute, il n'y en a point auſſi qui n'y trouue à profiter. Moy-meſme qui les ay faites, ay plus de beſoin que perſonne, comme plus ſuiet à faillir, de les relire ſouuent, & mon Liure eſt ſans doute beaucoup plus ſçauant que moy; car il faut que ie rediſe encore vne fois, que ce n'eſt pas de mon fonds, que ie fais ce preſent au public; mais que c'eſt le fonds de l'Vſage, s'il faut ainſi dire, que ie diſtribue dans ces Remarques.

XV.

1 Qu'il n'y a que les morts qu'on loüe, qui ſont nommez dans ces Remarques, & qu'on ne fait que deſigner les viuans. 2. qu'on n'y a point affecté la loüange de certaines perſonnes, ſi le ſuiet ne les a preſentées. 3. Pourquoy les Autheurs anciens & modernes, ſont traitez differemment dans ces Remarques.

1 Ie nomme les morts quand ie les loue, mais non pas les perſonnes viuantes, de peur de leur attirer de l'enuie, ou de paſſer pour flateur; ie me contente de les deſigner, & quoy que ce ſoit d'vne façon qu'on ne laiſſe pas de les reconnoiſtre à trauers ce voile, i'ſert touſiours à ſoulager leur pudeur, & à rendre la loüange moins ſuſpecte & de meilleure grace.

2 Il m'importe auſſi que l'on ſçache, que ie n'ay point affecté la loüange de certaines perſonnes particulieres; mais parlé ſeulement de celles, qui ſe ſont comme preſentées deuant moy, ou qui ſont comme nées dans mon ſuiet, & que ie ne pouuois non plus refuſer, qu'appeller les autres, qui n'y auoient que faire. Ceux qui y prendront garde, verront que ie n'ay point mendié ces occaſions, & que ie n'ay fait que les receuoir.

3 I'ay traité differemment les Autheurs anciens, & ceux de noſtre temps, pour obſeruer moy-meſme ce que ie recommande tant aux autres, qui eſt de ſuiure l'Vſage. Par exem-

ple, ie dis touſiours Amyot, *& touſiours* M. Coëffeteau, *&* M. de Malherbe, *quoy qu'Amyot ait eſté Eueſque auſſi bien que M. Coëffeteau: Car puis que tout le monde dit & eſcrit* Amyot, *& que l'on parle ainſi de tous ceux qui n'ont pas eſté de noſtre temps, ce ſeroit parler contre l'Vſage, de mettre* Monſieur *deuant; mais pour ceux que nous auons veus, & dont la memoire eſt encore toute fraiſche parmy nous, comme M. Coeffeteau, & M. de Malherbe, nous ne les ſçaurions nommer autrement, ny en parlant ny en eſcriuant, que comme nous auions accouſtumé de les nommer durant leur vie, & ainſi ie me ſuis conformé en l'vn & en l'autre à noſtre Vſage.*

Au reſte il y auoit beaucoup d'autres choſes, dont ie pouuois enrichir cette Preface, qui euſt eſté vn champ bien ample à vn homme eloquent pour acquerir de l'honneur; Car premierement que n'euſt-il point dit de l'excellence de la parole, ou prononcée, ou eſcrite, & des merueilles de l'eloquence, dont la pureté & la netteté du langage ſont les fondemens? N'euſt-il pas fait voir que les plus belles penſées & les plus grandes actions des hommes mouroient auec eux, ſi les Eſcriuains ne les rendoient immortelles; mais que ce diuin pouuoir n'eſt donné qu'à ceux qui eſcriuent excellemment, puis qu'il ſe faut ſçauoir immortaliſer ſoy meſme pour immortaliſer les autres, & qu'il n'eſt point de plus courte vie, que celle d'vn mauuais liure? Apres, deſcendant du general au particulier de noſtre langue, ne l'euſt-il pas conſiderée en tous les eſtats differens où elle a eſté? N'euſt-il pas dit depuis quel temps elle a commencé à ſortir comme d'vn Caos, & à ſe deffaire de la barbarie, qui l'a tenuë durant tant de ſiecles dans les tenebres, ſans qu'elle nous ait laiſſé aucun monument des memorables

actions de nos Gaulois, que nous n'auons sceües que par nos ennemis? Il est vray que nous pouuons dire, que ces glorieux tesmoignages sortis d'vne bouche ennemie, sont plus certains, & que ces grands hommes auoient tant de soin de bien faire, qu'ils ne se soucioient gueres de bien parler, ny de bien escrire. N'eust-il pas representé nostre langue comme en son berceau, ne faisant encore que begayer, & en suite son progrés, & comme ses diuers âges, iusqu'à ce qu'en fin elle est paruenue à ce comble de perfection, où nous la voyons auiourd'huy? Il eust bien osé la faire entrer en comparaison auec les plus parfaites langues du monde, & luy faire pretendre plusieurs auantages sur les vulgaires les plus estimées. Il luy eust osté lignominie de la pauureté, qu'on luy reproche, & parmy tant de moyens qu'il eust eu de faire paroistre ses richesses, il eust employé les Traductions des plus belles pieces de l'Antiquité, où nos François égalent souuent leurs Autheurs, & quelquefois les surpassent. Les Florus, les Tacites, les Ciceron mesme, & tant d'autres sont contraints de l'auoüer, & le grand Tertullien s'estonne, que par les charmes de nostre eloquence on ayt sceu transformer ses rochers & ses espines en des iardins delicieux. Il ne faut donc plus accuser nostre langue, mais nostre genie ou plustost nostre paresse, & nostre peu de courage, si nous ne faisons rien de semblable à ces chef-d'œuures, qui ont suruescu tant de siecles, & donné tant d'admiration à la posterité. Apres cela il eust encore fait voir, qu'il n'y a iamais eu de langue, où l'on ait escrit plus purement & plus nettement qu'en la nostre, qui soit plus ennemie des equiuoques & de toute sorte d'obscurité, plus graue & plus douce tout ensemble, plus propre pour toutes sortes de stiles, plus chaste en ses locutions, plus iudicieuse en ses figures, qui aime plus l'ele-

gance

gance & l'ornement, mais qui craigne plus l'affectation. Il euſt fait voir, comme elle ſçait temperer ſes hardieſſes auec la pudeur & la retenuë qu'il faut auoir, pour ne pas donner dans ces figures monſtrueuſes, où donnent auiourd'huy nos voiſins degenerans de l'eloquence de leurs Peres. En fin il euſt fait voir, qu'il n'y en a point qui obſerue plus le nombre & la cadence dans ſes periodes, que la noſtre; en quoy conſiſte la veritable marque de la perfection des langues. Il n'euſt pas oublié l'Eloge de cette illuſtre Compagnie qui doit eſtre comme le Palladium de noſtre langue, pour la conſeruer dans tous ſes auantages & dans ce floriſſant eſtat où elle eſt, & qui doit ſeruir comme de digue contre le torrent du mauuais Vſage, qui gaigne touſiours ſi l'on ne s'y oppoſe. Mais comme toutes ces belles matieres veulent eſtre traitées à plein fond, & auec apparat, il y auroit eu dequoy faire vn iuſte volume, pluſtoſt qu'vne Preface. La gloire en eſt reſeruée toute entiere à vne perſonne qui medite depuis quelque temps noſtre Rhetorique, & à qui rien ne manque pour executer vn ſi grand deſſein: Car on peut dire qu'il a eſté nourry & éleué dans Athenes, & dans Rome, comme dans Paris, & que tout ce qu'il y a eu d'excellens hommes dans ces trois fameuſes villes a formé ſon eloquence. C'eſt celuy que i'ay voulu deſigner ailleurs, quand ie l'ay nommé l'vn des grands ornemens du Barreau, auſſi-bien que de l'Academie, & que i'ay dit, que ſa langue & ſa plume ſont également eloquentes. C'eſt celuy qui doit eſtre ce Quintilien François, que i'ay ſouhaité à la fin de mes Remarques. Le ſçachant i'aurois eſté bien temeraire de m'engager dans cette entrepriſe, qui d'ailleurs ſurpaſſe mes forces, & demande plus de l'oiſir que ie n'en ay. Outre que ces choſes, quoy qu'excellentes & rares,

ne ſont pas neantmoins ſi peu connuës, ny ſi neceſſaires à mon ſujet, que celles que i'ay dites de l'Vſage, ſans leſquelles mes Remarques ne ſçauroient eſtre bien entenduës, ny par conſequent faire l'effet que ie me ſuis propoſé pour l'vtilité publique, & pour l'honneur de noſtre langue.

Fautes d'Impreſſion.

ON a marqué ſeulement les fautes, qui peuuent gaſter le ſens, ou eſtre attribuées à l'Autheur, ſoit par la negligence de l'Imprimeur, ſoit par le defaut de l'Autheur meſme, qui apres auoir releu ſon Ouurage, depuis qu'il a eſté imprimé, y a corrigé de certains endroits.

Par tout où il y a *les autres deux*, ou *les autres trois*, liſez *les deux autres, les trois autres*. Par tout où il y a *Ethymologie, ethymologiſte*, liſez *etymologie, etymologiſte*. Par tout où il y a *dyphthongue*, liſez *diphtongue*. Par tout où il y a *de meſmes*, liſez *de meſme*. p. 4. l. 18. parlé, *liſez* parler. p. 8. l. 11. parlé, *liſez* parler. p. 43. l. derniere, *par exemple, oſtez* ces deux mots. p. 47. l. 4. *oſtez* neantmoins. En la meſme ligne, ne laiſſe pas de, *liſez* ne laiſſe pas neantmoins de. p. 76. l. 21. ſoldat, *liſez* vaiſſeau. Ibid. l. 22. *oſtez* mal. p. 81. l. 15. *oſtez* pas. p. 104. l. 21. rabouteuſe, *liſez* raboteuſe. p. 107. l. 21. ἀλλαλοι, *liſez* ἄλλαλοι. p. 108. l. 4. ἀλλαλοι, *liſez* ἄλλαλοι. p. 112. l. 11. *oſtez* le. p. 152. l. 15. πῶν, *liſez* πῶν. p. 183. l. 7. & 8. mãgé, *liſez* manger. p. 195. l. 19. ſi i', *liſez* s'il. p. 204. l. 4. pas vn ſeul mot venant, *liſez* preſque point de mots venãs. p. 212. l. 20. priſe, *liſez* pris. p. 237. l. 8. ὁμοιοπέλευτα, *liſez* ὁμοιοτέλευτα. p. 303. l. 20. eſt, *liſez* c'eſt. p. 313. l. 2. parce, *liſez* parce que. p. 319. l. 5. de, *liſez* du. p. 343. l. 18. on le peut eſtre encore par, *liſez* on peut encore eſtre trompé par. p. 385. l. 21. equipollent, *liſez* equipolant. p. 386. l. 9. d'articles, *liſez* d'article. p. 397. l. 17. c'eſt, *liſez* ce ſont. p. 417. l. 18. operæ prætium, *liſez* opera-pretium. p. 419. qui n'eſt pas marquée du chiffre l. 5. l'vn, *liſez* l'on. p. 441. l. 4. *oſtez* bien. p. 449. l. 3. & falloit, *liſez* & qu'il falloit. p. 461. l. 5. receuoit, *liſez* prendre. p. 485. *bis* l. 14. cueillir, *liſez* cueiller. p. 484. l. 19. & quoy, *liſez* quoy. p. 489. l. 21. has, *liſez* hanc. p. 490. l. 26. il ne le ſoit, *liſez* ou ne l'imite. p. 493. l. 4. qui eſt *liſez* qu'eſt. p. 513. l. 11. ont eſté, *liſez* ont point eſté. p. 527. l. 14. *oſtez* le. Ibid. fait, *liſez* fait abſynthe. p. 537. l. pehult, temps, *liſez* temps auſſi bien qu'inſulte, comme. p. 553. l. 1. *oſtez* y. p. 555. l. 21. qu'vn, *liſez* que. Ibid. de deux qui y, *liſez* lors qu'il. Ibid. l. 3. eſtoient, *liſez* opinoit. p. 573. l. 3. faiſons, *liſez* faiſions. p. 585. l. 14. donner, *liſez* donné.

On n'a pas marqué les autres fautes qui s'y peuuent rencontrer, comme vn *c* pour vn *e*, ou vn *e* pour vn *c*, vne *f* pour vne *ſ*, ou vne *ſ* pour vne *f*, vne *n* pour vn *u*, ou vn *u* pour vne *n*, vne *r* pour vn *t*, ou vn *t* pour vne *r*. Il ſera aiſé au Lecteur de ſuppléer à ce defaut, qui ſera corrigé auec les autres dans vne ſeconde impreſſion plus exacte.

S'il se trouue qu'en cét Ouurage l'Autheur n'obserue pas touſjours ſes propres Remarques, il declare que c'eſt ſa faute ou celle de l'Imprimeur, & qu'il s'en faut tenir à la Remarque, & non pas à la façon dont l'Autheur en aura vſé contre ſa Remarque, ou dont l'Imprimeur aura corrompu la copie.

On ſçaura auſſi que les noms que l'Autheur allegue comme Latins, quoy que de perſonnes d'autres Nations, comme Cyrus, Crœſus, Pyrrhus, Porus, &c. *ne laiſſent pas de paſſer pour des mots Latins, puis que les Latins les ont naturaliſez, & leur ont donné cette terminaiſon. Les François en ont fait de meſme.*

En la page 175. l. 13. traitant des preterits qui ſe compoſent des participes paſſifs, il y a ces mots : Notez que participes & preterits ne ſont icy qu'vne meſme choſe. *L'Autheur a appris que pluſieurs ne comprenoient pas comme il ſe peut faire, qu'en aucun lieu les participes & les preterits ne ſoient qu'vne meſme choſe ; mais il l'eſclaircit par vn ſeul exemple, qui fait voir qu'il eſt indifferent d'appeller participe ou preterit, ce qu'il veut faire paſſer icy pour vne meſme choſe. Quand il dit* icy, *il entend parler des preterits compoſez des participes paſſifs ſeulement, & iamais des autres ; car qui ne ſçait que le verbe à qui le preterit appartient, & le participe ſont deux parties de l'Oraiſon toutes diſtinctes? Voicy l'exemple;* Quand aux preterits compoſez, lors que le nom auquel ils ſe rapportent, les precede, ils, *c'eſt à dire*, les preterits, doiuent eſtre du meſme genre & du meſme nombre que le nom. *Le voicy de l'autre façon;* Quand aux preterits compoſez, lors que le nom les precede, les participes doiuent eſtre du meſme genre & du meſme nombre que le nom. *Qui ne voit qu'il eſt indifferent en cét exemple de mettre* preterits *ou* participes, *& que de-là il s'enſuit, que participes & preterits ne ſont dont* icy *qu'vne meſme choſe? Et comme dans la Remarque tres-ample que l'Autheur en a faite, il ſe pouuoit faire qu'il nommeroit tantoſt preterit & tantoſt participe, ce qui en effet n'eſt icy qu'vne meſme choſe, il auoit creu bien faire d'en auertir le Lecteur au commencement, de peur que cela ne l'embarraſſaſt. Mais puis que l'Autheur s'eſt apperceu que ſa trop grande precaution a fait vn effet tout contraire, il oſtera cette pierre d'achoppement à la premiere impreſſion, & cependant*

il a eſté obligé de faire voir que ce qu'il a dit eſt vray, & qu'il a eu raiſon de le dire ainſi.

En la page 39. l. 17. il y a ces mots, Il eſt mal-aiſé de iuger d'où vient cette façon de parler, *ſortir ſon effet. L'Autheur a appris depuis qu'elle venoit de* ſortiri effectum ; *ce qu'il n'auoit peu s'imaginer, parce qu'il n'y a pas vn bon Autheur Latin, qui l'ait iamais dit. Et de fait Robert Eſtienne dans ſon threſor de la langue Latine, qui eſt ſi capieux, met huit vſages differens de ce verbe* ſortiri, *ſans faire aucune mention de* ſortiri effectum. *Il ne ſe trouue que dans le code en la loy vnique.* Si de momentanea poſſeſſione fuerit appellatum, *où il y a*, lata ſententia fortitur effectum ; *mais c'eſt du Latin barbare de Tribonien, ou du ſiecle d'Arcadius. On ne le verra iamais dans le Digeſte, ny dans les endroits du Code, qui n'ont point eſté corrompus, apres auoir eſté tirez des anciens Iuriſconſultes. Au lieu de* ſortiri effectum, *ils diſent touſiours auec tous ceux qui ont bien parlé Latin*, habere effectum, obtinere effectum, perduci ad effectum. *Ce n'eſt pas que l'Autheur veüille dire que* ſortir ſon effet, *ne vienne de* ſortiri effectum, *pour barbare que ſoit la phroſe.*

En la page 333. il y a vne Remarque intitulée Se condouloir, *l'Autheur dit que cette façon de parler eſt bonne. Elle l'eſt encore dans pluſieurs excellens Autheurs modernes ; mais à la Cour elle n'eſt plus en vſage ; on dit* s'affliger auec quelqu'vn, *ou* faire compliment à quelqu'vn ſur, &c.

REMARQVES
SVR LA LANGVE
FRANCOISE.

Heros, heroïne, heroïque.

EN ce mot *Heros*, la lettre *h*, eſt aſpirée, & non pas müette, c'eſt à dire que l'on dit *le heros*, & non pas *l'heros*, contre la reiglegenerale, qui veut que tous les mots François qui commencent par *h*, & qui viennent du Latin, où il y a auſſi vne *h*, au commencement, n'aſpirent point leur *h*. Par exemple *honneur* vient d'*honor*; on dit donc *l'honneur*, & non pas *le honneur*: *heure* vient d'*hora*; on dit donc *l'heure*, & non pas *la heure*, & ainſi des autres. Par cette reigle il faudroit dire *l'heros*, & non pas *le heros*, parce

qu'il vient du Latin qui l'eſcrit auec vne *h*, & il n'importe pas que les Latins l'ayent pris des Grecs, il ſuffit que les Latins le diſent ainſi, auſſi bien qu'*hora*, qui eſt Grec & Latin tout enſemble. Neantmoins cette reigle infaillible preſque en tous les autres mots ſouffre exception en celuy-cy, & il faut dire *le heros*. La curioſité ne ſera pas peut eſtre deſagreable, de ſçauoir d'où peut proceder cela; car bien qu'il ſoit vray qu'il n'y a rien de ſi bizarre que l'Vſage qui eſt le maiſtre des langues viuantes; ſi eſt ce qu'il ne laiſſe pas de faire beaucoup de choſes auec raiſon, & où il n'y a point de raiſon comme icy, il y a quelque plaiſir d'en chercher la conjecture. C'eſt à mon auis, que ce mot *heros*, quand on a commencé à le dire, n'eſtoit guere entendu que des ſçauans, & parce qu'il y a vne grande reſſemblance auec *heraut*, qui eſt vn mot de tout temps fort vſité, on a pris aiſément l'vn pour l'autre: Ainſi tout le monde ayant accouſtumé de prononcer *le heraut*, & non pas *l'heraut*, il y a grande apparence que ceux qui ne ſçauoient pas ce que c'eſtoit que *heros*, & qui faiſoient ſans doute le plus grand nombre, ont pris le change, & ont prononcé *heros* comme *heraut*, croyant que ce n'eſtoit qu'vne meſme choſe, ou qu'il luy reſſembloit ſi fort, qu'il n'y falloit point mettre de difference pour

la prononciation. Et de fait il ſe trouue des gens, qui parlant du *Heros* d'vn Roman, ou d'vn Poëme heroïque, l'appellent *le heraut*. Ce qui confirme fort cette conjecture, c'eſt qu'*heroïne* & *heroïque*, ſe prononcent d'vne façon toute contraire, & comme l'on dit *le heros*, on dit *l'heroïne*, & *l'heroïque*, la meſme lettre *h*, eſtant aſpirée en *heros*, & müette en *heroïne*, & *heroïque*. Cette contrarieté ſi eſtrange procede apparemment de ce que la reſſemblance que *heraut* a auec *heros*, ne s'eſt pas rencontrée auec *heroïne*, & *heroïque*, qui d'ailleurs n'ont point d'autres mots qui leur reſſemblent, auſquels l'*h*, ſoit aſpirée, comme le mot de *heraut* reſſemble à celuy de *heros*.

Il s'eſt rencontré encore vne choſe aſſez plaiſante pour authoriſer la prononciation irreguliere de *heros*; c'eſt qu'au pluriel, ſi on le prononçoit ſelon la reigle, & que l'on ne fiſt pas l'*h*, aſpirante on feroit vne faſcheuſe & ridicule equiuoque, & il n'y auroit point de difference entres ces deux prononciations, *les heros*, de l'Antiquité & *les zeros* de chiffre.

Periode.

CE mot eſt maſculin quand il ſignifie le plus haut point, ou la fin de quelque choſe, comme *Monté au periode de la gloire: iuſqu'au*

dernier periode de ſa vie, Mais il eſt feminin quand il veut dire vne partie de l'oraiſon qui a ſon ſens tout complet *Vne belle periode, des periodes nombreuſes.*

Quelque.

CE mot eſt quelquefois aduerbe, & par conſequent indeclinable. Il ſignifie alors *enuiron.* Il ne faut donc point y ajouſter d's, quand il eſt joint auec des pluriels, comme il faut dire, *Ils eſtoient quelque cinq cens hommes*, & non pas *quelques cinq cens:* car là il n'eſt point pronom, mais aduerbe.

Ce qu'il vous plaira

IL faut dire ainſi, & non pas, *ce qui vous plaira*, & pour preuue, mettons vn pluriel deuant & diſons, *Ie vous rendray tous les honneurs qu'il vous plaira*, perſonne ne doute que ce ne ſoit bien parlé, & toutefois ſi au lieu de *qu'il*, nous mettions *qui*, comme font pluſieurs, & de nos meilleurs Eſcriuains, il eſt certain qu'il faudroit dire, *Ie vous rendray tous les honneurs qui vous plairont*, ce qui ſeroit ridicule. On dit, *ce qu'il vous plaira*, parce qu'on y ſous-entend des paroles, que l'on ſupprime par élegance, comme quand ie dis, *Ie vous ren-*

dray tous les honneurs qu'il vous plaira, il y faut ſous-entendre ces mots, *que ie vous rende*. Et ainſi en tous les autres endroits où l'on ſe ſert de cette façon de parler, *Ie fais tout ce qu'il vous plaiſt*, on ſous entend, *que ie face*; car outre qu'il eſt plus elegant de le ſupprimer, il ſeroit importun d'y ajouſter tousjours cette queuë dans vn vſage ſi frequent, qu'eſt celuy de ce terme de courtoiſie & de ciuilité.

Propreté, & non pas *Proprieté*.

PRoprieté eſt bon pour ſignifier le *proprietas* des Latins; mais il ne vaut rien pour dire, *le ſoin que l'on a de la netteté, de la bien-ſeance, ou de l'ornement en ce qui regarde les habits, les meubles, ou quelque autre choſe que ce ſoit.* Il faut appeller cela *propreté*, & non pas *proprieté*. Et ce n'eſt pas ſeulement pour mettre de la difference entre *proprieté* & *propreté*, qui ſignifient deux choſes ſi eſloignées, car il eſt aſſez ordinaire en toutes langues, qu'vn meſme mot ſignifie deux ou pluſieurs choſes, mais c'eſt parce que *proprieté* en vn mot qui vient du Latin *proprietas*, au lieu que *propreté*, n'en vient point, (car *proprietas* ne ſignifie iamais cela) mais vient de ſon adjectif *propre*, qui dans la ſignification de *net*, ou d'*ajuſté*, eſt vn mot purement François, duquel adjectif ſe forme *propreté*, comme

ſaleté ſe forme de *ſale*, & *pauureté* de *pauure*. Ie ſçay bien que quelques-vns croyent que *propre* d'où vient *propreté*, eſt pris du Latin *proprius* figurément, comme ſi l'on vouloit dire, que d'apporter à chaque choſe la bien-ſeance qui luy eſt propre & conuenable, a donné lieu d'appeller *propres* toutes les choſes, où cette bien-ſeance ſe rencontre; mais cela eſt trop ſubtil, & trop recherché. Quoy qu'il en ſoit, il eſt conſtant qu'il faut dire *propreté* en ce ſens là, & non pas *proprieté*.

Chypre.

IL faut dire *l'Iſle de Chypre, la poudre de Chypre*, & non pas *l'Iſle de Cypre, la poudre de Cypre*. L'Vſage le veut ainſi, nonobſtant ſon origine. Ie penſois que M. de Malherbe euſt eſté le premier qui l'euſt eſcrit de cette ſorte, mais i'ay trouué que M. de Montagne dans ſes Eſſais, ne le dit iamais autrement.

Perſonne.

CE mot a deux ſignifications, & deux genres differens; & cette difference, pour eſtre ignorée de quelques-vns, fait qu'ils n'oſent s'en ſeruir, & qu'ils l'éuitent comme vn écueil, ne ſçachant s'il le faut faire maſcu-

lin ou feminin. Il ſignifie donc, *l'homme & la femme tout enſemble*, comme fait *homo* en Latin, & en ce ſens il eſt touſiours feminin, & a *perſonnes* au pluriel, ſe gouuernant en tout & par tout comme les autres ſubſtantifs reguliers. Par exemple, *I'ay veu la perſonne que vous ſçauez. Il faut porter du reſpect aux perſonnes conſtituées en dignité, c'eſt vne belle perſonne, de mauuaiſes perſonnes.* Il ſignifie auſſi le *nemo* des Latins, le *nadie* des Eſpagnols, & le *niſſuno* des Italiens, & ce que les vieux Gaulois diſoient, *nully*, c'eſt à dire, *nulle perſonne, ny homme ny femme.* En ce ſens il eſt indeclinable, & n'a point proprement de genre, ny de pluriel, mais il ſe ſert touſiours du genre maſculin, à cauſe de la reigle qui veut que les mots indeclinables n'ayant point de genre de leur nature, s'aſſocient touſiours d'vn adjectif maſculin, comme de celuy qui eſt le plus noble. Par exemple on dit *Perſonne n'eſt venu*, & non pas *Perſonne n'eſt venuë.* De meſmes on dira parlant à vn homme *Ie ne vois perſonne ſi heureux que vous* & non pas *Ie ne vois perſonne ſi heureuſe.* Neantmoins ſi l'on parle à vne femme, ou d'vne femme on dira, *Ie ne vois perſonne ſi heureuſe que vous*, ou *ſi heureuſe qu'elle*, & cela ſe dit ainſi eu eſgard *à la femme*, & non pas eu eſgard à *perſonne*, qui en ce lieu là n'eſt point feminin, comme nous auons dit, & comme

il ſe voit clairement en l'autre exemple, lors qu'en parlant à vn homme on dit *Ie ne vois perſonne ſi heureux que vous.* Que ſi l'on parle à vne femme, ou d'vne femme, ſur quelque qualité qui ſoit en elle, & qui ne puiſſe pas eſtre en vn homme, comme par exemple, d'vne femme groſſe, on eſt encore plus obligé d'vſer du feminin & de dire *Ie n'ay iamais veu perſonne ſi groſſe qu'elle*, & ſi l'on diſoit *ſi gros qu'elle*, cela ſeroit eſtrange & ridicule. Mais apres tout, ce n'eſt pas encore fort bien parler de dire *ſi groſſe*, parce qu'en ces ſortes d'expreſſions, noſtre langue ne ſe ſert pas de *perſonne*, mais on le dit d'vne autre façon, comme *Ie n'ay iamais veu de femme ſi groſſe qu'elle*, De meſmes vous ne direz pas à vne fille *ie ne vois perſonne ſi beau*, ny *ſi belle que vous*, ce n'eſt pas là ſon vſage, parce que vous tirez *perſonne* du general, pour en faire vn rapport particulier à vne fille; On dira, *Ie ne vois rien de ſi beau que vous*, ou *ie ne vois point de ſi belle fille que vous*. L'Vſage de *perſonne* pour *nemo*, n'eſt proprement que pour les choſes qui regardent l'vn & l'autre ſexe conjointement, comme *perſonne n'a eſté faſché de ſa mort*, Icy *perſonne*, comprend l'homme & la femme ſans les ſeparer, & ainſi il a le genre maſculin. Mais quand vous ſortez du general, qui comprend les deux ſexes conjointement, pour faire que *perſonne* ſe rapporte particulie-

particulierement à vn ſexe, ou à vne perſonne ſeule, alors ce n'eſt pas le lieu d'employer *perſonne*, pour *nemo*.

Il y a encore vne rẽmarque à faire pour *perſonne*, de la premiere ſignification. I'ay dit qu'il eſt tousjours feminin, & que l'on dit *vne perſonne, les perſonnes deuotes, les perſonnes qualifiées*, & ainſi des autres; mais aprés qu'on l'a fait feminin, on ne laiſſe pas de luy donner quelquefois le genre maſculin, & meſmes plus elegamment que le feminin. Par exemple, M. de Malherbe dit, *I'ay eu cette conſolation en mes ennuis, qu'vne infinité de perſonnes qualifiées ont pris la peine de me teſmoigner le deſplaiſir* QV'ILS *en ont eu. Qu'ils*, eſt plus élegant que ne ſeroit *qu'elles*, parce que l'on a eſgard à la choſe ſignifiee, qui ſont *les hommes* en cet exemple, & non pas à la parole qui ſignifie la choſe, ce qui eſt ordinaire en toutes les langues.

Si on, & ſi l'on.

A cauſe de la rencontre des deux voyelles en ces deux petits mots, *ſi on*, pluſieurs eſcriuent tousjours, *ſi l'on*, excepté en vn ſeul cas, qui eſt, quand aprés l'*n*, il ſuit immediatement vne *l*. Par exemple ils diront, *ſi on le veut*, & non pas *ſi l'on le veut*, parce qu'il y a vne *l*, immediatement aprés l'*n*, & que des

deux cacophonies, il faut choiſir la moindre; Car ſi, *ſi on*, bleſſe l'oreille, *ſi l'on le*, à leur auis, la bleſſe encore dauantage: De meſmes ils diſent, *ſi on laiſſe*, & non pas, *ſi l'on laiſſe*. I'ay dit qu'ils vouloient que l'*l*, fuſt immediatement aprés l'*n*, parce que lors qu'il y a vne ſyllabe, ou ſeulement vne lettre entre deux, ils diſent *ſi l'on*, & non pas *ſi on*, comme *ſi l'on ne le fait*, & *ſi l'on a laiſſé*, & non pas *ſi on ne le fait*, & *ſi on a laiſſé* Au reſte, quand on n'y ſera pas du tout ſi exact, il n'y aura pas grand mal; mais pour vne plus grande perfection, i'en voudrois vſer ainſi.

On, l'on, & t-on.

ON, & *l'on*, ſe mettent deuant le verbe. *On*, ſe met deuant & aprés le verbe, *l'on* ne ſe met iamais aprés le verbe que par les Bretons, & quelques autres Prouinciaux, & *t-on* ſe met tousjours aprés le verbe. *On dit*, & *l'on dit* ſont bons, mais *on dit* eſt meilleur au commencement de la periode. Si le verbe finit par vne voyelle deuant *on*, comme *prie-on*, *alla-on*, il faut prononcer & eſcrire vn, *t*, entre deux *prie-t-on*, *alla-t-on*, pour oſter la cacophonie, & quand il ne ſeroit pas marqué, il ne faut pas laiſſer de le prononcer, ny lire comme liſent vne infinité de gens, *alla on*, *alla il*, pour *alla-t-on*, *alla-t-il*. Il eſt vray qu'en cette ortho-

graphe du, *t*, on a accouſtumé de faire vne faute, qu'il faut corriger deſormais, pour ne rien obmettre qui puiſſe contribuer à la perfection de noſtre langue. C'eſt que tous impriment & eſcriuent *alla-t'on*, ainſi, mettant vne apoſtrophe aprés le *t*, qui eſt tres-mal employée, parce que l'apoſtrophe ne ſe met iamais qu'en la place d'vne voyelle qu'elle ſupprime, & chacun ſçait qu'il n'y en a point icy à ſupprimer aprés le *t*. Il faut donc mettre vn tiret aprés le *t*, comme on l'a mis deuant, & eſcrire, *alla-t-on*, *prie-t-on*. Car de dire que le tiret ne joint iamais la lettre qui le precede auec la ſyllabe ſuiuante, comme par exemple, en *tres-haut*, l'*s*, ne ſe joint point auec l'*h*, qui ſuit; & qu'en *prie-t-on*, *alla-t-on*, le *t*, ſe joint auec *on* qui ſuit, on reſpond que cela eſt vray, lors qu'il n'y a qu'vn tiret, mais non pas quand il y en a deux comme icy, qui rendent le, *t*, commun à toutes les deux ſyllabes.

Ie crois que ce ne ſera pas vne curioſité impertinente de ſçauoir l'ethymologie de ces deux mots, *on*, & *l'on*; Ils viennent ſans doute d'*homme*, ou de *l'homme*, comme ſi, *on dit*, vouloit dire *homme dit*, & que *l'on dit* vouluſt dire *l'homme dit*. Mais par ſucceſſion de temps, parce qu'on en a beſoin à tout propos, on l'a abbregé, & on l'a eſcrit comme on l'a prononcé. Ce qui confirme cela, ce ſont les Poëtes

Italiens, qui ſe ſeruent ordinairement d'*huom* pour *huomo*, auec le verbe qui commence par vne conſone, *huom brama*, pour dire *on d ſire*, *huom teme*, pour dire *on craint*. Mais ſi l'on en veut vne preuue conuaincante, & non pas vne ſimple conjecture, c'eſt que les Allemans, & preſque toutes les nations Septentrionales, expriment noſtre *on* par le meſme mot, qui dans leur langue ſignifie *homme*, qui eſt *man*. D'autres diſent auec beaucoup moins d'apparence, qu'il vient d'*omnis*.

En quels endroits il faut dire on, *& en quels endroits* l'on.

AV commencement d'vn diſcours, il faut dire *on* pluſtoſt que *l'on*, quoy que *l'on* ne ſoit pas mauuais. Que ſi ce n'eſt qu'au commencement d'vne periode, deuant laquelle il y en ait deſia d'autres, *on* eſt encore meilleur que *l'on*; quelques vns neantmoins tiennent que lors que le mot qui finit la periode precedente, a vn *é*, maſculin à la fin, comme par exemple, ſi, *extremité*, eſt le dernier mot de la periode, on doit commencer l'autre par *l'on*, pour éuiter la cacophonie; mais c'eſt eſtre trop ſcrupuleux, & cela ne ſe doit pratiquer que dans le cours de la periode, & non pas quand ce ſont deux periodes ſeparées par vn point, qui

arreſtant le Lecteur, oſte la cacophonie de l'*é* maſculin auec l'*o*. Quand on repete pluſieurs fois l'vn ou l'autre, il faut tousjours repeter le meſme ſans changer, comme *on loüe, on blaſme, on menace, & non pas on loüe, l'on blaſme, on menace, on fait, & on dit tant de choſes*, quoy qu'aprés *&*, comme nous dirons tout à cette heure, il faille tousjours dire *l'on*, à cauſe que le *t*, ne ſe prononçant point, cette particule a la terminaiſon d'vn *é*, maſculin. Mais cét inconuenient de dire *on*, aprés *&*, n'eſt pas ſi grand, & ne ſonne pas ſi mal à l'oreille en cét endroit, que de dire, *on dit & l'on fait tant de choſes*; & il ſeroit encore mieux de dire, *l'on dit & l'on fait*. *On*, generalement ſe met aprés les conſones, ou l'*e*, feminin, comme *quand ie le dirois, on ne le feroit pas, quoy que tu puiſſes dire, on ne le fera pas*. Il ſe met auſſi aprés *dont*, comme *celuy dont on ne ceſſe de parler*, pluſtoſt que *dont l'on ne ceſſe*. *L'on* ſe met aprés l'*é* maſculin, comme *en cette extremité l'on ne ſçauroit faire autre choſe*. Aprés la conjonction *&*, pour la raiſon que nous venons de dire, ſi ce n'eſt au cas que nous auons excepté. Aprés la particule *ou*, comme *ou l'on rit, ou l'on pleure, c'eſt vn lieu où l'on vit à bon marché*. Et aprés tous les mots qui finiſſant par *ol*, ſe prononcent en *ou*, comme *fol, mol, col*, & autres ſemblables, qu'on prononce *fou, mou, cou, c'eſt vn*

ſon, l'on ſe mocque de luy, & generalement aprés toutes les voyelles, excepté l'*e* feminin.

Que, deuant *on*, & deuant *que l'on*.

IL *faut qu'on ſçache*, & *il faut que l'on ſçache*, ſont tous deux bons, mais auec cette diference neantmoins, qu'en certains endroits il eſt beaucoup mieux de mettre l'vn que l'autre.

Plusieurs mettent *qu'on*, & non pas *que l'on*, quand il y a vne *l*, immediatement aprés l'*n*, comme *ie ne crois pas qu'on luy veüille dire*, & non pas *que l'on luy veüille dire*, à cauſe du mauuais ſon des deux *l*, *ie ne crois pas qu'on laiſſe*, & non pas *que l'on laiſſe*.

Il faut mettre *qu'on* auſſi, & non pas *que l'on* quand il y a pluſieurs *que*, dans vne periode, comme cela arriue ſouuent en noſtre langue, qui s'en ſert auec beaucoup de grace en diferentes façons, par exemple, *il n'eſt que trop vray que depuis le temps que l'on a commencé*, &c. Il eſt bien mieux de dire *qu'on a commencé*, pour diminuer le nombre des *que*, qui n'offenſent pas ſeulement l'oreille de celuy qui eſcoute, mais auſſi les yeux de celuy qui lit, voyant tant de *que*, de ſuite. Il faut encore mettre *qu'on*, & non pas *que l'on*, quand le mot qui le precede immediatement, ſe termine par *que*,

comme, *on remarque qu'on ne fait iamais ainſi*, &c. & non pas, *on remarque que l'on ne fait iamais ainſi.*

Il faut mettre *que l'on* & non pas *qu'on*, deuant les verbes qui commencent par *com*, ou *con*, comme ie ne dirois pas *qu'on commence*, *qu'on conduiſe*, mais *que l'on commence*, *que l'on conduiſe*: Mais comme i'ay deſia dit, tout cela n'eſt que pour vne plus grande perfection, & ce n'eſt pas vne faute que d'y manquer.

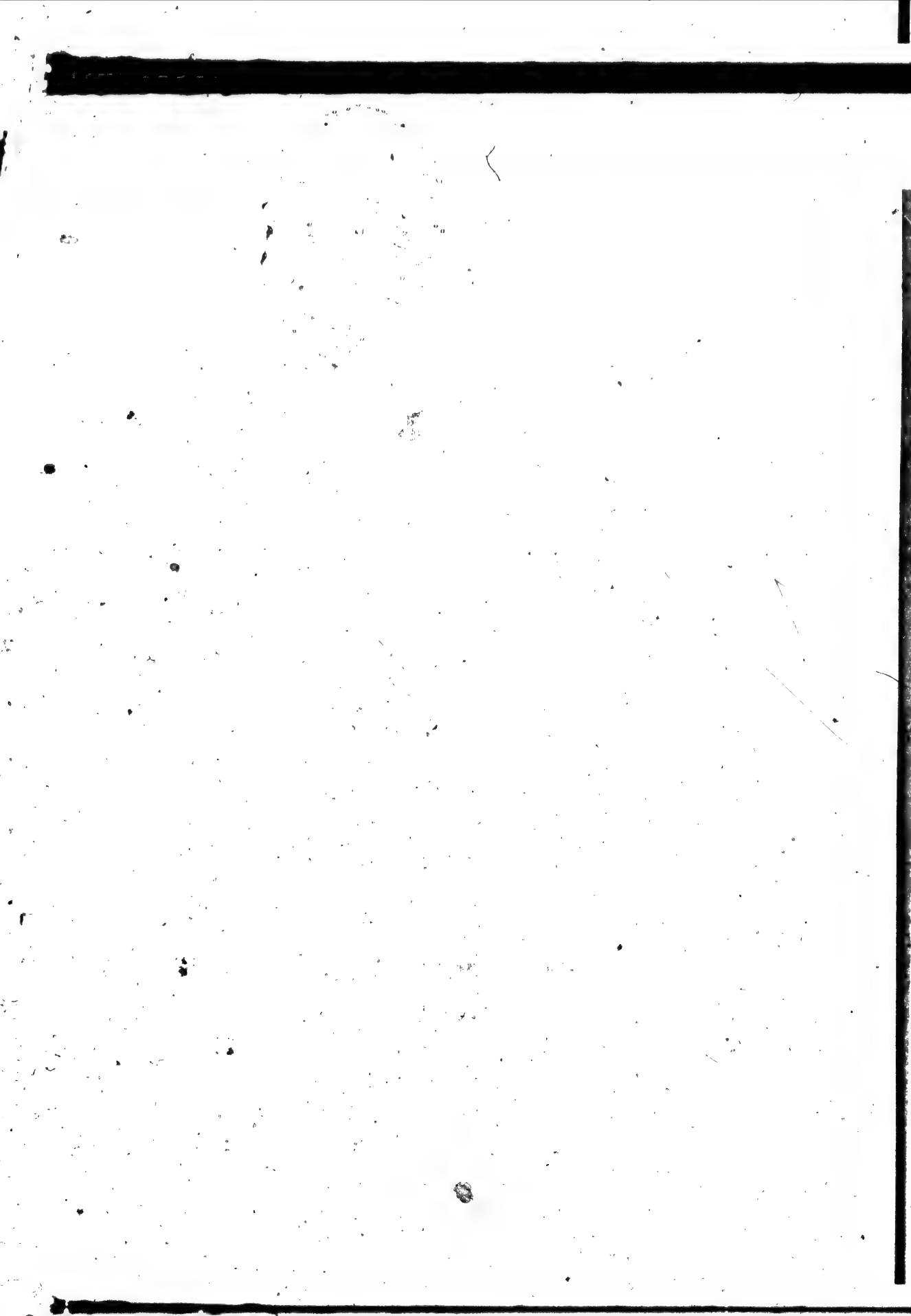
L'vſage de ces deux termes diferens, *qu'on* & *que l'on*, eſt encore tres-commode en proſe & en vers, mais ſur tout en vers pour prendre ou quitter vne ſyllabe, ſelon qu'on a beſoin de l'vn ou de l'autre dans la verſification. Il eſt ſuperflu d'en donner des exemples, les Poëtes en ſont pleins. Mais pour la proſe, peu de gens comprendront l'auantage qu'elle tire d'allonger ou d'accourcir d'vne ſyllabe vne periode, s'ils n'entendent l'art de l'arrondir, & s'ils n'ont l'oreille delicate.

Recouuert, & *recouuré*.

Recouuert pour *recouuré* eſt vn mot que l'Vſage a introduit depuis quelques années contre la reigle, & contre la raiſon; Ie dis depuis quelques années, parce qu'il ne ſe trouue point qu'Amyot en ayt iamais vſé; &

que Des-Portes ſemble auoir eſté le premier Autheur qui s'en eſt ſeruy à la fin de quelques-vns de ſes vers, y eſtant inuité par la rime. Ie dis qu'il eſt contre la reigle, parce que ce participe ſe formant de l'infinitif *recouurer*, il ne faut qu'oſter l'*r*, d'où ſe fait *recouuré*, comme de *manger*, *mangé*, de *prier*, *prié*, & ainſi des autres. I'adjouſte qu'il eſt contre la raiſon, parce que *recouuert* veut dire vne autre choſe, & que la raiſon ne veut pas que l'on face des mots equiuoques, quand on s'en peut paſſer.

L'Vſage neantmoins a eſtably *recouuert* pour *recouuré*, c'eſt pourquoy il n'y a point de difficulté qu'il eſt bon : car l'Vſage eſt le Roy des langues, pour ne pas dire le Tyran : Mais parce que ce mot n'eſt pas encore ſi generalement receu, que la pluſpart de ceux qui ont eſtudié ne le condamnent, & ne le trouuent inſupportable, voicy comme ie voudrois faire ; Ie voudrois tantoſt dire *recouuré*, & tantoſt *recouuert* ; j'entens dans vn œuure de longue haleine, où il y auroit lieu d'employer l'vn & l'autre ; car dans vne lettre, ou quelque autre petite piece, ie mettrois plutoſt *recouuert* comme plus vſité. Ie dirois donc *recouuré*, auec les gens de Lettres, pour ſatisfaire à la reigle & à la raiſon, & ne paſſer pas parmy eux pour vn homme qui ignoraſt ce que les enfans ſçauent, & *recouuert*, auec toute la Cour, pour ſatisfaire à l'Vſage,



l'Vſage, qui en matiere de langues, l'emporte tousjours par deſſus la raiſon.

A cauſe de *recouuert*, force gens diſent, *recouurir*, pour *recouurer*, & penſent auoir raiſon, mais il n'eſt pas encore eſtabli comme *recouuert*, & il ne le faut pas ſouffrir; Car ſi au commencement, deux ou trois perſonnes d'authorité ſe fuſſent oppoſées à *recouuert*, quand il vint à s'introduire à la Cour, on en euſt empeſché l'vſage, auſſi bien que M. de Malherbe l'a empeſché de quelques autres mots tres-mauuais, qui commençoient à auoir cours.

Pour que.

CE terme eſt fort vſité, particulierement le long de la riuiere de Loire, & meſme à la Cour, où vne perſonne de tres-eminente condition a bien aydé à le mettre en vogue. On s'en ſert en pluſieurs façons, qui ne valent toutes rien.

Premierement, ils en vſent pour dire *affin que*, comme, *ie luy ay eſcrit pour qu'il luy pleuſt auoir eſgard*, au lieu de dire *affin qu'il luy pleuſt*.

Secondement, en vn autre ſens, par exemple, *il eſt trop honneſte homme pour qu'il me refuſe cela*, au lieu de dire *pour me refuſer cela*.

En troiſieſme lieu, ils s'en ſeruent d'vne façon ſi commode & ſi courte, que ſi l'on auoit

à le dire, il faudroit que ce ne fuſt que de cette ſorte, comme, *Ils ſont trop de gens pour qu'vn homme ſeul les attaque.* On ne ſçauroit bien exprimer cela que l'on ne change le verbe actif en paſſif, & que l'on ne die auec moins de grace, ce ſemble, *ils ſont trop de gens pour eſtre attaquez par vn homme ſeul.* Mais on ne le peut pas touſiours reſoudre par le paſſif, comme ſi ie dis, *ie parlois aſſez haut pour qu'il m'entendiſt*, pour dire, *ie parlois ſi haut qu'il me pouuoit bien entendre*, ie ne le dirois pas ſi bien par le paſſif en diſant, *ie parlois aſſez haut pour eſtre entendu de luy.* Et quand on dit, *ie ne ſuis pas aſſez heureux pour que cela ſoit*, il faut prendre vn grand tour de paroles pour l'exprimer autrement. Enfin toutes les fois que l'on parle de deux perſonnes, comme, *Ie ſuis aſſez malheureux pour qu'il paſſe icy*, il eſt malaiſé de dire cela en ſi peu de mots, ſans changer la phraſe. Du moins il faut ajouſter *faire*, apres *pour*, & dire, *ie ſuis aſſez malheureux pour faire qu'il paſſe icy*; mais il n'a gueres de grace. On s'en ſert encore d'vne autre façon bien eſtrange, comme, *vn pere ſera-t-il deshonoré pour que ſes enfans ſoient vicieux?* au lieu de dire, *vn pere ſera il deshonoré ſi ſes enfans ſont vicieux?* ou de l'exprimer de quelque autre ſorte. Et en l'autre exemple, *ie ne ſuis pas aſſez heureux pour que cela ſoit*, on pourroit

exprimer la meſme choſe en ajouſtant vn ſeul verbe, *eſperer*, ou *croire*, & dire, *ie ne ſuis pas aſſez heureux pour eſperer*, ou *pour croire que cela ſoit*; Mais c'eſt touſjours allonger l'expreſſion. C'eſt pourquoy il y a grande apparence que, *pour que*, eſtant court & commode, s'eſtablira tout a fait, & alors nous nous ſeruirons de cette commodité comme les autres, mais en attendant ie m'en voudrois abſtenir, ſelon le ſentiment general de nos meilleurs Eſcriuains.

Rencontre.

EN quelque ſens qu'on l'employe, il eſt touſjours feminin, & les bons Autheurs n'en vſent iamais autrement : car quand il ſignifie *hazard, occaſion*, ou *conjoncture*, on dira, *par vne heureuſe rencontre, par vne mauuaiſe rencontre, vne fascheuſe rencontre*, quoy que pluſieurs dient & eſcriuent aujourd'huy, *en ce rencontre*. Quand on s'en ſert en terme de guerre, on dit auſſi, *ce n'eſt pas vne bataille, ce n'eſt qu'vne rencontre*. Et lors qu'il ſignifie *vn bon mot*, il eſt auſſi feminin, on dit, *voilà vne bonne rencontre*. Neantmoins en matiere de querelle, pluſieurs le font maſculin, & diſent, *ce n'eſt pas vn duel, ce n'eſt qu'vn rencontre*; mais le meilleur eſt de le faire feminin.

Haïr.

CE verbe ſe conjugue ainſi au preſent de l'indicatif, *ie haïs, tu haïs, il haït, nous haïſſons, vous haïſſez, ils haïſſent*, en faiſant toutes les trois perſonnes du ſingulier d'vne ſyllabe, & les trois du pluriel de trois ſyllabes. Ce que ie dis, parce que pluſieurs conjuguent, *ie haïs, tu haïs, il haït* : faiſant *haïs* & *haït*, de deux ſyllabes, & qu'il y en a d'autres, qui font bien encore pis en conjuguant & prononçant *i'haïs*, comme ſi, l'*h*, en ce verbe n'eſtoit pas aſpirée, & que, l'*e*, qui eſt deuant ſe peuſt manger; Au pluriel il faut conjuguer comme nous auons dit, & non pas, *nous hayons, vous hayez, ils hayent*, comme font pluſieurs, meſme à la Cour, & tres mal.

Promener.

IL faut dire & eſcrire, *promener*, & non pas *pourmener*. Tantoſt il eſt neutre, comme quand on dit, *allons promener, il eſt allé promener, ie vous enuoyeray bien promener*. Tantoſt neutre-paſſif, comme, *il s'eſt allé promener, ie me promeneray*. Et tantoſt actif, lors qu'on ne parle pas des perſonnes qui ſe promenent, comme quand on dit, *promenez cét enfant, promenez ce cheual*.

Iuſque, ſans *s* à la fin.

IAmais on n'eſcrit *iuſque*, ſans, *s*, à la fin; car, ou il eſt ſuiuy d'vne conſone, ou d'vne voyelle; ſi d'vne conſone il faut dire *iuſques*, comme *iuſques là*; ſi d'vne voyelle, il faut manger l'*e*, & dire *iuſqu'à*, *iuſqu'à la mort*, *iuſqu'aux enfers*, *iuſqu'à Paſques*, ou *juſques à*. Ainſi l'on n'eſcrit jamais *iuſque* ſans, *s*, à la fin.

Iuſques à, & *iuſqu'à*.

TOus deux ſont bons, ſeulement il faut prendre garde, que ſi l'oreille deſire vne ſyllabe de plus ou de moins pour arrondir vne periode, on choiſiſſe celuy des deux qui fera cét effet. Les Maiſtres de l'art demeurent d'accord de cette juſteſſe, & ceux qui ont l'oreille bonne le reconnoiſſent ſans art.

Il faut auſſi euiter de dire, *iuſqu'à*, lors qu'il y a vne repetition de la derniere ſyllabe *qu'à*, tout proche de la premiere. Par exemple, Ie ne dirois pas, *iuſqu'a quatre*, mais *iuſques à quatre*; ny *iuſqu'a ce qu'aprés*, ou *iuſqu'à ce qu'ayant*, pour fuir la cacophonie. Que ſi le ſoin que l'on aura de l'euiter d'vn coſté, fait que de l'autre on deſajuſte ſa periode, il vaut mieux tomber dans l'inconuenient du mauuais ſon, pourueu qu'il ne choque pas trop rudement l'o-

reille, que de rompre la juſte cadence d'vne periode. Mais auec vn peu de ſoin, on ſe peut exemter de l'vn & de l'autre.

Ie dirois auſſi *juſques à quand*, & non pas *juſqu'à quand*.

Cette diference de *juſques à*, & *juſqu'à*, ſert auſſi à rompre la meſure d'vn vers, quand il ſe rencontre dans la proſe.

En cette prepoſition *juſques à*, ou *juſqu'à*, ou *juſqu'aux*, au pluriel, il y a encore vne choſe à remarquer, qui eſt aſſez curieuſe; c'eſt qu'elle tient lieu de certains cas. Par exemple, *il a tué juſqu'aux animaux*, Icy, *juſqu'aux animaux*, tient lieu d'accuſatif. *Juſqu'aux plus vils & aux plus abjets des hommes, ſe donnoient la licence de tout*, Icy, *juſqu'aux plus vils*, tient lieu de nominatif. *Il a donné à tout le monde, il a donné juſqu'aux valets*, Icy il tient lieu de datif.

Quelques-vns diſent *juſques à là*, pour dire *juſques là*, & *juſques à icy*, pour dire *juſques icy*; mais l'vn & l'autre eſt barbare.

Mais meſmes.

IL ſe dit & s'eſcrit communément, & tous les bons Autheurs s'en ſeruent; Mais parce que pluſieurs font difficulté d'en vſer à cauſe de la rudeſſe de ces trois ſyllabes, ou pour mieux dire, à cauſe du ſon d'vne meſme ſyl-

l'be repetée trois fois, j'ay creu qu'il le falloit defendre, & que c'eſtoit vn ſcrupule, qu'on ne doit ny faire, ny ſouffrir. Premierement nous auons l'authorité de tous les bons Eſcriuains, anciens, & modernes, qui aprés *non ſeulement*, ont accouſtumé de le mettre, comme *non ſeulement il luy a pardonné, mais meſme, il luy a fait du bien*. En ſecond lieu, il y a vne maxime generale en matiere de cacophonie, ou de mauuais ſon, que les choſes qui ſe diſent ordinairement, n'offenſent jamais l'oreille, parce qu'elle y eſt toute accouſtumée. Outre que la troiſieſme ſyllabe de *mais meſmes*, a vn ſon fort different des deux autres, comme on le juge aiſement à la prononciation, les deux premieres ayant la terminaiſon maſculine, & la derniere, la terminaiſon feminine.

Ceux qui font ce ſcrupule, veulent que l'on mette touſiours en ſa place *mais auſſi*. Il y a pourtant bien de la difference entre *mais meſmes*, & *mais auſſi*. Celuy là emporte vn ſens bien plus fort, & a bien plus d'emphaſe que l'autre.

Meſme, & *meſmes* aduerbe.

TOus deux ſont bons & auec *s* & ſans *s*, mais voicy comme ie voudrois vſer tantoſt de l'vn & tantoſt de l'autre. Quand il eſt

proche d'vn ſubſtantif ſingulier, ie voudrois mettre *meſmes* auec *s*, & quand il eſt proche d'vn ſubſtantif pluriel, ie voudrois mettre *meſme* ſans *s*, & l'vn & l'autre pour éuiter l'equiuoque, & pour empeſcher que *meſme*, aduerbe ne ſoit pris pour *meſme*, pronom. Vn exemple de chacun le va faire entendre, *Les choſes meſme que ie vous ay dites me iuſtifient aſſez, & la choſe meſmes que ie vous ay dite*, &c. Car encore que pour l'ordinaire le ſens face aſſez connoiſtre quand *meſme* eſt aduerbe, ou quand il eſt pronom; ſi eſt-ce qu'il ſe rencontre aſſez ſouuent des endroits, où l'eſprit d'abord eſt ſurpris & heſite pour en iuger. Le moyen de le diſcerner, c'eſt de le tranſpoſer, & de le mettre deuant le nom, car s'il fait le meſme effet deuant le nom qu'apres le nom, c'eſt vne marque infaillible qu'il eſt aduerbe, comme aux deux exemples que nous auons donnez. Ceux qui n'obſerueront pas cette remarque ne feront point de faute, mais ceux qui l'obſerueront, ſeront plus reguliers, ſoulageront l'eſprit du Lecteur, & contribueront quelque choſe à la netteté du ſtile.

Quaſi.

CE mot eſt bas, & nos meilleurs Eſcriuains n'en vſent que rarement. Ils diſent

ſent d'ordinaire *preſque*. Ce n'eſt pas que *quaſi* en certains endroits ne ſe puiſſe dire, meſme auec quelque grace, comme quand on dit, *il n'arriue quaſi iamais que, &c.* Quelques vns qui ont le gouſt tres-delicat, trouuent qu'en cét exemple *preſque*, n'y vient pas ſi bien que *quaſi*.

Fronde.

SAns conſiderer l'ethymologie de ce mot, qui vient du Latin *Funda*, où il n'y a point d'r, il faut dire *fronde*, & non pas *fonde*, l'Vſage le voulant ainſi, & perſonne ne le prononçant autrement. C'eſt comme M de Malherbe l'a tousjours eſcrit, quoy que M. Coeffeteau, & aprés luy vn de nos meilleurs Autheurs dient tousjours *fonde*.

Soumiſſion, & Submiſſion.

IL y a vingt ans qu'on diſoit *ſubmiſſion*, & non pas *ſoumiſſion*, quoy que l'on diſt *ſoumettre*, & *ſoumis*, & non pas *ſubmettre*, ny *ſubmis*; maintenant on dit & on eſcrit, *ſoumiſſion*, & non pas *ſubmiſſion*. Ie ſçay bien qu'on dit au Palais, *il a fait les ſubmiſſions au greffe*, mais c'eſt vn terme de Palais, qui ne tire point à conſequence pour le langage ordinaire.

De cette ſorte, & de la ſorte.

PLuſieurs en vſent indifferemment; Toutefois *de la ſorte* ne ſe doit mettre, qu'aprés qu'vne choſe vient d'eſtre dite ou faite, & *de cette ſorte* ſe met deuant & aprés. Par exemple, vn Hiſtorien venant de rapporter vne harengue d'vn General d'armée, dira *ayant parlé de la ſorte*, & s'il le va faire parler, il dira *il commença à parler de cette ſorte*, & non pas *de la ſorte*, comme le met touſjours vn de nos meilleurs Eſcriuains. *De cette ſorte* ſe peut auſſi mettre aprés, comme nous auons dit, mais pour l'ordinaire il n'a pas ſi bonne grace que *de la ſorte*. Du temps du Cardinal du Perron, & de Monſieur Coeffeteau, cette remarque s'obſeruoit exactement; mais ie viens d'apprendre des Maiſtres, qu'aujourd'huy on ne l'obſerue plus, & que tous deux ſont bons deuant & aprés, quoy que neantmoins ils auoüent qu'il eſt bien plus elegant d'en vſer ſelon la remarque, que de l'autre façon.

Epithete, equiuoque, anagramme.

EPithete eſt feminin, *vne belle epithete, les epithetes Françoiſes*, qui eſt le titre d'vn liure nouuellement imprimé; quelques-vns pourtant le font maſculin; tous deux ſont bons.

Equinoque eſt feminin auſſi, *vne dangereuſe equinoque; on demande ſi les equinoques ſont defendues, toutes les equinoquës ne ſont pas vicieuſes, vne faſcheuſe equinoque.* Quelques-vns encore le font maſculin. *Anagramme* eſt touſiours feminin, *vne belle anagramme, vne heureuſe anagramme.*

Ie vais, ie va.

TOus ceux qui ſçauent eſcrire, & qui ont eſtudié, diſent, *ie vais*, & diſent fort bien ſelon la Grammaire, qui conjugue ainſi ce verbe, *ie vais, tu vas, il va*: car lors que chaque perſonne eſt differente de l'autre, en matiere de conjugaiſon, c'eſt la richeſſe & la beauté de la langue, parce qu'il y a moins d'equinoques, dont les langues pauures abondent. Mais toute la Cour dit, *ie va*, & ne peut ſouffrir, *ie vais*, qui paſſe pour vn mot Prouincial, ou du peuple de Paris.

La, pour *le.*

C'Eſt vne faute que font preſque toutes les femmes, & de Paris, & de la Cour. Par exemple, ie dis à vne femme, *quand ie ſuis malade, j'ayme à voir compagnie*, Elle me reſpond, *& moy quand ie la ſuis, ie ſuis bien aiſe de ne voir perſonne.* Ie dis, que c'eſt vne faute de dire, *quand*

ie la ſuis, & qu'il faut dire, *quand ie le ſuis*. La raiſon de cela eſt, que ce, *le*, qu'il faut dire, ne ſe rapporte pas à la perſonne, car en ce cas là il eſt certain qu'vne femme auroit raiſon de parler ainſi, mais il ſe rapporte à la choſe; & pour le faire mieux entendre, c'eſt que ce *le*, vaut autant à dire que *cela*, lequel *cela*, n'eſt autre choſe que ce dont il s'agit, qui eſt, *malade* en l'exemple que j'ay propoſé; Et pour faire voir clairement que ce que ie dis eſt vray, & que ce *le*, ne ſignifie autre choſe que *cela*, ou *ce dont il s'agit*: propoſons vn autre exemple, où ce ſoient pluſieurs qui parlent, & non pas vne femme. Ie dis à deux de mes amis, *quand ie ſuis malade, ie fais telle choſe*, & ils me reſpondent, *& nous quand nous le ſommes, nous ne faiſons pas ainſi.* Qui ne voit que ſi la femme parloit bien en diſant, *quand ie la ſuis*, il faudroit auſſi que ces deux hommes diſſent, *& nous quand nous les ſommes?* ce qui ne ſe dit point. Ainſi M. de Malherbe dit, *les choſes ne nous ſuccedent pas comme nous le deſirons*, & non pas *les deſirons*. Cét exemple n'eſt pas tout à fait comme l'autre, mais il y a beaucoup de rapport, & eſt dans la meſme reigle. Neantmoins puis que toutes les femmes aux lieux où l'on parle bien, diſent, *la*, & non pas, *le*, peut-eſtre que l'Vſage l'emportera ſur la raiſon, &

ce ne ſera plus vne faute. Pour *les*, au pluriel, il ne ſe dit point, ny par la raiſon, ny par l'Vſage.

Ingredient, expedient, inconuenient, eſcient, & autres ſemblables.

IL faut prononcer la derniere ſyllabe de ces mots là, comme ſi elle s'eſcriuoit auec vn *a*, & non pas auec vn *e*, *vn ingrediant, vn expediant, &c.* quoy que l'on prononce *moyen, citoyen, Chreſtien, &c.* auec l'*e*, comme on les eſcrit. Pour connoiſtre donc quand il faut prononcer *a*, ou *e*, voicy la reigle. C'eſt que toutes les fois qu'au ſingulier des noms qui ont *en* à la derniere ſyllabe il y a vn *t*, aprés l'*en*, l'*e* ſe prononce en *a*, comme à *expedient, inconuenient*, & ainſi des autres. Mais quand il n'y a point de *t*, comme à *moyen, citoyen, &c.* alors on prononce l'*e*, & au ſingulier, & au pluriel, comme il eſt eſcrit.

Si l'on objecte qu'en ce mot *Chreſtienté*, il y a vn *t*, aprés l'*n*, & que neantmoins il faut prononcer, l'*e* qui eſt deuant l'*n* comme vn *e*, & non pas comme vn *a*; car il ne faut jamais dire *Chreſtianté*, quoy que pluſieurs le dient; On reſpond, que cela n'eſt point contre la reigle qu'on vient de donner, qui ne parle que de la derniere ſyllabe du mot terminé en *ent*,

& non pas de celle qui n'eſt pas la derniere comme *en*, deuant le *t*, ne l'eſt pas en *Chreſtienté*. Outre que le *t*, n'entre pas dans la ſyllabe *en*, mais dans la derniere qui eſt *té*.

Soit que, ou ſoit.

ON dit, *ſoit que vous ayez fait cela, ſoit que vous ne l'ayez pas fait.* On dit auſſi, *ſoit que vous ayez fait cela, ou que vous ne l'ayez pas fait*, & c'eſt la plus ordinaire & la plus douce façon de parler; Mais l'autre ne laiſſe pas d'eſtre fort bonne, & meſmes il y a de certains endroits, dont les exemples ne ſe preſentent pas maintenant, où la repetition des deux *ſoit*, a beaucoup meilleure grace, que de dire, *ou*. Il y en a vne troiſieſme, dont pluſieurs ſe ſeruent, mais qui eſt condamnée dans la proſe par les meilleurs Eſcriuains. C'eſt, *ou ſoit*, par exemple ils diſent, *ou ſoit qu'il n'euſt pas donné aſſez bon ordre à ſes affaires, ou que ſes commandemens fuſſent mal executez*. Ou bien, *ſoit qu'il n'euſt pas donné bon ordre, &c. ou ſoit que ſes commandemens, &c.* Il ne faut point mettre *ou*, deuant *ſoit*, ny en l'vn, ny en l'autre exemple, il eſt redondant. Il faut dire ſimplement, *ſoit qu'il n'euſt pas donné, &c. ou que ſes commandemens, &c.* I'ay dit *dans la proſe*; parce que les Poëtes ne font point de difficulté d'en vſer,

leur eſtant commode d'auoir vne ſyllabe de plus, ou de moins, pour le vers.

Superbe.

CE mot eſt touſiours adjectif, & jamais ſubſtantif, quoy qu'vne infinité de gens, & particulierement les Predicateurs diſent, *la ſuperbe*, pour dire *l'orgueil*. Ce n'eſt pas qu'il n'y ayt pluſieurs mots qui ſont ſubſtantifs & adjectifs tout enſemble, comme *colere*, *adultere*, *chagrin*, *ſacrilege*, *&c.* mais *ſuperbe*, n'eſt pas de ce nombre.

En ſomme.

CE terme eſt vieux, & ceux qui eſcriuent purement ne s'en ſeruent plus. Nous auons pourtant grand beſoin de ces façons de parler pour les liaiſons, & les commencemens des periodes qu'il faut ſouuent diuerſifier. Puis que l'on ne veut plus [illegible] *ſomme*, on receura encore moins *ſomme*, pour *en ſomme*, dont nos meilleurs Eſcriuains ſe ſeruoient il n'y a pas long-temps, & beaucoup moins encore *ſomme toute*. Nous n'auons *qu'enfin*, *en vn mot*, *aprés tout*, car ny *finalement*, ny *bref*, ne s'employent plus gueres dans le beau ſtile, quoy que l'on s'en ſerue dans le ſtile ordinaire.

Epigramme.

IL eſt tousjours feminin, & l'on dit, *vne belle epigramme*, & non pas, *vn bel epigramme*, & *vne epigramme bien aiguë*, & non pas *bien aigu*; Car il y en a quelques-vns qui veulent qu'il ſoit maſculin & feminin, ſelon la diuerſe ſituation de l'adjectif qui l'accompagne, par exemple, ils veulent que l'on die, *vne belle epigramme*, & *vn epigramme bien aigu*, c'eſt à dire, que quand l'adjectif eſt deuant, *epigramme* ſoit feminin, & quand l'adjectif eſt aprés, qu'il ſoit maſculin. Mais cette diſtinction qui a lieu en quelques autres mots, eſt condamnée en celuy-cy.

Epitaphe, Horoſcope, Epithalame.

LEs vns font *Epitaphe* maſculin, les autres feminin; mais la plus commune opinion eſt, qu'il eſt feminin, *vne belle epitaphe*. Au contraire, *Horoſcope* qui eſt auſſi des deux genres, paſſe neantmoins plus communement pour maſculin, *l'horoſcope qu'il a fait, qu'il a dreſſé*, pluſtoſt que, *qu'il a faite* ou *dreſſée*. *Epithalame* eſt des deux genres auſſi, mais pluſtoſt maſculin que feminin.

LE pro-

LE, pronom relatif oublié.

PLusieurs obmettent le pronom relatif, *le*, aux deux genres & aux deux nombres. Par exemple, *vn tel veut acheter mon cheual, il faut que ie luy face voir*, au lieu de dire, *il faut que ie le luy face voir, veut acheter ma haquenée, il faut que ie la luy face voir.* Ainsi au pluriel. Amyot fait tousjours cette faute, mais ce n'est qu'auec *luy*, & *leur*, pour euiter sans doute la cacophonie de *le luy*, & *le leur*, & ne dire pas, *il faut que ie le luy face voir*, ou, *que ie le leur face voir*, qui n'est pas vne raison suffisante pour laisser vn mot si necessaire; car il vaut bien mieux satisfaire l'entendement que l'oreille, & il ne faut jamais auoir esgard à celle-cy; qu'on n'ayt premierement satisfait l'autre. Amyot donc, ny ceux qui font encore aujourd'huy cette faute, ne diront pas *vous voulez acheter mon cheual, il faut que ie vous monstre*, mais *que ie vous le monstre*; parce que ce n'est qu'auec *luy* & *leur* qu'ils parlent ainsi, comme j'ay dit, à cause de la cacophonie des deux *ll*.

Les pronoms, LE, LA, LES, transposés.

IL y a encore vne autre petite remarque à faire sur la transposition de ce pronom relatif. Par exemple, il faut dire, *ie vous le pro-*

mets, & non pas, *ie le vous promets*, comme le diſent tous les anciens Eſcriuains, & pluſieurs modernes encore. Il faut tousjours mettre le pronom relatif auprés du verbe, meſme lors qu'il y a repetition du pronom perſonnel, comme, *il n'eſt pas ſi meſchant que vous vous le figurez*, & non pas, *que vous le vous figurez*, nonobſtant la cacophonie des deux *vous*. Pour les vers, quelques-vns ſe ſeruent de l'vn & de l'autre, & diſent auſſi, *vous le vous figurez*: mais non pas, *ie le vous aſſeure*, pour, *ie vous l'aſſeure*.

Menſonge, poiſon, relaſche, reproche.

CEs mots ſont tousjours maſculins, quoy que quelques-vns de nos meilleurs Autheurs les ayent fait feminins; il eſt vray que ce ne ſont pas des plus modernes. On dit toutesfois au pluriel, *à belles reproches, de ſanglantes reproches*, & en ce nombre il eſt certain qu'on le fait plus ſouuent feminin que maſculin; Mais quand on le fera par tout maſculin, on ne ſçauroit faillir.

Oeuure, œuures.

AV ſingulier, quand il ſignifie *liure*, ou *volume*, ou *quelque compoſition*, il eſt maſculin, *vn bel œuure*. Pour *action*, il eſt feminin, *faire vne bonne œuure*, quelques-vns diſent, & tres-mal, faire *vn bon œuure*. Au pluriel il eſt

tousjours feminin, ſoit qu'il ſignifie l'vn ou l'autre; car on dit, *faire de bonnes œuures*, &, *j'ay toutes ſes œuures*, & non pas *tous ſes œuures*. On dit, *le grand œuure*, pour dire la pierre philoſophale en vn ſens different des deux autres.

Tant plus.

CE terme n'eſt plus gueres en vſage parmy ceux qui font profeſſion de bien parler, & de bien eſcrire. On ne dit que *plus*. Par exemple, *tant plus il boit, tant plus il a ſoif*, c'eſt à la vieille mode, il faut dire, *plus il boit, plus il a ſoif*. Qui ne voit combien ce dernier eſt plus beau?

Valant, pour *vaillant*.

IL eſt vray que ſelon la raiſon, il faudroit dire, *cent mille eſcus valant*, & non pas, *cent mille eſcus vaillant*, parce qu'outre l'equiuoque de *vaillant*, & la reigle qui veut qu'on ne face point d'equiuoque ſans neceſſité, *valoir* fait *valant*, comme *vouloir* fait *voulant*, & non pas *vaillant*. Auſſi l'on dit, *equiualant*, & non pas *equivaillant*. Mais l'Vſage plus fort que la raiſon dans les langues, fait dire à la Cour, & eſcrire à tous les bons Autheurs, *cent mille eſcus vaillant*, & non pas *valant*. C'eſt en Poictou principalement, où l'on dit *valant*.

Ne plus ne moins.

POur ſignifier *comme*, ou, *tout ainſi que*, il faut dire *ne plus ne moins*, & non pas, *ny plus, ny moins*, qui eſt bon pour exprimer exactement la quantité d'vne choſe; comme, *il y a cent eſcus, ny plus, ny moins. Ie ne vous dis que ce qu'il m'a dit, ny plus, ny moins.* Mais quand c'eſt vn terme de comparaiſon, il faut dire & eſcrire, *ne plus ne moins*, comme le Cardinal du Perron, M. Coeffeteau, & M. de Malherbe l'ont tousjours eſcrit. Et bien que par tout ailleurs cette negatiue ſe nomme, *ny*, & non pas *ne*, qui eſt vn vieux mot qui n'eſt plus en vſage que le long de la riuiere de Loire, où l'on dit encore, *ne vous, ne moy*, pour, *ny vous, ny moy*; ſi eſt-ce que l'ancien *ne*, s'eſt conſerué entier en *ne plus ne moins*; car l'on ne dit point *ny plus, ne moins*, ny, *ne plus, ny moins*. L'Vſage le veut ainſi; quoy qu'à le bien prendre, & ſelon que les mots ſonnent, ce terme de comparaiſon ne ſignifie autre choſe, ſinon que les deux choſes que l'on compare ont vn rapport ſi parfait, qu'il ſemble qu'il n'y a ny plus ny moins en l'vne qu'en l'autre.

Ie dis comme il falloit vſer de ce terme, quand on s'en ſert, parce que pluſieurs y manquent Mais il eſt bon que l'on ſache, qu'il n'eſt preſque plus en vſage parmy ceux qui parlent & eſcriuent bien.

Ny deuant le ſecond epithete d'vne propoſition negatiue.

CEtte remarque eſt aſſez curieuſe, & peu de gens y prennent garde. Ie parle des meilleurs Eſcriuains, mais M. Coeffeteau n'y manque jamais. Ie dis donc que, *ny*, ne ſe doit pas mettre deuant la ſeconde epithete, ou le ſecond adjectif d'vne propoſition negatiue, quand cette ſeconde epithete n'eſt que le ſynonime de la premiere. Exemple, *il n'eſt point de memoire d'vn plus rude & plus furieux combat*, dit M. Coeffeteau, ie dis qu'il n'a pas mis *d'vn plus rude ny plus furieux combat*, parce qu'icy *rude & furieux* ſont ſynonimes; quoy que ce ne ſeroit pas vne faute de mettre le, *ny*, comme font quelques-vns, mais il ſeroit moins bon que, *&*. *Ny* ſe doit mettre ſeulement quand les deux epitheres ſont tout à fait differentes, comme *il n'y eut iamais de Capitaine plus vaillant, ny plus ſage que luy*, car *vaillant* & *ſage* ſont deux choſes bien differentes, & il ne ſeroit pas ſi bien dit, *il n'y eut jamais de Capitaine plus vaillant & plus ſage que luy*. A plus forte raiſon on doit mettre *ny*, ſi ce ſont deux choſes contraires.

Nier.

QVand la negatiue *ne*, eſt deuant *nier*, il faut encore repeter aprés le meſme

verbe, par exemple, *ie ne nie pas que ie ne l'aye dit*, & non pas, *ie ne nie pas que ie l'aye dit*. Ce dernier neantmoins ne laisse pas d'estre François; mais peu élegant : l'autre est beaucoup meilleur; nostre langue ayme deux negations ensemble, qui n'affirment pas comme en Latin, où *nec-non*, veut dire, *&*.

Subuenir.

IL faut dire, *subuenir à la necessité de quelqu'vn*, & non pas *suruenir*, comme dit la plus part du monde; Car *suruenir* veut dire toute autre chose, comme chacun sçait.

Sortir.

CE verbe est neutre, & non pas actif. C'est pourquoy, *sortez ce cheual*, pour dire, *faites sortir ce cheual*, ou, *tirez ce cheual*, est tres-mal dit, encore que cette façon de parler se soit renduë fort commune à la Cour, & par toutes les Prouinces: On accuse les Gascons d'en estre les autheurs, à cause qu'ils ont accoustumé de conuertir plusieurs verbes neutres en actifs, comme *tomber*, *exceller*, *&c.* jusques là, qu'ils disent mesmes *entrez ce cheual*; pour dire, *faites entrer ce cheual*; ce que j'ay ouy dire aussi à des Courtisans nez au cœur de la France. Surquoy

il faut remarquer, que de toutes les erreurs qui ſe peuuent introduire dans la langue, il n'y en a point de ſi aiſée à eſtablir, que de faire vn verbe actif, d'vn verbe neutre, parce que cét vſage eſt commode, en ce qu'il abrege l'expreſſion, & ainſi il eſt incontinent ſuiuy & embraſſé de ceux qui ſe contentent d'eſtre entendus ſans ſe ſoucier d'autre choſe; on a bien pluſtoſt dit, *Sortez ce cheual*, ou *entrez ce cheual*, que, *faites ſortir ce cheual*, ou *faites entrer ce cheual*.

On dit pourtant, *ſortir le Royaume*; pour *du Royaume*, qui me ſemble bien meilleur, &, *ſortez-moy de cette affaire : i'eſpere qu'il me ſortira d'affaire*. Il eſt vray qu'en terme de Palais on dit, *la ſentence ſortira ſon plein & entier effect*; mais c'eſt en vne ſignification ſi differente de l'autre, qu'il eſt malaiſé de juger d'où vient cette façon de parler, qui d'ailleurs n'eſt vſitée qu'au barreau, quoy qu'vne de nos meilleures plumes ayt eſcrit, *ſortir ſon effect*, en vne matiere qui n'eſt pas de la juriſdiction du Palais; Ie ne voudrois pas l'imiter en cela comme en tout le reſte, au moins dans le beau langage.

Inſidieux.

C'Eſt vn mot purement Latin, que M. de Malherbe a taſché de faire François: car il eſt le premier, que ie ſçache, qui en ayt vſé

Ie voudrois bien qu'il fuſt ſuiuy, parce que nous n'auons point de mot qui ſignifie celuy-là, outre qu'il eſt beau & doux à l'oreille, ce qui me fait augurer qu'il ſe pourra eſtablir. Il n'auroit pas grand' peine à s'introduire parmy ceux qui entendent la ſignification & la force du mot, & qui ſçauent le Latin; mais pour les autres qui n'en ont aucune connoiſſance, ils ne luy ſeront pas ſi fauorables, à cauſe que ny *inſidieux*, ny *inſidiæ* d'où il vient, n'ont rien qui approche d'aucun mot de noſtre langue, qui ſignifie cela & qui luy fraye le chemin, tellement qu'il faudroit du temps pour le faire connoiſtre. Les exemples tirez de M. de Malherbe en feront voir & la ſignification & l'vſage. Il dit en vn lieu, *ces ſubtilitez qui ſemblent inſidieuſes*. Et en vn autre, *c'eſt vne inſidieuſe façon de nuire, que de nuire en ſorte qu'on en ſoit remercié*. I'ajouſteray vn troiſieſme exemple qui le fera entendre encore plus clairement, *il ne faut pas ſe fier aux careſſes du monde, elles ſont trompeuſes, & s'il faut vſer de ce mot, inſidieuſes*; c'eſt à dire, que ce ſont autant de pieges & d'embuſches que le monde nous dreſſe; Car pour l'introduire au commencement, ie voudrois l'adoucir auec ce correctif, *s'il faut vſer de ce mot*, ou *s'il faut ainſi dire*, ou quelque autre ſemblable, ou bien l'expliquer deuant ou aprés, par quelque mot ſynonime qui l'appuye, & luy

luy ſerue d'introducteur. Vn vers qui commenceroit ainſi, *Inſidieux Amour, qui &c.* n'auroit pas mauuaiſe grace. Ce mot y ſeroit bien placé.

Vne infinité.

VNe infinité de perſonnes, regit le pluriel. M. de Malherbe, *ſ'ay eu cette conſolation en mes ennuis, qu'vne infinité de perſonnes ont pris la peine de me teſmoigner le deſplaiſir qu'ils en ont eu.* Cela ne ſe fait pas à cauſe que le mot d'*infinité* eſt collectif, & ſignifie beaucoup plus encore que la pluralité des perſonnes, mais parce que le genitif eſt pluriel, qui en cét endroit donne la loy au verbe contre la reigle ordinaire de la Grammaire, qui veut que ce ſoit le nominatif qui regiſſe le verbe; Car ſi vous dites *vne infinité de monde*; parce que ce genitif eſt au ſingulier, vous direz, *vne infinité de monde ſe jetta là dedans*, & non pas, *vn infinité de monde ſe jetterent*, ce qui eſt vne preuue manifeſte que c'eſt le genitif pluriel, qui fait dire, *vne infinité de perſonnes ont pris la peine*, & non pas la force collectiue du mot *infinité*.

La pluſpart, la plus grand'part.

LA pluſpart regit tousjours le pluriel, comme, *la pluſpart ſe laiſſent emporter à la couſ-*

tune, & *la plus grand' part*, regit touſiours le ſingulier, comme, *la plus grand' part ſe laiſſe emporter*. Mais pour monſtrer ce qui a eſté dit en la remarque precedente, que le genitif donne la loy au verbe, & non pas le nominatif (ce qui eſt bien extraordinaire & à remarquer) on dit, *la pluſpart du monde fait*, quoy que l'on die touſiours, *la pluſpart ſont*, parce que ce genitif ſingulier *du monde*, donne le regime au nombre ſingulier du verbe ; Et ſi vous dites, *la pluſpart des hommes*, vous direz auſſi, *ſont*, & non pas *fait*.

Voire meſme.

I'Auoüe que ce terme eſt comme neceſſaire en pluſieurs rencontres, & qu'il a tant de force pour imprimer ce en quoy on l'employe ordinairement, que nous n'en auons point d'autre à mettre en ſa place, qui face le meſme effet. Neantmoins il eſt certain qu'on ne le dit plus à la Cour, & que tous ceux qui veulent eſcrire purement, n'en oſeroient vſer. Pour moy, ie ne le condamne point aux autres, mais ie ne m'en voudrois pas ſeruir, à cauſe qu'il y a deux ſortes d'Vſages, le commun, & l'excellent, & que ie ne voudrois pas vſer d'vne façon de parler, que l'excellent Vſage euſt condamnée. Et l'on a beau ſe plaindre

de la derniere syllabe du mot terminé en *ent*,

de l'injuſtice de cét Vſage, il ne faut pas laiſſer de s'y ſoumettre, encore qu'on le croye injuſte. I'ajouſteray, que ceux qui ont accouſtumé de s'en ſeruir, ne penſent pas s'en pouuoir paſſer, & que ceux qui ne s'en ſeruent jamais, ne s'apperçoiuent pas qu'ils en ayent beſoin. *Et meſmes*, tout ſeul fait a peu prés le meſme effet, comme ſi l'on dit, *ce remede eſt inutile, voire meſmes pernicieux*; on peut dire auſſi, *ce remede eſt inutile, & meſmes pernicieux*. Il eſt vray qu'il eſt vn peu plus foible.

Le pronom poſſeſſif aprés le ſubſtantif.

PAr exemple, *quel aueuglement eſt le voſtre?* M. de Malherbe ſouſtenoit qu'il falloit dire, *quel eſt voſtre aueuglement?* & que ce ſont les Italiens qui parlent ainſi, *che ſciocchezza è la voſtra?* Neantmoins j'ay appris depuis des Maiſtres, que l'vn & l'autre eſt François, mais qu'à la verité celuy-cy, *quel eſt voſtre aueuglement?* eſt plus naturel que l'autre.

Securité.

M. Coeffeteau n'a jamais vſé de ce mot; mais M. de Malherbe & ſes imitateurs, s'en ſeruent ſouuent. *N'auez-vous point de honte, de vous plonger*, Par exemple.

dit-il, *en vne ſecurité auſſi profonde, que le dormir meſme ?* Et en vn autre endroit, *jamais la fin d'vne crainte n'eſt ſi douce, qu'vne ſecurité ſolide ne ſoit beaucoup plus agreable.* C'eſt quelque choſe de different de *ſeureté, d'aſſeurance*, & de *confiance*, mais il me ſemble qu'il approche plus de *confiance*, & que *ſecurité*, veut dire, comme *vne confiance ſeure*, ou *aſſeurée*, ou bien *vne confiance que l'on croit eſt reſeure, encore qu'elle ne le ſoit pas.* Il faut voir comme les bons Autheurs Latins s'en ſeruent, car nous nous en ſeruirons au meſme ſens. Ie preuois que ce mot ſera vn jour fort en vſage, à cauſe qu'il exprime bien cette confiance aſſeurée, que nous ne ſçaurions exprimer en vn mot, que par celuy-là. Ie l'ay deſia oüy dire, meſme à des femmes de la Cour. Ie ne voudrois pourtant pas en vſer encore ſans y apporter quelque adouciſſement, comme *pour vſer de ce mot*, ou quelque autre ſemblable, à l'imitation de Ciceron, qui ne ſe ſert jamais d'vn mot fort ſignificatif, lors qu'il n'eſt pas encore bien receu, qu'il n'y apporte cette precaution.

Sans deſſus deſſous.

C'Eſt comme ie crois qu'il le faut eſcrire, comme qui diroit, que la confuſion eſt telle en la choſe dont on parle, & l'ordre tellement renuerſé, qu'on n'y reconnoit plus ce qui deuroit eſtre deſſus ou

dessous. D'autres escriuent, *c'en dessus dessous*, comme qui diroit, *ce qui estoit ou deuoit estre en dessus*, ou *au dessus, est au dessous*. D'autres encore escriuent, *sens dessus dessous*, comme qui diroit, que ce qui estoit ou deuoit estre en vn *sens*, c'est à dire, en vne situation, à sçauoir, *dessous*, est en vn *sens* tout contraire, à sçauoir *dessous*. D'autres en rapportent vne autre raison tirée de l'histoire, & escriuent *cens*, ainsi. Il seroit trop long de la deduire, veu d'ailleurs le peu d'asseurance que ie trouue en cette raison. La prononciation est la mesme en tous les quatre, il n'y a que l'orthographe differente.

Peur, crainte.

PEur, pour dire *de peur*, est insupportable, & neantmoins ie vois vne infinité de gens qui le disent, & quelques-vns desia qui l'escriuent. Il y a long-temps que l'on a dit & escrit, *crainte*, pour *de crainte*, qui est vne faute condamnée de tous ceux qui sçauent parler & escrire, mais *peur*, pour *de peur*, est plus nouueau.

Là où.

LA où, pour *au lieu que*, n'est pas du beau langage, quoy qu'on le die communement, & qu'Amyot s'en serue tousjours; Mais

M. Coeffeteau ne s'en ſert jamais, ny aprés luy aucun de nos excellens Eſcriuains. Il eſt vray neantmoins, qu'vn d'entre-eux & des plus celebres, en a vſé en ſon dernier ouurage, ce qu'il n'auoit point fait en tous les autres ; il ſemble meſmes qu'il ayt eu deſſein de le mettre en vogue, ayant affecté de le dire ie ne ſçay combien de fois en peu de pages, ſans ſe ſeruir vne ſeule fois d'*au lieu que*, qui eſt le vray terme dont il faut vſer, & qu'il auoit accouſtumé d'employer en ſes autres œuures. Ce qui a empeſché les bons Autheurs de s'en ſeruir, eſt l'equiuoque qui ſe rencontre ſouuent en cette façon de parler. Il ne s'en preſente pas maintenant des exemples, mais il s'en trouue aſſez dans les eſcrits de ceux qui en vſent.

Particúliarité.

IL faut dire, *particularité*, & non pas *particuliarité*, comme le diſent pluſieurs, meſme à la Cour. Ce qui les trompe, c'eſt qu'on dit, *particulier*, & qu'ils croyent que *particularité* ſe forme de cet adjectif, & que par conſequent il faut retenir, l'*i*, aprés l'*l* ; Mais il n'en va pas ainſi, parce que ces ſortes de noms viennent des ſubſtantifs Latins, tels qu'ils ſont en effet, ou qu'ils ſeroient, ſi par l'analogie des autres de la meſme nature, on les formoit de

leurs adjectifs, comme par exemple de l'adjectif *particularis*, en latin, se fait le substantif *particularitas*, lequel, encore qu'il ne soit pas neantmoins Latin, ne laisse pas de donner lieu de former en nostre langue le mot de *particularité*; Comme nous disons aussi, *singularité*, & non pas *singuliarité*, quoy que l'on die *singulier*, & *pluralité*, non pas *plurialité*, quoy que l'on die *pluriel*.

Parce que, & *pource que*.

TOus deux sont bons, mais *parce que*, est plus doux, & plus vsité à la Cour, & presque par tous les meilleurs Escriuains. *Pource que*, est plus du Palais, quoy qu'à la Cour quelques-vns le dient aussi, particulierement ceux de la Prouince de Normandie. M. Coeffeteau escrit ordinairement *parce que*, & se sert tres-rarement de l'autre. M. de Malherbe au contraire, met presque tousjours *pource que*, jusques à auoir esté sur le point de condamner *parce que*, qui est dans la bouche & dans les escrits de la pluspart du monde; Car j'oserois asseurer que pour vne personne qui dira ou escrira *pource que*, il y en a mille qui diront & escriront l'autre. Sa raison estoit, que *pource que*, a vn rapport exprés ou tacite à l'interrogation *pourquoy*, selon lequel, disoit-il, il est

plus conuenable de respondre *pource*, que *parce*, affin que celuy qui interroge, & celuy qui respond s'accordent. Mais cette raison est plus ingenieuse que puissante contre l'Vsage de *parce que*, qui l'emporte presque de toutes les voix.

Par vne consideration approchante de celle-là, il semble que le mesme M. de Malherbe obserue de mettre *parce*, ou *pource*, selon qu'il s'accommode auec ce qui precede, ou qui suit. Exemples. Il dit, *non que ie dispute de leur preseance par vanité simplement de marcher deuant, mais parce qu'en cét auantage consiste la decision de tout le fait.* Vous voyez clairement que *par vanité*, & *parce que*, se rapportent. Et en vn autre endroit, *il a fallu*, dit-il, *faire ce discours, pource que faire plaisir est l'office de la vertu. Pour*, se rapporte à ce qui precede, & il croyoit que *par*, ne s'y rapportoit pas, à cause que naturellement aprés auoir dit, *il a fallu faire ce discours*, on ajouste *pour*, comme *pour faire*, ou *pour tel & tel sujet.*

QVI, repeté deux fois dans vne periode.

CE n'est pas vne faute, de repeter *qui*, deux fois dans vne mesme periode, comme le croyent quelques-vns, qui à cause de cela met-

la mettent *lequel*, ou *leſquels*, *laquelle*, ou *leſquelles*; car *qui* veut dire tous les quatre. Il eſt bien plus rude de dire *lequel*, ou l'vn des quatre, que de repeter deux fois, *qui*; Car l'vſage en eſt ſi frequent, qu'il en oſte la rudeſſe, & l'oreille n'en eſt point offenſée. Les plus excellens Autheurs n'en font point de ſcrupule. Il ne ſeroit pas beſoin d'en donner des exemples, parce que nos meilleurs Liures en ſont pleins; mais en voicy vn qui ſuffira, *il y a des gens qui n'aiment que ce qui leur nuit*, ou *qui n'ayment que les choſes qui leur ſont contraires.* Ces deux *qui*, ne ſont point rudes, & *leſquels*, mis au lieu du premier, ou *leſquelles*, au lieu du ſecond, ſeroit extremement dur, ſur tout *leſquelles*, au lieu du ſecond *qui.*

Il y a vne exception; c'eſt quand les deux *qui*, ont rapport à vn meſme ſubſtantif, ſans que la copulatiue, *et*, ſoit entre deux, comme, *c'eſt vn homme qui vient des Indes, qui apporte quantité de pierreries*; car en ce cas, il eſt mieux de dire, *lequel apporte*: mais il ſeroit encore mieux de mettre, *& qui apporte*, au moins en eſcriuant; car en parlant, les deux *qui*, ne ſonnent point mal, meſme ſans, *et*. Que s'il y a pluſieurs *qui* relatifs à vn meſme ſujet, ils ont fort bonne grace, ſans, *et*, comme *c'eſt vne fille, qui danſe, qui chante, qui joüe du luth, qui peint*; Mais ſi

l'on change le genre de la loüange, il faut mettre, *et*, en ſuite, & dire, par exemple, aprés tout le reſte, *& qui eſt fort ſage.* —

POVR, repeté deux fois dans vne meſme periode.

IL n'en eſt pas de, *pour*, comme de, *qui*, car eſtant repeté deux fois dans vne meſme periode, & ſur tout deuant deux infinitifs, il ſonne tres-mal, & eſt contre la netteté du ſtile. Cependant ie m'eſtonne que pluſieurs de nos meilleurs Eſcriuains y manquent. Par exemple, *il cherche des raiſons pour s'excuſer de ce qu'il s'en alla pour donner ordre, &c.* Il me ſemble que ce n'eſt point nettement eſcrire ; j'en fais iuge toute oreille delicate. Que ſi dans la repetition du *pour*, l'vn ſert à l'infinitif, & l'autre à vn nom, il ne ſonne pas ſi mal, à cauſe qu'il eſt employé diuerſement, comme, *il cherche des raiſons pour s'excuſer de ce qu'il a ſollicité pour ma partie* : Auſſi ce dernier eſt fort en vſage, & pluſieurs le trouuent bon.

Repetition des Prepoſitions aux noms.

LA repetition des Prepoſitions n'eſt neceſſaire aux noms, que quand les deux ſubſtantifs ne ſont pas ſynonimes, ou equipollens. Exemple ; *par les ruſes & les artifices*

de mes ennemis. Ruſes, & artifices, ſont ſynonimes, c'eſt pourquoy il ne faut point repeter la prepoſition *par;* Mais ſi au lieu d'*artifices*, il y auoit *armes*, alors il faudroit dire, *par les ruſes & par les armes de mes ennemis;* parce que *ruſes*, & *armes*, ne ſont ny ſynonimes, ny equipollens, ou approchans. Voicy vn exemple des equipollens, *pour le bien & l'honneur de ſon Maiſtre. Bien & honneur*, ne ſont pas ſynonimes, mais ils ſont equipollens, à cauſe que *bien*, eſt le genre qui comprend ſous ſoy *honneur*, comme ſon eſpece. Que ſi au lieu d'*honneur*, il y auoit, *mal*, alors il faudroit repeter la prepoſition, *pour*, & dire, *pour le bien & pour le mal de ſon Maiſtre.* Il en eſt ainſi de pluſieurs autres prepoſitions, comme *par, contre, auec, ſur, ſous*, & leurs ſemblables.

QVI, repeté pluſieurs fois, pour dire les vns, les autres.

C'Eſt vne façon de parler, qui eſt fort en vſage, mais non pas parmy les excellens Eſcriuains. En voicy l'exemple, *qui crioit d'vn coſté, qui crioit de l'autre, qui s'enfuyoit ſur les toits, qui dans les caues, qui dans les Egliſes:* Mais les bons Autheurs expriment cela de cette façon, *les vns crioient d'vn coſté, les autres de l'autre, les vns s'enfuyoient ſur les toits, les autres dans les caues, & les autres dans les*

Egliſes. Et tant s'en faut que, *les autres*, repetez ſi ſouuent ſoient importuns, qu'au contraire ils ont tres-bonne grace, parce que d'ordinaire on parle ainſi; C'eſt cette grande Reigle, qui regne par toutes les langues, & que ie ſuis obligé d'alleguer ſouuent, *Qu'il n'y a ny cacophonie, ny repetition, ny quoy que ce puiſſe eſtre, qui offenſe l'oreille, quand elle y eſt accouſtumée.*

Quand & moy, pour *auec moy.*

ON le dit ordinairement, mais les bons Autheurs ne l'eſcriuent point, quoy que M. de Malherbe s'en ſoit ſeruy d'vne façon encore moins approuuée. *La volonté*, dit-il, *doit aller quant & la choſe, & la choſe quant & la volonté.* Que ſi l'on auoit à en vſer, il faudroit eſcrire *quand* auec vn *d*, & non pas auec vn *t*; Car qui ne voit que cette façon de parler, *il eſt venu quant & moy*, ne ſignifie autre choſe ſinon, *il eſt venu quand ie ſuis venu?* Il eſt vray que le *d*, deuant vne voyelle, lors que le *d*, finit vn mot, & que la voyelle, commence celuy qui ſuit, ſe prononce en *t*, par exemple, *grand homme*, *grand eſprit*, ſe prononce, comme ſi l'on eſcriuoit, *grant homme*, *grant eſprit*; Et c'eſt ce qui eſt cauſe, ſans doute, que l'on a eſcrit *quant & moy*, auec vn *t*.

Quand à moy.

LEs autres font vne faute toute contraire, eſcriuant *quant à moy*, auec vn *d*, au lieu d'eſcrire *quand à moy*, auec vn *t*; & cette erreur, quoy que groſſiere, a tellement gaigné le deſſus parmy les copiſtes, & meſmes parmy les Imprimeurs, que depuis quelque temps ie ne le vois preſque plus eſcrit ny imprimé autrement. Mais ce qui me ſemble plus eſtrange, eſt que ceux meſme qui ont eſtudié, & qui ne peuuent ignorer, que ce *quant*, ne vienne du Latin *quantùm*, y manquent comme les autres, & le ſouffrent dans l'impreſſion de leurs ouurages.

Quant & quant moy, quand & quant.

QVant & quant moy, pour dire, *auecque moy*, ou *auſſi-toſt que moy*, ne vaut rien ny à dire, ny à eſcrire. Et s'il eſtoit bon, il faudroit eſcrire les deux *quant* auec des *d*, & non pas des *t*, pour la meſme raiſon que j'ay dite à *quant & moy*.

Quant & quant, pour dire, *en meſme temps*, &, *tout quant & quant*, pour, *incontinent*, ſe diſent, mais les bons Autheurs ne l'eſcriuent point.

QVOY, *pronom.*

CE mot a vn vſage fort elegant, & fort commode, pour ſuppléer au pronom *lequel*, en tout genre & en tout nombre, comme fait *dont*, d'vne autre ſorte. Car *lequel, laquelle, leſquels*, & ſon feminin, auec leurs cas, ſont des mots aſſez rudes; s'ils ne ſont bien placez ſelon les reigles que nous en donnerons en ſon lieu. On dit donc fort bien, *le plus grand vice à quoy il eſt ſujet*, au lieu de dire; *auquel il eſt ſujet*: & il y a bien à dire, que ce dernier ne ſoit ſi bon; *& la choſe du monde à quoy ie ſuis le plus ſujet*, pluſtoſt qu'à *laquelle*. Voilà deux exemples pour les deux genres au ſingulier. En voicy deux autres pour les deux genres au pluriel. *Les tremblemens de terre à quoy ce pays eſt ſujet; Ce ſont des choſes à quoy il faut penſer. Auſquels*, & *auſquelles*, n'y ſeroient pas ſi bons de beaucoup; Ainſi ce mot eſt indeclinable.

Il n'eſt pas neceſſaire d'ajouſter que l'on ne ſe ſert jamais de ce mot en parlant des perſonnes, comme, on ne dira point, *ce ſont les hommes du monde à quoy nous deuons le plus de reſpect*; mais *à qui*; Il n'y a que les Eſtrangers, qui puiſſent auoir beſoin de cét aduis.

QVI, en certains cas, & comment il en faut vſer. Quoy.

QVI, au genitif, datif, & ablatif, en l'vn & en l'autre nombre, ne s'attribuë jamais qu'aux perſonnes. Par exemple, *c'eſt vn cheual de qui j'ay reconnu les defauts, vn cheual à qui j'ay fait faire de grandes traites, pour qui j'ay penſé auoir querelle.* Ie dis qu'en tous ces trois cas au ſingulier & au pluriel, c'eſt vne faute de dire *qui*, parce qu'on ne parle pas d'vne perſonne, & qu'il faut dire, *vn cheual dont j'ay reconnu les defauts, auquel j'ay fait faire de grandes traites, & pour lequel j'ay penſé auoir querelle.* Ce n'eſt pas que quelques-vns n'approuuent *qui*, en ces exemples, mais c'eſt contre l'opinion commune.

Il en eſt de meſme, ſi l'on parle d'*vne choſe inanimée*, comme *table, lit, chaiſe*, & autres ſemblables, car on ne dira pas, *c'eſt la table, de qui ie vous ay donné la meſure*, ny *à qui ie me ſuis bleſſé*, ny *pour qui on a tant fait de bruit*; mais *la table, dont ie vous ay donné la meſure, à laquelle*, ou bien, *où ie me ſuis bleſſé, & pour laquelle on a tant fait de bruit.* Tout de meſme au pluriel.

Cette remarque eſt encore vraye aux choſes morales, comme *magnificence, courtoiſie, bonté*, & ainſi des autres; car on ne dira point, *c'eſt cette courtoiſie*, ou *magnificence*, ou *bonté de qui ie*

vous ay tant parlé, ny *à qui vous eſtes obligé*, ny *pour qui vous auez tant d'eſtime*, mais *dont ie vous ay tant parlé*, à *laquelle vous eſtes obligé*, & *pour laquelle vous auez tant d'eſtime*. De meſme au pluriel. Si neantmoins on parle de *Gloire*, de *Victoire*, de *Vertu*, de *Renommée*, & d'autres choſes de cette nature, par proſopopée, comme on les repreſente ſouuent, ſur tout dans la Poëſie, qui en fait des Diuinitez, ou des perſonnes celeſtes, le *qui* n'y ſera pas mal, puis qu'il eſt propre aux perſonnes, ſoit veritables ou feintes, comme, *la Gloire à qui ie me ſuis deuoüé* (ce qu'Alexandre auoit accouſtumé de dire) & ainſi des autres.

Il en eſt de meſmes des choſes auſquelles on donne des phraſes perſonnelles, comme ie diray fort bien, *voilà vn cheual à qui ie dois la vie, voilà vne porte à qui ie dois mon ſalut, voilà vne fleur à qui j'ay donné mon cœur*, & autres ſemblables, où l'on ſe ſert des phraſes qui ne conuiennent proprement qu'aux perſonnes. Au reſte, ie dois ces deux obſeruations, comme pluſieurs autres choſes qui ſont dans ces Remarques, à l'vn des plus grands Genies de noſtre langue, & de noſtre Poëſie Heroïque.

On ſe ſert bien ſouuent de *quoy*, pour *lequel*, aux deux genres, & aux deux nombres. Par exemple, *c'eſt le cheual auec quoy j'ay couru la bague, c'eſt le cheual ſurquoy j'ay eſté bleſſé*, pour dire

dire *auec lequel*, & *ſur lequel*, ainſi des autres.

Au reſte, j'ay dit que ce n'eſtoit qu'au genitif, datif, & ablatif des deux nombres que cette remarque auoit lieu, parce qu'au nominatif & à l'accuſatif il n'en eſt pas ainſi, *qui*, au nominatif ſingulier & pluriel, s'attribuant aux perſonnes & aux choſes indifferemment, comme fait *que*, auſſi en l'accuſatif des deux nombres : les exemples en ſont ſi frequens, qu'il n'eſt pas beſoin d'en donner.

Solliciter.

Solliciter pour *ſeruir, ſecourir, & aſſiſter vn malade* comme on le dit ordinairement à Paris, eſt du plus bas vſage ; au lieu qu'aux autres ſignifications il eſt fort bon, & fort noble. Ie n'euſſe pas creu que les Autheurs Latins les plus élegans s'en fuſſent ſeruis au meſme ſens, que nos bons Autheurs condamnent. Neantmoins Quintilien entre autres, l'a fait en cette admirable Preface de ſon ſixieſme liure, *vt ille*, dit-il; *mihi blandiſſimus me ſuis nutricibus, me auiæ educanti, me omnibus qui ſollicitare ſolent illas ætates, anteferret.*

Longuement.

CE mot n'eſt plus en vſage à la Cour, où il eſtoit ſi vſité il n'y a que vingt

ans; c'eſt pourquoy l'on n'oſeroit plus s'en ſeruir dans le beau langage. On dit *long-temps*, au lieu de *longuement*.

Pourpre.

POurpre, *maladie*, eſt maſculin, comme *il eſt mort du pourpre*. Quand il ſignifie *l'eſtoffe de pourpre*, il eſt feminin, *la pourpre des Roys, la pourpre des Cardinaux, vne pourpre eſclatante, & viue*. En ce ſens vn de nos meilleurs Eſcriuains l'a tousjours fait maſculin, mais il en eſt repris de tout le monde auecque raiſon. Lors qu'il ſignifie *le poiſſon qui nous donne la pourpre*, quelques vns le font maſculin, & les autres feminin; Car comme ce poiſſon ne ſe trouue plus, noſtre langue ne luy a point donné de genre certain. La plus-part des Autheurs, qui en ont eſcrit en François, l'ont fait feminin, mais ce ne ſont pas à la verité des Autheurs claſſiques. Vn des plus eloquens hommes du barreau, eſt d'auis de le faire maſculin, pour le diſtinguer de *la couleur de pourpre*, quoy que par là on ne le diſtingue pas de *pourpre, maladie*; mais ſe faiſant luy-meſme cette objection, il reſpond fort bien, que l'equiuoque s'aiclaircira mieux en l'vn qu'en l'autre, parce que *la maladie du pourpre* n'a rien de commun auec *le poiſſon*, au lieu que *le poiſſon* qui

produit la pourpre peut eſtre aiſément confondu auec la *couleur*.

D'autres croyent auec beaucoup d'apparence, & ie ſerois volontiers de leur aduis, que *pourpre*, quand il ſignifie *la couleur*, eſt adjectif, & du genre commun, comme *jaune, rouge, &c.* parce que ie vois que tous les mots des couleurs ſont adjectifs, *blanc, noir, gris, jaune, rouge, &c.* & que ſelon leurs eſtoffes on leur donne le genre maſculin, ou feminin, comme par exemple, ſi l'on demande *de quel ſatin voulez-vous?* ou *de quelle couleur de ſatin voulez-vous?* on reſpondra, *du blanc*, *du noir*, parce que *ſatin*, eſt maſculin; mais ſi l'on demande *de quelle gaze voulez-vous?* on reſpondra, *de la blanche*, ou *de la noire*, parce que *gaze*, eſt feminin. Ainſi en eſt-il de *pourpre*; Car ſi cette riche & royale couleur ne nous euſt point eſté rauie par l'injure du temps, ou des mers, & qu'elle fuſt commune comme les autres, quand ie voudrois acheter du ſatin, ſi l'on me demandoit *duquel?* ie dirois, *donnez-moy du pourpre*, comme ie dirois, *donnez-moy du noir*, ſi ie voulois du noir. Mais pour de *la gaze*, ie dirois *donnez-moy de la pourpre*, comme ie dirois *donnez-moy de la noire*. Ie ſoumets neantmoins ce ſentiment à vn meilleur; outre qu'il importe peu de ſçauoir comme on le diroit, puis qu'il n'y a pas lieu de le dire.

Poitrine. Face.

POitrine, eſt condamné dans la proſe, comme dans les vers, pour vne raiſon auſſi injuſte, que ridicule, parce, diſent-ils, que l'on dit *poitrine de veau*; Car par cette meſme raiſon il s'enſuiuroit qu'il faudroit condamner tous les mots des choſes, qui ſont communes aux hommes, & aux beſtes, & que l'on ne pourroit pas dire, *la teſte d'vn homme*, à cauſe que l'on dit, *vne teſte de veau*. Comme auſſi on a condamné *face*, quand il ſignifie *viſage*, pour vne raiſon encore plus ridicule & plus extrauagante que l'autre. Neantmoins ces raiſons là tres-impertinentes, pour ſupprimer vn mot, ne laiſſent pas d'en empeſcher l'vſage, & l'vſage du mot ceſſant, le mot vient à s'abolir peu à peu, parce que *l'Vſage eſt comme l'ame & la vie des mots*. On ne laiſſe pas pourtant de dire encore *poitrine* aux maladies, comme *la fluxion luy eſt tombée ſur la poitrine, il eſt bleſſé à la poitrine*, & en d'autres rencontres. On dit auſſi, *la face toute defigurée, la face de noſtre Seigneur, voir Dieu face à face*; mais il ſemble que ce n'eſt qu'en ces phraſes conſacrées. Pour les perſonnes, on dit encore, *regarder en face, reprocher en face, ſouſtenir en face, reſiſter en face*, mais tousjours ſans l'article *la*.

RESOVDRE conjugué.

CE verbe ne garde le *d*, qu'au futur de l'indicatif, où l'on dit aux trois perſonnes, & aux deux nombres *reſoudray, reſoudras, reſoudra, reſoudrons, &c.* Mais au preſent, à l'imparfait, & aux preterits, il prend l'*l*, & l'on dit *nous reſoluons, vous reſoluez, ils reſoluent*, & non *reſoudons, reſoudez, reſoudent*, comme diſent quelques vns. De meſme l'on dit, *ie reſoluois, ie reſolus, i'ay reſolu.* L'on dit auſſi, *reſoluant* au participe, & non pas *reſoudant*, parce que ces participes ſe forment de la premiere perſonne pluriele du preſent de l'indicatif *reſoluons, reſoluant, voulons, voulant, allons, allant.*

RESOVDRE neutre & actif.

Reſoudre pour *prendre reſolution*, eſt vn verbe qui a tousjours eſté neutre, & qui n'a jamais eſté employé autrement en ce ſens là par le Cardinal du Perron, par M. Coeffeteau, ny par M. de Malherbe. Par exemple, ils n'ont jamais eſcrit, *taſchez à reſoudre voſtre amy à faire ce voyage*, mais *taſchez à faire reſoudre voſtre amy.* Neantmoins depuis quelque temps ie vois que pluſieurs le font actif, & diſent hardiment, *ie l'ay reſolu à cela*, pour *ie l'ay fait reſoudre à cela.* Pour moy, j'ay vn peu de peine à

me donner cette licence: la phraſe ne me ſemble pas encore aſſez bien eſtablie, mais il y a apparence qu'elle le ſera bien toſt, ſuiuant ce que j'ay dit au verbe *ſortir*, de la nature des Neutres, qu'il n'y a rien ſi aiſé, que de les faire paſſer en Actifs, pour la brieueté de l'expreſſion.

SI, conjonction conditionnelle.

CEtte particule eſtant employée au premier membre d'vne periode, peut bien eſtre employée au ſecond joint au premier, par la conjonction *et*, mais il eſt beaucoup plus François & plus elegant, au lieu de le repeter au ſecond membre, de mettre *que*. Par exemple, *ſi nous ſommes jamais heureux, & ſi la fortune ſe laſſe de nous perſecuter, nous ferons, &c.* Ie dis qu'il eſt beaucoup meilleur de dire, *& que la fortune laſſe*. Il eſt vray qu'il faut changer de *Mode*, qu'ils appellent en matiere de conjugaiſon, & ſi le verbe dù premier membre eſt à l'indicatif, il faut mettre le ſecond au ſubjonctif, comme, *ſi jamais ie ſuis auprés de vous, & que ie jouiſſe de la douceur de voſtre conuerſation.*

SI, pour *ſi eſt-ce que.*

C'Eſt vne façon de parler fort bonne, & fort elegante. M. de Malherbe, *mais ſi di-*

ray-je en paſſant, pour dire, *ſi eſt-ce que ie diray en paſſant*

Si pour *adeò* en Latin.

ESTant mis deuant vn adjectif, & vn ſubſtantif, il veut *que*, aprés luy, & non pas *comme*. Exemple, *ie ne le croyois pas en de ſi bonnes mains que les voſtres*, & non *comme les voſtres*, en quoy pluſieurs manquent. Les Poëtes neantmoins en vſent quand ils en ont beſoin.

POVR, auec l'infinitif.

CEtte prepoſition ne doit rien auoir entre elle & l'infinitif qui les ſepare, ſi ce n'eſt quelque particule d'vne ou de deux ſyllabes. Par exemple, on dira fort bien, *pour y aller, pour en auoir, pour luy dire, &c.* & encore *pour de là paſſer en Italie*; Mais d'y mettre pluſieurs ſyllabes, comme ont fait quelques-vns de nos meilleurs Eſcriuains, il n'y a rien de ſi rude, ny de ſi eſloigné de la politeſſe du langage, Exemple, *pour auec Quintius auiſer, pour aprés auoir fait beaucoup de façons, ne dire rien qui vaille*; cela eſt du ſtile de Notaire. Neſt-il pas plus doux de dire, *pour auiſer auec Quintius, pour ne dire rien qui vaille aprés*, *&c.* Et ce qui augmente encore la rudeſſe, eſt que d'ordinaire aprés le *pour*, ils mettent immediatement vne

autre prepoſition, comme aux deux exemples que ie viens de donner, il y a *pour auec*, & *pour aprés*.

Preface, Maxime.

PRéface eſt tousjours feminin, *la preface*, & jamais *le preface*. Ie l'ay oüy faire maſculin à tant de gens qui font profeſſion de bien parler, que j'ay creu eſtre obligé d'en faire vne remarque, pour les deſabuſer, & pour empeſcher les autres de commettre cette faute; Car on ne met pas en diſpute parmy ceux qui s'y entendent, qu'il ne ſoit tousjours feminin, non plus que *maxime*, que quelques-vns font maſculin auſſi, diſant, *c'eſt vn maxime, il a ce maxime*, qui eſt tout à fait barbare.

Tandis.

IL ne ſe doit jamais dire ny eſcrire, qu'il ne ſoit ſuiuy de *que*, comme *tandis que vous ferez cela, ie feray quelque autre choſe*. Mais ce ſeroit tres-mal dit *faites cela, & tandis ie me repoſeray*. Cette faute neantmoins ſe trouue dans vn ouurage de l'vn de nos meilleurs Eſcriuains, qui ſouſtenoit alors qu'on en pouuoit vſer ainſi; Mais depuis il s'eſt rendu à l'opinion generale, & ne s'eſt plus ſeruy de cette façon de par-

de parler dans ſes Ouurages ſuiuans, que toute la France eſtime comme vn des grands ornemens de noſtre langue.

Il y a encore vne petite remarque à faire, qui n'eſt pas à negliger. C'eſt qu'on voit aujourd'huy vne grande affectation de ce mot parmy la pluſpart de ceux qui parlent en public, ou qui font profeſſion de bien eſcrire. En tout vn liure, en tout vn diſcours, ils ont bien de la peine à dire quelquefois, *pendant que*. Ie ne ſuis pas le ſeul qui l'ay remarqué; Des gens de la Cour, & hommes & femmes, ont fait cette obſeruation, ajouſtant que c'eſt à la Cour où l'on en vſe le moins, & où l'on dit d'ordinaire, *pendant que*.

Peux pour *poſſum*.

PLuſieurs diſent & eſcriuent, *je peux*, & M. Coeffeteau le met tousjours ainſi. Ie ne penſe pas qu'il le faille tout à fait condamner; mais ie ſçay bien que *ie puis*, eſt beaucoup mieux dit, & plus en vſage. On le conjugue ainſi, *Ie puis, tu peux, il peut*. Il eſt de la beauté & de la richeſſe des langues, d'auoir ces diuerſitez, quoy que nous ayons baucoup de verbes, où la premiere & la ſeconde perſonne du preſent de l'indicatif ſont ſemblables, comme, *ie veux, tu veux, ie fais, tu fais, &c.*

Preigne pour *prenne*, *vieigne* pour *vienne*.

C'Est vne faute familiere aux Courtisans, hommes, & femmes, de dire, *preigne*, pour *prenne*, comme, *il faut qu'il preigne patience*, au lieu de dire, *qu'il prenne*; Et *vieigne*, pour *vienne*, comme, *il faut qu'il vieigne luy-mesme*, au lieu de dire, *qu'il vienne*.

Nauiger, *nauiguer*.

TOus les gens de mer, disent, *nauiguer*, mais à la Cour on dit, *nauiger*, & tous les bons Autheurs l'escriuent ainsi.

Nu-pieds.

CE mot se dit ordinairement en parlant, mais jamais les bons Autheurs ne l'escriuent, ils disent, *les pieds nuds*, *se trouuant les pieds nuds*, dit M. Coeffeteau en la vie de Neron. Il faut dire, *nu-pieds*, au pluriel, & non pas *nu-pied*, au singulier, comme, *il est venu nu-pieds*.

Noms propres.

SOit que les noms propres soient Grecs, ou Latins, il les faut nommer & pronon-

cer selon l'Vsage, tellement qu'il n'y a point de reigle certaine pour cela. On dit Socrate, & Diogene, quoy que M. de Malherbe dans les Bien-faits, ayt escrit Socrates & Diogenes, sans doute parce que de son temps plusieurs parloient encore ainsi, mais il faut enfin ceder à la mode. On dit, *Antoine*, & non pas *Antonius*, & neantmoins on dit *Brutus*, & non pas *Brute*. On dit, *Cleopatre*, & non pas *Cleopatra*, comme l'on disoit du temps d'Amyot, & toutefois on dit, *Liuia*, & non pas *Liuie*. Pour l'ordinaire, les noms Latins terminez en *us*, s'ils ne sont que de deux syllabes, on ne les change point, comme, *Cyrus*, *Cressus*, *Pirrhus*, *Porus*, & vne infinité d'autres semblables, si ce ne sont *des noms de Saints*, comme, *Petrus*, *Paulus*, & autres qu'on nomme, *Pierre*, *Paul*, *&c.* mais ceux qui sont de trois, on leur donne d'ordinaire la terminaison Françoise en e, comme, *Tacitus*, *Tacite*; *Plutarchus*, *Plutarque*, *Homerus*, *Homere*, *&c.* Et cela se fait aux noms qui sont fort connus & vsitez, comme ceux que j'ay donnez pour exemple; car quand ils se disent rarement, j'ay remarqué qu'on leur laisse la terminaison Latine; Ainsi l'on dit, *Proculus Fuluius*, *Quintius*, & vne infinité d'autres semblables, mais dés que l'on commence à rendre ces noms-là familiers en nostre langue, & à les mettre souuent en vsage, on les habille à

la Françoiſe, & vn meſme nom, comme *Statius*, ſe dit ainſi auec la terminaiſon Latine, quand c'eſt le nom d'vn des Officiers des Gardes de Neron, parce qu'on ne le nomme gueres, & ſe dit encore *Stace*, auec la terminaiſon Françoiſe, quand c'eſt le nom de ce grand Poëte, qui a emporté le ſecond pris du Poëme heroïque, parce qu'il eſt ſouuent dans la bouche de ceux qui parlent des Poëtes Latins; il faut dire auſſi, *Darius*, *Marius*, & non pas *Daire*, ny *Darie*, ny *Maire*, ny *Marie*. Aux noms de quatre, ou cinq ſyllabes terminez en *us*, en Latin, c'eſt encore la meſme choſe, car de *Virgilius*, *Ouidius*, *Horatius*, on a fait, *Virgile*, *Ouide*, *Horace*, parce que ce ſont des Autheurs celebres, de qui l'on parle à toute heure, mais l'on dit, *Virginius*, *Muſonius*, *Turpilianus*, *Coſſutianus*, & vn nombre infiny d'autres ſemblables, parce qu'on les nomme rarement. Cette obſeruation ſe trouuera preſque tousjours veritable.

Elle a lieu auſſi aux noms doubles, comme ſont la pluſpart des noms appellatifs des Latins: car s'ils ne ſont gueres vſitez, comme *Petronius Priſcus*, *Iulius Altinus*, on ne les changera point en François, mais ſi on les nomme ſouuent comme, *Quinte Curce*, *Iules Ceſar*, on ne dira pas, *Quintus Curtius*, ny *Iulius Ceſar*. Et bien que le premier nom ayt la ter-

minaiſon Françoiſe en nommant vne autre perſonne, comme l'on dit, *Petrone*, & *Iules*, parlant de Cęſar, & de cet Autheur celebre en la langue Latine, ſi eſt-ce que l'on ne dira pas, *Petrone Priſcus*, ny *Iules Altinus*. Voilà quant aux noms Latins terminez en *us*.

Pour les autres terminaiſons Latines, il me ſemble que l'*a*, aux hommes ne ſe change gueres. On dit en Latin, & en François, *Agrippa*, *Dolabella*, *Nerua*, *Silla*, *Galba*, *&c.* Il eſt vray que *Seneca*, ſe dit *Seneque*. Mais aux femmes, on y obſerue la reigle que j'ay dite, & qui regne en toute cette matiere, que les noms frequentez prennent la terminaiſon Françoiſe, comme l'on dit, *Agrippine*, & non pas, *Agrippina*, *Cleopatre*, & non pas, *Cleoparra*, mais quand on les dit rarement, on leur laiſſe la terminaiſon Latine, comme, *Iulia*, *Cadicia*, *Poppea*, *Liuia*, *Octauia*. Neantmoins *Iulie*, & *Octauie*, commencent à ſe dire, parce qu'on les nomme le plus ſouuent que de couſtume; à cauſe que le theatre a rendu *Octauie* familier, & que pluſieurs femmes parmy nous s'appellent Iulie; & particulierement vne, que toutes ſortes de vertus & de perfections rendent aujourd'huy celebre par tout le monde, quand elle ne le ſeroit pas desja par la renommée de l'incomparable Artenice, & du Heros, auſquels elle doit ſa naiſſance.

dont parle Tacite, que peu de gens connoiſſent, ſe doit nommer *Martialis* en François. On dit *Omphis*, Roy des Indes, et *Adonis*: On dit auſſi pour des femmes, *Siſygambis* mere de Darius, *Thaleſtris*, Reyne des Amazonnes, & ſe faut bien garder de dire, *Siſygambe*, ny *Thaleſtre*.

Ceux qui ſe terminent en *o*, dont le nombre eſt petit, comme *Cicero*, *Corbulo*, *Varro*, *Strabo*, prennent vn *n*, en François aprés l'*o*, & nous diſons, *Ciceron*, *Corbulon*, *Varron*, *Strabon*. Neantmoins il faut prendre garde que ſi l'on met vn autre nom deuant, comme par exemple, *Strabo*, dont parle Tacite, au quatorzieſme liure de ſes Annales, s'appelloit *Acilius Strabo*, alors il ne faut pas dire, *Acilius Strabon*, mais *Acilius Strabo*, quoy qu'eſtant ſeul on die, *Strabon*. On ne dira point auſſi, *Marcus Varron*, mais, *Marcus Varro*, quoy que l'on die *Varron* tout ſeul. On dit touſjours, *Labeo*, ce me ſemble, & non pas *Labeon*, & pour les femmes tantoſt l'vn, tantoſt l'autre. On dit *Didon*, du Latin *Dido*, et *Clio*, l'vne des Muſes, ſe dit de meſmes en Latin & en François.

Il y a encore vne terminaiſon en *os*, dont ie ne ſçay point d'autre exemple que *Nepos*, nommé dans les Annales de Tacite. Il faut le mettre en François comme en Latin.

En *u*, il n'y en a point, mais en *us*, le nombre

bre en eſt comme infini, c'eſt pourquoy i'ay commencé par là, encore que ſelon l'ordre des voyelles que i'ay ſuiui apres, la terminaiſon *us*, deuſt eſtre la derniere.

I'ay encore vn petit auis à donner, qu'il ne faut pas ſe fier à vne certaine reigle, que quelques vns eſtabliſſent, qu'on doit conſulter ſon oreille pour dõner vne terminaiſon aux noms qui n'en ont point de reiglée; Car cette reigle eſt fautiue, ayant pris garde ſouuent, que les oreilles en cela ne s'accordent pas, & que ce qui paroiſt doux à l'vne, ſemble rude à l'autre.

En vn mot *l'Vſage*, & *mon obſeruation* decideront la plus part des difficultez qui ſe preſenteront ſur ce ſujet.

Huit, huitieſme, huitain.

CEs mots ont cela du tout particulier, que l'*h*, en eſtant conſone, & non pas muette; car on dit *le huitieſme*, & non pas *l'huitieſme*, *le huitain*, & non pas *l'huitain*, & *de huit*, non pas *d'huit*; neantmoins cette *h*, ne s'aſpire point, comme font toutes les autres *h*, conſones, ſans exception: Ce qui eſt cauſe que beaucoup de gens ont ſujet de douter, ſi elle eſt conſone: mais il eſt tres-certain qu'elle l'eſt puis que la voyelle qui precede ne ſe mange jamais.

Temperature, temperament.

CEs deux mots ont deux vſages bien differens, il ne les faut pas confondre. *Temperature* ſe dit de l'air, & *temperament* des perſonnes. *Il faut que le Medecin ſçache le temperament du malade*, c'eſt à dire *la complexion du malade*; Car ie ne parle pas de *temperament* en vn autre ſens pour *adouciſſement*. Toutefois M. de Malherbe vſe de *temperature pour temperament*. *M. le Cardinal de Lorraine*, dit-il, *fut d'vne temperature, où il n'y auoit rien à deſirer*. Ie l'ay veu auſſi employé tout de meſme dans Amyot. Mais c'eſt, qu'il ſe diſoit autrefois, & il ne ſe dit plus.

Terroir, terrein, territoire.

CEs tros mots ſi approchans l'vn de l'autre, & qui viennent d'vne meſme origine, ont neantmoins vn vſage ſi different, qu'on ne peut dire l'vn pour l'autre ſans faillir. Et ie m'eſtonne qu'vn de nos plus celebres Eſcriuains mette tousjours, *terroir* pour *territoire*.

Terroir ſe dit de la terre, entant qu'elle produit les fruits; *territoire*, en tant qu'il s'agit de Iuriſdiction, & *terrein*, en tant qu'il s'agit de fortification. Le laboureur parle du *terroir*, le Iuriſconſulte du *territoire*, & le ſoldat, ou

l'Ingenieur du *terrein*. Que ſi parlant d'vne garenne ie dis, *je voulois faire là vne garenne, mais ie n'ay pas trouué que le terrein y fuſt propre* ce ſera bien dit; & ſelon la remarque,

Gaudet in effoſſis habitare cuniculus antris:
Monſtrauit tacitas hoſtibus ille vias.

Adjectif, quand il veut vn article à part, outre celuy du ſubſtantif.

CEtte reigle eſt importante & neceſſaire, tant à cauſe de ſon frequent vſage, que parce que ce n'eſt pas parler François que d'y manquer; ce qui fait que les Poëtes s'y aſſujettiſſent auſſi bien que ceux qui eſcriuent en proſe. *Tout Adjectif mis aprés le ſubſtantif auec ce mot* PLVS, *entre deux, veut tousjours auoir ſon article, & cét article ſe met immediatement deuant* PLVS, *& tousjours au nominatif, quoy que l'article du ſubſtantif qui va deuant, ſoit en vn autre cas, quelque cas que ce ſoit.* Voicy vn exemple de cette Reigle. *C'eſt la couſtume des peuples les plus barbares.* Ie dis que c'eſt ainſi qu'il faut dire, & non pas *des peuples plus barbares*. Or en diſant *des peuples les plus barbares*, il ſe voit que l'article du ſubſtantif eſt au genitif, & celuy de l'adjectif eſt au nominatif. Il en eſt de meſme des autres cas. *I'ay obey au commandement le plus juſte qui ayt jamais eſté fait.* Le voilà

au datif, *ie l'ay arraché des mains les plus auares de la terre*, le voilà à l'ablatif, & cela tant au ſingulier qu'au pluriel. Pour l'accuſatif, on ſçait que ſon article eſt ſemblable à celuy du nominatif.

Que ſi l'on veut ſçauoir la raiſon pourquoy l'article de l'adiectif ſe met tousjours icy au nominatif, encore que celuy du ſubſtantif ſoit en vn autre cas, ce qui ſemble bien eſtrange, la reſponſe eſt aiſée: Ceſt parce qu'on y ſous-entend ces deux mots, *que ſont*, ou *qui furent*, ou *qui ſera*, ou quelque autre temps du verbe ſubſtantif auec *qui*.

Au reſte, quand il eſt parlé de *plus* icy, c'eſt de celuy qui n'eſt pas proprement cõparatif, mais qui ſignifie *tres*, comme aux exemples que j'ay propoſez. Ce que j'ay dit de *plus*, s'entend auſſi de ces autres mots, *moins mieux, plus mal, moins mal*. Exemples, *ie parle de l'homme le moins heureux, de l'enfant le mieux nourry, de l'enfant le plus mal nourry, & du ſoldat le moins mal equippé*. Et en tous les autres cas il en eſt de meſme que de *plus*.

Sieger, Taſſer.

Sieger, pour *aſsieger*; & *taſſer* pour *entaſſer*, ne valent rien; C'eſt vne faute familiere à de certaines Prouinces, & particuliere-

ment à la Normandie, où l'on vſe du ſimple, au lieu du compoſé, comme, *ſieger vne ville*, & *taſſer du bled*, pour dire, *aſsieger vne ville*, & *entaſſer du bled*.

Le onzieſme.

PLuſieurs parlent & eſcriuent ainſi, mais tres-mal. Il faut dire, *l'onzieſme*; car ſurquoy fondé, que deux voyelles de cette nature, & en cette ſituation, ne facent pas ce qu'elles font par tout, qui eſt que la premiere ſe mange? Voicy vne coniecture fort vrayſemblable de ce qui a donné lieu à cette erreur, & ie croit que tout le monde en demeurera d'accord. C'eſt que l'on a accouſtumé de dire en contant, *le premier*, *le ſecond*, *le troiſieſme*, & ainſi generalement de tous les autres, juſques à dire, *le centieſme*, *le millieſme*, tous les nombres commençans par vne conſone, qui fait que l'on dit *le*, deuant, n'y ayant pas lieu de faire l'eliſion de la voyelle *e*. Et comme il n'y a qu'vn ſeul nombre en tout, qui commence par vne voyelle, qui eſt *onze*, *onzieſme*, on a pris vne telle habitude de dire *le*, & deuant & aprés le nombre *onzieſme*, parce que tous les autres nombres commencent par des conſones, que quand ce vient à *onzieſme*, on le traite comme les autres, ſans ſonger qu'il commence par vne voyelle, & que l'*e* de l'ar-

ticle *le*, ſe mange, & qu'il faut dire, *l'onzieſme*, & non pas, *le onzieſme*. Du reſte, il faut eſcrire *onze*, & *onzieſme*, auec vn *o*, & non pas auec vn *u*.

Sur le minuit.

C'Eſt ainſi que depuis neuf ou dix ans toute la Cour parle, & que tous les bons Autheurs eſcriuent. C'eſt pourquoy il n'y a plus à deliberer, il faut dire & eſcrire, *ſur le minuit*, & non pas *ſur la minuit*, bien qu'vne infinité de gens trouuent cette façon de parler inſupportable. Il eſt vray que depuis peu j'ay eſté ſurpris de trouuer *ſur le minuit*, dans la traduction d'Arrian faite en noſtre langue, par vn des meilleurs Eſcriuains de ce temps-là, & imprimée à Paris fort correctement par Federic Morel, excellent Imprimeur, l'année 1581. Il eſt certain que *ſur la minuit*, eſt comme l'on a touſjours dit, & comme la raiſon veut que l'on die; parce que *nuit*, eſtant feminin, l'article qui va deuant doit eſtre feminin auſſi, ſans que l'addition de *mi*, puiſſe changer le genre, (On dit neantmoins *minuit ſonné*, & jamais *minuit ſonnée*,) Ainſi on dit, *ſur le midy*, parce que *dy*, ſignifiant *jour*, eſt maſculin, comme ſi l'on diſoit, *my-jour*. Que ſi l'on repart que ce n'eſt pas le mot qui ſuit *mi-*, comme fait *nuit*, en ce mot de *minuit*.

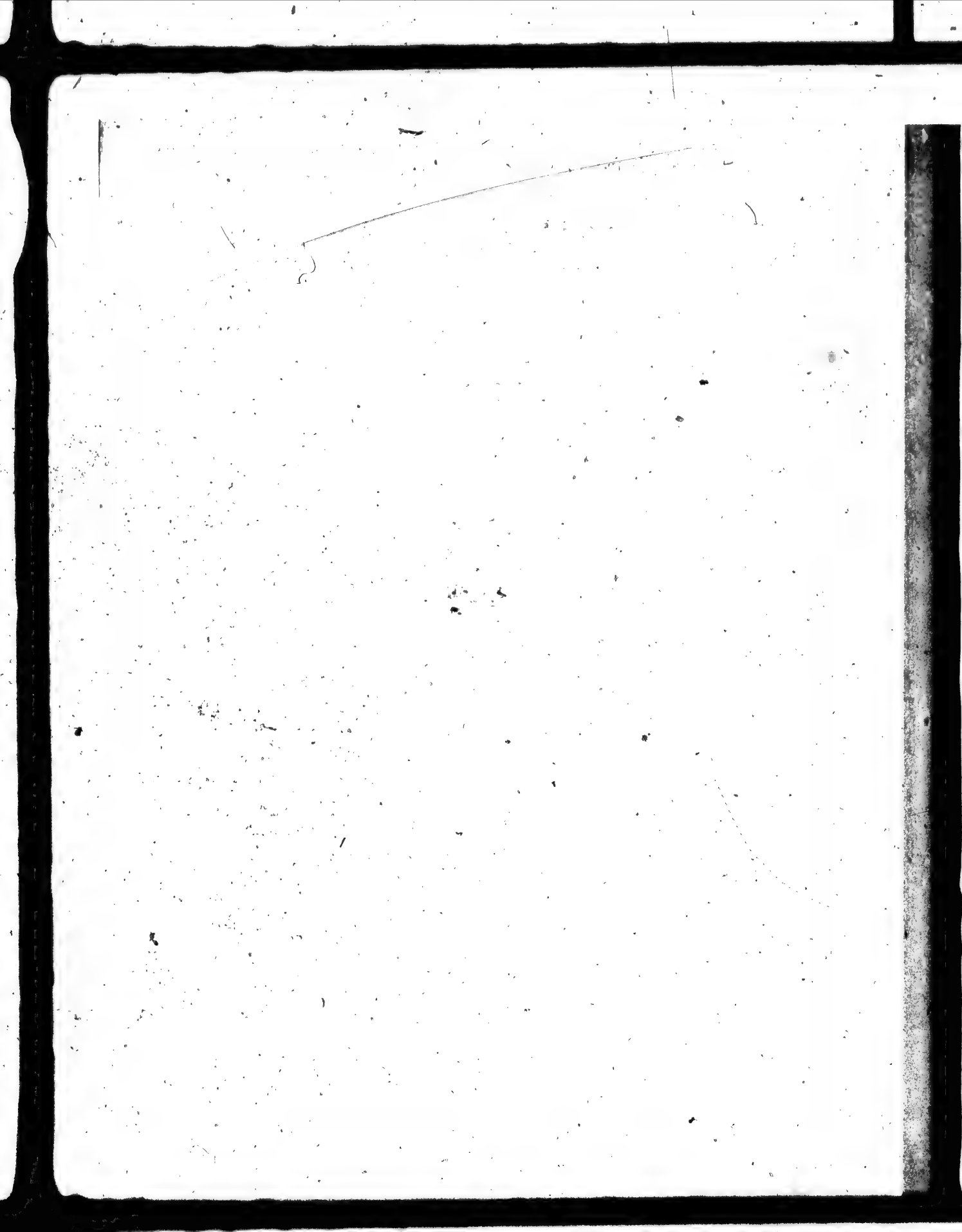
qui doit reigler le genre du mot entier & composé, & que pour preuue on allegue qu'on dit, *à la mi-Aouſt*, quoy qu'*Aouſt* ſoit maſculin, on reſpond, qu'en ce lieu là on ſous-entend vn mot feminin, qui eſt *feſte*, comme qui diroit *à la feſte de mi-Aouſt*. Et pour moy, ie croirois que *ſur le midy*, a eſté cauſe que l'on a dit *ſur le minuit*, comme *à la mi-Aouſt*, a eſté cauſe que l'on a dit ainſi de tous les autres mois, *à la mi-May*, *à la mi-Iuin*, *&c.* Malherbe, *On croit*, dit-il, *que l'on partira à la mi-Iuin.* Mais toutes ces conjectures importent peu.

Verbes regiſſans deux cas, mis auec vn ſeul.

EXemple, *ayant ambraſſé, & donné la benediction à ſon fils.* Nos excellens Eſcriuains modernes condamnent cette façon de parler, parce, diſent-ils, qu'*embraſſé*, regit l'accuſatif, & *donné* regit le datif, tellement que ces deux verbes ne peuuent s'accorder enſemble pour regir vn meſme cas, & ainſi l'on n'en ſçauroit faire la conſtruction auec le nom qui ſuit; car *embraſſé*, veut que l'on die *embraſſé ſon fils*, & neantmoins en l'exemple propoſé il y a, *à ſon fils*; De meſme, ſi l'on changeoit l'ordre des verbes en ce meſme exemple, & que l'on diſt, *ayant donné la benediction, & embraſ-*

ſé ſon fils, on feroit encore la meſme faute, parce que *donné*, regit le datif, & neantmoins il y a *ſon fils*, qui eſt accuſatif. Cette reigle eſt fort belle, & tres conforme à la pureté & à la netteté du langage, qui demande pour la perfection que les deux verbes ayent meſme regime, comme *ayant embraſſé & baisé ſon fils, ayant fait des careſſes, & donné la benediction à ſon fils*, car en ces deux exemples les deux verbes n'ont qu'vne meſme conſtruction.

Il y a fort peu que l'on commence à practiquer cette reigle, car ny Amyot, ny meſmes le Cardinal du Perron, ny M. Coeffeteau, ne l'ont jamais obſeruée. Certes en parlant on ne l'obſerue point, mais le ſtile veut eſtre plus exact. Les Grecs ny les Latins ne faiſoient point ce ſcrupule, fondez ſans doute ſur ce que le cas regi par le premier verbe eſt ſous-entendu, comme en l'exemple propoſé, *ayant embraſſé & donné la benediction à ſon fils*, on ſous-entend *ſon fils*, aprés *ayant embraſſé*. C'eſt pourquoy ie ne condamne pas abſolument cette façon de parler, mais parce qu'en toutes choſes il faut tendre à la perfection, ie ne voudois plus eſcrire ainſi, & j'exhorte à en faire de meſme ceux, qui ont quelque ſoin de la netteté du ſtile.



Vn NOM & vn VERBE regiſſans deux cas differens, mis auec vn ſeul cas.

EXemple, *afin de le conjurer par la memoire, & par l'amitié qu'il auoit portée à ſon pere*, dit vn celebre Eſcriuain. Ie dis que la meſme reigle qui s'obſerue aux verbes, ſe doit auſſi obſeruer aux noms, & qu'il n'y a pas moyen de conſtruire l'exemple propoſé, qu'en ſous-entendant *de ſon pere*, immediatement aprés *la memoire*. Il eſt certain que ce n'eſt point eſcrire nettement, que d'eſcrire ainſi, & que meſmes il y a vne double faute en cét exemple, l'vne que ces mots, *par la memoire*, ne ſe ſçauroient pas conſtruire auec ce datif, *à ſon pere*; & l'autre, qu'il *auoit portée* ne s'accommode pas à ce mot, *la memoire*, mais ſeulement à celuy-cy *l'amitié*. Voicy vn autre exemple ſelon la reigle, *affin de le coniurer par l'eſtime & par l'affection qu'il auoit pour ſon pere*, car *eſtime*, & *affection*, ſont deux mots qui s'accordent enſemble, & ne demandent qu'vne meſme conſtruction, qu'ils ont icy doublement, & au verbe *auoit*, & en la prepoſition, *pour*. Ceux qui ne ſe ſoucieront pas de perfectionner leur langue, ny leur ſtile, ſe pourront encore diſpenſer de cette reigle; mais ces Remarques ne ſont pas pour eux.

Tomber, Tumber.

IL faut dire, *tomber*, auec vn *o*, quoy que j'entende dire ſouuent à des perſonnes qui parlent tres-bien, *tumber* auec vn *u*, mais je ne le tiens pas ſupportable.

POVRCE, pour *à cauſe de cela*, ou *partant. Parainſi.*

VN de nos plus celebres Autheurs a eſcrit, *le vice gaigne tousjours, & pour ce, il le faut chaſſer auant qu'il ſoit tourné en habitude.* Ie dis, que ce *pour ce*, pour dire *partant*, ou *à cauſe de cela*, n'eſt pas bon, & qu'il ne doit jamais eſtre employé à cét vſage. Il ſe diſoit autrefois, mais il ne ſe dit plus.

De meſme, *par ainſi*, dont M. Coeffeteau, & M. de Malherbe ſe ſeruent ſi ſouuent en ce meſme ſens, n'eſt preſque plus en vſage ; On dit ſimplement *ainſi*, ſans *par*.

Vn adjectif auec deux ſubſtantifs de different genre.

EXemple, *Ce peuple a le cœur & la bouche ouuerte à vos loüanges.* On demande s'il faut dire *ouuerte*, ou *ouuerts*. M. de Malherbe

disoit, qu'il falloit euiter cela comme vn escueil, & ce conseil est si sage, qu'il semble qu'on ne s'en sçauroit mal trouuer; Mais il n'est pas question pourtant de gauchir tousiours aux difficultez, il les faut vaincre, & establir vne reigle certaine pour la perfection de nostre langue. Outre que bien souuent voulant euiter cette mauuaise rencontre, on perd la grace de l'expression, & l'on prend vn destour qui n'est pas naturel. Les Maistres du mestier reconnoissent aisément cela. Comment dirons-nous donc? Il faudroit dire, *ouuerts,* selon la Grammaire Latine, qui en vse ainsi, pour vne raison qui semble estre commune à toutes les langues, que le genre masculin estant le plus noble, doit predominer toutes les fois que le masculin & le feminin se trouuent ensemble; mais l'oreille a de la peine à s'y accommoder, parce qu'elle n'a point accoustumé de l'oüir dire de cette façon, & rien ne plaist à l'oreille, pour ce qui est de la phrase & de la diction, que ce qu'elle a accoustumé d'oüir. Ie voudrois donc dire, *ouuerte*, qui est beaucoup plus doux, tant à cause que cét adjectif se trouue joint au mesme genre auec le substantif qui le touche, que parce qu'ordinairement on parle ainsi, *qui est la raison decisiue*, & que par consequent l'oreille y est toute accoustumée. Or qu'il soit vray que l'on parle ainsi

d'ordinaire dans la Cour, ie l'aſſeure comme y ayant pris garde ſouuent, & comme l'ayant fait dire de cette ſorte à tous ceux à qui ie l'ay demandé, par vne certaine voye qu'il faut tousjours tenir, quand on veut ſçauoir aſſeurément ſi vne choſe ſe dit, ou ſi elle ne ſe dit pas. Mais qu'on ne s'en fie point à moy, & que chacun ſe donne la peine de l'obſeruer en ſon particulier.

Neantmoins M. de Malherbe a eſcrit, *il le faut eſtre en lieu, où le temps, & la peine ſoient bien employez*. On reſpond que cét exemple n'eſt pas ſemblable à l'autre, & qu'en celuy-cy il faut eſcrire, comme a fait M. de Malherbe, parce que deux ſubſtantifs qui ne ſont point ſynonimes, ny approchans, comme *le temps*, & *la peine*, regiſſent neceſſairement vn pluriel, lors que le verbe paſſif vient aprés auec le verbe ſubſtantif, ou que le verbe ſubſtantif eſt tout ſeul, comme *le mary & la femme ſont importuns*, car on ne dira jamais, *le mary & la femme eſt importune*, parce que deux ſubſtantifs differens demandent le pluriel au verbe qui les ſuit, & dés que l'on employe le pluriel au verbe, il le faut employer auſſi à l'adjectif, qui prend le genre maſculin, comme le plus noble, quoy qu'il ſoit plus proche du feminin.

La queſtion n'eſt donc pas pour l'exemple de M. de Malherbe; car la choſe eſt ſans

difficulté, & ſans exception, mais pour l'exemple qui eſt le ſujet de cette Remarque, où le dernier ſubſtantif *bouche*, eſt joint immédiatement à ſon adjectif *ouuerte* ſans qu'il y ayt aucun verbe ny ſubſtantif, ny autre entre deux; comme on dit, *les pieds & la teſte nue*, & non pas, *les pieds & la teſte nuds*.

Songer pour *penſer*.

IL y en a qui ne le peuuent ſouffrir, mais ils n'ont pas raiſon; car qu'ont-ils à dire contre l'Vſage, qui le fait dire & eſcrire ainſi à tout le monde? Ils alleguent, que *ſonger*, ſignifie tout autre choſe; comme ſi premierement il falloit diſputer auec l'Vſage par raiſon, & que d'ailleurs ce fuſt vne choſe bien extraordinaire en toutes ſortes de langues, que les mots equiuoques, car il en faudroit donc bannir tous les autres auſſi bien que celuy-cy, ſi cette raiſon auoit lieu. Non ſeulement ce n'eſt pas vne faute de dire, *ſonger*, pour *penſer*, comme, *vous ne ſongez pas à ce que vous faites*, mais il a beaucoup plus de grace, & eſt bien plus François, que de dire, *vous ne penſez pas à ce que vous faites*.

QVI, au commencement d'vne periode.

NOus auons quelques Eſcriuains, qui aprés auoir fait vne longue periode ſans auoir acheué ce qu'ils veulent dire, ſe ſont auiſez d'vn mauuais expedient, pour faire d'vn coſté que la periode ne paſſe pas les bornes, & que d'autre-partils y puiſſent adiouſter ce qui luy manque. Voicy comme ils font. Quand le ſens eſt complet, ils mettent *vn point*, & puis commencent vne autre periode par le relatif, *qui*. Or ce *qui*, relatif, eſt incapable de commencer vne periode, ny d'auoir jamais *vn point* deuant luy, mais tousjours *vne virgule*, tellement qu'il le faut ioindre à la periode precedente, & alors elle ſe trouue d'vne longueur demeſurée & monſtrueuſe. Au lieu d'exemple, figurez vous vne periode, qui ayt toute l'eſtenduë qu'on luy peut ſouffrir, & qu'au lieu de la fermer, on vouluſt encore y ajouſter vn membre commençant par *qui*, certainement elle ſeroit inſuportable. Ie dis donc, que de faire *vn point* deuant ce *qui*, & de commencer vne autre periode par ce mot, eſt vn fort mauuais remede, dont nous n'vſons jamais en noſtre langue. Il eſt vray que les Latins ſe donnent ordinairement cette licence, & c'eſt à leur imitation que les Eſcriuains dont ie parle, le font: mais nous Som-

mes plus exacts en noſtre langue, & en noſtre ſtile, que les Latins, ny que toutes les Nations dont nous liſons les eſcrits.

Comme ie faiſois cette Remarque, j'ay heureuſement rencontré vn paſſage d'vn des meilleurs Autheurs de l'Antiquité, qui me fournit vn bel exemple de ce que ie viens de dire. Il m'a ſemblé qu'il ne ſeroit pas mal à propos de le mettre icy pour vn plus grand éclaiciſſement. *Anxium Regem tantis malis circumfuſi amici, vt meminiſſet orabant, animi ſui magnitudinem vnicum remedium deficientis exercitus eſſe, cùm ex ijs qui præceſſerant ad capiendum locum caſtris, duo occurrunt vtribus aquam geſtantes, vt filiis ſuis quos in eodem agmine eſſe, & ægrè pati ſitim non ignorabant, occurrerent.* Il ſeroit temps que la periode finiſt là ; & ie ſçay bien qu'en noſtre langue, à peine la pourroit-on ſouffrir plus longue. Neantmoins ce grand homme, qu'on admire particulierement pour l'excellence du ſtile, paſſe outre, & ajouſte, *Qui cùm in Regem incidiſſent, alter ex ijs vtre reſoluto, vas quod ſimul ferebat implet, porrigens regi.* Quelques-vns donc de nos Autheurs qui traduiroient ce paſſage en François, finiroient la periode à *occurrerent*, ſçachant bien qu'on ne la leur ſouffriroit pas plus longue ; mais voicy ce qu'ils feroient en ſuite, & qu'il ne faut pas faire : ils mettroient là *vn point*, & puis commence-

roient vne autre periode par *qui*, eſcriuant le *Q*, d'vne lettre maiuſcule. Au reſte, tous les Latins en vſent ainſi, & Ciceron le premier. Voyez ſi j'ay raiſon de dire, que nous ſommes plus reguliers qu'eux. Ce n'eſt pas ſeulement en cela, c'eſt en beaucoup d'autres choſes, que ie remarqueray ſelon les occaſions.

S'il faut dire, Si c'eſtoit moy qui euſſe fait cela, ou *ſi c'eſtoit moy qui euſt fait cela.*

LA pluſpart aſſeurent, qu'il faut dire, *ſi c'eſtoit moy qui euſſe fait cela*, & non pas, *qui euſt fait cela*. Car pourquoy faut-il que *moy* regiſſe vne autre perſonne que la premiere? Cette raiſon ſemble conuaincante; mais outre la raiſon, voyons l'Vſage de la langue en la premiere perſonne du pluriel, a-t-on jamais dit, *ſi c'eſtoient nous qui euſſent fait cela*. Or ſi l'on parloit ainſi au pluriel, il faudroit parler de meſme au ſingulier; Mais ſans doute tout le monde dit, *ſi c'eſtoient nous qui euſſions fait cela*. En vn mot, les perſonnes du verbe doiuent reſpondre par tout à celles des pronoms perſonnels, & il faut dire, *ſi c'eſtoit moy, qui euſſe fait cela, ſi c'eſtoit toy qui euſſes fait, luy qui euſt fait, nous qui euſſions fait, &c.* Neantmoins ie viens d'apprendre d'vne perſonne

tres-

tres-ſçauante en noſtre langue, qu'encore que la Reigle veüille que l'on die *euſſe*, auec *moy*, le plus grand Vſage dit, *euſt*. Il ajouſte, ce qui eſt tres-vray, que l'Vſage fauoriſe ſouuent des ſolecifmes, & qu'en cet endroit il ne condamneroit pas *euſt*, quoy qu'il condamne ce meſme abus en beaucoup d'autres rencontres, comme ſi l'on dit, *ce n'eſt pas moy qui l'a fait*, il faut ſans doute dire, *qui l'ay fait*. Pour moy j'ay quelque opinion que ceux qui prononcent *qui euſt*, pour, *qui euſſe*, ou, *qui euſſes*, en la premiere & en la ſeconde perſonne, ne le font pas pour ſe ſeruir de la troiſieſme, *qui euſt*, mais qu'ils mangent cette derniere ſyllabe par abreuiation, comme quand on dit communement en parlant, *auous dit*, *auous fait*, pour, *auez vous dit*, *auez vous fait*. Mais comme *auous* ne s'eſcrit jamais; quoy qu'il ſe die, auſſi il ſe pourroit faire que l'on diroit *euſt*, en parlant, mais qu'il faudroit tousjours eſcrire *euſſe*, & *euſſes*, aux deux perſonnes. Et c'eſt le plus ſeur d'en vſer ainſi, puis que meſmes ceux qui approuuent *euſt*, ne deſapprouuent pas l'autre. Outre qu'*eus*, eſtant la premiere perſonne du preterit de l'indicatif, peut-eſtre que ceux qui diſent, *ſi c'eſtoit moy qui euſt fait cela*, penſent dire, *qui eus fait cela*, le diſant à l'indicatif, au lieu de le dire au ſubjonctif.

re à de certaines Prouinces, & particuliere-

Aye, ou *ait.*

LE verbe *auoir*, en l'optatif & au ſubjonctif, ne dit jamais, *aye*, en la troiſieſme perſonne, mais tousjours *ayt*, ſoit en vers, ou en proſe. Ce n'eſt pas qu'autrefois on n'ait eſcrit, *aye*, mais on ne l'eſcrit plus qu'en la premiere perſonne : comme, *ie prie Dieu que j'aye bon ſuccés de, &c.* & *qu'il ayt bon ſuccés, afin que j'aye, & afin qu'il ayt.*

PARCE QVE, ſeparé en trois mots.

IL ne le faut jamais dire. En voicy vn exemple pour me faire entendre. Vn de nos grands Autheurs eſcrit, *Il m'a adouci cette mauuaiſe nouuelle* PAR CE *qu'il me mande de la bonne volonté qu'en cette occaſion le Roy a teſmoignée pour vous.* On voit clairemenr que, *parce que*, ne doit point eſtre employé de cette ſorte, à cauſe que l'on a tellement accouſtumé de ne le voir qu'en deux mots ſignifier, *quia*, & rendre raiſon des choſes, que lors qu'on l'employe à vn autre vſage, il ſurprend le lecteur, & plus encore l'auditeur, qui ne peut pas remarquer dans la prononciation de celuy qui parle, cette diſtinction, comme le lecteur la peut remarquer en liſant, tellement que cela empeſche qu'on ne ſoit bien enten-

du, ou pour le moins, qu'on ne le ſoit ſi prontement, qui eſt vn grand defaut à celuy qui parle, ou qui eſcrit. Car en cét exemple, *parce qu'il me mande de la bonne volonté*, n'a point de ſens, ſi ce, *par ce que*, eſt pris pour *quia*, ou, *à cauſe que*, comme d'abord tout le monde le prendra pour cela.

OV, aduerbe pour le pronom relatif.

L'Vſage en eſt elegant, & commode, par exemple, *le mauuais eſtat où ie vous ay laiſſé*, eſt incomparablement mieux dit, que *le mauuais eſtat auquel ie vous ay laiſſé*. Le pronom, *lequel*, eſt d'ordinaire ſi rude en tous ſes cas, que noſtre langue ſemble y auoir pourueu, en nous donnant de certains mots plus doux & plus courts, pour ſubſtituer en ſa place, comme, *où*, en cét exemple, & *dont*, &, *quoy* en vne infinité de rencontres, ainſi qu'il ſe voit dans les Remarques de ces mots là

Quoy que.

IL faut prendre garde de ne le mettre jamais aprés *que*, comme, *ie vous aſſeure que quoy que ie vous aime*, &c. à cauſe de la cacophonie, il faut dire, *que bien*, ou *qu'encore que*, qui eſt peut-eſtre plus doux, n'y ayant qu'vn *que*, entier.

Liberal arbitre.

C'Eſt vne façon de parler, dont Amiot, & tous les anciens Eſcriuains ont vſé, & dont pluſieurs modernes vſent encore. Rien ne la deffend que le long vſage, qui continuë touſjours; car *liberal*, ne veut pas dire *libre*, qui eſt ce que l'on pretend dire, quand on dit, *liberal arbitre*. Quelques-vns ont voulu rendre raiſon d'vne phraſe ſi eſtrange, diſant que *liberal*, ſe prend là comme les Latins le prennent, quand ils appellent *ingenium liberale, indolem liberalem*, vne ame bien née, comme ſi, *liberal*, en ce ſens, eſtoit oppoſé à *ſeruile*, & que l'on vouluſt dire, que le franc arbitre eſt conuenable à vne ame bien née, au lieu que les ames ſeruiles, qui n'agiſſent que par contrainte, ſemblent eſtre priuées de l'vſage de leur liberté. D'où eſt venu, ajouſtent ils, qu'encore en François nous appellons, *les arts liberaux*, ceux qui appartiennent aux perſonnes d'honneur, comme ſi ces arts eſtoient oppoſſez aux arts mecaniques, qui ne ſont exercez que par des gens du commun. Ie ne voudrois pas abſolument rejetter cette penſée, mais elle me ſemble bien ſubtile, & tirée de loin. Il vaut mieux auoüer franchement, que l'Vſage l'a ainſi voulu, comme en pluſieurs autres façons de parler, contre toute

ſorte de raiſon. D'autres diſent, qu'au lieu de *libre arbitre*, qui neantmoins eſt tres-François, on a dit, *liberal arbitre*, pour euiter la dureté des deux *b*, & des deux *r*, qui ſe rencontrent & s'entre-choquent en ces deux mots *libre arbitre*, mais c'eſt vne mauuaiſe raiſon. Tant y a qu'on ledit, & qu'on l'eſcrit encore aujourd'huy, mais le plus ſeur, & le meilleur eſt de dire & d'eſcrire, *le franc arbitre.*

Prochain, voiſin.

CEs deux mots ne reçoiuent jamais de comparatif, ny de ſuperlatif. On ne dit point, *plus prochain*, *tres-prochain*, *plus voiſin*, *tres-voiſin.* On n'vſe de l'vn & de l'autre que dans le ſimple poſitif, *prochain*, *voiſin.* Cette Remarque eſt curieuſe, & d'autant plus neceſſaire, que ie vois commettre cette faute à quelques-vns de nos meilleurs Eſcriuains. Il faut dire, *plus proche*, *tres-proche*, au lieu de, *plus prochain*, *plus voiſin*, *tres-prochain*, *tres-voiſin.* Par exemple on dit, *à la maiſon la plus proche*, & non pas, *à la maiſon la plus prochaine*, *ny la plus voiſine.* Et, *ie ſuis tres-proche*, ou, *fort proche de là*, & non pas, *tres-prochain*, ny, *tres-voiſin.* Où il faut remarquer que *fort*, qui eſt vne marque de ſuperlatif, ne ſe joint non plus à *prochain*,

& *voiſin*, que, *plus*, &, *tres*; car on ne dira pas, *ie ſuis fort prochain*, ny, *fort voiſin*. Le peuple dit abuſiuement, *c'eſt mon plus prochain voiſin*, mais il faut dire, *c'eſt mon plus proche voiſin*.

Proches, pour *parens*.

PResque tout le monde le dit, comme, *ie ſuis abandonné de mes proches; tous mes proches y conſentent*, mais quelques vns font difficulté d'en vſer. Ie me ſouuiens que M. Coeffeteau ne le pouuoit ſouffrir., enquoy il eſt ſuiuy encore aujourd'huy par des gens de la Cour, de l'vn & de l'autre ſexe.

Y, pour *luy*.

EXemple, *j'ay remis les bardes de mon frere à vn tel, afin qu'il les y donne*, pour dire, *afin qu'il les luy donne*. C'eſt vne faute toute commune parmy nos Courtiſans. D'autres diſent, *afin qu'il luy donne*, ſans dire, *les*, comme nous l'auons deſia remarqué.

Y deuant EN, & non pas aprés.

IL faut dire, *il y en a*, & jamais, *il en y a*, comme l'on diſoit anciennement.

Y, auec les pronoms.

IL faut dire, *menez y moy*, & non pas, *menez my*, & au ſingulier auſſi, *menes-y moy*, & non pas, *mene-m'y*. Et cela à cauſe du mauuais & ridicule ſon que fait, *menez-m'y*, & *mene-m'y*, car on dit bien, *menez-nous y*, qui eſt la meſme conſtruction & le meſme ordre des paroles, & *menez-les y* auſſi; parce que la cacophonie ne s'y rencontrent pas ſi grande, qu'aux deux autres. On dit encore, *mene l'y*, & *menez-l'y*, à cauſe que la lettre, *l*, ne ſonne pas ſi mal en cét endroit que l'*m*. Outre que *mi*, de ſoy a vn mauuais ſon. De meſme on dit, *enuoyez-y moy*, & non pas, *enuoyez-m'y*, *portez-y moy*, & non, *portez-m'y*, mais oüy bien, *enuoyez-nous y*, *enuoyez-l'y*, *portez-nous-y*, *portez l'y*. Cela ſe dit en parlant, mais ie ne voudrois pas l'eſcrire, que dans vn ſtile fort bas. Ie l'euiterois en prenant quelque deſtour. Ie ferois venir à propos de dire *là* pour *y*, comme *portez-moy là*, *enuoyez-moy là*.

TOVT, aduerbe.

C'Eſt vne faute que preſque tout le monde fait, de dire, *tous*, au lieu de *tout*. Par exemple, il faut dire, *ils ſont tous eſtonnez*, & non pas, *tous eſtonnez*, parce que *tout* en cét en-

droit n'eſt pas vn nom, mais vn aduerbe, & par conſequent indeclinable, qui veut dire, *tout à fait*, *omnino* en Latin. *Ils ſont tout autres que vous ne les auez veus*, & non pas *tous autres*. *Ils crient tous d'vne voix*, c'eſt comme il faut parler, & eſcrire grammaticalement, mais on ne laiſſe pas de dire oratoirement *tous d'vne voix*, & il eſt plus elegant à cauſe de la figure que fait l'antitheſe de *tous*, & *d'vne voix*. Ce n'eſt pas encore qu'on ne puiſſe dire, *tous eſtonnez*, quand on veut dire que, *tous* le ſont, mais nous ne parlons pas du nom, nous parlons de l'aduerbe, qui ſe joint aux adjectifs, ou pour l'ordinaire aux participes paſſifs, comme, *ils ſont tout ſales*, *ils ſont tout rompus*.

Mais cela n'a lieu qu'au genre maſculin, car au feminin il faut dire, *toutes*, *elles ſont toutes eſtonnées*, *toutes eſplorées*, l'aduerbe, *tout*, ſe conuertiſſant en nom, pour ſignifier neantmoins ce que ſignifie l'aduerbe, & non pas ce que ſignifie le nom. Car quand on dit, *elles ſont toutes ſales*, *elles ſont toutes rompuës*, TOVTES, veut dire, *tout à fait*, *entierement*, comme qui diroit, *elles ſont tout à fait ſales*, *toutes à fait rompuës*. La bizarrerie de l'Vſage a fait cette difference, ſans raiſon, entre le maſculin, & le feminin.

Il y a pourtant vne exception en cette reigle du genre feminin. C'eſt qu'auec *autres*, feminin, il faut dire, *tout*, & non pas *toutes*. Exemple,

ple, *les dernieres figues que vous m'enuoyaſtes, eſtoient tout autres que les premieres*, & non pas, *eſtoient tout autres*. Mais ce n'eſt qu'au pluriel, car au ſingulier il faut dire, *toute*, comme, *j'ay veu l'eſtoffe que vous dites, elle eſt toute autre que celle-cy*. Ie n'ay remarqué que ce ſeul mot qui ſoit excepté de la Reigle, car par tout ailleurs & au ſingulier & au pluriel, il faut que *tout*, aduerbe, ſe change en l'adjectif *toute*, & *toutes*, quand il eſt auec vn adjectif feminin, *elle eſt toute telle qu'elle eſtoit, elles ſont toutes telles que vous les auez veuës*.

Vinrent, & *vindrent*.

TOus deux ſont bons, mais *vinrent*, eſt beaucoup meilleur & plus vſité. M. Coeffeteau dit tousjours *vinrent*, & M. de Malherbe, *vindrent*. Toute la Cour & tous les Autheurs modernes diſent, *vinrent*, comme plus doux. De meſme en ſes compoſez, & aux autres verbes de cette nature, *reuinrent, deuinrent, ſouuinrent*, & leurs ſemblables, plus elegamment que *reuindrent, deuindrent, ſouuindrent*, *&c.* l'on dit auſſi, *tinrent* plutoſt que *tindrent*, qui neantmoins eſt bon, *ſouſtinrent, maintinrent*, pluſtoſt que, *ſouſtindrent*, & *maintindrent*.

Print, prindrent, prinrent.

TOus trois ne valent rien, ils ont eſté bons autresfois, & M. de Malherbe en vſe tousjours, *Et d'elle prindrent le flambeau, dont il deſolerent leur terre, &c.* Mais aujourd'huy l'on dit ſeulement, *prit*, & *prirent*, qui ſont bien plus doux.

Quand la dyphtongue OI, doit eſtre prononcée comme elle eſt eſcrite, ou bien en AI.

A la Cour on prononce beaucoup de mots eſcrits auec la dyphtongue *oi*, comme s'ils eſtoient eſcrits auec la dyphtongue *ai*, parce que cette derniere eſt incomparablement plus douce & plus delicate. A mon gré c'eſt vne des beautez de noſtre langue à l'oüir parler, que la prononciation d'*ai*, pour *oi*; *Ie faiſais*, prononcé comme il vient d'eſtre eſcrit, combien a-t-il plus de grace que, *je faiſois*, en prononçant à pleine bouche la dyphtongue *oi*, comme l'on fait d'ordinaire au Palais? Mais parce que plusieurs en abuſent, & prononcent *ai*, quand il faut prononcer *oi*, il ne ſera pas inutile d'en faire vne remarque. Vne infinité de gens diſent, *mains*, pour dire *moins*, & par conſequent

neantmains, pour *neantmoins*, *je dais*, *tu dais*, *il dait*, pour dire, *je dois*, *tu dois*, *il doit*, ce qui eſt inſupportable. Voicy quelques reigles pour cela.

Premierement, dans tous les monoſyllabes on doit prononcer *oi*, & non pas *ai*, comme *moins*, auec ſon compoſé *neantmoins*, *loy*, *bois*, *dois*, *quoy*, *moy*, *toy*, *ſoy*, *mois*, *foy*, & tous les autres, dont le nombre eſt grand. Il y en a fort peu d'exceptez, comme *froid*, *crois*, *droit*, *ſoyent*, *ſoit*, que l'on prononce en *ai*, *fraid*, *crais*, *drait*, *ſaient*, *ſait*; ſi ce n'eſt quand on dit *ſoit*, pour approuuer quelque choſe, car alors il faut dire *ſoit*, & non pas *ſait*, & quand il ſignifie *ſiue*, par exemple on dira, *ſoit que cela ſait ou non*, en prononçant ces deux *ſoit*, de la façon qu'ils viennent d'eſtre eſcrits. Dans tous les mots terminez en *oir*, comme *mouchoir*, *parloir*, *receuoir*, *mouuoir*, *&c.* ſans exception, on prononce tousjours, *oi*, & jamais *ai*.

On prononce tousjours auſſi *oi*, & non pas *ai* aux trois perſonnes du ſingulier preſent de l'indicatif des verbes qui terminent en *çois*, comme *conçois*, *reçois*, *apperçois*, car on ne dit jamais, *je conçais*, *je reçais*, *apperçais*.

Tantoſt on prononce *oi*, & tantoſt *ai*, aux ſyllabes qui ne ſont pas à la fin des mots, comme on dit, *boire*, *memoire*, *gloire*, *foire*, *&c.* & non pas, *baire*, *memaire*, *glaire*, *faire*, qui ſeroit vne prononciation bien ridicule; Et l'on pro-

nonce, *craire*, *accraire*, *creance*, *craiſtre*, *accraiſtre*, *connaiſtre*, *paraiſtre*, *&c.* pour *croire*, *accroire*, *croyance*, *&c.* Quelques-vns diſent, *veage*, pour *voyage*, mais il ne ſe peut ſouffrir, non plus que *Reaume*, pour *Royaume*. On peut neantmoins aſſeurer, que preſque par tout *oi*, ne finiſſant pas le mot, ſe prononce en *oi*, & non pas en *ai*. Ainſi il faut dire, *auoine*, auec toute la Cour, & non pas *aueine* auec tout Paris.

Le grand vſage dont de la dyphtongue *ai*, pour *oi*, c'eſt au ſingulier du preterit imparfait de l'indicatif, *je faiſais*, *tu faiſais*, *il faiſait*, pour, *je faiſois*, *tu faiſois*, *il faiſoit*. *I'eſtais*, *j'auais*, *j'allais*, en toute les trois perſonnes de meſme, & en la troiſieſme perſonne du pluriel, *ils faiſaient*. Cette Reigle eſt ſans exception.

L'*ai*, ſe prononce encore pour *oi*, aux trois perſonnes du ſingulier preſent de l'indicatif, comme, *je connais*, *tu connais*, *il connaiſt*, pour, *je connois*, *tu connois*, *il connoiſt*. Mais ce n'eſt qu'en certains mots, qui ſont en fort petit nombre; Car les verbes qui ſont compoſez d'vn verbe monoſyllabe, comme, *je preuois*, *je reuois*, *j'entre-uois*, *j'entr-ois*, & autres ſemblables, n'y ſont pas compris, à cauſe qu'ils ſont compoſez d'vn verbe ſimple monoſyllabe *vois*, & *ois*, dont la dyphtongue ſe prononce en *oi*, & non pas en *ai*.

Ai, ſe prononce encore pour *oi*, à la fin des noms Nationnaux, & Prouinciaux, ou des habitans des villes, comme *Françaís*, *Anglais*, *Hollandais*, *Milanais*, *Polonnais*, *&c.* pour *François*, *Anglois*, *Hollandois*, *Milanois*, *&c.* On dit pourtant *Genois*, *Suedois*, & *Liegeois*, & non pas *Genais*, *Suedais*, ny *Liegeais*. Il ſe prononce auſſi à l'optatif & au ſubjonctif en toutes les trois perſonnes du ſingulier, comme *je voudrais*, *tu voudrais*, *il voudrait*, pour *je voudrois*, *tu voudrois*, *il voudroit*, & en la troiſieſme du pluriel, *ils voudraient*. Et ainſi des autres dont le nombre eſt infini.

Le verbe ſçauoir, ſuiui d'vn infinitif.

EXemple, *Il marcha contre les ennemis, qu'il ſçauoit auoir paſſé la riuiere, Il fit du bien à tous ceux qu'il ſçauoit auoir aimé ſon fils.* Cette façon de parler, & pluſieurs autres ſemblables, ſont fort en vſage, parce qu'elles ſont fort commodes, & qu'elles abregent l'expreſſion; Outre qu'elles oſtent la rudeſſe qu'il y auroit à dire, *il marcha contre les ennemis qu'il ſçauoit qui auoient paſſé la riuiere, qu'il ſçauoit qui auoient aimé ſon fils.* Car ce ſont les deux façons ordinaires, dont on exprime cela. Mais pour en dire la verité, ie ne voudrois jamais me ſeruir de la derniere, & rarement de l'au-

TROYES

tre, non pas que ie la croye mauuaiſe, puis que tous nos meilleurs Autheurs s'en ſeruent, qui me doiuent oſter tout ſcrupule, & me donner la loy; mais parce que ie ſçay qu'elle choque beaucoup d'oreilles delicates, & de fait, ie ſens bien qu'il y a quelque choſe de rude en cette conſtruction. Ie taſcherois de l'euiter le plus adroitement que ie pourrois.

Des vers dans la proſe.

I'Entens que la proſe meſme face vn vers, & non pas que dans la proſe on meſle des vers. Exemple, *qui ſe peut aſſeurer d'vne perſeuerance?* Ie dis qu'vne periode en proſe, qui commence ou finit ainſi, ou auec cette meſme meſure, eſt vitieuſe. Il faut euiter les vers dans la proſe autant qu'il ſe peut, ſur tout, les vers Alexandrins, & les vers communs, mais particulierement les Alexandrins, comme eſt celuy dont j'ay donné vn exemple, parce que leur meſure ſent plus le vers, que celle des vers communs, & que marchant, s'il faut ainſi dire, auec plus de train, & plus de pompe que les autres, ils ſe font plus remarquer. Mais il les faut principalement éuiter quand ils commencent, ou acheuent la periode, & qu'ils font vn ſens complet. Que s'il y a deux vers de ſuite, dont le ſens ſoit parfait en chaque vers, c'eſt bien

encore pis, & ſi ces deux vers finiſſent, l'vn par vne rime maſculine, & l'autre par vne feminine, le defaut en eſt encore plus grand, parce que cela ſent dauantage ſa poëſie, & eſt plus remarquable ces deux vers eſtant comme les deux premiers, ou les deux derniers d'vn quatrain. Il y en a vne bel exemple dans M. de Malherbe: *ce ne fut pas à faute*, dit-il, *ny de le deſirer auecque paſſion, ny de le rechercher auecque diligence.* S'il euſt fait *auec*, de deux ſyllabes aux deux vers, au lieu qu'il l'a fait de trois, ayant touſjours accouſtumé d'eſcrire *auecque* de trois ſyllabes en proſe, il euſt rompu la meſure, qui rend ces deux membres de periode vicieux. Que ſi le ſens ne commence, ny ne finit auec le vers, il n'y a rien à dire, parce qu'on ne s'apperçoit pas que ce ſoit vn vers. Exemple, *Ayant euité les malheurs, où tombe d'ordinaire la jeuneſſe.* Oſtez-en le commencement & la fin, ce ſera vn vers, *éuité les malheurs, où tombe d'ordinaire*, mais auec ce qui va deuant & aprés, il ne paroiſt point que c'en ſoit vn. Auſſi quand on dit qu'il faut euiter les vers, on veut dire ceux qui ont la cadence des vers, ce que celuy-cy n'a pas. Car pour les autres, ce ſeroit vn ſcrupule ſans raiſon, de n'en oſer faire en proſe, puis qu'auſſi bien on ne s'en apperçoit point.

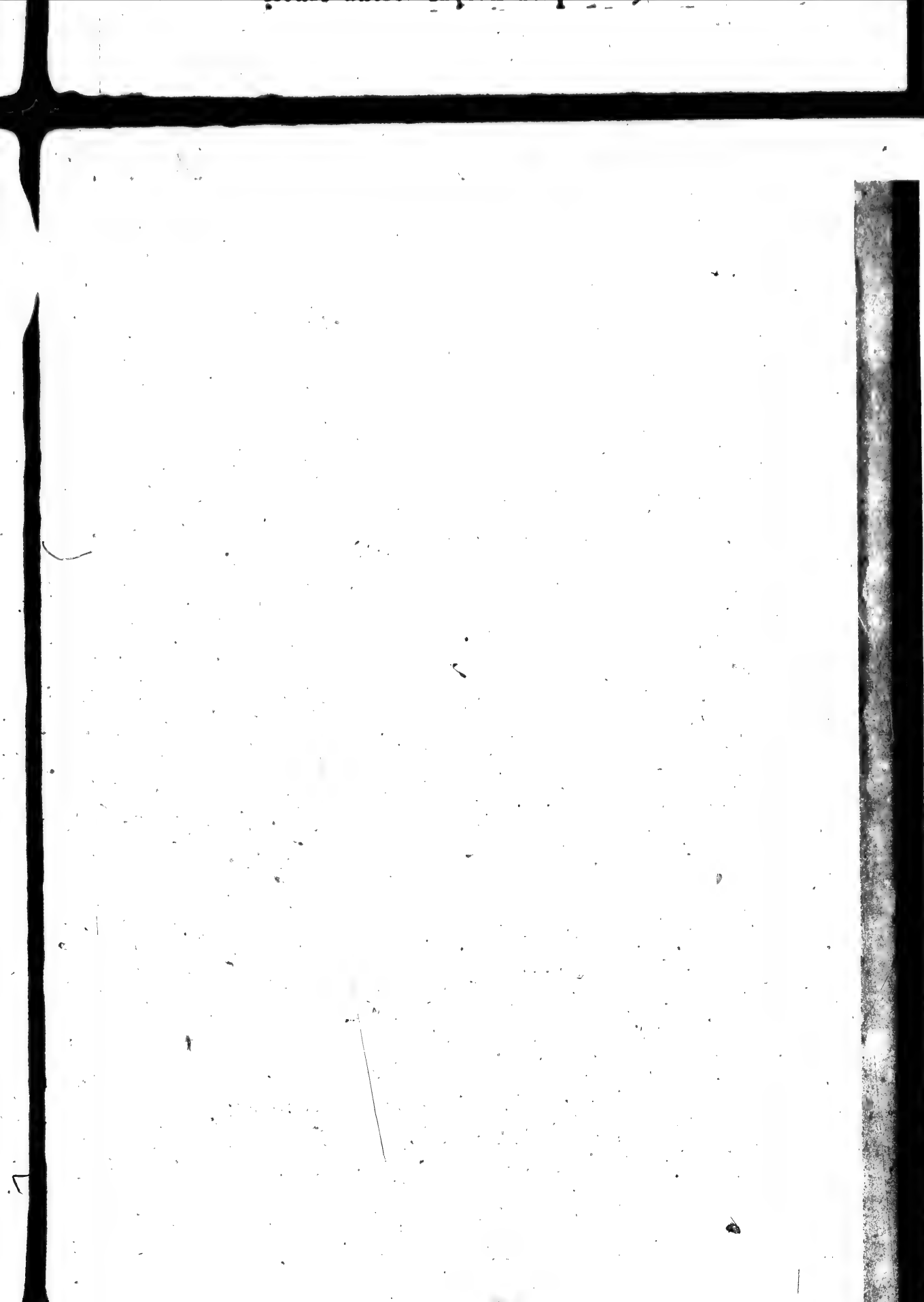
Amyot, M. Coeffeteau, & tous nos meil-

leurs Eſcriuains, anciens, & modernes, en font pluſieurs, meſmes auec la cadence, & pourueu que cela n'arriue pas ſouuent, ie ne crois pas qu'il y ayt grand mal; parce qu'à le vouloir touſjours euiter, cette contrainte empeſcheroit de dire beaucoup de choſes de la façon qu'elles doiuent eſtre dites, & ruïneroit la naifueté, à qui j'oſerois donner la premiere place parmy toutes les perfections du ſtile.

Il y en a qui tiennent, que ce n'eſt point vn vice, qu'vn vers dans la proſe, encore qu'il face vn ſens complet, & qu'il finiſſe en cadence, pourueu qu'il ne ſoit point compoſé de mots ſpecieux & magnifiques, & qui ſentent la poëſie. Mais ie ne ſuis pas de leur auis, quoy que ie leur accorde qu'vn vers compoſé de paroles ſimples & communes eſt beaucoup moins vicieux. Tacite a eſté repris d'auoir commencé ſon Ouurage par vn vers, *Vrbem Romam à principio Reges habuere*, quoy qu'il n'ayt rien du vers que la meſure, & encore bien rabouteuſe. Et l'on n'a pas meſme pardonné à Tite Liue l'Hemiſtiche, par où il commence auſſi, *Facturus ne operæ-pretium ſim?*

I'ay dit que les vers communs ſont moins vicieux en proſe, que les Alexandrins, & il eſt vray, parce qu'ils reſſentent moins le vers. Et ie m'eſtonne de l'opinion contraire de Ronſard, qui dit, qu'il a voulu compoſer ſa Franciade

que, entier.



ciade en vers communs, parce qu'ils ſentent moins la proſe que les Alexandrins; car outre que l'oreille, qui eſt en cela le ſouuerain Iuge, le condamne, la raiſon fait auſſi contre luy, en ce que les quatre premieres ſyllabes du vers commun, à la fin deſquelles ſe fait la ceſure, ſe rencontrent ſans comparaiſon plus ſouuent parmy la proſe, que les ſix premieres ſyllabes du vers Alexandrin, comme l'experience le fait voir, eſtant plus aiſé de trouuer quatre ſyllabes ajuſtées, que d'en trouuer ſix.

Quant aux petits vers, ils ne paroiſſent preſque parmy la proſe, ſi ce n'eſt qu'il y en ayt deux de ſuite de meſme meſure, comme, *on ne pouuoit s'imaginer, qu'aprés vn ſi rude combat*; que ſi vous en ajouſtez encore vn, ou deux, *ils fiſſent encore deſſein d'attaquer nos retranchemens*, cela eſt tres-vicieux, & il peut ſouuent arriuer, qu'au moins il y en aura deux de meſme meſure.

Il faut prendre garde auſſi qu'il n'y ayt pluſieurs membres d'vne periode de ſuite, tous d'vne meſure, car encore qu'ils n'ayent pas la meſure d'aucune ſorte de vers, ils ne laiſſent pas d'offencer l'oreille, quand elle eſt tendre. Par exemple, *on ne pouuoit pas s'imaginer, qu'aprés vn ſi furieux combat, ils euſſent encore fait deſſein d'attaquer tous nos retranchemens.*

Cette periode eſt compoſée de quatre pieces, qui ſont toutes de neuf ſyllabes, & qui ayant vne meſme cheute, peuuent deſplaire à l'oreille, ſans qu'elle ſçache pourquoy. Neantmoins c'eſt vne merueille quand cela ſe rencontre, & encore en ce cas là il ne s'en faut guere mettre en peine, à cauſe qu'il n'y a preſque perſonne qui s'en apperçoiue, & que ce ſeroit ſe donner vne cruelle geſne pour rien. Mais lors que ce ſont des vers de meſme meſure, ce ſeroit vn grand defaut de ne la pas rompre, ſur tout s'il y a plus de deux vers de ſuite, comme il ſe voit dans l'exemple que nous auons rapporté.

Parallele.

CE mot eſt maſculin dans le figuré. Il eſt vray que dans le propre, ſelon que les Geometres le definiſſent, on ne le met gueres tout ſeul, que l'on ne die *ligne*, en meſme temps, *vne ligne, parallele, deux lignes paralleles*, & alors il eſt adjectif, comme il ſe voit clairement. Mais dans le figuré, il arriue à ce mot deux choſes aſſez extraordinaires, & ſi ie ne me trompe, ſans exemple. L'vne, que d'adjectif qu'il eſtoit au propre, il deuient ſubſtantif au figuré, ne voulant dire autre choſe que *comparaiſon:* l'autre, qu'au propre on l'eſcrit *parallele*; ſelon ſon origine Grecque ſuiuie des Latins, &

au figuré il change d'orthographe, & s'eſcrit, *paralelle*, par l'ignorance ou par la bizarterie de l'Vſage. *Le paralelle d'Alexandre, & de Ceſar, faire le paralelle, ou vn paralelle de deux Capitaines, ou de deux Orateurs.*

Il y a grande apparence que cét abus d'eſcrire *paralelle* auec les *l*, ainſi tranſpoſée, eſt venu de ce que tous nos noms ſubſtantifs, ou adjectifs terminez en *ele*, ont tous l'*l* redoublée, & jamais ſimple, comme *pucelle*, *belle*, *modelle*, *fidelle*, *&c.* Car pour ceux qui ont vne *s*, entre l'*e*, & *l*, ils ne ſont pas de ce nombre, ny de cette nature, comme *greſle*, adjectif & ſubſtantif, *freſle*, ou *fraile*. Ie ne parle que des noms où l'*l*, eſt entre deux *e*, à la fin du mot. Et ie ne parle point des verbes non plus; car il y en a qui finiſſent auec vne *l*, ſeule, comme *cele*, *decele*, *reuele*. Cependant les Doctes accuſeront d'ignorance ceux qui eſcriront *paralelle* ainſi, comme ſi l'on ne ſçauoit pas qu'en Grec ἀλλήλων, d'où il vient, diſpoſe les *l*, ou les *lambda* tout au contraire. Mais il faut prier ces Meſſieurs de ſe reſouuenir, que l'Vſage ne s'attache point aux ethymologies, & qu'il n'en depend qu'autant qu'il luy plaiſt. D'aller au contraire, ce ſeroit vouloir monſtrer que l'on ne ſçait pas ſa langue maternelle, mais que l'on ſçait la Grecque; & il eſt ſans comparaiſon plus honteux d'i-

gnorer l'vne que l'autre. Ajouſtez que nous auons mille exemples de mots Latins pris du Grec, où l'on s'eſcarte bien dauantage de leur origine. Meſmes ce mot ἀλλήλων, n'a qu'vne *l*, ou vn *lambda* à la derniere ſyllabe, quoy que les Ethymologiſtes Grecs ne doutent point qu'il ne vienne d'ἄλλον ἄλλῳ, *aliud alij*, comme qui diroit, vne choſe qui a du rapport à vne autre, changeant l'α, en η, dans la compoſition, & oſtant vn λ, pour rendre le mot plus doux.

Veſquit, veſcut.

CE preterit ſe conjugue par la pluſpart de cette ſorte, *ie veſquis, tu veſquis, il veſquit*, & *il veſcut, nous veſquimes, vous veſquites, ils veſquirent*, & *ils veſcurent*. I'ay dit *par la pluſpart*, à cauſe qu'il y en a d'autres dont le nombre à la verité eſt beaucoup moindre, qui tiennent, qu'il le faut conjuger ainſi, *ie veſquis*, & *ie veſcus, tu veſquis*, & non pas, *tu veſcus, il veſquit*, & *il veſcut, nous veſquimes* & *veſcumes, vous veſcuſtes*, non pas *veſquiſtes, ils veſquirent*, & *veſcurent*.

Il y en a encore qui le conjuguent autrement, & qui tiennent qu'en toutes les trois perſonnes, & du ſingulier, & du pluriel, les deux ſont bons, & que l'on peut dire, *ie veſquis*, & *ie veſcus, tu veſquis*, & *tu veſcus*, & ainſi au

pluriel. Tant y a que la diuerſité des opinions eſt ſi grande ſur ce ſujet, que quelques vns n'ont point pris d'autre party, que d'euiter tant qu'il ſe peut, ce preterit, & de ſe ſeruir de l'autre, que les Grammairiens appellent indefini ou compoſé, *j'ay veſcu*. Il eſt vray que pour la tierce perſonne du ſingulier & du pluriel, preſque tous conuiennent que l'on peut dire *veſquit*, & *veſcut*, *veſquirent*, & *veſcurent*. M. de Malherbe dit, *ſurueſquit*.

Seulement on peut aduertir ceux qui eſcriuent exactement, & qui aſpirent à la perfection, de prendre garde à employer *veſquit*, ou *veſcut*, ſelon qu'il ſonnera mieux à l'endroit où il ſera mis. Par exemple, j'aimerois mieux dire, *il veſquit, & mourut Chreſtiennement*, que non pas, *il veſcut & mourut*, à cauſe de la rudeſſe de ces deux meſmes terminaiſons, comme au contraire, ie voudrois dire, *il veſcut & ſortit de ſe monde*, pluſtoſt *qu'il veſquit & ſortit*: Mais ces petites obſeruations ne ſont que pour les delicats. Neantmoins puis qu'il ne couſte pas plus de mettre l'vn que l'autre, il faut ce me ſemble, choiſir le meilleur, & celuy qui contente plus l'oreille.

Verbes dont l'infinitif ſe termine en IER.

CEs verbes, comme *ſignifier*, *reconcilier*, *humilier*, *&c.* ont d'ordinaire le futur de

l'optatif, & du ſubjonctif ou conjonctif tout ſemblable au preſent de l'indicatif. Quant au ſingulier, il n'y a point d'inconuenient, ny l'oreille n'eſt point offenſée, que l'on die, *afin que ie ſignifie, tu ſignifies, il ſignifie:* car en tous les autres verbes de cette conjugaiſon on dit de meſme, *afin que j'aime, tu aimes, il aime, j'enſeigne, tu enſeignes, &c.* mais à la premiere & à la ſeconde perſonne du pluriel, il y a vn inconuenient; c'eſt que l'on y ajouſte vn *j*, & l'on dit, *afin que nous aimions, que vous aimiez*, & par conſequent il faut dire auſſi, *afin que nous ſignifions, vous ſignifiez*, auec deux *ii*. Il eſt vray que perſonne ne l'eſcrit ainſi; mais on ne laiſſe pas de ſentir le defaut d'vn ſecond *i*, qui y ſeroit neceſſaire. Ie ſçay bien que la rencontre des deux *ii*, eſt cauſe de cela, & qu'outre le mauuais ſon, il ſeroit difficile, & comme impoſſible de, prononcer, *ſignifiions, ſignifiez;* mais voicy quelque ſorte de remede dont ie me ſuis auiſé. C'eſt de faire vn ſeul *i*, des deux, à la façon des Grecs, par vne figure qu'ils appellent *craſe*, lequel *i*, ſoit marqué d'vn accent circonflexe de cette ſorte ^, *afin que nous nous humiliions.* Cét expedient eſt bon pour l'orthographie, & c'eſt touſjours reparer en quelque façon vn defaut dans noſtre langue, à quoy chacun doit contribuer, mais pour la prononciation, il n'y fait rien du tout,

parce qu'encore que la *craſe*, faiſant de deux ſyllabes vne ſeule, rendre cette ſyllabe ſeule auſſi longue que les deux, neantmoins cela ne ſe remarque point quand on la prononce. Il faut mettre auſſi cét accent circonflexe au pluriel du preterit imparfait, *nous ſignioſîons, vous ſignifîez, ſignificabamus, ſignificabatis*, pour le diſtinguer du preſent, *nous ſignifions, vous ſignifiez, ſignificamus, ſignificatis.*

Premiere que, pour *auant que.*

C'Eſt vne façon de parler ancienne, dont pluſieurs ſe ſeruent encore aujourd'huy en parlant, & en eſcriuant, mais ceux qui ont quelque ſoin de la pureté du langage, n'en vſent jamais. On ne le trouuera pas vne ſeule fois dans toutes les Oeuures de M. Coeffeteau: Il dit tousjours *deuant que.* Nos meilleurs Eſuains modernes l'euitent auſſi, & au lieu de dire, *premier que ie face cela*, diſent *deuant*, ou *auant que ie face cela.*

Se reſouuenir.

CE verbe a vn certain vſage aſſez extraordinaire, qui neantmoins eſt extremement François & elegant, par exemple, *ſes ſoldats*, dit M. Coeffeteau, *voyant ce triſte ſpectacle*, c'eſt à dire, voyant mourir Brutus deuant leurs yeux, *& ſe reſouuenant qu'ils n'auoient plus*

de chef. On ſe reſouuient des choſes paſſées & eſloignée, & celle-cy eſtoit toute preſente, comment eſt-ce donc qu'il dit, *& ſe reſouuenant qu'ils n'auoient plus de chef?* C'eſt que *ſe reſouuenant* ſe prend là tres-elegamment pour *conſiderant*, ou *ſongeant.*

Orthographe, Orthographier.

QVoy qu'en Grec & en Latin on die *orthographia*, nous diſons pourtant *orthographe*, & quoy que nous diſions *orthographe*, nous ne le laiſſons pas de dire, *orthographier*, & non pas *orthographer.* Au reſte, *orthographe* eſt feminin, *vne bonne orthographe.* Quelques vns eſcriuent la derniere ſyllabe des deux façons *phe*, & *fe*, comme *Philoſophe*, & *Philoſofe*; mais ie voudrois touſjours eſcrire *orthographe*, & *Philoſophe*, auec *ph.*

Netteté de conſtruction.

LOrs qu'en deux membres d'vne periode qui ſont joints par la conjonction *et*, le premier membre finit par vn nom, qui eſt à l'accuſatif, & l'autre membre commence par vn autre nom, qui eſt au nominatif, on croit d'abord que le nom qui ſuit la conjonction, eſt au meſme cas que celuy qui le

precede, parce que le nominatif & l'accuſatif ſont tousjours ſemblables, & ainſi l'on eſt trompé, & on l'entend tout autrement que ne le veut dire celuy qui l'eſcrit. Vn exemple le va faire voir clairement. *Germanicus* (en parlant d'Alexandre) *a egalé ſa vertu, & ſon bonheur n'a jamais eu de pareille.* Ie dis que ce n'eſt pas eſcrire nettement, que d'eſcrire comme cela, *a egalé ſa vertu, & ſon bon heur, &c.* parce que ſa *vertu* eſt accuſatif, regi par le verbe *a egalé*, & *ſon bon heur* eſt nominatif, & le commencement d'vne autre conſtruction, & de l'autre membre de la periode. Neantmoins il ſemble qu'eſtant joints par la conjonctiue, *et*, ils aillent enſemble, ce qui n'eſt pas comme il ſe voit en acheuant de lire la periode entiere. On appelle cela *vne conſtruction louſche*, parce qu'elle ſemble regarder d'vn coſté, & elle regarde de l'autre. Pluſieurs excellens Eſcriuains ne ſont pas exents de cette faute. Il ne ne me ſouuient point de l'auoir jamais remarquée en M. Coeffeteau; je ſçay bien qu'il y aura aſſez de gens, qui nommeront cecy vn ſcrupule, & non pas vne faute, parce que la lecture de toute la periode fait entendre le ſens, & ne permet pas d'en douter. Mais touſjours ils ne peuuent pas nier que le lecteur & l'auditeur ny ſoient trompez d'abord, & quoy qu'ils ne le ſoient pas long temps, il eſt

certain qu'ils ne ſont pas bien aiſes de l'auoir eſté, & que naturellement on n'aime pas à ſe meſprendre. Enfin c'eſt vne imperfection qu'il faut euiter, pour petite qu'elle ſoit, s'il eſt vray qu'il faille tousjours faire les choſes de la façon la plus parfaite qu'il ſe peut, ſur tout lors qu'en matiere de langage il s'agit de la clarté de l'expreſſion.

Perſecuter.

CE mot eſt mal prononcé par vne infinité de gens, qui diſent *perzecuter*, comme ſi au lieu de l'*s*, il y auoit vn *z*. Il faut prononcer *perſecuter*, comme s'il eſtoit eſcrit auec vn *c*, *percecuter*, tout de meſme que *perſeuerer*. Ce qui m'a fait remarquer que tous les mots generalement ſans exception, qui commencent par *per*, & ont vne *s*, aprés ſuiuie d'vne voyelle, ſe prononcent ainſi, c'eſt à dire comme ſi au lieu de l'*s* il y auoit vn *c*, & non pas vn *z*, *Perſan*, *Perſe*, *perſeuerer*, *perſil*, *perſiſter*, *perſonne*, *perſonnage*, *perſuader*.

Lors.

LOrs, auec vn genitif, par exemple, *lors de ſon eſlection*, pour dire *quand il fut eſleu* n'eſt gueres bon, ou du moins, gueres elegant;

plusieurs neantmoins le disent & l'escriuent, parce qu'il abrege souuent vn grand tour qu'il faudroit prendre sans cela.

Lequel, laquelle.

CEs pronoms au nominatif, tant singulier, que pluriel, sont rudes pour l'ordinaire, & l'on doit plustost se seruir de *qui*, quand on le deuroit repeter deux fois dans vne mesme periode, comme il a esté dit en la remarque de *qui*, où l'on a fait voir qu'il n'en falloit faire nul scrupule. Il y a pourtant certaines exceptions & certains endroits où il faut dire *lequel*, (quand ie dis *lequel*, j'entens *laquelle, lesquels*, & *lesquelles*, en leurs deux genres, & en leurs deux nombres) comme quand il y a deux noms substantifs, dont l'vn est d'vn genre, & l'autre d'vn autre, alors si le pronom relatif ne se rapporte pas au plus proche substantif, mais au plus esloigné, il ne faut pas à cause de l'equiuoque, se seruir de *qui*, parce qu'il est du genre commun, & que l'on ne sçauroit auquel il se rapporteroit, mais il faut vser de l'autre relatif *lequel*. Exemple, *C'est vn effet de la diuine Prouidence, qui est conforme à ce qui nous a esté predit.* Ie dis que ce premier *qui*, se rapporte à *effet*, & non pas à *Prouidence*, & neantmoins comme de sa natu-

re il ſe rapporte au plus proche, on auroit ſujet de croire, qu'il s'y rapporteroit en cét exemple, ce que toutefois il ne fait pas; C'eſt pourquoy au lieu de *qui*, il faut tousjours mettre *lequel*, & dire, *c'eſt vn effet de la diuine Prouidence, lequel, &c.*

On ſe ſert auſſi de ce pronom au nominatif, quand on commence quelque narration conſiderable, par exemple, *Il y auoit à Rome vn grand Capitaine; lequel par le commandement du Senat, &c.* Ie dis qu'en cét endroit, *lequel*, eſt beaucoup plus fort, que ne ſeroit *qui*, & j'ay remarqué que meſme à la Cour, où il ſemble que *lequel*, ne deuroit pas eſtre ſi bien receu, on en vſe d'ordinaire en de ſemblables rencontres. Ie ne vois ny homme, ny femme, qui racontant quelque choſe, ne die par exemple, *c'eſtoit vn homme, lequel, &c. c'eſtoit vne femme, laquelle, &c.* pluſtoſt que *qui*, & de meſme au pluriel.

Ie n'ay parlé que du nominatif, parce qu'aux autres cas il n'y a nulle rudeſſe à en vſer, ſi ce n'eſt lors que l'on peut ſe ſeruir de *qui*, de *quoy*, de *que*, & de *dont*, au lieu de *duquel*, d'*auquel*, de *lequel*, à l'accuſatif, & ainſi du feminin, & du pluriel; Car alors ce ſeroit vne faute de manquer à employer ces autres mots plus doux, que noſtre langue nous fournit, pour mettre à la place du pronom *lequel*, en tous ſes

cas, & en tous ſes nombres. Il faut donner des exemples de toutes ces choſes pour les eſclaircir. Et afin d'y proceder par ordre, commençons par le genitif, *j'ay enuoyé vn Courrier exprés, au retour duquel ie verray, &c* Il faut neceſſairement dire *duquel* en ce lieu là, & non pas *de qui*, Et de meſme au feminin, *j'honore infiniment ſa vertu, en conſideration de laquelle*, & non pas, *de qui, il n'y a rien que ie ne vouluſſe faire.* Au pluriel, c'eſt tout de meſme en l'vn & en l'autre genre. Suiuons au datif, *c'eſt vn heureux ſuccés, auquel ie n'ay contribué que de mes veux*, & non pas *à qui je n'ay contribué*, ny *à quoy ie n'ay contribué ;* quoy que quelques-vns diſent ce dernier, mais il s'en faut bien, qu'il ne ſoit ſi bon qu'*auquel.* Ainſi du feminin, & du pluriel. A l'accuſatif, *c'eſt vn ſujet ſur lequel on peut dire beaucoup de choſes*, & jamais *ſur qui.* Quelques-vns diſent, *ſurquoy*, mais *ſur lequel* eſt beaucoup meilleur De meſme au feminin, & au pluriel. A l'ablatif, on en vſe rarement, parce que l'on ſe ſert en tout nombre & en tout genre, de la commode particule *Dont*, comme par exemple, on dira, *C'eſt vn importun, dont*, & non pas, *duquel j'ay bien eu de la peine à me deffaire, c'eſt vne mauuaiſe affaire, dont il aura bien de la peine à ſe demeſler, ce ſont des malheurs dont il n'eſt pas exent, ce ſont des affaires, dont il ſe tirera.* Il y a exception, quand apres vn ge-

nitif regi par vn nominatif, on ne ſçauroit auquel des deux rapporter *dont*, comme *c'eſt la cauſe de cét effet, dont ie vous entretiendray à loiſir*; On ne ſçait ſi *dont* ſe rapporte à *la cauſe*, ou à *l'effet*; C'eſt pourquoy, ſi vous voulez qu'il ſe rapporte à la cauſe, il faut dire, *c'eſt la cauſe de cét effet, de laquelle ie vous entretiendray*, & ſi vous voulez qu'il ſe rapporte à l'effet, il faut dire, *c'eſt la cauſe de cét effet, duquel ie vous entretiendray*. Il faut donc en ſemblables occaſions, ſe ſeruir du pronom *duquel*, & non pas de *dont*, à cauſe de l'equiuoque.

On ſe ſert encore du pronom *lequel*, aux ablatifs abſolus, comme *j'y ay eſté vn an, pendant lequel.*

Au reſte, *qui*, pour *lequel*, ſe met en tous les cas, en tous les genres, & en tous les nombres : mais hors du nominatif, il ne ſe met jamais que pour les perſonnes, à l'excluſion des animaux, & des choſes inanimées. *Quoy*, au contraire, ne ſe met jamais pour *lequel*, quand on parle des perſonnes, mais ſeulement quand il s'agit des animaux, & des choſes inanimées, & s'accommode à tous les genres, & à tous les nombres. Et *que*, à l'accuſatif, ſe met pour *lequel*, *laquelle*, *leſquels*, & *leſquelles*, dequoy que ce ſoit que l'on parle ſans exception, & eſt indeclinable.

Lairrois, lairray.

CEtte abreuiation de *lairrais, lairray*, en toutes les perſonnes, & en tous les nombres, pour *laiſſerois*, & *laiſſeray*, ne vaut rien, quoy qu'vne infinité de gens le diſent & l'eſcriuent. Quelques Poëtes ont creu que les vers leur permettoient d'en vſer, mais ceux qui aiment la pureté du langage, le ſouffrent auſſi peu dans la poëſie, que dans la proſe. Mais ils ſouffrent bien encore moins, *vous me pardonrez*, pour *pardonnerez*, *donray*, ou *dorray*, pour *donneray*, qui ſont des monſtres dans la langue.

Inuectiuer.

INuectiuer, pour *faire des inuectiues*, n'eſt pas dubel vſage, & il n'eſt pas permis de faire des verbes à ſa fantaiſie, tirez & formez des ſubſtantifs. Beaucoup de gens neantmoins ſe donnent cette authorité; mais il n'y a que les verbes, que l'Vſage a receus, dont on ſe puiſſeruir, ſans qu'il y ait en cela ny reigle, ny raiſon. Par exemple on dit, *affectionner, ſe paſſionner, d'affection*, & de *paſſion*, & pluſieurs autres ſemblables, & neantmoins ſi l'on veut bien parler on ne dira pas *ambitionner, occaſionner*, d'*ambition*, & d'*occaſion*, non plus que *pretexter*, pour *prendre*, *pretexte*, & *ſe medeciner*, pour

prendre medecine. Ie ſçay bien qu'ils ſont en la bouche de la pluſpart du monde ; mais non pas dans les eſcrits des bons Autheurs.

S'immoler à la riſée publique.

PLuſieurs ont repris M. Coeffeteau de ce qu'il ſe ſeruoit de cette façon de parler, & ne l'ont pas ſeulement condamnée comme mauuaiſe, mais comme monſtrueuſe, & fort approchante de ce qu'on appelle *Galimathias.* Toute la France neantmoins ſçait bien, que ce grand perſonnage exprimoit les choſes ſi nettement, que le galimathias n'eſtoient pas moins incompatible auec ſon eſprit, que les tenebres auec la lumiere. Mais conſiderons cette phraſe, & voyons ce qu'elle a de ſi eſtrange, qui ayt obligé tant de gens à s'eſcrier, comme à la veüe d'vn monſtre : *Immoler* n'eſt-ce pas vn bon mot? *immoler, & ſacrifier, s'immoler, & ſe ſacrifier,* ne veulent-ils pas dire la meſme choſe? Peut-on pas dire *ſe ſacrifier à la cruauté des ennemis?* Et pourquoy donc ne dira-t-on pas, *ſe ſacrifier à la riſee publique, à la riſee du monde,* ou *de tout le monde*? Car comme la cruauté des ennemis fait perdre la vie auec douleur, la riſée du monde fait perdre l'honneur auecque honte, & l'on ne peut nier, que comme on ſacrifie ſa vie, on ne puiſſe auſſi ſacrifier ſon honneur:

Meſmes

le fait dessein d'attaquer tous nos retranchemens.

O

Mesmes il faut confesser, que comme l'honneur est vne chose beaucoup plus precieuse que la vie, aussi le mot de *sacrifier*, ou d'*immoler*, est plus dignement employé au sacrifice de l'honneur, qu'au sacrifice de la vie. D'où il me semble qu'il s'ensuit, que cette façon de parler, *se sacrifier*, ou *s'immoler à la risée de tout le monde*, ou *à la risée publique*, est tres-bonne, tres- judicieuse, & ne contient rien qui ne soit tres-conforme à la raison. Mais on vient de me faire voir ce que ie n'auois pas obserué, que c'est le Cardinal du Perron, & non pas M. Coeffeteau, qui est l'inuenteur de cette phrase, tellement qu'ayant esté inuentée par vn si grand homme, & puis authorisée par vn autre si celebre en nostre langue, ie ne sçay comme elle a pû estre si mal receuë de quelques-vns.

Ils disent, qu'*immoler*, & *sacrifier*, sont des mots trop tragiques, pour les joindre auec *risée*. On respond, qu'à la verité, *risée* est comique à l'égard de ceux qui la font, mais qu'elle se peut dire tragique à l'égard de ceux qui la soûffrent, puis que leur honneur plus precieux que la vie en demeure blessé, & qu'il peut mesmes en estre ruiné & perdu pour jamais. Ainsi l'on ne joindra point ensemble deux choses fort discordantes, que de joindre *immoler*, & *sacrifier* auec *risée*.

Q

Il eſt vray qu'il y a des endroits, où la phraſe ordinaire *s'expoſer à la riſée de tout le monde*, ſeroit beaucoup mieux, que *s'immoler*, car lors que l'action que l'on fait, eſt ſimplement, ou mediocrement ridicule, & qu'elle ne va pas juſqu'à l'excés, il n'y a point de doute que *s'expoſer*, ſeroit plus judicieuſement dit, que *s'immoler*. Mais ſi l'action eſt ridicule & impertinente au dernier degré, alors *s'expoſer* ſeroit foible; & *s'immoler* eſtant incomparablement plus fort, ſeroit auſſi beaucoup meilleur, & plus proprement employé que l'autre.

Qu'on ne m'allegue pas, qu'aux langues viuantes non plus qu'aux mortes, il n'eſt pas permis d'inuenter de nouuelles façons de parler, & qu'il faut ſuiure celles que l'Vſage a eſtablies; Car cela ne s'entend que des mots, eſtant certain qu'il n'eſt pas permis à qui que ce ſoit, d'en inuenter, non pas meſme à celuy qui d'vn commun conſentement de toute la France, ſeroit declaré le Pere de l'Eloquence Françoiſe, parce que l'on ne parle que pour ſe faire entendre, & perſonne n'entendroit vn mot, qui ne ſeroit pas en vſage; Mais il n'en eſt pas ainſi d'vne phraſe entiere, qui eſtant toute compoſée de mots connus & entendus, peut eſtre toute nouuelle, & neantmoins fort intelligible, de ſorte qu'vn excellent & judicieux Eſcriuain peut inuenter des nouuelles fa-

çons de parler qui ſeront receües d'abord, pourueu qu'il y apporte toutes les circonſtances requiſes, c'eſt à dire vn grand jugement à compoſer la phraſe claire & elegante, la douceur que demande l'oreille, & qu'on en vſe ſobrement, & auec diſcretion.

Des mieux.

IL n'y a rien de ſi commun, que cette façon de parler, *il danſe des mieux, il chante des mieux*, pour dire *il danſe fort bien, il chante parfaitement bien*; mais elle eſt tres-baſſe, & nullement du langage de la Cour, où l'on ne la peut ſouffrir; Car il ne faut pas oublier cette maxime, que jamais les honneſtes gens ne doiuent en parlant vſer d'vn mot bas, ou d'vne phraſe baſſe, ſi ce n'eſt par raillerie; Et encore il faut prendre garde qu'on ne croye pas comme il arriue ſouuent, que ce mauuais mot a eſté dit tout de bon, & par ignorance pluſtoſt que par raillerie. Il ne faut laiſſer aucun doute, que l'on ne l'ayt dit en raillant.

Quatre pour *quatrieſme, & autres ſemblables.*

QUand on cite vn liure, ou vn chapitre, ou que l'on nomme vn Pape, ou vn Roy, ou quelque autre choſe ſemblable, il faut ſe ſeruir du nombre adjectif ou ordinant, & non

pas du ſubſtantif ou primitif, qu'ils appellent, comme on fait d'ordinaire dans les chaires, & dans le barreau. Ils diſent par exemple, *au chapitre neuf* pour, *neufuieſme*, *Henry quatre*, pour *Henry quatrieſme*. Quelle grammaire, & quel meſnage de ſyllabes eſt cela; Le grand vſage ſemble en quelque façon l'authoriſer, mais puis que tous demeurent d'accord que l'adjectif eſt meilleur, pourquoy ne le dire pas pluſtoſt que l'autre?

Sur, ſous.

CEs prepoſitions ſe doiuent tousjours mettre ſimples, ſi ce n'eſt en certains cas que nous remarquerons. Ie les appelle ſimples en comparaiſon des compoſées *deſſus* & *deſſous*, que tout le monde preſque employe indifferemment, & en proſe, & en vers, pour *ſur*, & *ſous*. On en fait autant de quelques autres prepoſitions, comme *dedans*, *dehors*. Par exemple on dira, *Il eſt deſſus la table*, *deſſous la table*, *dedans la maiſon*, *dehors la ville*. Ie dis que ce n'eſt pas eſcrire purement, que d'en vſer ainſi, & qu'il faut tousjours dire, *ſur la table*, *ſous la table*, *dans la maiſon*, *& hors la ville*, ou *hors de la ville*; car tous deux ſont bons, & non pas *deſſus la table*, *deſſous la table*, *&c.* On le permet pourtant aux Poëtes, pour la commodité des vers, où vne ſyllabe de plus ou de

moins eſt de grand ſeruice ; Mais en proſe, tous ceux qui ont quelque ſoin de la pureté du langage, ne diront jamais, *deſſus vne table*, ny *deſſous vne table*; non plus que *dedans la maiſon*, ou *dehors la maiſon*. Il ſemble que ces compoſez ſoient pluſtoſt aduerbes que prepoſitions; car leur grand vſage eſt à la fin des periodes, ſans rien regir aprés eux, puis qu'ils terminent la periode & le ſens : comme, ſi ie ſuis aſſis ſur quelque choſe, & qu'on la cherche, ie diray, *Ie ſuis aßis deſſus*, ou *ie ſuis deſſus, ie ſuis demeuré deſſous, il eſt dedans, il eſt dehors*. Au lieu que les prepoſitions ſont perpetuellement ſuiuies d'vn nom, ou d'vn verbe, ou de quelque autre partie de l'Oraiſon, comme le porte le nom meſme de prepoſition.

Il eſt vray qu'il y a trois exceptions que j'ay remarquées, l'vne, quand on met les deux contraires enſemble, & tout de ſuite, comme *Il n'y a pas aſſez d'or ni deſſus, ni deſſous la terre, pour me faire commettre vne telle meſchanceté*; Alors il faut dire ainſi, & non pas, *ni ſur, ni ſous la terre*, parce que *ſur* & *ſous*, non plus que *dans* & *hors*, ne ſe mettent jamais tous ſeuls, qu'ils n'ayent incontinent leur nom aprés eux. L'autre, quand il y a deux prepoſitions deſuite, encore qu'elles ne ſoient pas contraires, comme *elle n'eſt ny de dans ny deſſous le coffre*. Et la troiſieſme, lors qu'il y a vne autre pre-

poſition deuant, comme *il luy a paſſé par deſſus la teſte, par deſſous le bras, par dedans la ville, par dehors la ville*, car on ne dira pas, *par ſur la teſte, par ſous le bras*, ny *par dans la ville, par hors la ville*. Ces cas exceptez, il ne faut jamais employer ces compoſez, que comme aduerbes, & ſe faut ſeruir des autres, comme de prepoſitions.

Intrigue.

LA pluſpart font ce mot feminin, ie dis *la pluſpart*, parce qu'il y en a qui le font de l'autre genre; il faut dire *intrigue* auec vn *g*, & non pas *intrique*, auec vn *q*, comme force gens le diſent & l'eſcriuent. C'eſt vn nouueau mot pris de l'Italien, qui neantmoins eſt fort bon, & fort en vſage.

Incendie.

DV temps du Cardinal du Perron, & de M. Coeffeteau, ceux qui faiſoient profeſſion de bien eſcrire, n'euſſent pas voulu vſer de ce mot, on diſoit tousjours *embraſement*; mais auiourd'huy *incendie* s'eſt rendu familier, & les bons Eſcriuains ſe ſeruent indifferemment de l'vn & de l'autre. Il eſt vray que les plus exacts obſeruent encore, de dire pluſtoſt *embraſement*, qu'*incendie*, mais ſi le ſujet qu'ils traitent, les oblige à exprimer la meſ-

me choſe deux fois, ils ne font point de difficulté de mettre à la ſeconde, *incendie*, ie dis *à la ſeconde*, parce qu'il faut obſeruer cela, de mettre tousjours le meilleur mot & le plus ancien le premier. Il eſt vray que j'ay appris d'vn des Oracles de noſtre langue, qu'il y a cette difference entre *incendie*, & *embraſement*, qu'*incendie*, ſe dit proprement d'vn feu qui a eſté mis à deſſein, & *embraſement* conuient mieux au feu qui a eſté mis par cas fortuit, que l'on ne nommeroit pas ſi proprement *incendie*. Cette difference eſt tres-delicate & tres-vraye. *Incendiaire*, a tousjours eſté receu, lors meſmes qu'*Incendie* ne l'eſtoit pas.

Vomir des injures.

CEtte phraſe ne paſſe pas ſeulement pour bonne parmy tous les bons Eſcriuains, mais auſſi pour elegante, à l'imitation des Latins, qui ſe ſeruent figurement du mot de *vomir* comme nous. Car tous nos meilleurs liures ſont pleins de ces façons de parler, *vomir des injures*, *vomir des blaſphemes*, & autres ſemblables. Neantmoins ie ſuis obligé de dire, qu'à la Cour ce mot eſt fort mal receu, particulierement des Dames, à qui vn ſi ſale objet eſt inſupportable, Et certainement il ſemble qu'elles ont d'autant plus de raiſon, que leur

ſentiment eſt conforme à celuy de Quintilien, & de tous les grands Orateurs, qui veulent que les metaphores ſe tirent des images les plus nobles, & des objets les plus agreables. Ie ſçay qu'on repliquera, que cela eſt vray aux choſes agreables & indifferentes, mais que dans les choſes odieuſes, ou qu'on veut rendre odieuſes, on ſe peut ſeruir de metaphores de choſes odieuſes, & deſagreables, & qu'ainſi les meilleurs Orateurs Latins ont employé le mot *lenocinia*, & pluſieurs autres mots de cette nature en beaucoup d'endroits hors de leur ſignification naturelle.

Mais ie reſpons que tout cela n'empeſche pas, que nos Dames n'ayent vne grande auerſion à ces façons de parler, incompatibles auec la delicateſſe & la propreté de leur ſexe, ni que ceux qui parleront deuant elles, s'ils ont quelque ſoin de leur plaire, ne s'en doiuent abſtenir; Au moins en le faiſant, ils ſont aſſeurez de ne deſplaire à perſonne. Mais ſoit qu'elles ayent raiſon ou non, de haïr ces phraſes, ie rapporte ſimplement la choſe, comme vne verité dont ie ſuis bien informé.

Magnifier.

CE mot eſt excellent, & a vne grande emphraſe pour exprimer vne loüange extraordinaire

ordinaire. M. Coeffeteau en vſe ſouuent aprés Amyot, & tous les anciens. Encore tout de nouueau vn de nos plus celebres Eſcriuains ne fait point de difficulté de s'en ſeruir Mais auec tout cela, il faut aduoüer qu'il vieillit, & qu'à moins que d'eſtre employé dans vn grand Ouurage, il auroit de la peine à paſſer. I'ay vne certaine tendreſſe pour tous ces beaux mots que ie vois ainſi mourir, opprimez par la tyrannie de l'Vſage, qui ne nous en donne point d'autres en leur place, qui ayent la meſme ſignification & la meſme force.

Monoſyllabes.

CE n'eſt point vne choſe vicieuſe en noſtre langue, qui abonde en monoſyllabes, d'en mettre pluſieurs de ſuite. Cela eſt bon en la langue Latine, qui n'en a que fort peu; car à cauſe de ce petit nombre, on remarque auſſi-toſt ceux, qui ſont ainſi mis de rang, & l'oreille qui n'y eſt pas accouſtumée, ne les peut ſouffrir. Mais par vne raiſon contraire; elle n'eſt point offenſée de nos monoſyllabes François, parce qu'elle y eſt accouſtumée, & que non ſeulement il n'y a point de rudeſſe à en joindre pluſieurs enſemble: mais il y a meſmes de la douceur, puis que l'on en fait des vers tout entiers, & que celuy

de M. de Malherbe, qu'on allegue pour cela, eſt vn des plus doux & des plus coulans, qu'il ayt jamais faits. Voicy le vers,

Et moy, ie ne vois rien quand ie ne la vois pas.

Il ne faut donc faire aucun ſcrupule de laiſſer pluſieurs monoſyllabes, enſemble, quand ils ſe rencontrent. Chaque langue a ſes proprietez & ſes graces. Il y a des preceptes communs à toutes les langues, & d'autres qui ſont particuliers à chacune.

Nauire. Erreur.

Nauire, eſtoit feminin du temps d'Amyot, & l'on voit encore aux enſeignes de Paris cette inſcription, *A la Nauire*, & non pas *au Nauire*. Neantmoins aujourd'huy il eſt abſolument maſculin, & ce ſeroit vne faute de le faire des deux genres. C'eſt la metamorphoſe d'Iphis;

Vota puer ſoluit quæ fœmina vouerat Iphis.

Au contraire, Amyot a tousjours fait *erreur*, maſculin, & aujourd'huy il n'eſt que feminin.

Toute ſorte, & toutes ſortes

Toute ſorte, ſe met d'ordinaire auec le ſingulier, comme, *ie vous ſouhaite toute ſorte de bonheur*; & *toutes ſortes*, auec le plu-

riel, comme *Dieu vous preſerue de toutes ſortes de maux*. On peut y prendre garde, quoy que ie ne croye pas que ce ſoit vne faute de confondre en cela le ſingulier auec le pluriel, ou le pluriel auec le ſingulier; Mais j'ay remarqué que M. Coeffeteau, & pluſieurs autres, mettent touſjours le ſingulier auec le ſingulier, & le pluriel auec le pluriel. Vn de nos plus celebres Eſcriuains a dit, *toutes autres ſortes d'auantages*, mais il eſt bien rude, & *toute autre ſorte d'auantage*, euſt eſté, ce me ſemble, bien meilleur.

Premiere perſonne du preſent de l'Indicatif.

EXemple, *ie crois*, *ie fais*, *ie dis*, *ie crains*, & ainſi des autres. Quelques-vns ont creu qu'il falloit oſter l'*s*, finale de la premiere perſonne, & eſcrire, *ie croy*, *ie fay*, *ie dy*, *ie crain*, *&c.* changeant l'*i*, en *y*, ſelon le genie de noſtre langue, qui aime fort l'vſage des *y* grecs à la fin de la pluſpart des mots terminez en *i*; & qu'il falloit eſcrire ainſi la premiere perſonne, pour la diſtinguer d'auec la ſeconde, *tu crois*, *tu fais*, *tu dis*, *tu crains*, *&c.* Il eſt certain que la raiſon le voudroit, pour oſter toute equiuoque, & pour la richeſſe & la beauté de la langue; mais on pratique le contraire, & l'on ne met point de difference ordinairement

entre ces deux perſonnes. Auſſi eſt-il mal-aiſé qu'il en arriue aucun inconuenient, le ſens eſtant incontinent entendu par le moyen de ce qui precede, & de ce qui ſuit; Ce n'eſt pas que ce fuſt vne faute, quand on oſteroit l's, mais il eſt beaucoup mieux de la mettre touſiours dans la proſe. Quelques Italiens, comme les Romains, & les Sienois, diſent en parlant, *io credeuo*, à la premiere perſonne du preterit imparfait pour la diſtinguer de la troiſieſme, *egli credeua*, mais les bons Autheurs, ſoit en proſe, ou en vers, n'obſeruent point cela.

Nos Poëtes ſe ſeruent de l'vn & de l'autre à la fin du vers, pour la commodité de la rime. M. de Malherbe a fait rimer au preterit parfait defini, *couury*, auec *Iury*,

N'ay-je pas le cœur aſſez haut,
Et pour oſer tout ce qu'il faut,
Vn auſſi grand deſir de gloire,
Que i'auois lors que ie couury
D'exploits d'eternelle memoire,
Les plaines d'Arques, & d'Yury?

C'eſt contre l'Vſage de noſtre langue, qui ne le permet qu'à la premiere perſonne du preſent de l'indicatif, & non pas aux autres temps. Auſſi ne faut il pas en cela ſuiure ſon exemple.

A mon auis, ce qui a fait prendre l's, c'eſt que l'on a voulu euiter la frequente cacopho-

nie, que cette premiere perſonne faiſoit auec tous les mots, qui commencent par vne voyelle, car pour ceux qui commencent par vne conſone, l'*s*, qui precede ne ſe prononce point. Mais il ne s'agit pas d'examiner s'il y a raiſon ou non, il ſuffit d'alleguer l'Vſage, qui ne ſouffre point de replique. On peut pourtant ajouſter pour la defence de cét vſage, que c'eſt l'ordinaire de toutes les langues, & que les Grecs auec toute l'opulence, ou la licence de la leur, au pris de laquelle toutes les autres ſont pauures, ou retenues, ne laiſſent pas d'auoir ce meſme defaut, & plus ſouuent que nous, puis que les duels du preſent de l'indicatif ſont ſemblables τύπτετον, τύπτετον, & que la premiere perſonne ſinguliere de l'imparfait eſt ſemblable auſſi à la troiſieſme pluriele, ἐτύπτομεν, ἐτύπτομεν, outre beaucoup d'autres temps qui ſe reſſemblent encore. Il eſt vray qu'ils ont vn accent different, mais l'accent n'y fait rien : car du temps de Demoſthene, on ne les marquoit point, & ie doute fort qu'à parler, cela fuſt ſi ſenſible, que par la prononciation ſeule on euitaſt l'equiuoque.

Trouuer, treuuer, prouuer, eſprouuer, pleuuoir.

Trouuer, & *treuuer*, ſont tous deux bons, mais *trouuer* auec, *o*, eſt ſans comparai-

Quel, & *quelle*, pour *quelque*, *languir*, *pluſtoſt*, *ſortir*, *reſter*.

C'eſt vne faute familiere à toutes les Prouinces, qui ſont de là Loire, de dire, par exemple, *quel merite que l'on ait, il faut eſtre heureux*, au lieu de dire, *quelque merite que l'on ayt*. Et c'eſt vne merueille, quand ceux qui parlent ainſi, s'en corrigent, quelque ſejour qu'ils facent à Paris, ou à la Cour. Ce qui eſt cauſe qu'ils ne s'en corrigent point, c'eſt que le mot en ſoy eſt bon, & qu'ils ne penſent pas faillir d'en vſer, ne conſiderant pas qu'il ne vaut rien en cét endroit là. Pour la meſme raiſon ceux du Languedoc aprés auoir eſté pluſieurs années à Paris, ne ſçauroient s'empeſcher de dire, *vous languiſſez*, pour dire, *vous vous ennuyez*, parce que *languir*, eſt vn mot François, qui eſt fort bon, pour ſignifier vne autre choſe; mais qui ne vaut rien pour ſignifier cela. Ils ne ſçauroient s'empeſcher non plus de dire, *pluſtoſt*, pour *auparauant*, comme, *ie vous conteray l'affaire, mais pluſtoſt ie me veux aſſeoir*, au lieu de dire, *mais auparauant ie me veux aſſeoir*; Et cela leur arriue, parce que *pluſtoſt*, eſt François, & ainſi ils croyent bien parler, ne ſongeant pas que *pluſtoſt*, n'eſt point François au ſens auquel ils l'employent. De meſme vn Bourguignon qui aura eſté toute ſa vie à la

Cour,

ter, pour *prendre*, *prétexte*, & *je meurtrier*, pour

Meſmes

Cour, aura bien de la peine à ne dire pas *ſortir*, pour *partir*, comme *ie ſortis de Paris*, *vn tel iour pour aller à Dijon*, au lieu de dire, *je partis de Paris*, *il eſt ſorty*, pour, *il eſt party*. Et cela parce que *ſortir*, eſt vn bon mot François, mais non pas en cette ſignification. Ainſi les Normands ne ſe peuuent deffaire de leur *reſter*, pour *demeurer*: comme, *je reſteray icy tout l'eſté*, pour dire, *je demeureray*; à cauſe que *reſter* eſt vn bon mot pour dire *eſtre de reſte*, mais non pas en ce ſens-là. I'en dirois autant de toutes les autres Prouinces, & rapporterois de chacune pluſieurs mots François, dont ceux qui en ſont, deſtournent le vray vſage. Mais il ſuffira des exemples que ie viens de donner, pour les aduertir de ne ſe pas tromper en de certains mots, dont ils ne ſe deffient point, parce que ces mots là ſont François. Car quand ils en diſent vn qui ne l'eſt pas, en quelque ſens que ce ſoit, on les reprend auſſi toſt, & ils s'en corrigent, mais on leur laiſſe paſſer les autres, ſans que la pluſpart meſmes des François y prennent garde.

Or il eſt encore plus aiſé de ſe tromper à mettre *quel*, ou *quelle*, pour *quelque*, qu'en tous les autres, parce que ce *quel*, ou *quelle*, ſemble reſpondre au *qualis* Latin, que l'on croiroit beaucoup plus propre pour ſignifier ce que l'on veut dire en l'exemple que j'ay rapporté, & en ſes

ſemblables, que non pas *quelque*, qui paroiſt d'abord l'*aliquis* des Latins, lequel *aliquis* ne conuient nullement à exprimer cè que l'on entend; quand on dit, *quelque merite que l'on ayt, il faut eſtre heureux.*

Mais outre que l'Vſage le veut ainſi, & qu'il n'y a point à raiſonner, ny à repliquer ſur cela, il y a encore vne raiſon à quoy l'on ne ſonge point, qui authoriſe cét vſage. C'eſt que le *quelque*, dont nous parlons, n'eſt pas ſimplement le *qualis*, ou *l'aliquis* des Latins, mais le *qualiſcumque*, d'où noſtre *quelque*, a eſté tiré ſans doute en ce ſens là.

Il y a vne exception digne de remarque; C'eſt qu'il faut mettre *quel*, ou *quelle*, & non pas *quelque*, quand il y a vn *que*, immediatement aprés *quelque*, comme il faut dire *quelle que puiſſe eſtre la cauſe de ſa diſgrace*, & non pas *quelque que puiſſe eſtre la cauſe*. Neantmoins vn de nos meilleurs Eſcriuains, & des plus eloquens du barreau, ſouſtient que *quelque que puiſſe eſtre la cauſe*, eſt auſſi bien dit que *quelle que puiſſe, &c.* & trouue meſmes que le *quelque*, eſt plus fort que *quelle*; mais bien que ie defere beaucoup à ſes ſentimens, & que j'aye appris force choſes de luy, dont j'ay enrichi ces Remarques, ſi eſt-ce qu'en cecy ie vois peu de gens de ſon opinion. D'ailleurs il demeure d'accord, que *quelle*, eſt bon, qui eſt touſjours vne exception conſiderable à la reigle. Que

ſi entre *quelle*, & *que*, il y a quelques ſyllabes qui les ſeparent, alors il faut dire, *quelque*, & non pas *quelle*, comme, *quelque, en fin que puiſſe eſtre la cauſe*, & non pas, *quelle en fin que puiſſe eſtre la cauſe*. De meſme, *quelque*, dit-il, *que puiſſe eſtre la cauſe*, & non pas *quelle*.

Arriué qu'il fut, arriué qu'il eſtoit, marri qu'il eſtoit.

TOutes ces façons de parler ne valent rien, quoy qu'vne infinité de gens s'en ſeruent, & en parlant, & en eſcriuant. Au lieu de dire, *arriué qu'il fut, arriué qu'il eſtoit*, il faut dire, *eſtant arriué*, il exprime tous les deux, ou bien, *comme il fut arriué, comme il eſtoit arriué*. Et au lieu de *marri qu'il eſtoit*, il faut dire, *eſtant marri*, ou *marri*, tout ſeul. Ce qui apparemment eſt cauſe d'vne phraſe ſi mauuaiſe, c'eſt que nous en auons d'autres en noſtre langue, fort approchantes de celle-là, qui ſont tres bonnes & tres elegantes. Par exemple, *tout malade, tout affligé qu'il eſtoit il ne laiſſa pas d'aller*, & au feminin, *toute affligée qu'elle eſtoit, &c.* de meſme au pluriel. Tellement qu'auec ce mot, *tout*, en tout genre, & en tout nombre & ſon adjectif qui le ſuit immediatement, cette façon de parler eſt extremement pure, & françoiſe. On ſ'en ſert encore d'vne autre façon auec *ainſi*, comme, *il receut quãtité de coups, & ainſi*

bleſſé qu'il eſtoit, ſe vint preſenter au Senat. Il eſt vray qu'il y a de certains endroits, où il à fort bonne grace, & où meſme il eſt neceſſaire, comme en l'exemple que ie viens de donner, mais il y en a d'autres où l'on s'en peut paſſer, quoy que rarement; ce que l'on ne peut pas dire de *tout*, auec l'adjectif, car il faut neceſſairement en ce ſens là ajouſter *qu'il eſtoit*, ou *qu'il fuſt*, ou d'autres temps, ſelon ce qui precede, ou ce qui ſuit.

Il ſe dit auſſi quelquefois auec *comme*, par exemple, *Il s'informoit ſi Alexandre, & comme vainqueur, & comme jeune Prince qu'il eſtoit, n'auoit rien attenté contre les Princeſſes.* Quelques-vns neantmoins croyent qu'il eſt encore plus elegant de ſupprimer *qu'il eſtoit*, & de dire, *ſi Alexandre, & comme vainqueur, & comme jeune Prince, n'auoit rien attenté.*

On dit encore fort elegamment, *le malheureux qu'il eſt, la malheureuſe qu'elle eſt, n'a pas ſeulement, &c.* Mais il faut que ce ſoit tousjours auec le preſent du verbe ſubſtantif; car on ne dira gueres, *le malheureux qu'il eſtoit*, & jamais *le malheureux qu'il fut.*

Trois infinitifs de ſuite.

ILs ne ſont pas tousjours vicieux, ny n'ont pas tousjours mauuaiſe grace, par exem-

ple, *le Roy veut aller faire ſentir aux rebelles la puiſſance de ſes armes*, ie ne trouue rien qui me choque en cette façon de parler; mais quatre infinitifs de ſuite, veritablement auroient bien de la peine à paſſer. Neantmoins vn de nos meilleurs Autheurs a eſcrit, *encore qu'il ce fuſt vanté de vouloir aller faire ſentir à ces peuples la puiſſance des armes Romaines.* Ce qui peut ſauuer cela, c'eſt la naïfueté du langage, laquelle ſelon mon ſens, eſt capable de couurir beaucoup de defauts, & peut-eſtre meſmes d'empeſcher que ce ne ſoient des defauts.

L'vn & l'autre.

ON les met & auec le ſingulier, & auec le pluriel. Tous nos bons Autheurs ſont pleins d'exemples pour cela, & il eſt également bien dit, *l'vn & l'autre vous a obligé*, &, *l'vn & l'autre vous ont obligé.* Auec *ny*, c'eſt encore de meſme, comme *ny l'vn ny l'autre ne vaut rien*, &, *ny l'vn ny l'autre ne valent rien.*

Damoiſelle, Madamoiſelle.

L'On ne parle plus, ni l'on n'eſcrit plus ainſi; Il faut dire, *Demoiſelle*, & *Mademoiſelle*, auec vn *e*, aprés le *d*. C'eſt que l'*e*, eſt beaucoup plus doux que l'*a*, & comme noſtre

langue ſe perfectionnent tous les jours, elle cherche vne de ces plus grandes perfections dans la douceur. Il y en a qui eſcriuent, *Madmoiſelle*, ſans aucune voyelle entre le *d*, & l'*m*, mais cela eſt tres-mal.

N'en pouuoir mais.

CEtte façon de parler eſt ordinaire à la Cour, mais elle eſt bien baſſe pour s'en ſeruir en eſcriuant, ſi ce n'eſt en Satir, en Comedie, ou en Epigramme, qui ſont les trois genres deſcrire les plus bas & encore faut-il que ce ſoit dans le Burleſque. Neantmoins M. de Malherbe en a ſouuent vſé, parce qu'il affectoit en ſa proſe toutes ces phraſes populaires, pour faire eſclater dauantage, comme ie crois, la magnificence de ſon ſtile poëtique, par la comparaiſon de deux genres ſi differens. *Ceux qui n'en pouuoient mais*, dit-il, *furent mis à la queſtion*, Iamais M. Coeffeteau ne s'en eſt ſerui. Ce *mais* vient de *magis*.

Netetté de conſtruction.

EXemple, *ſçachant auec combien d'affection elle ſe daignera porter pour mes intereſts, & embraſſer le ſoin de mes affaires.* Ie dis que cette conſtruction n'eſt pas nette, & qu'il faut di-

re, *elle daignera ſe porter*, & non pas, *elle ſe daignera porter*, afin que *daignera* ſe rapporte nettement à la conſtruction des deux verbes ſuiuans, *porter*, & *embraſſer*; Car *ſe daignera* auec *embraſſer*, ne ſe peut conſtruire. Peut-eſtre que quelques-vns negligeront cét auis, comme vn vain ſcrupule, auquel il ne ſe faut pas arreſter: mais ils ne peuuent nier auecque raiſon, que la conſtruction ne ſoit incomparablement meilleure de la façon que ie dis, & il faut touſjours faire en toutes choſes, ce qui eſt le mieux. On ne ſçauroit, ce me ſemble, auoir aſſez de ſoin de la netteté du ſtile, car elle contribuë infiniment à la clarté, qui eſt la principale partie de l'oraiſon, & a outre cela, beaucoup d'autres aduantages, dont il eſt parlé en ſon lieu, où nous traittons de la difference qu'il y a entre la pureté & la netté du ſtile.

Les noms propres, & autres terminez en EN.

DEpuis peu d'années ſeulement, nous faiſons terminer en *en*, la pluſpart des noms propres, & pluſieurs autres tirez du Latin, où il y a vn *a*, & qui en Latin finiſſent en *anus*, comme l'on diſoit autrefois *Tertulian*, *Quintilian*, *ſaint Cyprian*, parce qu'ils viennent du Latin *Tertullianus*, *Quintilianus*, *Cyprianus*;

mais aujourd'huy l'on prononce & l'on eſcrit *Tertullien*, *Quintilien*, *ſaint Cyprien*, *&c.* ou bien, il faut dire faire la Remarque; Tous les noms propres, & pluſieurs autres d'vne autre nature, vénans du Latin, ou de quelque autre langue, qui mettent vn *a*, en la penultieſme ſyllabe de ce nom là, changent cét *a*, en *e*, quand on les fait François, pourueu qu'il y ayt vne voyelle immediatement deuant l'*e*; comme de *Tertullianus*, nous diſons *Tertullien*, parce qu'il y a vn *i*, deuant l'*e*, de *Cyprianus*, *Cyprien*, & de *Titiano*, ce fameux Peintre Italien, nous diſons *Titien*, comme d'*Italiano* nous auons fait *Italien*. Du temps de M. Coeffeteau on diſoit *les Pretorians*, & il l'a touſiours eſcrit ainſi, au lieu de dire *Pretoriens*.

Nous diſons auſſi *Caldeen*, & non pas *Caldean*, parce qu'il y a vne voyelle deuant le dernier *e*, à ſçauoir vn autre *e*. De meſme *Lerneen*, *Nemeen*, & non pas *Lernean*, *Nemean*, comme nos anciens Poëtes ont accouſtumé de les nommer, & pluſieurs autres de cette eſpece. Ie ne donne des exemples que de l'*e*, & de l'*i*, qui precedent l'*e*, joint à l'*n*, parce qu'il n'y a gueres de mots, qui ayent vn *a*, vn *o*, ou vn *u*, deuant la ſyllabe finale *en*; Et ceux qui ont vn *a*, comme *Caen*, ville de Normandie, nont pas l'*a*, comme voyelle, mais comme faiſant vne dyphthongue impropre auec l'*e*,

qui

qui ſuit, tellement que les deux voyelles ne font qu'vne ſyllabe, & l'on ne prononce pas *Ca en* en deux ſyllabes, mais *Caën* en vne ſeule, qui de plus, prend le ſon de l'*a*, & non pas de l'*e*, & ſe prononce *Can*, comme s'il n'y auoit point d'*e*.

Il faut donc pour prononcer *en*, en la derniere ſyllabe des mots, que la voyelle qui la precede ſoit d'vne ſyllabe diſtincte & ſeparee de la derniere *en*. Et ce que j'ay dit des voyelles, s'entend auſſi des diphthongues, comme en ces deux mots, *payen*, *moyen*, &c. mais aux mots qui n'ont ny voyelle, ny diphthongue deuant les deux lettres finales, il faut prononcer & eſcrire, *an*, & non pas *en*, comme nous diſons *Trajan*, *Sejan*, & non pas *Trajen*, *Sejen*, parce que l'*i* qui va deuant l'*a*, eſt conſone, & non pas voyelle. De meſme nous diſons *Titan*, *Triſtan*, & non pas *Titen* ny *Triſten*, & ainſi de tous les autres.

Ie ne penſe pas que cette Reigle des voyelles, ou des diphthongues deuant *en*, final, ſouffre gueres d'exceptions. Il eſt vray, qu'on nomme *Arrian*, l'Autheur Grec qui a eſcrit les guerres d'Alexandre, & qui eſt aujourd'huy plus celebre en France par ſon Traducteur, que par luy meſme, le François ayant ſurpaſſé le Grec, & s'eſtant acquis la gloire dont l'autre s'eſt vainement vanté. On nomme en-

core *Arrian*, vn des principaux disciples d'Epictete, qui selon l'opinion de plusieurs n'est pas celuy dont nous venons de parler, & l'on nomme l'vn & l'autre *Arrian* & non pas *Arrien*, pour faire difference entre cét Autheur & *vn Arrien* c'est à dire, *de la secte d'Arrius*, quoy que quelques-vns seroient d'auis, que nonobstant l'equiuoque, on dit tousjours *Arrien*, & jamais *Arrian*, tant il est veritable que cette terminaison *ian*, semble estrangere, & s'accommode peu à nostre langue. C'est sans doute, comme ie l'ay remarqué en diuers lieux, que l'*e* est vne voyelle beaucoup plus douce que l'*a*, & que nous changeons volontiers cette derniere en l'autre.

Pouuoir.

ON se sert de ce verbe d'vne façon bien estrange, mais qui neantmoins est si ordinaire à la Cour, qu'il est certain qu'elle est tres-Françoise. On dit en parlant d'vne table, ou d'vn carrosse, *il y peut huit personnes*, pour dire, *il y a place pour huit personnes*, ou *il y peut tenir huit personnes*; Car asseurément quand on dit, *il y peut huit personnes*, on sous-entend le verbe *tenir*. Ainsi l'on dit, *autant qu'il en pourroit dans mon œil*, pour dire, *autant qu'il en pourroit tenir dans mon œil*; c'est à dire *rien*. Il est vray que cette phrase est bien extraordinaire,

& que dans les Prouinces de delà Loire, on a de la peine à la comprendre, mais elle eſt priſe des Grecs, qui ſe ſeruent de leur δυώδεκα au meſme ſens, & j'en ay veu des exemples dans l'vn de leurs meilleurs Autheurs, qui eſt Lucien. Neantmoins, encore qu'on le die en parlant, on ne l'eſcrit point dans le beau ſtile, mais ſeulement dans le ſtile bas.

Si apres VINT & VN, il faut mettre vn pluriel, ou vn ſingulier.

PAr exemple, on demande, ſi *vint & vn ſiecles* eſt bien dit, ou s'il faut dire, *vint & vn ſiecle*. I'ay veu agiter cette queſtion dans vne grande compagnie, tres-capable d'en juger. Les vns au commencement eſtoient pour le ſingulier, les autres pour le pluriel. Ceux qui tenoient qu'il falloit dire *ſiecle*, alleguoient vn exemple qui fermoit la bouche au parti contraire, à ſçauoir que l'on dit, & que l'on eſcrit aſſeurement, *vint & vn an*, & non pas *vint & vn ans*, ny *vint & vne années*. Les autres oppoſoient vn autre exemple à celuy-cy, & qui n'eſt pas moins fort; que l'on dit, & que l'on eſcrit, *il y a vint & vn cheuaux*, & non pas *il y a vint & vn cheual*. Ces deux exemples formerent vn tiers parti, auquel à la fin les autres deux ſe rangerent, qui eſt, que tantoſt on met

le ſingulier, & tantoſt le pluriel, ſelon que l'oreille qu'il faut conſulter en cela, le juge à propos. Neantmoins ny les vns ny les autres ne reuinrent pas ſi abſolument à ce partage, que ceux qui croyoient d'abord qu'il falloit touſjours mettre le ſingulier, ne creuſſent encore qu'il le falloit mettre beaucoup plus ſouuent que le pluriel, & que les autres qui eſtoient pour le pluriel, ne creuſſent le contraire. Ceux-cy ſe vantoient d'auoir la raiſon de leur coſté, parce que *vint* demandant ſans doute le pluriel, il n'y a point d'apparence, que pour ajoûter encore *vn à vint*, & augmenter le nombre, il prenne vne nature ſinguliere ; que cela repugne au ſens commun. Les autres alleguant l'Vſage, le Souuerain des langues, ne laiſſoient plus rien à dire à la Raiſon, ſi ce n'eſt qu'elle ne demeuroit pas d'accord de cét Vſage. Et voicy comme ceux qui eſtoient pour le ſingulier prouuoient que l'Vſage eſtoit pour eux. On ne dit point en parlant *vint & vn hommes, vint & vne femmes, cent & vne perles.* Les autres repliquoient, que ce n'eſtoit pas, qu'*hommes*, *femmes*, *& perles*, ne fuſſent là au pluriel, mais que l's, finale ne ſe prononce point en noſtre langue, & que c'eſtoit ce qui les trompoit. C'eſt veritablement la ſource & la cauſe du doute, qui a donné lieu à la diſpute, car ſi l'on eſtoit bien aſſeuré de l'Vſage, il n'y

auroit point à douter, ſes arreſts eſtant deciſifs, mais tout conſiſte en la queſtion de fait, de ſçauoir ſi c'eſt l'Vſage ou non. Or eſt-il que ce qui empeſche certainement de le ſçauoir, c'eſt que les *s*, finales qui ſont nos pluriels, ne ſe prononçant point, les deux nombres ſe prononcent d'vne meſme façon, & par ce moyen l'oreille ne peut diſcerner l'vn d'auec l'autre, ny reconnoiſtre l'Vſage. Il y a plaiſir quelquefois d'examiner & de deſcouurir, pourquoy on eſt en doute de l'Vſage en de certaines façons de parler.

Poßible, pour *Peut-eſtre.*

LEs vns l'accuſent d'eſtre bas, les autres d'eſtre vieux. Tant y a que pour vne raiſon, ou pour l'autre, ceux qui veulent eſcrire poliment, ne feront pas mal de s'en abſtenir.

Ou la douceur, ou la force le fera.

ON demande s'il faut dire, *le fera*, ou *le feront*. Sans doute il faut dire, *le fera* au ſingulier; Car comme c'eſt vne alternatiue, ou vne diſionctiue, il n'y a que l'vne des deux qui regiſſe le verbe, & ainſi il ne peut eſtre mis qu'au ſingulier. Neantmoins vn de nos plus celebres Autheurs a eſcrit, *peut-eſtre qu'vn jour*

au ſens auquel ils l'employent. De meſme vn Bourguignon qui aura eſté toute ſa vie à la Cour,

ou la honte, ou l'occaſion, ou l'exemple, leur donneront vn meilleur auis. Sur quoy ayant conſulté diuerſes perſonnes tres-ſçauantes en la langue, quelques-vns ont creu qu'il falloit dire, *donnera*, au ſingulier, à cauſe de la disjonctiue; les autres, que l'on pouuoit dire egalement bien *donnera*, & *donneront*, au ſingulier & au pluriel, qui eſt la plus commune opinion, & les autres, que *donneront* au pluriel eſtoit plus elegant, que *donnera*, à cauſe de cette accumulation de choſes, qui preſentant tant de faces differentes à la fois, porte l'eſprit au pluriel pluſtoſt qu'au ſingulier, quoy que dans la rigueur de la Grammaire, il faudroit dire *donnera*. Mais quand il n'y a que deux disjonctiues, comme au premier exemple, *ou la douceur ou la force*, il faut touſjours mettre le ſingulier ſans exception, & jamais le pluriel, ſoit que les deux ſoient oppoſez comme icy, ou qu'ils ne le ſoient pas.

Ni la douceur, ni la force n'y peut rien.

TOus deux ſont bons, *n'y peut rien*, & *n'y peuuent rien*, parce que le verbe ſe peut rapporter à l'vn des deux ſeparé de l'autre, ou à tous les deux enſemble. I'aimerois mieux neantmoins le mettre au pluriel qu'au ſingulier.

Maint, & maintefois.

POur *maint*, & *mainte*, on ne le dit plus en parlant, mais on dit *maintefois* à la Cour en raillant, & de la meſme façon qu'on dit *ains au contraire*. Neantmoins on ne l'eſcrit plus en proſe, non plus que *maint* adjectif. L'vn & l'autre n'eſt que pour les vers, & encore y en a-t-il pluſieurs, qui n'en voudroient pas vſer. Ie crois qu'à moins que d'eſtre employé dans vn Poëme heroïque, & encore bien rarement, il ne ſeroit pas bien receu. Du temps de M. Coeffeteau on l'eſcriuoit & en vers & en proſe. Il dit en vn certain endroit, qu'vn Legiſlateur *auoit fait maintes belles loix.*

Matineux, matinal, matinier.

DE ces trois, *matineux* eſt le meilleur : c'eſt celuy qui eſt le plus en vſage, & en parlant, & en eſcriuant, ſoit en proſe, ou en vers. *Matinal* n'eſt pas ſi bon, il s'en faut beaucoup ; les vns le trouuent trop vieux, & les autres trop nouueau, & l'vn & l'autre ne procede que de ce qu'on ne l'entend pas dire ſouuent. *Matineux*, & *matinal*, ſe diſent ſeulement des perſonnes. Il ſeroit ridicule de dire, *l'Eſtoile matineuſe*, ou *matinale*. Pour *matinier*, il ne ſe dit plus, ny en proſe, ny en vers, ny pour

les perſonnes, ny pour autre choſe, ſur tout au maſculin ; car il ſeroit inſupportable de dire, *vn aſtre matinier*, mais au feminin, *l'Eſtoile matiniere*, pourroit trouuer ſa place quelque part.

Apres ſouper, ou *apres ſoupé*.

TOus deux ſont bons, & nos meilleurs Autheurs anciens & modernes diſent l'vn & l'autre. Ils en font de meſme à l'infinitif, *le manger*, car quelques-vns eſcriuent *le mangé*, & les autres *le manger, vn deſmeſlé*, & *vn deſmeſler* ; mais j'aime mieux ce dernier auec l'*r*, parce que c'eſt vn infinitif, dont nous faiſons vn nom ſubſtantif auec l'article *le*, à l'imitation des Grecs, τὸ ποιεῖν, & que d'ailleurs nous n'oſtons pas la lettre *r*, des autres noms tirez de l'infinitif, qui ne ſe terminent pas en *er*, ny nous ne changeons rien de ce qu'ils ont aux autres conjugaiſons, comme par exemple nous diſons, *le dormir*, & non pas *le dormi*, *le boire*, & non pas *le beu*. Il eſt vray qu'il faut touſjours dire *le procedé*, & non pas *le proceder*.

Remplir, & *emplir*.

LVn & l'autre eſt bon, mais auec cette difference, que *remplir* ſe dit d'ordinaire des choſes immaterielles, ou figurées, comme

dire en l'exemple que j'ay rapporté, & en ſes

S

me *il a remply tout l'vniuers de la terreur de ſon nom, il a dignement remply la place du premier Magiſtrat.* Et *emplir* ſe dit communement des choſes materielles, & liquides, comme *emplir vn tõneau, emplir vn vaiſſeau.* Et quand on dit *remplir vn tonneau*, c'eſt quand on en a desja tiré, & que l'on remplit ce qui eſt vuide, d'où vient le mot de *remplage.* I'ay ajouſté *liquides*, parce que l'on ne dira pas ſi ordinairement, qu'*vn auaricieux emplit ſes coffres d'or & d'argent*, comme *remplit ſes coffres*, ny *emplit ſes greniers*, comme *remplit ſes greniers.* Mais aprés tout, j'ay appris que l'on ne ſçauroit faillir à dire tousjours *remplir*, de quoy que ce ſoit que l'on parle, où l'on croira que le mot d'*emplir*, ſoit bon, au lieu que l'on peut ſouuent manquer en mettant *emplir* pour *remplir.*

C'eſt vne des plus belles actions, qu'il ayt jamais faites.

I'ay appris que c'eſtoit ainſi qu'il falloit eſcrire, & non pas au ſingulier *qu'il ayt jamais faites*, parce que ce participe ſe rapporte à *plus belles actions*, & non pas à *vne.* La preuue en eſt claire, en ce que le participe *faite*, ou *faites*, ſe rapporte de neceſſité abſoluë au pronom *que*, qui eſt aprés *actions*, & il n'y a point de Grammairien, qui n'en demeure d'accord.

V

d'accord, que *quelle*, eſt bon, qui eſt tousjours vne exception conſiderable à la reigle. Que

Il reſte donc à ſçauoir, auquel des deux ce *que*, ſe rapporte, à *actions*, ou à *vne*. Deux choſes font voir que c'eſt à *actions*, & non pas à *vne*, la premiere eſt que ces mots *des plus belles actions*, demandent neceſſairement le pronom *qui*, ou *que*, aprés eux, autrement on ne les ſçauroit conſtruire. Car *plus*, eſt vn terme de comparaiſon, qui preſuppoſe vne relation ou à ce qui precede, ou à ce qui ſuit, comme en cét exemple, *des plus belles actions*, a ſa relation aux paroles ſuiuantes *qu'il ayt jamais faites*. L'autre raiſon eſt, que *jamais* comprend toutes les actions precedentes, & ne ſe peut pas dire d'vne ſeule action, tellement qu'eſtant placé dans cét exemple entre *que*, & *faites*, il fait voir clairement que le pronom & le participe ne peuuent eſtre entendus ny pris d'vne autre façon que *jamais*, c'eſt à dire, qu'ils ne ſe peuuent rapporter qu'à *actions* & non pas à *vne*. Outre que *jamais* eſtant aduerbe joint à *faites*, ou *ayt faites*, il eſt impoſſible & contre la nature de l'aduerbe, que *jamais* ſe rapporte à *actions*, & *ayt faite* à *vne*. L'aduerbe & le verbe vont tousjours d'vne meſme ſorte, & ont tousjours meſme viſée, comme inſeparables dans le ſens, auſſi bien que dans la conſtruction, ainſi que le mot d'*aduerbe*, c'eſt à dire, *attaché au verbe*, le teſmoigne.

auec *ainſi*, comme, *il receut quãtité de coups, & ainſi*

Approcher.

CE verbe regit elegamment l'accuſatif pour les perſonnes, mais non pas pour les choſes. Exemple, M. de Malherbe, *Vous auez l'honneur d'approcher la Reine de ſi prés.* Toute la Cour, & tous les Autheurs parlent ainſi, *Approcher la perſonne du Roy, approcher la perſonne du Prince.* Mais ce ſeroit tres-mal dit, *approcher la ville, approcher le feu.* Il faut dire, *s'approcher de la ville, s'approcher du feu.* Neantmoins on dit, *approchez-vous de moy, il s'eſt approché du Roy pour luy faire la reuerence*, & ce ſeroit fort mal dit *approchez moy, il a approché le Roy pour luy faire la reuerence.* D'où vient donc *qu'approcher* pour ce qui eſt des perſonnes, a tantoſt vn regime, & tantoſt vn autre, & le moyen de connoiſtre quand il en faut vſer d'vne façon, & non pas de l'autre? C'eſt qu'il a pour les perſonnes deux ſignifications; l'vne qui deſigne le mouuement corporel, par lequel ie m'approche actuellement de quelqu'vn, & c'eſt ſa propre & veritable ſignification: l'autre, qui ne ſignifie pas cét acte particulier, ny ce mouuement local, mais bien l'habitude qui reſulte de pluſieurs actes reiterez, en s'approchant de quelqu'vn, par le moyen deſquels il s'eſt acquis vn grand accés, & vne grande priuauté auec-

pas tousjours mauuaise grace, par exem-

que luy, qui eſt vn ſens plus eſloigné du mot & vne façon de parler comme figurée. Au premier ſens il faut dire, *s'approcher du Roy*, & au ſecond, *approcher le Roy*, de ſorte qu'*approcher* en cette derniere façon, ſignifie *eſtre en faueur, & en conſideration auprés du Roy.* Il ſe dit auſſi des Officiers qui ont l'honneur d'approcher le Roy à cauſe de leurs charges, quoy qu'ils ne ſoient point en faueur. Au reſte il faut remarquer, qu'*approcher* en cette ſignification, ne ſe dit que des Grands.

Epithete mal placé.

EXemple, *en cette belle ſolitude, & ſi propre à la contemplation.* Ie dis que le ſecond epithete, *& ſi propre*, n'eſt pas bien ſitué, & qu'il le faut mettre ainſi, *en cette ſolitude ſi belle, & ſi propre à la contemplation*, parce que les deux adjectifs doiuent tousjours eſtre enſemble, & jamais il ne faut mettre le ſubſtantif entre les deux adjectifs; comme en cét exemple, *ſolitude*, eſt entre *belle*, & *ſi propre*. Cette reigle eſt importante pour la netteté du ſtile & de la conſtruction. I'en ay fait vne remarque, à cauſe que beaucoup de gens y manquent. M. Coeffeteau n'y a jamais manqué, il eſcriuoit trop nettement, Ce n'eſt pas que quelquefois ce renuerſement n'ayt beaucoup de grace &

de force, mais cela est tres-rare, & il ne me vient point d'exemple pour le faire voir, c'est pourquoy il ne le faut faire que le moins que l'on pourra, & auec jugement.

Satifaire, ſatifaction.

C'Est depuis peu, que plusieurs personnes prononcent ainsi, au lieu de prononcer *ſatisfaire, ſatisfaction* auec l'*s* deuant l'*f*, comme on doit aussi l'orthographier. Iusqu'icy sans doute c'est vne faute de dire, *ſatifaire*, & *ſatifaction*, & la plus saine partie de la Cour, & des Autheurs, s'y oppose, & ne le peut souffrir; mais ie crains bien que dans peu de temps cette mauuaise prononciation ne l'emporte, parce qu'il est plus doux de dire, *ſatifaire*, & *ſatifaction* sans *s*, qu'auec vne *s*, & la prononciation en est beaucoup plus aisée. Que si maintenant elle nous semble rude, c'est que l'oreille n'y est pas encore accoustumée. La mesme chose est arriuée à plusieurs mots, que nous auions en nostre langue escrits auec l'*s*, qui se prononçoit au commencement, & qu'on a supprimé depuis pour les rendre plus doux.

Vn' ensemble.

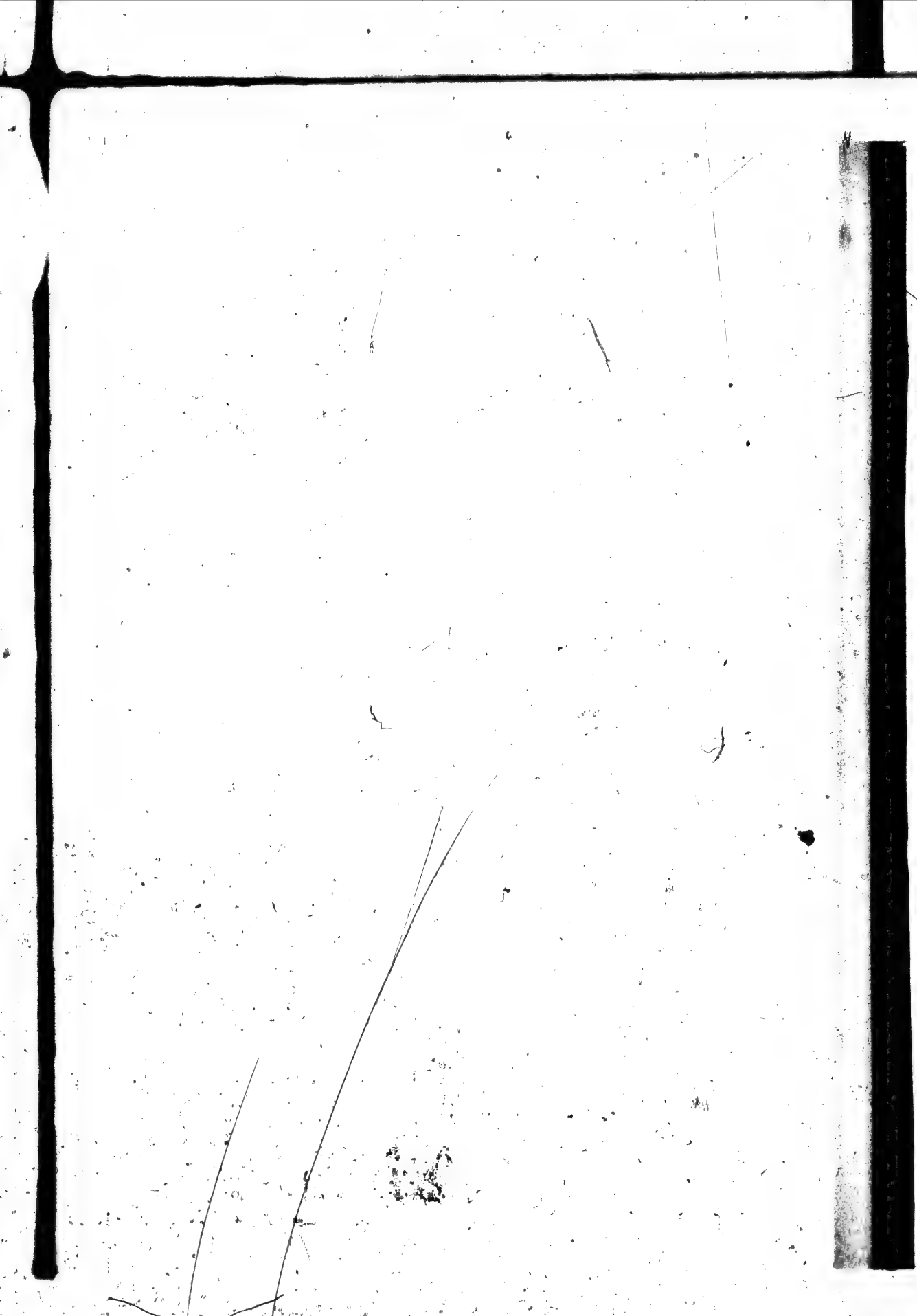
C'Est fort bien dit, on parle ainsi, & tous les bons Autheurs l'escriuent. M. Coef-

feteau en la vie d'Auguſte, *Antoine*, dit-il, *& Lepidus s'eſtoient vnis enſemble, d'vne façon aſſez eſtrange.* Pluſieurs neantmoins le condamnent comme vn Pleonaſme, & vne ſuperfluité de mots, & ſouſtiennent qu'il ſuffit de dire *vnir*, ſans ajouſter *enſemble*, parce que deux choſes ne peuuent pas eſtre vnis, qu'elles ne ſoient enſemble. Par cette meſme raiſon ils ne peuuent ſouffrir que l'on die, *je l'ay veu de mes yeux, je l'ay oüy de mes oreilles, voler en l'air,* qu'Amyot dit ſi ſouuent aprés les anciens Autheurs Grecs & Latins, auſſi bien qu'aprés ſon Plutarque. *Orphée fut cruellement deſchiré*, & autres ſemblables; Car de quoy voit-on, diſent-ils, que des yeux, & de ſes yeux; voit-on ſans yeux, ou des yeux d'autruy? Et ainſi, oit-on ſi ce n'eſt des oreilles? peut-on voler ſi ce n'eſt en l'air, ny vne perſonne eſtre deſchirée que cruellement? Mais ce ne ſont que ceux qui n'ont point eſtudié, & qui n'ont nulle connoiſſance des anciens Autheurs, dont l'exemple ſert de loy à toute la poſterité, qui blaſment ces façons de parler. Il ne faut qu'auoir vne legere teinture des bonnes lettres, pour n'ignorer pas combien ces locutions ſont familieres à tous ces grands hommes, que l'on reuere depuis tant de ſiecles. Terence qui paſſe ſans contredit pour le plus exact & le plus pur de tous les Latins, ne feint point de

dire, *Hiſce oculis egomet vidi*, ou cét *egomet* qu'il ajouſte, ſemble encore vn nouueau ſurcroiſt de Pleonaſme. Et l'incomparable Virgile ne dit-il pas ſi ſouuent, *Sic ore locutus, il parla ainſi de la bouche; Vocemque his auribus hauſi, je l'ay oüy de mes oreilles?* Ciceron, & tous les Orateurs, en ſont pleins auſſi bien que les Poëtes. Et cela eſt fondé en raiſon, parce que lors que nous voulons bien aſſeurer & affirmer vne choſe, il ne ſuffit pas de dire ſimplement, *ie l'ay veu, ie l'ay oüy*, puis que bien ſouuent il nous ſemble d'auoir veu & oüy des choſes que ſi l'on nous preſſoit d'en dire la verité, nous n'oſerions l'aſſeurer. Il faut donc dire, *ie l'ay veu de mes yeux, ie l'ay oüy de mes oreilles*, pour ne laiſſer aucun ſujet de douter, que cela ne ſoit ainſi: tellement qu'à le bien prendre, il n'y a pont là de mots ſuperflus, puis qu'au contraire ils ſons neceſſaires pour donner vne pleine aſſeurance de ce que l'on affirme. En vn mot, il ſuffit que l'vne des phraſes die plus que l'autre, pour euiter le vice du Pleonaſme, qui conſiſte à ne dire qu'vne meſme choſe en paroles differentes & oiſiue, ſans qu'elles ayent vne ſignification ny plus eſtenduë, ny plus forte, que les premieres.

Mais ces Meſſieurs pourront repartir, que ſi cela eſt vray aux deux phraſes que nous venons d'examiner, il ne l'eſt pas en ces deux

autres, *voler en l'air*, & *cruellement deſchiré*; Car que peut, diſent-ils, ſignifier dauantage *voler en l'air*, que *voler* tout ſeul, & *cruellement deſchiré*, que *deſchiré* ſimplement? Ie reſpons, que la parole n'eſt pas ſeulement vne image de la penſée, mais de la choſe meſme que nous voulons repreſenter, laquelle ie repreſenteray beaucoup mieux en diſant, *les oyſeaux qui volent en l'air*, que ſi ie ne faiſois que dire, *les oyſeaux qui volent*. Il eſt vray, qu'il faut que cela ſe face auec jugement, y ayant des endroits où il feroit vne agreable peinture, & d'autres, où l'on ne le pourroit ſouffrir. Et quand ie diray *cruellement deſchiré*, j'expoſeray bien mieux aux yeux de l'eſprit, l'horreur de cette action, & rendray l'objet bien plus ſenſible & plus vif, que ſi ie ne diſois que *deſchiré*; Car comme le ſon de la voix lors qu'il eſt plus fort, ſe fait mieux entendre à l'oreille du corps, auſſi l'expreſſion, quand elle eſt plus forte, ſe fait mieux entendre à l'oreille de l'eſprit. En fin toutes les langues ont de ces façons de parler, tous les bons Autheurs Grecs & Latins, anciens & modernes s'en ſeruent, non par vne licence, ou par vne negligence affectée, mais comme d'vne plus forte maniere de s'exprimer; & tout enſemble comme d'vn ornement. Qu'y a-t-il à repliquer aprés cela?



Souuenir.

IE *me ſouuiens*, & *il me ſouuient*, ſont tous deux bons, mais *ie me ſouuiens*, me ſemble vn peu plus vſité à la Cour. Nos bons Autheurs en vſent indiferemment.

Temple feminin.

LA *temple*, cette partie de la teſte, qui eſt entre l'oreille & le front, s'appelle *temple*, & non pas *tempe*, ſans *l*, comme le prononcent & l'eſcriuent quelques-vns, trompez par le mot Latin, *tempus*, d'où il eſt pris, qui ſignifie la meſme choſe.

En ſuite de quoy.

CEtte façon de parler eſt Françoiſe, & ordinaire, mais elle ne doit pas eſtre employée dans le beau ſtile, d'où nos bons Autheurs du temps, la banniſſent.

Sans.

CEtte prepoſition ne veut jamais auoir aprés elle, ny immediatement, ny mediatement, la particule *point*; Car encore qu'on ayt accouſtumé de dire, *ſans point de fau-*

te, c'eſt vne façon de parler de la lie du peuple, dont les honneſtes gens n'ont garde de ſe ſeruir, & beaucoup moins encore, les bons Eſcriuains; C'eſt pourquoy vn des plus celebres que nous ayons, a eſté juſtement repris d'auoir eſcrit, *ſans point de nuages, ſans point de Soleil.*

Survivre.

CE verbe regit le datif, & l'accuſatif tout enſemble, comme, *il a ſurueſcu tous ſes enfans*, & *il a ſurueſcu à tous ſes enfans.* Il depend aprés cela de l'oreille, de mettre tantoſt l'vn, tantoſt l'autre, ſelon qu'elle le juge plus à propos.

Mais que.

MAis que, pour *quand*, eſt vn mot, dont on vſe fort en parlant, mais qui eſt bas, & qui ne s'eſcrit point dans le beau ſtile. Par exemple, on dit à toute heure, & meſme à la Cour, *venez-moy querir mais qu'il ſoit venu*, pour dire, *quand il ſera venu.* Vn de nos plus fameux Eſcriuains a dit, *l'affection auec laquelle j'embraſſeray voſtre affaire, mais que ie ſçache ce que c'eſt, vous ſera voir, &c.* Il affectoit toutes ces façons de parler populaires, en quelque ſtile que ce fuſt, leſquelles neantmoins

ne ſe peuuent ſouffrir qu'au plus bas & au dernier de tous les ſtiles.

Alluſion de mots.

IL n'en faut pas faire profeſſion, comme a fait vn des plus grands hommes de lettres de noſtre ſiecle, qui en a parſemé toutes ſes œuures. Toute affectation eſt vicieuſe, & particulierement celle-cy. Mais quand l'alluſion ſe preſente d'elle meſme, ſans qu'on la recherche, ou qu'il ſemble qu'on ne l'a pas recherchée, elle eſt tres-bonne, & tres-agreable. Il eſt vray, que meſmes de cette façon, il en faut vſer rarement, mais ſi l'on n'en vſe que lors qu'elle ſe rencontre à propos, il ne faut pas craindre d'en vſer ſouuent; car ces rencontres ſont rares. Ciceron ne l'a pas euitée. Il dit en l'Oraiſon *de Prouinc. Conſul. Bellum affectum videmus, & verè vt dicam, penè confectum*, & s'y opiniaſtrant encore, il ajouſte immediatement eprés, *ſed ita, vt ſi idem extrema exequitur qui inchoauit, iam omnia perfecta videamus.* Infailliblement diſant *perfecta*, il a voulu continuer la figure, parce qu'il fait encore cette meſme alluſion vn peu plus bas, *nam ipſe Cæſar*, dit-il, *quid eſt cur in Prouincia commorari velit, niſi vt ea quæ per eum affecta ſunt, perfecta Reipublicæ tradantur?* M. Coeffeteau qui la fuyoit auec au-

Souuenir.

IE *me ſouuiens*, & *il me ſouuient*, ſont tous deux bons, mais *ie me ſouuiens*, me ſemble vn peu plus vſité à la Cour. Nos bons Autheurs en vſent indiferemment.

Temple feminin.

LA *temple*, cette partie de la teſte, qui eſt entre l'oreille & le front, s'appelle *temple*, & non pas *tempe*, ſans *l*, comme le prononcent & l'eſcriuent quelques-vns, trompez par le mot Latin, *tempus*, d'où il eſt pris, qui ſignifie la meſme choſe.

En ſuite de quoy.

CEtte façon de parler eſt Françoiſe, & ordinaire, mais elle ne doit pas eſtre employée dans le beau ſtile, d'où nos bons Autheurs du temps, la banniſſent.

Sans.

CEtte prepoſition ne veut jamais auoir aprés elle, ny immediatement, ny mediatement, la particule *point*; Car encore qu'on ayt accouſtumé de dire, *ſans point de fau-*

te, c'eſt vne façon de parler de la lie du peuple, dont les honneſtes gens n'ont garde de ſe ſeruir, & beaucoup moins encore, les bons Eſcriuains; C'eſt pourquoy vn des plus celebres que nous ayons, a eſté juſtement repris d'auoir eſcrit, *ſans point de nuages, ſans point de Soleil.*

Suruiure.

CE verbe regit le datif, & l'accuſatif tout enſemble, comme, *il a ſurueſcu tous ſes enfans*, & *il a ſurueſcu à tous ſes enfans.* Il depend aprés cela de l'oreille, de mettre tantoſt l'vn, tantoſt l'autre, ſelon qu'elle le juge plus à propos.

Mais que.

MAis que, pour *quand*, eſt vn mot, dont on vſe fort en parlant, mais qui eſt bas, & qui ne s'eſcrit point dans le beau ſtile. Par exemple, on dit à toute heure, & meſme à la Cour, *venez-moy querir mais qu'il ſoit venu*, pour dire, *quand il ſera venu.* Vn de nos plus fameux Eſcriuains a dit, *l'affection auec laquelle j'embraſſeray voſtre affaire, mais que ie ſçache ce que c'eſt, vous fera voir, &c.* Il affectoit toutes ces façons de parler populaires, en quelque ſtile que ce fuſt, leſquelles neantmoins

ne ſe peuuent ſouffrir qu'au plus bas & au dernier de tous les ſtiles.

Alluſion de mots.

IL n'en faut pas faire profeſſion, comme a fait vn des plus grands hommes de lettres de noſtre ſiecle, qui en a parſemé toutes ſes œuures. Toute affectation eſt vicieuſe, & particulierement celle-cy. Mais quand l'alluſion ſe preſente d'elle meſme, ſans qu'on la recherche, ou qu'il ſemble qu'on ne l'a pas recherchée, elle eſt tres-bonne, & tres-agreable. Il eſt vray, que meſmes de cette façon, il en faut vſer rarement, mais ſi l'on n'en vſe que lors qu'elle ſe rencontre à propos, il ne faut pas craindre d'en vſer ſouuent; car ces rencontres ſont rares. Ciceron ne l'a pas euitée. Il dit en l'Oraiſon *de Prouinc. Conſul. Bellum affectum videmus, & verè vt dicam, penè confectum*, & s'y opiniaſtrant encore, il ajouſte immediatement eprés, *ſed ita, vt ſi idem extrema exequitur qui inchoauit, iam omnia perfecta videamus.* Infailliblement diſant *perfecta*, il a voulu continuer la figure, parce qu'il fait encore cette meſme alluſion vn peu plus bas, *nam ipſe Cæſar*, dit-il, *quid eſt cur in Prouincia commorari velit, niſi vt ea quæ per eum affecta ſunt, perfecta Reipublicæ tradantur?* M. Coeffeteau qui la fuyoit auec au-

tant de soin, que les autres en apportent à la chercher, n'a pas laissé de s'en seruir quelquefois de fort bonne grace, comme par exemple en la vie d'Auguste, où il dit, *mais depuis on fit courir le bruit qu'il auoit fait mourir les deux Consuls, afin qu'ayant deffait Antoine, & s'estant deffait d'eux, il eust seul les armes victorieuses en sa puissance.* L'allusion de ces mots, *ayant deffait Antoine, & s'estant deffait d'eux*, est d'autant plus belle, qu'elle consiste au mesme mot *deffait*, dans deux significations differentes, selon leurs differens regimes. Certainement quant cette figure se presente, & que les paroles qu'il faut necessairement employer pour expliquer ce que l'on veut dire, font l'allusion, alors il la faut receuoir à bras ouuerts, & ce seroit estre ingrat à la fortune, & ne sçauoir pas prendre ses aduantages, que de la rejetter.

Precipitément, ou *precipitamment*. *Armez à la legere*, *legerement armez*.

PRecipitément, est bon, mais *precipitamment* est beaucoup meilleur, & j'en voudrois tousjours vser. On dit aussi, *armez à la legere*, & *legerément armez*. Neantmoins le premier est vn peu plus en vsage, mais pour diuersifier il se faut seruir de tous les deux.

Monſieur, Madame.

IL n'y a rien qui bleſſe dauantage l'œil & l'oreille, que de voir vne Lettre qui aprés *Monſieur*, ou *Madame*, commence encore par l'vn ou par l'autre, & quand il y a deux *Monſieur*, ou deux *Madame*, de ſuite, c'eſt encore pis. Cela eſt ſi clair, qu'il n'en faut point donner d'exemple. I'en fais vne remarque, parce que ie vois pluſieurs perſonnes qui y manquent, quoy que d'ailleurs ils eſcriuent bien.

Aſſeoir.

CE verbe ſe conjugue ainſi au preſent de l'indicatif, *je m'aſsieds, tu t'aſsieds, il s'aſsied, nous nous aſſeions, vous vous aſſeiez, ils s'aſſient*, & non pas, *ils s'aſſeient*. Au preterit imparfait, *je m'aſſeiois, tu t'aſſeiois, il s'aſſeioit, nous nous aſſeions, vous vous aſſeiez*; (Ces deux perſonnes du pluriel ſont ſemblables aux deux pluriels du preſent) *ils s'aſſeioient*. Mais ce temps n'eſt gueres en vſage. On ſe ſert d'ordinaire en ſa place du mot de *mettoit*, comme *il ſe mettoit tousjours là, nous nous mettions tousjours là*, quand *s'aſſeoir* veut dire, *ſe plaſſer*; & lors qu'il veut dire, *ſe repoſer*, on ſe ſert de ce verbe meſme pour l'exprimer, comme *aprés quatre tours d'allée il ſe repoſoit tousjours*; Ce

n'eſt pas pourtant que l'on ne puiſſe dire auſſi, *s'aſſeioit*, mais il eſt moins vſité. A l'imperatif pluriel, il faut dire, *aſſeiez-vous*, & non pas *aßiſez-vous*, comme diſent vne infinité de gens, ny *aßiez-vous*, qui eſt neantmoins moins mauuais, qu'*aßiſez-vous*. Au ſubjonctif, il faut dire, *aſſeie*, & *aſſeient*, au pluriel, & non pas *aßient*, & bien moins encore *aßiſent*, comme *aſſeions nous*, *afin qu'il s'aſſeie*, ou *qu'ils s'aſſeient*. Au gerondif, ou au participe *s'aſſeiant*, & non pas *s'aſſeant*, quoy que le ſimple ſoit *ſeant*, & non pas *ſeiant*, parce que le ſimple & le compoſé ne ſe rapportent pas tousjours; comme l'on dit, *maudiſſoit* auec deux *s*, & *diſoit* auec vne *s*, bien qu'il n'y ayt point de doute que *maudire* eſt le compoſé de *dire*. Ainſi l'on dit *decidé*, & *indecis*, ſans dire, ny *decis*, ny *indecidé*. On dit *s'aſſeeant*, & non pas *s'aſſeant*, parce que ce temps ſe forme de la premiere perſonne pluriele du preſent de l'indicatif, qui eſt *aſſeions*, & non *aſſeons*.

Soy, de ſoy.

BEaucoup de gens, & de nos meilleurs Eſcriuains diſent, par exemple, *ces choſes ſont indifferentes de ſoy*. On croit que c'eſt mal parler, & qu'il faut dire *ſont indifferentes d'elles meſmes*. Et là deſſus j'ay oüy faire cette obſeruation, qui eſt comme ie crois, veritable,

que lors que *de ſoy* eſt aprés l'adjectif pluriel, comme en l'exemple que nous venons de donner, il eſt vicieux, mais quand il eſt deuant, il eſt tres-bien dit ; car nous diſons tous les jours, *de ſoy ces choſes ſont indifferentes*, & *ces choſes de ſoy ſont indifferentes*, mais *ces choſes ſont indifferentes de ſoy*, la pluſpart condamnent cette locution ; Enquoy il faut auoüer que c'eſt vne bizarre choſe que l'Vſage, & qu'en voicy vn bel exemple. I'ay dit *la plus-part*, à cauſe qu'il y en a qui ne condamnent pas *indifferentes de ſoy*, mais ils confeſſent que *d'elles meſmes*, eſt mieux dit, c'eſt pourquoy il faut touſjours choiſir le meilleur.

Tomber aux mains de quelqu'vn.

CEtte phraſe eſt ſi familiere à pluſieurs de nos meilleurs Eſcriuains, qu'il eſt neceſſaire de faire cette remarque, afin que l'on ne ſe trompe pas en les imitant. Auant que la particule *és*, pour *aux*, fuſt bannie du beau langage, on diſoit, *tomber és mains*, depuis on a dit, *tomber aux mains*, mais ny l'vn ny l'autre ne valent rien, & il faut touſjours dire, *tomber entre les mains de quelqu'vn*. L'vſage moderne le veut ainſi. *Tomber és mains*, eſt particulierement de Normandie.

Quand il faut dire, grande, *deuant le ſubſtantif, ou* grand, *en mangeant l'*e.

PAr exemple on dit, *à grand' peine ; Il nous a fait grand' chere*, & non pas *à grande peine*, ny *grande chere*. Et neantmoins on dit, *c'eſt vne grande meſchanceté, vne grande calomnie*, & non pas *vne grand' meſchanceté, vne grand' calomnie*. Comment eſt-ce donc que l'on connoiſtra quand il faudra mettre l'*e*, ou ne le mettre pas? Il n'y a point d'autre reigle que celle-cy, *Qu'il y a certains mots comme conſacrez à cette eliſion, où l'on dit grand auec l'apoſtrophe*, comme *à grand' peine, grand' chere, grand' mere, grand' pitié, grand' Meſſe, la grand' Chambre*, & pluſieurs autres de cette nature, qui ne ſe preſentent pas maintenant à ma memoire; mais en ceux où l'Vſage n'a pas eſtably cette eliſion, il ne la faut pas faire, comme aux exemples que j'ay donnez, *vne grande meſchanceté, vne grande calomnie, vne grande ſageſſe, vne grande marque*. A quoy il eſt neceſſaire d'ajouſter, que le nombre des ſubſtantifs feminins, deuant leſquels il faut dire *grande*, ſans eliſion, eſt incomparablement plus grand, que celuy des autres, où l'on mange l'*e*, tellement qu'on n'aura pas grand' peine à n'y manquer pas, pour peu que l'on ayt de connoiſſance de l'Vſage.

Monde.

Monde.

CE mot eſt ſouuent employé par les bons Autheurs, pour dire *vne infinité, vne grande quantité de quoy que ce ſoit.* M. Coeffeteau à qui l'Vſage en eſt familier, dit en la vie d'Auguſte, *ſur le point de cette ſanglante journée, à Rome & ailleurs on vit vn monde d'horribles prodiges.* Ie voudrois pourtant en vſer ſobrement, & non pas encore en toutes ſortes de choſes, mais ſeulement en celles où il s'agiroit des perſonnes, comme M. de Malherbe s'en eſt ſeruy, quand il a dit, *qu'ay-je à faire de vous en nommer vn monde d'autres*, c'eſt à dire, d'autres hommes. Il ſemble bien appliqué là. Ce n'eſt pas que je le vouluſſe condamner dans vne autre vſage.

Monde *auec le pronom poſſeſſif.*

ON dit ordinairement en parlant, *tout mon monde eſt venu, ſon monde n'eſt pas venu,* pour dire, *tous mes gens*, ou *tous mes domeſtiques ſont venus, ſes gens ne ſont pas venus;* Mais il le faut euiter comme vn terme bas, & ſi ie l'oſe dire, de la lie du peuple. C'eſt pourquoy il me ſemble inſupportable dans vn beau ſtile, mais beaucoup plus encore, quand on s'en ſert en vn ſens plus releué; par exemple, quand

on dit, comme ie le trouue ſouuent dans vn fort bon Autheur moderne, *il fit auancer tout ſon monde*, pour dire *toutes ſes troupes*, *il r'allia ſon monde*, pour dire *ſes troupes*, *ſes gens*. Dans le ſtile noble on ne le ſouffriroit pas pour dire *ſes domeſtiques*, on le ſouffriroit moins encore pour dire *ſes troupes*.

Le long, du long, au long.

PAr exemple, les vns diſent, *le long de la riuiere*, les autres, *du long de la riuiere*, & les autres *au long*. Tous les trois eſtoient bons autrefois, mais aujourd'huy il n'y en a plus qu'vn qui ſoit en vſage, à ſçauoir, *le long de la riuiere*.

Il a eſprit, il a eſprit & cœur.

C'Eſt depuis peu que cette nouuelle façon de parler eſt en vogue. Elle regne par toute la ville, & s'eſt meſmes inſinuée dans la Cour, mais elle n'y a pas eſté bien receüe, comme ayant fort mauuaiſe grace, & trop d'affectation. Nos bons Eſcriuains l'ont condâmnée d'abord, & s'oppoſent tous les jours à ſon eſtabliſſement, qu'il ne faut pourtant plus apprehender dans le decry où elle eſt. Noſtre langue à l'imitation de la Grecque, aime extremement les articles, il faut

dire, *il a de l'eſprit, il a de l'eſprit & du cœur*, je ne ſçay ſi l'on ne dira point encore, *il a ſang aux ongles*. Ce n'eſt pas qu'en certains endroits on ne ſe diſpenſe des des articles auec vne grace merueilleuſe, mais c'eſt rarement, & il faut bien les ſçauoir choiſir. M. Coeffeteau, *il fit main baſſe, & tua femmes & enfans*. Mais *il a eſprit*, ne ſe peut dire ny ſelon le bon vſage, ny ſelon la Grammaire.

Iamais plus.

QVelques-vns doutent, ſi ce terme eſt François, & s'il n'eſt point pluſtoſt Italien, *mai più*. Mais il eſt auſſi bon en noſtre langue, qu'en l'Italienne, d'où nous l'auons pris. Nous le diſons, & l'eſcriuons tous les jours. M. de Malherbe, *jamais plus ie ne me rembarque auec luy*. Et en vn autre endroit, *à condition, que ie n'en oye jamais plus parler*.

Meshuy, dés meshuy.

CE mot n'eſt plus en vſage parmy les bons Eſcriuains, ny meſmes parmy ceux qui parlent bien. Il faut neantmoins auoüer, qu'il eſt tres-doux & tres-agreable à l'oreille. Au lieu de *meshuy*, ou *dés-meshuy*, on dit *deſormais*, *tantoſt*, comme *il eſt tantoſt temps*, pour *il eſt meshuy temps*.

Deuers.

CEtte prepoſition a touſjours eſté en vſage dans les bons Autheurs, par exemple, *il ſe tourna deuers luy, cette ville eſt tournée deuers l'Orient, deuers le Midy.* Et ainſi des autres. Mais depuis quelque temps ce mot a vieilly, & nos modernes Eſcriuains ne s'en ſeruent plus dans le beau langage. Ils diſent touſjours *vers*, comme *ſe tournant vers luy, vers l'Orient, vers le Midy.*

S'il faut dire, Il y en eut cent tuez, *ou* il y en eut cent de tuez.

NOus auons de bons Autheurs, qui diſent l'vn & l'autre. M. Coeffeteau y met ordinairement l'article *de*. M. de Malherbe la pluſpart du temps ne l'y met pas, comme quand il dit, *il y en eut trois condamnez; il n'y auoit pieu ſi ferme, qu'auec peu de peine ils n'arrachaſſent, & depuis qu'il y en auoit vn arraché.* Neantmoins en vn autre lieu il dit, *il y en auoit desja trente d'aſcheuez*, parlant de vaiſſeaux. Aujourd'huy le ſentiment le plus commun de nos Eſcriuains, eſt qu'il faut touſjours mettre le *de*; car en parlant, jamais on ne l'obmet, & par conſequent c'eſt l'Vſage, qu'on eſt obligé de ſuiure auſſi bien en eſcriuant, qu'en par-

lant ſans s'amuſer à eſplucher pourquoy cét article deuant le participe paſſif, & aprés le nombre. C'eſt la beauté des langues, que ces façons de parler, qui ſemblent eſtre ſans raiſon, pourueu que l'Vſage les authoriſe. La bizarrerie n'eſt bonne nulle part que là.

Que c'eſt.

ON ne dit plus gueres maintenant *que c'eſt*, comme l'on diſoit autrefois. On dit, *ce que c'eſt*, Par exemple, M. de Malherbe dit, *Il n'y a point de loy qui nous apprenne que c'eſt, que l'ingratitude.* Aujourd'huy l'on dit, *qui nous apprenne ce que c'eſt que, &c.*

Du depuis.

IE connois vn homme fort âgé, & fort ſçauant en noſtre langue, qui dit, que lors qu'il vint à la Cour jeune garçon, il y auoit beaucoup de gens qui diſoient & eſcriuoient *du depuis*, & que desja dés ce temps là ceux qui entendoient la pureté du langage, condamnoient cette façon de parler, comme vicieuſe & barbare, ne permettant pas ſeulement aux Poëtes d'en vſer comme d'vne licence poëtique, pour s'accommoder d'vne ſyllabe, dont ils ont ſouuent beſoin. Mais

que nonobſtant cela on n'a pas laiſſé depuis cinquante ans de continuer tousjours la meſme faute, quoy que l'on ayt auſſi continué de la reprendre, juſqu'à ce qu'encore aujourd'huy vne infinité de gens diſent & eſcriuent *du depuis*, contre le ſentiment de tous ceux qui ſçauent parler & eſcrire. Il remarque donc qu'il n'y a point de terme en toute noſtre langue, qui ſe ſoit tant opiniaſtré pour s'eſtablir, ny qui ayt eſté tant rebuté, que celuy là. Il faut tousjours dire *depuis*, & jamais *du depuis*, ſoit qu'on le face prepoſition, ou aduerbe; car il eſt l'vn & l'autre, & c'eſt la raiſon qu'alleguent les plus ſçauans de ceux qui diſent *du depuis*, que c'eſt pour marquer la difference des deux, parce que par exemple, quand on dit *depuis, vn an*, là *depuis* eſt prepoſition, & lors qu'on dit *depuis, ie n'y ſuis pas retourné*, ou *ie n'y ay pas eſté depuis*, il eſt aduerbe. Mais on reſpond en vn mot, que le bon vſage a banny cette locution, à quoy il n'y a point de replique. Outre qu'à le prendre meſme par la raiſon, il eſt tres rare que *depuis* aduerbe ſe troue ſitué en vn lieu, où il puiſſe faire equiuoque, ny eſtre pris pour la prepoſition, non plus qu'aux exemples que ie viens de donner. Et ſi par hazard il engendre quelque equiuoque, on n'a qu'à mettre vne virgule aprés, pour le ſeparer du mot qui ſuit, bien que la

conſtruction entiere face aſſez connoiſtre s'il eſt prepoſition ou aduerbe.

De l'vſage des participes paſſifs, dans les preterits.

EN toute la Grammaire Françoiſe, il n'y a rien de plus important, ny de plus ignoré. Ie dis *de plus important*, à cauſe du frequent vſage des participes dans les preterits, & *de plus ignoré*, parce qu'vne infinité de gens y manquent. Ne laiſſons rien à dire en ce ſujet, & voyons toutes les façons dont ces participes peuuent eſtre employez, mais par ordre. Notez que *participes* & *preterits* ne ſont icy qu'vne meſme choſe.

Premierement, le preterit va deuant le nom qu'il regit, comme quand ie dis, *j'ay receu vos lettres*. Alors *receu*, qui eſt le participe, eſt indeclinable, & voilà ſon premier vſage, où perſonne ne manque. Qui a jamais dit, *j'ay receües vos lettres*, comme diſent les Italiens depuis peu, *ho riceuute le voſtre lettere?*

Son ſecond vſage eſt, quand le nom va deuant le preterit, comme quand ie dis, *les lettres que j'ay receües*; car alors il faut dire, *que j'ay receües*, & non pas *que j'ay receu*, à peine de faire vn ſoleciſme. Cela eſt paſſé en reigle de Grammaire, non ſeulement aujourd'huy, mais du

temps meſmes d'Amyot, qui l'obſerue inuiolablement; comme on faiſoit desja du temps, & auant le temps de Marot, qui en a fait cette Epigramme à ſes Diſciples,

Enfans oyez vne leçon:
Noſtre langue a cette façon,
Que le terme qui va deuant,
Volontiers regit le ſuiuant.
Les vieux exemples *ie ſuiuray*
Pour le mieux, car à dire vray
La chanſon fut bien ordonnée,
Qui dit, m'amour vous ay donnée;
Voilà la force que poſſede
Le feminin quand il precede.
Or prouueray par bons teſmoins,
Que tous pluriels n'en font pas moins,
Il faut dire en termes parfaits,
Dieu en ce monde nous a faits,
Faut dire en paroles parfaites,
Dieu en ce monde les a faites,
Ne nous a fait pareillement,
Mais nous a faits tout rondement.
L'Italien, dont la faconde
Paſſe le vulgaire du monde,
Son langage a ainſi baſti,
En diſant, Dio noi a fatti, *&c.*

Neantmoins ie m'eſtonne de pluſieurs Autheurs modernes, qui faiſant profeſſion de bien eſcrire, ne laiſſent pas de commettre cette faute. En

En troiſieſme lieu, le preterit peut eſtre placé entre deux noms, comme *les habitans nous ont rendu maiſtres de la ville*; Car *ont rendu* eſt vn preterit ſitué entre deux noms, à ſçauoir *nous*, (que j'appelle nom, quoy qu'il ſoit pronom, parce que cela n'importe) & *maiſtres*, qu'il regit tous deux à l'accuſatif. Alors le participe eſt indeclinable, & il faut dire, *nous ont rendu maiſtres*, & non pas *rendus*, comme on deuroit dire ſelon le ſecond vſage, que nous venons d'expliquer. Mais il faut prendre garde que nous ne ſommes pas icy dans les termes de ce ſecond vſage, où nous n'auons conſideré le preterit aprés le nom, que lórs que le ſens finiſſoit auec le preterit, au lieu qu'icy le preterit *ont rendu*, ne finit pas la periode, ny le ſens, car il y a encore aprés *maiſtres de la ville*. C'eſt pourquoy l'vſage du preterit eſtant different, il ſe gouuerne d'vne autre façon, & *maiſtres* qui le ſuit, marque aſſez le pluriel, ſans qu'il ſoit beſoin que le participe le marque encore.

En quatrieſme lieu, le preterit eſtant placé entre deux noms, le dernier eſt, ou ſubſtantif, comme *maiſtres*, dont nous venons de parler, ou adjectif, qui fait le quatrieſme vſage, par exemple, *le commerce nous a rendus puiſſans*, & ſi nous parlons d'vne ville, *le commerce la rendu puiſſante*; Car en ces exemples il eſt

indeclinable, & ne ſuit ny le nombre, ny le genre des noms.

Son cinquieſme vſage, eſt quand le preterit eſt paſſif; (car juſqu'icy aux quatre premiers vſages nous l'auons tousjours conſideré comme actif,) par exemple, *nous nous ſommes rendus maiſtres*, ou *rendus puiſſans*. Alors, il faut dire *rendus*, & non pas *rendu*, ce participe dans le preterit paſſif n'eſtant plus indeclinable, mais prenant le nombre & le genre des noms qui le precedent & le ſuiuent.

Cette reigle qui diſtingue les actifs & les paſſifs, eſt fort belle, & ie la tiens d'vn de mes amis, qui l'a appriſe de M. de Malherbe, à qui il en faut donner l'honneur. Que ſi l'on objecte que M. de Malherbe luy-meſme ne l'a pas tousjours obſeruée, c'eſt ou la faute de l'Imprimeur, ou que luy-meſme n'y prenoit pas tousjours garde, ou pluſtoſt qu'il n'a fait cette remarque, comme dit encore cét amy, qu'à la fin de ſes jours, & aprés l'impreſſion de ſes œuures.

Il y a pourtant vne exception, quand aprés le preterit paſſif il y a vn participe paſſif, comme en cét exemple de M. de Malherbe, *la deſobeiſſance s'eſt trouué montée au plus haut point de l'inſolence*, car il faut dire, *s'eſt trouué montée*, & non pas *s'eſt trouuée montée*. Et que l'on ne croye pas que ce ſoit à cauſe de

la cacophonie, que feroient ces deux mots, *trouuée montée*; car quand au lieu de *montée* il y auroit vne autre terminaiſon, comme *guerie*, il le faudroit dire de meſme par exemple, *elle s'eſt trouué guerie tout à coup*, & non pas *trouuée guerie*.

Son ſixieſme vſage eſt, quand les preterits actifs, ou paſſifs, au lieu d'vn nom, ont vn verbe en ſuite; car alors ils ſont tousjours indeclinables ſans exception, comme ſi ie parle d'vne fille ie diray, *ie l'ay fait peindre*, & non pas, *ie l'ay faite peindre*, &, *elle s'eſt fait peindre*, & non pas, *elle s'eſt faite peindre*. De meſme au pluriel, *ie les ay fait peindre*, *ils ſe ſont fait peindre*, & jamais *faite*, *ny faits peindre*. M. de Malherbe dit, parlant à vne femme, *le mauuais eſtat où ie vous ay veu partir*, non *veüe partir*, & peu de lignes aprés, *juſques icy vous euſſiez moins fait, que ce que ie vous ay veu faire*. Et en vn autre endroit, *la Reine la plus accomplie que nous euſſions jamais veu ſeoir dans le Throſne des fleurs de Lys*, non *veüe ſeoir*.

Ce meſme vſage s'eſtend encore aux phraſes, où entre le preterit & le verbe infinitif qui ſuit, il y a quelque mot, comme, *c'eſt vne eſpece de fortification que j'ay appris à faire en toutes ſortes de places*, & non pas, *que j'ay appriſe à faire*. La raiſon de cela, que nous auons desja touchée eſt, qu'il faut aller en ces ſortes

de phraſes juſqu'au dernier mot qui termine le ſens, & que par conſequent c'eſt tousjours le dernier mot des phraſes entieres, qui a rapport au ſubſtantif precedent, & non pas le participe, qui eſt entre-deux ſi ce n'eſt au preterit paſſif, où nous auons donné l'exemple, *nous nous ſommes rendus maiſtres*, ou *nous nous ſommes rendus capables*; car ſelon la raiſon que ie viens de rendre, il faudroit dire auſſi, *nous nous ſommes rendu maiſtres, nous nous ſommes rendu capables*, & non pas *rendus*. C'eſt pourquoy force gens n'admettent point la difference de M. de Malherbe, pour cette ſeule raiſon, qu'ils croyent auoir lieu par tout.

Voila tout ce que j'ay creu pouuoir dire ſur ce ſujet, mais pour rendre la choſe plus claire & plus intelligible, il me ſemble à propos de mettre de ſuite tous les exemples des diuers vſages, & de marquer ceux où tout le monde eſt d'accord, & ceux où les vns ſont d'vne opinion, les autres d'vne autre.

I. *I'ay reçeu vos lettres.*

II. *Les lettres que j'ay receües.*

III. *Les habitans nous ont rendu maiſtres de la ville.*

IV. *Le commerce*, parlant d'vne ville, *la rendu puiſſante.*

V. *Nous nous ſommes rendus maiſtres.*

VI. *Nous nous ſommes rendus puiſſans.*

VII. *La desobeïssance s'est trouué montée au plus haut point.*

VIII. *Ie l'ay fait peindre, ie les ay fait peindre.*

IX. *Elle s'est fait peindre, ils se sont fait peindre.*

X. *C'est vne fortification que j'ay appris à faire.*

Le premier & le second exemple sont sans contredit. Le troisiesme, quatriesme, cinquiesme, sixiesme, & septiesme, sont contestez, mais la plus commune & la plus saine opinion est pour eux. Le huitiesme, neufuiesme, & dixiesme, ne reçoiuent point de difficulté, toute la Cour & tous nos bons Autheurs en vsent ainsi.

Estude.

CE mot en toutes ses significations est feminin, tant au pluriel qu'au singulier; Car s'il veut dire *l'application de l'esprit aux lettres*, on dira par exemple, *aprés auoir long temps estudié aux belles lettres, il s'est adonné à vne estude plus serieuse.* S'il signifie *soin*, on le fait feminin aussi, comme *sa principale estude estoit de semer des querelles.* En fin si on le prend pour *le lieu où les Procureurs & les Notaires trauaillent & reçoiuent les parties*, il est encore feminin, comme *il a fait faire encore vne feneſtre pour rendre son*

eſtude plus claire. Au pluriel de meſme, comme *il auoit grand regret à ſes eſtudes, qu'il n'auoit pas acheuées; les eſtudes des Notaires ne ſçauroient eſtre trop claires.* Pour *ſoin*, ie ne donne point d'exemple au pluriel, parce qu'il ne ſe dit iamais en ce ſens là qu'au ſingulier.

De l'Adjectif deuant ou aprés le ſubſtantif.

IL y a des adjectifs que l'on met tousjours deuant les ſubſtantifs, & d'autres que l'on met tousjours apres, comme les adjectifs numeraux ſe mettent tousjours deuant, par exemple *la premiere place, la ſeconde fois, la troiſieſme fois, &c.* Car encore que l'on die *Henry quatrieſme, Loüis trezieſme* & ainſi des autres, ce n'eſt pas proprement vne exception à la reigle, parce que l'on ſous-entend *Roy*, comme qui diroit *Henry quatrieſme Roy de ce nom.* Il y a de certains mots, qui marchent tousjours deuant le ſubſtantif, comme *bon, beau, mauuais, grand, petit.* On ne dit jamais *vn homme bon, vne femme belle, vn cheual beau,* mais *vn bon homme, vne belle femme, vn beau cheual.* Il y en a encore ſans doute quelques autres de la meſme nature, qui ne tombent pas maintenant ſous la plume. Et pour les adjectifs, qui ne ſe mettent iamais qu'apres le ſub-

ſtantif, ie n'en ay remarqué qu'en vne ſeule choſe, dont l'vſage n'eſt pas de grande eſtenduë, qui ſont les adjectifs des couleurs, comme *vn chapeau noir*, *vne robe blanche*, *vne eſcharpe rouge*, & ainſi des autres; car l'on ne dit iamais *vn noir chapeau*, *vne blanche robe*, &c. quoy que l'on die *les Blancs-manteaux*, & *du blanc-mangé*, par où il paroiſt qu'anciennement on n'obſeruoit pas cela. Mais ce n'eſt pas de quoy il eſt queſtion en cette remarque, puis qu'il n'y a point de François naturel, meſme de la lie du peuple, ny des Prouinces, qui manque à cela, ny qui die *la choſe premiere qu'il faut faire*, pour dire *la premiere choſe*, *vn noir chapeau*, *vne blanche robe*, comme parlent les Allemans & les peuples Septentrionnaux; Et noſtre deſſein n'eſt pas de redire ce que les Grammaires Françoiſes aprennent aux Eſtrangers, mais de remarquer ce que les François meſme les plus polis & les plus ſçauans en noſtre langue peuuent ignorer.

Il s'agit donc ſeulement des adjectifs qui peuuent ſe mettre deuant & apres les ſubſtantifs, & de ſçauoir quand il eſt à propos de les mettre deuant ou derriere. Certainement apres auoir bien cherché, ie n'ay point trouué que l'on en puiſſe eſtablir aucune reigle, ny qu'il y ayt en cela vn plus grand ſecret que de conſulter l'oreille. M. Coeffeteau eſt celuy

de tous nos Autheurs, qui aime le plus à mettre l'adjectif deuant, fondé comme ie crois, sur cette raison que la periode en est plus ferme, & se soustient mieux; au lieu qu'elle deuient languissante quand l'adjectif est apres. Nos modernes Escriuains, tout au contraire donnent beaucoup plus souuẽt la preseance au substantif, qu'à l'adjectif, fondez aussi comme j'estime, sur ce que cette façon de parler est plus naturelle & plus ordinaire, au lieu que l'autre semble auoir quelque sorte d'affectation. De ces deux contraires sentimens, le jugement & l'oreille peuuent faire comme vn tiers parti, qui à mon auis sera le meilleur: Et ce sera de n'affecter ny l'vn ny l'autre, mais de reigler leur situation, selon qu'elle sonnera le mieux, non seulement à nostre oreille, mais aux oreilles les plus delicates, qui en seront meilleurs juges que nous mesmes, si nous les consultons. Il faut aussi prendre garde de quelle façon les plus celebres Escriuains du temps ont accoustumé d'en vser, affin qu'en imitant ceux qui ont l'approbation & la loüange publique, nous ne craignions pas de manquer, ny de desplaire, si nous faisons comme eux. Voila toute l'addresse que ie puis donner aux autres & que ie prens pour moy-mesme en vne matiere, où l'on ne sçauroit trouuer de reigle.

Il y en a qui tiennent que lors qu'il y a vn genitif

genitif aprés vn ſubſtantif & vn adjectif, il faut tousjours mettre le ſubſtantif auprés du genitif, comme, *elle eſtoit mortelle ennemie d'Agrippine.* Mais ils ſe trompent; car encore qu'il ſoit vray que pour l'ordinaire il ſoit mieux d'en vſer ainſi, à cauſe que la conſtruction en eſt plus nette, neantmoins on peut fort bien, & auec grace, y mettre l'adjectif, comme, *vne multitude infinie de monde, les peuples les plus farouches, & les plus indomtables de la terre;* Et il n'y a pas vn bon Autheur qui ne le practique.

Va croiſſant, va faiſant, &c.

CEtte façon de parler auec le verbe *aller*, & le gerondif, eſt vieille, & n'eſt plus en vſage aujourd'huy, ny en proſe, ny en vers, ſi ce n'eſt qu'il y ayt vn mouuement viſible, auquel le mot d'*aller* puiſſe proprement conuenir, par exemple, ſi en marchant vne perſonne chante, on peut dire, *elle va chantant*, ſi elle dit ſes prieres, *elle va diſant ſes prieres*; De meſme d'vne riuiere, on dira fort bien, *elle va ſerpentant*, parce qu'en effet elle va, & ainſi des autres. Mais pour les choſes où il n'y a point de mouuement local, il ne ſe dit plus, en quoy les vers ont plus perdu que la proſe, à cauſe de pluſieurs petits auan-

tages qu'ils en receuoient. Vn grand Poëte a escrit,

Ainsi tes honneurs florissans
De iour en iour aillent croissans.

On ne l'oseroit dire aujourd'huy, parce qu'on ne se sert plus du verbe *aller* de cette façon, & si l'on s'en seruoit, il faudroit dire, *aillent croissant*, & non pas, *croissans*, à cause qu'il faut necessairement que ce soit vn gerondif, qui en François est indeclinable, & different du participe, qui a diuers genre & diuers nombres. On ne dira donc point, *ces arbres vont croissant, sa vigueur alloit diminuant*, & autres semblables phrases, comme on disoit autrefois.

En, *deuant le gerondif.*

PArce que les gerondifs ont vne marque, qu'ils prennent deuant eux quand ils veulent; qui est *en*, comme *en faisant cela, vous ne sçauriez faillir*, & que le plus souuent ils ne la prennent point, il faut euiter de mettre *en* relatif aupres du gerondif, comme, *ie vous ay mis mon fils entre les mains, en voulant faire quelque chose de bon.* Icy *en*, n'est pas la particule qui appartient au gerondif, mais c'est vn relatif à *fils*, comme le sens le donne assez à en-

tendre. Pour eſcrire nettement, ie crois qu'il faut touſjours fuïr cette equiuoque.

Si dans vne meſme periode on peut mettre deux participes, ou deux gerondifs, ſans la conjonction et.

PAr exemple, *ayant trouué fort malade, j'ay pluſtoſt appellé le Confeſſeur que le Medecin, aimant plus ſon ame que ſon corps.* Ie dis que dans les termes de la queſtion, on ne peut pas mettre, ny deux participes, ny deux gerondifs, mais que l'vn eſt gerondif, & l'autre participe; Ce qui ſe peut fort bien faire, & dont on ne ſe ſçauroit paſſer dans le ſtile hiſtorique, où il faut narrer. En l'exemple que nous auons donné, *ayant trouué* eſt le gerondif, car jamais *ayant* n'eſt employé auec le participe paſſif, qu'il ne ſoit gerondif, & *aimant*, eſt le participe, tellement que ſi j'auois mis l'exemple au pluriel, & que j'euſſe dit, *l'ayant trouué fort malade, nous auons pluſtoſt appelé le Confeſſeur, que le Medecin*, il euſt fallu mettre *aimans* auec vne *s*, *plus ſon ame que ſon corps*; car les participes ont ſingulier & pluriel, ce que n'ont pas les gerondifs. C'eſt ainſi qu'en a vſé M. Coeffeteau, *la choſe*, dit il, *paſſa ſi auant que les vainqueurs ayant rencontré la litiere d'Auguſte, croyans qu'il fuſt dedans, la*

fauſſerent. Il dit encore en vn autre lieu, *dont Auguſte ayant eſté aduerty, ſe reſolut ainſi malade qu'il eſtoit de ſe faire porter à l'armée, craignant que durant ſon abſence Antoine ne hazardaſt la bataille.* Tous les Hiſtoriens en ſont pleins, & l'on ne ſçauroit, comme j'ay dit, faire des narration ſans cela. En faiſant l'vn gerondif, & l'autre participe, la periode n'eſt point vicieuſe, & la conſtruction n'a pas beſoin d'eſtre liée par la conjonctiue *et*; mais ſans cela elle ne pourroit ſubſiſter.

Eux-meſme, elles-meſme.

C'Eſt fort mal parler, il faut dire, *eux-meſmes, elles meſmes* auec vne *s*, parce que *meſmes*, là eſt nom ou pronom, & non pas aduerbe. Quand il eſt aduerbe, il eſt libre d'y mettre l'*s*, ou de ne l'y mettre pas, mais quand il ne l'eſt pas, comme en ces mots, *eux-meſmes, elles-meſmes*, c'eſt vn ſolecisme d'obmettre l'*s*. C'eſt pourquoy vn de nos meilleurs Poëtes a failly, quand il a dit,

Les immortels eux-meſme en ſont perſecutez.

Il n'y a point de licence poëtique, qui puiſſe diſpenſer de mettre des *s*, aux pluriels. Ce ſeroit vn priuilege fort commode à noſtre Poëſie, où il y auroit lieu d'en vſer fort ſouuent.

S'il faut mettre vne s, en la ſeconde perſonne du ſingulier de l'imperatif.

IL y a des imperatifs de trois ſortes, les vns, où d'vn conſentement general on ne met jamais d'*s*, d'autres, où l'on en met tousjours, & certains autres où les opinions ſont partagées, les vns y mettant l'*s*, les autres, non. I'ay conté juſqu'à dixneuf ou vint terminaiſons differentes de ces imperatifs, les voicy, *a, e, i, ais, ains, aus, eins, eus, oy, ous, ans, ats, ens, en, ers, ets, eurs, ors, ours, üy.*

Tout le monde eſt d'accord que l'on ne met j'amais l'*s*, en ceux qui terminent en *a*, & en *e*.

Que l'on en met tousjours en ceux qui terminent en *aus, eus, ous, ans, ens, ats, ers, eurs, ets, ors*, & *ours*, où l'*s*, neantmoins bien ſouuent ne ſe prononce pas, tellement qu'à les oüir prononcer, on ne peut pas diſcerner s'ils ont vne *s*, ou non.

Et les vns croyent qu'il ne faut point d'*s*; à ceux qui terminent en *i, ai, ain, ein, oy, en*, & *üy*, & les autres, qu'il en faut.

Donnons des exemples de tous, & par ordre. En *a*, il n'y a que *va*, ce me ſemble, qui s'eſcrit & ſe prononce *va*, deuant toutes les voyelles, excepté en deux particules, à ſçauoir *en*, aduerbe relatif, & *y*; car deuant *en*, aduer-

be, il prend vn *t*, comme *va-t-en*, & c'eſt le ſeul imperatif de quelque terminaiſon qu'il ſoit, qui prenne vn *t*, aprés luy. Remarquez que ie dis deuant la particule *en* aduerbe relatif, parce que lors qu'*en* eſt prepoſition, on n'y ajouſte rien; Par exemple on dit, *va en Italie*, *va en Hieruſalem*, & non pas *va-t-en Italie*, *&c.* Et deuant *y*, il prend vn *s*, comme *va-s-y*. Mais il faut noter que cette *s*, n'eſt pas de ſa nature, & qu'elle n'eſt qu'adjointe ſeulement pour oſter la cacophonie, comme nous auons accouſtumé de nous ſeruir du *t*, en orthographiant & prononçant *a-t-il*, pour *a il*, & comme nous nous en ſeruons encore à *va-t-en*.

En *e*, comme *aime*, *ouure*, & ainſi de tous les autres de la meſme terminaiſon, qui de leur nature n'ont jamais d'*s*, mais en empruntent ſeulement pour mettre deuant les deux particules aduerbes *en*, & *y*, comme font tous les imperatifs qui finiſſent par vne *voyelle*.

En *aus*, comme *vaus*, *preuaus*, *&c. vaus autant que ton pere*, car icy l'*s*, eſt de ſa nature, & non pas adjointe, *preuaus toy*, non *preuau toy*.

En *eus*, comme *meus*, *eſmeus*, *veus*, où l'*s*, eſt encore eſſentielle, & non pas eſtrangere, tout de meſme qu'aux autres qui ſuiuent, où il y a vne *s*, *eſmeus à pitié*, *veus ce que tu*

peus, & non pas, *eſmeu à pitié*, ny *veu ce que tu peux.*

En *ous*, comme *reſous*, *reſous vn peu la queſtion*, *reſous toy*, & non pas *reſou vn peu*, ny *reſou toy.*

En, *ans*, comme *reſpans*, & non pas, *reſpan*, *reſpans de l'eau*, *reſpans y de l'eau.*

En *ens*, comme *prens*, *rends*, *vends*, & non pas *pren*, *rend*, *vend.*

En *ats*, comme *bats*, *abbats*, & non pas *ba*, & *abba.*

En *ers*, comme *ſers*, *perds*, & non *ſer*, *per.*

En *ets*, comme *mets*, *permets*, & comment le pourroit-on dire autrement?

En *eurs*, comme *meurs*, & non pas *meur.*

En *ors*, comme *dors*, *ſors*, & non pas *dor*, *ſor.*

En *ours*, comme *cours*, *ſecours*, *recours*, non *cour*, *ſecour*, &c.

En *i*, comme *beni*, *fini*, *di*, *li*, *ri*, les vns diſent ainſi, les autres *benis*, *finis*, *dis*, *lis*, *ris.*

En *ai*, ou *ay*, comme *fay*, *tay.* Les vns diſent ainſi, & les autres, *fais*, *tais*, cette derniere façon eſt la plus ſuiuie.

En *ain*, comme *crain*, ou *crains*, qui eſt le meilleur.

En *ein*, comme *fein*, *pein*, ou *feins*, *peins*, ce dernier eſt le plus ſuiuy.

En *oy*, comme *voy*, *connoy*, ou *vois*, *connois*, le premier eſt le plus ſuiuy.

En *en*, comme *tien*, *vien*, ou *tiens*, *viens*, le premier eſt le plus ſuiuy.

En *uy*, comme *fuy*, ou *fuys*, le premier eſt le plus ſuiuy.

Pour l'heure.

CEtte façon de parler pour dire *pour lors*, eſt bonne, mais baſſe, & ne doit pas eſtre employée dans le beau ſtile, où il faut dire *pour lors*.

A l'improuiſte, à l'impourueu.

TOus deux ſont bons, & ſignifient la meſme choſe, mais *à l'improuiſte*, quoy que pris de l'Italien, eſt tellement naturaliſé François, qu'il eſt plus elegant qu'*à l'impourueu*.

Rais.

Rais pour *rayons* ne ſe dit plus de ceux du Soleil, ny en proſe, ny en vers, mais il ſe dit de ceux de la Lune & en vers & en proſe. Vn de nos excellens Autheurs en ce dernier genre en a ainſi vſé. Hors de là eſtant ainſi eſcrit, il ne ſignifie que *les rais d'vne roüe*, qui neantmoins ne s'appellent ainſi que figurément, pour la reſſemblance quils ont auec les rayons.

Exemple

Exemple d'vne construction estrange.

VN de nos plus celebres Autheurs a escrit, *l'auenture du lion & de celuy qui vouloit tüer le Tyran, sont semblables.* Comment se construit cela *l'auenture sont*? c'est qu'il y a deux nominatifs, l'vn expres, & l'autre tacite, ou sous-entendu, qui regissent le pluriel, comme s'il y auoit, *l'auenture du lion & l'auenture de celuy qui vouloit*, &c. *sont semblables.* La question est, si cette expression est vicieuse, ou elegante. Les opinions sont partagées. Pour moy, ie ne m'en voudrois pas seruir.

De moy, pour moy, quant à moy.

CE dernier ne se dit, ny ne s'escrit presque plus, sans doute à cause de cette façon de parler prouerbial; *Il se met sur son quant à moy;* Et qu'ainsi ne soit, on dit fort bien, *quant à luy, quant à vous, quant à nous,* pourquoy donc ne diroit-on pas aussi *quant à moy? De moy* est fort bon, & fort elegant, mais j'euiterois de le mettre souuent en prose, & me contenterois de l'auoir employé vne fois ou deux dans vn juste volume. Mon vsage ordinaire seroit *Pour moy*, comme c'est celuy de tout le monde, soit en parlant, ou en escriuant. *De moy*, semble estre consacré à la Poë-

ſie, & *pour moy*, à la proſe. Auſſi ne l'ay-je iamais veu en vers, mais *de moy*, ſe met en proſe dans le beau ſtile, quoy qu'il en faille vſer tres-rarement.

H, *aſpirée, ou conſone, &* H, *muëtte.*

LEs lieux où l'on parle bien François, n'ont pas beſoin de cette remarque; car on ne manque iamais d'y prononcer l'vne & l'autre *h*, comme il faut. Mais elle eſt extremement neceſſaire aux autres Prouinces, qui font la plus grande partie de la France, & aux Eſtrangers. La faute qui ſe commet en cela, n'eſt pas d'aſpirer vne *h*, muëtte, comme de dire, *le honneur*, pour dire *l'honneur: la heure*, pour dire *l'heure*, perſonne ne parle ny n'eſcrit ainſi; C'eſt de faire l'*h*, muëtte quand elle eſt aſpirée, ou conſone, ſelon Ramus, & pluſieurs grands Grammairiens, qui l'appellent *aſpirée, aſpirante*, ou *conſone*, indifferemment; par exemple de dire, *l'hazard*, au lieu de dire, *le hazard: l'hardy*, au lieu de dire, *le hardy: l'halebarde*, au lieu de *la halebarde*. Voilà pour le ſinguliere, où l'on ne ſçauroit manquer ny en parlant ny en eſcriuant qu'il ne paroiſſe, mais pour le pluriel, quand on y manque, ce ne peut eſtre qu'en la prononciation, & non pas en l'eſcriture. L'exemple

le va expliquer. Ceux qui parlent bien, & ceux qui parlent mal, eſcriront egalement bien *les hazards*, *les hardis*, *les halebardes*, mais en la prononciation, il n'en ſera pas de meſme ; car ceux qui parlent bien, prononceront *les haZards*, & tous les autres de cette nature, comme ils prononcent les mots qui commencent par vne conſone aprés l'article du pluriel, par exemple, *les combats*, *les difficultez*, où l'*s*, de l'article qui precede, ne ſe prononce point ; car puis que l'*h*, aſpirante eſt conſone, tous les mots qui commencent par cette ſorte d'*h*, doiuent produire le meſme effet que produiſent toutes les autres conſones. Or deuant les autres conſonantes on ne prononce ny l'*s*, ny certaines autres conſones, qui ſe rencontrent immediatement deuant, par exemple, on prononce *les combats*, comme ſi il n'y auoit point d'*s* deuant le *c*, *ſont pluſieurs*, comme s'il n'y auoit point de *t*, deuant le *p*. Il faut donc prononcer *les hazards*, comme s'il n'y auoit point d'*s*, deuant l'*h*, & *ſont hardis*, comme ſi deuant l'*h*, il n'y auoit point de *t*. Mais ceux qui parlent mal, prononcent *les hazaras*, comme ils prononcent *les honneurs*, & *ſont hardis*, comme ils prononcent *ſont aſſeurez*.

On a grand beſoin dans les pays où l'on parle mal, de bien ſçauoir la nature de cette

lettre; c'eſt pourquoy ie me trouue obligé de dire icy le peu que j'en ſçay. Vne des fautes principales, outre celles que j'ay remarquées, ſe commet en la prononciation de la lettre *n*. Par exemple, ceux qui parlent mal, prononceront *en haut*, comme ils prononcent *en affaire*; & cependant il y faut mettre vne grande difference, car l'*n* qui finit vn mot, & en precede vn autre qui commence par vne voyelle, ſe prononce comme s'il y auoit deux *n*. On prononce *en affaire*, tout de meſme que ſi l'on eſcriuoit *en naffaire*, comme beaucoup de femmes ont accouſtumé d'orthografier. *En honneur*, comme ſi l'on eſcriuoit *en nonneur*, mais *en haut*, *en hazard*, ſe doit prononcer comme n'y ayant qu'vne *n*; & aprés l'*n*, il faut aſpirer l'*h*, à quoy ceux des Prouinces qui parlent mal, ſur tout de la Loire, ne ſongent point.

D'ailleurs, il y a pluſieurs conſones, qui finiſſant vn mot ne ſe mangent point deuant l'*h*, conſone, mais cela eſtant commun à toutes les autres conſonantes auſſi bien qu'à cette ſorte d'*h*, on n'a qu'à ſuiure la reigle des autres. Que ſi l'on en deſir encore quelque eſclairciſſement, le voicy par ordre. Premierement le *b*, finiſſant le mot, ſe prononce deuant vn autre mot qui commence par vne conſone, comme *Achab ce meſchant*,

on prononce le *b*. Noſtre langue n'a point de mot qui finiſſe par cette lettre, il faut emprunter des mots eſtrangers, où cette reigle ſe pratique, & l'on prononcera *Achab hardi*, comme on prononce *Achab ce meſchant*. Le *c*, ne ſe mange point non plus, on le prononce en diſant *vn ſac de bled*, & *vn ſac haut & grand*. Le *d*, ne ſe prononce point, on dit *vn fond creux*, comme ſi l'on eſcriuoit *vn fon creux* ſans *d*. De meſme on dira *vn fond hideux*, comme ſi l'on eſcriuoit *vn fon hideux*. La lettre *f*, ſe mange on dit *vn euf de pigeon*, & *vn euf haſté*, ſans prononcer l'*f*, en tous les deux. Le *g*, ſe mange auſſi, on dit, *vn ſang bruſlé*, & *vn ſang hardy*, comme ſi l'on eſcriuoit, *vn ſan bruſlé*, *vn ſan hardy*. L'*l*, ne ſe mange point, on dit, *vn cruel traitement*, & *vn cruel hazard*. Ny l'*m*, non plus (car comment diroit-on *Abraham*, *Hieruſalem*, ou *Bethleem*, ſans prononcer l'*m*?) ny deuant les conſones, ny deuant l'*h*, aſpirée, ſeulement il faut prendre garde de ne pas doubler l'*m*, deuant l'*h*, aſpirée, comme on la double deuant les autres voyelles, par exemple, on prononce *Bethleem heureuſe*, comme ſi l'on eſcriuoit *Bethleem meureuſe*, & il ne faut pas prononcer *Bethleem honteuſe*, de meſme comme s'il y auoit *Bethleem monteuſe*. Pour l'*n*, il en a eſté parlé. Le *p*, ne ſe prononce point; on prononce *vn coup*

d'eſpée, & *vn coup hardy*, comme ſi l'on eſcriuoit *vn cou d'eſpee*, & *vn cou hardy*. Le *q*, ſe prononce, & l'on dit, *vn coq de parroiſſe*, & *vn coq hardy*, en prononçant le *q*, en tous les deux. *R*, ſe prononce auſſi, *pour faire*, *pour hazarder*, *pur ſang*, *pur haZard*, excepté aux infinitifs, car on prononce *aller*, *courir*, comme ſi l'on eſcriuoit, *allé*, *couri*. *L's*, & le *t*, ne ſe prononcent point, comme il a eſté dit. L'*x*, & le *Z*, à la fin des mots ſe prononçant comme l'*s*, ils ſont traitez tous trois de meſme façon, & ne paſſent que pour vn. On prononce *les Cieux voutez*, & *les Cieux hauts*, tout de meſme, comme s'il n'y auoit point d'*x*, & *loüez generalement*, & *loüez hautement*, comme s'il n'y auoit point de *Z*.

Pour bien expliquer la choſe, il falloit dire tout cela au long. En voicy l'abregé en peu de mots. L'*h*, eſt ou *conſone* ou *muëtte*; Si elle eſt *müette*, il la faut conſiderer aux mots comme ſi elle n'y eſtoit point; Si elle eſt *conſone*, il faut faire deux choſes, l'vne, *l'aſpirer*, & l'autre, *y obſeruer tout ce qui s'obſerue auec les autres conſones*.

*Reigle pour diſcerner l'*h*, conſone d'auec la muëtte.*

CEtte reigle eſt fort connuë, mais on y ajouſtera quelques nouuelles remar-

ques. Il eſt vray qu'il faut ſçauoir le Latin, pour ſe preualoir de cette reigle, & ceux qui ne le ſçauent pas, ne peuuent auoir recours qu'à l'Vſage, & à la lecture des bons liures.

Tous les mots François commençans par *h*, qui viennent du Latin, où il y a auſſi vne *h*, au commencement, ont l'*h*, muette, & ne s'aſpirent point, comme *honneur* vient d'*honor*, il faut dire *l'honneur*, & non pas *le honneur*. Peu en ſont exceptez, comme *heros*, *hennir*, *henniſſement*, *harpie*, *hargne*, *haleter*, *hareng*, ſelon ceux qui tiennent qu'il vient de *halec*, mais il n'en vient pas. Car tous ces mots & peut eſtre quelques autres, ont l'*h*, au Latin, & neantmoins il s'aſpirent en François. I'ay ajouſté cette remarque, qu'il faut qu'il y ait vne *h*, au commencement du mot Latin; car il y a des mots François commençans par *h*; qui viennent du Latin, l'eſquels neantmoins aſpirent l'*h*, comme *haut*, & il n'y a point de doute qu'il vient d'*altus*, mais parce qu'au Latin il n'y a point d'*h*, elle s'aſpire en François. De meſme *hache* pour *coignée*, s'aſpire en François, & neantmoins vient du Latin *aſcia*. On dit auſſi *vne hupe* oiſeau, qui vient du Latin *vpupa*, où il n'y a point d'*h*, *hurler*, d'*vlulare*, où il n'y a point d'*h*, auſſi, & *hors* vient aſſeurement de *foras*, l'*f*, ſe changeant ſouuent en *h*, comme en la langue Eſpagnole, mais

parce que le mot Latin ne commence pas par *h*, on prononce *hors* auec vne *h*, conſone & aſpirée, comme s'il n'en venoit pas. *Huit*, vient auſſi d'*octo*, mais *h*, ne s'aſpire pas en ce mot, quoy qu'elle y ſoit conſone. Voyez la remarque de *huit*. Ces mots en ſont exceptez, *huit*, *huiſtre*, *huile*, *hieble*, qui viennent tous quatre du Latin, où il n'y a point d'*h*, & neantmoins ne s'aſpirent point en François.

Mais tous les mots commençans par *h*, qui ne viennent pas du Latin, ont l'*h*, conſone & l'aſpirent, comme *hardy*, *Philippe le Hardy*, *le hazard*, *la halebarde*, *la haquenée*, *la harangue*, & pluſieurs autres ſemblables. On objecte qu'*hermine*, & *heur*, ne viennent point du Latin, & que neantmoins l'*h*, de ces mots eſt muette, & qu'on dit *l'hermine*, & non pas *la hermine*, & *l'heur*, & non pas *le heur*.

On reſpond premierement, que ce ſont les ſeuls mots que j'ay remarquez juſqu'icy, qui facent exception à la reigle.

En ſecond lieu, il y a grande apparence qu'*heur*, vient d'*heure*, d'où eſt venu le mot *à la bonne heure*, qui pourroit bien eſtre auſſi la vraye etymologie de *bon-heur*, comme *mal-heur*, vient de *mal-heure*, c'eſt à dire mauuaiſe heure, ſelon l'opinion des Aſtrologues.

Quelques-vns oppoſent encore à cette reigle le mot d'*helas*, qui ne vient point du Latin,

Latin, & qui neantmoins n'aſpire point l'*h*, comme il ſe voit dans nos vers François, où la voyelle qui precede *helas*, ſe mange touſjours, par exemple, *ie ſouffre helas ! vn ſi cruel martyre.*

Ie reſpons, qu'ils ſe trompent de dire, qu'il ne vienne point du Latin, car il vient d'*heu*, & la ſyllabe *las*, que l'on a ajouſtée aprés, n'y fait rien. Peut-eſtre l'auons-nous priſe des Italiens, qui diſent, *ahi laſſo*, mais la vraye interjection conſiſte en la prẹmiere ſyllabe *he*, qui reſpond à l'*heu* Latin.

*De l'*h *, dans les mots compoſez.*

NOus n'auons conſideré l'*h*, qu'au commencement du mot, mais quand elle ſe trouue ailleurs dans les mots compoſez, elle ſe prononce tout de meſme que ſi elle eſtoit au commencement, chacune ſelon ſa nature, par exemple, *deshonoré* ſe prononce comme *honoré* en *h*, muette, & *enhardir*, *eshonté*, *dehors*, comme *hardi*, *honte*, *hors*, en *h*, conſone & aſpirante, & il ſe faut bien garder de prononcer, *ennardir*, *eſonté*, & *deors*, comme l'on fait de là Loire.

Il y a vne ſeule exception, c'eſt que l'on dit, *haut-exhauſſé*, ſans prononcer l'*h*, qui eſt en *exhauſſé*, comme ſi l'on eſcriuoit *exauſſé*, ſans

h, & l'on ne met point de difference pour la prononciation entre *exhauſſé*, pour les baſtimens, & *exaucé*, pour les prieres.

Cela vient ſans doute de la difficulté & de la grande rudeſſe qu'il y auroit à aſpirer l'*h*, immediatement aprés l'*x*, qui ſe prononçant tousjours tout entier en noſtre langue quand il n'eſt pas à la fin, ne peut pas ſouffrir comme l'*s*, qui ſe mange aiſément, vne aſpiration en ſuite; Ou bien, qu'*exhaucé* ayant eſté pluſtoſt connu qu'*exhauſſé*, le premier a fait la prononciation du ſecond, comme nous auons dit, que *heraut* a fait celle de *heros*.

Comment il faut prononcer, & orthographier les mots François venans des mots grecs, dans leſquels mots grecs il y a vne ou pluſieurs aſpirations, en effet, ou en puiſſance.

POur bien reſpondre à la queſtion, il faut ſçauoir que tous les mots François venans du Grec, auſquels il y a vne ou pluſieurs *h*, n'en peuuent venir que par cinq voyes. La premiere, quand le mot Grec, d'où eſt pris le François, commence par vne voyelle, ou par vne diphthongue aſpirée, comme ἁρμονία, αἵρεσις, que les Latins diſent, *harmonia*,

hæreſis, auec vne *h*, & nous de meſme, *harmonie*, & *hereſie*. La ſeconde, quand le mot François vient d'vn mot Grec, où il y a vn θ, *thita*, que les Latins & nous faiſons valoir *th*, comme θέσις, *theſis*, *theſe*. La troiſieſme quand il vient d'vn mot Grec, qui commence par vn ῥ, *rho*, que les Latins & nous faiſons valoir *rh*, comme Ῥόδος, *Rhodes*, ou que ce ῥ *rho* eſt redoublé au milieu du mot, car le ſecond ῥ *rho*, vaut *rh*, quoy que le premier ne vaille qu'vne ſimple *r*, comme Πύῤῥος, *Pyrrhus* en Latin & en François. La quatrieſme, quand il vient d'vn mot Grec, où il y a vn φ *ph*, que les Latins & nous faiſons valoir *ph*, comme φιλόσοφος, *Philoſophus*, Philoſophe. Et la cinquieſme, quand il vient d'vn mot Grec, où il y a vn χ, *chi*, qui vaut *chi* parmy les Latins, & parmy nous, comme χειρουργία, *Chirurgia*, *Chirurgie*.

Ce fondement poſé, examinons maintenant ces cinq voyes l'vne aprés l'autre, & voyons comme noſtre langue ſe gouuerne en chacune des cinq. Premierement pour les voyelles, ou les diphthongues aſpirées, lors qu'il y en a au commencement des mots Grecs, d'où les noſtres ſont pris, noſtre langue y met auſſi l'*h*, comme ἁρμονία, *harmonie*, αἵρεσις, *hereſie*, & ainſi des autres. Il eſt vray que cette *h*, ne s'aſpire point ſelon la reigle que nous en auons donnée mais elle s'eſcrit, & ce ſeroit

vne faute insupportable en nostre orthographe de ne la mettre pas, & d'escrire par exemple *armonie*, & *eresie*, sans *h*. Surquoy il faut noter, que nous n'auons pas vn seul mot venant du Grec, qui commence par *h*, ou l'*h* s'aspire, quand mesme nous n'aurions pas receu ce mot là par les mains des Latins, mais qu'il seroit venu droit à nous, ce qui est bien rare; quoy que nous ayons quantité de mots Grecs en nostre langue, que nous ne tenons point des Latins, mais immediatement des Grecs. Il y en a quelques-vns, comme *Hieroſme*, *Hieruſalem*, *Hierarchie*, où l'*h* ne s'aspire pas, mais la premiere syllabe se prononce, comme si elle estoit escrite auec vn *g*, *mol* (qu'il appellent) & que l'on dist, *Geroſme*, *Geruſalem*, *Gerarchie*. Pour euiter cela, il y en a qui escriuent *Ieroſme*, *Ieruſalem*, *Ierarchie*, auec vn *j* consone, mais j'aymerois mieux garder l'*h*, puis qu'ils s'aspirent en Grec; quoy qu'il soit vray que la premiere syllabe de ces trois mots se prononce absolument comme si elle estoit escrite auec vn *j*, consone.

Pour la seconde voye, qui est des mots pris des Grecs, où il y a vn θ, *theta*, comme *theſe*, il ne faut jamais manquer de mettre l'*h* aprés le *t*, mais cela ne sert qu'à l'orthographe, & ne sert de rien pour la prononciation.

La troisiesme, où il y a vn, ρ *rho*, comme

Rhodes, Pyrrhus, tout de meſme; il ne faut jamais oublier l'*h*, pour la bonne orthographe, quoy qu'il ne ſerue de rien pour la prononciation.

La quatrieſme, où il y a vn φ, *phi*, comme *Philoſophe*, il faut l'eſcrire auec *ph*, & non pas auec vn *f*, ny à la premiere, ny à la derniere ſyllabe, quoy qu'il y en ayt pluſieurs aujourd'huy qui banniſſent le *ph*, & qui mettent tousjours l'*f*, mais mal.

Et la cinquieſme enfin, où il y a vn χ, *ch*, ſur lequel il y a beaucoup plus à dire que ſur les quatre autres enſemble, dont nous venons de parler, & qui eſt le principal ſujet de cette Remarque; Car lors que nos mots pris du Grec, où il y a vn χ, au commencement, ſont ſuiuis d'vn *a*, comme par exemple, *charactere*, les vns ſouſtiennent qu'il le faut eſcrire ainſi, pour garder l'orthographe de ſon origine, & les autres au contraire, alleguent vne raiſon ſi forte pour n'y mettre point d'*h*, qu'il ſemble qu'ils n'y a pas de replique. Ils diſent qu'en François *cha* ne fait point, *ca*, mais *cha*, ainſi qu'on le prononce en ce mot *charité*: comme *che*, ne fait pas *que*, mais *che*, ainſi qu'on le prononce en ce mot *cherir*: tellement que noſtre *cha* ſe prononce comme le *ſcia* des Italiens, ou le *ſcha* des Allemands. D'où ils concluent fort bien, que tous les François,

ou les Eſtrangers qui ſçauront noſtre langue, mais qui ignoreront la Grecque, & la Latine, ne manqueront jamais de prononcer *caractere* eſcrit de cette ſorte, comme s'il eſtoit eſcrit en Italien, *ſciaractere*. Et de fait, j'en ay veu pluſieurs fois l'experience, & en ce mot, & en pluſieurs autres, qui eſtant moins connus que *charactere*, ſont auſſi ſujets à en eſtre plus mal prononcez par les perſonnes qui n'en ſçauent pas l'origine, comme ſont toutes les femmes, & tous ceux qui n'ont pas eſtudié.

Ie ſçay bien qu'on voit *caractere* eſcrit auec vne *h*, au frontiſpice de ce grand Ouurage, qui fera deſormais nommer ſon Autheur, *le Genie des paſſions*, où la doctrine & l'eſoquence regnent elegamment, & où la Philoſophie n'a point d'eſpines qui ne ſoient fleuries; Mais ie ſçay auſſi, & de luy meſme, qu'eſcriuant principalement pour les ſçauans, il a voulu ſuiure l'orthographe des ſçauans, & qu'outre cela il a quelque veneration pour l'ancienne orthographe, non pas pour cette barbare qui eſcrit *vn* auec vn *g*, *vng*, & *eſcrire* auec vn *p*, *eſcripre*; & beaucoup d'autres encore plus eſtranges, mais pour celle que les gens de lettres les plus polis, & les meilleurs Autheurs du ſiecle paſſé, ont ſuiuie. Pour moy, ie reuere la venerable Antiquité, & les ſentimens des Doctes; mais d'autre part, ie ne puis

que ie ne me rende à cette raiſon inuincible, qui veut que chaque lettre ſoit maiſtraiſſe chez ſoy, ſur tout dans vn Empire floriſſant, & vne Monarchie predominante & auguſte, comme eſt celle de France. Ie veux bien que noſtre langue rende hommage à la Grecque, & à la Latine, d'vne infinité de mots qui en releuent, comme par exemple, pour ne parler que de la Grecque, nous deuons eſcrire *harmonie, hereſie, hiſtoire, horloge, hyperbole,* auec vne *h*, & de meſme tous les mots pris du Grec, où il y a vn θ, *theta*, vn Φ, *phi*, vn ῥ *rho*, comme *theſe, Philoſohhe*, & *Rhodes*, dont la prononciation, ny l'orthographe, ne choquent en rien noſtre langue : Mais que pour faire voir qu'on n'ignore pas la langue Grecque, ny l'origine des mots, & que pour honorer l'Antiquité, il faille aller contre les principes, & les elemens de noſtre langue maternelle, qui veut que *cha*, ſe prononce comme ſcia en Italien, ou *ſcha*, en Allemand, & non pas *ca*, & qu'il faille donner cette incommodité, & tendre ce piege à toutes les femmes, & à tous ceux qui ne ſçauent pas le Grec en leur faiſant prononcer *charactere, ſciaractere*, pour *caractere, cholere, ſciolere*, pour *colere*, & *Bacchus Baccius* pour *Baccus*, comme nous diſons *bacchique, fureur bacchique*, & non pas *baquique*; certainement il n'y a nulle apparence, & ie n'y puis

conſentir. Aprés tout, on doit plus conſiderer en ce ſujet les viuans que les morts, qui auſſi bien ne nous en ſçauant point de gré, & n'y profitent de rien, & l'on doit plus conſiderer ceux de ſon pays, que les Eſtrangers; Outre que les Grecs, ny les ſçauans, n'ont pas dequoy ſe plaindre du partage qu'on leur fait en cette rencontre, puis qu'on leur laiſſe les voyelles & les diphtongues aſpirées auec le θ *thita*, le φ *phi*, & le ῥ, *rho*, & que noſtre langue ne ſe reſerue que le ſeul χ, *chi*, pour le prononcer à ſa mode.

Il ne reſte plus rien à dire, ſinon que les dernieres ſyllabes des mots François pris des Grecs, s'eſcriuent tantoſt auec l'*h*, comme *Antioche*, & ſe prononcent ſelon la prononciation Françoiſe, & tantoſt auec le *qu*, comme *Monarque*. Mais il faut noter que le χ, ne ſe change jamais en *que*, dans noſtre langue, qu'aux dernieres ſyllabes, car par exemple, en ce mot *Monarque*, les deux dernieres ſyllabes viennent du meſme mot Grec ἄρχης, que nous traduiſons en François auec *che*, au commencement de cét autre mot *Archeueſque*, tellement que nous ne tournons ce mot Grec en trois façons, à ſçauoir aux deux que ie viens de dire, & en cette troiſieſme qui ſe trouue en la prononciation d'Archange, où ie ne ſuis pas d'auis de metre vne *h*, non plus qu'à *ca-*

ractere

ractere. Ce n'eſt pas pourtant que tous nos mots pris du Grec, qui finiſſent par *que*, expriment tousjours le χ, Grec, car ils expriment auſſi le *x*, *cappa*, comme en ces mots, *Logique*, *Phyſique*, *ethique*, *melancolique*, & vne infinité d'autres.

Si cette conſtruction eſt bonne, en voſtre abſence, & de Madame voſtre mere.

LA plus part tiennent qu'oüy, & que tant s'en faut que la ſuppreſſion de ces paroles *en celle*, qui ſont ſous-entenduës, ſoit vicieuſe, qu'elle a bonne grace ; Car, diſent-ils, quelle oreille delicate ne ſera pas plus ſatisfaite d'oüir dire, *en voſtre abſence, & de Madame voſtre mere*, qu'*en voſtre abſence, & en celle de Madame voſtre mere* ? Quelques-vns neantmoins condamnent cette conſtruction, non ſeulement comme contraire à la netteté du ſtile, mais comme barbare ; Ils trouuent auſſi l'autre trop languiſſante ; C'eſt pourquoy ils croyent qu'il eſt bon de les euiter toutes deux, & de prendre vn autre tour. Pour moy, ie ſuis de cette opinion, quoy que ie n'approuue gueres cét expedient en des endroits où l'on ne peut gauchir ſans perdre la grace de la naïueté, & des expreſſions naturel-

les, qui font vne grande partie de la beauté du langage.

N'ont-ils pas fait, & ont-ils pas fait.

TOus deux ſont bons pour exprimer la meſme choſe; Car comme noſtre langue aime les negatiues, il y en a qui croyent que l'on ne peut pas dire, *ont-ils pas fait*, & qu'il faut tousjours mettre la negatiue *ne* deuant, & dire, *n'ont-ils pas fait*. Mais ils ſe trompent, & il eſt d'ordinaire plus elegant de ne le pas mettre. Depuis, m'en eſtant plus particulierement informé de diuerſes perſonnes tres-ſçauantes en noſtre langue, ie les ay trouué partagées: Tous conuiennent que l'vn & l'autre eſt bon, mais le partage eſt en ce que les vns le tiennent plus elegant ſans la negatiue, & les autres auec la negatiue.

De la premiere perſonne du preſent de l'indicatif, deuant le pronom perſonnel je.

EXemple, *aimé-je ſans eſtre aimé?* Ie dis qu'*aime* premiere perſonne du preſent de l'indicatif en cette rencontre, ne s'eſcrit ny ne ſe prononce comme de couſtume; car

l'*e*, qui eſt feminin *aime*, ſe change en *é*, maſculin, *aimé*, & ſe doit eſcrire & prononcer *aimé-je*. Cette remarque eſt tres-neceſſaire pour les Prouinces de de là Loire, où l'on eſcrit & où l'on prononce *aime-je*, tellement que ceux qui en ſont, ont bien de la peine, quelque ſejour qu'ils facent à la Cour, de s'en corriger. Mais elle ne laiſſera pas de ſeruir encore aux autres, en ce que d'ordinaire on orthographie ce mot de cette ſorte, *aimay-je*, au lieu d'*aimay-je*; Car qui ne voit qu'*aimay-je* fait vne equiuoque auec la premiere perſonne du preterit ſimple ou defini, & qu'en eſcriuant *aimé-je*, il fait le meſme effet pour la prononciation, en allongeant l'*e*, & de feminin & ouuert qu'il eſtoit, le faiſant maſculin, & fermé, ſans qu'on le puiſſe prendre pour vn autre?

Il y a encore vne remarque à faire meſme pour ceux qui ſont de Paris, & de la Cour, dont pluſieurs diſent, *mente-je*, pour dire, *ments-je*: *perdé-je*, pour dire, *perds-je*: *rompé-je*, pour *romps-je*. Nous n'auons pas vn ſeul Autheur ny en proſe, ny en vers, ie dis des plus mediocres, qui ayt jamais eſcrit, *menté-je*, ny *perdé-je*, ny rien de ſemblable,

Que de tragiques ſoins, comme oyſeaux de Phinee,
Sens-je me deuorer,

dit M. de Malherbe, & non pas *ſenté-je*. Ce qui donne lieu à vne ſi grande erreur, c'eſt que d'ordinaire deuant le *je*, il y a vn *é*, maſculin & long, de ſorte qu'ils ne croyent pas pouuoir jamais joindre le *je*, immediatement au verbe, qu'en y mettant vn *é*, maſculin entre-deux. Mais il faut ſçauoir que jamais cét *é*, long ne ſe met que pour changer l'*e*, feminin, qui n'eſt qu'aux verbes, où la premiere perſonne du preſent de l'indicatif ſe termine en *e*, comme *aime*, *couure*, & non pas aux autres, comme *perds*, *romps*, &c.

A quoy il ne ſert de rien d'oppoſer que *ments-je*, *perds-je*, *romps-je*, font vn fort mauuais ſon; car ceux qui diſent qu'il faut parler ainſi, n'en demeurent pas d'accord, & trouuent au contraire, que c'eſt, *menté-je*, *perdé-je*, *rompé-je*, qui ſont inſupportables à l'oreille, auſſi bien qu'à la raiſon. Mais la couſtume qu'en ont priſe ceux qui parlent ainſi, eſt cauſe qu'ils trouuent cette locution douce, & qu'ils trouuent dure & rude celle qu'ils n'ont pas accouſtumée.

Coniointure.

CE mot pour dire *vne certaine rencontre bonne ou mauuaiſe dans les affaires*, eſt tres-excellent quoy que tres-nouueau, & pris des Ita-

liens, qui l'appellent *congiontura*. Il exprime merueilleuſement bien ce qu'on luy fait ſignifier, de ſorte qu'on n'a pas eu grand' peine à le naturaliſer. Ie me ſouuiens que du temps du Cardinal du Perron, & de M. de Malherbe, on le trouuoit d'esja beau, mais on n'oſoit pas encore s'en ſeruir librement. Au reſte, il ſe faut bien garder de dire *conjointure*, comme diſent quelques-vns, car encore que l'on die *jointure*, & non pas *joincture*, ſi eſt-ce qu'en beaucoup de mots il n'y a point de conſequence à tirer du ſimple au compoſé, comme on pourra voir en quelques endroit de ces Remarques.

Se conjoüyr, feliciter.

I'Ay veu ce premier mot en pluſieurs Autheurs approuuez, mais il ne me ſouuient point de l'auoir jamais oüy dire à la Cour. On dit pluſtoſt *ſe resjoüir*, quoy que l'autre ſoit plus propre, parce qu'il ne ſignifie que *ſe resjoüir auec quelqu'vn du bon-heur qui luy eſt arriué*, au lieu que *ſe resjoüir* eſt vn mot extremement general. M. de Malherbe, *Il a enuoyé icy vers leurs Maieſtez vn Ambaſſadeur extraordinaire pour ſe resjoüir auec elles.* Depuis peu on ſe ſert d'vn mot, qui auparauant eſtoit tenu à la Cour pour barbare, quoy que tres com-

mun en plusieurs Prouinces de France, qui est *feliciter*. Mais aujourd'huy nos meilleurs Escriuains en vsent, & tout le monde le dit, comme *feliciter quelqu'vn de, &c. ie vous viens feliciter de &c.* ou simplement, *ie vous viens feliciter*. C'est à peu prés le μακαρίζειν des Grecs, *Si ce mot n'est François cette année, il le sera l'année qui vient*, dit de bonne grace dans l'vne de ses lettres, celuy à qui nostre langue doit ses nouuelles richesses, & ses plus beaux ornemens, & par qui l'eloquence Françoise est aujourd'huy riuale de la Greque & de la Latine.

Reigle nouuelle & infaillible pour sçauoir quand il faut repeter les articles, *ou* les prepositions, *tant deuant les noms, que deuant les verbes.*

POur ce qui est des Articles deuant les noms, on obseruoit autrefois la reigle que ie vais dire, mais aujourd'huy ie m'apperçois qu'on ne l'obserue plus. Par exemple, on disoit, *I'ay conceu vne grande opinion de la vertu & generosité de ce Prince*. M. Coeffeteau mesme si exact à mettre les articles, escriuoit d'ordinaire ainsi, & non pas *j'ay conceu vne grande opinion de la vertu & de la generosité de ce Prince*. Mais il n'auoit garde de dire, *j'attens cela de la force & dexterité d'vn tel*, mais bien *de*

la force & de la dexterité. C'eſtoit par cette reigle *que quand deux ſubſtantifs joints par la conjonction* et, *ſont ſynonymes, ou approchans*, comme *vertu & generoſité, il ne faut pas repeter l'article, mais quand ils ſont contraires, ou tout à fait differens*, comme *force & dexterité, alors il le faut repeter, & dire, de la force & de la dexterité.*

Mais cette Reigle, que j'appelle nouuelle, à cauſe qu'en cette matiere on n'a point encore fait de diſtinction des ſynonimes, ou approchans d'auec les contraires, ou les differens tout à fait, eſt infaillible aux articles deuant les verbes, & aux prepoſitions tant deuant les verbes, que deuant les noms. Les exemples vont eſclaircir & verifier tout cecy; Premierement, voyons les articles deuant les verbes. Ce que nous appellons icy *articles*, d'autres l'appellent prepoſitions, mais la diſpute du nom ne fait rien à la choſe. *Il n'y a rien qui porte tant hommes à aimer & cherir, la vertu.* Ie dis qu'à cauſe qu'*aimer & cherir*, ſont ſynonimes, c'eſt à dire, ne ſignifient qu'vne meſme choſe, il ne faut point repeter l'article *à aimer & à cherir la vertu*, mais *à aimer & cherir la vertu.* Voilà vn exemple pour les ſynonimes, donnons-en vn autre pour *les approchans. Il n'y a rien qui porte tant les hommes à aimer & reuerer la vertu.* Ces mots *aimer* & *reuerer*, ne ſont pas ſynonimes, mais

ils ſont approchans, c'eſt à dire qu'ils tendent à meſme fin, qui eſt de faire eſtat de la vertu, & ainſi par noſtre Reigle, il ne faut pas repeter l'article, *à* & dire *à aimer*, & *à reuerer*. Donnons maintenant vn exemple des contraires, *il n'y a rien qui porte tant les hommes à aimer & à haïr leur ſemblables, &c.* Parce qu'*aimer*, & *haïr*, ſont contraires, il faut neceſſairement repeter l'article, & ce ne ſeroit pas ſçauoir eſcrire purement que de dire, *il n'y a rien qui porte tant les hommes à aimer & haïr leurs ſemblables.* Il reſte à donner vn exemple des verbes qui ne ſont pas contraires, mais qui ſont tout à fait differens, *il n'y a rien qui porte tant les hommes à loüer, & à imiter les Saints.* Parce que *loüer*, & *imiter*, ſont tout à fait differens, ce n'eſt point entendre la pureté de noſtre langue, de dire *à loüer*, & *imiter les Saints*, il faut de neceſſité repeter *à*, & dire *à loüer & à imiter.* Il en eſt de meſme de l'article *de*, ſi en tous les exemples donnez vous mettez *de*, au lieu d'*a*, & *oblige* au lieu de *porte*, afin qu'*oblige* regiſſe le *de*, auec qui le verbe *porte*, ne s'accommoderoit pas.

Pour les prepoſitions deuant les verbes, en voicy des exemples, *le Roy m'a enuoyé pour baſtir & conſtruire, &c. baſtir & conſtruire*, ſont ſynonimes, ce ſeroit mal parler de repeter la prepo-

prepoſition, & dire *pour baſtir, & pour conſtruire.*

Des approchans. *Le Roy m'a enuoyé pour baſtir & aggrandir la maiſon*, ou *pour baſtir, & eleuer la maiſon.* Parce que *baſtir, & aggrandir* ou *baſtir & eleuer* ſont de meſme nature, & approchans ou alliez, il ne faut point repeter la prepoſition, & dire *pour baſtir, & pour eleuer la maiſon.*

Au lieu qu'aux contraires il la faut repeter, & dire, *Le Roy m'a enuoyé pour baſtir & pour demolir*, & non pas *pour baſtir & demolir.*

Aux differences tout à fait, de meſme, comme *le Roy m'a enuoyé pour baſtir & pour fortifier* ou *le Roy m'a enuoyé pour baſtir & pour planter*, & non pas *pour baſtir & fortifier*, ni *pour baſtir & planter.*

Pour les prepoſitions deuant les noms, c'eſt encore la meſme choſe. En voicy les exemples. *Par un orgueil & une vanité inſupportable.* Icy *orgueil & vanité* ſont ſynonimes, c'eſt pourquoy il ne faut point repeter la prepoſition & dire *Par un orgueil & par une vanité &c.*

Des approchans, *Par une ambition, & une vanité inſupportable.* Parce qu'*ambition & vanité* ſont de la meſme nature, il ne faut point repeter *par.*

Au lieu qu'aux contraires il faut repeter la prepoſition & dire *par l'amour & par la haine*

dont il eſtoit agité, & non pas *par l'amour & la haine*.

Aux differens tout à fait, de meſme, *par l'orgueil & par l'auarice des Gouuerneurs*, & non pas *par l'orgueil & l'auarice*.

Ie ſçay bien que quelques vns de nos meilleurs Eſcriuains ne prennent point garde à cette Reigle, & oſtent ou repetent l'article & la prepoſition tantoſt d'vne façon tantoſt d'vne autre, ſelon leur fantaiſie ſans ſe preſcrire aucune loy, & meſmes ſans y faire aucune reflexion; Mais ie ſçay bien auſſi qu'ils en ſont iuſtement blaſmez par tout ceux qui font profeſſion d'eſcrire purement, & que ſi chacun s'emancipoit de ſon coſté, les vns à n'eſtre pas ſi exacts en certaines choſes, les autres en d'autres, nous ferions bien toſt retomber noſtre langue dans ſon ancienne barbarie, *Qui minima ſpernit, paulatim decidit.*

Au reſte cette Reigle n'eſt pas vn ſimple caprice de l'vſage, elle eſt toute fondée en raiſon; Car la raiſon veut que des choſes qui ſont de meſme nature, ou fort ſemblables ne ſoient point trop ſeparees, & qu'on les laiſſe demeurer enſemble; Comme au contraire elle veut que l'on ſepare celles qui ſont oppoſees, & tout à fait differentes, & que l'article, ou la prepoſition ſoit comme vne barriere entre deux.

Autre vſage de cette meſme Reigle, au regime des deux ſubſtantifs & du verbe.

PAr exemple, *Sa clemence & ſa douceur eſtoit incomparable.* Parce que *clemence & douceur* ſont ſynonimes, ces deux ſubſtantifs regiſſent le ſingulier; Mais *ſa clemence & ſa douceur ſont incomparables*, ne ſeroit pas ſi bien dit, il s'en faudroit beaucoup, quoy que ce ne fuſt pas vne faute.

Aux approchans, *Son ambition & ſa vanité fut inſupportable*, eſt auſſi incomparablement meilleur que, *furent inſupportables.*

Au lieu qu'aux contraires, il faut dire abſolument *l'amour & la haine l'ont perdu*, & non pas *l'a perdu*, ce ſeroit vn ſoleciſme.

Et aux differens tout à fait, de meſme, *l'orgueil & l'auarice l'ont perdu*, non pas *l'a perdu.*

En fin cette Reigle eſt belle & de grand vſage. Elle a lieu encore en quelques autres endroits, qui me ſont eſchappez de la memoire.

Arroſer.

CEſt ainſi qu'il faut dire, & non pas *arrouſer*, quoy que la plus part le diſent & l'eſcriuent, cette erreur eſtant nee lors que l'on

prononçoit *chouſe* pour *choſe*, *couſté*, pour *coſté*, & *fouſſé* pour *foſſé*. Il eſt tellement vray qu'il ne faut pas dire *arrouſſer*, qu'on ne permettroit pas meſmes à nos Poëtes de rimer *arrouſſe* auec *ialouſe*.

C'eſt choſe glorieuſe.

L'On parloit, & l'on eſcriuoit encore ainſi du temps du Card. du Perron, de M. Coëffeteau & de M. de Malherbe; mais tout à coup cette locution a vieilli, & l'on dit maintenant, *C'eſt vne choſe glorieuſe*, & point du tout, *c'eſt* ou *ce ſeroit choſe glorieuſe*.

Quelque choſe.

CEs deux mots ſont comme vn neutre ſelon leur ſignification, quoy que *choſe* ſelon ſon genre ſoit feminin. C'eſt pourquoy il faut dire par exemple, *Ay-ie fait quelque choſe que vous n'ayez fait?* Et non pas *que vous n'ayez faite?* Et c'eſt pour cette meſme raiſon que le Taſſe a dit en ſon Poëme heroïque,

Ogni coſa di ſtrage era ripieno;

où la rime fait voir qu'il y a *ripieno*, & non pas *ripiena*. Et c'eſt comme le Poëte Latin a dit; *Triſte lupus ſtabulis.*

Taxer.

CE mot employé par tant d'excellens Autheurs Anciens & modernes, pour dire *blaſmer*, *noter*, *reprendre*, n'eſt plus receu aujourd'huy dans le beau langage. Il me ſembloit fort ſignificatif pour exprimer ce que *blaſmer* & *reprendre* ne ſemblent dire qu'à demy. L'equiuoque de ce mot vſité dans le Palais & dans les finances, eſt à mon auis, ce qui nous l'a fait perdre, quoy que tres-iniuſtement, puis qu'à ce conte il faudroit donc bannir tous les mots equiuoques.

Supplier.

BIen que ce terme ſoit beaucoup plus reſpectueux & plus ſoumis que celuy de *prier*, & que nous n'oſerions dire *prier le Roy*, ni aucune autre perſonne fort eleuee au deſſus de nous, mais *ſupplier le Roy*, *ſupplier nos Superieurs*; ſi eſt-ce qu'il ne faut jamais dire *ſupplier Dieu*, ni *ſupplier les Dieux*, comme diſent quelques-vns de nos bons Eſcriuains en la traduction des liures anciens penſant honorer dauantage la Diuinité, & en parler auec plus de reuerence. Il faut dire *prier Dieu*, *prier les Dieux*, ce mot eſtant particulierement conſacré à Dieu en cette façon de parler.

A la reſeruation.

PAr exemple, *Ils ſont preſque tous morts de maladie, à la reſeruation de ceux qui ſe ſont noyez.* Ie dis que cette phraſe eſt barbare, quoy qu'vſitee par certains Autheurs, qui eſtant dailleurs eſtimez ne le ſont pas en cecy, mais qui pourroient faire faillir par leur exemple ceux qui ſont encore nouices en la langue. Il y a peu de gens, qui ne ſçachent, qu'il faut dire *à la reſerue de &c.* Ie me doute, que cette mauuaiſe façon de parler ne ſoit particuliere à vne certaine Prouince de France, car i'ay veu deux Eſcriuains d'vn meſme pays qui en vſent.

Aller à la rencontre.

CEtte phraſe pour dire *Aller au deuant*, comme *aller à la rencontre de quelqu'vn, luy aller à la rencontre*, quoy que tres-commune, n'eſt pas approuuee de ceux qui font profeſſion de bien eſcrire. Ie dis de la plus grand' part, car ie ſçay qu'il y en a qui la ſouſtiennent, & qui diſent qu'*aller à la rencontre* ſe dit ſans deference, au lieu qu'*aller au deuant* peut marquer quelque deference; qu'on ne diroit pas *aller à la rencontre du Roy*, & qu'on le dit ſeulement d'*egal*, *à egal*: Mais en fin il faut auoüer, qu'*aller à la rencontre* n'eſt pas fort

bon, de quelque façon qu'on l'employe.

Par apres, en apres.

CEs façons de parler ont vieilli, & l'on dit *apres* tout ſeul. Neantmoins ces particules *par*, & *en* n'y eſtoient pas inutiles, parce qu'elles ſeruoient à diſtinguer l'aduerbe *apres* d'auec *apres* prepoſition; car il eſt l'vn & l'autre: Au lieu qu'aujourd'huy ne diſant qu'*apres* ſimplement, le Lecteur ſe trouue ſouuent en peine de diſcerner d'abord s'il eſt prepoſition ou aduerbe, & il faut auoir ſoin de mettre touſjours vne virgule entre ce mot & le nom qui ſuit, s'il n'eſt pas prepoſition, comme *D'abord parurent cinq cens cheuaux, apres, deux mille hommes de pied ſuiuoient.*

Cependant, pendant.

IL y a cette difference entre *cependant*, & *pendant*, que *cependant* eſt touſjours aduerbe, & qu'il ne faut iamais dire *cependant que*, & que *pendant* n'eſt iamais aduerbe, mais tantoſt conjonction, comme *pendant que vous ferez cela*, & tantoſt prepoſition, comme *pendant les vacations.* Il y en a pourtant quelques-vns, qui n'eſtiment pas que *pendant que* ſoit conjonction, mais prepoſition, comme ſi l'on

diſoit, *pendant le temps que vous ſerez cela.* Le principal but de cette remarque eſt de faire entendre, qu'il ne faut jamais dire *cependant que*, mais *pendant que.* Ceux qui ſçauent la pureté de la langue, n'y manquent jamais, & ſi quelques Autheurs modernes, quoy que d'ailleurs excellens, ne l'obſeruent pas, ils en doiuent corriger, parce que c'eſt le conſentement general de tous nos Maiſtres, que l'on en vſe ainſi.

A preſent.

IE ſçay bien que tout Paris le dit; & que la plus part de nos meilleurs Eſcriuains en vſent; mais je ſçay auſſi que cette façon de parler n'eſt point de la Cour; & j'ay veu quelquefois de nos Courtiſans, de Courtiſanes, & femmes, qui l'ayant remarquée dans un Liure d'ailleurs tres-elegant, s'en ſeruoient, quand ils la lecture, comme d'vne faute, qui choquoit le jugement du langage de l'Autheur. On dit, *cette heure, maintenant, aujourd'huy, en ce temps, preſentement.*

A qui mieux mieux.

CEtte locution eſt vieille, & baſſe; & n'eſt plus en vſage parmy les bons Autheurs, & encore moins *à qui mieux*, comme l'eſcriuent quelques-vns, *mieux*

mieux qu'vne fois. Il faut dire. *A l'enuy.*

Partant.

CE mot, qui ſemble ſi neceſſaire dans le raiſonnement, & qui eſt ſi commode en tant de rencontres, commence neantmoins à vieillir, & à n'eſtre plus gueres bien receu dans le beau ſtile. Ie ſuis obligé de rendre ce teſmoignage à la verité, apres auoir remarqué pluſieurs fois que c'eſt le ſentiment de nos plus purs & plus delicats Eſcriuains. C'eſt pourquoy ie m'en voudrois abſtenir, ſans neantmoins condamner ceux qui en vſent.

Lors, & alors.

LOrs ne ſe dit jamais qu'il ne ſoit ſuiui de *que* s'il n'eſt precedé de l'vne de ces deux particules *dez*, ou *pour*, *dez lors*, *pour lors*; car en ces deux cas, il n'a point de *que*, apres luy. Auſſi ſont-ce des ſignifications bien differentes, parce que *lors que*, eſt vne conjonction qui ſignifie *cùm*, en Latin, & *dez-lors*, & *pour lors*, ſont des aduerbes qui veulent dire *tunc*. C'eſt donc mal parler de dire, comme font quelques-vns de nos meilleurs Eſcriuains, *voyant lors le peril dont il eſtoit menacé*. I'ay appris de nos Maiſtres, &

du Maiſtre des Maiſtres, qui eſt l'Vſage, qu'il faut dire *voyant alors le peril &c.* Outre qu'il en peut encore arriuer vn inconuenient, qui eſt vne equiuoque, & vne obſcurité. Par exemple vn de nos bons Autheurs a eſcrit, *voyant lors qu'il ne pourra pas euiter &c.* On ne ſçait ſi ce *lors*, ce joint auec *que*, & en ce cas là veut dire *quand*, ou le *cùm* des Latins, ou s'il ne s'y joint point, & qu'ainſi il ſignifie *tunc*, qui ſont deux choſes bien differentes. A quoy il faut ajouſter que l'equiuoque eſt d'autant plus vicieuſe, que le vray & naturel vſage de *lors*, eſtant d'auoir le *que*, apres luy pour exprimer le *cùm* des Latins, on prend d'abord ces paroles, *voyant lors qu'il ne pourra pas euiter*, pour ſignifier celuy des deux ſens, que l'Autheur n'a point entendu; car l'Autheur en cet exemple a mis *lors*, pour *alors*, & il deuoit mettre au moins vne virgule apres *lors*, pour monſtrer qu'il vouloit dire *tunc*, & non pas *cùm*.

Lors donc, s'il n'eſt precedé de *dez*, ou de *pour*, ne ſe dit jamais qu'il ne ſoit ſuiui de la conjonction *que*; Il y en a pourtant qui croyent que *dez-lors que ie le vis*, pour dire *dez que ie le vis*, eſt bien dit; Mais ceux-là meſmes croyent auſſi que ce dernier eſt incomparablement meilleur; c'eſt pourquoy je ne dirois jamais l'autre, je le laiſſerois aux Poëtes.

Alors ne reçoit jamais la conjonction *que*, apres luy, il ne veut dire qu'*en ce temps-là, en ce cas là*, qui eſt le *tunc* des Latins, comme *quand vous aurez accomply voſtre promeſſe, alors je verray ce que j'auray à faire.*

Il eſt bien neceſſaire d'en faire vne remarque, à cauſe de l'abus qui commence à ſe gliſſer, meſmes parmy quelques-vns de nos meilleurs Eſcriuains en proſe, par l'exemple des Poëtes: Car il eſt certain qu'ils ont les premiers introduit cette erreur, pour faire la meſure de leurs vers, quand ils ont eu beſoin d'vne ſyllabe, comme quand ils diſent *croiſtre*, neutre pour *accroiſtre*, actif.

Alors que de ton paſſage
On leur fera le meſſage.

dit M. de Malherbe, & apres luy tous les autres. Mais quand ils ont vne ſyllabe de trop, ils ſont bien aiſes de dire *lors que*, ſe ſeruant preſque auſſi ſouuent de l'vn que de l'autre ſelon les occaſions. Pour moy, j'ay pris garde qu'à la ville, à la Cour, hommes, femmes, enfans, juſqu'à la lie du peuple, diſent touſjours *lors que*, & il eſt extremement rare d'oüir dire, *alors que*. I'auoüe pourtant que je l'ay oüi dire quelquefois, mais j'ay remarqué, que ce n'eſtoit qu'à ceux qui ont accouſtumé de faire des vers. Iamais nos bons Eſcriuains en proſe n'ont fait cette faute. Si

donc on le veut eſcrire, que ce ne ſoit jamais en proſe, & qu'en vers il paſſe tousjours pour vne licence Poëtique.

Que l'on ne m'objecte pas, qu'on trouue ſouuent *alors que*, dans la bonne proſe, par exemple, *ſi cette affaire me reuſſit, ce ſera alors que je vous teſmoigneray mon affection*; Car qui ne voit que cette objection eſt captieuſe, & que *alors*, en cette exemple ne ſe joint point auec *que*, mais qu'il faut mettre vne virgule entre les deux, & qu'il ne ſignifie point *cùm*, mais *tunc*.

Au reſte *dez alors*, *les hommes d'alors*, ſont des façons de parler qui ne valent rien, non plus que *à l'heure* pour *alors*, au moins cette derniere eſt bien baſſe.

A peu pres.

CEtte façon de parler, diſent quelques-vns, eſt vne de celles, que l'Vſage a authoriſées contre la raiſon; Car ſi l'on vouloit examiner l'vn apres l'autre les mots dont elle eſt compoſee, ou les conſiderer joints enſemble, on ne ſçauroit conceuoir pourquoy ni comment ils ſignifient ce qu'on leur fait ſignifier. Par exemple, *Ie vous ay rapporté à peu pres la ſubſtance de ſa harangue.* Ils ſouſtiennent qu'il faudroit dire à *fort pres*, & non pas

à peu pres, qui eſt tout le contraire du ſens que l'on pretend exprimer; Et pluſieurs en ſont ſi bien perſuadez, qu'ils diſent & eſcriuent tousjours *à plus pres*, comme plus conforme à la raiſon, & plus aiſé à comprendre.

Mais je ne ſuis pas de cet auis; car outre qu'il n'y a rien à repliquer à l'Vſage, qui dit *à peu pres*, & qui a bien eſtabli d'autres manieres de parler contre la raiſon, je trouue qu'*à peu pres* ne doit pas eſtre mis au nombre de celles-là, & qu'il y a de la raiſon & du ſens en cette phraſe comme ſi l'on diſoit, *Il y a peu à dire que je ne vous aye rapporté toute la ſubſtance de ſa harangue*: Or il eſt aiſé de monſtrer qu'*à peu pres*, ſignifie, *il y a peu à dire*, par les autres phraſes où ce mot de *pres*, eſt employé, comme quand on dit *à cela pres, il a raiſon, à cent eſcus pres nous ſommes d'accord*, qui ne voit que le ſens de ces paroles eſt, *Il n'y a que cela à dire qu'il n'ait raiſon, il n'y a que cent eſcus à dire*, ou *il ne s'en faut que cent eſcus, que nous ne ſoyons d'accord*. Ainſi quand je dis, *je vous ay rapporté à peu pres toute la ſubſtance de ſa harangue*, j'exprime tout auſſi bien *qu'il s'en faut fort peu*, ou *qu'il ne s'en faut que fort peu*, ou *qu'il y a peu à dire que je ne vous aye rapporté toute la ſubſtance de ſa harangue*, que je me ſuis exprimé aux autres exemples que j'ay alleguez, dont l'expreſſion eſt ſi intelligible, que ceux qui accu-

ſent *à peu pres*, de n'auoir point de ſens, n'oſeroient le dire des autres. Ie dis d'*a cela pres*, & *à cent eſcus pres*.

I'ajouſte ce mot pour faire voir que ceux-là ſe trompent, qui croyent qu'il faut dire *à plus pres*, & non pas *à peu pres*, ce dernier, diſent-ils, s'eſtant introduit par la corruption de l'autre, & cela eſtant d'autant plus vrayſemblable que durant ſoixante ou quatre-vingts ans, on a prononcé *plus*, à la Cour ſans *l*, comme ſi l'on euſt eſcrit *pu*: on diſoit, *il n'y en a pu*, pour dire *il n'y en a plus*. Depuis neuf ou dix ans cela eſt changé, & l'on dit *plus* en prononçant *l*. Pour monſtrer donc qu'il faut dire, & qu'on a touſjours dit *à peu pres*, ſon contraire *à beaucoup pres*, le fait voir, où *beaucoup*, eſt oppoſé à *peu*, & l'on ne dit pas *à moins pres*, comme il faudroit dire ſi l'on diſoit *à plus pres*.

D'abondant.

CE terme aduerbial, ou pour mieux dire, cet aduerbe, qui ſignifie *de plus*, a vieilli, & l'on ne s'en ſert plus dans le beau ſtile.

Il en eſt des hommes, comme de ces animaux.

CEtte maniere de comparaiſon, eſt tres-françoiſe & tres-belle, mais il faut

prendre garde à vne choſe, où pluſieurs de nos meilleurs Eſcriuains, ont accouſtumé de manquer. C'eſt qu'ils diſent *il en eſt*, comme en l'exemple que i'ay donné, & il faut oſter *en*, & dire, *il eſt des hommes comme de ces animaux*. Vn excellent Autheur a eſcrit, *il en ſera de ſa felicité, comme de ſes ſonges*. Il faut dire *il ſera de ſa felicité comme &c.* Ce qui peut les auoir trompez, c'eſt que l'on dit ſouuent & fort bien. *Il en eſt comme de ces animaux, il en eſt comme de ces ſonges*, mais c'eſt parce que l'on a parlé deuant *des hommes*, ou *de la felicité*, afin de nous tenir dans nos exemples, & cet *en*, eſt relatif à ce qui a eſté dit deuant, mais quand le ſubſtantif auquel cet *en*, ſe rapporte, va apres le verbe *eſtre*, comme aux exemples que nous auons donnez, il ne faut point d'*en*.

S'il faut dire reueſtant, ou reueſtiſſant.

IL faut dire *reueſtant* & non pas *reueſtiſſant*, parce que le participe actif, ou le gerondif ſe forme de la premiere perſonne pluriele du preſent de l'indicatif, en changeant *ons* en *ant*, comme *aimons, aimant; ſortons, ſortant &c.* Que ſi ceux qui tiennent qu'il faut dire *reueſtiſſant*, repartent, que la premiere perſonne pluriele du preſent de l'indicatif eſt *reueſtiſſons*, & non pas *reueſtons*, & que par conſequent ſelon no-

ſtre propre reigle il faut dire *reueſtiſant*, il eſt aiſé de les conuaincre qu'il faut dire *reueſtons*, & non pas *reueſtiſſons*, quand l'Vſage ne ſe ſeroit pas entierement declaré pour nous. C'eſt par l'analogie des conjugaiſons, qui eſt dans la Grammaire vn principe comme infaillible. Or eſt-il que tous les verbes de la quatrieſme conjugaiſon, dont l'infinitif ſe termine en *ir*, ont cela ſans exception, au moins je n'en ay point remarqué iuſqu'icy, que ſi la premiere perſonne ſinguliere du preſent de l'indicatif garde l'*i* en ſa terminaiſon, & a autant de ſyllabes que l'infinitif, alors la premiere perſonne pluriele du meſme temps eſt en *iſſons*, comme *joüir à joüis*, qui ſe termine en *i*, & a deux ſyllabes comme ſon infinitif, c'eſt pourquoy l'on dit au pluriel *joüiſſons*. De meſme *adoucir, adouci, adouciſſons, aſſoupir, aſſoupis, aſſoupiſſons, demolir, &c.* Et ainſi generalement de tous les autres, dont les exemples ſont en grand nombre. Mais au contraire, quand cette premiere perſonne ſinguliere du preſent de l'indicatif ne garde pas l'*i*, dans ſa terminaiſon, ni n'a pas tant de ſyllabes que ſon infinitif, alors ſans exception auſſi, la premiere perſonne pluriele du meſme temps ne ſe termine point en *iſſons*, ni par conſequent ſon participe, qui en eſt formé, en *iſſant*, comme par exemple *ſortir à ſors*, en la premiere perſonne

perſonne ſinguliere du preſent de l'indicatif, & ne garde pas l'*i*, de l'infinitif, ni n'a pas autant de ſyllabes que ce meſme infinitif; c'eſt pourquoy en la premiere perſonne pluriele du meſme temps, on dit *ſortons*, non pas *ſortiſſons*. On dit au contraire *reſſortiſſons*, & *reſſortiſſant* en matiere de iuriſdiction, & non pas *reſſortons*, ni *reſſortant*, parce que l'infinif *reſſortir*, & le preſent de l'indicatif *je reſſortis*, quoy que peu vſité, ont autant de ſyllabes l'vn que l'autre; Et bien que *je reſſortis*, *tu reſſortis*, ne ſe diſent quaſi jamais, parce, comme je penſe, qu'il n'y a preſque jamais occaſion d'en vſer, ſi eſt-ce que *reſſortit*, ſe dit tous les jours en la troiſieſme perſonne, & qui diroit au Palais, *il reſſort*, feroit rire tout le barreau. Or eſt-il, que puis qu'on dit *reſſortit*, en la troiſieſme perſonne, c'eſt vne preuue conuaincante que l'on dit auſſi *je reſſortis*, *tu reſſortis*; car ces trois perſonnes ſont tousjours egales en ſyllabes. Mais pour reuenir à *ſortir* d'où *reſſortis*, nous a obligez de faire vne digreſſion, *dormir* ſe gouuerne encore tout de meſme que *ſortir*. On dit *dors*, à la premiere perſonne du ſingulier de l'indicatif, & *dormons*, à la premiere pluriele, *oüir*, en deux ſyllabes, *ois*, en vne, *oyons*; En ce verbe *oüir*, il garde bien l'*i*, mais non pas le nombre des ſyllabes, & il ſuffit pour noſtre reigle qu'il manque en l'vn des

deux. Car *couurir*, a bien autant de ſyllabes en ce temps de l'indicatif *couure*, que *couurir*, à l'infinitif, mais parce qu'il manque à garder l'*i*, on dit *couurons*, au pluriel. Ainſi pour reuenir à nos premiers exemples de *ſortir*, *dormir*, l'on dit *repentir*, *repens*, *repentons*, *mentir*, *ments*, *mentons*, *partir*, *pars*, *partons*, & tous les autres de meſme, generalement ſans nulle exception. Il s'enſuit donc, que puis que *reueſtir*, a *reueſts*, en la premiere perſonne ſinguliere du preſent de l'indicatif, il doit auoir *reueſtons*, en la premiere pluriele du meſme temps, & par conſequent *reueſtant*, en ſon participe, ou en ſon gerondif, & non pas *reueſtiſſant*. Il n'y a plus rien à repliquer là deſſus, ſi ce n'eſt qu'vn opiniaſtre aduerſaire, pluſtoſt que de ſe rendre, vouluſt encore ſe ſauuer comme dans vn derniere retranchement, & dire, que tout ce que nous auons deduit conclud fort bien, pourueu que l'on nons accorde qu'il faut dire *ie me reueſts*, *tu te reueſts*, *il ſe reueſt*, & non pas *je me reueſtis*, *tu te reueſtis*, *il ſe reueſtit*, mais qu'au contraire il ſouſtient qu'il faut dire *je me reueſtis*, *&c.* Icy l'Vſage tout commun le condamnera, & la voix publique ne ſouffrira pas qu'il le diſpute.

Humilité.

L'Vſage de ce mot en noſtre langue eſt purement Chreſtien, & ne ſignifie point

du tout ce qu'*humilitas*, veut dire en bon Latin, les anciens Payens ayant ſi peu connu cette vertu Chreſtienne, que ceux meſme qui poſſedoient eminemment toutes les vertus morales, n'auoient autre but, lors qu'ils trauailloient pour les acquerir, ni ne pretendoient autre fruit apres les auoir acquiſes, que de ſatisfaire à leur vanité durant leur vie, & d'eterniſer leur gloire apres leur mort. Or je fais cette Remarque, à cauſe que pluſieurs de nos Autheurs, & des bons, ſe ſeruent de ce mot aux traductions des Anciens, & en d'autres ouurages prophanes, l'employant tantoſt pour *modeſtie*, ou *vn ſentiment moderé de ſoy-meſme*, & tantoſt pour *vne ſoumiſſion & vne deference entiere que l'on rend à ſes Superieurs*. Et il eſt tres-certain qu'il ne vaut rien ni pour l'vn, ni pour l'autre, & que jamais, ſans exception, nous ne diſons *humilité*, en François, que pour exprimer cette ſainte vertu, qui eſt le fondement de tous les autres.

Rimes dans la proſe.

IL faut auoir vn grand ſoin d'euiter les rimes en proſe, où elles ne ſont pas vn moindre defaut, qu'elles ſont vn des principaux ornemens de noſtre Poëſie. Et ce n'eſt pas aſſez de les euiter dans la cadence des perio-

des, ou des membres d'vne periode, elles ſont meſmes à fuir fort proches l'vn de l'autre, comme *il entend pourtant auant toutes choſes*. Et ſi dans vne meſme periode de deux ou trois lignes il y a trois mots, comme *conſideration, reception, affection*, ou comme *deliurance, ſouffrance, abondance*, encore que pas vn des trois ne ſe rencontre ni à la fin de la periode, ni à aucune cadence des membres qui la compoſent, ſi eſt-ce qu'ils ne laiſſent pas de faire vn tres-mauuais effet, & de rendre la periode vicieuſe. Cependant je m'eſtonne que ſi peu de gens y prennent garde, & que pluſieurs de nos meilleurs Eſcriuains, qui par la douceur de leur ſtile charment tout le monde, ne s'apperçoiuent pas de la rudeſſe de ces rimes. Il y en a qui ne font point de difficulté de dire, par exemple, *dauantage le courage &c.* & de faire d'autres rimes ſemblables, comme s'ils n'auoient ni yeux ni oreilles, pour voir en liſant, ou pour oüir en eſcoutant la difformité & le mauuais ſon qui procede de cette negligence.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez d'euiter les rimes, il faut meſmes ſe garder des conſonances, comme *amertume, & fortune, ſoleil, immortel*, & vne infinité d'autres de cette nature. Il ne faut gueres moins fuir les vnes que les autres.

Au reſte, il y a apparence que ſi noſtre Poëſie ſe fuſt faite ſans rime, comme celle des Grecs & des Latins, nous n'aurions non plus qu'eux euité la rime dans la proſe, où tant s'en faut que ce ſoit vn vice parmy eux, comme parmy nous, qu'au contraire ils l'affectent ſouuent comme vne eſpece de grace & de beauté, appellant ſes conſonances, ὁμοιοτέλευτα, & *ſimiliter deſinentia*. Il y en a vn bel exemple dans Ciceron, *In magna ſum ſollicitudine de tua valetudine*. Mais celuy que je viens de voir fraiſchement dans vn Autheur eſtimé, l'vn des plus polis de toute l'Antiquité, en doit valoir mille, pour ſeruir de preuue conuaincante, qu'ils en faiſoient ſans doute vn des ornemens de leur proſe. Le voicy; *Branchidæ eiusi incolæ erant. Mileto quondam iuſſu Xerxis, cùm è Gracia rediret, tranſierant, & in ea ſede conſtiterant, quia templum, quod didymæon appellatur, in gratiam Xerxis violauerant. Mores patrij nondum exoleuerant, ſed jam bilingues erant.* Voyla ſix rimes de ſuite, nous n'auons aucune ſorte de poëſie en François, qui en reçoiue ou en ſouffre tant. C'eſt pourquoy je ne donne point, que ſi la rime n'euſt pas eſté vn des partages de noſtre Poëſie, lequel il n'eſt pas permis à noſtre proſe d'vſurper, y ayant de grandes barrieres qui les ſeparent l'vne de l'autre, comme deux mortelles ennemies, ainſi qu'

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE

Ronſard les appelle dans ſon Art Poëtique, nous aurions ſouuent cherché la rime, au lieu que nous l'euitons; car pour en parler ſainement, comment ſe peut-il faire, que la rime dans nos vers contente ſi fort l'oreille, & que dans noſtre proſe elle la choque, juſqu'à luy eſtre inſupportable? Il faut neceſſairement auoüer que de ſa nature la rime n'eſt point vne choſe vicieuſe, ni dont le ſon offenſe l'oreille, & qu'au contraire elle eſt delicieuſe & charmante, mais que le Genie de noſtre langue l'ayant vne fois donnée en appannage, s'il faut ainſi parler, à la Poëſie, il ne peut plus ſouffrir que la proſe, comme j'ay dit, l'vſurpe, & paſſe les bornes qui leur a preſcrites comme à ſes deux filles, qui neantmoins ſont ſi contraires l'vne à l'autre, qu'il les a ſeparees, & ne veut pas qu'elles ayent rien à deſmeſler enſemble. Et cela ſe voit clairement encore en la meſure des vers, laquelle faiſant leur principale beauté pour ce qui eſt du ſon, eſt neantmoins vn grand defaut dans la proſe, comme nous l'auons remarqué. Ce ne peut pas eſtre, ſans doute, parce que cette meſure choque l'oreille, puis qu'au contraire elle luy plaiſt, & la flatte en la Poëſie. C'eſt donc ſeulement à cauſe des partages faits entre ces deux ſœurs, qui ne peuuent ſouffrir que l'vne vſurpe & s'approprie ce qui appartient à l'autre.

Exact, exactitude.

PLuſieurs diſent *exacte*, au maſculin pour *exact*, & tres-mal. *Exacte*, ne ſe dit qu'au feminin. *Vn homme exact, vne exacte recherche.* Pour *exactitude*, c'eſt vn mot que j'ay veu naiſtre comme vn monſtre, contre qui tout le monde s'eſcrioit, mais enfin on ſi eſt apprivoiſé, & dez-lors j'en fis ce jugement, qui ſe peut faire de meſme de beaucoup d'autres mots, qu'à cauſe qu'on en auoit beſoin, & qu'il eſtoit commode, il ne manqueroit pas de s'eſtablir. Il y en a qui diſent *exaction*, mais il eſt inſupportable pour ſon equiuoque; car encore que les equiuoques ſoient frequens en noſtre langue, comme en toutes les langues du monde, ſi eſt-ce que lors qu'il eſt queſtion de faire vn mot nouueau, dont il ſemble que l'on ne ſe peut paſſer, comme eſt celuy d'*exactitude*, la premiere choſe à quoy il faut prendre garde, eſt qu'il ne ſoit point equiuoque, car dez là faites eſtat qu'il ne ſera jamais bien receu. Quelques-vns ont eſcrit depuis peu *exacteté*, qui eſt ſans doute beaucoup moins mauuais qu'*exaction*, mais comme il n'eſt point connu, & qu'il vient vn peu tard, apres qu'*exactitude* a deſia le droit d'vne longue poſſeſſion tout acquis, je ne vois pas, quelque

authorité que luy donne la reputation de ſon Autheur qui eſt aſſez connu, parce qu'il eſt aujourd'huy celebre, & qu'il n'y a que luy encore qui en ayt vſé, je ne crois pas, dis je, qu'il puiſſe jamais prendre la place de l'autre. S'il fuſt venu le premier, peut-eſtre qu'on l'auroit mieux receu d'abord qu'*exactitude*, quoy que tous deux ayent des terminaiſons, qui ne ſont pas nouuelles en noſtre langue, puis que nous diſons *ſolitudine*, *habitude*, *incertitude ingratitude*, *&c.* & *netteté*, *ſainteté*, *honneſté*. Ie marque ces trois derniers en faueur d'*exacteté*, afin que l'on ne trouue pas eſtranges ces deux derniers ſyllabes *teté*, puis qu'il y a deſia d'autres mots de cette nature, qui ſe terminent ainſi. Quelques-vns ajouſtent qu'il a encore vn autre auantage ſur *exactitude*, qui eſt, que celuy-cy a vne ſyllabe de plus qu'*exacteté*, & qu'en cela la reigle vulgaire des Philoſophes a lieu, de n'allonger point ce qui ſe peut racourcir. Mais cela eſt friuole, & l'Vſage, qui eſt pour *exactitude*, l'emporte. Auſſi ay-oüy dire, que l'Autheur qui auoit dit *exacteté* en ſes premiers liures, a dit *exactitude* dans les derniers, & s'eſt corrigé.

Manes.

ON ſe ſert de ce mot en vers, & en proſe, tousjours maſculin, & tousjours au pluriel

pluriel; Mais il faut prendre garde à ne l'employer jamais comme les Latins pour *les Dieux infernaux*; Car *Diis manibus, & Diis inferis*, n'eſt qu'vne meſme choſe, quoy que les Latins le diſent auſſi de l'ame d'vne ſeule perſonne; Les François ne s'en ſeruent jamais ni en proſe, ni en poëſie, qu'en cette derniere ſignification, c'eſt à dire pour *l'ame d'vne perſonne.*

Souloit.

CE mot eſt vieux, mais il ſeroit fort à ſouhaiter qu'il fuſt encore en vſage, parce que l'on a ſouuent beſoin d'exprimer ce qu'il ſignifie, & quoy qu'on le puiſſe dire en ces trois façons, *il auoit accouſtumé, il auoit des couſtume, il auoit couſtume*, leſquels il faut placer differemment ſelon le conſeil de l'oreille, ſi eſt-ce qu'ils reſſemblent ſi fort l'vn à l'autre, que c'eſt preſque la meſme choſe; Car de dire *il auoit appris*, pour dire *il auoit accouſtumé*, c'eſt vne façon de parler qu'il faut laiſſer à la lie du peuple, bien que deux ou trois de nos plus celebres Eſcriuains, mais non pas des plus modernes, en ayent vſé auſſi ſouuent que de l'autre. Il eſt vray que ces grands hommes s'eſtoient laiſſé infecter de cette erreur, que pour enrichir la langue. Il ne falloit rejetter aucune des locutions populaires, en quoy ils n'euſſent

pas eu grand tort, s'ils ne les euſſent voulu receuoir que dans le ſtile bas, & non pas dans le mediocre, & meſme dans le ſublime, comme ils ont fait en leurs propres œuures.

Nonchalamment, loiſible.

LE premier eſt encore vn vieux mot, pour lequel on dit *negligemment, peu ſoigneuſement*; Car pour *nonchalance*, & *nonchalant*, ils ſont bons, *Loiſible*, n'eſt pas meilleur, que les autres deux, & meſmes il ſent encore d'auantage le vieux.

Autant.

CE mot, quand il eſt comparatif, demande *que*, apres luy, & non pas *comme*, par exemple vne infinité de gens diſent, *ne me deuez vous pas autant d'amitié comme eux*, au lieu de dire, *autant d'amitié qu'eux*.

Oüy, pour Ita.

IE ne ſçaurois deuiner pourquoy ce mot, veut que l'on prononce celuy qui le precede, tout de meſme que s'il y auoit vne *h* conſonante deuant *oüy*, & que l'on eſcriuiſt *boüy*, excepté que l'*h* ne s'aſpireroit point,

comme nous auons remarqué au mot de *huit*, qui ſe gouuerne tout ainſi que les mots qui commencent par vne *h* conſonante, ſi ce n'eſt qu'il ne s'aſpire pas. On prononce donc *vn oüy*, & non pas *vn noüy*, comme l'on prononce *vn nomme*, *vn nobſtacle*, quoy que l'on eſcriue *vn homme*, & *vn obſtacle*. Ainſi, quoy que l'on eſcriue *cet oüy*, on prononce neantmoins *ce oüy*, comme s'il n'y auoit point de *t*, & *ces oüy*, comme s'il n'y auoit point de *s*, à *ces*; Que ſi l'on dit qu'il ne ſe preſente jamais ou fort peu d'occaſions de dire *vn oüy*, ni *cet oüy*, ni *ces oüy*, de mettre rien deuant; ie reſpons que l'on ſe trompe, & que non ſeulement on peut dire par exemple, *il ne faut qu'vn oüy d'vn Roy pour rendre vn homme heureux*, ou *il y a long temps que je trauaille pour obtenir cet oüy*, mais qu'il n'y a rien, qui puiſſe venir plus ſouuent en vſage, que de dire par exemple, *i diſoit oüy de tout*, *ils diront oüy*, *je prie Dieu qu'ils diſent oüy*; Et en ces trois exemples, comme en tous les autres ſemblables, il ne faut point prononcer le *t*, qui eſt deuant *oüy*, quoy qu'on ayt accouſtumé de le prononcer deuant toutes les autres voyelles.

Innumerable, innombrable.

DV temps du Cardinal du Perron & de M. Coeffeteau, on diſoit touſjours

innumerable, & jamais *innombrable*; maintenant tout au contraire on dit *innombrable*, & non pas *innumerable*. Il eſt vray qu'vne des meilleures plumes, & des plus eloquentes bouches dont le Palais ſe puiſſe vanter, m'a appris que dans le genre ſublime, ce mot comme plus majeſtueux peut encore trouuer ſa place

Meſmement.

CEt aduerbe paſſoit desja pour vieux il y a plus de vingt-cinq ans, & jamais les bons Eſcriuains ne s'en ſeruoient, ils diſoient tousjours *meſmes*. Ie ne vois pas que depuis ce temps là il ſe ſoit renouuellé, ny que ceux qui eſcriuent purement, en vſent.

De deçà, de delà.

PLuſieurs manquent en ſe ſeruant de ces termes; par exemple ils diſent, *les Eſpagnols chez qui toutes les nouuelles de de deçà ſont ſuſpectes*, au lieu de dire *toutes les nouuelles de deçà*. Ils alleguent que *de deçà*, eſt vn aduerbe local, qui veut dire *icy*, & quand on dit *deçà*, ou *delà*, auec vn nom, alors il n'eſt plus aduerbe, mais prepoſition, comme *deçà la riuiere*, *delà, la riuiere*, mais quand il eſt aduerbe, on ne

dit jamais *deçà*, qu'on ne mette *de*, deuant, & qu'on ne die *de deçà*, si ce n'est en vn seul cas, qui est quand on dit *deçà & delà*, pour dire *çà & là*, mais il faut que *deçà & delà*, soient tous deux ensemble, l'vn ne se disant point, & n'estant point aduerbe, séparé de l'autre; Tellement que lors qu'il tient lieu de genitif, comme en l'exemple que nous auons donné, où *les nouuelles de de deçà*, vaut autant à dire que *les nouuelles de ce pays*, il faut necessairement, disent-ils, que l'article du genitif, qui est *de*, le precede, & par consequent que l'on die *les nouuelles de de deça*; Autrement sans l'article *de*, ce seroit comme qui diroit *les nouuelles ce pays*, au lieu de dire *les nouuelles de ce pays*. On respond qu'il est vray qu'apres *nouuelles*, il faut necessairement dire *de*, qui est l'article du genitif qui suit le substantif precedent; Mais aussi l'on soustient qu'on l'y met, quand on dit *les nouuelles de deça*, parce qu'on ne demeure pas d'accord, que l'aduerbe *deçà*, doiue tousjours auoir vn *de* deuant; Car il est certain que *deçà*, tout seul signifie *icy*, & quand on y ajouste vn *de*, c'est par vne elegance de nostre langue, qui n'est plus elegance dans la rencontre de tant de *de*; Et de fait on trouuera dans nos anciens Autheurs, *nous auons deça d'excellens fruicts*, & encore aujourd'huy on ne croira point mal par-

ler en parlant ainſi, quoy que *de deçà*, en cet endroit ſoit plus elegant. Certainement ce ſeroit vne grande dureté de dire *les nouuelles de de deçà*, & l'Vſage à cauſe de cela a fort bien fait de retrancher vn de ces *de*, comme pour la meſme raiſon il a fait dire *de là Loire*, au lieu de *delà la Loire*.

Affaire.

CE mot eſt tousjours feminin à la Cour, & dans les bons Autheurs, je ne dis pas ſeulement modernes, mais anciens, Amyot meſme ne l'ayant jamais fait que feminin. Il eſt vray que ſur les depeſches du Roy on a accouſtumé de mettre *pour les expres affaires du Roy*, & non pas *pour les expreſſes affaires*, mais ou c'eſt vn abus ou vne façon de parler affectee particulierement aux paquets & aux depeſches du Roy, qu'il ne faut point tirer en conſequence, puiſque pour cela on n'a pas laiſſé de dire tousjours à la Cour, *vne bonne affaire*, *vne grande affaire*, & jamais *vn bon & vn grand affaire*. Il y en a qui diſent que lors qu'*affaire* eſt apres l'adjectif, il eſt maſculin, & par exemple qu'il faut dire, *vn bon affaire*, & quand il eſt deuant, qu'il eſt feminin, & qu'il faut dire *vne affaire faſcheuſe*, mais cette diſtinction eſt entierement fauſſe & imaginaire. Il eſt certain qu'au Palais on l'a tousjours fait

masculin iusqu'icy ; mais les jeunes Aduocats commencent maintenant à le faire feminin.

Benit, beni.

TOus deux sont bons, mais non pas dans le mesme vsage. *Benit*, semble estre consacré aux choses saintes, on dit à la Vierge, *Tu es benite entre toutes les femmes*, on dit *de l'eau benite, vne Chapelle benite, du pain benit, vn cierge benit, vn grain benit*; & ce t là, a esté pris vray-semblablement du Latin *benedictus*. Mais hors des choses saintes & sacrées, on dit tousjours *beni* & *benie*, comme *vne œuure benie de Dieu, vne famille benie de Dieu, Dieu vous a beni d'vne heureuse lignee, a beni vos armes, a beni vostre trauail*; car le participe du preterit indefini ou composé, est le mesme en tout & par tout que le participe passif tout seul.

Dependre, depenser.

IL y a long-temps, que j'ay oüy disputer de ces deux mots, non pas pour sçauoir lequel est le meilleur, mais lequel est le bon; car il y en a qui condamnent l'vn, & d'autres qui condamnent l'autre. Neantmoins tous deux sont bons, & se disent & s'escriuent tous les jours, auec cette difference pourtant, que *des-*

penſer, autrefois eſtoit plus en vſage à la Cour, que *dependre*, & qu'aujourd'huy tout au contraire on y dit pluſtoſt *dependre*, que *deſpenſer*, qui eſt maintenant plus vſité dans la ville. L'vn & l'autre eſt donc fort bien dit, *j'ay dependu*, ou *j'ay deſpensé cent piſtoles en mon voyage*, *je depens*, ou *je deſpenſe mille eſcus par an.* Quelques-vns diſent qu'il y a des endroits, où l'on ſe ſert pluſtoſt de l'vn que de l'autre, & cela pourroit bien eſtre, puiſque la meſme choſe arriue à certains autres mots; mais pour moy, j'auoüe que je ne l'ay pas remarqué. Au reſte ceux qui condamnent *dependre*, parce qu'il eſt equiuoque, & que l'autre ne l'eſt pas, ont grand tort, ne regardant pas la conſequence, & où cela iroit, s'il eſtoit queſtion de bannir des langues, les mots equiuoques, & de les reſtreindre tous à vne ſeule ſignification. Pour ce qu'ils ajouſtent, qu'en ſe ſeruant de *dependre*, & de *dependu*, les deux dernieres ſyllabes repreſentent vn faſcheux object, c'eſt vne trop grande delicateſſe, qui ne merite point de reſponſe. Si cette conſideration auoit lieu, il y auroit bien des mots à rejetter en noſtre langue & en toutes les autres.

Euiter.

PLuſieurs luy font regir le datif, & diſent *euiter aux inconueniens*, mais tres-mal, & ce

& ce qui a donné lieu à cette faute, c'eſt que l'on dit ordinairement, *pour obuier aux inconueniens*; mais *euiter*, regit l'accuſatif, & *obuier* le datif.

Gagner la bonne grace.

VN de nos plus celebres Autheurs a eſcrit *gaigner la bonne grace du peuple*, mais il en eſt repris auec raiſon. Il faut touſiours dire au pluriel *gaigner les bonnes graces*; Car *bonne grace*, au ſingulier veut dire tout autre choſe, comme chacun ſçait. Il eſt vray qu'anciennement on diſoit *je me recommande à voſtre bonne grace*, & on le trouuera ainſi en toutes les Lettres, qui ſont au deſſus de cinquante ans, mais il ne ſe dit plus.

Delice.

BEaucoup de gens diſent, *c'eſt vn delice*, qui eſt vne façon de parler tres-baſſe; *Delice*, ne ſe dit point au ſingulier dans le beau langage, ni dans le beau ſtile, mais ſeulement au pluriel, & eſt feminin, comme *deliciæ*, en Latin, noſtre langue ſuiuant en cela la Latine, & pour le nombre & pour le genre, *de grandes delices*.

Guarir, guerir, ſarge.

AVtrefois on diſoit l'vn & l'autre, & pluſtoſt *guarir*, que *guerir*, mais aujourd'huy ceux qui parlent & eſcriuent bien, diſent tousjours *guerir*, & jamais *guarir*. Auſſi l'*e* eſt plus doux que l'*a*, mais il n'en faut pas abuſer comme font pluſieurs qui diſent *merque*, pour *marque*, *ſerge*, pour *ſarge* (toute la ville de Paris dit *ſerge*, & toute la Cour, *ſarge*) & *merry*, que tout Paris dit auſſi pour *marry*.

Au trauers, & à trauers.

TOus deux ſont bons, mais *au trauers*, eſt beaucoup meilleur & plus vſité. Ils ont differens regimes, il faut dire par exemple, *il luy donna de l'eſpee au trauers du corps*, & *à trauers le corps*. On ne le dit que de ces deux façons, car *au trauers le corps*, & *à trauers du corps*, ne valent rien. C'eſt l'opinion commune & ancienne, mais depuis peu il y en a & des Maiſtres, qui commencent à dire *à trauers de*, auſſi bien qu'*autrauers de*. Pour moy je ne le voudrois pas faire.

A l'encontre.

CE terme eſt purement du Palais en l'vn de ſes vſages; car il en a deux, en l'vn

deſquels il eſt prepoſition, & en l'autre, comme aduerbe. Il eſt prepoſition, & en l'autre quand on dit au Palais, *il a ſon recours à l'encontre d'vn tel*, c'eſt à dire *contre vn tel*, & aduerbe en cette phraſe, *je ne vais pas à l'encontre*, pour dire *je ne dis pas*, ou *je ne fais pas le contraire*. Il eſt vray qu'on y pourroit ſous-entendre *de cela*, comme qui diroit *je ne vais pas à l'encontre de cela*, c'eſt pourquoy j'ay dit *comme aduerbe*. Mais quoy qu'il en ſoit, ni l'vn ni l'autre ne ſe dit jamais à la Cour, ni ſe trouue point dans les bons Autheurs, quoy qu'il ſoit eſchappé à l'vn de nos plus modernes & plus excellens Eſcriuains de l'employer en toutes les deux façons. Iamais M. Coeffeteau ne s'en eſt voulu ſeruir.

Fut fait mourir.

CEtte façon de parler eſt toute commune le long de la riuiere de Loire, & dans les Prouinces voiſines, pour dire *fut executé à mort*. La Nobleſſe du pays l'a apportee à la Cour, où pluſieurs le diſent auſſi, & M. Coeffeteau qui eſtoit de la Prouince du Maine, en a vſé toutes les fois que l'occaſion s'en eſt preſentee. Les Italiens ont cette meſme phraſe, & le Cardinal Bentiuoglio l'vn des plus exacts & des plus elegans Eſcriuains de toute l'Italie, s'en eſt ſerui en ſon Hiſtoire

de la guerre de Flandre au quatrieſme liure, *Lo Strale*, dit-il *già Borgomaſtro d'Anuerſa, e che tanto haueua fomentate le ſeditioni di quella città, fu fatto morire in Viluorde.* Il en dit encore vne autre de cette meſme nature, & qui nous doit ſembler plus eſtrange, ſur la fin du ſommaire du cinquieſme liure. *Valenciana*, dit-il, *cade in potere degli Vgonotti, i quali ne ſono fatti vſcir poco dopo*, *leſquels en ſont faits ſortir peu apres*, pour dire *leſquels on en faut ſortir.* Nous n'auons point encore eſtendu cette locution *fut fait mourir*, comme font les Italiens, à d'autres phraſes ſemblables. Mais nonobſtant tout ce que je viens de dire, qui ſembleroit ſuffiſant pour l'authoriſer, il eſt certain qu'elle eſt condamnee de tous ceux qui font profeſſion de bien parler & de bien eſcrire.

Encore.

IL faut tousjours dire *encore*, & jamais *encor*, ni *encores*; neantmoins en poëſie; la plus part diſent *encor*, à la fin du vers, & le font rimer auec *or*; mais je connois d'excellens Poëtes, qui n'en veulent jamais vſer, quoy qu'ils le ſouffrent aux autres. Ceux qui en vſent à la fin, ne s'en ſeruent point ailleurs, comme ils ne commenceroient pas vn vers ainſi, *encor que des mortels &c.* Donc *encore*, eſt celuy qui ſe

dit en proſe & en vers, *encores* auec vne *ſ*, ne ſe dit ni en vers, ni en proſe, & *encor*, ſe dit par la plus part des Poëtes à la fin du vers, & par quelques-vns au commencement auſſi. D'autres plus ſcrupuleux ne le diſent nulle part.

L'article deuant les noms propres.

PLuſieurs diſent *l'Ariſtote, le Plutarque, l'Hyppocrate, le Petrone, le Tite-Liue, &c.* C'eſt tres-mal parler, & comme le genie de noſtre langue, qui ne ſouffre point d'article aux noms propres. Il faut dire ſimplement *Ariſtote, Plutarque, Petrone, Tite-Liue*, & ne ſert de rien d'oppoſer, qu'ils mettent l'article pour faire voir qu'ils entendent parler de leurs œuures, & non pas de leurs perſonnes, où ils ne mettroient pas l'article, & ne diroient point par exemple l'*Ariſtote fut precepteur d'Alexandre, le Tite-Liue eſtoit de Padoüe*, & ainſi des autres; Car dez que l'on nomme le nom propre, il n'eſt plus queſtion de ſçauoir ſi l'on entend ſon liure, ou ſa perſonne, en toutes façons il n'y faut point d'article, l'vn ſe confond auec l'autre. Il y a vne exception en certains Autheurs Italiens, parce qu'on les nomme à la façon d'Italie, où l'on dit *il Petrarca, l'Arioſto, il Taſſo*, & ainſi nous diſons *le Petrarque, l'Arioſte, le Taſſe, le Boccaſe, le Bembe, &c.* & c'eſt

ſans doute ce qui a donné lieu à l'erreur de mettre l'article à tous les autres Autheurs, ſans faire la difference des Italiens, & de ceux qui ne le ſont pas.

Fors, hors, hors-mis.

FOrs, ſe diſoit autrefois en proſe & en vers, pour dire *hors-mis*, mais aujourd'huy il eſt tout à fait banni de la proſe, & il n'y a plus que les Poëtes qui en vſent, parmy leſquels non ſeulement il n'eſt pas mauuais, mais il paſſe pour noble, & eſt beaucoup meilleur que *hors*, dont la proſe ſe ſert. Les exemples en ſont frequens dans M. de Malherbe, & dans tous les autres Poëtes.

Serioſité.

CE mot juſqu'icy ne s'eſt dit qu'en raillerie, & je l'ay veu bien ſouuent condamner tout d'vne voix à pluſieurs perſonnes tres-ſçauantes en noſtre langue, qui s'eſtoient rencontrees enſemble. Ils ne croyoient pas qu'on le peuſt eſcrire dans le beau ſtile, & ne le ſouffroient que dans la Comedie, dans la Satyre, & dans l'Epigramme burleſque. Neantmoins ſi l'on faiſoit l'horoſcope des mots, on pourroit, ce me ſemble, predire de celuy cy, qu'vn

jour il s'eſtablira; puis que nous n'en auons point d'autre qui exprime ce que nous luy faiſons ſignifier; Car puis qu'il a desja tant fait que de naiſtre, & que d'auoir cours dans la bouche de pluſieurs, & d'eſtre connu de tout le monde, il ne luy faut plus qu'vn peu de temps joint à la commodité ou à la neceſſité qu'il y aura d'en vſer, pour l'eſtablir tout à fait, *datur venia nouitati verborum*, dit Apulee, *rerum obſcuritatibus ſeruienti*. Desja vn de nos plus fameux Eſcriuains s'en eſt ſerui dans ſon nouueau recueil de Lettres. I'ay veu *exactitude*, auſſi reculé que *ſerioſité*, & depuis il eſt paruenu au point ou nous le voyons, par la conſtellation & le grand aſcendant qu'on tous les mots, qui expriment ce que nous ne ſçaurions exprimer autrement, tant c'eſt vn puiſſant ſecret en toutes choſes, de ſe rendre neceſſaire. Mais en attendant cela, ne nous haſtons pas de le dire, & moins encore de l'eſcrire, laiſſons faire les plus hardis, qui nous frayeront le chemin, *vſitatis tutiùs vtimur*, dit Quintilien, *noua non ſine quodam periculo fingimus*; Mais comme il ajouſte de Ciceron, *quæ primò dura viſa ſunt, vſu molliuntur*. Au reſte *ſerioſité* a de l'analogie auec *curioſité*, car comme *curioſité* ſe forme de l'adjectif *curieux*, auſſi *ſerioſité*, ſe forme de l'adjectif *ſerieux*.

Il y en a qui au lieu de *ſerioſité*, font *ſerieux*

ſubſtantif, & diſent par exemple, *il eſt dans vn ſerieux, je l'ay trouué dans vn ſerieux*, mais quoy que cette façon de parler ſoit tres-frequente à Paris, elle ne laiſſe pas de deſplaire à beaucoup d'oreilles delicates.

Courir, courre.

TOus deux ſont bons, mais on ne s'en ſert pas tousjours indifferemment; en certains endroits on dit *courre*, & ce ſeroit tres-mal parler de dire *courir*, comme *courre le cerf, courre le lieure, courre la poſte.* Si quelqu'vn diſoit *courir le cerf*, on ſe mocqueroit de luy. En d'autres endroits il faut dire *courir*, comme *faire courir le bruit, il ne fait que courir*, parlant d'vn homme, qui ne fait que voyager, &c. Et en d'autres on peut dire *courir*, & *courre*, comme *courre fortune*, & *courir fortune.* M. Coeffeteau, ce me ſemble, dit tousjours le premier, & M. de Malherbe le dernier, mais ſans doute *courre fortune*, eſt le plus en vſage.

Accroire.

CEſt vn excellent mot, tant s'en faut qu'il ſoit mauuais comme ſe l'imaginent pluſieurs, qui ne s'en ſeruent jamais, mais diſent tousjours *faire croire*; car il y a cette

te difference entre *faire croire*, & *faire accroire*, que *faire croire*, ſe dit tousjours pour des choſes vrayes, & *faire accroire*, pour des choſes fauſſes. Par exemple ſi je dis, *il m'a fait accroire qu'il ne joüoit point*, je fais comprendre qu'il ne m'a pas dit la verité: mais ſi je dis, *il* m'a *fait croire vne telle choſe*, je donne à entendre qu'il m'a fait croire vne choſe veritable. D'autres diſent que la difference qu'il y a entre *faire croire* & *faire accroire*, n'eſt pas tant que l'vn ſoit pour le vray, & l'autre pour le faux, qu'en ce que *faire accroire* emporte tousjours, que celuy de qui on le dit, a eu deſſein en cela de tromper. Vn de nos plus celebres Autheurs eſtoit dans l'erreur que nous venons de condamner. Il croioit qu'*accroire* eſtoit vn barbariſme, & qu'il falloit tousjours dire *croire*. Il dit par exemple en vn certain lieu, *qui eſt content de ſa ſuffiſance, & ſe veut faire croire qu'il eſt habile homme*. Qui doute qu'il ne faille dire en cét endroit, *ſe veut faire accroire?* On l'eſcrit ainſi auec deux *c*, & en vn ſeul mot, & non pas *à croire*, ni *acroire*.

Chez Plutarque, chez Platon.

CEtte façon de parler, qui eſt familiere à beaucoup de gens, pour dire *dans Plutarque*, ou *dans les œuures de Plutarque*, & de

Platon, eſt inſupportable. Vn excellent eſprit auoit bonne grace de dire, que l'on auoit grand tort, de nous enuoyer ainſi *chez Plutarque, chez Platon, & chez tous ces autres Autheurs anciens, qui n'auoient point de logis.* Chez, ne vaut rien pour citer les Autheurs, il n'eſt propre qu'à denoter la demeure de quelqu'vn, *chez vous, chez moy.* Quelques-vns diſent *chez les Eſtrangers*, pour dire *en vn pays eſtranger*, mais pluſieurs le condamnent; & ie crois qu'ils ont raiſon.

Ceſſer.

CE verbe de ſa nature eſt neutre, comme *l'hyuer fait ceſſer les maladies, faire ceſſer le trauail*, mais depuis quelques années on le fait ſouuent actif, & en proſe, & en vers, comme *ceſſez vos plaintes, ceſſez vos pourſuites, ceſſez vos murmures.* Nos bons Autheurs en ſont pleins.

De gueres.

POur dire *gueres* ſimplement, il ne faut jamais dire *de gueres*, comme par exemple, *il ne s'en eſt de gueres fallu*, ne vaut rien, on dit, *il ne s'en eſt gueres fallu*, mais quand il denote vne quantité comparée auec vne autre, alors le *de*, y eſt bon, comme ſi l'on meſure deux choſes; & que l'vne ne ſoit qu'vn

peu plus grande que l'autre, on dira fort bien, *qu'elle ne la paſſe de gueres.*

Foudre.

CE mot eſt l'vn de ces noms ſubſtantifs, que l'on fait maſculins, ou feminins, comme on veut. On dit donc également bien, *le foudre*, & *la foudre*, quoy que la langue Françoiſe ayt vne particuliere inclination au genre feminin. Ce choix des deux genres eſt commode, non ſeulement aux Poëtes, qui peuuent par ce moyen allonger ou accourcir le vers d'vne ſyllabe, & ſe faciliter les rimes, mais encore aux Orateurs qui ont auſſi leurs meſures, & leurs nombres dans leurs periodes, & qui s'en peuuent preualoir d'ailleurs à euiter les rimes & les cacophonies.

Aigle, fourmy, doute.

LEs deux premiers ſont encore de ces ſubſtantifs hermaphrodites, car on dit, *vn grand aigle*, & *vne grande aigle*, *à l'aigle noir*, & *à l'aigle noire.* De meſme on dit, *vn fourmy*, & *vne fourmy.* Il eſt vray qu'on le fait plus ſouuent feminin, que maſculin. Mais *doute* qui eſtoit il y a quinze ou vint ans de ce

nombre, juſques-là, que M. Coeffeteau, & M. de Malherbe, l'ont preſque tousjours fait feminin.

Nos doutes ſeront eſclaircies,
Et mentiront les Propheties,

dit M. de Malherbe, n'eſt plus aujourd'huy que maſculin, & il faut tousjours dire *le doute, ie ne fais nul doute*, & non pas *je ne fais nulle doute*, comme l'ont eſcrit ces Meſſieurs que j'ay alleguez. Vn de nos anciens Poëtes dans vn rondeau l'a fait feminin.

Mais eſpoir vient ma doute reformer.

Conſommer, ou conſumer.

CEs deux verbes ont deux ſignifications bien differentes, que pluſieurs de nos meilleurs Eſcriuains ne laiſſent pas de confondre, & tres-mal. Ils diront indifferemment *conſommer*, & *conſumer ſes forces*, *conſommer*, & *conſumer ſon bien*. Et neantmoins *conſommer* ne veut point dire cela, mais *accomplir*, comme quand on dit, *conſommer le mariage*, pour *accomplir le mariage*, & *vne vertu conſommée* pour *vne vertu accomplie & parfaite*. Ceux qui ſçauent le Latin, voyent clairement cette difference par ces deux mots *conſummare*, & *conſumere*, qui reſpondent juſtement aux deux François, & en l'orthographe, & en la ſigni-

fication *conſommer* & *conſumer*. Ce qui a donné lieu à cette erreur, ſi je ne me trompe, eſt que l'vn & l'autre emporte auec ſoy le ſens, & la ſignification d'*acheuer*, & ainſi ils ont creu que ce n'eſtoit qu'vne meſme choſe. Il y a pourtant vne eſtrange difference entre ces deux ſortes d'*acheuer*, car *conſumer*, acheue en deſtruiſant & aneantiſſant le ſuiet, & *conſommer*, acheue en le mettant dans ſa derniere perfection, & ſon accompliſſement entier. Et ſelon cela ſaint Auguſtin a dit qu'il y a *finis conſumens*, & *finis conſummans*. Il ſe pourroit faire auſſi que nos Poëtes auoient contribué à ce deſordre, employant *conſomme*, pour *conſumme*, lors que la rime les y a contraints ou inuitez, de meſme qu'on les ſoupçonne d'eſtre en partie cauſe du cours qu'a eu, & a encore cette monſtrueuſe façon de parler, *recouuert*, pour *recouuré*, dont il y a vne remarque à part.

Neantmoins il eſt à noter que la faute ordinaire n'eſt pas de dire *conſumer*, pour *conſommer*, car perſonne n'a jamais dit ni eſcrit que je ſçache, *conſumer le mariage* ni *vne vertu conſumée*: mais c'eſt de dire *conſommer*, pour *conſumer*, ne diſant iamais *conſumer*, pour quoy que ce ſoit, & diſant toujours l'autre. Certainement M. de Malherbe ne les a jamais confondus, quelque beſoin qu'il en ayt peu auoir dans la rime, tant il eſtoit perſuadé de la diſtinction qu'il

faut faire entre les deux. Il dit en vn lieu,

Et qu'aux roſes de ſa beauté,
L'âge par qui tout ſe conſume,
Redonne contre ſa couſtume,
La grace de la nouueauté.

Ie n'ay point remarqué qu'en vers ni en proſe il ayt jamais mis l'vn pour l'autre, & aujourd'huy la plus ſaine partie de nos meilleurs Eſcriuains n'a garde de les confondre.

Auoiſiner.

CE mot n'eſt gueres bon en proſe, mais la pluſpart des Poëtes s'en ſeruent, comme quand ils deſcriuent quelque montagne, ou quelque tour extremement haute, ils diſent qu'elle *auoiſine les cieux*. I'ay dit *la pluſpart*, parce qu'il y en a qui ne s'en voudroient pas ſeruir.

Peril eminent.

VOicy vn exemple de ce que l'Vſage fait ſouuent contre la Raiſon; car perſonne ne doute, j'entens ne ceux qui ſçauent la langue Latine, que *peril eminent*, ne ſoit pris du Latin qui dit, *periculum imminens*; pour ſignifier la meſme choſe, & toutefois nous ne diſons pas *peril imminent*, pour euiter, comme je crois, le mauuais ſon des trois *i*, mais *eminent*,

qui ne veut nullement dire cela, ni meſmes il n'eſt pas poſſible de conceuoir comme on peut donner cette epithete au *peril*. Au lieu qu'*imminent*, voulant dire *vne choſe preſte à tomber ſur vn autre*, l'epithete conuient fort bien au peril qui eſt ſur le point d'accabler vne perſonne. Pour cette raiſon j'ay veu vn grand perſonnage, qui n'a jamais voulu dire autrement que *peril imminent*, mais auec le reſpect qui eſt deu à ſa memoire, il en eſt repris non ſeulement comme d'vn mot, qui n'eſt pas François, mais comme d'vne erreur, qui n'eſt pardonnable à qui que ce ſoit, de vouloir en matiere de langues viuantes, s'opiniaſtrer pour la Raiſon contre l'Vſage.

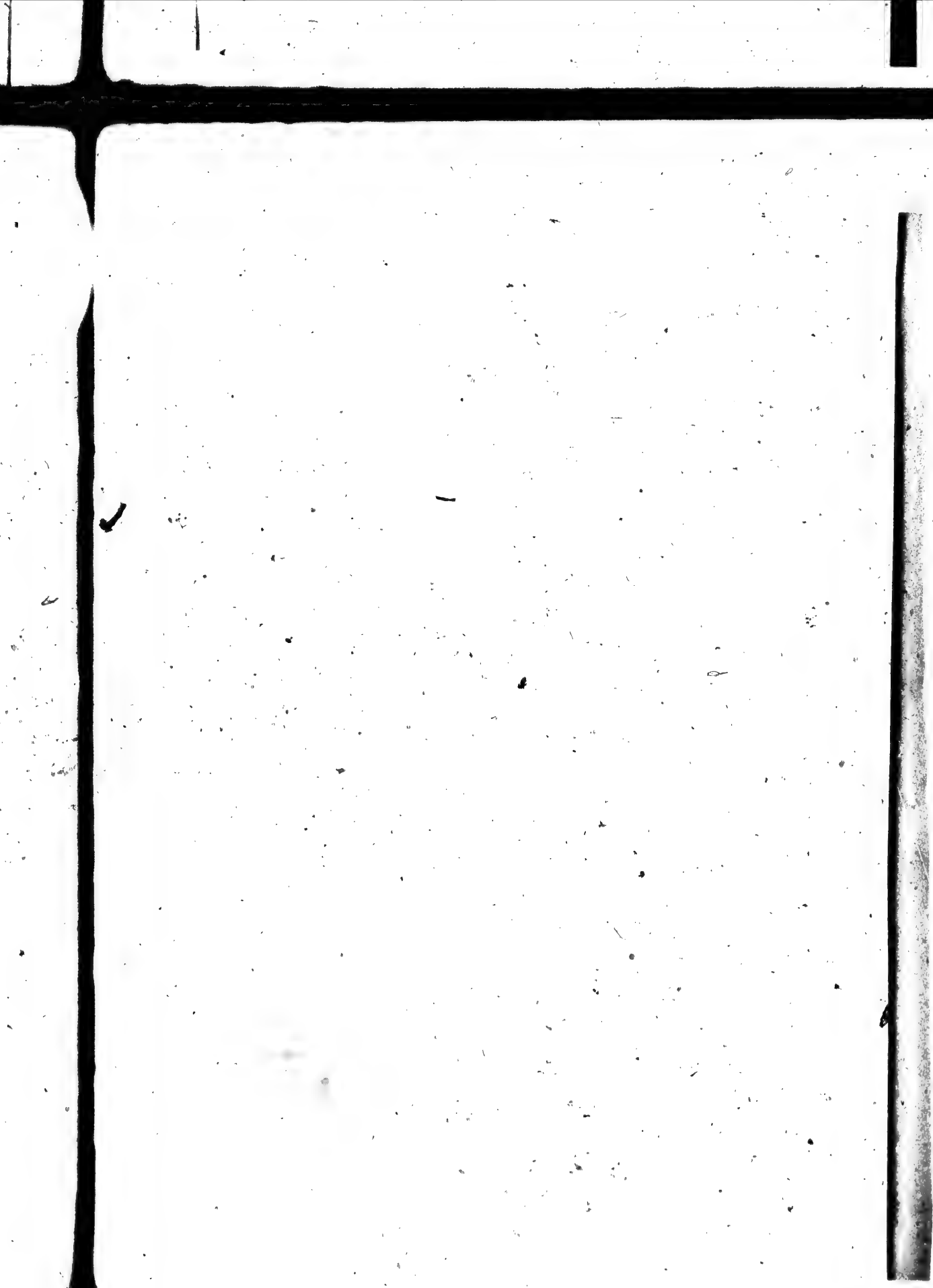
Ce, *deuant le ſuſtantif.*

QVelques-vns repetent *ce*, deuant le verbe ſubſtantif, & d'autres ne le repetent pas, par exemple, *ce qu'il y a de plus deplorable, eſt, &c.* M. Coeffeteau en vſe touſiours ainſi. D'autres diſent, *ce qui eſt de plus deplorable, eſt, &c.* & aujourd'huy tout au contraire de ce qui ſe pratiquoit du temps de M. Coeffeteau, ce dernier eſt plus vſité, auec cette difference neantmoins, que lors que le premier *ce*, eſt fort eſloigné du verbe ſubſtantif, il eſt meilleur de le repeter, que de ne le repeter pas, comme *ce*

qui eſt de plus deplorable & de plus eſtrange en tout le cours de la vie humaine ſujette à tant de miſeres, c'eſt &c. Eſt, y ſeroit bon auſſi, mais *c'eſt*, y eſt beaucoup meilleur, parce qu'il recueille tout ce qui a eſté dit entre deux, & rejoignant le nominatif au verbe, fait l'expreſſion plus nette, & plus forte.

Que ſi l'on n'a pas mis *ce*, auparauant, mais quelque autre mot, alors non ſeulement il n'eſt pas neceſſaire de mettre le *ce*, mais pour l'ordinaire il eſt mieux de ne le mettre pas, par exemple *la difficulté que l'on y pourroit apporter, eſt* & n'on pas *c'eſt*, qui neantmoins ne ſeroit pas vne faute, mais *eſt*, eſt beaucoup meilleur. Mais ſi le nominatif, quand c'eſt vn autre mot que *ce*, eſt fort eſloigné du verbe ſubſtantif, alors il eſt bien mieux de dire *ce*, que de ne le dire pas, comme *en fin la cauſe de tant de malheurs & de miſeres qui nous arriuent en ce monde les vnes ſur les autres, c'eſt &c.* plutoſt qu'*eſt*. Que s'il n'eſt ni trop pres, ni trop loin, on peut mettre, ou laiſſer le *ce*, comme l'on veut, on dira, *la meilleure voye que l'on ſçauroit prendre deſormais, eſt*, & *c'eſt*, tous deux ſont bons, mais aujourd'huy *eſt*, ſemble eſtre vn peu plus en vſage, quoy que la plus ſaine partie des Eſcriuains trouue *c'eſt* meilleur. Il n'eſt pas de cette particule *ce*, comme de la conjonction *que*, dont nous auons fait vne Remarque.

Ce



Ce, auec le pluriel du verbe ſubſtantif.

CE a encore vn vſage en noſtre langue, qui eſt fort beau, & tout à fait François. C'eſt de le mettre auec le pluriel du verbe ſubſtantif, par exemple *les plus grands Capitaines de l'antiquité, ce furent Alexandre, Ceſar, Hannibal, &c.* & non pas *les plus grands Capitaines de l'antiquité furent*, ni *ce fut*. Ie crois neantmoins que *furent*, ſans *ce*, ne ſeroit pas mauuais, mais auec *ce*, il eſt incomparablement meilleur. Pour *ce fut*, je doute fort qu'il ſoit bon, ou s'il l'eſt, c'eſt ſans doute le moins bon de tous. Cette petite particule a vne merueilleuſe grace en cet endroit, quoy qu'elle ſemble choquer la Grammaire en l'vn de ſes premiers preceptes, qui eſt que le nominatif ſingulier regit le ſingulier du verbe, & non pas le pluriel, & neantmoins icy on luy fait regir le pluriel en diſant *ce furent Alexandre, Ceſar, &c.* Sur quoy il eſt à remarquer, que toutes les façons de parler, que l'Vſage à eſtablies contre les reigles de la Grammaire, tant s'en faut qu'elles ſoient vicieuſes, ni qu'il les faille euiter, qu'au contraire on en doit eſtre curieux comme d'vn ornement de langage, qui ſe trouue en toutes les plus belles langues, mortes & viuantes. Quelle grace penſez-vous qu'euſt parmy les Grecs cette locution & cet vſage, de faire re-

gir le singulier des verbes aux neutres pluriels, & de dire τὰ ζῶα τρέχει, *animalia currit*, *les animaux court*, & vne quantité d'autres semblables? Et croiroit-on que dans Virgile ce fust vne licence poëtique d'auoir dit, *Vrbem quam statuo vestra est*, plustost qu'vne noble & elegante maniere de s'exprimer, dont la noblesse & la grace consiste en cela seulement d'estre affranchie de la seruitude Grammaticale, & de la phrase du vulgaire? Il n'y a point de langue eloquente, qui ne soit enrichie de ces sortes d'ornemens. Mais reuenons a nostre *ce*.

Ce, au commencement de la periode se dit encore au mesme sens, & auec plus de grace qu'en l'exemple que j'ay proposé, comme *ce furent les Romains qui domterent*, &c. *ce furent de grands hommes, qui les premiers inuenterent*, &c.

Ce mot se met encore auec le verbe substantif, quoy que le nom substantif qui precede *ce*, soit au singulier. Exemple, *l'affaire la plus fascheuse que j'aye, ce sont les contes d'vn tel*, & non pas, *c'est les contes*. En quoy il faut encore remarquer vne plus grande irregularité que la premiere, parce que lors qu'on dit *les plus grands Capitaines de l'antiquité, ce furent*, au moins y a-t il vn pluriel deuant, quoy que *ce*, soit au singulier: mais icy *affaire*, *ce*, sont tous deux au singulier, & neantmoins ils regissent le pluriel *sont*, ce qui est bien estrange; car

de dire qu'en cet exemple *ſont*, ſe rapporte au pluriel qui ſuit, à ſçauoir *les contes*, & non pas à aucun des deux ſinguliers, qui precedent, j'en demeure d'accord, mais que peut-on inferer de là, ſi ce n'eſt qu'au lieu d'vne irregularité que j'y remarquois, il y en faut remarquer deux; j'ay desja dit la premiere, & voicy la ſeconde, que le verbe ſubſtantif qui ſelon l'ordre de la Grammaire & du ſens commun ſur qui la Grammaire eſt fondee, doit eſtre regi, comme il l'eſt ordinairement, par le nom ſubſtantif qui precede, neantmoins en cet exemple eſt regi par le nom ſubſtantif qui ſuit. Ces façons de parler des Latins; *domus, antra fuerunt, omnia pontus erat*, reuiennent à peu pres à celles que nous venons de dire.

Ce que, pour *ſi.*

IL eſt bien François, & a vne grace nompareille en noſtre langue. M. Coeffeteau en vſe ſouuent. Il l'employe par deux fois en la reſponſe de Neron à Seneque, *Ce que je reſpons*, dit il, *ſur le champ, à vne harangue que tu as premeditée, c'eſt premierement vn fruit de ce que j'ay appris de toy*, & vn peu plus bas, *Ce que tu tiens de moy des jardins, des rentes, & des maiſons, ce ſont toutes choſes ſujettes à mille accidens.* Et M. de Malherbe *Auſſi ne faut-il pas penſer, que ce que Mercure eſt peint en la compagnie des Graces, ce*

et pour signifier, &c. On voit en ces trois exemples, que *ce que*, se resoud par *si*, & qu'en mettant *si*, au lieu de *ce que*, ce seroit tousjours le mesme sens, mais auec combien moins de grace & de beauté ? Il y en a pourtant, qui croyent que *ce que*, est vieux, & bien moins elegant que *si*: neantmoins vn de nos plus excellens Escriuains modernes s'en sert souuent.

Ce dit-il, ce dit-on.

ON dit tous les jours l'vn & l'autre en parlant, mais on ne le doit point dire en escriuant, que dans le stile bas. Il suffit de *dit-il, dit-on*, sans *ce*, & c'est ainsi qu'il s'en faut seruir par parenthese, quand on introduit quelqu'vn qui parle.

Outre ce, à ce que.

CEtte premiere façon de parler ne vaut rien, il faut dire *outre cela*; & *à ce que*, pour *afin que*, est vieux. Exemple, *il faut faire prier Dieu de tous costez à ce qu'il luy plaise appaiser son ire.*

Ce fut pourquoy.

AV lieu de *c'est pourquoy*, qu'on a accoustumé de dire, nous auons quelques-

vns de nos meilleurs Escrivains qui disent presque tousjours *ce fut pourquoy*, deuant le preterit defini. Par exemple, *ce fut pourquoy les Romains immolerent aux victimes &c.* estimant qu'il y doit auoir du rapport entre le temps qui suit, & celuy qui va deuant; mais ils se trompent, parce qu'en cette façon de parler *c'est pourquoy*, le temps present *c'est*, conuient à tous les temps qui suiuent, d'autant qu'il se rapporte à la cause & à la raison qui fait dire *c'est pourquoy*, qui subsiste & qui est aussi bien ressentie maintenant qu'elle l'estoit au temps passé; Et qu'ainsi ne soit, ne disons nous pas *pourquoy est ce que les Romains firent telle chose*; beaucoup mieux que si nous disions, *pourquoy fut-ce que les Romains*; Cette locution *ce fut pourquoy*, vient de Normandie, au moins les Autheurs qui ont accoustumé de s'en seruir en sont. On en vse aussi en Anjou & au Maine.

Ce à ce faire, en ce faisant.

PLusieurs n'approuuent pas qu'on en vse à la place de l'article, par exemple, *il m'a fait ce bien de me dire*, ils veulent que l'on die, *il m'a fait le bien de me dire*, neantmoins M. de Malherbe a escrit, *elle m'a fait cet honneur de me dire*. I'apprens que *ce bien, cet honneur*, s'est dit autrefois, mais aujourd'huy l'on ne le dit plus gueres, quoy qu'il ne le faille pas condamner ab-

ſolument; il eſt certain qu'*il m'a fait le bien, il m'a fait l'honneur de me dire*, eſt bien plus doux & plus regulier.

On ne peut pas nier, que ces deux façons de parler *à ce faire*, & *en ce faiſant*, ne ſoient fort commodes & fort ordinaires dans pluſieurs de nos meilleurs Autheurs: mais elles ne ſont plus aujourd'huy du beau ſtile, elles ſentent celuy des Notaires.

Peu s'en eſt fallu.

C'Eſt ainſi que l'Vſage veut que l'on parle, mais la raiſon ne le voudroit pas, elle voudroit que l'on diſt *peu s'en eſt failli*; car il eſt certain qu'en ce terme *peu s'en eſt fallu*, *fallu* ne veut dire autre choſe que *manqué*, tout de meſme que ſi l'on diſoit *peu s'en eſt manqué*, comme *faillir*, à l'infinitif veut dire *manquer*. Or eſt il que *faillir* ne fait point au preterit parfait, *il a fallu*, mais *il a failli*, comme *il a failli à me bleſſer*, & *fallu*, eſt le preterit de l'infinitif *falloir*, qui n'eſt pas en vſage, & qui ſignifie en Latin *oportere*, *il a fallu*, dit-on, *ceder à la force*, *il a fallu faire cela*, mais il eſt arriué en ce mot toute la meſme choſe qu'à *recouuert*, pour *recouuré*, & je ne doute point que lors que l'on commença à dire *peu s'en eſt fallu*, pour *peu s'en eſt failli*, les Grammairiens de ce temps-la ne fiſſent les meſmes exclamations & le meſme

bruit qu'on fait ceux de noſtre temps quand on a dit *recouuert*, pour *recouuré*, mais on a eu beau inuoquer Priſcien, & toutes les puiſſances Grammaticales, la Raiſon a ſuccombé, & l'Vſage eſt demeuré le maiſtre, *communis error facit ius*, diſent les Iuriſconſultes. Quand deux verbes ſe reſſemblent, il eſt aiſé de confondre les conjugaiſons, ſi l'on n'a appris à les deſmeſler; & pour en donner vn exemple, dans le meſme verbe de *faillir*, on dit en Normandie, *il faillira*, *il failliroit*, pour dire *il faudra*, *il faudroit*, qui eſt vne faute toute contraire à celle-cy, *peu s'en eſt fallu*.

Auec, auecque, auecques.

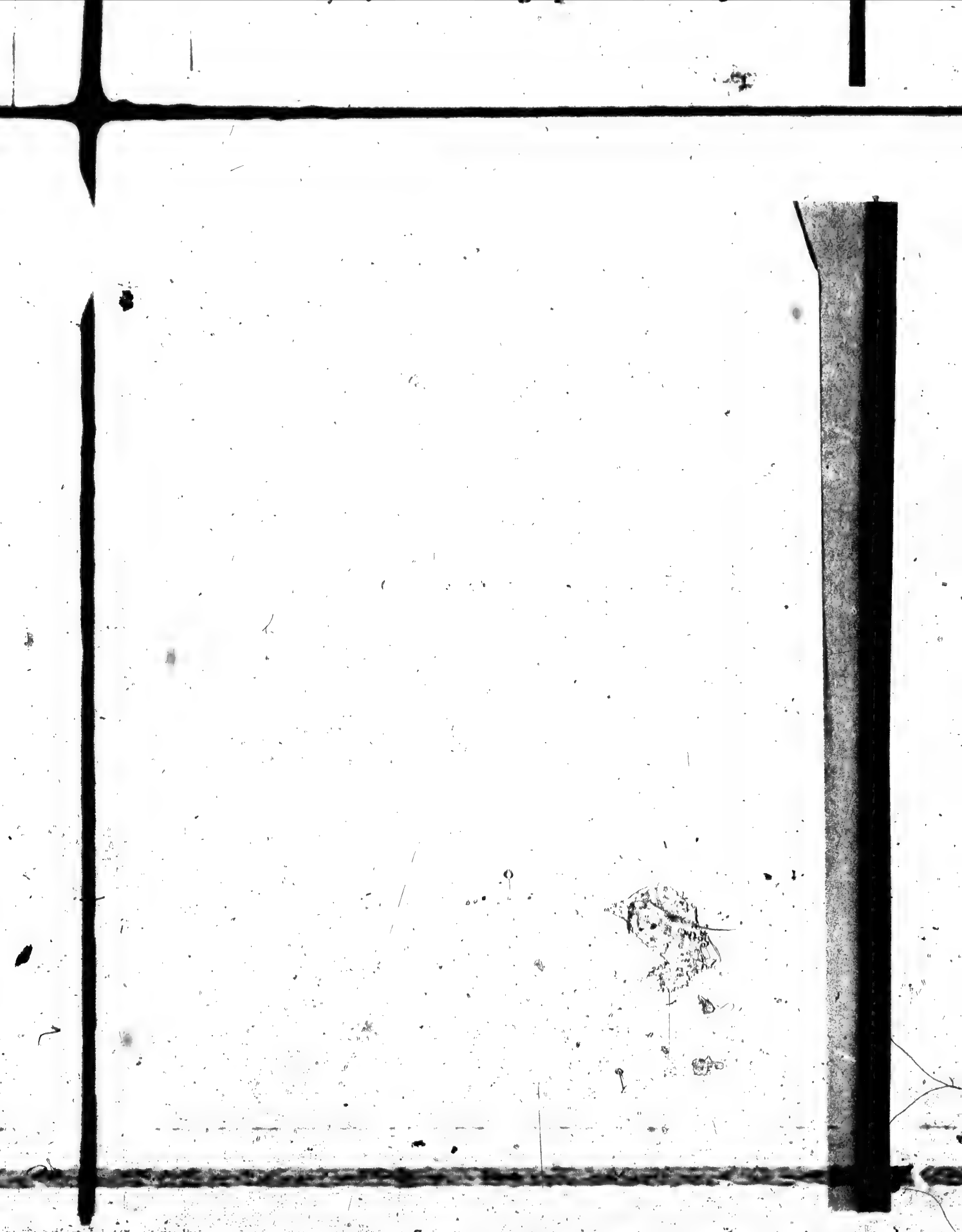
POur commencer par le dernier, *auecques*, ne vaut rien, ni en proſe, ni en vers, & pas vn de nos bons Poëtes ne s'eſt donné la licence d'en vſer. Mais parce que je vois de bons Autheurs qui ſouffrent cette orthographe dans leurs œuures, & qu'inſenſiblement elle pourroit bien ſe gliſſer juſques dans les vers, j'ay jugé à propos de la comprendre en cette remarque, pour empeſcher qu'on ne s'y trompe.

Auec, & *auecque*, ſont tous deux bons, & ne ſont pas ſeulement commodes aux Poëtes pour allonger ou accourcir leurs vers d'vne

ſyllabe ſelon la neceſſité qu'ils en ont, mais encore à ceux qui eſcriuent en proſe auec quelque ſoin de ſatisfaire l'oreille, ſoit pour former la juſte meſure d'vne periode, ſoit pour les joindre aux mots auec leſquels ils rendent le ſon plus doux, & la prononciation plus aiſée, ſoit en fin pour empeſcher dans la proſe la meſure des vers. Ie ne voudrois jamais eſcrire *auec vous*, mais tousjours *auecque vous*, à cauſe de la rencontre de ces deux rudes conſones *c*, & *v*, ce qui a donné lieu ſans doute à ajouſter *que*, apres *auec*, puis qu'auſſi bien on ne ſçauroit prononcer *auec vous*, que de la meſme façon que l'on prononce *auecque vous*; mais ceux qui liſent auoüeront que rencontrant eſcrit *auec vous*, cela leur fait peine, & qu'au contraire ils ſont bien aiſes de trouuer *auecque vous*, de quoy je me rapporte à l'experience d'vn chacun. Il y a donc des conſones deuant leſquelles il faut dire *auec*, & d'autres, deuant leſquelles il faut dire *auecque*, pour la douceur de la prononciation. Il ne ſeroit pas beſoin de les diſtinguer icy, puis qu'il ſuffit de conſulter ſa langue & ſon oreille pour cela, neantmoins il n'y aura point de mal de le faire par l'ordre alphabetique des conſones.

Deuant le *b*, il eſt mieux de dire & d'eſcrire *auec*, qu'*auecque*, comme *auec vn bon paſſeport*, *auec beaucoup de peine*.

Deuant



Deuant le *c*, *auec*, eſt mieux qu'*auecque*, comme *auec cet homme*, *auec cette femme*, parce les deux *c*, ſe rencontrant, viennent à ſe joindre, & adouciſſent & facilitent la prononciation.

Deuant le *d*, *auec*, comme *auec deux ou trois de mes amis.*

Deuant l'*f*, *auecque*, eſt mieux qu'*auec*, comme *auecque frayeur*, & cette queüe de *que*, y eſt ſi neceſſaire, que vous ne le ſçauriez preſque prononcer ſans cela, & quand vous ne le voudriez pas prononcer, il ſemble à ceux qui vous eſcoutent que vous le prononciez.

Deuant le *g*, *auec*, parce que le *c*, & le *g*, s'accommodent fort bien enſemble, & s'vniſſent comme freres *auec grace*, *auec gloire*, *auec grandeur.*

Deuant *h*, conſone *auecque*, pour faciliter l'aſpiration de l'*h*, comme *auecque honte*, *auecque hardieſſe*, & vous ne ſçauriez vous empeſcher de prononcer le *que*, ni faire quand vous ne le prononceriez pas qu'on ne croye que vous le prononciez.

Deuant *j*, conſone *auecque*, comme *auecque joye*, *auecque jalouſie.*

Deuant *l*, *auecque*, comme *auecque luy*, *auecque loüange.*

Deuant *m*, *auecque*, comme *auecque moy*, *auecque m*[illegible]

Deuant *n*, *auecque*, comme *auecque nous*.

Deuant *p*, *auecque*, comme *auecque peu de gens*, *auecque peu de ſoin*.

Deuant *q*, *auec*, parce que le *c*, s'accorde fort bien auecque le *q*, comme *auec quelqu'vn de mes amis*.

Deuant *r*, *auecque*, comme *auecque raiſon*.

Deuant *s*, *auec*, comme *auec ſoin*, car l's ſe prononce comme le *c*, auec la virgule en bas, & ces deux lettres ſe joignent fort bien.

Deuant *t*, *auecque*, comme *auecque trouble*, *auecque tranquillité*.

Deuant *v*, conſone, *auecque*, comme nous auons desja dit, *auecque nous*, *auecque viſteſſe*.

Deuant *x*, *auec*, comme *auec Xerxes*, parce que le *c*, & l'*x*, tiennent quelque choſe de la nature l'vn de l'autre qui les vnit aiſément.

Deuant *z*, *auec*, comme *auec zele*, parce que le *c*, & le *z*, ſe joignent aiſément auſſi.

Ce n'eſt pas que ce ſoit vne faute, quand on n'obſeruera pas tout cela, mais il y aura ſans doute moins de perfection, & que couſte-t-il de l'obſeruer? Ni je n'approuue ceux qui ne ſe ſeruent jamais que d'*auec*, ni ceux qui ne ſe ſeruent jamais que d'*auecque*, car nous auons de grands Eſcriuains, qui ſe partagent ainſi. Et ſans parler de la difference des conſonnes, à quel propos cette adjonction de *que*, deuant les voyelles, elle y eſt abſolument inutile à cau-

ſe de l'eliſion, *auec amour, auec enuie, auec intereſt, auec ombre, auec vtilité?* Pourquoy *auecque*, deuant tous ces mots? C'eſt pourquoy je m'eſtonne que M. de Malherbe n'ait entierement renoncé à *auec*, pour ne dire jamais qu'*auecque*, ne pouuant euiter par ce moyen de rudes cacophonies, comme quand il s'en ſert deuant *qui, quoy, quelque*, & autres ſemblables, *auecque quelque trouble*, dit-il en vn certain endroit, quelle oreille peut ſouffrir *auecque qui, auecque quoy?* ni qu'on le mette deuant ces ſyllabes *ca, oo, & cu*, comme *auecque caroſſe, auecque copie*, ou *auecque compagnie, auecque curioſité.* I'ay oüy dire à vne Dame de la Cour *auecque qui*, M. de Malherbe l'a dit. Au reſte, il faut touſjours prononcer le *c*, d'*auec*, deuant quelque lettre qu'il ſe rencontre, & ſe garder bien de dire *auémoy, auéun de mes amis, &c.* comme prononcent pluſieurs.

Exemple.

CE mot eſt maſculin ſans difficulté, mais j'en fais vne remarque, parce qu'à Paris dans la ville on le fait ordinairement feminin, & l'erreur vient apparemment de ce que *exemple* eſt de ce dernier genre, quand il ſignifie *le patron*, ou *le modelle d'eſcriture*, que les Maiſtres Eſcriuains donnent aux enfans pour leur apprendre à eſcrire. *De belles exemples.* I'ay dit

dans la ville, parce qu'à la Cour on ne l'a jamais fait que maſculin, *donner bon exemple, de bons exemples.*

Faire piece.

CEtte façon de parler, qui eſt ſi fort en vogue depuis quelques années à Paris, d'où elle s'eſt reſpanduë par toutes les Prouinces de la France, bien loin d'eſtre ſi excellente que la croyent ceux, qui en penſent orner leur langage, & affectent d'en vſer à tous propos comme d'vn terme de la Cour, qu'au contraire je leur declare de la part de tous ceux qui ſçauent bien parler & bien eſcrire, qu'il n'y en a point de plus mauuaiſe en toute noſtre langue, ni qui leur ſoit plus deſagreable. Ie dis meſmes que la Cour en ſa plus ſaine partie ne la peut ſouffrir, & qu'entre tous les mots & toutes les phraſes qu'elle condamne, celle cy ſe peut dire l'objet principal de ſon auerſion. Mais voyons ſi cette auerſion eſt de la nature de celles, qui ſont bien ſouuent ſans fondement, & examinons la choſe auec equité, bien qu'en matiere de langage il ſuffit que pluſieurs des meilleurs juges de la langue reiettent vne façon de parler, pour nous obliger à ne nous en ſeruir plus, ſans qu'il ſoit beſoin d'en rechercher les raiſons. *Piece*, en cette phraſe veut dire deux

choſes, ſi je ne me trompe, l'vne, c'eſt *vne malice inuentee contre quelqu'vn pour luy nuire*, & l'autre, *vn tour que l'on fait ingenieuſement à quelqu'vn, non pas pour luy nuire, mais pour ſe joüer.* En tous les deux vſages, c'eſt vne ſignification figurée, qu'on a tirées, comme je crois, d'*vne piece de theatre*, comme ſi l'on vouloit dire, que tout de meſme qu'on inuente des ſujets de Tragedie, ou de Tragicomedie, de Comedie, & meſmes de *farce*, pour diuertir le monde, & que ces inuentions là s'appellent *des pieces de theatre*, auſſi ce que l'on inuente contre vne perſonne, ſoit pour luy faire du mal, ou pour s'en joüer, & s'en diuertir, s'appelle *vne piece*, & inuenter ces choſes là, s'appelle *faire vne piece*, Dez-là je laiſſe à juger à ceux qui ſe connoiſſent aux bonnes figures, & aux belles manieres de parler, ſi celle-cy eſt du nombre, & ſi elle n'eſt pas tirée de bien loin. *Vne piece de theatre*, s'appelle *piece*, parce que *piece*, veut dire *ouurage*, comme qui diroit *vn ouurage de theâtre*; Car tous les ouurages, ſoit des mains, ſoit de l'eſprit, s'appellent *pieces*, & pour dire *voylà vn bel ouurage*, on dit *voyla vne belle piece, voylà vne riche piece*, de ſorte que *piece*, meſmes en matiere de theatre, ne veut dire qu'*ouurage*. Il y a donc vne grande violence à transferer ce mot là au ſens qu'on luy donne lors que l'on dit *faire piece*, & je m'aſſeure que Quintilien n'auroit

pas trouué en cette methaphore toutes les conditions qu'il demande, & que nos Maiſtres ont obſeruées. Mais ce qui acheue de la rendre inſupportable, c'eſt la phraſe *faire piece*, car encore ſi l'on diſoit *faire vne piéce*, au lieu de deux maux, il n'y en auroit qu'vn, parce que l'on ſe tiendroit au moins dans les termes d'vne conſtruction reguliere, mais vne perſonne de grande condition, & qui parle parfaitement bien, a accouſtumé de dire que cette phraſe *faire piece*, eſt le plus cruel ſupplice qui ayt encore eſté inuenté en ce genre là contre les oreilles delicates. Il n'appartient qu'à celuy qui a dit le premier *il a eſprit, il a cœur, il a eſprit & cœur*, d'auoir enrichi noſtre langue de cette belle locution *faire piece*, ſur tout dans la conſtruction qu'on luy donne, en diſant *il m'a fait piece*, qui eſt comme le comble & le couronnement d'vn ſi bel ouurage. Mais c'eſt trop s'arreſter à vne choſe, qui n'en vaut pas la peine.

Acheter.

IE ne ferois pas cette remarque, ſi je n'auois oüi pluſieurs hommes dans la chaire, & dans le barreau prononcer mal ce mot, & dire *ajetter*, pour *acheter*, mais ce qui m'eſtonne dauantage, c'eſt que ie ne vois perſonne qui les reprenne d'vne faute ſi euidente. Ce defaut

eſt particulier à Paris, c'eſt pourquoy ce ſera leur rendre vn bon office que de les en aduertir.

Eu.

CE mot de preterit parfait d'*auoir*, *j'ay eu*, *tu as eu*, *&c.* n'eſt qu'vne ſyllabe, qui eſt vne des dyphthongues de noſtre langue, neantmoins pluſieurs font cette faute de prononcer *eu*, en faiſant de chaque lettre vne ſyllabe, comme ſi l'on eſcriuoit *eu*, auec deux point, pour en faire deux ſyllabes.

En mon endroit, à l'endroit d'vn tel.

CEs façons de parler, par exemple, *ie ne ſeray jamais ingrat en voſtre endroit, en ſon endroit, &c. il faut eſtre charitable à l'endroit des pauures*, ne ſont plus du beau langage, comme elles l'eſtoient du temps de M. Coeffeteau. On dit touſjours *enuers*.

Auant que, deuant que.

TOus deux ſont bons, M. Coeffeteau a touſjours eſcrit *deuant que*, mais *auant que*, eſt plus de la Cour, & plus en vſage: L'vn & l'autre deuant l'infinitif demande l'article *de*, par exemple il faut dire *auant que de mourir*,

& *deuant que de mourir*, & non pas *auant que mourir*, ny *deuant que mourir*, & beaucoup moins encore *auant mourir*, comme diſent quelques-vns en langage barbare.

Croiſtre.

CE verbe eſt neutre, & non pas actif, & jamais M. Coeffeteau ny aucun de nos Autheurs en proſe ne l'a fait que neutre: mais nos Poëtes pour la commodité des vers s'emancipent, & ne feignent point de le faire actif, quand ils en ont beſoin.

Qu'à des cœurs bien touchez tarder la joüiſſance,
C'eſt infailliblement leur croiſtre le deſir.

dit M. de Malherbe. Et en cet exemple il faut noter qu'il s'eſt encore donné la meſme licence au verbe *tarder*, qui eſt auſſi neutre, & non pas actif, comme eſt ſon compoſé *retarder*. Il faut donc dire *accroiſtre* en proſe, quand on a beſoin de l'actif, & non pas *croiſtre*.

Fournir.

IL a trois conſtructions differentes, car on dit *la riuiere leur fournit le ſel, leur fournit du ſel*, & *les fournit de ſel*, qui eſt le meilleur & le plus elegant des trois.

Rien.

Rien autre choſe.

PLuſieurs croyent que cette façon de parler, quoy que familiere à quelques excellens Autheurs, ne vaut rien. Par exemple, ſi l'on dit *les paroles ne ſont rien autre choſe que les images des penſées*, ils ſouſtiennent que c'eſt mal parler, & qu'il faut dire, *les paroles ne ſont autre choſes que les images des penſées*, ou *les paroles ne ſont rien que*, *&c.* qu'il ſuffit de l'vn ou de l'autre, & que ſi on les met tous deux, l'vn eſt redondant. Mais il y a beaucoup d'endroits, où pour exaggerer, il eſt neceſſaire de dire, *rien autre choſe*, par exemple nous dirions, *mais quand il parle ainſi, que veut-il dire? rien autre choſe Meſſieurs, ſinon*, *&c.* Il eſt donc emphatique en certains endroits, mais pour l'ordinaire il eſt bas, & l'autre façon de parler ſans dire, *rien*, eſt elegante.

Quoy qu'il arriue, quoy qu'il en ſoit.

C'Eſt ainſi qu'il faut dire, & non pas *quoy qui arriue*, comme diſent pluſieurs; Car ce *quoy que*, eſt le *quidquid* des Latins. Et c'eſt pourquoy l'on dit *quoy que c'en ſoit*, & *quoy qu'il en ſoit*, & qu'apres *quoy*, il faut dire *que*, & non pas *qui*. M. Coeffeteau dit tousjours, *quoy que c'en ſoit*, & M. de Malherbe dit tantoſt, *quoy*

que c'en ſoit, & tantoſt, *quoy qu'il en ſoit*, ils ſont tous deux bons, mais le dernier, *quoy qu'il en ſoit*, eſt beaucoup plus en vſage aujourd'huy, & plus doux.

Il m'a dit de faire.

CEtte façon de parler eſt venuë de Gaſcogne, & s'eſt introduite à Paris; mais elle ne vaut rien. Il faut dire *il m'a dit que je fiſſe*. Ce qui a donné lieu à cette erreur vrayſemblablement, c'eſt que l'on a accouſtumé de dire, *il m'a commandé de faire, il m'a prié de faire, il m'a conjuré de faire, il m'a chargé de faire*, car ce ſeroit mal dit, *il m'a commandé que je fiſſe, il m'a prie que je fiſſe*, & ainſi des autres.

Aouſt.

CE mot ne fait qu'vne ſyllabe, qui eſt triphthongue, qu'ils appellent, c'eſt à dire, compoſee de trois voyelles. Elle ſe prononce donc, comme ſi l'on eſcriuoit *ouſt*, & qu'il n'y euſt point d'*a*; Car ceux qui prononcent *a-ouſt*, comme fait le peuple de Paris, en deux ſyllabes font la meſme faute, que ceux qui prononcent *ayder*, en trois ſyllabes *a-y-der*, quoy qu'il ne ſoit que de deux.

Appareiller.

Bien que ce mot ſoit vn terme de marine, & de l'art de la nauigation, il eſt neantmoins paſſé en vſage commun, & eſt entendu preſque de toute la Cour. Il ſignifie *ſe preparer à faire voile, & à ſe mettre en mer.* Ce verbe eſt touſiours neutre, & jamais on ne dit *s'appareiller*, comme l'on dit ſe preparer, ny *appareiller vn vaiſſeau*, mais on dit ſimplement *appareiller*, comme *on appareilloit lors qu'il vint vne tempeſte, &c.*

Il n'y a rien de tel, il n'y a rien tel.

TOus deux ſont bons, & il ſemble qu'en parlant on dit plutoſt *il n'y a rien tel*, que l'autre, mais qu'en eſcriuant, on dit pluſtoſt *il n'y a rien de tel.* Pour moy je voudrois touſiours eſcrire ainſi.

Fort, court.

CEs deux adjectifs ont vn vſage aſſez eſtrange, mais qui eſt bien François. C'eſt qu'vne femme parlant dira tout de meſme qu'vn homme, *je me fais fort de cela*, & non pas *je me fais forte.* Elle dira auſſi, *en parlant je ſuis demeurée court*, & non pas *courte.* Il eſt du nom-

bre pluriel, comme du genre feminin; car il faut dire auſſi, *ils ſe ſont fort de cela*, & non pas *ils ſe ſont forts*, *ils ſont demeurez court*, & non pas *courts*. En ces phraſes ces deux mots ſont indeclinables, & mis comme aduerbialement. Voyez *incognito*.

De, article du genitif.

CEt article veut touſjours eſtre joint immediatement à ſon nom, ſans qu'il y ayt rien d'eſtranger entre-deux, qui les ſepare, par exemple, *j'ay ſuiui en cela l'auis de tous les Iuriſconſultes, & de preſque tous les Caſuiſtes.* Ie dis que, *& de preſque tous les Caſuiſtes*, n'eſt pas bon, & qu'il faut que *de*, ſoit attaché à ſon nom *tous*; & que l'on eſciue *& de tous les Caſuiſtes*. Mais que deuiendra *preſque*? où le mettra-t-on? car il le faut dire neceſſairement. Ie reſpons que ce ſont deux choſes, de condamner vne façon de parler comme mauuaiſe, & d'en ſubſtituer vne autre en ſa place, qui ſoit bonne. Les Maiſtres m'ont appris que cette façon d'eſcrire *& de preſque tous les Caſuiſtes*, eſt vicieuſe; je m'acquitte de mon deuoir, en le declarant au public, ſans que je ſois obligé de reparer la faute. Neantmoins il me ſemble qu'on la peut euiter en diſant, *j'ay ſuiui le ſentiment de tous les Iuriſconſultes, & preſque de tous*

les Caſuiſtes, ou bien, *& de la pluſpart des Caſuiſtes*, ou *& de la plus grand' part des Caſuiſtes.*

Le pronom demonſtratif auec la particule, là.

IAmais on ne doit vſer du pronom demonſtratif auec la particule *là*, quand il eſt immediatement ſuiui du pronom relatif *qui*, ou *lequel*, aux deux genres & aux deux nombres. Exemple, *ceux-là qui aiment Dieu, gardent ſes commandemens.* C'eſt tres-mal parler, il faut dire *ceux qui aiment Dieu*, & ainſi des autres. Mais quand le pronom relatif eſt ſeparé du demonſtratif par vn verbe qui eſt entre deux, alors il faut mettre la particule *là*, comme *ceux-là ſe trompent, qui croyent, &c.* Il n'eſt pas croyable combien de gens manquent à cela. Ie ne ſçay s'il eſt permis aux Poëtes de s'en diſpenſer à l'imitation de celuy qui a dit,

Mais qu'il ſoit vne amour ſi forte,
Que celle-là que je vous porte,

Mais je ſçay bien qu'en proſe la reigle eſt inuiolable, & qu'en vers l'oreille eſt d'autant plus choquee de cette façon de parler, que la poëſie doit eſtre plus douce que la proſe. Qui ſeroit nier qu'il ne ſoit mieux dit en proſe & en vers, *qu'il ſoit vne amour plus forte, que celle que je vous porte*, que non pas, *que celle là que je vous porte?*

Dautant que, pour *parce que*.

IE ne croyois pas faire cette remarque, comme la jugeant inutile, & m'imaginant qu'il n'y auoit que les Imprimeurs qui miſſent vne apoſtrophe à *d'autant que*, quand il ſignifie *parce que* : mais voyant que cette erreur ſe rend commune, & comme vniuerſelle, il eſt neceſſaire d'en donner auis pour empeſcher qu'elle ne s'eſtabliſſe tout à fait; Car encore qu'il ſemble que cela importe peu d'y mettre vne apoſtrophe, ou de ne l'y mettre pas, ſi eſt-ce que ſi l'on ſe relache tantoſt en vne choſe, tantoſt en vn autre, pour petite qu'elle ſoit, à la fin, comme je l'ay desja dit ailleurs, tout ſera corrompu. Outre que ie ne demeure pas bien d'accord, que ce ſoit ſi peu de choſe que d'empeſcher vne equiuoque, *d'autant que*, auec vne apoſtrophe voulant dire toute autre choſe, comme chacun ſçait, que *dautant que*, ainſi orthographié. Quand je diray donc, *d'autant que je ſuis heureux d'vn coſté, je ſuis malheureux de l'autre*, en l'eſcriuant ainſi, ce *d'autant que*, eſt vn terme de comparaiſon entre le bonheur que j'ay d'vn coſté & le malheur que j'ay de l'autre; C'eſt pourquoy ſi je veux dire *d'autant que*, pour *parce que*, & que j'y mette vn apoſtrophe, ceux qui diront *dautant que je ſuis heureux d'vn coſté*, ne ſçau-

ront en quel ſens le prendre, ſans eſtudier ce qui va deuant & ce qui va apres pour s'en eſclaircir. Sur quoy il faut alleguer l'Oracle de Quintilien fulminant contre les equiuoques, quels qu'ils ſoient ſans exception, & prier le Lecteur de s'en vouloir reſſouuenir en tous les endroits de ces Remarques, où ce vice eſt condamné. *Vitanda*, dit-il, *in primis ambiguitas, non hæc ſolùm de cujus genere ſuprà dictum eſt, quæ incertum intellectum facit, vt Chremetem audiui percuſsiſſe Demeam; ſed illa quoque, quæ etiamſi turbare non poteſt ſenſum, in idem tamen verborum vitium incidit, vt ſi quis dicat viſum à ſe hominem librum ſcribentem; nam etiamſi librum ab homine ſcribi pateat, male tamen compoſuerat, fecerátque ambiguum quantùm in ipſo fuit.*

Vn certain vſage du pronom demonſtratif, & qui eſt neceſſaire.

PEu de gens y prennent garde s'ils ne ſont verſez en la lecture des bons Autheurs. Exemple, *il recompenſa ceux de ſes ſeruiteurs qui l'auoient bien ſerui.* Ie dis que quand on ne veut pas parler generalement de tous, mais de quelques-vns ſeulement qui font partie du tout, comme en cet exemple, il faut neceſſairement vſer de ce pronom; Autrement on ne s'expliqueroit pas. Car ſi pour exprimer ce

la, on dit ſimplement, *il recompenſa ſes ſeruiteurs qui l'auoient bien ſerui*, qui ne voit que cette expreſſion eſt defectueuſe, & que l'on ne dit pas ce que l'on veut dire, puis que l'on pretend faire vne reſtriction du general, c'eſt à dire reſtreindre la recompenſe à ceux des ſeruiteurs ſeulement qui ont bien ſerui, & que neantmoins en diſant *il recompenſa ſes ſeruiteurs, qui l'auoient bien ſerui*, on entendra qu'il recompenſa tous ſes ſeruiteurs qui tous l'auoient bien ſerui? Il n'eſt pas beſoin de donner des exemples de cet vſage, ils ſont frequens dans Amyot, & dans tous nos bons Aucheurs anciens, & modernes. Mais outre que cette façon de parler eſt neceſſaire pour exprimer de ſemblables choſes, elle a encore fort bonne grace, & eſt bien Françoiſe.

Quiconque.

QVand on a dit, *quiconque*, il ne faut pas dire *il*, apres, quelque diſtance qu'il y ayt entre-deux, par exemple *quiconque veut viure en homme de bien & ſe rendre heureux en ce monde & en l'autre, doit, &c.* & non pas *il doit*.

Bel, & beau.

TOus ces adjectifs qui ont deux terminaiſons en *el*, & en *eau*, ſelon qu'ils ſont ſuiuis

ſuiuis d'vne voyelle ou d'vne conſone, comme *bel*, & *beau*, *nouuel*, & *nouueau*, ne prennent pas leur terminaiſon *el*, indifferemment deuant toutes ſortes de mots qui commencent par vne voyelle, mais ſeulement deuant les ſubſtantifs, auſquels ils ſont joints, par exemple *vn bel homme*, eſt bien dit, mais ſi l'on diſoit, *il eſt bel en tout temps*, il ne vaudroit rien, il faut dire *beau en tout temps*. Ainſi l'on dit *nouuel an*, & l'on ne dit pas *nouuel à la Cour*, pour dire *vn homme nouueau à la Cour*. Cette reigle n'a point d'exception que je ſçache. Deuant l'*h* conſone, on le met comme deuant les autres conſones, *beau harnois*, & non pas *bel harnois*.

Au demeurant.

CE terme, du temps de M. Coeffeteau, & pluſieurs années apres ſa mort, a eſté en grand vſage parmy les bons Autheurs, pour dire *au reſte*, mais il a vieilli depuis peu, & ceux qui eſcriuent purement, ne s'en ſeruent plus. I'ay tousjours regret aux mots & aux termes retrenchez de noſtre langue, que l'on appauurit d'autant, mais ſur tout je regrette ceux qui ſeruent aux liaiſons des periodes, comme celuy-cy, parce que nous en auons grand beſoin, & qu'il les faut varier.

Bigearre, bizarre.

TOus deux ſont bons, mais *bizarre* eſt tout à fait de la Cour, en quelque ſens qu'on le prenne. Auſſi la prononciation de *bizarre*, auec vn *z*, eſt beaucoup plus douce & plus agreable, que celle de *bigearre*, auec le *gea*, M. Coeffeteau a tousjours eſcrit *bizarre*. Les Eſpagnols diſent auſſi *bizarro*, mais ce mot ſignifie parmy eux *leſte & braue*, ou *galant*. En François ſelon la raiſon, il faudroit dire *bigearre*, parce que *bigearre* vient de *bigarrer*, & *bigarrer*, ſelon quelques-vns, vient de *bis variare*.

De, & des articles.

IE doutois ſi j'en ferois vne Remarque, mon deſſein n'eſtant que d'en faire ſur les choſes, qui ſont tous les jours en queſtion & en diſpute, meſme parmy les gens de la Cour, & nos meilleurs Eſcriuains. Il ne me ſembloit pas que celle cy deuſt eſtre miſe en ce rang, comme en effet, il n'y a gueres de perſonnes qui ayent tant ſoit peu de ſoin d'apprendre à bien parler & à bien eſcrire, qui ne ſçachent ce que je vais remarquer. Neantmoins ayant conſideré, que dans la plus part des Prouinces, on y manque, & que parmy ce nombre infini d'Eſcriuains qui ſont en France, il y en

a vne bonne partie, qui n'y prennent pas garde, j'ay jugé cette Remarque neceſſaire. Au nominatif, & à l'accuſatif *de*, ſe met deuant l'adjectif, & *des* deuant le ſubſtantif, par exemple on dit, *il y a d'excellens hommes*, & *il y a des hommes excellens*, *ce pays porte d'excellens hommes*, *& porte des hommes excellens*, & non pas *il y a des excellens hommes*, ni *il y a d'hommes excellens*, & ainſi de l'autre. C'eſt vne reigle eſſentielle dans la langue. I'ay dit que c'eſtoit au nominatif & à l'accuſatif, qu'elle auoit lieu, parce qu'au genitif & à l'ablatif, il n'en va pas ainſi. Car on dit *la gloire des excellens hommes*, & *on l'a deſpoüillé des belles charges qu'il poſſedoit.*

Encliner.

QVelques-vns, & meſmes à la Cour, diſent *encliner*, au lieu d'*incliner*, fondez ſur ce que l'on dit *enclin*. Mais il ne s'enſuit pas que l'on doiue dire *encliner*. En matiere de langues, il n'y a point de conſequence entre le mot formé & celuy dont il ſe forme, comme, comme par exemple on dit *ennemy*, auec vn *e*, & *inimitié*, auec vn *i*, *entier*, & *integrité*, *parfait*, & *imperfection*, & ainſi de pluſieurs autres. M. Coeffeteau a tousjours eſcrit *encliner*, M. de Malherbe auſſi, en quoy ils n'ont pas eſté ſuiuis, preſque tout le monde diſant & eſcriuant, *incliner*.

Accueillir.

M. Coeffeteau & plusieurs autres bons Autheurs encore apres Amyot, se seruent ordinairement de ce mot en mauuaise part, & disent, *accueilly de la tempeſte, accueilly d'vne fiéure, accueilly de la famine, accueilly de toutes ſortes de malheurs.* Il y a quelques endroits en France, particulierement le long de la riuiere de Loire, où l'on vſe de cette façon de parler. Mais elle n'eſt pas ſi ordinaire à la Cour. On s'en ſert pluſtoſt en bonne part, & l'on dit par exemple, *il a eſté accueilly fauorablement. Accueil*, ne ſe dit jamais auſſi qu'en bonne part, ſi l'on n'y ajouſte, *mauuais.*

Apres.

CE mot deuant vn infinitif pour denoter vne action preſente & continuë, eſt François, mais bas, il n'en faut jamais vſer dans le beau ſtile. Exemple, M. de Malherbe parlant de certains vers dit, *Ie ſuis apres de les acheuer*, & en vn autre endroit, *la nature eſt touſjours apres à produire de nouueaux hommes*, & encore, *il eſtoit apres de faire que dans peu de temps il ſeroit ſon allié.* Il en a vſé fort ſouuent tantoſt auec la particule *de*, tantoſt auec la prepoſition *a*, & tantoſt auſſi ſans verbe en

ſuite, comme quand il dit, *les liures n'en apprennent rien, je m'aſſeure que les Q, que vous me dites eſtre apres, en ſçauent auſſi peu.*

Se condouloir.

SE condouloir auec quelqu'vn de la mort d'vne perſonne, ou de quelque autre malheur, eſt fort bien dit, & nous n'auons point d'autre terme en noſtre langue pour exprimer cet office de charité, ou de ciuilité, que la miſere humaine rend ſi frequent dans le monde, M. de Malherbe a dit *rendre les deuoirs de condoleance*, mais cette façon de parler n'eſt plus du bel vſage, & *condoleance*, ſemble aujourd'huy vn eſtrange mot.

Comme, comment, comme quoy.

COmmençons par le dernier ; *comme quoy*, qui eſt vn terme nouueau, qui n'a cours que depuis peu d'années, mais qui eſt tellement vſité, qu'on l'a à tous propos dans la bouche. Apres cela, on ne peut pas blaſmer ceux qui l'eſcriuent, meſme à l'exemple d'vn des plus excellens & des plus celebres Eſcriuains de France, qui s'en ſert d'ordinaire pour *comment*, *comme quoy*, dit-il, *n'eſtes-vous point perſuadé*, pour dire, *comment n'eſtes-*

vous point perſuadé. Mais pour moy, j'aimerois mieux dire, *comment*, ſelon cette reigle generale, *qu'vn mot ancien, qui eſt encore dans la vigueur de l'vſage eſt incomparablement meilleur à eſcrire, qu'vn tout nouueau, qui ſignifie la meſme choſe.* Ces mots qui ſont de l'vſage ancien & moderne tout enſemble, ſont beaucoup plus nobles & plus graues, que ceux de la nouuelle marque. Quand je parle des mots, j'entens auſſi parler des phraſes. Ce n'eſt pas que je ne me vouluſſe ſeruir de *comme quoy*, qui a ſouuent bonne grace, mais ce ne ſeroit gueres que dans vn ſtile familier.

Comment, & *comme*, ſont deux, & il y a bien peu d'endroits, où l'on ſe puiſſe ſeruir indifferemment de l'vn & de l'autre. Il eſt certain que par tout où l'on a accouſtumé de dire, *comme quoy*, on ne peut faillir de dire, *comment*, au lieu que ſi l'on diſoit, *comme*, ce pourroit bien eſtre vne faute. On peut pourtant dire quelquefois, *comme*, & *comment*, par exemple, *vous ſçauez comme il faut faire*, & *comment il faut faire*. M. de Malherbe diſoit touſjours, *comme*, en quoy il n'eſt pas ſuiui, car il n'y a point de doute que lors que l'on interroge, ou que l'on ſe ſert du verbe, *demander*, il faut dire, *comment*, & non pas *comme*. Ce ſeroit fort mal dit, *demandez luy comme cela ſe peut faire*, mais *demandez-luy comment*, & *comme eſtes-vous venu*, au lieu de

dire, *comment eſtes-vous venu?* & ainſi des autres.

Guere, gueres, de naguere, de nagueres.

ON dit *guere*, & *gueres* auec *s*, & ſans *s*, *de naguere*, ou *de nagueres*, commence à vieillir, & l'on dit pluſtoſt, *depuis peu*, comme *qui eſtoit arriué depuis peu*, au lieu de dire, *qui eſtoit de nagueres arriué*, ainſi que M. Coeffeteau & pluſieurs autres ont accouſtumé d'eſcrire, mais on peut fort bien dire, *qui eſtoit nagueres arriué*, ſans dire, *de nagueres*, *nagueres* ſe doit orthographier de cette façon en vn ſeul mot, & non pas *n'a-gueres*, auec les marques de ſon origine & de ſa compoſition.

Compagnée pour *Compagnie.*

CE mot eſt barbare, s'il en fut jamais, & neantmoins il eſt tous les jours dans la bouche & dans les eſcrits d'vne quantité de gens qui font profeſſion de bien parler & de bien eſcrire, ce ſeroit eſtre peu officieux de n'en faire pas vne remarque, & de ne pas declarer que *compagnée*, en quelque ſens qu'on le prenne, ne vaut rien, & qu'il faut touſiours dire, *compagnie*. Ie n'ay peu m'imaginer ce qui a donné lieu à vne faute ſi groſſiere, ſi ce n'eſt

le verbe, *accompagner*, qui dans le commerce ordinaire de la societé ciuile, a ſon plus grand vſage à l'infinitif, & au preterit, où il fait ſonner l'*e*, comme quand on dit, *il le faut accompagner*, *il l'eſt allé accompagner*, *je l'ay accompagné*, *il m'a accompagné*. En effet, ſi l'on y prend garde, on trouuera qu'on ſe ſert cent fois de ces deux mots, & encore d'vn troiſieſme, qui eſt le participe paſſif *accompagné*; pour vne fois ou deux, que l'on dira *accompagnois*, ou *accompagna*, ou quelque autre temps qui ne termine pas en *e*. Car *accompagne*, encore que l'*e* en ſoit feminin, ne laiſſe pas de contribuer auſſi bien que le maſculin à la corruption du mot, & d'eſtre cauſe auec quelque vray-ſemblance que l'on a dit, *compagnée*, pour *compagnie*. Ie ne ſçay ſi le nom feminin *compagne*, n'y a point encore aydé; Il y a quelque plaiſir meſlé d'vtilité, de conſiderer les voyes & la naiſſance d'vne erreur, & quand on a releué vne perſonne, encore eſt-on bien aiſe de voir ce qui l'a fait tomber.

Bienfaiteur, bienfaicteur, bienfacteur.

Bienfaiteur, eſt le meilleur, c'eſt comme il faut eſcrire, & comme il faut prononce. *Bienfaicteur*, auec *le c*, paſſe encore, pourueu qu'on ne prononce pas le *c*, mais *bienfacteur*

cteur, ſelon l'opinion des plus delicats, ne vaut rien, quoy que pluſieurs diſent, ainſi l'on dit *malfaiteur*, & *malfaicteur*, ſans prononcer le c, & non pas *malfacteur*.

Beſtail, & beſtial.

TOus deux ſont bons, mais *beſtail*, eſt beaucoup meilleur. Il ſemble que *beſtial* eſt plus dans l'vſage de la campagne, & que l'autre eſt plus de la ville & de la Cour.

Eſchapper.

CE verbe a trois regimes differens pour vne meſme ſignification, on dit *eſchapper a'vn grand danger*, & *eſchapper vn grand danger*, qui eſt plus elegant que l'autre, & l'on dit auſſi, *eſchapper aux ennemis*, *eſchapper aux embuſches*, qui eſt encore vne fort belle façon de parler.

Il eſt, il n'eſt, pour *il y a, il n'y a.*

CEſt vne phraſe qui eſt fort familiere à M. de Malherbe, il eſt vray qu'*il n'eſt*, pour *il n'y a*, eſt beaucoup meilleur & plus en vſage, que *il eſt*, pour *il y a*, en l'affirmatiue. Par exemple, *il n'eſt point d'homme ſi ſtupide, qui ne reconnoiſſe vne diuinité*, eſt bien meilleur, que de

dire, *il n'y a point d'homme ſi ſtupide*. Mais ſi je diſois, *il eſt des herbes ſi venimeuſes, qu'elles font mourir ſubitement*, à mon auis je ne dirois pas ſi bien que ſi je diſois, *il y a des herbes, &c.* Il faut remarquer, que l'on ne dit pas touſiours, *il n'eſt*, pour *il n'y a*; car l'on ne dira pas, *il n'eſt qu'vn an*, pour dire, *il n'y a qu'vn an*, ny *il n'eſt que deux perſonnes*, pour dire, *il n'y a que deux perſonnes*. On le dit ſeulement, ou quand il eſt ſuiui de *point*, comme en l'exemple que nous auons donné, *il n'eſt point d'homme ſi ſtupide*, ou quand il eſt ſuiui de la conjonction *que*, jointe à la prepoſition *de*, auec vn infinitif, comme, *il n'eſt que de ſeruir Dieu*, ou auec *rien de*, comme *il n'eſt rien de tel que de, &c*, quoy qu'il ſemble qu'à l'eſgard de la phraſe, ce ne ſoit qu'vne meſme choſe de dire, *il n'eſt que de ſeruir*, & *il n'eſt rien de tel que de ſeruir*. Voyla ſes trois principaux vſages. Ie ne ſçay s'il y en a encore quelque autre. Il y a grande apparence, que ç'ont eſté nos Poëtes, qui pour euiter la rencontre des voyelles, ont introduit, ou du moins confirmé l'vſage de ces façons de parler, ſi neceſſaires en vne infinité de rencontres.

Parricide, fratricide.

ON ne ſe ſert pas ſeulement de ce mot pour ſignifier celuy qui a tué ſon pere,

comme la compoſition du mot le porte, mais pour tous ceux qui commettent des crimes enormes & déſnaturez de cet eſpece, tellement qu'on le dira auſſi bien de celuy qui aura tué ſa mere, ſon Prince, ou trahi ſa patrie, que d'vn autre qui auroit tué ſon pere; car tout cela tient lieu de pere. Il y en a meſmes qui s'en ſeruent pour vn frere, ou pour vne ſœur; car ceux qui diſent *fratricide* parlent mal, & compoſent vn mot qui n'eſt pas François. Ainſi l'on dit *patrimoine*, du bien meſme, qui vient du coſté de la mere. Il n'eſt pas queſtion de s'attacher à l'origine de *parricide*, pour ne s'en ſeruir qu'au pere, l'vſage l'a eſtendu à tout ce que je viens de dire.

Cupidité.

M. Coeffeteau a tousjours dit *cupidité*, & jamais *conuoitiſe*. M. de Malherbe en vſoit auſſi, mais aujourd'huy je ne vois plus aucun de nos bons Eſcriuains qui en vſe, ils diſent tous *conuoitiſe*, *vne trop grande conuoitiſe de regner*.

Conquere.

IL *ne tient qu'à luy*, dit quelqu'vn de nos meilleurs Eſcriuains, *qu'il ne conquere toute la*

terre. Ie ne crois pas que ce mot ſoit bon en ce temps là. Le verbe *conquerir*, eſt anomal, & quand il ſe conjugueroit au temps dont eſt *conquere*, il me ſemble qu'il faudroit dire *conquiere*, parce que ce verbe prend l'*i*, en quelques endroits de ſa conjugaiſon, comme nous diſons *conquerons*, *conquerez*, *conquierent*, & non pas *conquerent*.

Portraict, pourtraict.

IL faut dire *portrait*, & non pas *pourtrait* auec vn *u*, comme la plus part ont accouſtumé de le prononcer, & de l'eſcrire. Il eſt vray qu'on a fort long-temps prononcé en France l'*o* ſimple comme s'il y euſt eu vn *u* apres, & que c'euſt eſté la diphthongue *ou*, comme *chouſe*, pour *choſe*, *fouſſé*, pour *foſſé*, *arrouſer*, pour *arroſer*, & ainſi pluſieurs autres. Mais depuis dix ou douze ans, ceux qui parlent bien diſent *arroſer*, *foſſé*, *choſe*, ſans *u*, & ces deux particulierement, *fouſſé*, & *chouſe*, ſont deuenus inſupportables aux oreilles delicates. Les Poëtes ſont bien aiſes que l'on ne prononce plus *chouſe*, parce qu'encore que la rime conſiſte principalement en la prononciation, ſi eſt ce qu'ils n'ont jamais fait rimer *chouſe*, par exemple auec *jalouſe*, mais touſjours auec les mots terminez en *oſe*, comme *roſe*, telle-

ment que toutes les fois que *choſe* finiſſoit le vers & faiſoit la rime, s'il eſtoit employé le premier, & que *roſe*, ou quelque autre mot de cette terminaiſon s'enſuiuiſt, le Lecteur ne manquoit jamais de prononcer *chouſe*, qui ne rimoit pas apres auec *roſe*, & cela eſtoit egalement importun au Lecteur & au Poëte.

Filleul, fillol.

TOute la Cour dit *filleul*, & *filleule*, & toute la ville *fillol*, & *fillole*. Il n'y a pas à deliberer ſi l'on parlera pluſtoſt comme l'on parle à la Cour, que comme l'on parle à la ville. Mais outre que l'vſage de la Cour doit preualoir ſur celuy de l'autre ſans y chercher de raiſon, il eſt certain que la diphthongue *eu*, eſt incomparablement plus douce que la voyelle *o*; c'eſt pourquoy les Courtiſans qui vont touſjours à la douceur & à la beauté de la prononciation, en quoy conſiſte vn des principaux auantages d'vne langue, diſent bien pluſtoſt *filleul*, que *fillol*. Et je m'aſſeure que ſi l'on propoſoit à qui que ce fuſt qui ne le ſceuſt pas, & qui euſt l'oreille bonne, de deuiner lequel des deux eſt de la Cour, ou de la ville, il n'heſiteroit point à dire, qu'indubitablement *filliol* doit eſtre de la ville, & *filleul*, de la Cour.

Eſtre auec *pour.*

PAr exemple, *ils eſtoient pour auoir encore pis*, dit vn de nos plus fameux Eſcriuains, c'eſt à dire, *ils couroient fortune d'auoir encore pis.* Il eſt certain que cette façon de parler eſt tres-Françoiſe, mais baſſe. On s'en ſert encore en vn autre ſens, qui n'eſt pas ſi vſité, ny ſi bon, comme *je ſuis pour ſouſtenir cette propoſition*, ainſi que l'a eſcrit vn de nos Autheurs modernes, c'eſt à dire, *j'oſe ſouſtenir*, ou *j'oſeray ſouſtenir cette propoſition.*

Verbe ſubſtantif mal placé.

LE verbe ſubſtantif *eſtre* ne ſe doit jamais mettre en aucun de ſes temps deuant le nom qui le regit. Par exemple, *& fut ſon auis d'autant mieux receu;* il faut dire, *& ſon auis fut d'autant mieux receu.* Il ne faut pas dire non plus, *eſtant les broüillarts ſi eſpais*, mais *les broüillarts eſtant ſi eſpais.* I'ay fait cette remarque à cauſe que l'vn de nos plus celebres Eſcriuains parle ordinairement ainſi, & il ne le faut pas imiter en cela; c'eſt eſcrire à la vieille mode.

Date.

BEaucoup de gens diſent, *le date d'vne lettre, voyons le date*, il faut dire *la date*; car il

eſt tousjours feminin, & les epithetes ordinaires de ce mot le font voir clairement ; car on dit *de fraiſche date, de nouuelle date, de vieille date*, & jamais *de frais date, de nouueau date, de vieux date*, qui ſeroient inſupportables. Il faut eſcrire *date*, auec vn ſeul *t*, venant du Latin, *datum*, ou *data*, *ſupple*, *epiſtola*, & pour le diſtinguer encore du fruit du palmier qu'on appelle *datte*, & qui eſt auſſi feminin.

Seureté, ſeurté.

QVoy qu'en parlant il ſemble que l'on ne fait jamais ce mot que de deux ſyllabes, ſi eſt-ce qu'il eſt tousjours de trois, & qu'il n'eſt pas meſme permis en vers de ne le faire que de deux. Tousjours *ſeureté*, & jamais *ſeurté*. Mais outre que la prononciation qui ne le fait paroiſtre que de deux ſyllabes, eſt capable de tromper, on le peut eſtre encore par l'analogie de pluſieurs autres noms, qui ne ſont que de deux, comme *clarté*, *cherté*, *fierté*, *&c.* Neantmoins *ſeureté*, n'eſt pas tout à fait ſans exemple ; car nous diſons *pureté*, & non pas *purté*.

Dont.

CEtte particule eſt tres-commode & de tres-grand vſage en noſtre langue.

C'eſt vn mot indeclinable, qui conuient à tout genre, & à tout nombre, & qui s'accommode auec toutes ſortes de choſes ſans exception, ce que ne fait pas *quoy*, comme vous verrez en ſon lieu. Il ſe met au lieu du genitif & de l'ablatif pour *duquel*, & *de laquelle*, ou *deſquels*, & *deſquelles*, comme *l'homme*, ou *la femme dont j'ay eſpouſé la fille, les hommes & les femmes dont je vous ay parlé*. On s'en ſert encore pour *dequoy*, comme *ce dont je vous ay parlé*. Mais il faut prendre garde de n'en pas abuſer, à cauſe qu'on en a ſouuent beſoin; I'appelle abuſer, en vſer trop frequemment; Car il n'eſt pas croyable comme ce mot tout monoſyllabe qu'il eſt, ne laiſſe pas de bleſſer la veuë, ou l'oüye, quand il eſt repeté trop ſouuent en vne meſme page.

Quelques-vns diſent encore *dont*, pour d'*où*, comme *le lieu dont je viens*, mais c'eſt tres mal parler; il faut dire *d'où je viens*, quoy que ce fuſt ſa vraye & ſa premiere ſignification; car *dont* vient de *vnde*. On dit neantmoins *la race*, ou *la maiſon dont il eſt ſorti*, mieux que *d'où il eſt ſorti*, qui toutefois eſt bon. En cet exemple *dont il eſt ſorti*, veut dire, *de laquelle il eſt ſorti*.

Il y en a qui font ſcrupule de ſe ſeruir de ce mot dans la ſituation où vous l'allez voir en cet exemple. *C'eſt vn homme dont l'ambition exceſſiue a ruiné la fortune*, quoy qu'icy il ſe rapporte

porte à *homme*, comme ſignifiant *duquel*, neantmoins il a encore vn autre rapport à ce qui ſuit auſſi bien qu'à ce qui precede, & ils diſent que ce n'eſt pas parler nettement, parce que *dont*, eſtant proche d'*ambition*, il ſemble qu'il s'y rapporte, & toutefois cela n'eſt pas, car il ſe rapporte à *fortune*, & qu'ainſi ne ſoit, rapportez le à *ambition*, vous trouuerez que le ſens ſera imparfait, & que *fortune*, demeurera vn mot indefini, ſans que l'on ait fait entendre de la fortune de qui l'on parle. Cependant la plus part de nos meilleurs Eſcriuains & en proſe & en vers n'en font nulle difficulté, tous leurs eſcrits en ſont pleins, je n'en donneray qu'vn exemple de M. de Malherbe,

Que peut la fortune publique
Te voüer d'aſſez magnifique,
Si miſe au rang des immortels,
Dont la vertu ſuit les exemples,
Tu n'as auec eux dans nos temples
Des images & des Autels?

Ce *dont*, ne ſe rapporte pas à *vertu*, qui eſt proche, mais à *exemples*. C'eſt pourquoy je l'ay appellé ſcrupule, & neantmoins j'ay trouué à propos de le propoſer icy, afin qu'on y prenne garde, & que chacun en vſe ſelon ſon jugement. Pour moy je voudrois autant qu'il ſe pourroit euiter cette equiuoque, ſans que pourtant je la vouluſſe condamner.

Ambitionner.

IL y a long-temps que l'on vſe de ce mot, mais ce n'eſt pas dans le bel vſage ; Ceux qui font profeſſion de parler & d'eſcrire purement, l'ont tousjours condamné, & quoy que l'on ait fait pour l'introduire, ç'a eſté auec ſi peu de ſuccez, qu'il y a peu d'apparence qu'il s'eſtabliſſe à l'auenir. On dit *affectionner*, *cautionner*, *proportionner*, & quelques autres ſemblables, mais ce n'eſt pas à dire que l'on puiſſe par analogie former des verbes de tous les noms terminez en *ion*, comme d'*affection*, on a fait *affectionner*, & de *caution*, *cautionner*, *&c.* Il y en a qui ſe diſent au participe paſſif, dont le verbe n'eſt point vſité que parmy ceux qui n'ont aucun ſoin de la pureté du langage. Par exemple on dit, *paſſionné*, qui eſt vn tres-bon mot, mais *paſſionner*, actif eſt tres-mauuais, comme quand on dit *paſsionner quelque choſe*, pour dire, *aimer ou deſirer quelque choſe auec paſſion.* En neutre paſſif *ſe paßionner*, eſt excellent. On dit auſſi *intentionné*, & jamais *intentionner*, comme *mentionné*, *conditionné*, & jamais *mentionner*, *conditionner*, ſi ce n'eſt au Palais. Mais pour *ambitionner*, il eſt ſi mauuais, que meſme il ne vaut rien au participe, & que ceux qui rejettent le verbe, rejettent auſſi *ambitionné.*

Fond, & fonds.

CE ſont deux choſes differentes, que l'on a accouſtumé de confondre, & que les Latins appellent diuerſement, car *fond* ſans *s*, ſe dit en Latin *hoc fundum*, & *fonds* auec vn *s*, *hic fondus*, *fond* ſans *s*, eſt la partie la plus baſſe de ce qui contient, ou qui peut contenir quelque choſe, comme *le fond du tonneau*, *le fond du verre*, *le fond de la mer*, *le fond d'vn puis*. Les Latins ſelon l'opinion de Valla ne diſent *fundum*, proprement que de la plus baſſe partie de ce qui contient ou qui peut contenir quelque choſe de liquide; mais en François *fond*, a vne plus grande eſtenduë, & ſe dit auſſi bien des autres choſes, qui ne ſont pas liquides; car nous diſons *le fond d'vne tour*, *le fond d'vn ſac*, *le fond d'vne poche*, *le fond d'vn chapeau*, *&c.* *Fonds* auec *s*, eſt proprement *la terre qui produit les fruits propres à la nourriture de l'homme ou des animaux*; mais cette ſignification s'eſtend figurement à *tout ce qui rapporte du profit*, & à beaucoup d'autre choſes encore, qu'il n'eſt pas à propos de dire icy: Il ſuffit d'auoir fait remarquer la difference des deux, afin que deſormais on ſçache quand il faut mettre l'*s*, ou quand il ne la faut pas mettre, par exemple il faut dire, *de fond en comble*, & non pas *de fonds en comble*, parce que *fond*, en cet endroit eſt la

plus baſſe partie de l'edifice oppoſée à *comble*, qui eſt la plus haute. On dit auſſi *au fond*, & *venir au fond*, & non pas *au fonds*, parce qu'on entend parler de la derniere partie que l'on atteint apres auoir penetré tout le reſte. Mais on dira, *il a vint mille liures de rente en fonds de terre*, auec vne *s*, & non pas *en fond de terre*, ſans *s*. Et de meſme dans le figure *il n'y a point de fonds, il faut faire vn fonds*, &c. il faut dire *fonds*, & non pas *fond*, parce que ce *fonds* là vient de *fundus*, & non pas de *fundum*, le François ayant conſerué l'*s*, au propre & au figuré du mot qui vient de *fundus*, & ne l'ayant pas receuë en celuy qui vient de *fundum*, comme il n'y en a point au Latin.

Tant & de ſi belles actions.

PAr exemple, *il a fait tant & de ſi belles actions*. Cette façon de parler a eſté fort vſitée autrefois par les meilleurs Eſcriuains, mais aujourd'huy elle a je ne ſçay quoy de vieux & de rude, & ceux qui eſcriuent bien purement ne s'en ſeruent plus. Ils ſe contentent de dire *il a fait tant de belles actions*, qui eſt incomparablement plus doux, & qui comprend & la quantité & la qualité des actions, auſſi bien que ſi l'on diſoit, *il a fait tant & de ſi belles actions*, car encore que l'on ne mette pas

ſi, auec *belles*, on ne laiſſe pas d'exprimer ſuffiſamment ce que l'on veut dire. Quelques-vns neantmoins croyent, que dans le genre ſublime cela fait tout vn autre effet, de dire *tant & de ſi belles actions*, que ſi l'on diſoit ſimplement *tant de belles actions*, mais pluſieurs ne ſont pas de cet auis, ſur tout en eſcriuant; car en parlant, c'eſt vne autre choſe, & je ſens bien que la prononciation luy peut donner quelque emphaſe.

Quoy que l'on die, quoy qu'ils dient.

AV ſingulier, *quoy que l'on die*, eſt fort en vſage, & en parlant, & en eſcriuant, bien que *quoy que l'on diſe*, ne ſoit pas mal dit, Mais *quoy qu'ils dient*, au pluriel ne ſemble pas ſi bon à pluſieurs que *quoy qu'ils diſent*, je voudrois vſer indifferemment de l'vn & de l'autre. Il y en a qui diſent *quoy que vous diez*, pour dire, *quoy que vous diſiez*, mais il eſt inſupportable.

Bailler, donner.

CE verbe *bailler*, a vieilli, & l'on ne s'en ſert plus en eſcriuant que fort rarement. On dit tousjours *donner*, au lieu *de bailler*, ſi ce n'eſt en certains endroits, comme quand on dit *bailler à ferme*, ou bien lors que l'on a

eſté contraint de ſe ſeruir ſouuent de *donner*, & que l'on eſt encore obligé de le repetet ; M. de Malherbe la preferé vne fois à *donner*.

Telle que noſtre ſiecle aujourd'huy vous regarde
Merueille incomparable en toute qualité,
Telle je me promets de vous bailler en garde
Aux faſtes eternels de la poſterité.

I'ay oüy dire à l'vn des plus beaux eſprits de ce temps vne aſſez plaiſante choſe, que ce qui luy a fait hair premierement ce mot de *bailler*, c'eſt vn de ſes amis, qui ayant heurté à vne porte d'vn logis, où il y auoit aſſemblée, demanda à celuy qui luy vint ouurir, *baille-t-on le bal ceans ?* Ie dis cecy pour faire voir le mauuais effet de ce mot employé au lieu de *donner*. Outre que je ſuis bien aiſe de fortifier cette Remarque du ſentiment d'vne perſonne qu'on peut nommer vn des Oracles de noſtre langue, auſſi bien que de la Grecque & de la Latine ; & chez qui les Muſes & les Graces, qui ne s'accordent pas tousjours, ſont parfaitement vnies.

Ce peu de mots ne ſont que pour, &c.

VOicy vn exemple d'vne conſtruction eſtrange, où le genitif regit le verbe ; On dira que *ce peu*, eſt vn terme collectif, qui par conſequent a le ſens du pluriel

& qu'ainſi il ne faut pas s'eſtonner s'il regit le pluriel ; mais nous auons remarqué ailleurs, qu'encore que le nominatif ſingulier ſoit vn mot collectif, neantmoins il ne regira pas le pluriel ſi le genitif n'eſt pluriel, comme *la plus part ſont, la plus part des hommes ſont, & la plus part du monde fait, vne infinité de gens ſont entrez, & vne infinité de monde eſt entré.* D'ordinaire apres *ce peu*, ſi le genitif eſt pluriel, il faut que le verbe ſoit pluriel auſſi, mais ſi le genitif eſt ſingulier, il faut que le verbe ſoit ſingulier auſſi, comme *ce peu de ſel ſuffira.* Quelquefois auec le genitif pluriel, on met le verbe au ſingulier, comme *ce peu d'exemples ſuffira*, mais cela ſe fait rarement, & il eſt bon de l'euiter.

Mon, ton, ſon.

PLuſieurs ne peuuent comprendre comment ces pronoms poſſeſſifs, qui ſont maſculins, ne laiſſent pas de ſe joindre auec les noms feminins, qui commencent par vne voyelle; car on dit *mon ame, mon, enuie, mon inclination, &c.* & ainſi des autres deux *ton*, & *ſon.* Quelques-vns croyent qu'ils ſont du genre commun, ſeruant touſjours au maſculin, & quelquefois au feminin, c'eſt à dire à tous les mots feminins qui commencent par vne voy-

elle, afin d'euiter la cacophonie que feroient deux voyelles, comme *ma ame, ma enuie, ma inclination, &c.* venant à se rencontrer. On dit pourtant, *m'amie*, & *n'amour*, en termes de caresses, mais ce n'est qu'en ces deux mots, que je sçache, & en certaines occasions qu'on parle ainsi; car on ne dira point *vne telle estoit fort m'amie*, mais *estoit fort mon amie*, ny *m'amour est constante*, pour dire *mon amour est constante*. D'autres soustiennent que ces pronoms sont tousjours masculins, mais qu'à cause de la cacophonie on ne laisse pas de les joindre auec les feminins, qui commencent par vne voyelle, tout de mesme, disent-ils, que les Espagnols se seruent de l'article masculin *el*, pour mettre deuant les feminins commençans par vne voyelle, disant *el alma*, & non pas *la alma*. De quelque façon qu'il se face, il suffit de sçauoir qu'il se fait ainsi, & il n'importe gueres, ou point du tout, que ce soit plustost d'vne maniere que de l'autre: Il faut ajouster ce mot pour l'*h* consone, quoy que nous en ayons parlé à plein fond dans la remarque de l'*h*, que comme lors qu'elle s'aspire, elle tient lieu d'vne veritable consone en tout & par tout sans exception, aussi deuant les noms feminins qui commencent par cette sorte d'*h*, il faut dire *ma*, & non pas *mon*, *ma haquenee*, *ma harangue*, & non pas *mon haquenée*, & *mon harangue*,

vangue, tout de meſme que l'on dit *ma femme*, & non pas *mon femme*, comme parlent les Eſtrangers, qui apprennent noſtre langue. Que ſi l'*h* eſt muette, alors on dit *mon*, comme on a accouſtumé de dire touſiours deuant les voyelles, cette *h* n'eſtant contée pour rien, *mon heure*, & non pas *ma heure*, *ſon hiſtoire*, & non pas *ſa hiſtoire*.

Mes obeiſſances.

VNe infinité de gens diſent & eſcriuent, *ie vous iray aſſeurer de mes obeiſſances*. Cette façon de parler n'eſt pas Françoiſe, elle vient de Gaſcogne, il faut dire *obeïſſance*, au ſingulier, & jamais au pluriel, *je vous iray aſſeurer de mon obeïſſance*; car ce mot au ſingulier ſignifie *& l'habitude, & tous les actes reïterez de l'obeïſſance*.

Le voyla qui vient.

C'Eſt ainſi qu'il faut dire, & non pas *le voyla qu'il vient*, car ce *qui* eſt relatif a *le*, qui eſt deuant. Mais parce que dans le maſculin, l'oreille ne diſcerne pas aiſément ſi l'on dit *le voyla qui vient*, ou *le voyla qu'il vient*, il faut donner vn exemple au feminin, qui ne permettra pas d'en douter. On dit donc auſſi *la*

voyla qui vient, & non pas *la voyla qu'elle vient*. Ce dernier n'eſt point François. On dit tout de meſme *le voyez-vous qui vient, la voyez-vous qui vient*, & non pas *qu'il vient*, ny *qu'elle vient*; mais il eſt à remarquer que pour *qui*, on ne dit jamais *lequel*, ny *laquelle*, en cet endroit, ny au ſingulier, ny au plutiel.

Comme ie ſuis.

ON a repris, comme pluſieurs ſçauent, cette façon de parler, *quand je ne ſerois pas voſtre ſeruiteur comme je ſuis*, diſant que ces dernieres paroles *comme je ſuis*, ſont inutiles, & qu'il ſuffit de dire *quand je ne ſerois pas voſtre ſeruiteur*. Mais outre que l'Vſage authoriſe cette façon de parler, & que cette repetition a bonne grace, comme les repetitions l'ont ſouuent en noſtre langue, il n'eſt pas vray que ces paroles là ſoient inutiles; car pour eſtre inutiles, il faudroit qu'on ne peuſt jamais dire *quand je ne ſerois pas voſtre ſeruiteur*, que neceſſairement, & tacitement on n'entendiſt les paroles ſuiuantes *comme je ſuis*. Or eſt-il que cela eſt faux, parce qu'apres ces paroles, *quand je ne ſerois pas voſtre ſeruiteur*, tant s'en faut qu'il faille neceſſairement ſous-entendre les autres, qu'au contraire on peut dire, *comme je ne le ſuis pas*. Par exemple, vn homme dit à vn autre, *je*

suis asseuré que vous n'estes point mon seruiteur, ou *mon amy*, & l'autre respond, & *quand je ne serois pas vostre seruiteur*, ou *vostre amy*, *comme en effet je ne le suis pas*, *me seroit-il imputé à crime?*

Vers où.

EXemple, *il se rendit à vn tel lieu, vers où l'armée s'auançoit.* Cette façon de parler, qui s'est introduite depuis peu, & qui commence à auoir cours, parce qu'elle est commode, n'est pas bonne; tant à cause de la transposition de ces deux mots, que pour la nature de la prepositiõ *vers*, qui ne regit jamais vn aduerbe, comme est *où*, mais tousjours vn nom, soit auec article, soit sans article, comme *vers Paris, vers l'Orient, vers la ville.* Nous auons pris ce *vers où*, des Italiens, qui disent *verso doue.*

Plaire.

CE verbe se met quelquefois auec *de*, & quelquefois sans *de*; & en certains lieux il est comme indifferent de le mettre ou de le laisser. Ie dis *comme indifferent*, parce qu'aux endroits où l'on a le choix de l'vn ou de l'autre, il semble qu'il est tousjours mieux de le laisser. Par exemple on dit fort bien *la faueur qu'il vous a pleu me faire, & qu'il vous a pleu de me*

faire, mais l'opinion la plus commune eſt que, *il vous a pleu me faire*, eſt beaucoup mieux dit. Ce ſeroit vne faute de ne mettre pas le *de*, aux phraſes ſuiuantes, *il me plaiſt de faire cela*, *il me plaiſt d'y aller*, *il ne luy plaiſt pas d'y aller*; car on ne dira jamais *il me plaiſt faire cela*, ny *il me plaiſt y aller*, ny *il ne luy plaiſt pas y aller*. Et cependant il faut dire par exemple, *afin qu'il luy plaiſe me faire l'honneur de m'aimer*, & non pas *afin qu'il luy plaiſe de me faire l'honneur de m'aimer*, non ſeulement à cauſe de la repetition de deux *de*, mais par la nature meſme du verbe, qui en cet endroit & en vne infinité d'autres ſemblables aime à ſe paſſer de cette particule; car nous diſons tout de meſme, *afin qu'il luy plaiſe me faire cette grace*, quoy qu'il n'y ayt pas lieu de repeter deux fois *de*, il eſt vray que pour l'ordinaire on eſt obligé de ſe ſeruir de la particule *de*, ſoit auec le nom, ou auec le verbe, comme *s'il luy plaiſoit m'honorer de ſes commandemens*, *s'il luy plaiſoit me faire l'honneur de me commander*, tellement que ſi l'on mettoit encore vn *de*, apres le verbe *plaire*, cela ſeroit bien rude, & c'eſt peut-eſtre la cauſe, pour laquelle le plus ſouuent on n'y met point le *de*, parce que ſon plus grand vſage eſt en ces ſortes de phraſes. Et de fait lors qu'il n'y a pas lieu de mettre vn autre *de*, je remarque qu'on le met apres *plaire*, comme *s'il vous plaiſt de m'oüir*, eſt fort bien dit, & je doute vn

peu que *s'il vous plaist m'ouir*, ſoit fort bon.

Quand à ce qui eſt des phraſes, *il me plaiſt de le faire, il me plaiſt d'y aller*, & autres de cette nature, où le *de* ne peut eſtre obmis, peut-eſtre que c'eſt pour la meſme raiſon, qui eſt qu'il n'y a point d'autre *de* qui ſuiue. Mais je crois qu'on le peut encore attribuer à vne autre cauſe, à ſçauoir à la difference qu'il faut faire entre *plaire*, quand il ſignifie vne volonté abſoluë, comme quand on dit, *il me plaiſt de le faire, il me plaiſoit d'y aller*, & *faire*, quand on s'en ſert en termes de ciuilité, de reſpect, & de courtoiſie, comme quand on dit, *s'il luy plaiſoit me faire l'honneur, il luy a pleu me faire vne grace*; Car quand il exprime vne volonté abſoluë, il faut touſiours mettre *de*, & quand on l'employe par honneur, ſouuent on ne le met pas. Il eſt vray auſſi que cette difference peut-eſtre ne procede que de ce qu'on ne repete point le *de*, apres l'vn, & qu'on le repete preſque touſiours apres l'autre.

Corriual, complaintes.

COrriual, qui ſignifie proprement, comme chacun ſçait, vn concurrent en amour, & figurément vn competiteur en toute ſorte de pourſuite, eſt deuenu vieux, & n'eſt plus gueres en vſage. On ne dit plus que *riual*,

qui auſſi eſt bien plus doux & plus court. Ainſi nos Poëtes juſques au temps de M. Bertaut incluſiuement, ont dit *complaintes*, pour *plaintes*, & ont intitulé leurs *plaintes*, *Complaintes*.

Il s'eſt bruſlé, & tous ceux qui eſtoient aupres de luy.

CEtte façon de parler, quoy que familiere à vn de nos meilleurs Eſcriuains, n'eſt pas bonne, parce que la conſtruction en eſt tres-mauuaiſe; Car il faudroit dire, *il s'eſt bruſlé & a bruſlé tous ceux qui eſtoient aupres de luy*, & il n'eſt pas queſtion d'affecter la brieueté, ny de craindre la repetition d'vn mot en de ſemblables occaſions. Rien n'en peut diſpenſer en celle-cy, & il eſt impoſſible que la conſtruction du verbe paſſif puiſſe compatir auec celle du verbe actif, ny le verbe auxiliaire *eſtre*, tenir la place de l'autre verbe auxiliaire *auoir*, tant leurs fonctions & leurs regimes ſont differens, ou pour mieux dire, oppoſez. Et neantmoins ceux qui eſcriuent ſelon l'exemple qui ſert de titre à cette remarque, pechent contre tout cela.

Demi-heure, demi-douzaine.

C'Eſt ainſi qu'il faut dire & eſcrire, & non pas *demie heure*, ny *demie douzaine*, mais

il faut bien dire *vne heure & demie, vne douzaine & demie, vne lieuë & demie, &c.*

Quelque riches qu'ils ſoient.

IL faut eſcrire ainſi, & non pas *quelques*, auec vne *s*, parce que *quelque*, eſt là aduerbe & non pas pronom, & ſignifie *encore que*, ou proprement le *quantumlibet* des Latins; neantmoins il faut remarquer qu'il n'eſt aduerbe qu'auec les adjectifs, comme en l'exemple propoſé, & non pas auec les ſubſtantifs; car on ne dira pas *quelque perfections qu'il ayt*, mais *quelques perfections*, parce que là *quelques*, n'eſt pas aduerbe, mais pronom, & ainſi il prend l'*s* au pluriel. Nous auons fait vne autre Remarque de *quelque* aduerbe auſſi en vne autre ſignification, qui eſt *enuiron.*

Valant, & vaillant.

NOus auons desja fait vne Remarque, pour aſſeurer qu'il faut dire par exemple, *il a cent mille eſcus vaillant*, & non pas *valant*, comme diſent pluſieurs, encore que l'on die *equiualent*, & non pas *equiuaillant.* Mais j'ajouſte icy, que l'on ne laiſſe pas de dire *valant*, en certain endroit, qui eſt quand on ne le met pas apres l'argent, mais deuant; comme *je luy ay*

donné vingt tableaux, valans cent pistoles la piece, & non pas *vaillans cent pistoles la piece*, en quoy il faut admirer la bizarrerie de l'Vsage

A moins de faire cela.

PLusieurs manquent en cette phrase, les vns disant *à moins de faire cela*, & les autres *à moins que faire cela*, car ny l'vn ny l'autre n'est bon, quoy que le premier soit moins mauuais, il faut dire *à moins que de faire cela.*

Loin, bien loin.

PAr exemple, *bien loin de m'auoir recompensé, il m'a fait mille maux*, est tres bien dit, mais il y en a plusieurs, qui au lieu de parler ainsi, disent *loin de m'auoir recompensé, &c.* sans mettre *bien*, deuant *loin*. C'est vne faute en prose, où il faut tousjours dire *bien loin*, & jamais *loin*, tout seul, mais en vers non seulement *loin*, tout seul se peut dire, mais il a bien meilleure grace que *bien loin*, qui seroit trop languissant & sentiroit trop la prose.

Iours Caniculaires.

ON demande s'il faut dire *les jours caniculiers*, ou *les jours caniculaires*, On dit l'vn

l'vn & l'autre, mais *Caniculaires*, eſt beaucoup meilleur, & tellement de la Cour, qu'on n'y peut ſouffrir *caniculiers*. Ceux qui croyent qu'il faut dire *caniculiers*, ſe fondent ſur l'analogie de pluſieurs mots François qui ont la meſme terminaiſon, comme *ſingulier*, *regulier*, *ſeculier*, *particulier*, *eſtolier*, *&c.* qui viennent d'vn mot Latin terminé en *aris*, *ſingularis*, *ſecularis* *&c.* comme *caniculier*, vient de *canicularis*, mais ils ne prennent pas garde, que ceux qui diſent *caniculaires*, alleguent auſſi l'analogie de pluſieurs autres mots venans du Latin terminez en *aris*, qui prennent neantmoins leur terminaiſon en *air*, comme *ſalutaris ſalutaire*, *militaris militaire*, *circularis circulaire*, *auricularis auriculaire*, *&c.* Mais quand le mot de *caniculier*, auroit toute l'analogie pour luy, *caniculaire*, ayant l'Vſage pour ſoy doit preualoir, parce que l'analogie n'a lieu que là où l'Vſage l'authoriſe, ou bien où il ne paroiſt pas.

Cangreine.

IL faut eſcrire *gangreine*, auec vn *g* au commencement, & non pas *Cangreine*, auec vn *c*, mais on prononce *cangreine*, auec vn *c*, & il eſt plus doux à cauſe qu'on euite la repetition des deux *g*. Nous auons beaucoup de mots en noſtre langue, où le vulgaire con-

fond ces deux lettres *c*, & *g*, par exemple il dit *ſegret*, pour *ſecret*, & *vacabond*, pour *vagabond*.

Exemple.

PLuſieurs à la Cour prononcent *exemple*, comme ſi l'on eſcriuoit *exemple*, auec vn *c*, apres l'*x*, mais il font vne faute; Car nous auons des mots, où apres l'*x*, la voyelle ſuit immediatement, comme en ceux cy *examiner*, *exent*, *exemple*, *exil*, *&c.* & d'autres où apres l'*x* on met vn *c*, comme à *excepter*, *exciter*, *&c.* Quand il y a vn *c*, il le faut prononcer, mais quand il n'y en a point comme à *exemple*, on ne le prononce jamais, & outre que la raiſon le veut ainſi, c'eſt l'vſage le plus general, y ayant incomparablement plus de gens qui diſent *exemple*, ſans *c*, que de ceux qui diſent *excemple*, auec vn *c*.

Horrible, effroyable.

CEs epithetes & quelques autres ſemblables s'appliquent ſouuent en noſtre langue aux choſes bonnes & excellentes, quoy qu'elles ne ſemblent conuenir qu'à celles qui ſont tres-mauuaiſes & tres-pernicieuſes. Par exemple on dit tous les jours, *Il a vne memoire effroyable, il fait vne deſpenſe horrible, il a vne hor-*

rible grandeur, quand on parlera d'vne choſe où *la grandeur* eſt loüange, comme d'vn palais, d'vn parc, d'vn jardin, d'vne Egliſe, &c. Et tant s'en faut que cette façon de parler ſoit mauuais, ny qu'il la faille condamner, qu'au contraire elle eſt elegante, & a Ciceron meſme pour garent, qui dit en vne de ſes lettres *ad Atticum*, en parlant de Ceſar, *Horribili vigilentia, celeritate, diligentia.* Il veut loüer Ceſar, & il dit que *ſa vigilance, ſa viſteſſe*, ou *ſa promptitude, ſa diligence eſt horrible.*

Souuenir.

LEs vns diſent, par exemple, *il faut faire cela pour eux, afin de les faire ſouuenir de, &c.* Et les autres diſent, *il faut faire cela pour eux, afin de leur faire ſouuenir de, &c.* Mais il y a cette difference entre ces deux façons de parler, que *leur faire ſouuenir*, eſt l'ancienne, qui n'eſt plus dans le bel vſage, & *les faire ſouuenir*, eſt la nouuelle aujourd'huy vſitée par tout ceux qui font profeſſion de bien parler & de bien eſcrire.

Mien, tien, ſien.

CEs trois pronoms ne ſe mettent plus dans le beau ſtile de la façon qu'on auoit accouſtumé d'en vſer, par exemple, on di-

ſoit autrefois; comme le diſent & l'eſcriuent encore aujourd'huy ceux qui n'ont pas ſoin de la pureté du langage, *vn mien frere*, *vne tienne ſœur*, *vn ſien amy*. Mais on ne s'en ſert plus ainſi, & ſi l'on demande comme il faut donc dire, on reſpond que s'il y a pluſieurs freres, il faut dire, *vn de mes freres*, & s'il n'y en a qu'vn, *mon frere*, de meſme *vne de tes ſœurs*, ou *ta ſœur*, *vn de tes amis*, ou *ton amy*.

Notamment.

CEt aduerbe n'eſt pas du bel vſage, il faut pluſtoſt dire *nommément*, les meilleurs ſont, *particulierement*, *principalement*, *ſur tout*, &c.

Pſeaumes Penitentiaux.

SElon la reigle il faudroit dire *Penitentiels*; car tous les noms dont les pluriels terminent en *aux*, ſe terminent en *al*, ou en *ail*, au ſingulier, comme *mal*, *maux*, *animal*, *animaux*, *brutal*, *brutaux*, *eſmail*, *eſmaux*, *ail*, *aux*. Or il eſt certain qu'on ne dit point *Penitential*, au ſingulier, mais *penitentiel*, & par conſequent il faudroit dire *penitentiels*, au pluriel, & non pas *penitentiaux*. Cependant l'Vſage veut que l'on die *penitentiaux*, *les Pſeaumes penitentiaux*, & non

pas les *pſeaumes penitentiels*. C'eſt vne exception à la Reigle; je penſe qu'elle eſt vnique. Il y a quelque plaiſir à deuiner, ou à rechercher d'où cela peut eſtre venu. C'eſt à mon auis de ce que l'on ne ſe ſert point de ce mot, qu'en le joignant auec *pſeaumes*, & tousjours au pluriel *pſeaumes penitentiaux*, car quand on veut parler d'vn ſeul pſeaume de ce genre là, on dit *vn des pſeaumes penitentiaux*, & non pas *vn pſeaume penitentiel*, & aſſeurément ſi l'on diſoit quelquefois *vn pſeaume penitentiel*, au ſingulier, on diroit auſſi au pluriel *les pſeaumes penitentiels*, mais parce qu'on ne le dit jamais qu'au pluriel, & qu'on l'a pris du Latin *pſalmi penitentiales*, on a traduit *penitentiales*, *penitentiaux* à cauſe que le Latin porte à cette terminaiſon *aux*, par le moyen de l'*a*, qui y conduit à l'exemple d'vne infinité d'autres, qui finiſſant en Latin par *ales*, ſe terminent en *aux*, en François, comme, *æquales egaux*, *animales animaux*. *riuales riuaux*. Ce n'eſt pas qu'il n'y ayt pluſieurs mots auſſi, qui venant du Latin terminez en *ales*, ſe traduiſent en *els*, en François, comme *mortales mortels*, *tales tels*, *&c.* mais il ſuffit qu'il y en ayt d'autres, qui ayant *ales* en Latin, ont *aux* en François. Mais il n'y en a point qui ayt *aux*, au pluriel qui n'ait *al*, ou *ail*, au ſingulier. Il eſt à remarquer, qu'on prononce *ſeaumes*, & non pas *pſeaumes*.

Oratoire, Episode.

Oratoire, est tousjours masculin. Et cela est si certain, qu'il ne seroit pas besoin d'en faire vne remarque, si certains Autheurs approuuez n'y auoient manqué, en quoy tous les autres les condamnent. Mais *Episode*, est masculin & feminin, quoy que plus souuent masculin.

Cy, joint aux substantifs.

TOut Paris dit, par exemple, *cet homme-cy*, *ce temps-cy*, *cette année-cy*, mais la plus grand' part de la Cour dit, *cet homme icy*, *ce temps icy*, *cette année icy*, & trouue l'autre insupportable, comme reciproquement les Parisiens ne peuuent souffrir *icy*, au lieu de *cy*. Ce qu'il y a à faire en cela, est ce me semble, de laisser le choix de l'vn ou de l'autre à celuy qui parle; bien que pour moy, je voudrois tousjours dire *cet homme icy*, & non pas *cet homme-cy*, & ainsi des autres; Mais pour escrire, si ce n'est dans le stile le plus bas, comme dans la Comedie, l'Epigramme burlesque, ou la satyre, je ne voudrois jamais me seruir ny de l'vn, ny de l'autre; Et ce n'est pas vne reigle que je face moy-mesme, je ne pretens pas auoir cette authorité, mais c'est vne remarque tirée

des eſcrits de tous nos meilleurs Autheurs, qui ont tousjours euité vne locution ſi baſſe & ſi populaire. En effet, *cet homme, ce temps, cette année*, ne diſent-ils pas toute la meſme choſe ſans y ajouſter ny *cy*, ny *icy*? Vne des plus eloquentes pieces de noſtre temps a eſté comme ſoüillée de cette tache, s'y rencontrant par trois fois *en ce royaume-cy*, au lieu de dire ſimplement, *en ce royaume*. Cette particule n'eſt bonne qu'aux pronoms *celuy*, & *cettuy* en tous leurs genres & en tous leurs nombres, comme *celuy-cy, celle-cy, ceux-cy, celles-cy, cettuy-cy, cette-cy*, qui ont les meſmes pluriels que *celuy-cy*, & *celle-cy*. *Cettuy-cy*, commence à n'eſtre plus gueres en vſage.

Ordres pour *vn Sacrement*.

ON demande s'il le faut faire maſculin ou feminin. On reſpond qu'il eſt l'vn & l'autre, non pas indifferemment, mais ſelon la ſituation où il eſt. Par exemple, M. Coeffeteau & tous les bons Autheur eſcriuent *les ſainctes Ordres*, & cependant tout le monde dit, & eſcrit *les Ordres ſacrez*, & non pas *ſacrées*. Cette bizarrerie n'eſt pas nouuelle en noſtre langue, car nous diſons tout de meſme, *ce ſont de fines gens*, & *ces gens-là ſont bien fins*, & non pas *bien fines*.

Eueſché, Duché, Comté.

Eveſché, eſtoit autrefois vn mot feminin, & Ronſard a dit,

& le do empeſché
Sur le peſant fardeau d'vne bonne Eueſché.

Mais aujourd'huy on le fait tousjours maſculin. Il en eſt de meſme d'*Archeueſché*, *vn bon Eueſché*, *vn grand Archeueſché*. Pour *Duché*, on le fait tantoſt maſculin, tantoſt feminin, mais il me ſemble beaucoup plus vſité au maſculin, & *Comté* de meſme, quoy que l'on die *la Franche-Comté*. Ceux du pays où elle eſt, ne ſçachant gueres bien noſtre langue, peuuent l'auoir nommée ainſi. Ce n'eſt pas que quelques-vns à la Cour & à Paris ne facent *Comté*, feminin, mais il eſt plus vſité au maſculin, comme j'ay dit.

Pres, aupres.

LA prepoſition *pres*, a deux regimes, le genitif & l'accuſatif, car on dit *pres du fleuue*, & *pres le Palais royal*, mais celuy du genitif eſt beaucoup meilleur, & plus en vſage. Neantmoins il y en a qui croyent, que *pres du Palais royal*, non ſeulement ne ſeroit pas ſi bien dit, mais ſeroit mal dit. Ie ne ſuis point de cette opinion, auſſi n'eſt-ce pas la plus commune.

nẽ. Il eſt bien vray, qu'enſeignant vn logis a Paris, il eſt aſſez ordinaire d'oüir dire *pres la porte S. Germain*, *pres la porte S. Iaques*, & c'eſt peut-eſtre pour abreger ce qui ſeroit plus long en diſant *pres de la porte ſainct Iaques*. Au moins il eſt tres-certain qu'*auec les perſonnes*, on le met tousjours au genitif, & que l'on ne dit jamais que *pres de moy*, *pres de luy*, *pres de cette Dame*: mais *aupres*, y ſeroit encore meilleur & quoy qu'il s'employe fort bien aux choſes, comme *il loge aupres de l'Egliſe*, ſi eſt-ce qu'à mon auis il conuient beaucoup mieux aux perſonnes, & l'on dira, *il a des gens aupres de luy, qui ne valent rien*, & l'on ne diroit pas, *il a des gens pres de luy*.

Expedition.

IE ſçay bien que depuis quelques années nos meilleurs Autheurs non ſeulement ne font point de difficulté d'vſer de ce mot pour dire *vn voyage de guerre en pays eſloigné*, comme *l'expedition d'Alexandre*, ou *de Ceſar*, mais le preferent meſme à toute autre expreſſion qui puiſſe ſignifier cela. Tant d'excellens hommes l'employent dans leurs plus belles pieces d'eloquence, que je ne ſuis pas ſi temeraire que de le condamner; Mais auec le reſpect qui leur eſt deu, je diray qu'aux ouurages qui

doiuent voir la Cour, & paſſer par les mains des Dames, je ne le voudrois pas mettre, parce que ny elles, ny les Courtiſans qui n'auront point eſtudié, n'auront garde de l'entendre, ny de prendre jamais *expedition*, qu'au ſens ordinaire, & auquel tout le monde a accouſtumé de s'en ſeruir. Ie n'ay pas remarqué que M. Coeffeteau l'ayt mis en aucun de ſes eſcrits, mais j'ay bien pris garde, que les Dames d'excellent eſprit liſant vn liure, où ce mot eſtoit employé au ſens dont nous parlons, s'eſtoient arreſtées tout court au milieu d'vn des plus beaux endroits du liure, perdant ou du moins interrompant par l'obſcurité d'vn ſeul mot le plaiſir qu'elles prenoient en cette lecture. Si je m'en ſeruois, j'y voudrois touſjours ajouſter *militaire*, & dire *vne expedition militaire*, *des expeditions militaires*; car cette epithete l'explique en quelque façon, quoy que la plus part des Dames entendent auſſi peu *militaire*, qu'*expedition*.

Preuit, preueut.

ON demande s'il faut dire, *il preuit*, ou *il preueut*. Il faut dire, *preuit*, quoy qu'il y en ayt quelques-vns qui diſent *preueut*. La raiſon de douter eſt, que *pourvoir*, eſt vn compoſé de *voir*, & neantmoins on dit, *il pour-*

ueut, & non pas *il pourruit*. Outre qu'il y a des verbes ſimples qui ſe conjuguent d'vne façon, & leurs compoſez ſe conjuguent d'vne autre, par exemple on conjugue *nous diſons, vous dites, &c.* & au compoſé l'on dit *nous meſdiſons, vous meſdiſez*, & non pas *vous meſdites*, & de meſme *nous prediſons, vous prediſez*, & non pas *vous predites*. Ainſi nous diſons au ſimple, *quoy qu'il die*, & nous ne dirons pas au compoſé, *quoy qu'il meſdie*, ny *quoy qu'il predie*, mais *quoy qu'il meſdiſe*, & *quoy qu'il prediſe*, Ainſi au participe ſimple on dit *decidé*, & au compoſé on dit *indecis*, & non pas *indecidé*. Il y en a encore d'autres, qui ne ſe preſentent pas touſjours à la plume. Ainſi encore pour la prononciation on dit *reſpondre*, ſans prononcer l's, & au compoſé on dit, *correſpondre*, en prononçant l's.

Aller au deuant.

VOicy comme il ſe faut ſeruir de cette phraſe, par exemple il faut dire, *il eſt allé au deuant de luy, il faut aller au deuant de luy*, & non pas *il luy eſt allé au deuant, il luy faut aller au deuant*, comme parlent les Gaſcons, & meſme quelques Pariſiens, qui ont corrompu leur langage naturel par la contagion des Prouinciaux.

Si, *particule conditionnelle.*

L'*l* de cette particule quand elle eſt conditionelle, & non autrement, ne ſe mange point deuant aucune des cinq voyelles, ſi ce n'eſt deuant *i*, encore n'eſt-ce qu'en ces deux mots, *il*, & *ils*, par exemple on dit, *ſi apres cela*, & non pas *ſ'apres cela*; *ſi entre-nous*, & non pas *ſ'entre-nous*; *ſi implorant*, & non pas *ſ'implorant*; *ſi on le dit*, & non pas *ſ'on le dit*; & en fin *ſi vn homme*; & non pas *ſ'vn homme*; mais deuant *il*, & *ils*, cet *i*, ſe mange, & l'on dit *ſ'il faut*, *ſ'il vient*, *ſ'ils viennent*, & non pas *ſi il faut*, *ſi il vient*, *ſi ils viennent*, comme eſcriuent quelques vns, meſme de ceux qui ont la reputation de bien eſcrire; Et c'eſt ce qui a donné lieu à cette Remarque, dont je ne me ſerois pas auiſé, comme la croyant ſuperfluë, ſi je n'euſſe trouué cette faute continuelle en leurs eſcrits, qui eſtant dignes d'eſtre imitez en tout le reſte, pourroient ſurprendre en cela leurs imitateurs.

Pact, pacte, paction.

Pact, ne vaut rien du tout, *pacte*, eſt bon. On dit *vn pacte tacite*, & que *les ſorciers font vn pact auec le diable*, mais *paction*, eſt le meilleur, & le plus vſité, *faire vne paction*. Il y a de certaines Prouinces en France, où l'on dit

pache, pour *paction*, mais ce mot eſt barbare.

Ebene, yuoire.

CEs deux mots ſont feminins, il faut dire par exemple, *voyla de l'ebene bien noire, & de l'yuoire bien blanche.* Toute la Cour parle ainſi. Ceux qui trauaillent en ebene, font ce mot des deux genres, mais il s'en faut tenir à la Cour. Pour ceux qui trauaillent en yuoire, ils le font tousjours feminin.

Courroucé.

CE mot dans le propre eſt vieux, & n'eſt plus gueres en vſage, car on dira rarement, *il eſt courroucé contre moy*, pour dire, *il eſt en colere contre moy*; mais dans le figuré il eſt fort bon, comme quand on dit que *la mer eſt courroucée*, pour dire, qu'elle eſt fort agitée, & qu'il y a vne grande tourmente. Il y a ainſi pluſieurs autres mots, qu'on rejette dans le propre, & qu'on reçoit dans le figuré, mais ils ne ſe preſentent pas maintenant à ma memoire.

Vers, enuers.

CEs deux prepoſitions ne veulent pas eſtre confonduës; *vers*, ſignifie le *ver-*

ſus, des Latins, comme *vers l'Orient, vers l'Occident*; & *enuers*, ſignifie l'*erga*, comme *la pieté enuers Dieu, enuers ſon pere, enuers ſa mere*, &c. *Vers* eſt, pour *le lieu*, & *enuers*, pour *la perſonne*, Ce ſeroit mal parler, de dire *la pieté des enfans vers le pere*, comme eſcrit tousjours vn grand homme. Que ſi l'on dit, *il s'eſt tourné vers moy*, & que de là on veille inferer, que *vers*, ſe dit auſſi bien pour *la perſonne*, que pour *le lieu*, on reſpond qu'en cet exemple *vers*, ne laiſſe pas de regarder *le lieu*, pluſtoſt que *la perſonne*, comme le mot de *tourner*, le fait aſſez voir.

Vlcere.

CE mot eſt feminin, *vn vlcere amoureux*, dit vn grand perſonnage, en traduiſant *vulnus alit venis*. On dit *vn vlcere malin*, & non pas *maligne*, neantmoins à la Cour pluſieurs le font feminin.

Vne partie du pain mangé.

ON demande s'il faut dire, par exemple *ie n'ay fait que ſortir de la chambre, j'ay trouué vne partie du pain mangé*, ou *j'ay trouué vne partie du pain mangée*. Cette queſtion ayant eſté agitée en fort bonne compagnie, & de perſonnes tres-ſçauantes en la langue, tous

ſont demeurez d'accord que ſelon la Grammaire ordinaire, il faut dire *vne partie du pain mangée*, & non pas *mangé*; mais la plus-part ont ſouſtenu que l'Vſage diſoit *vne partie du pain mangé*, & non pas *mangée*, & que l'Vſage le voulant ainſi, il n'eſtoit plus queſtion de Grammaire ny de Reigle. Meſme on a ajouſté ce que je penſe auoir remarqué en diuers endroits, qu'il n'y a point de locution, qui ayt ſi bonne grace en toutes ſortes de langues, que celle que l'Vſage a eſtablie contre la Reigle, & qui a comme ſecoué le joug de la Grammaire: En effet les Poëtes Grecs & Latins en ont fait de belles figures, dont ils ornent leurs eſcrits, comme eſt la ſynecdoche (qu'ils appellent) & pluſieurs autres ſemblables, ſur quoy ce mot de Quintilien eſt excellent, *aliud eſt Latinè, aliud Grammaticè loqui.* Mais pour reuenir à noſtre exemple, on dit tout de meſme, *il a vn partie du bras caſſé, il a vne partie de l'os rompu, il a vne partie du bras emporté*, & non pas *caſſée, rompuë*, ny *emporttée*. On pourroit en rendre quelque raiſon, mais il ſeroit ſuperflu, puis qu'il eſt conſtant que l'Vſage fait parler ainſi, & qu'il fait pluſieurs choſes ſans raiſon, & meſme contre la raiſon, auſquelles neantmoins il faut obeir en matiere de langage.

De la façon que j'ay dit.

C'Eſt ainſi qu'il faut dire, & non pas *de la façon que j'ay dite*, quoy que ſelon la Reigle il le faudroit faire feminin. Il y en a toutefois qui croyent, que l'vn & l'autre eſt bon, mais i'apprens qu'ils ſe trompent. En cet exemple, ces paroles *de la façon que*, ſont comme *aduerbiales*, & ont le meſme ſens que ſi l'on diſoit *comme j'ay dit*. Il s'en rencontre quelquefois d'autres de cette nature, dont je ne me ſouuiens pas maintenant, où il en faut vſer de meſme.

Il ſe vient iuſtifier, il vient ſe iuſtifier.

CEtte remarque eſt de grande eſtenduë, car à tous propos il s'offre occaſion de dire l'vn ou l'autre en d'autres exemples, que celuy que je viens de propoſer, comme *je ne le veux pas faire*, ou *ie ne veux pas le faire*, *ils me vont blaſmer*, ou *ils vont me blaſmer*, & ainſi d'vne infinité d'autres, où l'on employe les pronoms perſonnels. Il s'agit donc de ſçauoir ſi tous deux ſont bons, & cela eſtant, lequel eſt le meilleur. On reſpond que tous deux ſont bons, mais que ſi celuy-là doit eſtre appellé le meilleur, qui eſt le plus en vſage, *ie ne le veux*

pas

pas faire, ſera meilleur que *je ne veut pas le faire*, parce qu'il eſt incomparablement plus vſité. M. Coeffeteau obſeruoit ordinairement le contraire, & mettoit le pronom aupres de l'infinitif, parce que faiſant profeſſion d'vne grande netteté de ſtile, il trouuoit que la conſtruction en eſtoit plus nette & plus reguliere; Mais il y a plus de grace, ce me ſemble, en cette tranſpoſition, puis que l'Vſage l'authoriſe, ſuiuant ce qui a eſté dit en la Remarque, qui a pour titre, *Vne partie du pain mangé*. Vne des principales beautez du Grec & du Latin conſiſte en ces tranſpoſitions, & comme elles ſont fort rares en noſtre langue, ſur tout en proſe, elles en ſont plus agreables.

Vieil, vieux.

TOus deux ſont bons, mais non pas indifferemment; car *vieil* ne ſe doit jamais mettre à la fin des mots, ny deuant les ſubſtantifs, qui commencent par vne conſone, comme on ne dira pas *c'eſt vn homme vieil*, *c'eſt vn habit vieil*, quoy qu'à Paris pluſieurs dient *du vin viei*, mais mal. On ne dira pas non plus, *c'eſt vn vieil garçon*, *c'eſt vn vieil manteau*, mais *vn homme vieux*, *vn habit vieux*, *du vin vieux*, *vn vieux garçon*, *vn vieux man-*

teau. Le ſeul vſage dont de *vieil*, eſt deuant les ſubſtantifs, qui commencent par vne voyelle, comme *vn vieil homme, vn vieil amy, vn vieil habit, &c.* Ce n'eſt pas que l'on ne die auſſi *vn vieux homme, vn vieux amy, vn vieux habit*, mais *vieil*, y eſt beaucoup meilleur.

Cymbales, tymbales hemiſtiches.

CEs deux premiers mots ſont tousjours feminins, *des cymbales ſonantes. Hemiſtiche*, qui ſignifie vn demi-vers, eſt tousjours maſculin, *vn hemiſtiche.*

Deux ou pluſieurs pluriels ſuiuis d'vn ſingulier auec la conjonction ET *deuant le verbe, comment ils regiſſent le verbe?*

L'Exemple le va faire entendre, *Non ſeulement tous ſes honneurs & toutes ſes richeſſes, mais toute ſa vertu s'eſuanoüirent.* Quelques vns ont ſouſtenu que c'eſtoit bien dit, à cauſe des pluriels & de pluſieurs choſes qui precedent le verbe, car quand il n'y auroit que des ſinguliers, eſtant de diuerſe nature & joints par la conjonction *et*, ils regiroient tousjours le pluriel, donc à plus forte raiſon y ayant des pluriels. Neantmoins la

plus-part ne ſont pas de cet auis, & tiennent qu'aſſeurément il faut dire, *non ſeulement tous ſes honneurs, & toutes ſes richeſſes, mais toute ſa vertu s'eſuanoüit*, non pas à cauſe de *vertu*, qui eſt au ſingulier, & le plus proche du verbe *s'eſuanoüit*; car il n'y a point de doute qu'il faudroit dire *ſes honneurs, ſes richeſſes, & ſa vertu s'eſuanoüirent*, & non pas *s'eſuanoüit*, quoy que *vertu*, en cet exemple ſoit au ſingulier, & proche du verbe, comme en l'autre; Mais cela procede, ſi je ne me trompe, de deux raiſons, l'vne que l'adjectif *tout*, comme c'eſt vn mot collectif, & qui réduit les choſes à l'vnité, quand il eſt immediatement deuant le verbe au ſingulier, il demande neceſſairement le ſingulier du verbe qui le ſuit, nonobſtant tous les pluriels qui le precedent, & pour le faire voir plus clairement, ſeruons nous du meſme exemple, & diſons *tous ſes honneurs, toutes ſes richeſſes, & toute ſa vertu s'eſuanoüirent*. Il eſt certain que preſque tous ceux, qui ſont ſçauans en noſtre langue, condamnent cette façon de parler, & ſouſtiennent qu'il faut dire *s'eſuanoüit*, quoy qu'ils ne doutent point qu'en l'autre exemple, il ne faille dire *ſes honneurs, ſes richeſſes, & ſa vertu s'eſuanoüirent*. Il n'y a donc que l'adjectif *tout*, qui cauſe cette difference. La ſeconde raiſon meilleure encore que la premiere eſt, que la particule *mais*, qui eſt au premier

exemple, ſepare en quelque façon ce membre de celuy qui le precede, & rompant la premiere conſtruction des pluriels, en demande vne particuliere pour elle, qui eſt le ſingulier, ce *mais*, ſeruant comme d'vne barriere entre-deux, & d'vn obſtacle pour empeſcher la communication & l'influence des pluriels ſur le verbe. Quoy qu'il en ſoit, & à quelque cauſe qu'on l'attribue, l'vſage le fait ainſi dire preſque à tout le monde, & les femmes que j'ay conſultées là deſſus, à l'imitation de Ciceron, ſont toutes de cet auis & ne peuuent ſouffrir *non ſeulement toutes ſes richeſſes & tous ſes honneurs, mais toute ſa vertu s'eſuanoüirent.* Que ſi l'on demande ce que deuiendront ces pluriels, *tous ſes honneurs, & toutes ſes richeſſes*, ſans aucun verbe qu'ils regiſſent. Il faut reſpondre, que l'on y ſous-entend le meſme verbe au pluriel *s'eſuanoüirent*, lequel neantmoins on n'exprime pas, pour n'eſtre pas obligé de le repeter deux fois, quand on le met apres *toute ſa vertu*; car ſi l'on ne le mettoit point à la fin, on diroit fort bien, *non ſeulement tous ſes honneurs, & toutes ſes richeſſes s'eſuanoüirent, mais toute ſa vertu*, & alors apres *vertu*, il faudroit ſous-entendre *s'eſuanoüit*. Mais il eſt beaucoup plus elegant de le ſous-entendre en cet exemple apres les pluriels, qu'apres le ſingulier.

Trois ſubſtantifs, dont le premier eſt maſculin, & les autres deux, feminins, quel genre ils demandent.

PAr ce que le genre maſculin eſt le plus noble, il preuaut tout ſeul contre deux feminins, meſme quand ils ſont plus proches du regime. Par exemple M. de Malherbe a dit,

L'air, la mer, & la terre
N'entretiennent-ils pas
Vne ſecrette loy de ſe faire la guerre,
A qui de plus de mets fournira ſes repas?

Il ne dit point, *n'entretiennent-elles pas.* Et afin qu'on ne croye pas, que ce ſoit vne licence poëtique, voicy des exemples en proſe, *le trauail, la conduite, & la fortune peuuent-ils pas eleuer vn homme? Le trauail, la conduite, & la fortune joints enſemble*, & non pas *jointes.*

Verbes qui doiuent eſtre mis au ſubjonctif, & non à l'indicatif.

PAr exemple, *je ne crois pas que perſonne puiſſe dire que je l'aye trompé*, il faut ainſi parler, & non pas *que ie l'ay trompé*, en l'indicatif. La Reigle eſt, que quand il y a trois verbes dans vne periode continuë, ſi le premier eſt accompagné d'vne negatiue, les deux autres

qui ſuiuent, doiuent eſtre mis au ſubjonctif, comme ſont en cet exemple, *puiſſe*, & *je l'aye trompé*. Pour le premier, je ne vois perſonne, qui y manque, mais pour le ſecond, pluſieurs mettent l'indicatif pour le ſubjonctif, & diſent, *ie ne crois pas que perſonne puiſſe dire que je l'ay trompé*, au lieu de dire, *que je l'aye trompé*. C'eſt vne faute que fait d'ordinaire vn de nos meilleurs Eſcriuains, & ce qui m'a obligé de faire cette remarque, tant pour empeſcher qu'on ne l'imite en cela, que parce qu'il y a apparence, que puis qu'vn ſi excellent Autheur y manque, d'autres y manqueront auſſi.

Ennoyer.

ON demande s'il faut dire par exemple, *il ennoya ſon fils au deuant de luy pour l'aſſeurer*, &c. ou bien, *il ennoya ſon fils au deuant de luy l'aſſeurer*, ſans *pour*. On reſpond que l'vn & l'autre eſt bon, mais la queſtion ayant eſté propoſée à des gens capables de la reſoudre, les vns ont creu qu'il eſtoit plus naturel de mettre *pour*, & les autres, plus elegant de le ſupprimer.

Apres ſix mois de temps eſcoulez.

CEtte Remarque eſt preſque ſemblable à celle qui a pour titre, *Vne partie du pain*

mangé. La queſtion eſt s'il faut dire, *Apres ſix mois de temps eſcoulez*, ou *apres ſix mois de temps eſcoulé*. On tient que l'vn & l'autre eſt bon, mais que le premier eſt plus grammatical, & le ſecond plus elegant.

Accouſtumance.

CE mot commmence à vieillir ; Au lieu d'*accouſtumance*, on dit maintenant *couſtume*, quoy que ce ſoit vn mot equiuoque, & qu'*accouſtumance*, exprime bien mieux & vniquement ce qu'il ſignifie. Mais il n'y a point de raiſon contre l'Vſage.

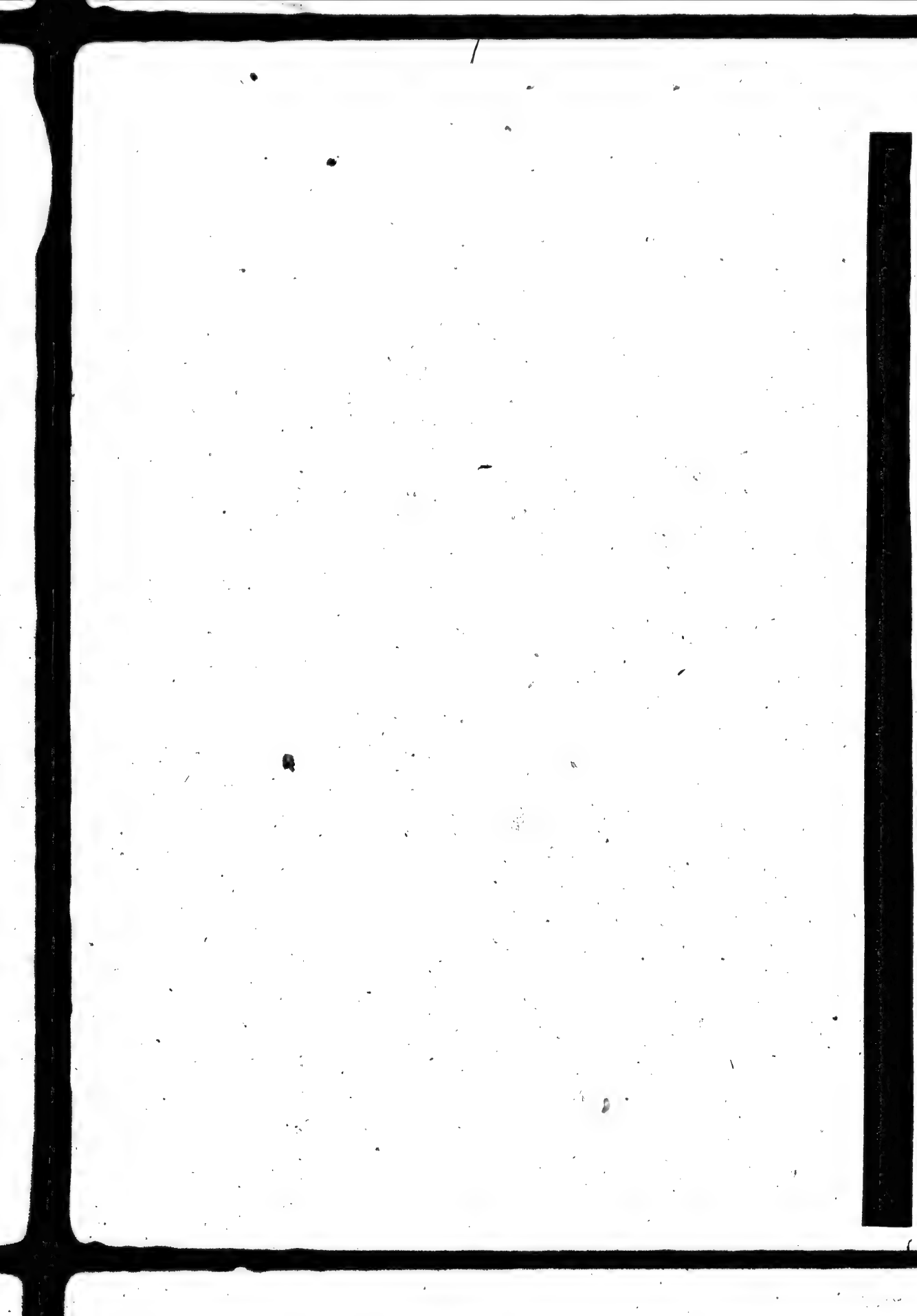
D'auenture.

Aventure eſt vn fort bon mot en diuers ſens, mais l'aduerbe qui en eſt compoſé, *d'auanture*, pour ſignifier *par hazard*, *de fortune*, n'eſt plus gueres en vſage parmy les excellens Eſcriuains. *Par auenture*, pour *peut-eſtre*, commence auſſi à deuenir vieux, quoy qu'il y ait encore de fort bons Autheurs qui s'en ſeruent dans des ouurages d'eloquence. Ie ne le voudrois pas faire, eſtant bien aſſeuré qu'il vieillit. On dit bien *vn mal d'auenture*, mais là il n'eſt pas aduerbe, il eſt nom.

Le peu d'affection qu'il m'a teſmoigné.

ON diſputoit s'il falloit dire *le peu d'affection qu'il m'a teſmoigné*, ou *le peu d'affection qu'il m'a teſmoignée*. Quelques vns eſtoient d'auis du ſecond, & de dire *teſmoignée*, au feminin, les rapportant à *affection*, mais la plus part le condamnerent tout à fait, ſouſtenant qu'il falloit dire *teſmoigné*, au maſculin qui ſe rapporte à *le peu*, & certainement il n'y en a gueres, à qui ie l'aye demandé depuis, qui n'ayent eſté de cette opinion. Il en eſt de meſme de tous les aduerbes de quantité *plus*, *moins*, *beaucoup*, *autant* &c. comme, *I'ay plus perdu de piſtoles en vn jour, que vous n'en auez gaigné en toute voſtre vie*, & non pas *gaignees*, parce que *gaigné*, ſe rapporte à *plus*, & non pas à *piſtoles*. Il en eſt de meſme des autres, que j'ay marquez. Ceux meſmes, qui croyent que *teſmoignée* ſoit bien dit, demeurent d'accord, que l'autre eſt bon auſſi; C'eſt pourquoy on ne peut manquer de dire *teſmoigné*, & ce ne ſeroit pas ſagement fait de riſquer vne choſe, quand on s'en peut aſſeurer. Il y a encore dans la prochaine Remarque vne raiſon conuaincante, par laquelle il faut dire *teſmoigné*, & non pas *teſmoignée*.

L'article



L'article indefini ne reçoit iamais apres ſoy le pronom relatif, ou, *le pronom relatif ne ſe rapporte iamais au nom qui n'a que l'article indefini.*

EXemple, *il a eſté bleſſé d'vn coup de fleche, qui eſtoit empoiſonnee.* Ce ſeroit mal parler, parce que *fleche*, n'eſt regi que d'vn article indefini qui eſt *de*, & à cauſe de cela, le pronom relatif *qui*, ne ſçauroit ſe rapporter à *fleche*. Mais s'il y auoit, *il a eſté bleſſé de la fleche, qui eſtoit empoiſonnée*, alors ce ſeroit fort bien dit, parce qu'en cet exemple *fleche*, à vn article defini, qui eſt *de la*, auquel le pronom *qui*, en tous les cas & en tous les nombres ſe rapporte parfaitement bien. A quoy il faut ajouſter que le pronom *vn* ou *ce*, *cette*, *ces*, & autres ſemblables auec l'article indefini, valent autant que l'article defini; comme *il a eſté bleſſé d'vne fleche qui eſtoit empoiſonnée*, ſe dit tout de meſme que *il a eſté bleſſé de la fleche qui*, *&c.* le pronom *vne*, equipollent l'article *la*. Donc ſuiuant cette reigle, qui ne ſouffre iamais d'exception, on ne peut pas dire *le peu d'affection qu'il m'a teſmoignée*, parce que *teſmoignée*, & *que*, qui eſt deuant *il*, ſe rapporteroient neceſſairement à *affection*, & *teſmoignée* ne s'y peut rapporter que par la liaiſon

& l'entremiſe du pronom, *que*, lequel ne ſe peut rapporter à *affection* à cauſe que ce nom en cet exemple n'a que l'article indefini, à ſçauoir *de*. Il faut donc de neceſſité qu'il ſe rapporte à ces mots *le peu*, où il y a vn nom accompagné d'vn article defini. La remarque ſuiuante fortifiera encore celle-cy.

Le pronom relatif ne ſe peut rapporter a vn nom qui n'a point d'articles.

COmme nous venons de dire, que le pronom relatif ne ſe rapporte iamais au nom, qui n'a qu'vn article indefini, de meſme nous ajouſtons, qu'à plus forte raiſon il ne ſe rapporte point au nom qui n'a point d'article. On peut exprimer cela d'vne façon, qui ſera peut eſtre plus clair, & dire ainſi. Tout nom qui n'a point d'article, ne peut auoir apres ſoy vn pronom relatif, qui ſe rapporte à ce nom là. L'exemple le fera encore mieux entendre, comme ſi l'on dit, *il a fait cela par auarice, qui eſt capable de tout*, c'eſt mal parler, parce qu'*auarice*, n'a point d'article, & ainſi ne ſe peut ayder du pronom relatif, ou pour mieux dire, le pronom relatif ne luy peut eſtre appliqué, ou rapporté en aucun des ſix cas, ny en aucun nombre. Il en eſt de meſme du mot *dont*, qui tient la place du pronom rela-

tif; car on ne dira point *il a fait cela par auarice, dont la ſoif ne ſe peut eſteindre.*

On pourroit objecter, que cette Reigle eſt veritable en tous les cas de la declinaiſon des noms, excepté au vocatif; car par exemple on dira fort bien par apoſtrophe, *Auarice qui cauſes tant de maux, hommes qui viuez en beſtes, &c.* Et il eſt vray que c'eſt en ce ſeul cas, où l'on trouuera vn nom ſans article, auec vn pronom qui ſe rapporte au nom; mais il y a double reſponſe, la premiere que cette exception n'empeſcheroit pas que la Reigle ne fuſt veritable en tout le reſte. La ſeconde, que meſme la Reigle ſubſiſte encore au vocatif, & n'y ſouffre point d'exception, parce que l'article du vocatif *o*, y eſt ſous-entendu, mais l'article n'eſt point ſous-entendu aux autres cas.

Que ſi l'on auoit la curioſité de demander pourquoy le nom, qui n'a point d'article, ou qui n'en a qu'vn indefini, ne peut auoir apres ſoy vn pronom relatif, on pourroit ſe deffaire de cette queſtion par la reſponſe commune, que l'Vſage le veut ainſi. Ce ne ſeroit pas mal reſpondu, mais quoy que l'Vſage face tout en matiere de langue, & qu'il face beaucoup de choſes ſans raiſon, & meſme contre la raiſon, comme nous ſommes obligez de dire ſouuent, ſi eſt-ce qu'il en fait beaucoup plus enco-

re auecque raiſon, & il me ſemble que celle-cy eſt du nombre, bien que la raiſon en ſoit aſſez cachée. Ie crois pour moy, que c'eſt à cauſe que le pronom relatif s'appellant ainſi pour la relation ou le rapport qu'il a à quelque choſe qui a eſté nommée, il faut que les deux, & le nom & le pronom ſoient de meſme nature, & ayent vne correſpondance reciproque, qui face que l'vn ſe puiſſe rapporter à l'autre. Or eſt-il que cela ne peut arriuer entre deux termes, dont l'vn eſt tousjours defini, qui eſt le pronom relatif, & l'autre indefini, qui eſt le nom ſans article, ou ſans vn article defini. Le pronom eſt comme vne choſe fixe & adherente, & le nom ſans article, ou auec vn article indefini, eſt comme vne choſe vague & en l'air, où rien ne ſe peut attacher. Ie ne ſçay ſi ie me ſeray fait entendre, ou quand on m'entendra, ſi l'on ſera ſatisfait de ce petit raiſonnement, & s'il ne ſera point trouué trop ſubſtil, & trop metaphyſique; mais l'exemple du grand Scaliger, qui a fait de ſi beaux raiſonnemens ſur la Grammaire Latine, m'a donné en la noſtre cette hardieſſe, que le Lecteur prendra s'il luy plaiſt en bonne part.

Au ſurplus.

IL n'eſt pas meilleur qu'*au demeurant*, dont il eſt parlé ailleurs, & encore ce dernier a cet

auantage ſur l'autre, qu'au moins, du temps du Cardinal du Perron & de M. Coeffeteau, il eſtoit fort bon, & ce n'eſt que depuis quinze ou ſeize ans, que l'on commence à le mettre au rang des termes barbares ; Au lieu qu'*au ſurplus* n'eſtoit point alors dans le bel vſage, & n'y eſt pas encore aujourd'huy, bien qu'vn de nos plus excellens Eſcriuains ne face pas difficulté de s'en ſeruir en ſes derniers ouurages, mais il n'eſt pas à imiter en cela, comme il l'eſt en tout le reſte. Cependant nous auons grand beſoin de ces ſortes de liaiſons pour commencer nos periodes, & *au reſte*, & *du reſte*, n'y peuuent pas tousjours fournir, il faut varier.

Amour.

IL eſt maſculin & feminin, mais non pas tousjours indifferemment ; Car quand il ſignifie *Cupidon*, il ne peut eſtre que maſculin, & quand on parle de l'Amour de Dieu, il eſt tousjours maſculin, & non ſeulement on dit, *l'amour diuin*, & jamais *l'amour diuine*, ny *la diuine amour*, ſoit que nous entendions de l'amour que Dieu nous porte, ou de l'amour que nous auons pour Dieu, mais on dit auſſi, *l'amour de Dieu doit eſtre graué dans nos cœurs*, & non pas *grauée*, & *l'amour que Dieu a teſmoigné aux hommes*, & non pas *teſmoignée*. C'eſt l'opinion com-

mune, neantmoins vn excellent homme croit que l'on peut dire *grauée*, & *teſmoignée*, au feminin. Hors de ces deux exceptions, il eſt indifferent de le faire maſculin, ou feminin; car on dit fort bien, *l'amour qu'vn Amant a pour ſa maiſtreſſe, ou vn auaricieux pour les biens du monde, eſt ſi ardente, & ſi violente*, ou *ſi ardent & ſi violent*, & *l'amour des peres & des meres enuers leurs enfans eſt ſi pleine de tendreſſe*, ou bien *ſi plein de tendreſſe*, & ainſi de tous les autres. Il eſt vray pourtant qu'ayant le choix libre, j'vſerois plus toſt du feminin que du maſculin, ſelon l'inclination de noſtre langue, qui ſe porte d'ordinaire au feminin plutoſt qu'à l'autre genre, & ſelon l'exemple de nos plus elegans Eſcriuains, qui ne s'en ſeruent gueres autrement. Certes du temps du Cardinal du Perron, & de M. Coeffeteau, c'euſt eſté vne faute de le faire maſculin, hors les deux exceptions que j'ay marquées.

La petite amour parle, & la grande eſt muette, dit M. Bertaut, mais depuis quelques années, pluſieurs de nos meilleurs Eſcriuains n'ont point fait de difficulté de le faire maſculin, & meſme à la Cour, on a introduit cet vſage; quoy que la plus-part, & particulierement les femmes le facent feminin.

De certains mots terminez en e feminin, & en es.

ON dit tousjours *Charles*, *Iaques*, *Iules*, & jamais *Charle*, *Iaque*, *Iule*; C'eſt pourquoy Iules Scaliger en l'vne de ſes Exercitations contre Cardan dit de bonne grace, *An tibi videtur pulchrum nomen Iulius? At Galli cùm illud prononciant, quaſi ego non vnus, ſed plures homines ſim, in pluralis flexus ſonum corrupere* Mais on le pourroit bien dire auec plus de raiſon de cet autre *Iules*, qui agiſſant par tout l'Vniuers pour la gloire de la France, paroiſt tout ſeul pluſieurs hommes. Quelques-vns attribuent cela à l'*s*, du mot Latin, mais ie ne puis eſtre de cet auis, à cauſe de la quantité des noms propres tirez du Latin, où il y a vne *s*, qui neantmoins en François n'en ont point; Mais on dit *Philippe*, & *Philippes*, *Flandres*, & *Flandre*, auec cette difference neantmoins, qui eſt aſſez bizarre, que l'on dit *en Flandres*, & non pas *en Flandre*, & qu'il faut dire *la Flandre*, & non pas *la Flandres*, comme l'a eſcrit nouuellement vne des meilleures plumes de France. On dit *juſqu'à*, *juſqu'aux*, & *juſques à*, & non pas *juſque*, ſans eliſion, & ſans *s*, mais on dit tousjours *auecque*, quand on le fait de trois ſyllabes, & jamais *auecques*, non pas

meſme enuers; Au lieu que l'on dit tousjours *doncques*, & jamais *doncque*, ſans *s*, quand on le fait de deux ſyllabes, nonobſtant le *dunque* des Italiens, d'où quelques-vns croyent que vient noſtre *doncques;* mais quand cela ſeroit, la conſequence eſt mauuaiſe.

Mille, milles.

CEs nombres *vint*, *cent*, *millier*, *million*, ont vn pluriel, & l'on dit *ſix vints*, *cinq cents*, *cinq milliers*, *cinq millions*; mais *mille*, n'a point de pluriel, ou pour mieux dire ne prend point de *s*, au pluriel, & l'on dit par exemple, *deux mille*, & non pas *deux milles*, *cinquante mille eſcus*, & non pas *cinquante milles eſcus*.

Mais quand *mille* ſignifie *vne eſtenduë de chemin, laquelle fait vne partie d'vne lieuë Françoiſe*, alors il faut mettre vne *s* au pluriel, & dire *deux milles*, *trois milles*, & non pas *deux mille*, *trois mille*, quoy qu'il ſoit vray que ce mot vienne du nombre *milli*, qui eſt la meſure de mille pas, dont cette eſtenduë de chemin qui fait vne partie d'vne lieuë, a pris ſa denomination.

Auoir à la rencontre.

IL eſt traitté ailleurs de cette phraſe *aller à la rencontre*. Celle-cy, *auoir à la rencontre*, pour dire

dire
reue
de d
Cet
que
Cou
l'au
poi
cett
fou
leur
cont
berm
beau

R
la fe
& l
mata
cipro
bien
uent
effec
qu'il
ne l
com
d'un

dire *rencontrer*, eſt encore pire. Par exemple, *en reuenant j'eus à la rencontre vn vieil hermite*, au lieu de dire, *en reuenant je rencontray vn vieil hermite*. Cette façon de parler eſt ſans doute de quelque Prouince de France, car elle eſt inoüie à la Cour, & meſme il ne me ſouuient point de l'auoir oüi dire dans la ville. Ie n'en aurois point fait de remarque, comme ne croyant pas cette phraſe fort vſitée, ſi je ne l'auois trouuée ſouuent dans les ouurages d'vn de nos meilleurs Eſcriuains. On diroit pluſtoſt *faire rencontre*, comme *en reuenant je fis rencontre d'vn vieil hermite*, mais *je rencontray vn vieil hermite*, eſt beaucoup meilleur.

Reciproque, mutuel.

Reciproque, ſe dit proprement de deux, & *mutuel* de pluſieurs, comme *le mary & la femme ſe doiuent aimer d'vne amour reciproque, & les Chreſtiens ſe doiuent aimer d'vne affection mutuelle*. Il y a encore cette difference que *reciproque*, ne ſe dit jamais de pluſieurs; car pour bien parler on ne dira pas, *les Chreſtiens ſe doiuent aimer d'vne affection reciproque*, mais *d'vne affection mutuelle*; Au lieu que *mutuel*, quoy qu'il ne ſe die proprement que de pluſieurs, ne laiſſe pas de ſe dire auſſi de deux ſeulement, comme *le mary & la femme ſe doiuent aimer d'vne amour mutuelle*. C'eſt fort bien dit, mais

d'vne amour reciproque, eſt beaucoup meilleur. On dit auſſi *don mutuel*, d'vne donation faite entre deux perſonnes.

AFIN, *auec deux conſtructions differentes en vne meſme periode.*

QVelques vns de ceux, qui ſont les plus ſçauans en noſtre langue, & en la pureté ou netteté du ſtile, tiennent que cette conjonction *afin*, ne doit jamais regir deux conſtructions differentes en vne meſme periode, par exemple ils ne veulent pas qu'on eſcriue, *afin de faire voir mon innocence à mes Iuges, & que l'impoſture ne triomphe pas de la verité*, parce qu'au premier membre, *afin* regit *de*, auec vn infinitif, & au ſecond membre il regit vn *que*, auec le ſubjonctif. Ils ne nient pas que l'vn & l'autre regime ne ſoit bon, & que la conjonction *afin* ne ſe ſerue de tous les deux en diſant *afin de faire*, & *afin que l'on face*, mais ils ne veulent pas qu'en vne meſme periode on les employe tous deux, mais qu'au ſecond membre on ſuiue le meſme regime, qu'on a pris au premier & que l'on dit par exemple *afin de faire voir mon innocence à mes Iuges, & d'empeſcher l'impoſture de triompher de la verité*, ou bien, *afin que l'on voye mon innocence, & que la verité triomphe de l'impoſture.*

Certainement c'eſt vn ſcrupule, pour ne pas dire vne erreur ; car outre que tout le monde parle ainſi, & qu'il eſt preſque tousjours vray de dire, qu'il faut eſcrire comme on parle, tous nos Autheurs les plus celebres en noſtre langue, ſoit anciens ou modernes, ou ceux d'entre-deux l'ont tousjours practiqué comme je dis, lors qu'ils ont eu beſoin de varier la conſtruction, & tant s'en faut que cette varieté ſoit vicieuſe, qu'elle fait grace ſans pouuoir bleſſer l'oreille, qui eſt toute accouſtumée à cet vſage. La Remarque ſuiuante ſeruira à confirmer d'auantage cette verité.

Si, *auec deux conſtructions differentes en vne meſme periode.*

LA conjonction *ſi*, peut receuoir vne meſme conſtruction aux deux membres d'vne meſme periode, comme on dira fort bien *ſi vous y retournez & ſi l'on s'en plaint à moy, vous verrez ce qui en ſera.* Mais la façon de parler la plus ordinaire & la plus naturelle eſt de dire *ſi vous y retournez, & que l'on s'en plaigne à moy, &c.* Et il eſt certain que pour vne fois que l'on repetera le *ſi*, on dira mille fois *& que*, au ſecond membre de la periode, par où l'on voit clairement, que cet-

te varieté n'eſt point vicieuſe, mais naturelle & de noſtre langue. Les Autheurs Grecs & Latins ſont pleins de ſemblables choſes, qui ſont du genie de leurs langues, & paſſent pour tres-elegantes.

Sur les armes, & ſous les armes.

PAr exemple on dit *l'armée demeura toute la nuit ſur les armes, & demeura toute la nuit ſous les armes.* Tous deux ſont bons, & egalement vſitez pour dire que *l'armée fut toute la nuit en armes*; car c'eſt ainſi que l'on parloit autrefois; On ne laiſſe pas de le dire encore, & il n'y a pas long-temps, qu'on a introduit ces nouueaux termes auec vne infinité d'autres, que la practique & l'exercice des armes a mis en vſage depuis ces dernieres guerres. Il y a de nos meilleurs Eſcriuains qui affectent de ne le dire iamais que d'vne façon, les vns eſcriuant touſiours *ſur les armes*, & les autres *ſous les armes*, mais puis que tous deux ſont receus, il faut vſer tantoſt de l'vn & tantoſt de l'autre, afin qu'il ne ſemble pas que l'on condamne celuy dont on ne ſe ſert iamais, en quoy l'on auroit tort, & pour conſeruer d'ailleurs tout ce qui contribuë à la richeſſe de noſtre langue; comme eſt de pouuoir dire vne meſme choſe

de deux façons, pluſtoſt que d'vne ſeule.

Certaines conſtructions, & façons de parler irregulieres.

VN de nos meilleurs Autheurs, & de la premiere claſſe a eſcrit, que quelqu'vn auoit fait rompre vn pont *pour s'empeſcher d'eſtre ſuiui*. Si l'on veut examiner cette expreſſion, ſans doute on la trouuera bien eſtrange, car ou il faut que celuy qui a fait rompre le pont *empeſche ſes ennemis de le ſuiure*, ou *qu'il s'empeſche par ce moyen de tomber entre leurs mains*; Mais de dire *pour s'empeſcher d'eſtre ſuiuy*, il y a ie ne ſçay quoy dans cette façon de parler à la prendre au pied de la lettre, que ie ne puis concetuoir, & qui ſemble à pluſieurs auſſi bien qu'à moy, n'eſtre guere conforme à la raiſon; car c'eſt les autres qu'il empeſche de le ſuiure, & il ne s'empeſche pas ſoy-meſme. Cependant l'expreſſion non ſeulement en eſt bonne, mais elegante ſelon le ſentiment de la plus-part de nos meilleurs Eſcriuains, que j'ay conſultez là deſſus.

En voicy encore vne autre du meſme Autheur, mais d'vn autre genre, qui choque pluſtoſt la Grammaire que le ſens, au lieu que la precedente choque pluſtoſt le ſens & la raiſon

que la Grammaire. Il dit que quelqu'vn s'eſtoit ſauué d'vne deroute *laiſſant ſa mere auec ſa femme & ſes enfans priſonniers.* Selon la conſtruction ordinaire, cette clauſe ne peut ſubſiſter; car tout ce qui eſt regi de la prepoſition *auec*, doit eſtre conté pour rien, comme s'il n'y eſtoit pas, & ainſi *priſonniers*, au pluriel & au maſculin ne peut conuenir à *mere*, qui eſt ſingulier & feminin. Il euſt fallu dire *laiſſant ſa mere, ſa femme, & ſes enfans priſonniers*, pour le dire regulierement; Car ſi l'on diſoit *laiſſant ſa mere priſonniere auec ſa femme & ſes enfans*, outre que cette expreſſion ſeroit languiſſante & de mauuaiſe grace, elle ſeroit de plus equiuoque, parce qu'il pouuoit laiſſer ſa mere priſonniere ſans que ſa femme n'y ſes enfans fuſſent priſonniers. Ayant donc dit *laiſſant ſa mere auec ſa femme & ſes enfans priſonniers*, il a failli ſans doute contre la conſtruction reguliere & grammaticale, mais c'eſt vne de ces fautes qui dans toutes les langues paſſent pluſtoſt pour vne vertu, que pour vn vice, comme ie l'ay remarqué ailleurs, & que l'on conte entre les ornemens & les graces du langage. Tant s'en faut donc que ceux qui en ſont juges capables, la condamnent, qu'au contraire ils la loüent, & la preferent de beaucoup à la reguliere qui ſeroit de dire *laiſſant ſa mere, ſa femme, & ſes enfans priſon-*

niers. Quand il s'en presentera d'autres de cette nature, ie les remarqueray, comme des choses rares & curieuses.

La conjonction ET *repetée deux fois aux deux membres d'vne mesme periode.*

PAr exemple, *je leur ay fait voir le pouuoir que vous m'auiez donné, & me suis acquitté de tous les chefs de ma commission, & leur ay fait connoistre la passion que vous auez de les seruir.* Ie dis que cette façon d'escrire peche contre le bon stile, & que l'on ne doit pas repeter deux fois la conjonction, *et*, au commencement des deux membres d'vne periode, comme l'on fait en cet exemple, si ce n'est qu'on ajouste au second *et*, quelque terme d'encherissement. Il faudroit donc mettre ainsi. *Ie leur ay fait voir le pouuoir que vous m'auiez donné, & me suis acquitté de tous les chefs de ma commission, & mesme leur ay fait connoistre la passion que vous auez de les seruir.* Tantost on peut mettre, *mesme*, comme icy, tantost *non seulement*, ou *tant s'en faut*, ou d'autres termes semblables, qui par cet encherissement apportent de la varieté à la periode, & couurent le defaut de cette double repetition. Mais il faut noter que cette Reigle n'a lieu qu'au commencement des deux membres d'vne mesme periode, & qui

ſont dans vn meſme regime, comme en l'exemple que nous auons donné, les deux *et*, ſont au commencement du ſecond & du troiſieſme membre d'vne meſme periode, & dans vn meſme regime, qui eſt *je*, par où la periode commence; Car ſi vous mettez vn ou pluſieurs *et*, hors de ces deux cas, ils ne ſeront point vicieux, par exemple on eſcrira fort bien, *je leur ay fait voir le pouuoir & l'authorité abſoluë que vous m'auez donnée, & me ſuis acquitté de tous les chefs & de toutes les circonſtances de ma commiſſion, & meſme leur ay fait connoiſtre la paſſion & les raiſons que vous auiez de les ſeruir.* Toutes ces repetitions de la conjonction *et*, de la façon que celles-cy ſont faites, ne ſont point mauuaiſes, parce qu'elles ſont hors des deux cas que j'ay marquez. Il eſt vray, qu'il n'y a rien qui gaſte tant la beauté du ſtile, & des periodes, que de mettre pluſieurs *et*, en tous leurs membres, comme il ſe voit en l'exemple que nous venons de donner. Au reſte, on peut fort bien commencer vne periode par la conjonction *et*, je dis meſme lors qu'il y a vn point, qui ferme la periode precedente. Ie n'en rapporteray point d'exemples, parce que tous nos bons Autheurs en ſont pleins. Nous auons ſi peu de liaiſons pour les periodes, qu'il ne faut pas encore nous oſter celle-cy.

Soubçon-

Soupçonneux, ſuſpect.

PLuſieurs diſent *ſoupçonneux*, pour *ſuſpect*, qui eſt vne choſe inſupportable, par exemple ils diront, *ce Iuge là eſt ſoupçonneux*, au lieu de dire, *ſuſpect*. *Soupçonneux*, eſt tousjours vn mot actif, & *ſuſpect*, eſt tousjours vn mot paſſif, *ſoupconneux*, eſt tousjours celuy qui ſoupçonne, ou qui eſt enclin à ſoupçonner, & *ſuſpect*, eſt tousjours celuy qui eſt ſoupçonné, ou qui le doit eſtre. Ce qui eſt cauſe à mon aduis de cette faute, c'eſt que l'on dit *ſoupçonné*, pour *ſuſpect*, & de *ſoupçonné*, on a paſſé aiſément à *ſoupçonneux*.

Fil de richar.

CE que l'on appelle ordinairement ainſi, eſt tres-mal nommé, & par vne corruption qui n'eſt venuë que de ce qu'on a ignoré l'origine de ce mot. Il faut dire, *fil d'archal*, & cet *archal*, prend ſa vraye ethymologie du mot Latin *auricalcum*; Ceux qui ont le genie de l'ethymologie des mots, n'ont garde de douter de celle-y, elle eſt trop euidente. C'eſt pourquoy il y faut vne *l*, à la fin. Quelques-vns eſcriuent *fidarchal*, en vn mot ſans garder les marques de ſon ethymologie. D'autres le font deriuer d'vn village nommé

Archat, d'où cette inuention eſt venuë; mais il ſe faut tenir à *aurichalcum*.

Seulement pour *meſmes*, ou *au contraire*.

C'Eſt vne faute aſſez familiere à beaucoup de gens, & de ceux meſme qui font profeſſion de bien parler & de bien eſcrire, de ſe ſeruir de l'aduerbe *ſeulement*, au lieu de *meſmes*. Par exemple, on demandera, *fait-il bien chaud*, & on reſpondra, *il fait bien froid ſeulement*, pour dire, que tant s'en faut qu'il face bien chaud, que meſme il fait froid. Voicy encore vn autre exemple. *Il ne m'en blaſme pas, il m'en loüe ſeulement*, pour dire, *tant s'en faut qu'il m'en blaſme, que meſme il m'en loüe*.

Faire ſigne, & donner le ſignal.

LEs ſignaux dont on a accouſtumé de ſe ſeruir à la guerre, ce ſont le feu, la fumée, le canon, les cloches, les eſtendarts, le linge blanc, & autres choſes ſemblables. Que ſi quand on ſe ſert de quelqu'vn de ſes ſignaux, on appelloit cela *faire ſigne*, ce ne ſeroit pas bien parler, il faut dire *donner le ſignal*, ou *donner vn ſignal*. *Faire ſigne*, eſt toute autre choſe, tant parce qu'il ne ſe fait que des mains, ou de la

teſte, ou du corps, qu'à cauſe qu'il ſe fait pour quelque ſujet, ou accident inopiné, & dont il n'a point eſté conuenu entre celuy à qui on fait le ſigne, & celuy qui le fait, au lieu que *les ſignaux* ſe font ordinairement de concert.

Proüeſſe.

CE mot eſt vieux, & n'entre plus dans le beau ſtile, qu'en raillerie, comme par exemple ſi je dis, *ſa vanité eſt inſupportable, il ne ceſſe de parler de ſes proüeſſes*, ou *je n'ayme point les gens qui ſe vantent touſjours de leurs proüeſſes.* Car alors, comme on meſpriſe la vanité & l'humeur de ces gens là, ce mot eſtant dit par meſpris & par raillerie ſe trouue employé de bonne grace en ce ſujet, tant s'en faut que celuy qui en vſera ainſi puiſſe eſtre repris. Mais ſi j'eſcriuois ſerieuſement, que *pluſieurs grands hommes ont celebré les proüeſſes d'Alexandre*, je me ſeruirois mal à propos de ce mot, qui n'eſtant plus en vſage, ne peut eſtre emploié que de la façon que je viens de dire.

Eſclauage, eſclauitude.

M. de Malherbe diſoit & eſcriuoit touſjours *eſclauitude*, & ne pouuoit ſouffrir *eſclauage*. Neantmoins *eſclauage*, eſt beau-

coup plus vſité que l'autre, & ſi i'auois beſoin de ce mot, ie le dirois pluſtoſt qu'*eſclauitude*. Vn homme tres-eloquent m'a dit qu'il ne feroit point de difficulté de ſe ſeruir d'*eſclauage*, dans les hautes figures ; Mais il faut euiter l'vn & l'autre, tant qu'il eſt poſſible, & ie ne ſuis pas ſeul de cet aduis.

Contre-pointe, courte-pointe.

ON demande lequel des deux il faut dire, *la contre-pointe*, ou *la courte-pointe d'vn lit*, qui eſt proprement vne couuerture piquée. Il eſt certain qu'au commencement on a dit *la contre-pointe*, à cauſe des points d'aiguille dont ces ſortes de couuertures ſont piquées deſſus & deſſous, ou dedans & dehors, comme qui diroit *point contre point*, ou *pointe contre pointe*. Mais depuis par corruption & par abus on a dit *courte-pointe*, contre toute ſorte de raiſon, & l'Vſage l'a ainſi eſtabli, & en eſt demeuré le maiſtre.

Auiſer.

Aviſer, pour *apperceuoir*, ou *deſcouurir*, ne peut pas eſtre abſolument rejetté, comme vn mot, qui en ce ſens là ne ſoit pas François ; mais il eſt bas & de la lie du peuple.

On n'oſeroit s'en ſeruir, dans le beau ſtile, quoy qu'vn de nos meilleurs Eſcriuains en vſe ſouuent. Pour le faire mieux entendre il en faut donner vn exemple, *j'auiſay vn homme ſur vne tour, ou ſur vn arbre*, pour dire *j'apperceus*, ou *je deſcouuris vn homme*, &c.

Pas, & point.

CEs particules oubliées aux endroits où il les faut mettre, ou miſes là où elles ne doiuent pas eſtre, rendent vne phraſe fort vicieuſe, par exemple ſi l'on dit *pour ne vous ennuyer, ie ne ſeray pas long*, comme parlent & eſcriuent preſque tous ceux de delà Loire, c'eſt tres-mal parler, il faut dire *pour ne vous point ennuyer*. Et ſi l'on dit *il fera plus qu'il ne promet pas*, ce n'eſt pas encore bien parler; car il faut oſter *pas*, & dire *il fera plus qu'il ne promet*. Or de ſçauoir abſolument, quand il faut le mettre, ou ne le mettre pas, il eſt aſſez difficile d'en faire vne reigle generale. Voicy ce que i'en ay remarqué.

On ne met iamais ny *pas*, ny *point* deuant les deux *ny*, par exemple on dit *il ne faut eſtre ny auare ny prodigue*, & non pas, *il ne faut pas eſtre*, ou *il ne faut point eſtre ny auare, ny prodigue*.

On ne les met iamais auſſi deuant le *que*,

qui s'exprime par *nisi* en Latin, & par *sinon que* en François. Exemples, *ie ne feray que ce qu'il luy plaira*, on voit bien que ce *que*, se resout par *nisi*, & par *sinon que*, comme si ie disois *ie ne feray sinon ce qu'il luy plaira ; je n'ay esté qu'vne fois à Rome, ie ne ioüe qu'auec des gens de bien, ie ne mange qu'vne fois le iour.* On voit qu'en tous ces exemples le *que*, vaut autant à dire que *sinon que*, & ie n'ay point encore remarqué qu'il y ayt d'exception à cette reigle, Mais cela se doit entendre, comme i'ay dit, deuant le *que*, qui signifie *sinon que*, parce que cela n'est pas vray deuant les autres *que*, qui signifient autre chose, comme par exemple on dira fort bien *je ne pense pas que vous le faciez, ie ne veux pas dire que vous ayez tort, ie ne blasme pas ce que j'ig*[illegible]

On ne [illegible] point encore deuant *jamais*, comme *il* [illegible] *mais si meschant qu'il a esté.*

Ny de [illegible] comme *je ne feray plus comme i'ay fait* [illegible] *pres plus* si vne negatiue suit, comme *il* [illegible] *plus riche que n'a esté celuy qui, &c.* Ie parle de *plus*, & non pas de *non plus*, qui n'est pas de mesme ; car on dit fort bien *je ne veux pas non plus, que vous alliez là.*

On ne les met point aussi deuant *aucun*, où *nul*, comme *il ne fait aucun mal, il ne fait nul mal*, ny deuant *rien*, comme *il ne peut rien faire, il ne veut rien faire.*

Les raiſons que l'on pourroit rendre de cela, car les Reigles ont quelquefois des raiſons, & quelquefois n'en ont point, ſeroient, ce me ſemble, que les deux *ny*, *jamais*, *rien*, *nul*, *aucun*, nient aſſez d'eux-meſmes ſans y ajouſter ny *pas*, ny *point*, & que le *que*, qui ſignifie *ſinon que* eſtant vn mot de reſtriction, on ne nie pas abſolument, & ainſi on ne ſe ſert ny de l'vn ny de l'autre de ces negatifs, ny deuant *plus* auſſi, parce que ce mot a encore plus de vertu que *pas*, ny que *point*, en ce qu'il n'exprime pas ſeulement qu'il ne fera pas vne choſe, mais qui ne fera pas ce qu'il a fait par le paſſé.

On ne le met pas encore deuant *ſans*, comme *ſans nuage*, & non pas *ſans point de nuage*, comme l'a eſcrit vn de nos plus celebres Eſcriuains par deux fois de ſuite dans la meilleure piece qu'il ayt jamais fait en proſe, en quoy il a eſté iuſtement repris de tout le monde. En cela il a ſuiuy l'ançienne façon de parler, qui eſt abolie il y a long temps; car on diſoit autrefois *ſans point de faute*, & l'on dit maintenant *ſans faute*.

On ne les met point encore, ny auant que l'on parle de quelque temps, ny apres qu'on en a parlé, comme *je ne le verray de dix jours. Il y a dix jours que je ne l'ay veu.* Et toutes les fois qu'il eſt fait mention du temps,

i'ay trouué cette Reigle ſans exception, ce qui procede, comme ie crois, de la meſme raiſon que i'ay alleguée à *ſinon que*, qui eſt que toutes les fois qu'il eſt queſtion de temps, il y a touſiours reſtriction de ce meſme temps-là, qui empeſche que l'on ne nie abſolument, ce qu'ont accouſtumé de faire le *pas*, & le *point*.

On les ſupprime d'ordinaire auec le verbe *pouuoir*, comme *il ne le peut faire*, *il ne pouuoit mieux faire*, *il ne peut marcher*. Ce n'eſt pas que l'on ne peuſt dire. *Il ne le peut pas faire*, *il ne pouuoit pas mieux faire*. *Il ne peut pas marcher*. Mais il eſt incomparablement meilleur &. plus elegant ſans *pas*.

On les ſupprime encore auec le verbe *ſçauoir*, quand il ſignifie *pouuoir*, comme *il ne ſçauroit faire tant de chemin en vn iour*, *il n'euſt ſçeu arriuer pluſtoſt*. On y pourroit mettre *pas*, mais l'autre eſt beaucoup meilleur.

Et auec le verbe *oſer*, comme *il n'oſeroit auoir fait cela*, *il n'oſeroit dire mot*. Rarement il ſe dit auec *pas*, ſur tout au participe, ou au gerondif, comme *n'oſant luy contredire en quoy que ce fuſt*, meſme quand il y a vn autre gerondif deuant auec *pas*, comme *ne voulant pas le fiatter*, *& n'oſant luy contredire*; car ſi l'on diſoit *& n'oſant pas luy contredire*, ce ne ſeroit pas ſi bien dit, il s'en faudroit beaucoup.

Au

Au reſte il eſt tres-difficile de donner des reigles pour ſçauoir quand il faut pluſtoſt dire *pas*, que *point*, il le faut apprendre de l'Vſage, & ſe ſouuenir que *point* nie bien plus fortement que *pas*.

Il y a encore cette difference entre *pas* & *point* que *point* ne ſe met iamais deuant les noms, qu'il ne ſoit ſuiuy de l'article indefiny *de*, comme *il n'a point d'argent, il n'a point d'honneur*. C'eſt vne faute ordinaire à ceux de delà Loire, de dire *il n'a point de l'argent*, auec l'article defiry, au lieu de dire *il n'a point d'argent*; comme ils diſent auſſi *j'ay d'argent*, pour dire *j'ay de l'argent*. Mais parmy ceux qui parlent le mieux, meſme à la Cour & à Paris, il y en a qui font vne autre faute toute contraire, & qui diſent *il n'y a point moyen* pour dire *il n'y a point de moyen*, ou *n'y a pas moyen*.

Il eſt à noter qu'auec les infinitifs, *pas* & *point*, ont beaucoup meilleure grace eſtant mis deuant qu'apres, par exemple *pour ne pas tomber dans les inconuenients*, ou *pour ne point tomber dans les inconuenients*, eſt bien plus elegant que de dire *pour ne tomber pas*, ou *pour ne tomber point dans les inconuenients*.

Berlan, brelandier.

ON a preſque touſjours eſcrit ce premier mot de cette façon, mais on l'a touſ-

jours prononcé, comme si l'on eust escrit *brelan*; Mais aujourd'huy plusieurs ne prononcent pas seulement *brelan*, ils l'escriuent aussi.

On a tousjours dit & escrit *brelandier*, & non pas *berlandier*, qui est encore vne raison de ceux qui soustiennent, qu'il faut tousjours dire & escrire *brelan*, & non pas *berlan*.

Regueliſſe, theriaque, triacleur.

REgueliſſe, est tousjours feminin. On dit *de la regueliſſe*, & non pas *du regueliſſe*. Mais *theriaque*, est des deux genres, & l'on dit *du theriaque*, & *de la theriaque*. Il faut dire *triacleur*, qui vend de la theriaque, ou qui passe pour vn Charlatan, & non pas *theriacleur*.

Ployer, plier.

AVjourd'huy l'on confond bien souuent les deux, qui neantmoins ont deux significations fort differentes; car tout le monde sçait que *plier*, veut dire *faire des plis*, ou *mettre par plis*, comme *plier du papier*, *plier du linge*; & *ployer*, signifie *ceder*, *obeïr*, *& en quelque façon succomber*, comme *ployer sous le faix*, *vne planche qui ploye à force d'estre chargée*. Et certainement qui appelleroit cela *plier*, & diroit *plier sous le faix*,

parleroit & eſcriroit fort mal, quoy que plusieurs facent cette faute, trompez à mon auis, par la prononciation de la Cour, qui prononce la diphthongue *oi*, ou *oy*, comme la diphthongue *ai*, pour vne plus grande douceur, & dit *player* pour *ployer*, & de *player*, on a aiſement paſſé à *plier*. Neantmoins cet abus n'eſt pas tellement eſtably qu'on puiſſe dire que c'eſt l'Vſage, auquel il faudroit ceder ſi la choſe en eſtoit venuë à ce point. Il n'y a qu'vne ſeule façon de parler où il ſemble que l'Vſage l'a emporté, qui eſt quand on dit en terme de guerre, par exemple, que *l'infanterie*, ou *la cauallerie a plié*; car c'eſt ainſi que preſque tout le monde parle & eſcrit aujourd'huy. La raiſon toutefois veut que l'on die *la cauallerie a ployé*, & non pas *plié*, parce que c'eſt vne façon de parler figurée, qui ſe rapporte à celle de *ployer ſous le faix, quand on a de la peine à ſouſtenir vne trop grande charge*. Mais hors de cette ſeule phraſe il faut touſjours dire *ployer*, dans la ſignification qu'il a. Ainſi il faut dire *il vaut mieux ployer que rompre*, & non pas *il vaut mieux plier*, *faire ployer vne eſpée*, & non pas *faire plier vne eſpée*, *ployer les genoux*, & non pas *plier les genoux*.

Veuue.

IL faut eſcrire *veüue*, ou *veufue*, & non pas *vefue*, comme on dit en pluſieurs Prouinces de France; car on dit au maſculin *veuf*, *vn homme veuf*, & non pas *vef*, & ainſi au feminin il faut dire *veufue*, ou *veuue*, qui rime auec *neuue* & *fleuue*, & non pas auec *trefue*. M. de Malherbe,

O combien lors aura de veuues
La gent qui porte le turban,
Que de ſang rougira les fleuues,
Qui lauent les pieds du Liban.

Vent de midy, vent du midy.

TOus deux ſont bons, tout de meſme que l'on dit *vent de Septentrion*, & *vent du Septentrion, du coſté de Septentrion*, & *du coſté du Septentrion, du coſté d'Orient*, & *du coſté de l'Orient.*

Vitupere, vituperer.

CE mot n'eſt gueres bon, quoy que M. Coeffeteau s'en ſoit ſeruy vne fois ou deux dans ſon hiſtoire Romaine, & que M. de Malherbe ayt dit,

Et ſi de vos diſcords l'infame vitupere.

Ie n'en voudrois vſer qu'en raillerie, & dans

le ſtile bas. *Vituperer*, ne vaut rien du tout.

Seraphin, remercîment, agrément, viol.

QVoy qu'ils n'ayent rien de commun entre eux, ie les mets enſemble, parce qu'il n'y a qu'vn mot à dire ſur chacun, & que par diuerſes rencontres, ils ſe preſentent à ma plume tous enſemble. *Seraphin*, ſe doit eſcrire en François auec vne *n*, bien qu'il y ayt vne *m* au Latin. *Remercîment*, ſe doit auſſi eſcrire & prononcer, *remercîment*, & non pas *remerciement* auec vn *e*, apres l'*i*. *Agrément*, de meſme, & non pas *agreement*. Ainſi dans les vers on dit *payray*, *louray*, & non pas *payeray*, ny *loüeray*, ce ſont des mots diſſylabes dans la poëſie. Et *Viol*, qui ſe dit dans la Cour & dans les armées pour *violement*, eſt tres-mauuais.

Tel pour *quel.*

IL y en a pluſieurs, qui diſent par exemple *Dieu eſt preſent en tous lieux, tels qu'ils ſoient*, c'eſt mal parler, il faut dire *quels qu'ils ſoient*, Quelques vns croyent qu'encore que *quels*, ſoit le meilleur, *tels*, neantmoins ne laiſſe pas d'eſtre bon, mais ils ſe trompent.

Certains regimes de verbes vſitez par quelques Autheurs celebres, qu'il ne faut pas imiter en cela

IL y a des Autheurs celebres qui font regir à de certains verbes, comme *ſe reconcilier, prier, s'acquitter, s'offenſer*, des cas qui ne leur conuiennent point, & il eſt bon d'en donner auis, afin que ceux qui les imiteront en vn infinité d'autres choſes excellentes, ne s'abuſent pas en celles-cy. Il y a apparence, que ces verbes autrefois ont eu ce regime, mais ils ne l'ont plus aujourd'huy, *ſe reconcilier à quelqu'vn, qu'il ne ſoit point en peine*, dit l'vn d'eux, *de ſe reconcilier à perſonne*, il faut dire *auec perſonne, prier aux Dieux*, autrefois on le diſoit, il faut dire maintenant *prier les Dieux, s'acquitter aux grands*, pour dire *s'acquitter enuers les grands. S'offenſer de quelqu'vn*, au lieu de dire *s'offenſer contre quelqu'vn.* Il eſt vray que l'on dit fort bien, *s'allier auec quelqu'vn*, & *s'allier à quelqu'vn*, & meſme ce dernier paſſe pour plus elegant.

Des negligences dans le ſtile.

IE ne parle point icy des fautes, qui ſe commettent contre la pureté & la netteté

du ſtile. Ce ſont des choſes toutes diſtinctes de ce qu'on appelle *negligence*. Il y en a de pluſieurs ſortes. Voicy celles que j'ay remarquées. La principale eſt quand on repete deux fois dans vne meſme page vne meſme phraſe ſans qu'il ſoit neceſſaire; car quand il eſt neceſſaire, comme il arriue quelquefois, tant s'en faut que ce ſoit vne faute, que c'en ſeroit vne de ne le faire pas, outre que la nature des choſes neceſſaires eſt telle, comme a remarqué excellemment Ciceron, qu'elles ſont tousjours accompagnées d'ornement. Mais quand il n'eſt pas beſoin, c'eſt vne tres-grande negligence de repeter vne phraſe deux fois dans vne meſme page, & de dire deux fois par exemple *ſans en pouuoir venir à bout*, que ſi la phraſe eſt plus noble, la faute eſt encore plus grande, parce qu'eſtant plus eſclatante, elle ſe fait mieux remarquer.

La ſeconde ſorte de *negligence*, c'eſt de repeter deux fois vn meſme mot ſpecieux dans vne meſme page, ſans qu'il en ſoit beſoin; car il faut tousjours excepter cela. Si le mot eſt ſimple & commun, il n'en faut pas faire ſcrupule, pour peu qu'il ſoit eſloigné du premier; pourueu neantmoins qu'il ne commence pas deux periodes; car alors c'eſt vne vraye negligence, comme par exemple ſi l'on met deux fois *cependant*, dans vne meſme page, au com-

mencement de deux periodes. En ces places là les mots ſe font remarquer, quand ils ne ſeroient que d'vne ſyllabe, comme *mais*, que la plus-part des Eſcriuains repetent trop ſouuent, quoy qu'ils ſoient excuſables à cauſe du petit nombre de liaiſons que nous auons, & qu'on retranche encore tous les iours. Il ne faut pas pourtant faire difficulté, apres qu'on a commencé vne periode par *mais*, de ſe ſeruir de ce meſme mot deux ou trois lignes apres en vn autre ſens, ſi le diſcours le requiert, pourueu qu'il ſoit dans vn des membres de la periode, & non pas au commencement. *Or*, eſt encore vn monoſyllabe à commencer vne periode, dont il ne faut vſer que de loin à loin. Ie ne voudrois pas auoir mis à trois lignes proches l'vne de l'autre *dont*, deux fois au lieu du pronom relatif, & i'oſe aſſeurer que ce n'eſt point vn ſcrupule, & qu'il n'y a point d'oreille delicate, qui ne ſoit bleſſée de cette repetition ſi proche, quoy que le mot ſoit doux & monoſyllabe. I'en dis autant de l'aduerbe du lieu *où*; car pour l'*ou* diſjonctif, c'eſt vne autre choſe; ſa nature eſt d'eſtre repeté pluſieurs fois. Et ainſi de pluſieurs autres.

La troiſieſme ſorte de *negligence*, c'eſt quand on fait trop ſouuent des vers communs, ou Alexandrins. Ie dis trop ſouuent, parce qu'il eſt impoſſible qu'il ne s'en rencontre tous-

jours

jours
ſçaur
re to
vne c
grand
lama
mode
expri
ont r
comp
la pc
uois
entret
repris
par v
cipio
menc
vers
pas de
quoy
de co
vers.
ron p

& co
celuy
ne fai
n'auo
vers n

jours quelqu'vn par cy, par là, que vous ne ſçauriez la plus-part du temps euiter ſans faire tort à la naïfueté de l'expreſſion, qui eſt vne choſe bien plus conſiderable & vn plus grand bien, qu'il n'y a de mal à laiſſer vn vers. Iamais nos meilleurs Eſcriuains anciens & modernes ne ſe ſont donné cette geſne, quand exprimant naïfuement leur intention, ils ont rencontré vn vers, ſur tout s'il n'eſt pas compoſé de paroles ſpecieuſes & qui ſentent la poëſie. Qui me pourroit blaſmer ſi i'auois eſcrit en proſe, *je ne ſuis iamais las de vous entretenir?* Et certainement tous ceux qui ont repris Tacite d'auoir commencé ſes Annales par vn vers hexametre *Vrbem Romam à principio Reges habuere*, & Tite-Liue d'auoir commencé ſon Hiſtoire Romaine par vn demy-vers *Facturus-ne operæ-pretium ſim*, ne laiſſent pas de paſſer pour des Cenſeurs biens ſeueres, quoy qu'à la verité il n'y ayt pas d'apparence de commencer vn ouurage en proſe par vn vers. Boccace a auſſi commencé ſon Decameron par vn vers,

Humana coſa è hauer compaſsione,

& comme il faiſoit de mauuais vers & que celuy-là eſt aſſez bon, on diſoit de luy qu'il ne faiſoit iamais bien des vers que lors qu'il n'auoit pas deſſein d'en faire. Mais quand le vers n'a du vers que la meſure & encore bien

rude, comme eſt celuy de Tacite, & qu'il ait beaucoup plus la proſe que le vers, on le peut pardonner. Et Tite-Liue pour vn hemiſtiche aſſez deſguiſé par ſa dureté ne meritoit pas ce reproche. *La negligence*, eſt donc, quand on en laiſſe couler pluſieurs; & s'il ſont de ſuite, ils ſont inſupportables. Il y en a meſme qui les affectent & en parlant en public, & en eſcriuant, mais cela eſt vn vice formé, & des plus grands, & non pas vne ſimple negligence, qui n'arriue qu'à ceux, qui font des vers ſans y penſer. Nous auons parlé ailleurs amplement *des vers dans la proſe.*

La quatrieſme eſpece de *negligence*, ſont les rimes riches ou pauures, dont il a eſté auſſi traité ailleurs bien au long, non ſeulement quand elles ſe rencontrent dans la cadence des periodes, mais meſme proche l'vne de l'autre, comme par exemple ſi je dis *cela donne dauantage de courage.* Et non ſeulement *les rimes*, mais auſſi *les conſonances*, ſont à euiter, & c'eſt vne negligence de n'y prendre pas garde, ou de ne s'en ſoucier pas, comme *fers*, & *ſouhaits*, *affaire*, & *croire*, *tache*, & *viſage*, & mille autres ſemblables, s'ils ſe rencontrent dans vne meſme cadence.

C'eſt encore vne autre eſpece de negligence, par exemple de dire *il diſcourut long-temps ſur l'immortalité de l'ame, ſur le meſpris de la vie,*

ſur la gloire des bonnes actions, & ſur le point de mourir il teſmoigna, &c. c'eſt à dire qu'vne prepoſition comme eſt *ſur icy*, ſeruant à vn ſens ne doit pas eſtre employée de ſuite à vn autre, parce qu'elle engendre de l'obſcurité, & qu'elle trompe le Lecteur ou l'Auditeur. Il en eſt de meſme des autres parties de l'oraiſon.

Il y a encore pluſieurs autres ſortes de *negligences*, mais parce qu'elles ſont trop delicates, ie les laiſſe, & me contente d'auoir marqué les principales, & qui choquent tout le monde.

Au reſte j'ay iugé à propos de faire cette Remarque, parce que j'ay pris garde, que pluſieurs de nos meilleurs Eſcriuains, qui excellent en la pureté, netteté, & elegance du ſtile, tombent bien ſouuent dans ces negligences, qu'on remarque comme autant de taches ſur vn beau viſage; Car en beaucoup d'autres choſes la negligence eſt ſouuent vn grand artifice, mais elle ne le peut jamais eſtre en matiere de ſtile. *La naïfueté*, eſt bien vne des premieres perfections, & des plus grands charmes de l'eloquence, mais elle n'a rien de commun auec la *negligence*, dont nous parlons en cette Remarque, & ceux qui penſeroient faire paſſer l'vne pour l'autre, auroient grand tort; l'vn eſt vice, & l'autre eſt vertu.

Septante, octante, nonante.

Septante, n'eſt François, qu'en vn certain lieu où il eſt conſacré, qui eſt quand on dit *la traduction des ſeptante*, ou *les ſeptante Interpretes*, ou ſimplement *les ſeptante*, qui n'eſt qu'vne meſme choſe. Hors delà il faut touſjours dire *ſoixante-dix*, tout de meſme que l'on dit *quatre-vingts*, & non pas octante, & *quatre-vingts dix*, & non pas *nonante*.

Suppreſſion des pronoms perſonnels deuant les verbes.

CEtte ſuppreſſion a tres-bonne grace, quand elle ſe fait à propos, comme *nous auons paſſé les riuieres les plus rapides, & pris des places que l'on croyoit imprenables, & n'aurions pas fait tant de belles actions, ſi nous eſtions demeurez oiſifs, &c.* Il eſt bien plus elegant de dire, *& n'aurions pas fait tant de belles actions*, que ſi l'on diſoit *& nous n'aurions pas fait.* Il en eſt de meſme de tous les autres pronoms perſonnels de la ſeconde & de la troiſieſme perſonne ſinguliere & pluriele, dont les exemples ſont ſi frequens dans nos bons Autheurs, qu'il ſeroit ſuperflu d'en rapporter icy dauantage. Mais pluſieurs abuſent de cette ſuppreſſion, ſur tout ceux qui

ont escrit il y a vingt ou vingt-cinq ans; car en ce temps-là, si nous en exceptons M. Coeffeteau & peu d'autres, c'estoit vn vice assez familier à nos Escriuains. L'vn des plus celebres par exemple a escrit, *car vne chose mal donnée ne sçauroit estre bien deüe, & ne venons plus à temps de nous plaindre, quand nous voyons qu'on ne nous la rend point.* Il falloit dire, *& nous ne venons plus à temps*, parce que la construction change. De mesme en vn autre endroit, *nous ne sommes pas contens de nous informer du fonds de celuy qui emprunte, mais fouillons jusques dans sa cuisine.* Il faut dire *mais nous fouillons*, parce que cette particule *mais*, fait vne separation qui rompt le lien de la construction precedente, & en demande vne nouuelle.

De ces deux exemples, on pourroit tirer deux Reigles pour connoistre quand la suppression est mauuaise. L'vne, lors que la construction change tout à fait, comme au premier exemple, & l'autre, lors qu'elle est interrompuë par vne particule separatiue ou disjonctiue, comme *mais*, *ou*, & autres semblables. Donnons vn troisiesme exemple de la disjonctiue, *ou nous le confesserons, ou le nierons* ne vaut rien, il faut repeter *nous*, & dire *ou nous le confesserons, ou nous le nierons.* On pourroit faire encore d'autres reigles semblables tirées des endroits, où ces Autheurs ont man-

que ſelon l'auis meſme de leurs plus paſſionez partiſans. Il eſt certain que ce grand homme dont i'ay rapporté les deux exemples, tenoit encore de l'ancien ſtile cette façon d'eſcrire ; car les anciens ſupprimoient ſouuent ce pronom, & les modernes qui ont voulu ſe former ſur vn modelle ſi eſtimé, l'ont ſuiuy meſme aux choſes, qui n'eſtoient plus en vſage.

Pleurs.

CE mot a eſté employé au genre feminin par M. de Malherbe dans ſes vers. Il eſt vray que ce n'eſt pas dans ſes bonnes pieces. Le vers m'eſt eſchappé, toutefois j'en ſuis certain. Il y a eu auſſi quelque autre Poëte de ce temps-là, qui l'a fait feminin ; Neantmoins tous les Anciens l'ont fait maſculin, & l'on trouuera dans Marot *vn pleur*, mais aujourd'huy je ne vois perſonne, qui ne le croye & ne le face maſculin, *des pleurs verſez, des pleurs reſpandus.*

Mercredy, arbre, marbre, plus.

TOus ceux qui ont tant ſoit peu eſtudié & qui ſçauent l'etymologie de ce mot qui vient de Mercure, ont de la peine à l'eſcrire & à le prononcer autrement que *mer-*

credy, auec vne *r* apres l'*e*. Il y en a d'autres qui tiennent, qu'à cauſe de cette etymologie il faut bien eſcrire *mercredy*, mais il faut prononcer *mecredy*, ſans *r*, tout de meſme que l'on eſcrit *arbre*, & *marbre*, & neantmoins on prononce *abre*, & *mabre*, pour vne plus grande douceur. A quoy ie reſpons qu'il eſt vray qu'autrefois on prononçoit à la Cour *abre* & *mabre* pour *arbre* & *marbre*, mais mal, aujourd'huy cela eſt changé, on prononce l'*r*, comme à *plus*, on ne prononçoit pas l'*l*, & aujourd'huy on la prononce. La plus ſaine opinion, & le meilleur vſage eſt donc non ſeulement de prononcer, mais auſſi d'eſcrire *mecredy* ſans *r*, & non pas *mercredy*.

Le confluent de deux fleuues.

LA jonction, ou le meſlange de deux fleuues, lors qu'vn fleuue entre dans vne autre ſe dit fort bien *le confluent de deux riuieres*, & c'eſt ce qui eſt cauſe qu'il y a tant de lieu en France, qu'on appelle *Conflant*, c'eſt à dire *confluent*, mais de *confluent*, on a fait *conflant*, qui eſt plus aiſé, & plus doux à prononcer. I'oſe aſſeurer qu'il n'y a point de lieu qui s'appelle ainſi, où il n'y ayt vne riuiere qui entre dans l'autre. Mais il faut dire *le confluent de deux riuieres*, au ſingulier & non pas

les confluens, au pluriel, comme disent quelques-vns. Ce n'est pas qu'on ne le die au pluriel si l'on parle de *tous les confluens d'vn Royaume.*

Commencer.

CE verbe dans la pureté de nostre langue demande tousjours la prepositiõ *à*, apres soy, & pour bien parler François il faut dire par exemple *il commence à se mieux porter*, & nõn pas *il commence de se mieux porter*, & cela est tellement vray, que mesme au preterit defini, à la troisiesme personne singuliere *commença*, il faut dire *à* apres, & non pas *de*, comme disent les Gascons, & plusieurs autres Prouinciaux, & mesme quelques Parisiens, soit par contagion, ou pour adoucir la langue ostant la cacophonie des deux *à*, ne se souuenant pas de cette maxime sans exception, qu'il n'y a iamais de mauuais son qui blesse l'oreille, lors qu'vn long vsage l'a estably, & que l'oreille y est accoustumée, ce que nous sommes obligez de repeter souuent selon les occasions. Il ne faut donc iamais dire *il commença de*, mais tousjours *il commença à*, mesme quand le verbe qui suit commenceroit encore par vn *à*, tellement qu'il faut dire par exemple *il commença à auoüer*, & non pas *il commença d'auoüer*. Ce n'est pas qu'il ne le faille

le faille euiter tant qu'il eſt poſſible, mais ſi par neceſſité, comme il ſe rencontre quelquefois, la naifueté de l'expreſſion oblige aux trois *a*, de ſuite, il n'en faut point faire de ſcrupule, parce que cette façon de parler eſtant naturelle ne peut auoir que bonne grace, tant s'en faut qu'elle ſoit rude. Il eſt vray qu'il y a des verbes, qui regiſſent *à* & *de*, d'autres qui ne regiſſent que *de*, & d'autres, qu'*à*, comme celuy-cy. Ie remarqueray ceux de toutes les trois ſortes à meſure qu'ils ſe preſenteront.

Par occaſion, puis-que nous parlons du verbe *commencer*, je diray que pluſieurs Pariſiens doiuent prendre garde à vne mauuaiſe prononciation de ce verbe, que j'ay remarquée meſme en des perſonnes celebres à la chaire & au barreau. C'eſt qu'ils prononcent *commençer*, tout de meſme que ſi l'on eſcriuoit *quemencer*; comme nous auons remarqué ailleurs qu'ils diſent auſſi *ajetter*, pour *achetter*, & qu'ils prononcent l'*r* ſimple & douce, comme double & forte, & l'*r*, double comme ſimple; car ils diſent *burreau* pour *bureau*, & *areſt* pour *arreſt*. Athenes le ſiege & l'oracle de l'Eloquence Grecque ne laiſſoit pas d'auoir quelque vice particulier dans ſa langue, & Paris qui ne luy en doit rien dans la ſienne, n'eſt pas exent auſſi de quelques defauts par la deſtinée & la

nature des choſes humaines, qui ne ſouffrent rien de parfait.

Demain matin, demain au matin.

TOus deux ſont bons, mais il faut dire *juſques à demain matin*, & non pas *juſques à demain au matin*, quoy que l'on die fort bien *juſques à demain au ſoir.*

Des Participes actifs.

DAns la Remarque des gerondifs il a fallu neceſſairement parler des participes, à cauſe qu'vne infinité de gens les confondent l'vn auec l'autre. Mais apres auoir fait voir que l'vſage des gerondifs eſt beaucoup plus frequent en François, que celuy des participes, nous auons promis vne Remarque particuliere ſur ces derniers pour en traitter à plein fond; car j'oſe dire que c'eſt vne des parties de noſtre Grammaire qui a eſté auſſi peu connuë juſqu'icy, & qui merite autant d'eſtre eſclaircie.

Il faut commencer par les deux verbes auxiliaires *auoir* & *eſtre*. Iamais ils ne ſont participes, quand ils font leur fonction de verbe auxiliaire, & qu'ils ſont joints à vn autre verbe, comme *ayant eſté, ayant mangé, eſtant contraint, eſtant aimé.* Ils ſont tousjours gerondifs

& par conſequent, ils ne reçoiuent jamais d's & ne peuuent auoir de pluriel, parce que les gerondifs ſont indeclinables. D'où il s'enſuit que ceux qui eſcriuent par exemple *les hommes ayans veu, les hommes eſtans contraints*, comme font la plus-part, n'eſcriuent pas bien. Il faut dire *les hommes ayant veu les hommes eſtant contraints* ſans *s*, apres *ayant* & *eſtant*, à cauſe qu'ils ſont gerondifs, comme il ſe voit clairement par la conformité des autres langues vulgaires auec la noſtre; car l'Italienne & l'Eſpagnole diſent *hauiendo viſto, eſſendo coſtretti, hauiendo viſto, ſiendo forçados*, ainſi que nous auons desja dit en la Remarque des gerondifs. Et cette façon de parler par le gerondif auec le participe eſt inconnuë à la langue Grecque & à la Latine, & n'appartient qu'aux langues vulgaires.

Ces meſmes mots *ayant*, & *eſtant*, doiuent encore eſtre conſiderez ſans participe apres eux. Donnons-en des exemples, & parlons premierement d'*ayant*, ſous lequel, eſtant ainſi employé, tous les autres participes actifs ſeront compris, parce qu'il ſe gouuernent tout de meſme. *Ayant*, eſt donc gerondif de cette façon, *les hommes ayant cette inclination*, & participe de cette autre ſorte, *Ie les ay trouuez ayans le verre à la main.* Mais voicy vne Remarque nouuelle & fort curieuſe, dont je dois

la meilleure partie aux Oracles de noſtre langue, que j'ay conſultez là deſſus. C'eſt que le participe *ayant*, n'a jamais de feminin, & que les autres participes actifs n'en vſent gueres. L'exemple en eſt vne preuue conuaincante, *je les ay trouuées ayantes le verre à la main.* Cette façon de parler ſeroit barbare & ridicule. Auſſi de dire *ayans le verre à la main*, cela ne ſe peut non plus, parce qu'*ayans*, eſt maſculin & ne peut eſtre feminin, n'y ayant point d'adjectif en noſtre langue, comme preſque tous les participes le ſont, qui ſe termine en *ant*, dont le feminin au pluriel ne ſe termines en *antes*. Il faut donc neceſſairement auoir recours au gerondif, quand il s'agit du feminin ſoit au ſingulier, ſoit au pluriel, & dire en l'exemple que nous auons propoſé *je les ay trouuées ayant le verre à la main*, nonobſtant l'equiuoque d'*ayant*, qui ſe pourroit rapporter à *je*, auſſi bien qu'*aux femme*, ſi le ſens ne ſuppleoit à ce defaut comme il fait ſouuent en toutes les langues, & dans les meilleurs Autheurs. Donnons vn exemple des participes actifs aux autres verbes, *je les ay trouuées beuuantes & mangeantes*, qui a jamais oüy parler comme cela, il faut dire *je les ay trouuées beuuant & mangeant*, au gerondif, nonobſtant l'equiuoque, qui eſt oſté par le ſens, & ne peut meſme eſtre rapporté à *je*, qu'en luy faiſant

violence, parce que *beuuant & mangeant*, estant proches de *trouuées*, se doiuent rapporter naturellement à *trouuées* plustost qu'à *je*, qui en est fort esloigné.

Mais on objecte que l'vn dit *changeante, concluante, effrayante, remuante*, & vne infinité d'autres de cette sorte; dont le participe actif comme *changeant, concluant, effrayant, remuant, &c.* a son feminin.

On respond que tout participe actif & passif doit estre consideré en deux façons, ou comme participe & adjectif tout ensemble, ou comme adjectif seulement. Or il n'est jamais participe au feminin, au moins dans le bel vsage, mais seulement adjectif, quoy que l'on confesse qu'il vient du participe; Car s'il estoit participe au feminin, il regiroit sans doute le mesme cas que regit le verbe dont il est participe, comme il fait au masculin, par exemple on dit fort bien *je les ay trouuez mangeans des confitures, beuuants de la limonade*, mais on ne dira jamais en parlant de femmes *je les ay trouuées mangeantes des confitures, ny beuuantes de la limonade, ny ayantes le verre à la main*, comme nous auons dit.

Que si l'on replique, qu'il y a plusieurs de ces feminins qui regissent le mesme cas, que leurs verbes, comme *ces estoffes ne sont pas fort approchantes de celles que ie vis hier*,

& *ſon humeur eſt tellement repugnante à la mienne que*, *&c.* Car le verbe *approcher*, regit *de*, comme *il n'approche pas de la vertu d'vn tel*, & le verbe *repugner*, regit *à* comme *cela repugne à mon humeur*, & ainſi d'vn grand nombre d'autres. On reſpond, qu'il ne s'enſuit pas pour cela que *approchantes*, *repugnantes*, & leurs ſemblables ſoient participes, parce qu'il y a pluſieurs noms adjectifs & particulierement les verbaux, c'eſt à dire, ceux qui ſont formez des verbes, qui gardent le meſme regime des verbes dont ils ſont formez, ou dont ils approchent, quoy qu'ils ne ſoient point participes, & qu'ils n'en ayent aucune marque, comme par exemple *libre*, *vuide*, *conforme*, *ſemblable*, *&c.* Car on dira *libre de tous ſoins*, *libre de faire*, *ou de ne pas faire*, *vuide d'argent*, *vuide de tous ſoins*, *conforme*, ou *ſemblable à ſon modelle*, qui ſont des regimes des verbes d'où ils viennent, ou dont ils approchent.

Il y en a pourtant qui ſouſtiennent que ce participe actif feminin ne doit pas eſtre entierement banny de noſtre langue, quoy que neantmoins ils demeurent d'accord que l'vſage en eſt tres-rare, & que le gerondif mis en ſa place ſera meilleur ſans comparaiſon. Quand on leur accorderoit ce participe feminin de la façon qu'ils le propoſent, il me ſemble qu'il n'y auroit guere à dire entre ces deux

propoſitions *qu'il n'eſt point du tout de la langue*, ou *qu'il en eſt, de ſorte, que l'vſage en eſt tres-rare, & qu'encore en ce cas là, le gerondif eſt beaucoup meilleur.* Voicy l'exemple qu'ils apportent. On dira fort bien, diſent-ils, *cette femme eſt ſi preſſante & ſi examinante toutes choſes.* Or *examinante*, en cet exemple ne peut eſtre que participe, puis qu'il regit apres ſoy le meſme cas que le verbe, qui eſt, comme nous auons dit, la marque infaillible du participe. On reſpond premierement que l'Vſage n'eſt point de parler ainſi, & que l'on dira pluſtoſt *cette femme eſt ſi preſſante & examine tellement toutes choſes.* Secondement, on ne demeure point d'accord, que cela ſoit bien dit, & tous ceux à qui ie l'ay demandé, & qui en ſont bons juges, condamnent abſolument cette façon de parler.

Voicy vn exemple contraire, qui le fera voir encore plus clairement, par la comparaiſon du participe maſculin auec le participe feminin, *ce ſont tous argumens concluans vne meſme choſe.* Cela eſt fort bien dit, & *concluans* icy eſt participe, mais *ce ſont toutes raiſons concluantes vne meſme choſe*, ce ſera fort mal dit, & l'Vſage eſt de ſe ſeruir du gerondif, & de dire *ce ſont toutes raiſons concluant vne meſme choſe*, ou ce qui ſeroit beaucoup mieux *ce ſont toutes raiſons qui concluent vne meſme choſe*; Car c'eſt

auec ce pronom relatif, que noſtre langue ſupplée au defaut du participe actif feminin, comme il ſe voit dans l'exemple que nous venons d'alleguer, & en celuy-cy encore *je les ay trouuées qui beuuoient & mangeoient*, & ainſi en tous les autres.

Ce n'eſt pas que de dire *ce ſont toutes raiſons concluantes*, ne ſoit tres-bien dit, parce que là il eſt adjectif, & l'vſage parle ainſi, mais ſi l'on penſe en faire vn participe qui regiſſe le nom comme ſon verbe, & dire *ce ſont toute raiſons concluantes vne meſme choſe*, il ne vaut rien.

Il reſte à parler d'*eſtant*, quand il n'eſt pas auxiliaire. La plus-part tiennent qu'il n'eſt jamais participe, & touſjours gerondif, & qu'ainſi il faut dire par exemple *les François eſtant deuant Perpignan*, & non pas *eſtans*, quelques vns au contraire eſtiment, qu'*eſtans* ſe peut dire comme participe, quoy qu'ils ne nient pas qu'*eſtant*, comme gerondif n'y ſoit bon auſſi. De meſme il ſouſtiennent que l'vn & l'autre eſt bien dit *les ſoldats eſtans ſur le point*, & *eſtant ſur le point*. Que ſi cela eſt vray, au moins il n'a lieu qu'au ſeul cas de ces exemples; car *eſtant*, ne peut eſtre employé qu'en trois façons, ou comme verbe auxiliaire, lors qu'il eſt joint au participe paſſif, par exemple *eſtant aſſeuré*, ou comme verbe ſubſtantif regiſſant vn nom apres ſoy, par exemple

ple *eſtant malade*, ou ſans participe & ſans nom comme *eſtant ſur le point*. Quand il eſt auxiliaire, nous auons desja fait voir qu'il ne peut eſtre que gerondif. Quand il regit vn nom, il eſt auſſi gerondif, & il n'eſt pas beſoin de dire *eſtans*, pour marquer le pluriel, parce que le nom le marque aſſez, comme lors que l'on dit *eſtant malades*, l's de *malades*, monſtre bien qu'il eſt pluriel ſans mettre *eſtans*. Il n'y a donc qu'vn ſeul cas, où l'on puiſſe mettre *eſtans*, qui eſt lors qu'il n'y a point de nom, ny de participe apres ſoy, comme quand on dit *eſtans ſur le point*. Pour moy je le trouue bon, parce qui ſert tousjours à eſloigner l'equiuoque qui ſe peut rencontrer entre le pluriel & le ſingulier, mais quand il ne fera point d'equiuoque, j'aimerois mieux dire *eſtant*, au gerondif.

Au moins il eſt bien certain qu'*eſtant*, participe n'a point de feminin, & que jamais on n'a dit *eſtante*, non plus qu'*ayante*, au feminin, ce qui n'eſt pas vn petit indice que les participes actifs naturellement n'ont point de feminin, & que tous les feminins que nous voyons tirez de ces participes ſont purement adiectifs, & ne tiennent rien de la nature des participes actifs, que leur formation.

Courir ſus.

CEtte façon de parler ſoit dans le propre, ou dans le figuré eſtoit fort elegante du temps de M. Coeffeteau qui en vſe ſouuent, mais aujourd'huy elle commence à vieillir. Nous auons pourtant quelques vns de nos Autheurs modernes, & des meilleurs qui s'en ſeruent encore. Ce qu'il y a à remarquer pour ceux qui s'en voudront ſeruir, eſt de ne mettre pas le datif, que *courir ſus*, regit, deuant le verbe, mais apres. Vn exemple le va faire entendre. *Il ne faut pas courir ſus aux affligez*, eſt bien dit, mais ſi apres auoir parlé des affligez je dis *il ne leur faut pas courir ſus*, je parle mal, parce que ie mets *leur*, qui eſt le datif deuant *courir ſus*, dont il eſt regi. C'eſt tout de meſme qu'*aller au deuant*, car *aller au deuant de luy*, eſt fort bon, *& luy aller au deuant*, ne vaut rien

Voiſiné.

VOiſiné pour *voiſinage*, comme *j'enuoye des fruits à tout mon voiſiné*, pour dire *à tout mon voiſinage* eſt vn mot Prouincial inſupportable à quiconque ſçait la pureté de noſtre langue.

De façon que, de maniere que, de mode que, ſi que.

CEs deux premieres façons de parler *de façon que, de maniere que*, ſont Françoiſes à la verité, mais ſi peu elegantes, qu'il n'y a pas vn bon Autheur qui s'en ſerue; & pour ces deux autres, *de mode que*, & *ſi que*, elles ſont tout à fait barbares, particulierement *ſi que*, bien que tres-familier à pluſieurs perſonnes, qui ſont en reputation d'vne haute eloquence. Il faut dire *ſi bien que, de ſorte que*, ou *tellement que*. Il n'y a que ces trois, qui ſoient employez par les bons Eſcriuains.

Des preterits de ces verbes entrer, ſortir, monter, deſcendre.

C'Eſt vne faute fort commune de conjuguer les preterits de ces quatre verbes par le verbe auxiliaire *auoir*, au lieu de les conjuguer par le verbe ſubſtantif *eſtre*. L'exemple le va faire entendre. Pluſieurs diſent *il a eſté juſqu'à la porte, mais il n'a pas entré, mais il n'a pas ſorty*, au lieu de dire, *mais il n'eſt pas entré, mais il n'eſt pas ſorty*. De meſme ils diſent *il a monté, il a deſcendu*, pour *il eſt monté, il eſt deſcen-*

du. Il faut obſeruer la meſme choſe en tous leurs autres preterits.

Deux mauuaiſes prononciations, qui ſont tres-communes, meſme à la Cour.

L'Vne de ces mauuaiſes prononciations eſt de dire *cheuz vous, cheuz moy, cheuz luy*, au lieu de dire *chez vous, chez moy, chez luy*, & ie ne puis comprendre d'où eſt venu cet *u*, dans ce mot. L'autre, de prononcer vn *s*, ou, vn *z*, apres *on*, deuant la voyelle du verbe, qui le ſuit, comme *on-z-a*, pour dire *on a*, *on-z-ouure*, pour dire *on ouure*, *on-z-ordonne*, pour dire *on ordonne*. Ie ne rapporte pas des exemples des autres voyelles, parce que j'ay remarqué, qu'en l'*e* en l'*i*, & en l'*u*, on ne fait pas cette faute, & il me ſemble que ie n'ay point oüy dire *on-z-eſtime*, pour *on eſtime*, ny *on-z-humecte*, pour *on humecte*. Neantmoins ie me pourrois bien tromper, mais il ſuffit de ſouſtenir que c'eſt vn vice de prononciation en toutes les cinq voyelles. Ce vice eſt d'autant moins excuſable, que la lettre *n*, qui finit *on*, n'a pas beſoin du ſecours d'vne autre conſone pour oſter la cacophonie de la voyelle ſuiuante, puis qu'elle meſme y ſuffit en ſe redoublant, comme nous auons dit en la Remar-

que de la lettre *h*, car on prononce *on a*, *on ouure*, *on ordonne*, comme si l'on eſcriuoit *on-n-a*, *on-n-ouure*, *on-n-ordonne*, qui eſt la plus douce prononciation que l'on ſçauroit trouuer en ces mots là, ſans en chercher vn autre. Il y a encore quelques autres mauuaiſes prononciations, que i'ay remarquées ailleurs; En voicy encore vne.

De la lettre r, *finale des infinitifs.*

IE ne m'eſtonne pas qu'en certaines Prouinces de France, particulierement en Normandie on prononce par exemple l'infinitif *aller*, auec l'*e* ouuert, qu'on appelle, comme pour rimer richement auec l'*air*; tout de meſme que ſi l'on eſcriuoit *allair*; car c'eſt le vice du païs, qui pour ce qui eſt de la prononciation manque en vne infinité de choſes. Mais ce qui m'eſtonne, c'eſt que des perſonnes nées & nourries à Paris & à la Cour, le prononcent parfaitement bien dans le diſcours ordinaire, & que neantmoins en liſant, ou en parlant en public, elles le prononcent fort mal, & tout au contraire de ce qu'elles font ordinairement; car elles ont accouſtumé de prononcer ſes infinitifs *aller*, *prier*, *pleurer*, & leurs ſemblables, comme s'ils n'auoient point d'*r*, à la fin, & que l'*e*, qui precede l'*r*, fuſt vn

e, masculin, tout de mesme que l'on prononce le participe *allé*, *prié*, *pleuré*, *&c.* sans aucune difference, qui est la vraye prononciation de ces sortes d'infinitifs. Et cependant, quand la plus-part des Dames par exemple, lisent vn liure imprimé, où elles trouuent ces *r*, à l'infinitif, non seulement elles prononcent l'*r* bien forte, mais encore l'*e* fort ouuert, qui sont les deux fautes que l'on peut faire en ce sujet, & qui leurs sont insupportables en la bouche d'autruy, lors qu'elles les entendent faire à ceux qui parlent ainsi mal. De mesme la plus-part de ceux, qui parlent en public soit dans la chaire, ou dans le barreau, quoy qu'ils ayent accoustumé de le bien prononcer en leur langage ordinaire, font encore sonner cette *r*, & cet *e*, comme si les paroles prononcées en public demandoient vne autre prononciation, que celle qu'elles ont en particulier, & dans le commerce du monde. Quand j'ay pris la liberté d'en aduertir quelques-vns de mes amis, ils m'ont respondu, qu'ils croyoient que cette prononciation ainsi forte auoit plus d'emphase & qu'elle rempliſſoit mieux la bouche de l'Orateur, & les oreilles des Auditeurs. Mais depuis ils se sont desabusez, & corrigez, quoy qu'auec vn peu de peine, à cause de la mauuaise habitude qu'ils auoient contractée.

Quand il faut prononcer le D aux mots qui commencent par Ad, auec vne autre conſone apres le D.

IL y en a où il faut prononcer le *d*, & d'autres où il ne le faut pas prononcer, tellement que pour bien faire, il ne faudroit point mettre le *d*, aux mots, où il ne ſe prononce point; Auſſi eſt-ce le ſentiment de tous ceux qui s'y connoiſſent; car à quel propos laiſſer vn *d*, qui n'eſt là que comme vne pierre d'achoppement pour faire broncher le Lecteur? Par exemple en ces mots *auenir*, *auis*, *&c.* pourquoy eſcrire *aduenir*, *aduis* ſi ce *d*, ne ſe prononce jamais?

Prenons tous ces mots l'vn apres l'autre ſelon l'ordre du Dictionnaire, afin de n'en oublier pas vn.

Adjacent, terres adjacentes, le *d*, ſe prononce.

Adjoindre, *adjoint*, *adjonction*, on prononce le *d*.

Adjourner, *adjournement*, le *d*, ne ſe prononce point.

Adjouſter, il ne ſe prononce point. On le prononce dans la ville, & mal, mais non pas à la Cour.

Adjuger, il ne ſe prononce point.

Adjudication, il ſe prononce au verbal, quoy

qu'il ne ſe prononce pas au verbe.

Adjurer, *adjuration*, il ſe prononce.

Adjuſter, *adjuſtement*, il ne ſe prononce point.

Admettre, *admis*, il ſe prononce.

Adminiſtrer, *adminiſtration*, il ſe prononce.

Admirer, *admiration*, *admirable*, & toute ſa ſuite, il ſe prononce. Il n'y a que les Gaſcons qui diſent *amirer*, *amirable*, *&c.*

Admoneſter, *admonition*, il ſe prononce.

Par où il ſe voit que le *d*, ſe prononce touſjours deuant l'*m*, ſans exception; car *admodier*, *admodiation*, que l'on met auec vn *d*, dans les Dictionnaires, n'en doiuent point auoir, & il faut eſcrire *amodier*, & *amodiation*. Que ſi l'on y mettoit vn *d*, il faudroit dire, que tous les mots, qui commencent par *adm*, & qui viennent du Latin, comme ſont tous ceux que nous auons marquez, veulent qu'on prononce le *d*, mais non pas ceux qui ne viennent pas du Latin, comme *amodier*, *amodiation*, & *Admiral*, où il ne faut pas prononcer le *d*.

Il eſt vray qu'il faut non ſeulement prononcer, mais eſcrire *Amiral* ſans *d*, *Amirauté*, de meſme, tant parce qu'à la Cour, on ne prononce jamais *Admiral*, ny *Admirauté* auec le *d*, qu'à cauſe de ſon etymologie, que Nicod rapporte doctement dans ſon Dictionnaire, & qu'il n'eſt pas beſoin de tranſcrire icy. Il ſuffit

fit qu'il conclud luy-meſme qu'il faut dire *Amiral*, *aduancer*, ny *aduantage*, ne doiuent point eſtre mis icy, parce qu'il les faut touſiours eſcrire ſans *d*, *auancer*, *auantage*.

Aduenir, en tout ſens, le *d*, ne ſe prononce point, ny en *aduenement*, ny en *aduenuë*, ny en *aduenture*, ny en *aduenturier*.

Aduerbe, *aduerbial*, il ſe prononce.

Aduerſaire, il ſe prononce.

Aduerſité, il ſe prononce.

Aduertir, *aduertiſſement*, il ne ſe prononce point.

Aduis, *aduiſer*, *aduiſé*, il ne ſe prononce point.

Aduoüer, *aduéu*, il ne ſe prononce point.

Aduocat, *aduocaſſer*, il ne ſe prononce point.

Chaire, *chaiſe* ou *chaize*.

L'Vn & l'autre eſt bon, mais il ne s'en faut pas ſeruir indifferemment; car on dit *la chaire de ſaint Pierre*, *la chaire du Predicateur*, *chaire de droit*, & non pas *chaiſe*. Au lieu que l'on dit *vne chaiſe*, non pas *vne chaire*, pour s'aſſeoir au ſermon, ou ailleurs, ou pour ſe faire porter par la ville. *Des chaiſes de paille*, *aller en chaiſe*, *venir enchaiſe*, *porteurs de chaiſe*, *loüer des chaiſes*.

Vouloir pour *volonté.*

C'Est vne choſe ordinaire en noſtre langue, auſſi bien qu'en la Grecque, de ſubſtantifier les infinitifs, comme *le boire*, *le manger*, *&c.* mais de dire *le vouloir*, pour *la volonté*, eſt vn terme qui a vieilly, & qui n'eſtant plus receu dans la proſe, eſt neantmoins encore employé dans la poëſie par ceux meſme, qui excellent aujourd'huy en cet art.

Eſperdûment, ingenûment, & des autres aduerbes terminez en ment.

IL faut dire & eſcrire ainſi, & non pas *eſperduement*, *ingenuement*, comme l'eſcriuoient les Anciens, & encore aujourd'huy quelques vns de nos Autheurs. Il eſt vray que ces aduerbes terminez en *ment*, ſe forment de l'adjectif feminin ſoit participe, ou non comme *aſſeurément*, vient d'*aſſeurée*, *effrontément*, d'*effrontée*, *polîment* & *infiniment* de *polie*, & *infinie*, & *abſolûment*, *reſolument*, d'*abſolue* & de *reſoluë*. C'eſt pourquoy les Anciens eſcriuoient *aſſeureement*, *effronteement*, *poliement*, *infiniement*, *abſoluement*, & *reſoluement*, ſelon leur origene. Mais comme les langues ſe poliſſent, & ſe perfectionnent juſqu'à vn certain point, on a ſupprimé pour

vne plus grande douceur l'*e*, comme on le ſupprime en ces mots, *agrément*, *remercîment*, *remercirons* pour *agreement*, *remerciement*, *remercierons*, *&c.* & cette ſuppreſſion eſt marquée par ceux qui eſcriuent, en mettant vn accent ſur l'*é*, ſur l'*î*, & ſur l'*û*, à ſçauoir l'accent aigu ſur l'*é*, comme *aſſeurément*, & l'accent circonflexe ſur l'*î*, & ſur l'*û*, comme *polîment*, *abſolûment*; & elle eſt marquée par ceux qui parlent, en prononçant cet *é*, cet *î*, & cet *û*, long, comme contenant le temps de deux ſyllabes reduites à vne ſeule. Mais cette reigle n'a lieu, qu'aux aduerbes, qui ſe forment des feminins adjectifs, où l'*e*, final eſt precedé d'vne voyelle, comme ſont tous ceux, dont nous venons de donner des exemples.

Que ſi l'adjectif feminin n'a point de voyelle deuant l'*e*, comme *courtoiſe*, *ciuile*, on n'elide rien, on ne fait qu'ajouſter *ment*, *courtoiſement*, *ciuilement*, excepté en ce ſeul aduerbe *gentiment*, lequel neantmoins ſe diſoit autresfois *gentillement*, dans la meſme reigle des autres, mais depuis on l'a rendu plus doux par l'abbreuiation. Et ſi l'adjectif eſt du genre commun, comme *bruſque*, *fixe*, qui ſont maſculins & feminins, c'eſt tout de meſme, on ne fait auſſi qu'ajouſter *ment*, & dire *bruſquement*, *fixement*, & alors cet *e*, eſt bref, parce que la raiſon qui le fait long aux autres, vient à ceſ-

ſer en celuy-cy ; & il faut prononcer *ciuilement*, *courtoiſement*, *bruſquement*, *fixement*, d'vn *e*, bref & ouuert & non pas *ciuilément*, *fixement*, d'vn *é* long & fermé, ou maſculin.

Il y a pourtant quelque exception en certains mots ; que l'Vſage, ou l'abus a fait longs contre la raiſon & leur origine, comme *communément*, *expreſsément*, *commodément*, *extremément*, *conformément*, & peut-eſtre encore quelques autres, mais peu, qui ſe formant de *commune*, *expreſſe*, *commode*, *extreme*, *conforme*, doiuent de leur nature auoir l'*e*, bref & non pas long.

Il reſte à parler des aduerbes formez des adjectif feminins, qui ſe terminent en *ante*, ou *ente*, *puiſſamment*, ſe fait de *puiſſante*, *inſolemment*, d'*inſolente*, & à cauſe de cela les Anciens diſoient *puiſſantement*, *inſolentemment*, *excellentement*, *ardentement* ; Mais à meſure que la langue s'eſt perfectionnée, on a changé ces trois lettres *nte*, en *m*, & l'on a dit *puiſſamment*, *inſolemment*, *excellemment*, qui dans cette abbreuiation a beaucoup plus de grace & de douceur, & les autres ne ſe diſent plus, mais paſſent pour barbares. Par tout ce diſcours, il ſe voit que tous les aduerbes terminez en *ment*, ſe forment des adjectifs feminins, comme j'ay dit & non pas des maſculins, comme quelques vns de nos Grammairiens ont creû & publié dans leurs Grammaires.

Ouurage.

SOit que l'on ſe ſerue de ce mot pour ſignifier quelque production de l'eſprit, ou de la main, ou bien de la nature, ou de la fortune, il eſt tousjours maſculin, comme *il a composé vn long ouurage, vn ouurage exquis, c'eſt le plus bel ouurage de la nature, c'eſt vn pur ouurage de la fortune.* Mais les femmes parlant de leur ouurage, le font tousjours feminin, & diſent *voilà vne belle ouurage; mon ouurage n'eſt pas fait.* Il ſemble qu'il leur doit eſtre permis de nommer comme elles veulent ce qui n'eſt que de leur vſage; je ne crois pas pourtant, qu'il nous fuſt permis de l'eſcrire ainſi.

Mettre.

ON dit par exemple *allez vous-en chez vn tel, & ne mettez gueres*, pour dire *& ne ſoyez pas long-temps*, ou *ne demeurez gueres.* A la verité cette façon de parler eſt Françoiſe, mais ſi baſſe que ie n'en voudrois pas vſer, meſme dans le ſtile mediocre, ny dans le diſcours ordinaire; & de fait, j'ay veu des femmes de la Cour, qui l'oyant dire à des femmes de la ville, ne le pouuoient ſouffrir, comme vne phraſe qui n'eſt point vſitée parmy ceux

qui parlent bien ; car c'eſt vne maxime, comme j'ay dit ailleurs, que tous les mots, & toutes les façons de parler, qui ſont baſſes, ne ſe doiuent jamais dire en parlant, quoy qu'il y ayt beaucoup plus de liberté à parler qu'à eſcrire. Il y a vne certaine dignité meſme dans le langage ordinaire & familier, que les honneſtes gens ſont obligez de garder, comme ils gardent vne certaine bien-ſeance en tout ce qu'ils expoſent aux yeux du monde.

Fureur, furie.

QVoy que ces deux mots ſignifient vne meſme choſe, ſi eſt-ce qu'il ne les faut pas touſjours confondre, parce qu'il y a des endroits, où l'on vſe de l'vn, que l'on n'vſeroit pas de l'autre. Par exemple, on dit *fureur poëtique*, *fureur diuine*, *fureur martiale*, *fureur heroïque*, & non pas *furie poëtique furie diuine*, *&c.* Au contraire on dit *durant la furie du combat*, *la furie du mal*, *courre de furie*, *donner de furie*, & l'on ne diroit pas *la fureur du combat*, *la fureur du mal*, *courre de fureur*, *donner de fureur*. Il ſemble que le mot de *fureur*, denote dauantage, *l'agitation violente du dedans* & le mot de *furie*, *les actions violentes du dehors*. Il y a auſſi cette difference, que *fureur* ſe prend quelquefois en bonne part, comme *fureur*

poetique, *fureur diuine*, & les autres deux epithetes que nous auons nommez en ſuite, & *furie*, ſe prend ordinairement en mauuaiſe part. On dit neantmoins l'vn & l'autre en parlant des animaux, & meſmes des choſes inanimées, comme *le lion ſe lance en fureur*, ou *en furie*, *la fureur & la furie des beſtes farouches*, *la fureur & la furie de la tempeſte*, *des vents*, *de la mer & de l'orage*.

La lecture attentifue des bons Autheurs ſuppleera au defaut de cette Remarque, & apprendra quelles ſont les phraſes, où l'on ſe doit ſeruir de l'vn & non pas de l'autre, & où l'on ſe peut ſeruir de tous les deux. Il ſuffit d'aduertir qu'on y prenne garde.

Gentil, *gentille*.

CEt adjectif *gentil* a *gentille*, au feminin, qui ne ſe prononce pas comme *ville*, mais comme *fille*, auec deux *ll*, liquides, & ſemblables à celles des Eſpagnols. Ce qui eſt tout particulier à ce mot, n'y en ayant aucun autre de la termenaiſon de *gentil*, qui prenne deux *ll*, au feminin, & les face prononcer comme *fille*; car on dit *ſubtil*, & *ſubtile*, & non pas *ſubtille*, *ciuil*, & *ciuile*, non pas *ciuille*, *vil* & *vile*, & non pas *ville*. Il eſt vray qu'il y a peu d'adjectifs terminez en *il*, & que la

plus-part de ceux qui ont *illis*, en Latin, prennent *ile*, en François. Et la difference qui s'y trouue vient de la longueur, ou de la briefueté de la penultieſme ſyllabe; car tous ceux qui en la langue Latine d'où ils viennent, ont la penultieſme ſyllabe breue, comme *fertilis*, *vtilis*, en noſtre langue prennent vn *e*, apres l'*l*, & l'on dit *fertile*, *vtile*, mais lors qu'au Latin, la penultieſme ſyllabe eſt longue, comme en ces mots *ſubtilis*, *gentilis*, *ciuilis*, il les faut dire en François ſans *e*, *ſubtil*, *gentil*, *ciuil*. Il en faut excepter *ſeruile*.

Iumeau, Gemeau.

NOnobſtant l'origine de ce mot qui vient de *gemellus*, il faut prononcer & eſcrire *Iumeau*, & non pas *gemeau*, pour dire l'vn des enfans qui ſont nez d'vne portée; Que ſi c'eſt vne fille, on l'appellera *Iumelle*. On dit *ils ſont freres jumeaux*, *il eſt jumeau*, *ce ſont deux jumeaux*, *deux freres jumeaux*, *c'eſt vne jumelle*, *vne ceriſe jumelle*. Mais quand on parle d'vn des ſignes du Zodiaque, il faut prononcer & eſcrire *gemeaux*, & non pas *jumeau*.

Transfuge.

CE mot eſt nouueau, mais receu auec applaudiſſement à cauſe de la neceſſité, que

que l'on en auoit, parce que nous n'en auions point en noſtre langue, qui exprimaſt ce qu'il veut dire, & falloit vſer d'vne longue circonlocution; car *deſerteur*, ny *fugitif*, n'eſt point cela, on peut eſtre l'vn & l'autre ſans eſtre transfuge. *Tranſuge*, comme en Latin *tranſfuga*, eſt quiconque quitte ſon party pour ſuyure celuy des ennemis.

Fortuné.

TAntoſt *fortuné*, ſignifie *heureux*, & tantoſt *malheureux*; quand il ſignifie *heureux*, il eſt plus noble que le mot d'*heureux*, & n'eſt pas tant du langage familier. On dit *vn Prince fortuné*, *vn Amant fortuné*, *les iſles fortunées*. Mais dans la ſignification de *malheureux*, il eſt bas comme *ce pauure fortuné*.

Si, pour *auec tout cela*, & *outre cela.*

ON ſe ſeruoit autrefois de cette particule *ſi*, auec beaucoup de grace, ce me ſemble, par exemple on diſoit, *j'y ay fait tout ce que j'ay peu, j'ay remué ciel & terre, & ſi ie n'ay peu en venir à bout*, pour dire *& auec tout cela je n'ay peu en venir à bout*; Mais aujourd'huy on ne s'en ſert plus, ny en proſe, ny en vers.

On en vſoit encore en vn autre ſens vn peu

different du premier, pour dire non pas *auec tout cela*, mais *outre cela*, comme il ſe voit encore dans les eſcriteaux des chambres garnies de Paris, où l'on adjouſte d'ordinaire à la fin, *& ſi l'on prend des penſionnaires*, c'eſt à dire *& outre cela l'on prend des penſionnaires*. Mais aujourd'huy ce terme eſt encore plus bas & plus vieux que l'autre.

Geſtes.

CE mot au pluriel pour dire *les faits memorables de guerre*, commence à s'appriuoiſer en noſtre langue, & l'vn de nos celebres Eſcriuains l'a employé depuis peu en vne tres belle Epiſtre liminaire, qu'il adreſſe à vn grand Prince. Que ſi l'on s'en ſert en ces endroits là qui ſont ſi eſclatans, & où l'on ne s'emancipe pas comme dans le cours d'vn grand ouurage, d'vſer de mots encore douteux, il y a apparence que dans peu de temps il s'eſtablira tout à fait. Ce n'eſt pas tant vn mot nouueau, qu'vn vieux mot que l'on renouuelle & que l'on remet en vſage; car vous le trouuez dans Amyot, & dans les Autheurs de ſon temps, mais j'apprens qu'il y a plus de cinquante ans que l'on ne l'a dit que par raillerie, *ſes faits & geſtes*. On mettoit touſjours *faits*, deuant, comme pour l'expliquer on luy

ſeruir de paſſe-port. Il ne faudroit pas en vſer ainſi maintenant, ſi ce n'eſt que l'on repetaſt le pronom, en diſant *ſes faits & ſes geſtes*, & non pas *ſes faits & geſtes*, qui paſſeroit encore pour raillerie.

Au reſte ceux qui s'en voudront ſeruir de ſormais pour *les faits remarquables de guerre*, ſe ſouuiendront qu'il eſt plus du haut ſtile, que de l'ordinaire *les geſtes d'Alexandre le grand*. Ie ſuis obligé d'ajouſter ce que j'ay veu; que la plus-part ont de la peine à approuuer ce mot là, & ainſi je ne voudrois pas me haſter de le dire, juſqu'à ce que le temps & l'Vſage nous l'ayent rendu plus familier.

Si FVIR *à l'infinitif, & aux preterits defini & indefini de l'indicatif eſt d'vne ſyllabe ou de deux.*

I'Ay veu pluſieurs fois agiter cette queſtion parmy d'excellens eſprits. Il n'y a que les Poëtes, qui y prennent intereſt, & qui voudroient tous que *fuir*, à l'infinitif, & *je fuis*, au preterit defini, & *j'ay fuy*, au preterit indefini, ne fuſſent que d'vne ſyllabe, parce qu'ils ont ſouuent beſoin de ce mot là, & que de le faire de deux ſyllabes, il eſt languiſſant & fait vn mauuais effet appellé par les Latins *hiatus*, qui eſt vn ſi grand defaut parmy la

douceur & la beauté de la verſification, qu'ils aimeroyent mieux ſe paſſer de le dire, que de le faire de deux ſyllabes ; c'eſt pourquoy ils opiniaſtrent tant, qu'il n'eſt que d'vne; Car pour ceux qui parlent, ou qui eſcriuent en proſe, il leur importe peu, qu'il ſoit d'vne ou de deux, parce que dans la prononciation on a peine à diſtinguer de quelle façon on le fait, & dans la proſe, il n'y a que l'orthographe tres-exacte, qui puiſſe declarer cela en mettant deux points entre l'*u*, & l'*i*, ou l'*y*, *fuir, je fuïs, j'ay fuy*, leſquels eſtant oubliez ne ſeroyent pas remarquez pour vne faute.

Le ſentiment de tous les bons Grammairiens eſt que *fuïr, je fuïs, j'ay fuï*, ſont de deux ſyllabes, & ils ſe fondent ſur des raiſons conuaincantes. Parlons premierement des preterits, à cauſe qu'ils ont des raiſons particuliers, qui ne conuiennent pas à l'infinitif, comme l'infinitif en a auſſi qui ne conuiennent pas aux preterits.

La premiere eſt, qu'en toutes les langues, comme en la noſtre, les temps des modes qu'ils appellent, ou des conjugaiſons; car il faut neceſſairement vſer icy des termes de la Grammaire, ſe diuerſifient touſjours autant qu'il ſe peut; par exemple on dit en Latin en la premiere perſonne du preſent de l'indicatif, *amo*, en celle de l'imparfait *amabam*, au

parfait, *amaui*, au plus que parfait *amaueram*, & au futur *amabo*. De meſme au Grec τύπτω, ἔτυπτον, τέτυφα, ἐτετύφειν, τύφω, & ainſi en toutes les langues vulgaires dont il ſeroit ennuyeux & ſuperflu de rapporter les exemples. Pourquoy donc faudra-t-il que cette reigle ſi generale, ſi naturelle, & ſi raiſonnable de la diuerſité des temps, qui fait la clarté, la richeſſe & la beauté des langues, n'ayt pas lieu en oé verbe *fuir*, au preterit defini *je fuis*, puis qu'elle le peut auoir en faiſant *je fuis* au preſent d'vne ſyllabe, & *je fuis*, au preterit, de deux? En ces matieres l'analogie eſt vn argument inuincible, dont les plus grands hommes de l'antiquité ſe ſont ſeruis toutes les fois que l'Vſage n'auoit pas decidé quelque choſe dans leur langue. *Analogiam*, dit vn grand homme, *loquendi magiſtram ac ducem ſequemur; hæc dubiis vocibus moderatur, aut veteribus, aut ſi quæ noſtro aliue ſæculis naſcuntur.* Et Varron qu'on appelle le plus ſçauant des Romains, eſt dans ce meſme ſentiment qu'il eſtablit par des raiſons admirables. Mais outre ce rapport general que les verbes ont entre eux, il y a encore vne analogie toute particuliere entre ce verbe *fuir*, & deux autres verbes, de la meſme conjugaiſon, & compoſez de meſme nombre de lettres, ce qui confirme entierement noſtre opinion, & ne laiſſe

plus aucun lieu de repliquer. Ces deux verbes ſont *oüir* & *haïr*, qui ſont de deux ſyllabes à l'infinitif, au preterit defini, & au preterit indefini, & ne ſont que d'vne ſyllabe au preſent de l'indicatif ; Car on dit *oüyr*, *j'oüis*, *j'ay oüy*, & *j'oys*, *hair*, *ie haïs*, *i'ay haï*, & *ie hais*. Pourroit on trouuer au monde deux exemples plus parfaits, plus conformes, & plus conuaincans, ny concluans que ceux là?

Mais comme j'eſcriuois cecy, vn des plus beaux eſprits de ce temps, à qui ie le communiquay, ne voulut pas neantmoins ſe rendre à la force de ces raiſons, qu'on pourroit appeller demonſtrations. Pour toute defenſe il ne leur oppoſa que l'*Vſage*, qui à ce qu'il ſouſtient, ne fait *ſuir*, ny tous ſes autres temps dont il s'agit, que d'vne ſyllabe. A cela je reſpondis, que ſi l'*Vſage*, ne les faiſoit que d'vne ſyllabe, il n'y auoit rien à dire, que ces Remarques eſtoient pleines de l'entiere deference qu'il falloit rendre à l'Vſage au prejudice de toutes les raiſons du monde; Mais c'eſt la queſtion, de ſçauoir ſi l'Vſage les fait d'vne ou de deux ſyllabes; car s'il l'auoit decidé il n'y auroit plus de doute, & de le mettre aujourd'huy en queſtion, eſt vne preuue infaillible qu'il ne l'a pas decidé. Car il faut conſiderer qu'encore que l'Vſage ſoit le maiſtre des langues, il y a neantmoins beauconp

de choſes où il ne s'eſt pas bien declaré, comme nous l'auons fait voir en la Preface, par pluſieurs exemples, qui ne peuuent eſtre contredits. Alors il faut neceſſairement recourir à la Raiſon, qui vient au ſecours de l'Vſage. Par exemple en ce mot *fuïr*, non plus qu'en tous les autres mots de cette nature, on ne peut deſcouurir l'Vſage qu'en trois façons, en la prononciation, en l'orthographe, & en la meſure des vers. Pour la prononciation, on ne ſçauroit diſcerner ſi on le fait d'vne ſyllabe, ou de deux. Pour l'orthographe, on le pourroit connoiſtre par les deux poincts qu'il faudroit mettre ſur l'*ï* ou ſur l'*i* en eſcriuant *fuïr*, ainſi; car ces deux poincts marquent touſjours deux ſyllabes, mais les Imprimeurs ny les Autheurs ne ſont pas ſi exacts. Et pour la meſure du vers, les Poëtes n'en doiuent pas eſtre juges, parce qu'ils ſont parties, & n'ont garde de le faire que d'vne ſyllabe. La raiſon en eſt euidente, *fuïr* eſt vn mot dont ils peuuent ſouuent auoir beſoin, ſoit à l'infinitif, ſoit au preterit, c'eſt pourquoy ayant à s'en ſeruir, ils ne manqueront pas de le faire d'vne ſyllabe, & ne le feront jamais de deux, à cauſe de cet entre-baillement que font les voyelles *u*, & *i*, ſeparée, & que la douceur de noſtre Poëſie ne peut ſouffrir, qui par cette meſme raiſon bannit la rencontre des voyel-

les en deux mots differens. Ils ne deuroient pas pourtant trouuer *fuïr*, de deux syllabes, plus rude, que *ruine*, & *bruine*, où l'*u*, & l'*i* font deux syllabes distinctes.

Nous auons donc fait voir que *ie fuïs*, au preterit defini est de deux syllabes. S'il l'est au preterit defini, il l'est aussi au preterit indefini *i'ay fuy*, parce qu'en toutes les quatre conjugaisons des verbes, soit reguliers, soit anomaux, je vois que jamais ces deux preterits n'ont plus de syllabes l'vn que l'autre : si ce n'est en vn seul, qui est *mourus*, & *mort*, mais encore dit-on *ie fuis mort*, à l'indefini, comme on dit *ie mourus*, au defini, & ainsi il se peuuent dire egaux en syllabes.

Maintenant pour l'infinitif, il s'ensuit par l'analogie des verbes, que le preterit defini estant de deux syllabes, comme nous auons fait voir, l'infinitif ne peut pas estre d'vne syllabe, parce qu'en toutes nos conjugaisons regulieres, ou anomales, il n'y a pas vn seul verbe sans exceptions, dont l'infinitif ne soit ou egal en syllabes auec le preterit defini ; ou plus long, comme en la premiere conjugaison terminée en *er*, *aimer*, *aimay*, en la seconde terminée en *ir*, *fortir*, *fortis*, en la troisiesme terminée en *oir*, *prouoir*, *prouis*, & quelquefois plus long, comme *ſçauoir*, *ſceus*, & en fin en la quatriesme terminée en *re*, *perdre*, *perdis*, *faire*,

faire, fis, croire, creus. Il en eſt ainſi de tous les anomaux.

En Cour.

CEtte façon de parler, qui eſt ſi commune, eſt inſupportable. Tant de gens diſent & eſcriuent, & dans les Prouinces & dans la Cour meſme, *il eſt en Cour, il eſt allé en Cour, il eſt bien en Cour*, au lieu de dire, *il eſt à la Cour, il eſt allé à la Cour, il eſt bien à la Cour.* C'eſt bien aſſez que l'on ſouffre *en Cour*; ſur les paquets. De meſme il faut dire, *Aduocat au Parlement, Procureur au Parlement*, & non pas *Aduocat en Parlement*, ny *Procureur en Parlement*, comme l'on dit, & comme l'on eſcrit tous les jours.

Narration hiſtorique.

IL y en a qui tiennent que dans le ſtile hiſtorique, il ne faut pas narrer le paſſé par le preſent, comme par exemple en deſcriuant vne tempeſte arriuée il y a long-temps, ils ne veulent pas que l'on die, *mais tout à coup vne greſle eſpaiſſe ſuiuie d'vne effroyable tempeſte, deſroba la veuë & la conduite aux nautonniers. Le ſoldat apprentif dans les fortunes de la mer, trouble l'art des matelots par vn ſeruice inutile. Les*

vaisseaux abandonnez du pilote flottent à la mercy de l'orage ; tout cede enfin à la violence d'vn vent, & ce qui s'enfuit dans cette excellente & nouuelle traduction de Tacite au second liure des Annales, que j'ay bien voulu rapporter icy pour vn des plus beaux exemples, qu'aucun Historien euſt peu me fournir ſur ce ſujet. Ceux qui ſont dans ce ſentiment voudroient que l'on diſt, *le ſoldat apprentif dans les fortunes de la mer troubloit*, & non pas *trouble l'art des matelots, les vaiſſeaux abandonnez du pilote flottoient*, & non pas *flottent à la mercy de l'orage. Tout cedoit* & non pas *tout cede*, ſur tout apres auoir employé, diſent ils, le preterit defini *deſroba*, immediatement deuant la periode, qui employe le temps preſent *trouble*. Mais ie ne puis aſſez m'eſtonner, que des gens, qui d'ailleurs eſcriuent parfaitement bien, ſoient tombez dans cette erreur, car outre que l'exemple des Hiſtoriens Grecs & Latins les condamne, tous les noſtres n'en vſent point autrement, ny M. de Malherbe, ny M. Coeffeteau, ny aucun autre. Meſmes en parlant on a accouſtumé de narrer ainſi, & j'ay veu force Relations de gens de la Cour, & de gens de guerre, qui ſe ſeruent d'ordinaire du preſent, comme ayant meilleure grace que le preterit.

Il eſt vray que pour diuerſifier & rendre le ſtile plus ageable, il ſe faut ſeruir tant oſt de

l'vn & tantoſt de l'autre, & ſçauoir paſſer adroitement & à propos du preterit au preſent, & du preſent au preterit; autrement on feroit vne faute que pluſieurs font de commencer par vn temps & de finir par l'autre, qui eſt d'ordinaire vn tres-grand defaut.

D'autant plus.

CE terme eſtant relatif d'vne choſe à vne autre, il faut l'employer d'vne meſme façon en toutes les deux choſes, par exemple *d'autant plus qu'vne perſonne eſt eſleuée en dignité, d'autant plus doit-elle eſtre humble*, & non pas *d'autant plus qu'vne perſonne eſt eſleuée en dignité, d'autant doit-elle eſtre humble*, comme l'a eſcrit vn excellent Autheur, & pluſieurs autres auſſi. Que ſi l'on met *d'autant plus*, au premier, il faut mettre *d'autant plus*, au ſecond; ſi l'on ne met que *d'autant*, au premier ſans *plus* il le faut mettre au ſecond de meſme. Et il eſt à noter qu'il ne ſuffit pas de repeter *plus*, mais qu'il faut auſſi le mettre en la meſme place que l'autre, & ne dire pas *d'autant plus qu'vne perſonne eſt éleuée, d'autant doit-elle eſtre plus humble*, ny *elle doit d'autant plus eſtre humble*, mais *d'autant plus doit-elle eſtre humble*.

Le verbe auxiliaire auoir, *coniugué auec le verbe ſubſtantif, & auec les autres verbes.*

QVand le verbe auxilaire *auoir*, ſe conjugue auec le verbe ſubſtantif *eſtre*, il n'aime pas à rien receuoir entre-deux qui les ſepare; non pas que ce ſoit abſolument vne faute, mais c'eſt vne imperfection à euiter. Par exemple ſi l'on dit *il a pluſieurs fois eſté contraint*, il ne ſera pas ſi bon que de dire *il a eſté pluſieurs fois contraint*, ou *il a eſté contraint pluſieurs fois* en mettant *a*, & *eſté* immediatement l'vn aupres de l'autre. De meſme *s'il euſt eſté encore malade*, eſt mieux dit nonobſtant la cacophonie d'*encore* apres *eſté*, que de dire *s'il euſt encore eſté malade*: Mais quand ce meſme verbe *auoir*, ſe conjugue auec vn autre verbe, que le ſubſtantif, il n'en eſt pas ainſi; car par exemple *je l'en ay pluſieurs fois aſſeuré*, eſt bien mieux dit, que *je l'en ay aſſeuré pluſieurs fois*.

Voile.

PEu de gens ignorent, comme je crois, que ce mot a deux ſignifications, & deux genres. Il eſt maſculin quand il ſignifie *ce dont on ſe couure le viſage & la teſt*, comme *le voile blanc*, *le voile noir des Religieuſes*, & *vn*

voile deuant les yeux, que l'on dit, & proprement & figurement, & alors on voit par ces exemples qu'il eſt maſculin. Mais il eſt feminin quand il ſignifie *la toile*, ou *autre eſtofe, dont les matelots ſe ſeruent pour receuoir le vent qui pouſſe leurs vaiſſeaux*. Neantmoins ie vois vn infinité de gens, qui font ce dernier maſculin, & diſent *il faut caler le voile, les voiles enflez*. Soit qu'on s'en ſerue dans le propre, ou dans le figuré en ce dernier ſens, il eſt tousjours feminin.

Si l'adjectif de l'vn des deux genres ſe peut appliquer à l'autre dans la comparaiſon.

L'Exemple le va faire entendre. Si vn homme dit à vne fille *je ſuis plus beau que vous*, ou qu'vne fille die à vn homme, *je ſuis plus vaillante que vous*, on demande ſi cette façon de parler eſt bonne. On reſpond, qu'elle ne ſe peut pas dire abſolument mauuaiſe, mais qu'elle n'eſt pas fort bonne auſſi, & qu'il la faut euiter en ſe ſeruant d'vne autre phraſe, comme *j'ay plus de beauté que vous, j'ay plus de courage que vous*: Autrement il faudroit dire, pour parler regulierement, *je ſuis plus beau que vous n'eſtes belle*, & *je ſuis plus vaillante, que vous n'eſtes vaillant*, car en cette phraſe l'adjectif re-

gardant les deux personnes de diuers sexe; & leur estant commun à tous deux, il doit aussi estre du genre commun, & non pas d'vn genre qui ne conuienne qu'à l'vn des deux. C'est pourquoy vn homme dira fort bien à vne femme ou vne femme à vn homme, *je suis plus riche que vous, je suis plus pauure, & plus noble que vous*, parce que tous ces adjectifs *riche, pauure, noble*, sont du genre commun, & conuiennent egalement à l'homme & à la femme.

A mesme.

CEtte façon de parler *à mesme*, pour dire *en mesme temps*, ou *à mesme temps*, comme *à mesme que la priere fut faite, l'orage fut appaisé*, est tres-mauuaise, & je ne conseillerois à qui que ce soit d'en vser, ny en parlant, ny en escriuant.

Gens.

CE mot a plusieurs significations, tantost il signifie *personnes*, tantost *les domestiques*, tantost *les soldats*, tantost *les officiers du Prince en la justice*, & tantost *des personnes qui sont de mesme suite, & d'vn mesme parti*. Il est tousjours masculin en toutes ces significations, excepté quand il veut dire *personnes*; car

alors il eſt feminin ſi l'adjectif le precede, & maſculin ſi l'adjectif le ſuit. Par Exemple on dit, *j'ay veu des gens bien faits, bien reſolus*, vous voyez comme l'adjectif *bienfaits*, apres *gens*, eſt maſculin. Au contraire on dit *voyla de belles gens, ce ſont de fortes gens, de fines gens, de bonnes gens, de dangereuſes gens*, & ainſi l'adjectif deuant *gens*, eſt feminin; Il n'y a qu'vne ſeule exception en cet adjectif *tout*, qui eſtant mis deuant *gens*, y eſt tousjours maſculin, comme *tous les gens de bien, tous les honeſtes gens*, juſques là que l'on ne dit point *toutes les bonnes gens*, ce mot *tout*, ne ſe pouuant accommoder deuant *gens*, auec les autres adjectifs feminins qu'il demande. Nous auons quelques autres mots en noſtre langue, qui ſe gouuernent de meſme auec les adjectifs. Voyez *ordres*, ie ne me ſouuiens pas des autres.

Futur.

CE mot pris du Latin pour dire *à venir*, eſt plus de la Poeſie, que de la bonne proſe; car en ſtile de Notaire, on dit bien *futur eſpoux*, & *future eſpouſe*, *futurs conjoints*, & les Grammairiens diſent bien *le temps futur*, pour *le temps à venir*, mais ie ne ſçache point d'endroit dans le beau langage où il puiſſe eſtre employé. Les Poëtes s'en ſeruent

magnifiquement, comme M. de Malherbe,

Que direz-vous races futures?

Fatal.

CE mot le plus ſouuent ſe prend en mauuaiſe part, comme *le iour fatal, l'heure fatale, le tiſon fatal, le cheueu fatal, fatal à la Republique, Scipion fatal à l'Afrique, Hannibal fatal à l'Italie.* Mais il ne laiſſe pas de ſe prendre quelquefois en bonne part, comme M. de Malherbe a dit *dans le fatal accouplement*, vn autre, *& c'eſtoit vne choſe fatale à la race de Brutus de deliurer la Republique.*

Incognito.

DEpuis quelques années nous auons pris ce mot des Italiens pour exprimer vne choſe, qu'ils ont les premiers introduite fort ſagement, afin, d'euiter les ceremonies auſquelles les Grands ſont ſujets quand ils ſe font connoiſtre; car par ce moyen on exente d'vne importune obligation, & ceux qui doiuent receuoir ces honneurs, & ceux qui les doiuent rendre. Aujourd'huy toutes les nations ſe ſeruent d'vne inuention ſi commode, & empuntent des Italiens, & la choſe & le mot tout enſemble. Nous diſons *il eſt venu incognito,*

incognito, *il viendra incognito*, non pas qu'en effet on ne ſoit connu, mais parce qu'on ne le veut pas eſtre. Mais ce qui eſt digne de remarque, c'eſt que ſi nous parlons d'vne femme, d'vne Princeſſe, nous ne laiſſerons pas de dire *elle vient incognito*, & non pas *incognita*; & ſi nous parlons de pluſieurs perſonnes, comme de deux ou trois Princes, nous diróns auſſi *ils viennent incognito*, & non pas *incogniti*; parce qu'*incognito*, ſe dit en tous ces exemples aduerbialement, comme qui diroit *incognitamente*, & ainſi il eſt indeclinable. Seulement il ſeroit à deſirer que la plus-part des François qui prononcent ce mot, ne miſſent point l'accent ſur la derniere ſyllabe, diſant *incognitò*, au lieu de dire *incógnito*, en mettant l'accent ſur l'antepenultieſme.

QVE *conjonctiue, repetée deux fois dans vn meſme membre de periode.*

PAr exemple, *Ie ne ſçaurois croire, qu'apres auoir fait toutes ſortes d'efforts, & employé tout ce qu'il auoit d'amis, d'argent, & de credit pour venir à bout d'vne ſi grande entrepriſe, qu'elle luy puiſſe reuſſir, lors qu'il l'a comme abandonnée.* Ie dis qu'il ne faut pas repeter le *que*, encore qu'il y ait trois lignes entre-deux, & qu'ayant dit *qu'apres auoir fait toutes ſortes d'efforts, &c.* il

ne faut pas dire *qu'elle luy puisse reüssir*, mais seulement *elle luy puisse reüssir*, parce que le premier *que*, suffit pour tous les deux, quand mesme la distance du regime seroit plus grande. Il est vray qu'en ce cas là, lors qu'elle est trop longue; on a accoustumé pour soulager l'esprit du Lecteur, ou de l'Auditeur, de reprendre les premiers mots de la periode, & de dire comme en cet exemple, *ie ne sçaurois croire qu'apres auoir fait toutes sortes d'efforts, & employé tout ce qu'il auoit d'amis, d'argent & de credit pour venir à bout d'vne si grande entrepriſe, & qu'apres que toutes les puiſſances s'en sont meslées, les vne sous mains, & les autres ouuertement, ie ne sçaurois, dis je, croire, qu'elle luy puisse reüssir, &c.* Alors il faut necessairement repeter le *que*, & non pas autrement. Il n'en est pas comme de *ce*, qui aime à estre repeté, encore que les deux soient proches, & qu'il le veut estre absolument lors qu'il sont esloignez. Ie n'en donne point d'exemple, parce qu'il y en a vne Remarque particuliere.

Banquet.

CE mot est vieux, & n'est plus guere en vsage que parmy le peuple. Il se conserue neantmoins dans les choses sacrées, où il est meilleur que *festin*; Car on dit *le banquet des Eleus, le banquet de l'Agneau*. On dit aussi *le ban-*

quet, des ſept Sages. Mais le verbe *banqueter*, eſt beaucoup moins encore en vſage que *banquet.*

Desbarquer, deſembarquer.

TOus deux ſont bons, mais *desbarquer* eſt plus doux & plus en vſage; Car ces verbes compoſez d'vn verbe ſimple qui commence par *em*, ou *en*, laiſſent d'ordinaire cette premiere ſyllabe dans leur compoſition, comme d'*engager*, ſimple ſe forme le compoſé *degager*; d'*enuelopper*, ſe fait *deſuelopper*, & d'*embarraſſer*, *desbaraſſer*, quoy qu'il y ait apparence qu'au commencement on a dit *deſengager*, *deſenuelopper*, & *deſembaraſſer*, mais depuis on a oſté l'*em*, ou l'*en*, pour rendre ces mots plus courts & plus doux. Et de fait il y en a fort peu qui ayent gardé l'vne ou l'autre de ces ſyllabes; Car d'*embourſer*, on a dit *desbourſer*; d'*embroüiller*, *desbroüiller*; d'*emmaillotter*, *d'esmailloter*; *d'emmancher*, *deſmancher*; *d'empaqueter*, *deſpaqueter*; *d'empeſtrer*; *deſpeſtrer*; Il n'y a qu'*emparer*, qui fait *deſemparer*, & *embarquer* qui fait *deſembarquer*, mais *desbarquer*, comme nous auons dit, eſt beaucoup meilleur. Et pour *en*, *d'encheueſtrer*, ſe fait *deſcheueſtrer*; *d'encourager*, *deſcourager*; *d'engraiſſer*, *deſgraiſſer*; *d'enlacer*, *deſlacer*; *d'enroüiller deſrouïller*; *d'enraciner*, *deſraciner*; & à mon auis, il n'y a d'excepté que *deſenyurer*,

d'enyurer; *deſennuyer*, *d'ennuyer*, *& deſenſorceler*, *d'enſorceler*; Car pour les verbes de deux ſyllabes, ils ne tombent pas ſous cette Reigle, parce que du ſimple *emplir*, on ne ſçauroit faire que *deſemplir*, ny d'*enfler* que *deſenfler*.

Par où il ſe voit que *desbarquer*, & *deſembarquer*, ont cela de particulier que l'vn & l'autre ſe dit, quoy que l'vn ſoit meilleur que l'autre; au lieu que tous ceux que nous auons nommez, qui ſont à peu pres tout ce que nous en auons dans noſtre langue, ie n'en vois pas vn qui ſe puiſſe dire de deux façons. Au reſte on ſe ſert de ce verbe, & en actif & en neutre, car on dit *desbarquer ſon armée* pour dire *la faire deſcendre*, ou *la mettre hors du nauire*, & *l'armée a desbarqué en vn tel lieu*.

Pluriel.

IE dois cette petite Remarque non ſeulement au public, mais à moy-meſme, pour ma propre iuſtification; car dans le cours de cet ouurage, où il faut ſouuent vſer de ce mot, je mets tousjours *pluriel*, auec vne *l*, quoy que tous les Grammairiens François ayent tousjours eſcrit *plurier*, auec vn *r*; au moins juſqu'icy, je n'en ay pas eu vn ſeul, qui ne l'ait eſcrit ainſi: La raiſon ſur laquelle ie me fonde eſt, que venant du Latin *pluralis*, où il y a vne *l*, en la derniere ſyllabe, il faut neceſſaire

ment qu'il la retienne en la meſme ſyllabe au François, parce que ie poſe en fait, que nous n'auons pas vn ſeul mot pris du Latin, ſoit adjectif, ou ſubſtantif, qui ne retienne l'*l* quand elle ſe trouue en la derniere ou penultieſme ſyllabe Latine, où il y ait vne *l*. Pour verifier cela, ie penſe auoir jetté les yeux ſur tous les mots Latins, où il y a vne *l*, à la derniere ou penultieſme ſyllabe, & dont nous auons fait des mots François; car il y a vn certain moyen de trouuer en moins de rien tous ces mots Latins, mais ie n'en ay pas rencontré vn ſeul qui en noſtre langue ne garde l'*l*, qui eſt dans la Latine. Il ſeroit ennuyeux de les mettre tous icy, i'en ay conté juſques à cent, ou enuiron. Il ſuffit, que quiconque ne le croira pas en pourra luy meſme faire l'experience; & ſi par fortune il s'en trouuoit vn ou deux d'exceptés, ce que ie ne crois point, tousjours la reigle ſubſiſteroit puiſſamment, ne ſouffrant au plus qu'vne ou deux exceptions, & ainſi quand on dira *pluriel* auec vne *l*, ce ſera ſelon la reigle generale. Outre que c'eſt auſſi le ſentiment general de ceux qui ſçauent parfaitement noſtre langue, leſquels j'ay conſultez, & que je puis oppoſer à nos Grammairiens, qui manquent bien en d'autres choſes. Ce qui les a trompez, c'eſt ſans doute que l'on dit *ſingulier* auec vne *r* à la fin, & ils ont creu qu'il falloit

eſcrire & prononcer *plurier*, tout de meſme, ne ſongeant pas que *ſinguller*, vient de *ſingularis*, où il y a vne *r*, à la fin, & que *pluriel*, vient de *pluralis*, où il y a vne *l*, & non pas vne *r*, en la derniere ſyllabe.

Vn excellent eſprit m'a objecté que l'Vſage eſt pour *plurier*, & qu'il ne voit pas, comme ie puis ſouſtenir cette Remarque, faiſant profeſſion d'eſtre tousjours pour l'Vſage contre le Raiſonnement; mais ie luy ay reſpondu que lors que ie parle de l'Vſage, & que ie dis qu'il eſt le maiſtre des langues viuantes, cela s'entend de l'Vſage dont on n'eſt point en doute, & dont tout le monde demeure d'accord, ce qui ne nous apparoiſt proprement que d'vne façon qui eſt quand on parle; Car l'eſcriture n'eſt qu'vne image de la parole, & la copie de l'original, de ſorte que l'Vſage ſe prend non pas de ce que l'on eſcrit, mais de ce que l'on dit & que l'on prononce en parlant. Or eſt-il qu'en prononçant *pluriel*, on ne ſçauroit diſcerner s'il y a vne *l*, à la fin ou vne *r*, tellement qu'on ne peut alleguer l'Vſage en cette occaſion non plus qu'en pluſieurs autres, où l'on eſt contraint d'auoir recours à l'analogie, comme dit Varron, & comme nous l'auons amplement expliqué en la Remarque de *Fuïr*, dans la page 454. & 455.

Arc-en-ciel.

IL faut eſcrire ainſi *arc-en-ciel*, auec les trois mots, dont il eſt compoſé, ſeparez par deux tirets, & non pas eſcrire *arcanciel*. Et au pluriel s'il y auoit lieu de l'employer, ce qui ne peut arriuer que rarement, il faut dire par exemple *deux arc-en-ciels*, *pluſieurs arc-en-ciels*, & non pas *arc-en-cieux*, ny *arcs-en-ciels*, ou *arcs-en-cieux*; cela eſtant aſſez ordinaire en noſtre langue aux mots compoſez, ſoit noms ou verbes, de ne ſuiure pas la nature des ſimples qui les compoſent, comme il ſe voit en pluſieurs de ces Remarques.

Faute, à faute, par faute.

ON dit par exemple *faute d'argent on manque à faire beaucoup de choſes*, & *à faute d'argent on manque*, *&c.* & encore *par faute d'argent on manque*, *&c.* Tous les trois ſont bons, mais le meilleur c'eſt de dire *faute d'argent*, apres celuy là *à faute* eſt le meilleur, & *par faute* eſt le moins bon des trois: Cela s'entend, quand *faute*, eſt deuant vn nom, mais quand il eſt deuant vn verbe à l'infinitif; il eſt mieux de dire *à* que *par*, ny que *faute*, tout ſeul, comme *à faute de payer les intereſts*, *il a doublé le*

principal, eſt beaucoup mieux dit que *par faute de payer*, ny que *faute de payer*, quoy que ce dernier me ſemble aſſez bon.

Floriſſant, fleuriſſant.

CEtte Remarque eſt curieuſe; car dans le propre on le dit d'vne façon, & dans le figuré d'vne autre. Dans le propre on dit plus ſouuent *fleuriſſant*, comme *vn arbre fleuriſſant*, & dans le figuré on dit pluſtoſt *floriſſant*, que *fleuriſſant*, comme *vne armée floriſſante*, *vn Empire floriſſant*. Le verbe *fleurir*, a auſſi de certains temps, où l'on employe pluſtoſt l'*o*, que l'*eu*, dans le figuré, comme dans l'imparfait on dira *vn tel floriſſoit ſous vn tel regne*, *l'eloquence* ou *l'art militaire floriſſoit en vn tel temps*. I'ay dit *dans le figuré*, parce que dans le propre on diroit par exemple, *cet arbre fleuriſſoit tous les ans deux fois*, & non pas floriſſoit.

Soliciter.

I'Ay desja fait vne Remarque ſur ce mot, où i'allegue vn paſſage de Quintilien, qui m'oblige à faire encore celle-cy. C'eſt que i'ay dit que ce grand homme auoit employé le verbe *ſolicitare*, au meſme ſens que le vulgaire l'employe en noſtre langue pour dire *auoir ſoin*

de

de quelqu'vn, comme on dit tous les jours a Paris parmy le peuple, qu'*il faut donner vne garde à vn malade pour le ſolliciter*, c'eſt à dire *pour en auoir ſoin, & pour le ſeruir.* Voicy le paſſage, *illud vero inſidiantis, quò me validiùs cruciaret, fortunæ fuit, vt ille mihi blandiſſimus, me ſuis nutricibus, me auiæ educanti, me omnibus qui ſolicitare ſolent illas ætates, anteferret.* Ie ne ſçay ſi je me flatte, mais il me ſemble que le ſens le plus naturel de ces paroles va tout droit à celuy que je luy donne, & que c'eſt leur faire violence, & les tirer, comme on dit, par les cheueux, de les interpreter autrement. En effet *ſollicitudo*, qui ſignifie *ſoin*, venant ſans doute de *ſollicitare*, eſt vn grand indice que *ſollicitare*, en bon Latin veut dire auſſi *auoir ſoin*, & que c'eſt vne de ſes ſignifications; car il en a pluſieurs : Neantmoins vne perſonne qui ſçait auſſi bien la langue Latine, & ſa pureté, qu'homme du monde, n'eſt pas de cet auis, & liſant deuant moy ma Remarque desja imprimée m'a conſeillé de refaire le quarton, comme ayant auancé vne choſe qui ne ſe pouuoit ſouſtenir. Son opinion fut encore ſuiuie le meſme jour par deux autres perſonnes qui ne me permettoient plus d'en douter. Ayant donc donné les mains, comme j'eſtois ſur le point de ſuiure leur conſeil, j'ay trouué vn homme conſommé dans les bons Autheurs,

& qui entre admirablement dans leur ſens aux paſſages les plus difficiles, qui maintient que *ſolicitare*, en cet endroit de Quintilien ſe doit entendre ſelon ma Remarque, & non pas comme l'interpretent ces autres Meſſieurs, pour ſignifier *ſe jouer auec les enfans*, qui eſt vn ſens bien forcé au pris du mien, & qui ſemble ne s'accorder gueres bien auec *illas ætates*. Cela m'ayant obligé à conſulter encore d'autres Oracles, j'en ay rencontré pluſieurs du meſme ſentiment, de ſorte que demeurant en ſuſpens, & ne m'appartenant pas de decider entre tant de grands hommes, j'ay creu que le meilleur party que je pouuois prendre, eſtoit de ne refaire pas le quarton, mais de refaire vne Remarque, pour en laiſſer le jugement au Lecteur.

Arſenal, & *Arcenac*.

ARcenal, eſt le plus vſité. Pluſieurs diſent auſſi *arcenac*, auec vn *c*, à la fin, & il ſemble qu'en parlant on prononce pluſtoſt *arſenac*, qu'*arſenal*, mais que l'on eſcrit plus volontiers *arſenal*, qu'*arſenac*, *vn arcenal bien muny*, *dreſſer vn arſenal*. On dit au pluriel *arcenaux*, & ie n'ay jamais oüy dire *arcenacs*, qui eſt encore vne marque pour faire voir, qu'*arcenal*, auec vn *l*, au ſingulier eſt le vray mot. L'I-

talien dit *arcenale*, & quelques vns croyent que nous l'auons pris de là ; Car ſi *arcenac*, eſtoit auſſi bon, je ne vois pas pourquoy on ne diroit pas *arcenacs*, au pluriel auſſi bien qu'*arcenaux*, comme on dit *arcs*, d'*arc*.

Auparauant, auparauant que.

LE vray vſage d'*auparauant* c'eſt de le faire aduerbe, & non pas prepoſition, par exemple c'eſt de l'employer ainſi. *Il me preſſe de telle choſe, mais il y faut ſonger auparauant, Il ne luy eſt rien arriué que ie ne luy aye dit auparauant.* Ceux qui parlent & qui eſcriuent le mieux ne s'en ſeruent jamais que de cette façon. Mais ceux qui n'ont nul ſoin de la pureté du langage diſent & eſcriuent tous les jours par exemple *auparauant moy, il eſt venu auparauant luy*, & en font vne prepoſition, au lieu de dire *il eſt venu deuant moy, j'y ſuis deuant luy*, C'eſt d'ordinaire auec les pronoms perſonnels qu'ils le font ſeruir de prepoſition comme aux exemples que nous venons de donner ; Car deuant les noms, je n'ay pas remarqué qu'ils le facent, ny que l'on die jamais *auparauant le retour du Roy, auparauant Paſques*, ou *auparauant les feſtes de Paſques. Auparauant que* pour *deuant que*, ou *auant que*, n'eſt pas auſſi du bel vſage. Les bons Eſcriuains ne diront jamais par

exemple *auparauant que vous ſoyez venu*, pour dire *auant*, ou *deuant que vous ſoyez venu*. Il en eſt comme de *cependant*, dont nous auons fait vne Remarque ; car pour bien parler on ne doit jamais dire *cependant que*, non plus que *auparauant que*.

Galant, galamment.

Galant, à pluſieurs ſignifications, & comme ſubſtantif, & comme adjectif. Ie les laiſſe toutes pour ne parler que d'vne ſeule, qui eſt le ſujet de cette Remarque. C'eſt dans le ſens qu'on dit à la Cour, qu'*vn homme eſt galant, qu'il dit & qu'il fait toutes choſes galamment, qu'il s'habille galamment*, & mille autres choſes ſemblables. On demande ce que c'eſt qu'*vn homme galant*, ou *vne femme galante de cette ſorte, qui fait & qui dit les choſes d'vn air galant, & d'vne façon galante*. I'ay veu autrefois agiter cette queſtion parmy des gens de la Cour & des plus galans de l'vn & de l'autre ſexe qui auoient bien de la peine à le definir. Les vns ſouſtenoient que c'eſt *ce je ne ſçay quoy*, qui differe peu *de la bonne grace* ; les autres que ce n'eſtoit pas aſſez du *je ne ſçay quoy*, ny *de la bonne grace*, qui ſont des choſes purement naturelles, mais qu'il falloit que l'vn & l'autre fuſt accompagné d'vn certain air, qu'on prend à

la Cour, & qui ne s'acquiert qu'à force de hanter les Grands & les Dames. D'autres disoient que ces choses exterieures ne suffisoient pas, & que ce mot de *galant*, auoit bien vne plus grande estenduë, dans laquelle il embrassoit plusieurs qualitez ensemble, qu'en vn mot c'estoit *vn composé où il entroit du ie ne sçay quoy*, ou *de la bonne grace, de l'air de la Cour, de l'esprit, du jugement, de la ciuilité, de la courtoisie & de la gayeté, le tout sans contrainte, sans affectation, & sans vice*. Auec cela il y a dequoy faire vn honneste homme à la mode de la Cour, Ce sentiment fut suiuy comme le plus approchant de la verité, mais on ne laissoit pas de dire que cette definition estoit encore imparfaite, & qu'il y auoit quelque chose de plus dans la signification de ce mot, qu'on ne pouuoit exprimer ; car pour ce qui est par exemple de *s'habiller galamment*, *de danser galamment*, & de faire toutes ces autres choses qui consistent plus aux dons du corps qu'en ceux de l'esprit, il est aisé d'en donner vne definition ; Mais quand on passe du corps à l'esprit, & que dans la conuersation des Grands & des Dames, & dans la maniere de traiter & de viure à la Cour, on s'y est acquis le nom de *galant*, il n'est pas si aisé à definir, car cela presuppose beaucoup d'excellentes qualitez qu'on auroit bien de la peine à nommer toutes, &

dont vne ſeule venant à manquer ſuffiroit à faire qu'il ne ſeroit plus *galant*. On peut encore dire la meſme choſe des *lettres galantes*. En cette ſorte de Lettres, la France peut ſe vanter d'auoir vne perſonne à qui tout le monde le cede. Athenes meſme ny Rome ſi vous en oſtez Ciceron, n'ont pas dequoy le luy diſputer, & ie le puis dire hardiment, puis qu'à peine paroiſt-il qu'vn genre d'eſcrire ſi delicat, leur ayt eſté ſeulement connu. Auſſi tous les gouſts les plus exquis ſont leurs delices de ſes lettres, auſſi bien que de ſes vers, & de ſa conuerſation, où l'on ne trouue pas moins de charmes. Ie tiendrois le Public bien fondé à intenter action contre luy pour luy faire imprimer ſes œuures. Au reſte quoy qu'en vn autre ſignification on die *galand*, & *galande*, auec vn *d*, auſſi bien qu'auec vn *t*, ſi eſt-ce qu'en celle que nous traitons, il faut dire *galant* & *galante* auec vn *t*, & non pas auec vn *d*.

Reuſsir.

ON ſe ſert plus elegamment de ce verbe au ſens actif, ou auec le verbe auxiliaire *auoir*, qu'au ſens paſſif, ou auec le verbe auxiliaire *eſtre*. Par exemple, il eſt beaucoup mieux dit *ce deſſein luy a reuſsi*, que non pas

luy eſt reuſsi, cette entrepriſe luy a reuſsi, que non pas *luy eſt reuſsie*, quoy qu'vn de nos plus celebres Eſcriuains l'ayt eſcrit de cette derniere façon. Nous auons fait vne Remarque de la faute contraire que l'on fait en certains verbes, où l'on employe le verbe auxiliaire *auoir*, au lieu du verbe auxiliaire *eſtre*, comme *il a entré, il a ſorty, il a paſſé* pour *il eſt entré, il eſt ſorty, il eſt paſſé.*

Seruir, prier.

SEruir, regit maintenant l'accuſatif, & non pas le datif comme il faiſoit autrefois, & comme s'en ſert ordinairement Amyot & les anciens Eſcriuains; Par exemple ils diſoient, *il faut ſeruir à ſon Roy, & à ſa patrie*, pour dire *il faut ſeruir ſon Roy & ſa patrie*, comme on parle aujourd'huy. M. de Malherbe a encore retenu ce datif, comme quelques autres phraſes du vieux temps; *le Medecin*, dit-il, *ſert aux mālades*, au lieu de dire *ſert les malades*; car icy *ſeruir*, ne ſignifie pas *eſtre propre & conuenable*, auquel cas il regiroit le datif, comme *cela ſert à pluſieurs choſes*, mais ſignifie *rendre ſeruice & aſsiſter*. Il en eſt de meſme de *prier*. Les Anciens diſoient auſſi *prier à Dieu*, & meſme quelques vns diſent encore *je prie à Dieu*, au lieu de dire *je prie Dieu*; *Fauoriſer*, a auſſi le meſme vſage.

Quantesfois.

CE mot pour dire *combien de fois*, eſt beau & agreable à l'oreille ſelon l'auis de beaucoup de gens; tellement que ie m'eſtonne qu'il ayt eu vne ſi mauuaiſe deſtinée, au moins en vers, où il a tres-bonne grace, & où il eſt tres-commode, meſme apres l'exemple de M. de Malherbe, qui l'a ſi bien mis en œuure,

Quantefois, lors que ſur les ondes
Ce nouueau miracle flottoit, &c.

Car pas vn de nos Poëtes n'en voudroit vſer aujourd'huy, & pour la proſe ie ne penſe pas qu'il ayt jamais eſté en vſage, ny meſme que M. de Malherbe s'en ſoit ſeruy.

Que non pas.

QVelques vns de nos modernes Eſcriuains le condamnent, & ne veulent pas par exemple que l'on die, comme l'a eſcrit vn excellent Autheur, *ils tiennent plus de l'architecte & du maſſon que non pas de l'Orateur*, mais *ils tiennent plus de l'architecte & du maſſon que de l'Orateur*. Il eſt vray que bien ſouuent ils ont raiſon, mais bien ſouuent auſſi *non pas*, y a fort bonne grace, & rend l'expreſſion plus forte.

forte. Il faut en cela conſulter l'oreille; car il ſeroit mal-aiſé d'en faire vne Reigle certaine, ſans doute il eſt plus elegant pour l'ordinaire de le ſupprimer.

Arrangement de mots.

L'Arrangement des mots eſt vn des plus grands ſecrets du ſtile; Qui n'a cela ne peut pas dire qu'il ſçache eſcrire. Il a beau employer de belles phraſes & de beaux mots, eſtant mal placez ils ne ſçauroient auoir ny beauté ny grace, outre qu'ils embaraſſent l'expreſſion & luy oſtent la clarté, qui eſt le principal.

Tantùm ſeries, junctúraque pollet.

Vn Autheur celebre eſcrit, *voicy pour vne ſeconde injure, la perte qu'auecque vous, ou pluſtoſt auecque toute la France, j'ay faite de Monſieur, &c.* Quelle oreille n'eſt point choquée de cette tranſpoſition? N'euſt-il pas mieux dit *la perte que j'ay faite auecque vous, ou pluſtoſt auec toute la France, de Monſieur, &c.* A mon auis ce qui l'a trompé, c'eſt qu'il a creu que ce genitif *de Monſieur*, ſeroit bien mieux placé aupres de *j'ay faite*, dont il eſt regi, qu'aupres de ces mots *auec toute la France*, auec leſquels il n'a aucune liaiſon; Mais il n'a pas pris garde, que pour joindre ſur la fin de la periode

les mots qui ſe conſtruiſent enſemble, il a ſeparé d'vne trop longue diſtance la conſtruction des mots qui eſtoient au commencement, à ſçauoir *la perte que*, qui vouloient eſtre joints immediatement à leur verbe *j'ay faite*; Car il leurs eſtoit bien plus neceſſaire qu'à ces derniers *de Monſieur*, tant parce que le verbe qui eſt conſtruit auec le pronom relatif en l'accuſatif, comme celuy-cy, veut eſtre le plus proche du pronom qu'il ſe peut, que parce qu'il y auoit pluſieurs mots ſans verbe, en quoy conſiſte vn des principaux vices de l'arrangement; En effet ſi l'on ſçait bien placer & entrelaſſer le verbe au milieu des autres parties de l'oraiſon, on ſçaura vn des plus grands ſecrets, & la principale reigle de l'arrangement des paroles. L'autre Reigle eſt, de ſuiure le meſme ordre en eſcriuant que l'on tient en parlant; car on ne dira pas la *perte qu'auecque vous, ou pluſtoſt, auec toute la France i'ay faite de Monſieur, &c.* mais *la perte que i'ay faite auec vous ou pluſtoſt auec toute la France, de Monſieur, &c* Ny l'on ne dira pas non plus, comme a eſcrit encore le meſme Autheur, *ie penſe vous auoir conté qu'à l'entrée que douze ou quinze iours auparauant il auoit faite, &c.* mais *qu'à l'entrée qu'il auoit faite douze ou quinze iours auparauant.* C'eſt la ſituation naturelle de ces paroles, au lieu que l'autre eſt forcée.

Plusieurs attribuent aux vers la cause de ces transpositions, qui sont des ornemens dans la Poësie, quand elles sont faites, comme celles de M. de Malherbe, dont le tour des vers est incomparable; Mais pour l'ordinaire elles sont des vices en prose, ie dis *pour l'ordinaire*, parce qu'il y en a quelques vnes de fort bonne grace. Il se pourroit faire que la tissure du vers auroit corrompu celle de la prose, mais combien auons-nous de grands hommes, dont la prose & les vers sont egalement excellens? Parmy vn si grand nombre on voit briller cette viue lumiere de l'Eglise, qui par ses Oeuures Chrestiennes s'est acquis vne double palme en l'vn & en l'autre genre. Est-il rien de plus doux, de plus pompeux que son stile, rien de plus eloquent que sa bouche & que sa plume? Et ne sont-ce point encore de nouueaux sujets d'admiration, que la quantité, que la diuersité de ses ouurages, & que la promptitude & la facilité auec laquelle il les fait? Certainement ce n'est point pour luy que l'on dit *que les talens sont partagez, & que le pris de l'Eloquence n'est pas de ceux qui se gaignent à la course,* Mais cette double gloire n'est-elle pas deuë aussi à l'Autheur ce ce grand Ouurage, qui a aujourd'huy tant d'esclat? N'est-ce point vn chef-d'œuure d'eloquence, de pieté, de jugement, & qui va im-

mortaliſer ſur la terre vn grand Cardinal desja immortel dans le ciel ? Se voit-il encore de plus belle proſe ny de plus beaux vers que les lettres & les ſonnets d'vn autre excellent Eſprit, deſquels il ſuffit de dire pour toute loüange, qu'ils ſont dignes du fameux Endymion ? Combien en auons nous d'autres encore, qu'il ſeroit trop long de deſigner, & que je me contente d'honorer d'vn ſilence reſpectueux, puis que leur reputation parle aſſez ?

Au preallable. Preallablement.

NOus n'auons gueres de plus mauuais mots en noſtre langue. C'eſtoit l'auerſion d'vn grand Prince, qui n'entendoit jamais dire l'vn ou l'autre ſans froncer le ſourcil. Il trouuoit qu'ils auoient quelque choſe de monſtrueux en ce qu'ils eſtoient moitié Latins & moitié François, & quoy qu'en toutes les langues il y ayt beaucoup de mots *ibrides*, qu'ils appellent, ou *metifs*; Et il eſtoit encore plus choqué de ce *qu'allabe*, entroit dans cette compoſition pour *qui doit aller*. Nous auons *auparauant*, *premierement*, *auant toutes choſes*, & pluſieurs autres termes ſemblables. Il faut laiſſer ces autres deux pour les Notaires, & pour la chicane

Beaucoup.

CE mot eſtant employé pour *pluſieurs*, ne doit pas eſtre mis tout ſeul. Il y faut ajouſter *perſonnes*, ou *gens*, ou quelque ſubſtantif, comme *il donnoit peu à beaucoup*, n'eſt pas bien dit, il faut dire *à beaucoup de perſonnes*, ou *à beaucoup de gens*. Il eſt vray que l'on dit, *nous ſommes beaucoup, ils ſont beaucoup*, pour dire *nous ſommes beaucoup de gens*, mais il faut remarquer que cela n'a lieu que quand le pronom perſonnel le precede, lequel fait voir que ce *beaucoup*, qui ſuit, ſe rapporte au meſme pronom. De meſme quand on dit *il y en a beaucoup*, cet *en*, emporte auec ſoy la ſignification de *gens*, ou *de perſonnes*, comme il ſe voit par cette phraſe *il y en a*, qui veut dire entre autres choſes *il y a des gens*.

Quand *beaucoup*, eſt aduerbe, il y a vne belle remarque à faire; c'eſt que lors qu'on le met apres l'adjectif, il y faut neceſſairement ajouſter *de*, deuant & dire *de beaucoup*; car ſi ie dis, *l'eſprit de qui la promptitude eſt plus diligente beaucoup que celle des aſtres*, ce n'eſt pas bien dit, quoy qu'il ſoit eſchappé ſouuent à vn celebre Autheur de l'eſcrire ainſi; il faut dire *l'eſprit de qui la promptitude eſt plus diligente de beaucoup que celle des aſtres*. Mais quand *beau-*

coup, eſt deuant l'adjectif, il n'eſt pas neceſſaire d'y mettre le *de*, meſme il eſt mieux de ne l'y mettre, comme *l'eſprit de qui la promptitude eſt beaucoup plus diligente* eſt mieux dit que *l'eſprit de qui la promptitude eſt de beaucoup plus diligente.*

Barbariſme,

ON peut commettre vn Barbariſme, c'eſt à dire parler barbarement, & hors des bons termes d'vne langue, ou en vne ſeule parole, ou en vne phraſe entiere. Les Barbariſmes d'vn ſeul mot, comme par exemple *pache*, pour *paction*, *lent*, pour *humide*, & vne infinité d'autres ſemblables ſont aiſez à euiter, & il y a peu de gens nourris à la Cour, ou verſez en la lecture des bons Autheurs, qui vſent d'vn mot barbare. Mais pour les Barbariſmes de la phraſe, qui eſt compoſée de pluſieurs mots, il eſt tres-aiſé d'y tomber, Par exemple, vn de nos meilleurs eſcriuains a dit *eleuer les yeux vers le ciel.* Cette phraſe n'eſt point Françoiſe, il faut dire *leuer les yeux au ciel.* Quelques vns diſent auſſi *ſortir de la vie*; cette phraſe n'eſt pas Françoiſe non plus, quoy que les Latins dient *vita excedere*; Car il n'y a point de conſequence à tirer de la phraſe d'vne langue, à la phraſe d'vne autre, ſi l'Vſage ne l'authoriſe.

Ce qui fait que tant de gens ſont ſujets à commettre cette ſorte de barbariſme, c'eſt que tous les mots dont la phraſe eſt compoſée ſont François, & ainſi on ne s'apperçoit point de la faute; Au lieu qu'au barbariſme du mot, l'oreille qui n'y eſt pas accouſtumée, le rebutte, & n'a garde de ſe laiſſer ſurprendre, mais au barbariſme de la phraſe, l'oreille eſtant ſurpriſe & comme trahie par les mots qu'elle connoiſt, luy ouure la porte, d'où apres il luy eſt bien aiſé de s'inſinuer dans l'eſprit.

Deſcouuerte, ou *deſcouuerture*.

PAr exemple *la deſcouuerte*, ou *la deſcouuerture du nouueau monde*, ou *des terres neuues*, ſont tous deux bons. Amyot dit *deſcouuerture*, & ie l'ay auſſi oüy dire à des femmes de la Cour & de Paris. Ceux qui ne veulent pas que l'on die *deſcouuerte*, ont accouſtumé d'alleguer vne mauuaiſe raiſon, qui eſt que *deſcouuerte*, eſt vn adjectif; car combien auons nous d'adjectifs en noſtre langue qui ne laiſſent pas d'eſtre ſubſtantifs, & au maſculin & au feminin, comme *le couuert*, *le contenu*, *le brillant*, *la retenuë*, *la venuë*, *l'arriuée*, *l'enceinte*, & vne infinité d'autre tirez des participes actifs & paſſifs, ſans parler de ceux qui ne ſont point pris des participes, comme *cha-*

grin, colere, depit, ſacrilege, parricide? &c.

Et donc, donc.

PLuſieurs croyent que de commencer vne periode par *& donc*, ne ſoit pas parler François, mais Gaſcon; comme en effet les Gaſcons ont ſouuent ce terme à la bouche. Mais M. Coeffeteau & M. de Malherbe en ont vſé, & je l'entens dire tous les iours à la Cour à ceux qui parlent mieux. Il ſe pourroit bien faire que les Gaſcons l'y auroient apporté auec beaucoup d'autres façons de parler qu'ils ont introduites du temps qu'ils eſtoient en regne; Et ce qui m'en feroit douter, c'eſt qu'il ne me ſouuient point de l'auoir leu dans Amyot, où j'ay trouué beaucoup de phraſes que nous croyons nouuelles. Quoy qu'il en ſoit, l'Vſage l'a eſtably.

On peut auſſi commencer vne periode par *donc*, & il n'eſt que bon de s'en ſeruir ainſi quelquefois pour diuerſifier ſon vſage; car la plus commune façon d'en vſer, & qui a le plus de grace, eſt à la ſeconde, ou à la troiſieſme ou quatrieſme parole de la periode.

Eſpace, interualle.

CE mot eſt tousjours maſculin, quoy qu'on l'ayt fait feminin autrefois. Il faut

faut dire *vn long eſpace*, ſoit que l'on parle *d'vn eſpace de temps*, ou *d'vn eſpace de lieu*, car il ſe dit de tous les deux. Et au pluriel il en eſt de meſme qu'au ſingulier, *de grands eſpaces*, & non pas *de grandes eſpaces*. *Interualle*, eſt de meſme en tout & par tout.

Celle-cy pour *lettre*.

Celle-cy, pour *lettre*, eſt bas. Neantmoins pluſieurs ont accouſtumé d'en vſer commençant vne lettre ainſi : *Ie vous eſcris celle-cy*. Il faut dire *je vous eſcris cette lettre*, ou ſimplement *je vous eſcris*; Car par *celle-cy*, de ſous-entendre *lettre*, qu'on n'a point encore dit, il n'y a point d'apparence en noſtre langue, qui n'ayme pas ces ſuppreſſions. Les Latins ne ſont pas ſi ſcrupuleux en pluſieurs façons de parler, meſme en celle-cy, teſmoin Ouide

Hanc tua Penelope lento tibi mittit Vliſſo,

& dans les Epiſtres de Ciceron on trouue ſouuent, *has tibi reddet*, ou *has tibi exaraui*, ou choſe ſemblable, ſous-entendant tantoſt *epiſtolam*, tantoſt *litteras*.

Contemptible, contempteur.

CEs deux mots me ſemblent bien rudes, & particulierement le dernier; Car pour le premier encore y a-t-il beaucoup de gens

qui s'en ſeruent, bien que *meſpriſable*, qui eſt ſi bon, ne couſte pas plus à dire. Neantmoins M. de Malherbe s'en eſt ſeruy en proſe & en vers, *nous deuenons*, dit-il, *auſſi contemptibles, comme nous faiſons les contempteurs.* Il eſt vray qu'en vers il ne s'eſt jamais ſeruy de ce dernier mais ſeulement de l'autre.

Et qu'eſtant comme elle eſt, d'vn ſexe variable;
Ma foy, qu'en me voyant elle auroit agreable
Ne luy ſoit contemptible en ne me voyant pas.

Apparemment il n'a pas mis *meſpriſable* au lieu de *contemptible*, quoy qu'il fuſt auſſi propre au vers que l'autre, parce qu'il euſt rimé dans la ceſure du milieu auec *agreable.*

Faiſable.

ON demande, *ſi vne choſe eſt faiſable, ou non.* Quand on parle ainſi, on ne veut pas dire *s'il eſt permis de la faire*, mais *s'il eſt poſsible de la faire. Faiſable*, regarde l'action ſeulement & non pas le deuoir, & ie ne vois perſonne qui en parlant, ny en eſcriuant l'employe à vn autre vſage, ſi ce n'eſt vn celebre Eſcriuain, qui a donné lieu à cette Remarque, de peur qu'eſtant imité & digne de l'eſtre en pluſieurs autres choſes, il ne le ſoit encore en celle-cy.

Deuouloir.

POur dire *ceſſer de vouloir.* M. de Malherbe s'eſt ſeruy de ce mot, *ſeroiſt-il poſsible,*

dit-il, *que celuy vouluſt, qui peut deuouloir en vn moment?* Ie ne ſçay s'il eſt l'inuenteur de ce mot, mais ie ne l'ay iamais oüy dire, ny veu ailleurs. Il eſt fort commode, & fort ſignificatif, & il ſeroit à deſirer qu'il fuſt en vſage. Selon l'analogie des mots il ſeroit aiſé de l'eſtablir, parce que nous en auons quantité de cette nature en noſtre langue, comme *detromper*, que i'ay veu venir à la Cour, & que l'on trouuoit auſſi eſtrange au commencement, qu'on fait maintenant *deuouloir*, mais qui eſt aujourd'huy entierement en vſage. Nous diſons donc *tromper detromper*, *meſler demeſler*, *faire defaire*, *croiſtre d croiſtre*, *habiller deshabiller*, car on met vn *s*, en la compoſition quand le verbe commence par vne voyelle, comme *armer deſarmer*. Le nombre de ces compoſez eſt tres-grand, dans leſquels la preposition *de*, emporte la deſtruction ou le contraire de ce que ſignifie le verbe ſimple.

Meſmes cette ſorte de compoſition de verbes ſemble auoir ce priuilege, qu'on en peut former & inuenter de nouueaux au beſoin, pourueu qu'on le face auec iugement & diſcretion, & que ce ne ſoit que tres-rarement. Ce fameux Poëte Italien en a ainſi vſé, au mot de *dishumanare*, quand il a dit dans le Paſtor fido

Che nel dishumanarti
Non diuenti vna fera anzi ch'un Dio.

prens garde; dit-il, *qu'en te deshumanisant, tu ne deuiennes plustost vne beste farouche, qu'vn Dieu.* Il s'est seruy de ce mot le plus heureusement du monde, soit qu'il l'ayt inuenté luy mesme comme ie crois, ou qu'il l'ayt pris du Dante, qui n'a eu nulle pudeur à en faire autant de fois qu'il en a eu besoin, disant par exemple *immeiare*, *intuiare*, *insuiare*, pour dire *conuertir en moy*; *conuertir en toy*, *conuertir en soy*, & vne grande quantité d'autres horribles comme ceux là; car ie n'ay pas remarqué qu'il ayt esté aussi heureux que hardy en cette sorte d'inuention. On a fait vn mot en nostre langue depuis peu, qui est *debrutaliser*, pour dire *oster la brutalité*, ou *faire qu'vn homme brutal ne le soit plus*, qui est heureusement inuenté, & ie ne sçaurois croire qu'estant connu, il ne soit receu auec applaudissement. Au moins tous ceux à qui ie l'ay dit, luy donnent leur voix, & pas vn iusqu'icy ne l'a condamné pour sa nouueauté, comme on fait d'ordinaire tous les autres. Aussi a-t-il esté fait par vne personne, qui a droit de faire des mots, & d'imposer des noms, s'il est vray ce que les Philosophes enseignent, qu'il n'appartient qu'aux sages d'eminente sagesse d'auoir ce priuilege.

Dueil pour *Duel.*

CEtte Remarque me ſembloit indigne de tenir rang parmy les autres, qui n'attaquent pas des erreurs ſi groſſieres, qui eſt celle de prononcer ou d'eſcrire *dueil* pour *duel.* Mais ſe rendant commune, il n'eſt pas inutile de la marquer. Ce ſont pourtant deux choſes bien differentes, que *dueil*, & *duel* outre que *dueil*, eſt d'vne ſyllabe, & *duel* de deux.

De cette façon de parler, il ſçait la langue Latine & la langue Grecque.

LE ſens de ſes paroles ſe peut exprimer en quatre façons. On peut dire, *il ſçait la langue Latine & la langue Grecque. Il ſçait la langue Latine, & la Grecque. Il ſçait la langue Latine, & Grecque, & il ſçait les langues Latine & Grecque.* On demande ſi ces quatres expreſſions ſont toutes bonnes, & laquelle eſt la meilleure. Ie reſpons que les deux dernieres ſont mauuaiſes, & que les deux premieres ſont bonnes; Car, *il ſçait la langue Latine & Grecque*, ne ſe peut dire, parce que la conſtruction du cette periode, ou de cette oraiſon, pour parler en Grammairien, ſe doit faire ou ſelon les paroles qui ſont exprimées, ou ſelon celles qui ſont ſous-entendues, Si ſelon celles qui ſont exprimées, ſingulier *la langue*, ne peut

conuenir à deux langues entierement differentes, comme ſont *la Latine & la Grecque*; Si ſelon celles qui ſont ſous-entenduës, à ſçauoir *la, langue*, encore qu'on ne die pas *langue*, il ne faut pas laiſſer d'exprimer l'article, *la*, qui ne ſe peut ſupprimer ny ſous-entendre, à cauſe qu'vn meſme ſubſtantif, comme eſt *langue*, en cet exemple, ne peut pas eſtre appliqué à deux choſes differentes, qu'on ne luy donne deux articles effectifs, qui ne ſe doiuent jamais ſupprimer. Et pour l'autre expreſſion que nous ſouſtenons mauuaiſe, *il ſçait les langues Latine & Grecque*, cela eſt ſi euident à ceux meſmes qui ne ſçauent pas les ſecrets de noſtre langue, qu'il me ſemble ſuperflu de le prouuer. Il reſte donc à ſçauoir lequel de ces deux eſt le meilleur, *il ſçait la langue Latine & la langue Grecque*, & *il ſçait la langue Latine & la Grecque*. Les opinions ſont partagées, les vns croyent que de repeter deux fois *langue*, en plus regulier & plus grammatical, & alleguent que M. Coeffeteau qui eſcriuoit ſi nettement en vſoit tousjours ainſi. Les autres aſſeurent que celuy-cy eſt beaucoup meilleur & plus elegant, *il ſçait la langue Latine & la Grecque*, parce, diſent-ils, que la repetition des mots, à moins que d'eſtre abſolument neceſſaire eſt, tousjours importune, outre qu'en l'euitant on s'exprime auec plus de briefueté, ce qui eſt

bien agreable ſur tout aux François.

Le pronom relatif LE, *deuant deux verbes, qui le regiſſent.*

PAr exemple *enuoyez moy ce liure pour le reuoir & augmenter.* C'eſt ainſi que pluſieurs perſonnes eſcriuent, ie dis meſme des Autheurs renommez; Mais ce n'eſt point eſcrire purement, il faut dire *pour le reuoir & l'augmenter*, & repeter le pronom *le*, neceſſairement; & cela eſt tellement vray, que quand meſme les deux verbes ſeroient ſynonimes, il ne faudroit pas laiſſer de le repeter comme, *pour l'aymer & le cherir*, & non pas *pour l'aymer & cherir.* Cette reigle ne ſouffre point d'exception.

D'vne heure à l'autre.

VN de nos plus celebres Autheurs a eſcrit, *il n'y a rien qui ſe doiue conſeruer auec plus de ſoin que la memoire d'vn bien-fait, il ſe la faut ramenteuoir d'vne heure à l'autre.* Il faut dire *d'heure à autre*, & *d'vne heure à l'autre* n'eſt pas François. En vn autre endroit il eſcrit encore, *la triſteſſe s'eſtant emparée de mon eſprit, s'y eſt tellement fortifiée, & s'y fortifie encore d'vn iour à l'autre.* Il faut dire *de iour à autre.* & non pas d'vn iour à l'autre, Car ce dernier exprime vn

temps defini, comme par exemple, ſi ie voulois dire qu'vn homme qui eſtoit aujourd'huy fort riche eſt deuenu fort pauure le lendemain, ie dirois que d'*vn iour à l'autre*, de plus riche homme de la ville, il eſtoit deuenu le plus pauure. Ainſi *d'vn iour à l'autre*, ſignifie proprement l'eſpace de deux iours ou en tout, ou en partie; car cela n'importe. Que ſi en ce meſme exemple ie mettois *de iour à autre*, alors ie ne dirois plus que ce grand changement fuſt arriué determinément dans deux iours, mais peu à peu, & dans vn eſpace de temps indefini. Il en eſt de meſme, ce me ſemble; de *d'vne heure à l'autre*, & *d'heure à autre*.

Diſcord pour *diſcorde*.

Diſcord pour *diſcorde*, ne vaut rien en proſe, mais il eſt bon en vers,

Et ſi de nos diſcours l'infame vitupere,

dit M. de Malherbe. Les autres Poëtes en ont auſſi vſé & deuant & apres luy. C'eſt vn de ces mots, que l'on employe en vers & non pas en proſe, dont le nombre n'eſt pas grand. Neantmoins ie ſuis bien trompé ſi vn de nos plus excellens Eſcriuains ne l'a employé vne fois dans la Paraphraſe, qui luy a acquis tant de reputation. Quoy qu'il en ſoit, on ne s'en ſert en proſe que tres-rarement, y ayant quelque

que lieu, où peut-estre il pourroit trouuer sa place.

Construction grammaticale.

PLusieurs croyent que cette construction n'est pas bonne, *comme le Roy fut arriué, il commenda, &c.* & qu'il faut dire *le Roy, comme il fut arriué, commenda.* Mais il se trompent fort; car au contraire, l'autre est beaucoup meilleure & plus naturelle, parce que si ie commençois la periode par, *le Roy*, il faudroit dire *estant arriué*, & non pas, *comme il fut arriué. Le Roy estant arriué, commanda*, qui ne voit que cette phrase est beaucoup plus Françoise que cette autre, *le Roy, comme il fut arriué, commanda? A l'abord*, dit M. Coeffeteau, *comme Tiridates apperceut Corbulon, il descendit le premier de cheual.* On parle & on escrit ainsi.

C'EST QVE, *où il est mauuais.*

CE terme est quelquefois superflu & redondant, par exemple lors qu'il est employé de cette sorte *quand c'est que ie suis malade.* Vne infinité de gens le disent ainsi, & particulierement les Parisiens & leurs voisins, plustost que ceux des Prouinces esloignées. Il faut dire simplement *quand ie suis malade.* Cela est hors de doute. Mais on n'est pas si assu-

ré, que cette autre façon de parler ſoit mauaiſe *quand eſt-ce qu'il viendra ?* car les vns la condamnent, & ſouſtiennent qu'il faut dire *quand viendra-t-il ?* & les autres diſent qu'elle eſt fort bonne, & pourmoy ie ſuis de cet aduis.

Onguent pour *parfum.*

VN fameux Autheur eſt repris, & auec raiſon, d'auoir eſcrit *onguent*, en parlant de la Magdeleine, & dit *vn precieux onguent*, au lieu d *vn precieux parfum.* Nous auons encore pluſieurs de nos Eſcriuains & de nos Predicateurs, qui font cette faute. Ce qui les trompe, c'eſt que les Latins diſent *vnguentum*, en cette ſignification, parce que les Anciens ſe ſeruoient de certains parfums, comme il y en a encore de pluſieurs ſortes parmy nous, dont le vray vſage eſtoit de s'en oindre quelques parties du corps, tellement qu'il ſemble qu'on auoit raiſon de l'appeller *onguent.* Mais parce que ce mot ſe prend touſiours pour medicament, il ne s'en faut iamais ſeruir pour *parfum*, l'Vſage le veut ainſi.

Poſte.

QVand c'eſt vn terme de guerre, il eſt touſiours maſculin, & ceux qui le font

de l'autre genre parlent mal. Il faut dire *prendre vn bon poſte, garder ſon poſte*, & non pas *prendre vne bonne poſte ny garder ſa poſte*. Quand il ſignifie *vne certaine courſe de cheual, ou le lieu où ſont les cheuaux deſtinez à cet vſage*, ou *l'eſpace qu'ils ont accouſtumé de faire en courant*, chacun ſçait qu'il eſt feminin, & que l'on dit *courre la poſte*. Tous deux viennent de l'Italien, qui appelle l'vne *poſta*, & l'autre *poſto*. En faiſant cette difference de genre, on parlera ſelon l'Vſage, & l'on euitera l'equiuoque.

Abus du Pronom deſmonſtratif, celuy.

PLuſieurs abuſent du pronom demonſtratif *celuy*, en tout genre & en tout nombre. Ce ſont particulierement les femmes & les Courtiſans quand ils eſcriuent; & tant s'en faut qu'ils le veuillent euiter, qu'au contraire ils l'affectent comme vn ornement. Ils le trouuent fort commode, & s'en ſeruent d'ordinaire pour paſſer d'vn diſcours à vn autre. Par exemple, ils finiront vne periode par *joye*, en mettant vn point apres, & en commenceront vne autre, qui n'aura rien de commun auec la premiere, diſant *celle que j'ay receuë d'vne tel choſe*, &c. voulant dire *la joye que j'ay receuë*. Autre exemple, *j'ay parlé à vn tel de noſtre affaire, il s'y portera auec affection. Cel-*

le que vous m'auez teſmoignée ces iours paſſez, pour dire *l'affection que vous m'auez teſmoignée ces iours paſſez, eſt extraordinaire.* Ie dis que cette façon de parler, ou pluſtoſt d'eſcrire eſt vicieuſe, & que jamais les bons Autheurs, ne s'en ſont ſeruis en aucune langue, parce que ce pronom, quand il ſe rapporte à des choſes de cette nature, n'a ſon vſage que dans vne meſme periode, comme par exemple ſi ie diſois, *il m'a promis de vous ſeruir auec la meſme affection, que celle que vous luy auez teſmoignée ces iours paſſez.*

Mais comme j'ay dit, cette Reigle n'a lieu que lors que ce pronom ſe rapporte à des choſes d'vne certaine nature, qui ſont *les choſes morales*, ou *intellectuelles*, comme *joye*, *affection*, *eſperance*, *action*, &c. Car *aux materielles*, ou *aux perſonnes*, il n'y a point de mal de commencer la periode par ce pronom, comme ſi ie finis ainſi *pour payer le cabinet que j'ay acheté*, ie puis fort bien recommencer, *Celuy qu'vn tel vous donna*, &c. De meſme quand il s'agit d'vne ou de pluſieurs perſonnes, *la femme de Septimius*, dit M. Coeffeteau, *pour eſpouſer ſon adultere, fit proſcrire & tuer ſon mary. Celle de Salaſſus alla elle meſme querir les ſoldats pour l'executer.* Il y a bien ſans doute quelque belle raiſon de difference, mais ie ne l'ay pas encore cherchée.

Aduerbe.

CEtte partie de l'Oraiſon veut tousjours eſtre proche du verbe, comme le mot meſme le monſtre ; ſoit deuant ou apres, il n'importe, quoy que dans la conſtruction il aille tousjours apres le verbe, comme l'acceſſoire apres le principal, ou l'accident apres la ſubſtance. C'eſt pourquoy ie m'eſtonne qu'vn de nos plus fameux Eſcriuains affecte de le mettre ſi ſouuent loin de ſon verbe à la teſte de la periode, par exemple, *comme l'on vit que preſque leurs propoſitions n'eſtoient que celles meſmes qu'ils auoient faites à Rome*, au lieu de dire *comme on vit que leur propoſitions n'eſtoient preſque que celles meſmes qu'ils auoient faites à Rome*, nonobſtant la cacophonie des deux *que*, *preſque que*, qui n'eſt pas conſiderable à comparaiſon de la rudeſſe qu'il y a à mettre *preſque*, au lieu où il le met. Et il pouuoit euiter ces deux *que*, en mettant, *comme on vit que leurs propoſitions eſtoient à peu pres les meſmes*, &c.

Ie crois neantmoins qu'il y a quelques aduerbes, comme *j'amais*, *ſouuent*, & quelquefois *tousjours*, qui ont meilleure grace au commencement de la periode, qu'ailleurs; Mais auſſi ie n'en ay gueres remarqué d'autres que ceux là, ce qui me fait ſoupçonner que ce ſont

principalement les aduerbes du temps qui ont ce priuilege, & encore n'eſt-ce pas tousjours. Le meſme Autheur, dont i'ay allegué l'exemple de *preſque* a eſcrit, *quand jamais vn de ſes bien-faits ne luy deuroit reüſſir.* Et en vn autre endroit, *il deuoit faire en ſorte qu'il n'y euſt moyen de jamais les faire ſortir au iour.* Cette tranſpoſition eſt eſtrange, au lieu de dire, *il deuoit faire en ſorte qu'il n'y euſt iamais moyen de les faire ſortir au iour.*

Perdre le reſpect à quelqu'vn.

CEtte façon de parler eſt de la Cour, s'il en fut iamais, & toute m'a vie ie l'ay ainſi oüy dire aux hommes & aux femmes qui la hantent. Neantmoins depuis peu ie vois tant de gens qui condamnent cette phraſe, ou qui en doutent, que ie crois qu'il faut eſtre retenu à en vſer. I'auoüe que la conſtruction en eſt eſtrange, & qu'il ſemble qu'on deuroit dire *perdre le reſpect enuers quelqu'vn*, ou beaucoup mieux encore, *pour quelqu'vn*, & non pas *à quelqu'vn*; Mais combien y a-t-il de ces phraſes en toutes les langues, & en la noſtre? ordinairement ce ſont les plus belles & qui ont le plus de grace. Il ſe preſente ſouuent occaſion comme icy, de redire ce beau mot de

Quintilien, *aliud eſt latinè, aliud grammaticè loqui.*

Si nous voulions eſplucher cette façon de parler, *ſe loüer de quelqu'vn*, & en faire vne anatomie, ſelon que les mots ſonnent, ou ſelon leur conſtruction, ne la trouueroit-on pas encore plus eſtrange que l'autre, pour ſignifier ce qu'elle ſignifie? Car par exemple quand on dit, *vn tel ſe loüe fort des faueurs que vous luy auez faites*, la raiſon voudroit que l'on diſt, *vn tel vous loüe fort des faueurs que vous luy auez faites*, & n'on pas *ſe loüe*, qui n'eſt nullement, à propos. Et neantmoins il faut dire *ſe loüe*, ſi l'on veut parler François. Toutes les langues ont de ces façons de parler, comme j'ay dit. Il ſuffit d'en alleguer vn exemple en la latine, *dabis mihi pœnas*, veut dire en bon Latin, *ie vous donneray le foüet* ou *ie vous battray*; & à le prendre au pied de la lettre, ne ſemble-t-il pas qu'il veuille dire tout le contraire, à ſçauoir, *vous me donneray le foüet*, ou *vous me battrez*. Mais pour reuenir à cette phraſe, *perdre le reſpect à quelqu'vn, il luy a perdu le reſpect*, ceux qui la condamnent, veulent que l'on die *manquer*, au lieu de *perdre*, comme *manquer de reſpect à quelqu'vn. Il luy a manqué de reſpect.* Et c'eſt le plus ſeur, ſi ce n'eſt le meilleur. Il eſt vray qu'il ne dit pas tant que *perdre le reſpect.*

Quelque choſe, *quel genre il demande.*

ON demande ſi *quelque choſe*, veut tousjours vn adjectif feminin ſelon le genre de *choſe*, ou bien vn adjectif maſculin qui reſponde à l'*aliquid* des Latins, & à ce qu'il ſignifie. Par exemple, s'il faut dire, *il y a quelque choſe dans ce liure, qui eſt aſſez bonne*, ou *quelque choſe, qui eſt aſſez bon, quelque choſe qui eſt aſſez plaiſante*, ou *qui eſt aſſez plaiſant*. Les ſentimens ſont diuers; car i'ay oüi agiter cette queſtion en la compagnie du monde, qui la pouuoit le mieux decider. Les vns croyent que l'vn & l'autre eſt bon; Les autres qu'il le faut tousjours faire feminin, les autres tousjours maſculin; Et quelques vns ſont d'auis d'eluder la difficulté & de dire, *il y a dans ce liure quelque choſe d'aſſez bon, quelque choſe d'aſſez plaiſant*. Ceux qui croyent que tous deux ſont bons, ſe fondent ſur ce qu'on le peut faire feminin par la reigle generale qui veut que l'adjectif ſoit du genre du ſubſtantif, & que *choſe*, eſtant vn mot feminin, l'adjectif le ſoit auſſi; Et qu'on le peut faire maſculin, eu eſgard non pas au mot, mais à ce qu'il ſignifie, qui eſt *l'aliquid*, des Latins, & vn neutre que nous n'auons pas en François, mais que nous exprimons par le maſculin, qui fait l'office du neutre. Ceux qui le font tousjous feminin ne

peuuent

peuuent comprendre ny consentir, que *chose*, qui est feminin puisse iamais estre joint auec vn adjectif masculin. Et ceux au contraire, qui le font tousjours masculin disent que ce n'est pas *chose*, simplement qu'ils considerent en cette question, mais ces deux mots ensemble *quelque chose*, qui font tout vn autre effet estant joints, que si *chose*, estoit seul, ou qu'il fust accompagné d'vn autre mot, comme *vne*, car auec *vne*, il n'y a point de doute, & l'on ne met point en question qu'il ne faille dire *vne chose qui est assez bonne*, & *qui est assez plaisante* & non pas *assez bon*, n'y *assez plaisant*. Or ils soustiennent que *quelque chose*, se doit prendre neutralement, & tout de mesme que l'*aliquid* des Latins. Mesmes quelques-vns de cette opinion passent jusques là, que de dire que *quelque chose* ne doit estre pris & considerá que comme vn seul mot composé de deux qui voudroit estre orthographié ainsi *quelque-chose*, auec vn tiret & vne marque de composition, & qu'alors *quelque-chose*, n'est plus feminin, mais est vn neutre selon les Latins, & vn masculin selon nous.

Et quand à ceux qui pensent eschapper la difficulté auec la prepositiõ, ou la particule *de*, deuant l'adjectif, ils ont raison en certains exemples comme sont les deux que nous auons proposez; Mais cet expedient ne

ſert pas tousjours ; car ſi ie dis *il y a quelque choſe dans ce liure, qui n'eſt pas bon*, ou *qui n'eſt pas plaiſante*, on ne ſçauroit employer le *de*, en cette phraſe, ny en toutes les negatiues, où cet eſchappatoire ne vaut rien. De meſme ſi ie dis *il y a quelque choſe dans ce liure, qui merite d'eſtre leu*, ou *leuë*, on ne ſçauroit euiter ce doute auec la particule *de*, ny vne infinité d'autres phraſes ſemblables.

On en demeura là, mais depuis ayant medité ſur ce ſujet, il me ſemble qu'il y a des endroits où le feminin ne ſeroit pas bien, & d'autres où le maſculin ſeroit mal, par exemple, *il y a quelque choſe dans ce liure qui merite d'eſtre leuë*, ie ne puis croire que ce ſoit bien dit, & qu'il ne faille dire *quelque choſe qui merite d'eſtre leu, quelque choſe qui merite d'eſtre cenſuré*, & non pas *d'eſtre cenſurée*. Et ſi ie dis, *il y a quelque choſe dans ce liure qui n'eſt pas tel que vous dites*, ou *il y a dans ce liure quelque choſe qui n'eſt pas tel que vous dites*, quoy que quelques-vns l'approuuent, i'ay neantmoins peine à croire que ce ſoit bien dit, & qu'il ne faille dire, *il y a quelque choſe dans ce liure, qui n'eſt pas telle que vous dites*. D'où l'on peut former vne quatrieſme opinion differente des autres trois, à ſçauoir qu'il y a des endroits où il faut neceſſairement mettre le maſculin, & d'autres où il faut mettre le feminin, comme ſont les deux

que nous venons de propoſer. Mais pour diſcerner ces endroits là, ie n'en ſçay point de reigle, ou du moins d'autre reigle que l'oreille. Seulement ie diray qu'il eſt beaucoup plus frequent, plus François, & plus beau de donner vn adjectif maſculin à *quelque choſe*, qu'vn feminin.

C'eſt vne belle figure en toutes les langues, & en proſe auſſi bien qu'en vers, de reigler quelquefois la conſtruction, non pas ſelon les mots qui ſignifient, mais ſelon les choſes qui ſont ſignifiées. Par exemple, nous auons fait vne remarque de *perſonne*, où l'on voit qu'encore que *perſonnes*, ſoit feminin, neantmoins parce qu'il ſignifie *hommes & femmes*, quand on a dit *perſonnes*, dans vn membre de periode, on peut dire *ils*, au maſculin dans vn autre membre de la meſme periode, à cauſe que cet *ils*, ſe rapporte non pas au mot ſignifiant qui eſt *perſonnes*, mais au mot ſignifié, qui eſt *hommes*. Mais y a-t-il vn plus bel exemple que celuy que nous auons desja allegué ailleurs, & qui eſt tout propre pour cette Remarque?

Ogni coſa di ſtrage era ripieno,

& non pas *ripiena*, dit le Taſſe dans ſa Hieruſalem. Voila vn exemple pour le genre, en voicy vn autre pour le nombre. *I'en ay veu vne infinité qui meurent*, &c. *Infinité*, eſt fingu-

lier & *meurent*, eſt pluriel, & cependant il faut dire ainſi, & non pas, *i'en ay veu vne infinité qui meurt*, qui ſeroit tres-mal dit. Et cela, parce que *meurent*, ſe rapporte non pas au mot ſignifiant qui eſt *infinité*, & ſingulier, mais à la choſe ſignifiée, qui eſt *quantité de perſonnes*, ou *d'animaux*, qui comme vn terme collectif equipolle le pluriel, tellement qu'on n'a pas eſgard au mot, mais à la choſe.

Succeder pour *reüſſir.*

LOrs que *ſucceder*, veut dire *reuſſir*, il s'employe au preterit auec le verbe auxiliaire *auoir*, & non pas auec l'autre verbe auxiliaire *eſtre*, par exemple il faut dire *cette affaire luy a bien ſuccedé*, & non pas *luy eſt bien ſuccedée.* Neantmoins vn de nos plus celebres Autheurs a eſcrit dans le meilleur de ſes ouurages, *deux combats qui luy eſtoient glorieuſement ſuccedez.* C'eſt ce qui a donné lieu à cette Remarque, parce que ie ne crois pas que cette façon de parler ſoit à imiter. Le meſme Eſcriuain a employé *reüſſir*, de la meſme façon, comme nous l'auons remarqué ailleurs.

Bien que, quoy que, encore que.

CEs conjonctions ne doiuent pas eſtre repetée dans vne meſme periode. Par

exemple, *bien que l'experience nous face voir tous les iours qu'il n'y a point d'innocence qui ſoit à couuert de la calomnie, & quoy que les plus gens de bien ſoient expoſez à la perſecution, ſi eſt-ce*, &c. Ie veux dire qu'apres auoir commencé la periode par *bien que*, il ne faut pas mettre *quoy que*, ny *encore que*, dans le ſecond membre de la meſme periode; mais eſcrire ainſi, *bien que l'experience nous face voir tous les jours qu'il n'y a point d'innocence qui ſoit à couuert de la calomnie, & que les plus gens de bien ſont expoſez à la perſecution.* Ie ne me ſerois pas auiſé de faire cette Remarque, ſi ie n'auois trouué cette faute dans les Oeuures d'vn bon Eſcriuain.

Comme ainſi ſoit.

M. Coeffeteau vſe ſouuent de cette façon de parler à l'imitation d'Amyot, qu'il s'eſtoit propoſé pour le plus excellent patron de ſon temps, & ſur lequel il auoit formé ſon ſtile auec les changemens & les modifications qu'il y falloit apporter. Dans ſes premiers Ouurages, ce terme ne fut pas mal receu, mais bien toſt apres il vint à vn tel deſcry, que l'authorité d'vn ſi grand homme ne le pût ſauuer, au contraire on le luy reprochoit comme vn crime, ou du moins comme vne tache qui ſoüilloit toute cette beauté de

langage, en quoy il excelle. La cauſe de ce deſcry, c'eſt que les Notaires ont accouſtumé de s'en ſeruir au commencement de leurs contracts. Neantmoins on a ſouuent affaire de ces ſortes de termes, & celuy cy me ſembloit fort graue à l'entrée d'vn diſcours, lors qu'il eſt queſtion d'entamer quelque matiere importante; Et nous n'auons pas plus de mots de cette nature en noſtre langue, qu'il ne nous en faut. I'auoüe que dans vne lettre il ſeroit exorbitant; mais qui ne ſçait qu'il y a des paroles & des termes pour toutes ſortes de ſtiles? Les Italiens n'ont-ils pas leur *concioſiacoſaché*, ou *concioſiecoſache*, pour-dire *comme ainſi ſoit*, qui eſt bien encore plus eſtrange, duquel neantmoins ils ne laiſſent pas de ſe ſeruir depuis pluſieurs ſiecles au commencement de quelque graue diſcours, quand ils veulent eſcrire d'vn ſtile majeſtueux? Auec tout cela, il faut aujourd'huy condamner *comme ainſi ſoit*, puis que l'Vſage le condamne; Mais il n'auoit pas encore prononcé l'Arreſt definitif, quand M. Coeffeteau s'en ſeruoit; c'eſt pourquoy il n'eſt pas tant à blaſmer de ne s'en eſtre pas abſtenu. Il fait aſſez paroiſtre en tous ſes Eſcrits, combien il eſtoit religieux & exact à ne point vſer d'aucun mot ny d'aucune phraſe, qui ne fuſt du temps & de la Cour

Si bien.

SI bien, conjonction ne ſe dit iamais, qu'il ne ſoit ſuiuy immediatement de *que*, & que l'on ne die *ſi bien que*, qui veut dire *de ſorte que*, ou *tellement que*. I'ay ajouſté *conjonction*, parce que *ſi bien*, ſans *que*, apres, eſt fort bon, quand il n'eſt pas conjonction, mais aduerbe, comme par exemple quand on dit, *il eſt ſi bien fait*, *il eſt ſi bien né*. Mais ce n'eſt pas de quoy il s'agit. Nous condamnons *ſi bien*, dont vne infinité de gens ont accouſtumé d'vſer pour *bien que*, *encore que*, comme quand ils diſent *ſi bien i'ay dit cela*, *ie ne le feray pas*. C'eſt vne façon de parler purement Italienne *Se bene l'ho detto*, *&c.* & ie m'eſtonne qu'vn de nos plus celebres Autheurs ayt eſcrit, *ſi bien ces commencemens nous ont eſté neceſſaires*, au lieu de dire, *bien que ces commencemens*, ou *encore que ces commencemens*, &c.

Conſideré que.

CE terme de conjonction pour *veu que*, n'eſt plus gueres en vſage. Neantmoins M. Coeffeteau s'en ſert ſouuent apres Amyot, & auec pluſieurs autres bons Eſcriuains Mais ie ne conſeillerois pas aujourd huy à qui que ce fuſt de s'en ſeruir, ſi ce n'eſt dans vn grand

Ouurage de doctrine pluſtoſt que d'eloquence. *Attendu que*, commence à ſe rendre fort commun dans le beau ſtile, mais du temps du Cardinal du Perron & de M. Coeffeteau il eſtoit banni de leurs eſcrits & de ceux de tous les meilleurs Autheurs, qui l'auoit relegué dans le pays d'*iceluy* & de *pour & à icelle fin*. Mais l'Vſage comme la Fortune, chacun en ſa iuriſdiction, eleue ou abbaiſſe qui bon luy ſemble, & en vſe comme il luy plaiſt.

S'attaquer à quelqu'vn.

CEtte façon de parler *s'attaquer à quelqu'vn*, pour dire *attaquer, quelqu'vn*, eſt tres-eſtrange & tres-Françoiſe tout enſemble; Car il eſt bien plus elegant de dire *s'attaquer à quelqu'vn*, qu'*attaquer quelqu'vn*. Ce ſont de ces phraſes dont nous auons parlé ailleurs, qui ne veulent pas eſtre eſpluchées, ny priſes au pied de la lettre, parce qu'elles n'auroient point de ſens, ou meſmes ſembleroient en auoir vn tout contraire à celuy qu'elles expriment, mais qui bien loin d'en eſtre moins bonnes en ſont beaucoup plus excellentes. Voyez la Remarque intitulée, *perdre le reſpect à quelqu'vn*.

Que le

Que le changement des articles a bonne grace.

IE dis que le changement des articles a bonne grace, lors que l'on employe deux ſubſtantifs l'vn apres l'autre auec la conjonction *&*, tellement que pour auoir cette grace, il faut taſcher autant qu'il ſe peut, de mettre deux ſubſtantifs de diuers genre; L'exemple le va faire entendre, *je dois beaucoup à la conduite & au ſoin de cet homme*, eſt dit ſans doute auec plus de grace que, *je dois beaucoup à la conduite & à la diligence de cet homme*, parce que la varieté donne beauté & grace à toutes les choſes. C'eſt pourquoy cette variation d'articles feminin & maſculin, *à la conduite & au ſoin*, eſt bien plus agreable à l'oreille, que ne ſeroit l'vniformité d'vn ſeul article repeté deux fois, *à la conduite & à la diligence*. Ie ne doute point que pluſieurs ne dient, que c'eſt vn trop grand raffinement, à quoy il ne ſe faut point amuſer; Auſſi ie ne blaſme point ceux qui n'en vſeront pas, mais ie ſuis certain que quiconque ſuiura cet auis plaira dauantage, & fera vne de ces choſes dont ſe forme la douceur du ſtile, & qui charme le Lecteur, ou l'Auditeur ſans qu'il ſçache d'où cela vient. L'vſage de cet auis ne doit auoir lieu que lors que l'on a le choix de pluſieurs mots dont on peut

diuerſifier le genre, & qu'il ne couſte rien d'en vſer ainſi; Car ie n'entens pas que l'on ſe contraigne en rien, ny que l'on ſe departe pour cela de la grace de la naïueté, & d'vne expreſſion naturelle.

Qu'il eſt neceſſaire de repeter les articles deuant les ſubſtantifs.

VOicy vne des principales & des plus neceſſaires Reigles de noſtre langue, que la repetition des Articles. Ie n'auois pas neantmoins reſolu d'en traiter, qu'en paſſant, ſelon les occaſions qui s'en ſont preſentées dans ces Remarques; parce que ie ne vois preſque perſonne auoir tant ſoit peu de ſoin de bien eſcrire, qui manque à vne loy ſi connuë & ſi eſtablie. Mais outre qu'y ayant pris garde de plus pres, j'ay trouué cette faute moins rare que ie ne m'eſtois imaginé, on m'a conſeillé d'en parler à plein fond, m'aſſeurant que ma peine ne ſeroit pas ſuperfluë.

Donc pour proceder par ordre, la repetition des Articles eſt tousjours neceſſaire au nominatif & à l'accuſatif, quand il y a deux ſubſtantifs joints enſemble par la conjonction *&*. Exemple, *les faueurs & les graces ſont ſi grandes* & non pas *les faueurs & graces*, &c. Voila pour le nominatif, & à l'accuſatif, *j'ay receu les faueurs & les graces que vous m'auez faites*,

& non pas *j'ay receu les faueurs & graces*, &c. Mais la faute eſt bien encore plus grande de ne repeter pas l'article, quand les deux ſubſtantifs ſont de deux genres differens, comme de dire, *le malheur & miſere dont on eſt accablé*, au lieu de repeter l'article, *le malheur & la miſere*, &c. Auſſi n'y a-t-il que les Eſcriuains inſupportables qui facent vne faute ſi groſſiere.

Cette meſme repetition eſt encore neceſſaire au genitif & à l'ablatif, qui ſont touſjours ſemblables en noſtre langue, comme le nominatif & l'accuſatif le ſont. Il faut dire, *l'amour de la vertu & de la philoſophie*, & non pas, *l'amour de la vertu & philoſophie*. A l'ablatif de meſme, il faut dire, *deſpoüillé de la charge & de la dignité qu'il auoit*, & non pas, *deſpoüillé de la charge & dignité qu'il auoit*. Il eſt vray qu'au genitif, on s'en diſpenſoit autrefois aux mots ſynonimes & approchans, comme *j'ay conceu vne grande opinion de la vertu & generoſité de ce Prince*, au lieu de dire, *vne grande opinion de la vertu & de la generoſité de ce Prince*, & M. Coeffeteau, qui eſcriuoit ſi purement, le diſoit ſouuent ainſi ſans repeter l'article; Mais ie penſe auoir deſja dit en quelque vne de mes Remarques, que cela ne ſe fait plus aujourd'huy, & qu'encore que les mots ſoient ſynonimes ou approchans, il ne faut pas laiſſer de repeter l'article. Ainſi de l'ablatif, *je*

puis eſperer cela de la bonté & de la generoſité de ce Prince, & non pas *de la bonté & generoſité*. Que ſi les deux ſubſtantifs ſont de diuers genre, ce ſeroit encore vne plus grande faute de ne pas redoubler l'article, parce que le premier article ne conuient pas au ſecond ſubſtantif, par exemple, ſi ie diſois, *il jeuſne au pain & eau*, au lieu de dire, *au pain & à l'eau*, *au diſné & collation*, pour *au diſner & à la collation*, car l'article *au*, ne conuient pas à *eau*, ny à *collation*. Que ſi les deux ſubſtantifs ſont de meſme genre, mais que l'vn commence par vne conſone, & l'autre par vne voyelle, comme *au midy & à l'Orient*, ce ſeroit encore vne grande faute de dire, *au midy & Orient*, parce que l'article *au*, quoy que maſculin ne conuient pas à l'autre maſculin commençant par vne voyelle.

Pour le datif, il y en a qui le voudroient excepter, croyant que de dire, *je dois cela à la bonté & generoſité de ce Prince*, eſt mieux dit, que *je dois cela à la bonté & à la generoſité de ce Prince*, parce que *bonté & generoſité*, eſtant approchans des ſynonimes, il ſemble qu'ils tombent dans cette belle Reigle des ſynonimes ou des approchans, qui ne veulent pas la repetition de pluſieurs particules, comme les mots contraires ou tout à fait differens la veulent abſolument auoir, par exemple, *je*

dois cela à l'adreſſe & à la force d'vn tel, j'ay eſgard à la vigueur & à la foibleſſe d'vn homme. Mais ie ne ſerois pas de cet aduis maintenant, quoy que du temps de M. Coeffeteau ie confeſſe que ie l'aurois eſté.

Quel eſt l'vſage des articles auec les ſubſtantifs, accompagnez d'adjectifs, auec particules, ou ſans particules.

LEs articles joints aux ſubſtantifs accompagnez d'adjectifs, ſoit que ces adjectifs ſoient tout ſeuls, ou qu'ils ayent quelque particule auec eux, ont le meſme vſage en tout & par tout, que les Articles joints aux ſeuls ſubſtantifs. Exemples de tous les cas. Au nominatif, *c'eſt le meilleur homme & le meilleure ouurier du monde.* De meſme à l'accuſatif, qui eſt touſjours ſemblable au nominatif, *il a veu le meilleur homme & le meilleur ouurier du monde.* Au genitif & à l'ablatif, *c'eſt le fils du meilleur homme & du meilleur ouurier du monde.* Ce qui ſe dit du maſculin s'entend du feminin auſſi, & des deux nombres de meſme.

Il y a exception quand les deux ſubſtantifs ſont ſynonimes, ou approchans; car alors on n'eſt pas obligé de repeter ny l'article ny l'adjectif, comme, *c'eſt le fils du meilleur parent &*

amy que j'aye au monde, eſt bien dit, quoy que ce ſoit encore mieux dit, *c'eſt du meilleure parent & du meilleure amy* ; car cette repetition n'eſt abſolument neceſſaire que quand les deux ſubſtantifs ſont tout à fait differens, comme en cet autre exemple, *le meilleur homme & le meilleur ouurier du monde*, où il ne faut pas dire, *le meilleur homme & ouurier du monde*. Voila quant aux articles qui ſont ioints à deux noms ſubſtantifs accompagnez d'vn meſme adiectif qui ſert à tous les deux.

Que ſi les deux ſubſtantifs ont chacun leur adjectif different, comme *c'eſt le bon homme & le mauuais ouurier*, c'eſt ainſi qu'il faut dire & non pas, *c'eſt le bon homme & mauuais ouurier*, c'eſt à dire qu'il faut touſjours repeter l'article. En fin le ſecond ſubſtantif joint au premier par la conjonction *&*, lors qu'ils ne ſont pas ſynonimes ou approchans, veut eſtre traité tout de meſme que le premier ; car ſi le premier a vn article, le ſecond en veut auoir vn ; ſi le premier à vn adjectif ou vn epithete, le ſecond en veut auoir vn auſſi, comme s'il eſtoit jaloux de tout le bien que l'on fait à l'autre ; Au lieu qu'eſtant ſynonimes ou alliez, ils s'accordent comme bons amis, & ſe paſſent d'vn ſeul article, & d'vn ſeul adjectif pour eux deux.

Quand les deux adjectifs contraires ou diſ-

ferens ſont accompagnez de la particule *plus*, il faut touſjours repeter l'article & la particule *plus*, ſoit que le ſubſtantif ſoit deuant ou apres les adjectifs, par exemple, *aux contraires* en parlant d'vn riche auaricieux, *c'eſt le plus riche & le plus pauure homme que ie connoiſſe*, & non pas *c'eſt le plus riche & le plus pauure homme*, & moins encore *c'eſt le plus riche & pauure homme*, &c. Et aux differens, *c'eſt le plus riche & le plus liberal homme du monde*, & non pas *c'eſt le plus riche & plus liberal homme du monde*, & moins encore, *c'eſt le plus riche & liberal*. Et *c'eſt l'homme le plus riche & le plus liberal du monde*, & non pas *le plus riche & plus liberal*, & encore moins *le plus riche & liberal*. Mais quand ils ſont ſynonimes ou approchans, il n'eſt pas neceſſaire de repeter l'article, ny la particule *plus*, comme, *il practique les plus hautes & excellentes vertus*, eſt bien dit, parce qu'icy *hautes & excellentes*, ſont comme ſynonimes, quoy que *il practique les plus hautes & les plus excellentes vertus*, non ſeulement ne ſoit pas mal dit, mais ſoit encore mieux dit que l'autre ſelon l'opinion de M. Coeffeteau qui l'a touſjours eſcrit ainſi. *Et promirent d'eſtre obeïſſans & fidelles à de ſi genereux & de ſi magnifiques Empereurs*, dit-il en vn lieu, bien que *genereux & magnifiques*, ſoient deux epithetes approchans. La particule *ſi*, veut eſtre traitée

comme *plus*, & quelques autres. On le peut encore dire d'vne troiſieſme façon, *il practique les plus hautes & plus excellentes vertus du Chriſtianiſme*, qui eſt ſelon quelques-vns la meilleure des trois, & celle dont M. de Malherbe a accouſtumé d'vſer, *deuant le plus grand & plus glorieux courage*, dit-il, en quelque endroit; Tellement que de tout cela on peut recueillir que cette diſtinction des ſynonimes ou des approchans & des contraires ou des differens, eſt d'vn grand vſage; car elle influë preſque ſur toutes les parties de l'Oraiſon, ſur les articles, ſur les noms ſoit ſubſtantifs, ſoit adjectifs, ſur les verbes, ſur les prepoſitions, & ſur les aduerbes, comme il s'en voit des exemples en diuers endroits de ces Remarques.

Reſſembler.

ON demande ſi *reſſembler*, regit auſſi bien l'accuſatif, que le datif; car perſonne ne doute qu'il ne regiſſe le datif. M. de Malherbe a eſcrit en vn certain lieu, *gardons nous de le reſſembler*, & en vn autre, *auecque ce langage & autres qui le reſſemblent*, & M. Bertaut luy a fait auſſi regir l'accuſatif en cette fameuſe ſtanſe;

Quand

Quand ie reuis ce que i'ay tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
Ne fiſt l'amour en mon ame renaiſtre,
Et que mon cœur autrefois ſon captif
Ne reſſemblaſt l'eſclaue fugitif,
A qui le ſort fait rencontrer ſon Maiſtre.

Il y a beaucoup d'autres Autheurs qui luy donnent l'accuſatif, mais ce ſont les vieux, & non pas les modernes; Ce qui fait voir que c'eſtoit la vieille façon de parler, que de luy faire regir l'accuſatif, & qu'aujourd'huy il demande touſiours le datif. Il eſt vray qu'en faueur de la poëſie i'ay oüy dire à pluſieurs perſonnes treſçauantes en noſtre langue, qu'en vers il le ſouffriroient à l'accuſatif, auſſi bien qu'au datif, mais qu'en proſe ils le condamneroient abſolument.

S'il faut dire cueillera, *&* recueillera, *ou* cueillira *&* recueillira.

CEtte queſtion a eſté agitée en vne celebre compagnie, où les voix ont eſté partagées. Les vns alleguoient qu'on diſoit autrefois *cueiller*, à l'infinitif, au lieu de *cueillir*, & que de *cueiller*, on auoit formé le futur *cueilleray*; car c'eſt ſans doute de l'infinitif que ſe forme le futur de l'indicatif. Les autres qui eſtoient de la meſme opinion qu'il falloit di-

re *cueilleray* n'auançoient point cette raiſon, ny aucune autre, mais ſe fondoient ſur l'Vſage ſeulement, & aſſeuroient que l'on dit en parlant, *cueillera* & *recueillera*, & non pas *cueillira*, & *recueillira*, auec vn *i*, deuant l'*r*. Ceux de l'opinion contraire ſouſtenoient, que l'Vſage eſtoit pour *cueillira* & *recueillira* auec *i*, & que iamais ils ne l'auoient leu, ny oüy dire autrement. Surquoy il y en eut quelques vns qui les accorderent par cette diſtinction, qu'à la Cour tout le monde dit *cueillira* & *recueillira*, & qu'à la ville tout le monde dit *cueillera*, & *recueillera*; ce qui à mon auis eſt tres veritable; Et cela preſuppoſé que s'enſuit il autre choſe ſinon que *cueillira & recueillira*, eſt comme il faut parler, puis que c'eſt vn des principes de noſtre langue, où pour mieux, dire de toutes les langues, que lors que la Cour en quelque lieu du monde que ce ſoit parle d'vne façon, & la ville d'vne autre, il faut ſuiure la façon de la Cour. Outre que celle-cy eſt encore fortifiée par les Autheurs, où ie n'ay iamais veu *cueillera*, ny *recueillera*, cela eſtant ſi veritable, que la plus-part meſmes de ceux qui ſont pour *cueillera*, demeurent d'acord que l'on ne l'eſcrit pas ainſi, mais qu'on le dit en parlant; comme ſi cela ſe faiſoit en noſtre langue, nyen aucune autre, que l'on dit vn mot d'vne façon en parlant; & d'vne autre en eſcriuant; en quoy ie

n'entens point parler dela difference de la prononciation & de l'orthographe.

Et quant à ce qu'ils alleguent l'ancien infinitif *cueiller*, ils ne prennent pas garde que cela fait contre eux; car puis qu'ils tirent vne conſequence de l'infinitif au futur de l'indicatif, qui n'eſt pas mauuaiſe, eſtant vray, comme nous auons dit, qu'il en eſt formé, que s'enſuit il autre choſe ſinon que quand on diſoit *cueiller*, & *recueiller*, on diſoit (& il falloit dire auſſi), *cueillera & recueillera*, & qu'à cette heure parce que l'on dit *cueillir*, il faut dire *cueillira & recueillira*; car ils ne conteſtent point que l'on die encore *cueillir*, à l'infinitif.

Sorte, *comme il ſe doit conſtruire.*

NOus auons remarqué en diuers endroits pluſieurs façons de parler, où le regime de genre ne ſuit pas le nominatif mais le genitif, qui eſt vne choſe aſſez eſtrange, & contre la conſtruction ordinaire de la Grammaire en toutes ſortes de langues. En Voicy encore vn exemple en ce mot *ſorte*, car il faut dire *il n'y a ſorte de ſoin qu'il n'ayt pris*, & non pas *qu'il n'ayt priſe*, quoy que *ſorte*, ſoit le nominatif feminin, auquel l'adjectif participe *pris*, ſe doit rapporter dans la bonne conſtruction Grammaticale, & par conſequent il

faudroit dire *prise*, le genitif ne pouuant estre construit auec le nominatif adjectif. Mais en cecy, comme en plusieurs autres façons de parler que nous auons remarquées, on regarde plutost le sens que la parole, c'est à dire qu'en cette exemple, *il n'y a sorte de soin*, on ne considere pas *sorte*, mais *soin*, tout de mesme que si l'on disoit *il n'y a soin*, parce que tout le sens va à *soin*, & non pas à *sorte*.

Repetition de mots. Faire.

IL y a des repetitions d'vn mot ou de plusieurs mots qui sont necessaires, comme *ie n'ay fait aujourd'huy que ce que i'ay fait depuis vingt ans.* Tous nos bons Autheurs en sont pleins, & ce seroit vne grande faute de ne pas vser de ces repetitions quoy qu'vn des premiers esprits de nostre siecle les ayt toutes condamnées elegament, en quoy il est aussi condamné de tout le monde. Il y a d'autres repetitions qui ne sont pas absolument necessaires, comme le sont ces premieres dont nous venons de parler, mais qui font grace & figure & il y en a de beaucoup de façons differentes qu'il seroit trop long de marquer par des exemples. Il suffit d'en faire voir d'vne façon, comme, *vne si belle victoire meritoit d'estre annoncée par vne si belle bouche;* ces deux mots *si*

belle, deux fois repetez ont fort bonne grace, quoy que la repetition n'en ſoit pas abſolument neceſſaire ; car quand on diroit *vne ſi belle victoire meritoit d'eſtre annoncée par cette bouche*, comme l'a eſcrit dans vne lettre ce grand homme, de qui i'ay tiré cet exemple, ce ſeroit fort bien dit; mais en repetant *ſi belle*, on enrichit encore la penſée, d'vne figure qui eſt vn ornement. Neantmoins celuy dont ie parle, l'a rejettée; car il ne faut pas douter qu'elle ne luy ſoit tombée dans l'eſprit ; Et il l'a rejettée, parce qu'il y auroit eu trop d'affectation en cette figure, & qu'vn iugement ſi ſolide & ſi eſclairé que le ſien, à qui l'on a confié les plus grandes affaires de l'Europe, n'a garde de receuoir toutes les belles productions de l'eſprit, mais ſeulement celles qui ſont accompagnées des circonſtances neceſſaires, du temps, du lieu, des occaſions, & de la qualité des perſonnes qui eſcriuent, & de celles à qui l'on eſcrit. Hors de là il ne peut y auoir d'eloquence, & c'eſt faire valoir l'eſprit aux deſpens du iugement.

Mais pour reuenir à ma Remarque, qu'vne ſi iuſte digreſſion a interrompuë ; il y a d'autres repetitions qui ne ſont ny neceſſaires, ny belles, comme lors que l'on repete vn verbe au lieu de ſe ſeruir de *faire*, qui eſt vn ſecours que noſtre langue nous donne & vn

auantage que nous auons pour euiter cet inconuenient, par exemple quand on dit *ie n'eſcris plus tant que i'eſcriuois autrefois*; cette repetition du verbe *eſcrire*, n'eſt ny neceſſaire ny belle en cet endroit, & quoy qu'abſolument elle ne ſe puiſſe pas dire mauuaiſe, ſi eſt-ce que ce ſera beaucoup mieux dit, *je n'eſcris plus tant que ie faiſois autrefois*, & parmy les Maiſtres de l'Eloquence & de l'art de bien parler, c'eſt vne eſpece de faute de n'exprimer pas les choſes de la meilleure façon, dont elles peuuent eſtre exprimées. Nous trouuons l'vſage de *faire*, ſi commode pour ne pas repeter vn meſme verbe deux fois, que nous nous enſeruons non ſeulemẽt en des phraſes ſemblables à celle, que nous venons de dire, mais encore en d'autres où nous faiſons regir à *faire*, le meſme cas, que regit le verbe pour lequel nous l'employons; comme par exemple, quand nous diſons, *il ne les a pas ſi bien appreſtées qu'il faiſoit les autres*, pour dire *qu'il appreſtoit les autres. Il n'a pas ſi bien marié ſa derniere fille, qu'il a fait les autres*, pour *qu'il a marié les autres.*

Il y a vne autre ſorte de repetition qui eſt vicieuſe parmy nous, & qui choque les perſonnes meſme les plus ignorantes. C'eſt quand ſans neceſſité, ſans beauté, ſans figure, on repete vn mot ou vne phraſe par pure negligence. Cela s'entend aſſez ſans en

donner des exemples. I'ay dit *parmy nous*, parce que les Latins n'ont pas eſté ſi ſcrupuleux en cela, non plus qu'en beaucoup d'autres choſes qui regardent le ſtile & le langage. On n'a qu'à ouurir leurs liures pour voir ſi ie leur impoſe. Ie me ſouuiens encore d'vn paſſage de Ceſar au premier liure *de bello Gallico*; il met deux fois en vne meſme periode ces mots *tridui viam procedere*, ſans qu'il ſoit neceſſaire, ny qu'ils facent figure, & au meſme endroit *conuocato concilio, & ad id concilium*, &c. il met deux fois le mot de *concilium*, ainſi proche l'vn de l'autre. Nous auons noſtre particule *y*, en François, qui nous ſauue ces ſortes de repetitions, en quoy noſtre langue a de l'auantage ſur la Latine; car nous dirions *le conſeil eſtant aſſemblé, & vn tel y ayant eſté appellé.* Cependant Ceſar eſt le plus pur de tous les Latins. Quinte Curce au ſixieſme liure met deux fois *regnante Ocho*, en quatre lignes, & *occurrit* & *occurrunt*, à trois lignes l'vn de l'autre. Mais en faut-il chercher d'autres exemples, que celuy de Ciceron qui a repeté le mot de *dolor*, quatre fois en quatre ou cinq lignes, qui d'ailleurs eſt vn mot ſi ſpecieux ſans qu'il y euſt ny neceſſité, ny figure. Tout ce qui pourroit excuſer cela, ce ſeroit la naïfueté, qui eſt vne des grandes perfections du ſtile, comme nous auons dit ſi ſouuent, mais il faut

prendre garde, qu'on ne la face degenerer en negligence, dont nous auons fait vne Remarque bien ample.

Parfaitement ou *infiniment* auec *tres-humble.*

C'Eſt vne faute que beaucoup de gens font, quand ils finiſſent vne lettre, de dire par exemple, *ie ſuis parfaitement Monſieur, voſtre tres-humble ſeruiteur*; Car cet aduerbe *parfaitement*, ayant la meſme ſignification, & au meſme degré, que *tres-*, qui eſt la particule & la marque du ſuperlatif, lequel ſuperlatif exprime la perfection de la qualité dont il s'agit, il y a le meſme inconuient à dire *parfaitement tres-humble*, qu'à dire deux fois de ſuite *parfaitement*, *parfaitement humble*, ou bien *tres-tres-humble*, qui ſeroit vne choſe impertinente & ridicule. Auſſi pluſieurs ſe ſont apperceus, & corrigez de ce pleonaſme, où des meilleurs eſprits de France eſtoient tombez ſans y penſer & ſans y faire reflexion. Qui diroit, *ie ſuis parfaitement voſtre ſeruiteur*, diroit fort bien, mais *ie ſuis parfaitement voſtre tres-humble ſeruiteur*, ne ſe peut dire qu'en ne ſçachant ce que l'on dit, ou du moins, n'y ſongeant pas. Il en eſt de meſme d'*infiniment*, dont on ſe ſert auſſi ſouuent que de *parfaitement*

ment; & ie ſuis enfiniment voſtre tres-humble ſerteur, eſt pour la meſme raiſon auſſi mauuais que l'autre.

Que, *deuant* l'infinitif, *pour* rien à.

PAr exemple, *quand on n'a que faire*, pour dire *quand on n'a rien à faire*, eſt tres-François & tres-elegant: Mais il ne le faut pas affecter, ny en vſer ſi ſouuent que fait vn de nos plus celebres Autheurs. *Ie ne puis q ue deuiner, n'ayant que reſpondre aux reproches*, & autres ſemblables, tout cela eſt tres-bien dit.

Que *apres* ſi, *& deuant* tant s'en faut, *veut eſtre repeté.*

VN celebre Autheur a eſcrit, *la fin de ma miſere ne peut venir d'ailleurs que de mon retour aupres de vous, qui eſt choſe dont ie vois le terme ſi eſloigné, que tant s'en faut qu'en la tempeſte où ie ſuis, i'apprehende le naufrage, au contraire ie penſe auoir toutes les occaſions du monde de les deſirer.* Ie dis qu'en cette periode il manque vn *que*, qui doit eſtre mis immediatement apres *naufrage*, & deuant *au contraire*, & qu'il faut eſcrire; *qui eſt choſe dont ie vois le terme ſi eſloigné, que tant s'en faut qu'en la tempeſte où ie ſuis, i'apprehende le naufrage, qu'au con-*

traire ie penſe, &c. Ce qui a trompé ce fameux Eſcriuain & pluſieurs autres apres luy en de ſemblables rencontres, c'eſt le *que*, qui eſt deuant *tant s'en faut*, qu'il a creu ne deuoir pas eſtre repeté ſelon la reigle que nous auons remarquée ailleurs. Mais il n'en eſt pas de meſme en cet exemple; car le *que*, qui eſt deuant *tant s'en faut*, ſe rapporte à *ſi eſloigné*, qui va deuant, & qu'il faut neceſſairement dire apres *ſi*, & *tant s'en faut qu'en la tempeſte*, &c. demande vn autre *que*, deuant *au contraire*, outre celuy qui ſe trouue dans ces paroles *qu'en la tempeſte*.

Si, *pour* adeo, *doit eſtre repeté.*

IL faut dire par exemple, *vous eſtes ſi ſage & ſi auisé*, & non pas *vous eſtes ſi ſage & auisé*, comme diſent quelques vns. Ie ſçay bien que ce n'eſt pas abſolument vne faute, mais il ne s'en faut gueres; car l'autre locution eſt ſi Françoiſe & ſi pure au pris de cette derniere, où le *ſi*, n'eſt pas repeté au dernier adjectif, que quiconque ne le repete pas, n'a pas grand ſoin, ou bien ne ſçait ce que c'eſt de parler & d'eſcrire purement. Ainſi cette reigle de la repetition du *ſi*, en ce ſens, n'a point d'exception, parce que ſi elle en auoit, ce ſeroit aux ſynonimes & aux approchans,

comme la reigle generale de la repetition des mots en ſouffre en ces deux eſpeces, ce que ie ſuis obligé de dire ſouuent ; mais on voit qu'en l'exemple que j'ay donné, où *ſage & auiſé*, ſont ſynonimes, la repetition de *ſi*, ne laiſſe pas d'eſtre neceſſaire. Donc à plus forte raiſon quand les deux adjectifs ſont contraires ou differens.

Soy, *pronom.*

CE pronom demonſtratif ne ſe rapporte iamais au pluriel, ſi ce n'eſt quelquefois auec la prepoſition *de*. Par exemple, vn celebre Eſcriuain a dit, *comme gens qui ne croyent pas auoir occaſion de penſer à ſoy*, ſans doute il s'eſt meſpris ; il faut dire *comme gens qui ne croyent pas auoir occaſion de penſer à eux*. Et ce ſeroit parler eſtrangement de dire, *ils ne font pas tant cela pour vous que pour ſoy*, ou *ils feront pluſtoſt cela pour ſoy que pour vous*, au lieu de dire, *ils ne feront pas tant cela pour vous que pour eux*, ou *pour eux que pour vous*. Il y a vne pareille choſe en la langue Latine pour *ſuus* & *ipſe*, qui ne veulent pas eſtre confondus à moins que de faire vn ſoleciſme. Et l'on a remarqué qu'vn excellent Grammairien, (c'eſt Laurans Valle) faiſant cette obſeruation, & reprenant auec raiſon des paſſages de certains

Autheurs celebres, qui y auoient manqué, a commis luy-meſme la faute au meſme lieu où il la reprenoit, tant il eſt aiſé de faillir en toutes choſes.

Belle & curieuſe exception à la Reigle des preterits participes.

I'Ay fait vne Remarque bien ample ſur les Preterits participes, où ie croyois auoir traité de tous les vſages qu'ils peuuent auoir, & dit de quelle façon il s'en falloit ſeruir; car c'eſt vne des choſes de toute noſtre Grammaire, que l'on ſçait le moins, & dont meſmes les plus ſçauans ne conuiennent pas, ſi ce n'eſt aux vſages que nous auons marquez comme indubitables parmy eux. Mais j'ay oublié vne des façons d'employer ces preterits participes. C'eſt quand le nominatif qui regit le preterit participe ne va pas deuant ce preterit, mais apres. Par exemple, *la peine que m'a donné cette affaire*; en cette phraſe, *affaire*, eſt le nominatif, qui dans la conſtruction regit le preterit participe *a donné*. On demande donc s'il faut dire *la peine que m'a donné cette affaire*, ou *que m'a donnée cette affaire*. La Reigle generale, comme nous auons fait voir en la Remarque alleguée, eſt que le preterit participe mis apres le ſubſtantif, auquel il ſe rappor-

te, ſuit ſon genre & ſon nombre, comme *la lettre que i'ay receuë* & non pas *que i'ay receu*, parce que le ſubſtantif *lettre*, eſtant deuant le preterit participe *j'ay receuë*, il faut que ce preterit ſe rapporte au genre du ſubſtantif precedent; Que ſi le ſubſtantif eſtoit apres, il faudroit dire *j'ay receu la lettre*, & non pas *j'ay receuë la lettre*. Ainſi pour le nombre on dit *les maux qu'il a faits*, & non pas *les maux qu'il a fait*. Neantmoins voicy vne exception à cette Reigle; car encore que le ſubſtantif ſoit deuant & le preterit participe apres en cet exemple, *la peine que m'a donné cette affaire*, ſi eſt-ce qu'à cauſe que le nominatif qui regit le verbe eſt apres le verbe, ce preterit n'eſt point ſujet au genre n'y au nombre du ſubſtantif qui le precede, & il faut dire *la peine que m'a donné cette affaire*, & non pas *la peine que m'a donnée*, de meſme au pluriel *les ſoins que m'a donné cette affaire*, *les inquietudes que m'a donné cette affaire*: & non pas *les ſoins que m'a donnez*, ny *les inquietudes que m'a données*. Il faut donc ajouſter à la Reigle generale, que *le nominatif qui regit le verbe ſoit deuant le verbe, & non pas apres*.

Synonimes.

IE ne puis aſſez m'eſtonner de l'opinion nouuelle qui condamne les ſynonimes &

aux noms & aux verbes. Outre que l'exemple de toute l'antiquité la condamne elle meſme, & qu'il ne faut qu'ouurir vn liure Grec ou Latin pour la conuaincre, la raiſon meſme y repugne; Car les paroles eſtant les images des penſées, il faut que pour bien repreſenter ces penſées là on ſe gouuerne comme les Peintres, qui ne ſe contentent pas ſouuent d'vn coup de pinceau pour faire la reſſemblance d'vn trait de viſage, mais en donnent encore vn ſecond coup qui fortifie le premier, & rend la reſſemblance parfaite. Ainſi en eſt-il des ſynonimes. Il eſt queſtion de peindre vne penſée, & de l'expoſer aux yeux d'autruy, c'eſt à dire aux yeux de l'eſprit. La premiere parole a desja eſbauché ou tracé la reſſemblance de ce qu'elle repreſente, mais le ſynonime qui ſuit eſt comme vn ſecond coup de pinceau qui acheue limage. C'eſt pourquoy tant s'en faut que l'vſage des ſynonimes ſoit vicieux, qui eſt ſouuent neceſſaire, puis qu'ils contribuent tant à la clarté de l'expreſſion, qui doit eſtre le principal ſoin de celuy qui parle ou qui eſcrit. Que ſi les ſynonimes ſont ſouuent neceſſaires, autant de fois qu'ils le ſont, autant de fois ils ſeruent d'ornement, ſelon cette excellente remarque de Ciceron, qu'il n'y a preſque point de choſe au monde ſoit de la nature ou de l'art,

qui eſtant neceſſaire à vn ſujet, ne ſerue auſſi à l'orner & à l'embellir.. Ie n'ay point donné d'exemple de ces ſynonimes, parce que i'ay dit que les liures des Anciens en eſtoient pleins: Mais en voicy deux de cet incomparable Orateur dans ſon liure *De ſenectute*, apres leſquels il n'en faut plus chercher; *cùmque homini Deus nihil mente præſtabilius dediſſet, huic diuino muneri ac dono, nihil eſſe tam inimicum quàm voluptatem.* Remarquez, ie vous prie, *muneri ac dono.* Et plus bas, *quod idem contingit adoleſcentibus aduerſante & repugnante natura.* Voyez *aduerſante & repugnante.* Ne ſont-ce pas là les deux coups de pinceau que ie dis, ou ſi nous voulons encore emprunter vne comparaiſon de ceux qui battent de la monnoye, ne ſont-ce pas comme deux coups de marteau pour mieux imprimer la marque du coin, & ne ſont-ce point encore comme ces deux coups que donnent les Imprimeurs pour mieux marquer dans la feüille, qui eſt ſous la preſſe, la figure de leurs caracteres? Il eſt vray qu'il n'en faut pas abuſer, & qu'vne ſeule parole eſt ſouuent vne image ſi parfaite de ce que l'on veut repreſenter, qu'il n'eſt pas beſoin d'en employer deux, la premiere ayant fait l'impreſſion entiere dans l'eſprit du Lecteur, ou de l'Auditeur; Et c'eſt le defaut qu'on reproche au grand Amyot, d'eſtre trop

copieux en ſynonimes ; mais nous deuons à ce defaut l'abondance de tant de beaux mots & de belles phraſes, qui ſont les richeſſes de noſtre langue. On peut dire que c'eſt vn threſor qu'il a laiſſé, mais qu'il faut menager & diſpenſer auec jugement ſans gaſter le ſtile en le chargeant de ſynonimes ; outre qu'ils obligent à vne frequente repetition de la conjonctiue *&*, ce qu'il faut euiter ſelon la Remarque que nous en auons faite en ſon lieu, ſi nous voulons rendre nos periodes agreables. Sans doute le ſtile veut eſtre eſgayé, non pas eſtouffé ny accablé de mots ſuperflus, & en toutes ſortes d'ouurages il y doit auoir vne certaine grace, qui reſulte de la proportion que le plein & le vuide ont enſemble : De ſorte que comme c'eſt vne erreur de bannir les ſynonimes, c'en eſt vne autre d'en remplir les periodes. Il faut que le jugement, comme j'ay dit, en ſoit le diſpenſateur & l'œconome, ſans que l'on puiſſe donner vne reigle certaine pour ſçauoir quand il en faut mettre, ou n'en mettre pas. Seulement eſt-il tres-certain, qu'il eſt mieux de n'en vſer pas fort ſouuent ; & ſi ie ne me trompe, il me ſemble qu'à la fin de la periode ils ont beaucoup meilleure grace, qu'en nul autre endroit. On peut s'en eſclaircir dans les bons Autheurs, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'en rapporter des exemples, mais

s'il

s'il en faut dire la raiſon, c'eſt à mon auis, parce que le ſens eſtant complet à la fin de la periode, & par conſequent l'eſprit du Lecteur ou de l'Auditeur demeurant ſatisfait, & n'eſtant plus en ſuſpens ny impatient de ſçauoir ce qu'on luy veut dire, il reçoit volontiers le ſynonime, ou comme vne plus forte expreſſion, ou comme vn ornement, ou comme eſtant tous les deux enſemble, ou bien encore ſi vous voulez, comme vne piece à arrondir la periode, & à luy donner ſa cadence.

En fin ce n'eſt pas de cette façon que la langue Françoiſe doit faire parade de ſes richeſſes, en entaſſant ſynonimes ſur ſynonimes, mais en ſe ſeruant tantoſt des vns & tantoſt des autres ſelon les occaſions qu'il y a de les employer & de reueſtir en diuers lieux vne meſme choſe de paroles differentes. Sur quoy il faut que ie die que iamais noſtre langue ne m'a paru ſi riche ny ſi magnifique que dans les eſcrits d'vne perſonne, qui en vſe de cette ſorte. Il ne multiplie point les ſynonimes des mots ny des phraſes, qui arreſtent l'eſprit du Lecteur, mais gaignant pays & fourniſſant touſjours de nouuelles choſes il leur donne de nouueaux ornemens; il ſouſtient ſi bien la grandeur & la pompe de ſon ſtile ſelon la dignité du ſujet, que non ſeulement il iuſtifie noſtre langue de la pauureté, qu'on luy repro-

che, mais il fait voir qu'elle a des threſors ineſpuiſables. I'ay accouſtumé de luy dire que ſon ſtile n'eſt qu'or & azur, & que ces paroles ſont toutes d'or & de ſoye, mais ie puis dire encore auec plus de verité, que ce ne ſont que perles & que pierreries.

Il reſte à remarquer vne choſe tres-importante ſur les ſynonimes; c'eſt que les ſynonimes des mots comme nous auons dit, ſont fort bons, pourueu qu'ils ne ſoient pas trop frequens, mais les ſynonimes de phraſes pour l'ordinaire ne valent rien, & dans les meilleurs Autheurs Grecs & Latins ſi l'on y prend garde, on n'en trouuera que tres-rarement, & encore ne ſera-ce pas peut-eſtre vne phraſe ſynonime, mais qui dira quelque choſe de plus que la premiere, au lieu qu'ils ſont pleins de ſynonimes de mots. Il n'y a que Seneque, qui auſſi en a eſté repris, comme corrupteur de la vraye eloquence, diſant bien ſouuent de ſuite vne meſme choſe en pluſieurs façons & auec des pointes differentes, ſans ſe ſouuenir du ſentiment & du precepte de ſon pere, qui en la Controuerſe 28. reprend Montanus & Ouide meſme de ce vice. *Habet*, dit il, *hoc Montanus vitium, ſententias ſuas repetendo corrumpit, dum non eſt contentus vnam rem ſemel bene dicere, efficit ne bene dixerit, Et propter hoc & alia, quibus orator po-*

teſt poëtæ ſimilis videri, ſolebat Scaurus Montanum inter oratores Ouidium vocare, nam & Ouidius neſcit, quod bene ceſſit, relinquere. La raiſon pourquoy les ſynonimes des phraſes ſont vicieux, & ceux des mots ne le ſont pas, eſt naturelle; car l'eſprit humain impatient de ſçauoir ce qu'on luy veut dire, aime bien deux mots ſynonimes, parce qu'il le luy font mieux entendre, & qu'vn mot eſt bien toſt dit, mais il n'aime pas deux phraſes ou deux periodes ſynonimes, parce qu'vne phraſe ou vne periode entiere eſt trop longue, & que la premiere ayant acheué le ſens, & exprimé clairement vne penſée, il veut que l'on paſſe auſſitoſt à vne autre & de celle là encore à vn autre iuſqu'à la fin, c'eſt à dire juſqu'à ce qu'il ſoit pleinement ſatisfait de ce qu'il deſire ſçauoir; au lieu que deux phraſes, ou deux periodes ſynonimes le tiennent en ſuſpens, le font languir, & pour de nouuelles choſes qu'il demande, ne luy donnent que de nouuelles paroles. Que ſi apres deux phraſes ſynonimes il y en a encore vne troiſieſme, & quelquefois vne quatrieſme tout de ſuite, & qu'ainſi tout le ſtile ſoit compoſé de ce genre d'eſcrire, comme nous auons certains Autheurs d'ailleurs tres-renommez, qui l'affectent, on peut dire que ce ſtile là eſt tres vicieux, & qu'il ne ſçauroit preſque l'eſtre dauantage.

Si l'on dit bon-heurs, *au pluriel.*

L'Opinion commune eſt que *bonheur*, ne ſe dit qu'au ſingulier, & que l'on ne dit iamais *bonheurs*, au pluriel, quoy que l'on die *malheur* & *malheurs* en tous les nombres. I'ay dit que c'eſtoit l'opinion commune, parce que j'ay veu des gens tres-ſçauans en noſtre langue, & tres-excellens Eſcriuains, qui ſouſtiennent le contraire, & alleguent des exemples, où l'on ne ſçauroit dire que *bonheurs*, au pluriel ne fuſt bien dit, comme *il luy pourroit arriuer tous les malheurs & tous les bonheurs du monde, il ne ſe hauſſe ny ne ſe baiſſe, il porte touſjours meſme viſage.* Ils donnent encore cet exemple. *Il eſt ſi heureux, que pour vn malheur qui luy arriue, il luy arriue cent bonheurs.* Pour moy, ie le trouuerois bon en certains endroits, comme aux exemples que nous venons de donner, & autres ſemblables: Mais auec tout cela ie n'en voudrois pas vſer, puis que la plus part du monde le condamne, & que ie me ſouuiens de cette belle difference qu'il y a entre les perſonnes & les mots, qui eſt que quand vne perſonne eſt accuſée & que l'on doute de ſon innocence, on doit aller à l'abſolution, mais quand on doute de la bonté d'vn mot, il faut au contraire le condam-

ner, & ſe porter à la rigeur. A plus forte raiſon, ſi non ſeulement la plus-part en doutent, mais le condamnent comme on fait celuy-cy. Le paſſage de Scaliger en ſa Poëtique eſt trop beau, pour n'eſtre pas allegué ſur ce ſujet. *Contrà nobis*, dit il, *atque Iuriſconſulti ſanxere, faciendum eſt, illis enim ita videtur præclariùs conſuli rebus humanis, ſi decem ſontes abſoluantur, quàm ſi vnus innocens damnetur; Etenim verò Poëtæ id agendum eſt, vt potiùs centum bonos verſus iugulet, quàm vnum plebeium relinquat.*

Allé, au preterit, *comme il en faut vſer.*

CEtte Remarque eſt ſeparée & diſtincte de celle des preterits qui ſe ſeruent de participes paſſifs, dont nous auons traité à plein fond; Et neantmoins elle ne laiſſe pas de luy reſſembler en quelque choſe. Par exemple, on demande s'il faut dire *ma ſœur eſt allée viſiter ma mere*, ou *eſt allé viſiter ma mere*; car on dit *ma ſœur eſt allée à Paris*, & non pas *eſt allé*, & ainſi il ſemble qu'il faut dire *ma ſœur eſt allée viſiter ma mere*, & non pas *eſt allé viſiter*. Neantmoins c'eſt tout au contraire; il faut dire *eſt allé viſiter*, & non pas *eſt allée viſiter*, parce que l'infinitif à cette proprieté d'empeſcher le verbe qui va deuant de ſe rapporter au genre, dont il eſt regi & precedé;

Comme nous auons dit en la Remarque des preterits, qu'en parlant d'vne femme il faut dire *ie l'ay veu venir*, & non pas *je l'ay veuë venir*, en quoy conſiſte ce que j'ay dit au commencement, que cette Remarque reſſembloit en quelque choſe à celle des preterits des participes paſſifs. Il en eſt du nombre, comme du genre. Il faut dire par exemple, *mes freres ſont allé viſiter ma mere*, & non pas *ſont allez viſiter*, tout de meſme encore que l'on dit *je les ay veu venir*, & non pas je *les ay veus venir.*

Conuent.

IL faut eſcrire *conuent*, qui vient de *conuentus*, mais il faut prononcer *couuent*, comme ſi l'on mettoit vn *u*, pour l'*n*, apres l'*o*. Cela ſe fait pour la douceur de la prononciation, comme on prononce *Mouſtier*, pour *Monſtier*, vieux mot François, qui veut dire *Monaſtere*. On dit *Farmouſtier*, *Nermouſtier*, *S. Pierre le Mouſtier*; au lieu de dire *Farmonſtier*, *Noir-monſtier*, *S. Pierre le Monſtier* auec vne *n*, comme il ne faut pas laiſſer de l'eſcrire, encore qu'on le prononce autrement. *Impetratum eſt à conſuetudine, ſuauitatis cauſa, vt peccare liceret*, dit le Maiſtre de l'Eloquence, & cela ſe practique en toutes les langues.

Que dans les doutes de la langue il vaut mieux pour l'ordinaire, conſulter les femmes, & ceux qui n'ont point eſtudié, que ceux qui ſont bien ſçauans en la langue Grecque, & en la Latine.

QVand ie parle icy des femmes, & de ceux qui n'ont point eſtudié, ie n'entens pas parler de la lie du peuple, quoy qu'en certaines rencontres il ſe pourroit faire qu'il ne le faudroit pas exclurre; & qu'on en pourroit tirer l'eſclairciſſement de l'Vſage, non pas qu'il faille en cela tant deferer à la populace, que l'a creu vn de nos plus celebres Eſcriuains, qui vouloit que l'on eſcriuiſt en proſe, comme parlent les crocheteurs & les harangeres. I'entens donc parler ſeulement des perſonnes de la Cour ou de celles qui la hantent, & dans le mot de *perſonnes*, ie comprens les hommes & les femmes qui n'ont point eſtudié, & ie crois que pour l'ordinaire, il vaut mieux les conſulter dans les doutes de la langue, que ceux qui ſçauent la langue Grecque & la Latine. La raiſon en eſt euidente; c'eſt que douter d'vn mot ou d'vne phraſe dans la langue, n'eſt autre choſe que douter de l'Vſage de ce mot ou de cette phraſe, tellement

que ceux qui nous peuuent mieux eſclaircir de cet Vſage, ſont ceux que nous deuons pluſtoſt conſulter dans cette ſorte de doutes. Or eſt-il que les perſonnes qui parlent bien François & qui n'ont point eſtudié, ſeront des teſmoins de l'Vſage beaucoup plus fidelles & plus croyables, que ceux qui ſçauent la langue Grecque, & la Latine, parce que les premiers, ne connoiſſant point d'autre langue que la leur, quand on vient à leur propoſer quelque doute de la langue, vont tout droit à ce qu'ils ont accouſtumé de dire ou d'entendre dire, qui eſt proprement l'Vſage, c'eſt à dire ce que l'on cherche & dont on veut eſtre eſclaircy. Au lieu que ceux qui poſſedent pluſieurs langues, particulierement la Grecque & la Latine, corrompent ſouuent leur langue naturelle par le commerce des eſtrangeres, ou bien ont l'eſprit partagé ſur les doutes qu'on leur propoſe par les differens Vſages des autres langues, qu'ils confondent quelquefois, ne ſe ſouuenant pas qu'il n'y a point de conſequence à tirer d'vne langue à l'autre. Par exemple ie vois tous les iours des perſonnes bien ſçauantes, qui font *erreur*, maſculin, lequel neantmoints aujourd'huy eſt feminin ſi declaré, que qui le fait de l'autre genre, fait vn ſolecisme. Toutefois ſi vous en repre-nez ces gens là, ils vous diront auſſi toſt,

qu'*error*

qu'*error* en Latin eſt maſculin & qu'il le doit eſtre auſſi en François. De meſme ils croiront que *ſeruir à Dieu*, ſoit mieux dit que *ſeruir Dieu*, parce qu'en Latin on dit *ſeruire Deo*, au datif, & ainſi d'vne infinité d'autres. C'eſt pourquoy le plus eloquent homme qui ayt iamais eſté, auoit raiſon de conſulter ſa femme & ſa fille dans les doutes de la langue, pluſtoſt qu'Hortenſius ny que tous ces autres excellens Orateurs qui fleuriſſoient de ſon temps. De là vient auſſi que pour l'ordinaire les gens de lettres, s'il ne hantent la Cour ou les Courtiſans, ne parlent pas ſi bien ny ſi aiſement que les femmes, ou que ceux qui n'ayant pas eſtudié ſont tousjours dans la Cour. Nous auons à Paris vne perſonne de grand merite, qui ne ſçait point la langue Grecque, ny la Latine, mais qui ſçait ſi bien la Françoiſe, qu'il n'y a rien de plus beau que ſa proſe & que ſes vers. Preſque tous ceux qui ſe meſlent de l'vn & de l'autre, & nos Maiſtres meſmes, le conſultent comme leur oracle, & il ne ſort gueres d'ouurage de prix, auquel il ne donne ſon approbation, auant que d'en expedier le priuilege.

De quelle façon il faut demander les doutes de la langue.

CE n'eſt pas vne choſe inutile de deſcouurir le moyen par lequel on peut ſçauoir

au vray l'Vſage que l'on demande, quand on en eſt en doute; Car faute de ſçauoir la methode qu'il faut obſeruer, & de quelle façon il faut interroger ceux à qui l'on demande l'eſclairciſſement du doute, on n'en eſt point bien eſclaircy; au lieu que par le moyen que ie vais donner, on voit clairement la verité, & à quoy il ſe faut tenir. Par exemple, ie ſuis en doute s'il faut dire *elle s'eſt fait peindre*, ou *elle s'eſt faite peindre*, pour m'en eſclaircir qu'eſt-ce qu'il faut faire? Il ne faut pas aller demander, comme on fait ordinairement, lequel faut il dire des deux; car dés-là, celuy à qui vous le demandez, commence luy meſme à en douter, & taſtant lequel des deux luy ſemblera le meilleur, ne reſpondra plus dans cette naïfueté qui deſcouure l'Vſage que l'on cherche, & duquel il eſt queſtion, mais ſe mettra à raiſonner ſur cette phraſe, ou ſur vne autre ſemblable, quoy que ce ſoit par l'Vſage & non pas par le raiſonnement, que la choſe ſe doit decider. Voicy donc comme i'y voudrois proceder. Si ie parle à vne perſonne qui entende le Latin, ou quelque autre langue, ie luy demanderay en Latin, ou en cette langue là, comme il diroit en François ce que ie luy demande en Latin, ou en cette autre langue. Et s'il n'en ſçait point d'autre que la Françoiſe, il ſera beaucoup

plus difficile de luy former la queſtion en ſorte qu'il ne s'apperçoiue poinct du nœud de la difficulté, & du poinct auquel conſiſte le doute dont on ſe veut eſclaircir; car c'eſt tout le ſecret en cecy, que de ne point donner à connoiſtre où eſt le doute, afin qu'on deſcouure l'Vſage dans la naïueté de la reſponſe, qui ne feroit plus cet effet, ſi lors que l'on ſçauroit de quoy il s'agit, on y apportoit le raiſonnement, au lieu de la naïueté. Si ie m'adreſſois donc à vne perſonne, qui ne ſceuſt point d'autre langue que la Françoiſe, ie luy dirois dans l'exemple que j'ay propoſé, les paroles ſuiuantes. *Il y a vne Dame qui depuis dix ans ne manque point de ſe faire peindre deux fois l'année par des peintres differens. Ie vous demande, ſi vous vouliez dire cela à quelqu'vn, de quelle façon vous le luy diriez ſans repeter les meſmes paroles que i'ay dites.* Ayant ainſi formé ma queſtion, il eſt certain d'vn coſté qu'on ne ſçauroit iamais deuiner le ſujet pour lequel ie la fais, & d'autre part il eſt comme impoſſible, que par ce moyen ie ne tire la phraſe que ie cherche, où ie trouueray l'eſclairciſſement de ce que ie veux ſçauoir; car toſt ou tard, cette perſonne ſeule, ou pluſieurs enſemble dans vne meſme compagnie, à qui ie me ſeray adreſſé, ne manqueront point de dire *elle s'eſt fait peindre*, ou *elle s'eſt faite peindre*, &

de ce qu'elles diront ainſi naïfuement ſans y penſer, & ſans raiſonner ſur la difficulté, parce qu'elles ne ſçauent point quelle elle eſt, on deſcouurira le veritable Vſage, & par conſequent la façon de parler, qui eſt la bonne, & qui doit eſtre ſuiuie.

Cét exemple peut ſeruir pour tous les autres, & il n'importe point quel circuit ou quelle voye on prenne, pourueu qu'on cache bien le doute dont on veut eſtre eſclaircy, & que neantmoins on ayt l'adreſſe de tirer la phraſe que l'on demande, où le doute eſt contenu; car ie redis encore vne fois, que de demander de but en blanc, s'il faut dire ainſi, ou ainſi, eſt vn tres-mauuais moyen d'en ſçauoir la verité, iuſques là que i'ay remarqué bien ſouuent vne choſe aſſez plaiſante, que des perſonnes qui ſe ſeruoient conſtamment d'vne façon de parler, dont pluſieurs eſtoient en doute, lors qu'on a demandé à ces perſonnes là, s'il falloit dire de cette façon ou d'vne autre, pour l'ordinaire ils prononçoient contre ce qu'eux meſmes auoient accouſtumé de practiquer, & contre la bonne opinion. C'eſt qu'en parlant ſans reflexion & ſans raiſonner ſur la phraſe, ils parloient ſelon l'Vſage & par conſequent parloient bien, mais en la conſiderant & l'examinant, ils ſe departoient de l'Vſage, qui ne peut tromper en matiere de

langue, pour s'attacher à la raiſon, ou au raiſonnement, qui eſt tousjours vn faux guide en ce ſujet, quand l'Vſage eſt contraire.

De la plus grande erreur qu'il y ayt en matiere d'eſcrire.

LA plus grande de toutes les erreurs en matiere d'eſcrire, eſt de croire, comme font pluſieurs, qu'il ne faut pas eſcrire, comme l'on parle. Ils s'imaginent que quand on ſe ſert des phraſes vſitées, & qu'on a accouſtumé d'entendre, le langage en eſt bas, & fort eſloigné du bon ſtile. Ie ne parle que des phraſes & non pas des mots, parce qu'il n'y a perſonne à mon auis, qui pretende compoſer vn diſcours de paroles nouuelles & inconnuës, c'eſt à dire, faire vne nouuelle langue qu'on n'entende point. Mais pour les phraſes, leur opinion eſt tellement oppoſée à la verité, que non ſeulement en noſtre langue, mais en toutes les langues du monde, on ne ſçauroit bien parler ny bien eſcrire qu'auec les phraſes vſitées, & la diction qui a cours parmy les honneſtes gens, & qui ſe trouue dans les bons Autheurs. Chaque langue a ſes termes & ſa diction, & qui, par exemple, parle Latin comme font pluſieurs, auec des paroles Latines & des phraſes Françoiſes; ne

parle pas Latin, mais François, ou pluſtoſt ne parle ny François ny Latin. Cela eſt tellement vray que ie m'eſtonne qu'il y ayt tant de gens infectez de l'erreur qui m'oblige à faire cette Remarque. Ce n'eſt pas que parmy les façons de parler eſtablies & receuës, on ne puiſſe faire quelquefois des phraſes nouuelles, comme nous auons dit ailleurs, mais il faut que ce ſoit rarement & auec toutes les precautions que i'ay marquées. Ce n'eſt pas non plus, que comme noſtre langue s'embellit & ſe perfectionne tous les iours, on ne puiſſe employer quelques nouueaux ornemens, qui iuſqu'icy eſtoient inconnus à nos meilleurs Eſcriuains, mais le corps des phraſes & de la diction doit eſtre tousjours conſerué, & l'eſſence & la beauté des langues ne conſiſte qu'en cela. Il eſt vray que l'on doit entendre ſainement cette maxime, *qu'il faut eſcrire comme l'on parle*; car comme il y a diuers genres pour parler, il y a diuers genres auſſi pour eſcrire, & il faut que le genre d'eſcrire reſponde à celuy de parler, le genre bas au bas, le mediocre au mediocre, & le ſublime au ſublime, de ſorte que ſi i'employois vne phraſe fort baſſe dans vn haut ſtile, ou vne phraſe fort noble dans vn ſtile bas, ie me rendrois egalement ridicule; Mais pour tous ces genres là, il y a des phraſes en noſtre langue qui

leur ſont affectées; & qu'on ne luy reproche point ſa pauureté; car c'eſt bien ſouuent celle des mauuais harangueurs, ou des mauuais Eſcriuains, & non pas la ſienne; Elle a des magazins remplis de mots & de phraſes de tout pris, mais ils ne ſont pas ouuerts à tout le monde, où s'ils le ſont, peu de gens ſçauent choiſir dans cette grande quantité ce qui leur eſt propre.

Autruy.

IL y a des gens qui croyent que ce mot n'eſt pas bon, & qu'il eſt vieux, & à cauſe de cela ils diſent tousjours *autres*, pour *autruy*. Mais ils ſe trompent extremement; car au contraire c'eſt vne faute, & ce n'eſt pas parler François que de dire *autres*, en beaucoup d'endroits, où il faut dire *autruy*. Par exemple, *il ne faut pas deſirer le bien des autres*, eſt tres-mal dit, il faut dire *le bien d'autruy*. *Autres*, a relation aux perſonnes dont il a desja eſté parle, comme ſi ie diſois, *il ne faut pas rauir le bien des vns pour le donner aux autres*, ie dirois bien, & de dire, *il ne faut pas rauir le bien des vns pour le donner à autruy*, ne ſeroit pas parler François; parce que quand il y a relation de perſonnes, il faut dire *autres*, & quand il n'y a point de relation, il faut dire *autruy*. D'ailleurs *autre*,

s'applique aux perſonnes & aux choſes, mais *autruy*, ne ſe dit que des perſonnes & touſjours auec les articles indefinis. Ie ſçay bien que quelques Grammairiens diſent qu'*autruy*, ſe met quelquefois auec l'article definy, & qu'alors il veut dire *le bien*, & non pas *la perſonne*, par exemple, *ie ne veux rien de l'autruy*, pour dire *du bien d'autruy*, mais cette façon de parler eſt du vieux temps, d'où M. de Malherbe l'a ramenée, diſant,

A qui rien de l'autruy ne plaiſt.

Aujourd'huy elle n'eſt plus en vſage, que dans la lie du peuple, pourquoy ne dirons nous pas, *ie ne veux rien d'autruy?*

Arondelle, hirondelle, herondelle.

ON dit *arondelle*, *hirondelle*, & *herondelle*, mais *herondelle*, auec *e*, eſt le meilleur, & le plus vſité des trois. C'eſt à mon auis, parce que noſtre langue qui aime la douceur de la prononciation, change volontiers l'*a*, en *e*, n'y ayant point de doute que l'*a*, eſt vne voyelle beaucoup moins douce que l'*e*. Nous en auons donné des exemples en diuers endroits, qu'il n'eſt pas beſoin de repeter icy. Mais quand nous dirons, qu'il n'en faut pas pourtant abuſer, ny dire *merque*, pour *marque*, *merry* pour *marry*, ny *ſerge*, pour *ſarge*, ie ne crois

crois pas que ce ſoit vne repetition inutile, veu le grand nombre de gens qu'il y a qui manque en ces trois mots, & en quelques autres ſemblables. Apres *herondelle*, le meilleur eſt *hirondelle*, quoy que ce dernier ayt pluſieurs partiſans capables de l'authoriſer, & meſme de le diſputer à l'autre.

Quelque vſage de la negatiue ne.

NOus auons fait vne Remarque, où il ſe voit qu'auant *pas*, ou *point*, il eſt libre de mettre la negatiue *ne*, ou de ne la mettre pas, comme on peut dire *auez-vous point fait cela*, & *n'auez-vous point fait cela*. Mais voicy vne addition à la Remarque, qui eſt importante, & qui merite elle meſme vne Remarque. C'eſt que lors qu'on ne parle pas par interrogation, il faut tousjours mettre la negatiue *ne*, & ce ſeroit vne faute de ne la mettre pas, par exemple, il faut dire *il veut ſçauoir s'ils n'ont point eſté mariez*, & non pas, *il veut ſçauoir s'ils ont eſté mariez*. Au lieu qu'en interrogation, on peut dire tous les deux, *n'ont-ils point eſté mariez*, & *ont-ils point eſté mariez?*

Detteur.

IL ſembleroit que ce mot dont s'eſt ſeruy vn de nos plus celebres Eſcriuains, de-

uroit eſtre plus François que *debiteur*, parce qu'il s'eſloigne plus du Latin, & s'approche plus du François *dette*, ou *debte*, d'où *detteur*, eſt formé. Mais il n'en eſt pas ainſi. *Detteur*, eſt vn vieux mot, qui n'eſt plus guere en vſage, Il faut dire & eſcrire *debiteur*. Nous auons ainſi beaucoup de mots en noſtre langue, comme *donation*, & pluſieurs autres dont il ne me ſouuient pas maintenant, qui d'vne façon approchent beaucoup plus du Latin que de l'autre, & quoy que ceux qui tiennent moins du Latin ſemblent plus François, ſi eſt-ce que le plus ſouuent c'eſt tout le contraire, l'Vſage le voulant ainſi.

De la ſituation des gerondifs eſtant & ayant.

IL faut que les gerondifs *eſtant*, & *ayant*, ſoient touſiours placez apres le nom ſubſtantif qui les regit, & non pas deuant, comme fait d'ordinaire vn de nos plus celebres Eſcriuains. Par exemple, il a eſcrit *eſtant le bien fait de cette nature*, au lieu de dire, *le bien fait eſtant de cette nature*. I'ay marqué les gerondifs *eſtant*, & *ayant*, parce que c'eſt en celà principalement que cet Autheur renommé commet cette faute, qui pourroit eſtre vn piege à ceux qui ſe propoſent de l'imiter & qui ſe forment en tout

ſur ce modelle, s'ils n'eſtoient auertis par cette Remarque, que cette façon de parler eſt ancienne, & qu'elle n'eſt plus en vſage que chez les Notaires. Il en eſt de meſme du gerondif *ayant*, comme *ayant ce bon homme fait tout ſon poſſible*, au lieu de dire *ce bon homme ayant fait tout ſon poſſible*. Ie ne crois pas qu'aux autres verbes cette faute ſe puiſſe commettre.

Long pour *longue*.

LA commune opinion eſt, qu'il faut dire *tirer de longue*, & *aller de longue*, pour dire *auancer*, *gagner pays*, *faire du chemin*, & non pas *tirer de long*, ny *aller de long*, comme l'a eſcrit vn de nos plus celebres Autheurs, & d'autres apres luy. Ie ne penſe pas qu'Amyot ayt iamais vſé de cette façon de parler. Elle eſt fort baſſe, & ie ne voudrois pas m'en ſeruir en eſcriuant. *Tirer en longueur*, *aller en longueur*, ſont des choſes toutes differentes, de *tirer de longue*, & *aller de longue*; car *tirer*, ou *aller en longueur*, veut dire qu'il ſe paſſera beaucoup de temps, auant que l'on voye la fin de la choſe qui tire en longueur, au lieu que *tirer* ou *aller de longue*, marque vn progrés fort pront, par le moyen duquel on paruient bien toſt au but que l'on ſe propoſe.

S'il faut dire landy, *ou* landit.

IL faut eſcrire *landit*, auec vn *t*, à la fin, quoy qu'il ne ſe prononce pas, ce qui a eſté cauſe que pluſieurs ont creu qu'il falloit eſcrire *landy*. C'eſt ce que le diſciple paye tous les ans à ſon Precepteur en reconnoiſſance de la peine qu'il a priſe à l'enſeigner, & vient de ces deux mots Latins *annus dictus*, ou comme d'autres croyent d'*indictum*, d'où il s'enſuit qu'il faut eſcrire *landit*, auec vn *t*. Car c'eſt ordinairement au bout de l'an, c'eſt à dire de l'an ſcholaſtique, que ce preſent ſe fait au Precepteur. M. de Malherbe a eſcrit *landit*, auec vn *t*, dans ſa traduction, des bien-faits de Seneque; Voicy le paſſage, *vous me direz, qu'à ce conte là vous ne deuez rien ny à voſtre Medecin, qui a eu ſa piece d'argent, quand il vous eſt venu voir, ny à voſtre Precepteur à qui vous auez payé ſon landit*. Et pour ce qui eſt de l'*l*, par laquelle ce mot commence, qui ſemble deſtruire cette veritable etymologie, il faut ſçauoir qu'il eſt arriué à ce mot la meſme choſe, qu'à pluſieurs autres, dont nous donnerons icy des exemples, qui eſt que l'*l*, au commencement eſtoit l'article du mot, la voyelle qui la ſuit ſe mangeant par la rencontre de l'autre voyelle, qui commence le mot, & l'on eſcriuoit ainſi *l'an dit*, en trois

mots ſeparez, dont l'article eſt conté pour vn; Mais depuis par corruption il eſt arriué, que l'article s'eſt ioint & comme incorporé auec *an*, de ſorte que ne faiſant plus qu'vn mot, il a fallu luy donner vn nouuel article, & dire *le landit*. Si nous n'en donnions des exemples, comme nous l'auons promis, il ſembleroit que cette etymologie ſeroit bien tirée par les cheueux; il eſt certain qu'*hedera*, cette feüille tousjours verte s'eſt long temps appellée en François *hierre*, il ne faut que lire les vieux Autheurs pour en eſtre aſſeuré, & meſmes *l'Abbaye d'Hierre*, s'appelle en Latin, *hedera*; On a donc eſté long temps, que l'on diſoit *l'hierre*, pour *la hierre*, à cauſe que l'*e*, & l'*a*, de l'article maſculin & du feminin ſe mangent, comme chacun ſçait, deuant la voyelle du mot ſuiuant; mais depuis on en a fait vn ſeul mot *lierre*; & alors il a fallu luy donner vn nouuel article, & dire *le lierre*. Tous nos meilleurs etymologiſtes croyent auſſi que *loiſir*, s'eſt formé de la meſme façon, & qu'anciennement d'*otium*, on auoit dit *oiſir*, en François, & que l'*l*, qui va deuant *oiſir*, en diſant *loiſir*, n'eſtoit que l'article, mais depuis s'eſtant tout à fait incorporé auec le mot, il luy a fallu encore vn article nouueau, auec lequel on dit *le loiſir*. Ie ſçay qu'il y en a d'autres exemples indubitables en noſtre langue, qui ne le preſentent

pas à point nommé, quand on en a beſoin, mais ie ſuis aſſeuré qu'il y en a. Et cela eſt ſi familier à la langue Eſpagnole, que ce n'eſt pas vne merueille ſi la noſtre en fait autant, car en tous les mots que les Eſpagnols ont pris de l'Arabe, qui commencent par *al*, comme *alcoua*, *alguazil*, *almohada*, *alcalde*, *alcayde*, & vne infinité d'autres, quoy que cet *al*, ſoit l'article Arabe, on n'a pas laiſſé d'y adjouſter l'article Eſpagnol & de dire *el alcoua*, *el alguazil*, *el almohada*, &c.

Coniurateur, pour *coniuré*.

CO*njurateur*, pour vn homme qui eſt autheur ou complice d'vne conjuration, n'eſt pas François, il faut dire *conjuré*. Ce qui a trompé ceux qui ont dit les premiers *conjurateur*, c'eſt que la terminaiſon en eſtant actiue, & celle de *conjuré*, paſſiue, ils ont creu que le nom verbal, qui auoit la terminaiſon actiue, deuoit eſtre employé pour exprimer vn action, & non pas celuy, qui à la terminaiſon paſſiue comme *conjuré*. Mais outre que l'Vſage le voulant ainſi il n'y a plus de replique, cet Vſage eſt encore fondé ſur ce que *conjuré*, vient du Latin *conjuratus*, qui ſignifie la meſme choſe, & que les Latins nomment ainſi, & non pas *conjurans*, ny *conjurator*. D'ail-

leurs il n'eſt pas fort extraordinaire en noſtre langue, qu'il y ayt des noms auec la terminaiſon paſſiue, qui neantmoins ſignifient vne action, comme *affectionné, paſſionné*, & vne grande quantité d'autres, non plus qu'il n'eſt pas nouueau, qu'il y ayt des noms auec la terminaiſon actiue, qui neantmoins ont vne ſignification paſſiue, comme *chemin paſſant*, &c.

Cela dit.

CEtte phraſe ne vaut rien, quoy que pluſieurs l'eſcriuent, & particulierement la plus-part de ceux qui font des Romans. Elle ne ſe peut pas eſcrire, parce qu'elle ne ſe dit iamais, on dit ordinairement *ayant dit cela*, & c'eſt ainſi qu'il faut eſcrire. Ce qui les a trompez, c'eſt que l'on eſcrit fort bien *cela fait*, qui eſt bien meilleur & plus elegant que de dire *cela eſtant fait*, mais ils ne conſiderent pas, que ſi on l'eſcrit, on le dit auſſi, & qu'à cauſe qu'on ne dit point *cela dit*, il ne faut point auſſi l'eſcrire.

Pronoms poſſeſſifs.

IL faut repeter le pronom poſſeſſif, comme on repete l'article par exemple on dit *le pere & la mere*, & non pas *les pere & mere*; Ainſi il faut dire *ſon pere & ſa mere*, & non

pas *ſes pere & mere*, comme dit la plus-part du monde, qui eſt vne des plus mauuaiſes façons de parler, qu'il y ayt en toute noſtre langue. Par tout ailleurs il en faut vſer auſſi comme de l'article, par exemple, quand il y a des adjectifs auec des particules comme *plus*, *moins*, *ſi*, & autres ſemblables, il faut repeter le pronom poſſeſſif aux meſmes endroits où l'on repeteroit l'article, & non pas aux autres. On dit *les plus beaux & les plus magnifiques habits*, & l'on dit encore, *les plus beaux & plus magnifiques habits*, ſans repeter l'article au ſecond adjectif, ſelon la reigle des ſynonimes & des approchans dont nous auons ſouuent parlé. Ainſi l'on dit *ſes plus beaux & ſes plus magnifiques habits*, & l'on dit encore, *ſes plus beaux & plus magnifiques habits*, ſelon la meſme reigle. Mais on diroit mal, *il luy a fait voir les plus beaux & plus vilains habits du monde*, par la reigle contraire à celle des ſynonimes & des approchans, qui veut que l'on repete l'article, & que l'on die *il luy a fait voir les plus beaux & les plus vilains habits du monde*. C'eſt pourquoy il faut dire auſſi *il luy a fait voir ſes plus beaux & ſes plus vilains habits*, en repetant deux fois *ſes*, & non pas *ſes plus beaux & plus vilains habits*. Ce que i'ay dit du pronom poſſeſſif de la troiſiéme perſonne, s'entend de meſme du poſſeſſif de la premiere & de la ſeconde perſonne au ſingulier & au pluriel.

Iuſques

Iuſques à auiourd'huy.

I'Ay veu diſputer à des gens qui parlent fort bien, s'il faut dire *juſques à aujourd'huy*, ou *juſques aujourd'huy*. Ceux qui croyent qu'il faut dire *juſques à aujourd'huy*, alleguent pour leur raiſon, que la prepoſition *juſques*, ſoit qu'elle deſigne le temps ou le lieu; car elle ſert à l'vn & à l'autre, regit d'ordinaire l'article du datif, ſoit ſingulier ou pluriel, comme *juſques à l'année prochaine, juſques aux long iours, juſques à Rome, juſques aux enfers*, excepté en ces deux phraſes ſeulement *juſques icy*, ou *juſqu'icy*, & *juſques là*, qui ſe diſent toutes deux & pour le temps & pour le lieu, ſans que *juſques*, ſoit ſuiuy du datif, ou de la prepoſition *à*; car ceux qui diſent *juſques à icy*, & *juſques à là*, comme ie l'ay ſouuent oüy dire, parlent barbarement. Cela preſuppoſé ils inferent qu'il faut dire *juſques à aujourd'huy*, comme l'on dit, *juſques à demain, juſques à hier, juſques à ce jour.*

Mais ceux qui ſont de l'opinion contraire les combatent auec la meſme raiſon, & de leurs propres armes, diſant qu'à cauſe que *juſques*, doit eſtre ſuiuy du datif, ou de la prepoſition *à*, il faut dire, *juſques aujourd'huy*, parce qu'*aujourd'huy*, eſt vn mot qui commence

par l'article masculin du datif *au*, & ainsi selon la propre Reigle des aduersaires il faut dire *jusques aujourd'huy*, & non pas *jusques à aujourd'huy*.

A cela ils repartent, qu'il est vray, qu'*aujourd'huy*, est vn mot, qui commence par l'article masculin du datif, mais que ce mot ne doit pas estre consideré selon son etymologie, ou sa composition, piece à piece, & separé en ces quatres mots *au jour de*, ou *d'huy*, mais comme vn aduerbe qui ne fait plus qu'vn mot en François, comme *hodie*, qui signifie *aujourd'huy*, ne fait qu'vn mot en Latin, quoy qu'il soit composé de deux, & comme *demain*, & *hier*, ne font aussi qu'vn mot en François; de sorte que de la mesme façon que l'on dit *jusques à demain*, *jusques à hier*, on doit dire aussi *jusques à auiourd'huy*, puis que *demain*, *hier* & *auiourd'huy*, sont trois aduerbes de temps, dont il se faut seruir tout de mesme sans mettre autre difference entre eux, que celle de leur signification.

Neantmoins on replique, qu'encore qu'il soit vray, qu'*auiourd'huy*, ne fait plus qu'vn mot, qui est aduerbe, si est-ce que se rencontrant qu'il commence par l'article du datif, qui est celuy que la prepositon *jusques*, demande, on se sert de cette rencontre, & on la mesnage si bien, qu'on se passe de la prepositi-

tion *à*, & l'on ſe contente de dire *juſques auiourd'huy*, ſans dire *juſques à aujourd'huy*, comme ſi *auiourd'huy*, n'eſtoit pas aduerbe, & vn ſeul mot, mais quatre mots ſeparez, comme nous auons dit, *auiour d'huy*, & comme on diroit, *juſques au iour d'hier*. Outre qu'on euite la cacophonie des deux voyelles. Ce qui confirme cela, c'eſt vne autre façon de parler toute ſemblable, qui eſt *juſques à cette heure*; car ceux qui diſent *juſques à à cette heure*, comme il y en a pluſieurs, qui parlent ainſi au lieu de dire *juſques à cette heure*, diſent ſi mal, que les partiſans meſmé de *juſques à auiourd'huy*, les condamnent. Et neantmoins il n'y a pas plus de raiſon d'vn coſté que d'autre, parce qu'*à cette heure*, eſt aduerbe auſſi bien qu'*auiourd'huy*, & il ne faut pas alleguer, que la cacophonie des deux *a*, ſonans de meſme, en *juſques à à cette heure*, en eſt la cauſe, & qu'en *juſques à auiourd'huy*, le ſecond *a*, joint à l'*u*, fait vne diphthongue, qui varie le ſon du premier *a*, & qui ſe prononce comme vn *o*; car noſtre langue n'a point d'egard, comme nous auons dit pluſieurs fois, à ces cacophonies, quand l'Vſage les authoriſe, puis que nous diſons, *il commença à dire*, & qu'il le faut dire ainſi pour bien parler François, & non pas *il commença de dire*, & ce qui eſt bien plus encore, puis qu'il faut dire *il commença à auoüer*, non-ob-

ſtant la cacophonie des trois, *a*, plûſtoſt qu'*il commença d'auoüer*. Enfin ceux qui ſont pour *iuſques à aujourd'huy*, ont encore trouué vne ſubtilité, qui eſt de dire que *iuſques*, eſt vne prepoſition qui regit le datif, & qu'en ce mot *auiourd'huy*, l'article *au*, n'y eſt point au datif, mais à l'ablatif tout de meſme qu'en l'aduerbe Latin *hodie*, qui eſt encore vn mot compoſé de deux mots, on voit que ces deux mots ſont à l'ablatif. A cela les autres reſpondent qu'il eſt tres vray que cet article defini *au*, en *auiourd'huy*, eſt ablatif, comme l'article indefiny *à*, en *à cette heure*, eſt ablatif auſſi; Mais que l'article de l'ablatif & celuy du datif eſtant ſouuent ſemblables, comme il le ſont en ces deux exemples *auiourd'huy*, & *à cette heure*, on ſe preuaut de la commodité, puis qu'ils ſe rencontrent tous propres pour eſtre auſtez ſans aucun changement auec *iuſques*, qui demande vn datif.

Il y a pourtant certains endroits où non ſeulement on peut dire *à auiourd'huy*, mais il le faut dire neceſſairement, comme *on m'a aſſigné à auiourd'huy*, & non pas *on m'a aſſigné auiourd'huy*; car ce dernier ſeroit equiuoque, ou pour mieux dire, il ne ſignifieroit pas que *l'on m'a aſſigné à auiourd'huy*, mais que *c'eſt auiourd'huy qu'on m'a aſſigné*. De meſme, *on a remis cette affaire auiourd'huy*, ne ſeroit pas bien dit pour

dire *on a remis cette affaire à auiourd'huy*. Il y auroit dans l'intelligence de ces paroles *on a remis cette affaire auiourd'huy*, le meſme vice, & le meſme inconuenient qu'en celles-cy, *on m'a aſſigné auiourd'huy*.

Bien, *au commencemen de la periode.*

L'Aduerbe *bien*, au commencement de la periode, ſent ſon ancienne façon d'eſcrire, qui aujourd'huy n'eſt plus gueres en vſage. Par exemple, vn de nos fameux Autheurs a eſcrit *bien eſt-il mal aiſé*, *bien crois-ie*, & pluſieurs autres ſemblables. On le dit encore quelquefois en parlant, mais il ſemble que ce n'eſt pour l'ordinaire qu'en raillerie, & qu'on ne l'eſcrit que rarement. I'entens en proſe; car en vers M. de Malherbe en a ſouuent vſé, & ie trouue qu'il a auſſi bonne grace en vers, qu'il l'a mauuaiſe en proſe, pourueu qu'il ſoit bien placé, comme cet excellent ouurier auoit accouſtumé de s'en ſeruir. Que ſi en proſe, i'auois iamais à le mettre, ce ſeroit ſans doute en cette phraſe *bien eſt-il vray*, qui a beaucoup plus de force & de grace, que de dire, *il eſt bien vray*. Vn de nos Maiſtres a eſcrit depuis peu, *bien ſçay-ie*.

Gracieux.

CE mot ne me ſemble point bon, quelque ſignification qu'on luy donne ; la plus commune & la meilleure eſt de ſignifier *doux, courtois, ciuil*, & de fait, quand on dit *gracieux*, on le met d'ordinaire apres *doux*, *doux & gracieux*, *courtois & gracieux*, & en cette compagnie il paſſe plus aiſement. Vn de nos plus celebres Eſcriuains a dit, *ils luy auoient apporté des reſponſes les plus gracieuſes du monde*, pour dire *les plus honneſtes, les plus ciuiles*. Ie ne voudrois pas m'en ſeruir. Il y a de certaines Prouinces, où l'on s'en ſert pour dire qu'vne perſonne à bonne grace à faire quelque choſe. *Il eſt gracieux*, diſent-ils, *quand il fait ce conte là*. Mais il ne vaut rien du tout, & ce n'eſt point parler François. On dit bien *mal-gracieux*, comme *vous eſtes bien mal gracieux* qui eſt oppoſé au premier & au vray ſens de *gracieux*, & qui veut dire *rude*, mais il eſt bas, & ie ne le voudrois pas eſcrire dans le ſtile noble.

Par ſus tout.

CEtte façon de parler eſt vieille, & n'eſt plus aujourd'huy en vſage parmy les bons Eſcriuains. Neantmoins vn des plus ce-

lebres a eſcrit *par ſur tout i'admire*. Et c'eſt ce qui eſt cauſe que i'en fais vne Remarque, de peur qu'on ne l'imite en cela, comme il eſt à imiter en d'autres choſes. *Sus*, comme nous auons dit en ſon lieu, n'eſt iamais prepoſition, mais aduerbe, la prepoſition c'eſt *ſur*, auec *r*, à la fin, & *deſſus* encore, quand il y a *par*, deuant, comme *par deſſus la teſte*, *par deſſus le ventre*, mais *par ſus*, ne ſe dit point, ny par conſequent *par ſus tout*. Il faut dire *par deſſus tout i'admire*, ou pluſtoſt encore, *par deſſus tout cela i'admire*.

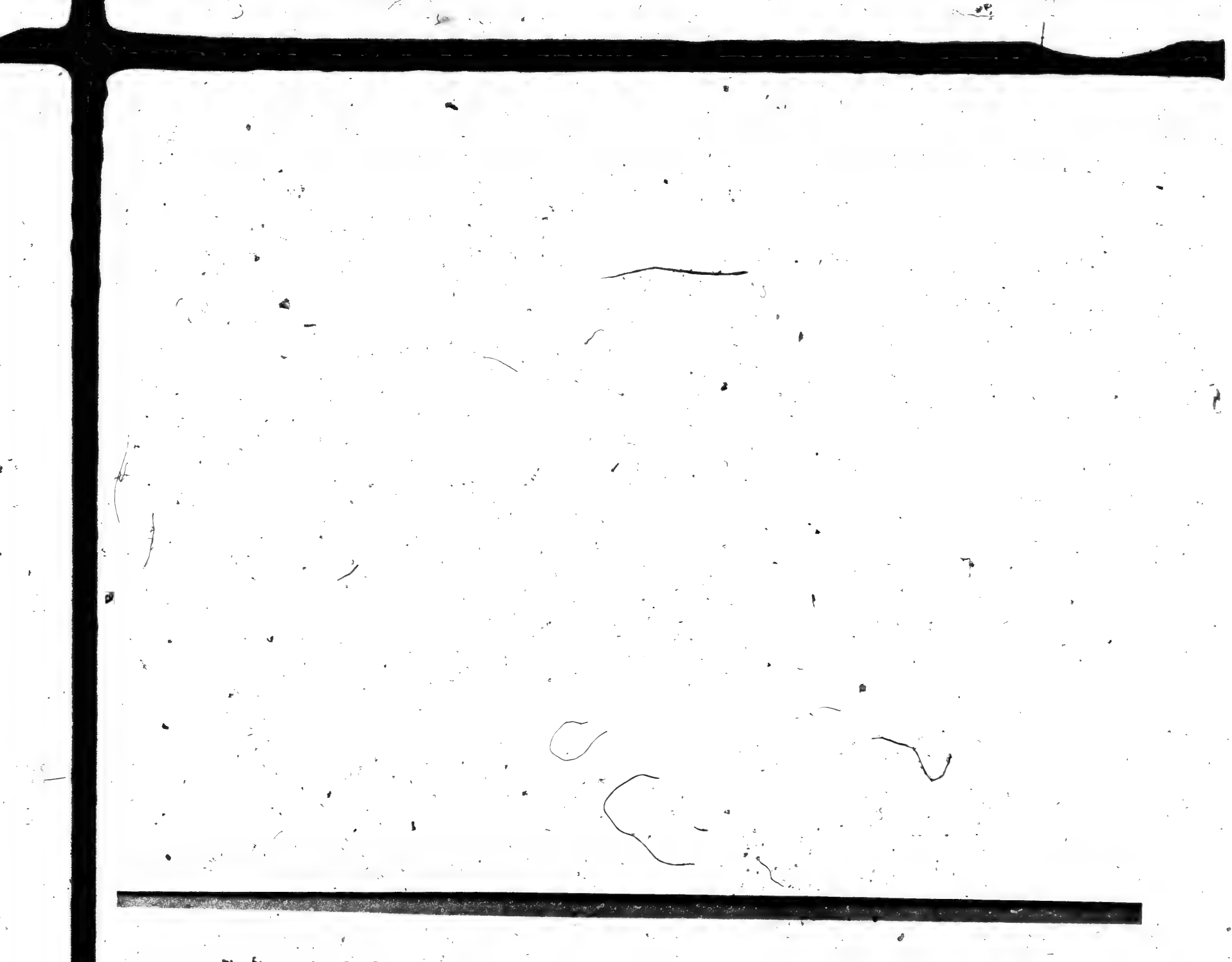
Abſynthe, poiſon.

M. de Malherbe, dans ſes vers le fait tantoſt maſculin, & tantoſt feminin. Il dit en vn lieu *tout le fiel & tout l'abſynthe*, & en vne autre *adoucit toutes nos abſynthes*. Pour moy, ie l'aimerois mieux faire maſculin, que feminin, non-obſtant l'inclination de noſtre langue, qui va à ce dernier genre pluſtoſt qu'à l'autre, & ie ne vois preſque perſonne, qui ne ſoit de cet auis. *Poiſon*, eſt touſiours maſculin, quoy que M. de Malherbe l'ay fait quelquefois feminin, & que d'ordinaire les Pariſiens le facent de ce genre, & dient *de la poiſon*. I'oubliois de dire, qu'*abſynthes*, au pluriel n'eſt pas bon.

Certaine Reigle pour vne plus grande nettete, ou douceur de ſtile.

IE dis qu'vn ſubſtantif, qui ſuiuant vn autre ſubſtantif eſt au genitif, s'il a vn epithete apres luy, & qu'en ſuite il y ayt encore dans le meſme regime vn autre ſubſtantif au genitif accompagné auſſi d'vn autre epithete, ces deux ſubſtantifs doiuent eſtre ſituez d'vne meſme façon, c'eſt à dire que ſi le premier eſt deuãt l'adjectif, le ſecond le doit eſtre auſſi, & ſi le premier eſt apres l'adjectif, le ſecond le doit eſtre de meſme. L'exemple le fera mieux entendre que la Reigle, *i'expoſe cet ouurage au iugement du ſiecle le plus malin, & du plus barbare peuple qui fut iamais.* Ie dis que c'eſt eſcrire auec beaucoup plus de netteté & de douceur, de dire *i'expoſe cet ouurage au iugement du ſiecle le plus malin, & du peuple le plus barbare*, ou bien *au iugement du plus malin ſiecle, & du plus barbare peuple, qui fut iamais.* I'en fais iuge l'oreille. On dira que c'eſt vn raffinement de peu d'importance, mais puis qu'il ne couſte pas plus de le mettre d'vne façon que d'autre, pourquoy choiſir la plus mauuaiſe, & celle qui ſans doute bleſſera vne oreille tant ſoit peu delicate, encore que bien ſouuent celuy qui eſt choqué de ſemblables choſes, ne ſçache pas pourquoy, ny d'où cela vient.

Aimer



Aimer mieux.

LA queſtion eſt de ſçauoir ſi apres le *que*, qui ſuit tousjours l'infinitif que l'on met apres cette phraſe *aimer mieux*, il faut mettre la particule *de*, ou ne la mettre pas; L'exemple le va faire entendre. On demande s'il faut dire, *il aime mieux faire cela que de faire autre choſe*, ou bien, *il aime mieux faire cela que faire autre choſe*. On reſpond que preſque tousjours il faut mettre le *de*, & que du moins il eſt plus François & plus elegant que de ne le pas mettre. *Il leur fit reſponſe*, dit M. Coeffeteau, *qu'ils aimoient mieux mourir, que de monſtrer aucun ſigne de crainte & de laſcheté*. Et en vn autre endroit., *Antoine auoit mieux aimé ſe rendre comme bourreau de la paſſion d'Auguſte, que de s'allier auec luy, & auec Caſſius*. Et M. de Malherbe, *il aime mieux luy donner tout autre nom que de l'appeller Dieu*. Neantmoins ce dernier en vn autre lieu a eſcrit, *vous aimez mieux meriter des loüanges, que les receuoir*. Ie ne le condamne pas, mais ie croirois que le *de*, y ſeroit meilleur, & qu'il eſt plus François & plus naturel de dire, *vous aimez mieux meriter les loüanges que de les receuoir*.

Mais on dit fort bien par exemple, *i'aime mieux mourir que de changer*, & ie doute fort que *i'aime mieux mourir que de changer*, fuſt bien

dit. Enquoy conſiſte donc cette difference, & n'y a-t il point de reigle pour ſçauoir quand il faut mettre le *de*, ou ne le mettre pas? Ie n'en ay iamais oüy dire aucune. Voicy ſeulement ce que i'en ay remarqué, ie ne ſçay ſi ie me trompe, qu'*aimer mieux*, & l'infinitif qui le ſuit, demandent le *de*, apres *que*, quand le *que*, eſt eſloigné du premier infinitif, comme en l'exemple que nous auons allegué de M Coeffeteau, *Antoine aimoit mieux ſe rendre comme bourreau de la paſſion d'Auguſte, que de s'allier auec luy*; car entre *aimoit mieux ſe rendre*, & *que de s'allier*, il y a ces paroles *comme bourreau de la paſſion d'Auguſte*, tellement que le ſecond infinitif *s'allier*, eſt eſloigné du premier, *ſe rendre*. Ie voudrois donc eſtablir cette Reigle generale ſans exception, que toutes les fois que le ſecond infinitif eſt eſloigné du premier, il faut mettre le *de*, apres *que*, & dire *que de*, & quand il n'y a rien entre les deux infinitifs que le *que*, qu'il n'y faut point mettre *de*, comme en l'exemple allegué *i'aime mieux mourir que changer*. Cette Reigle a deux parties, l'vne pour l'infinitif eſloigné, l'autre pour le proche. En l'eſloigné, ie ne crois pas, qu'elle ſouffre d'exception, mais au proche, il faut diſtinguer ſi le dernier infinitif finit le ſens, comme en cet exemple *j'aime mieux manger que mourir*, ie croirois que la Rei-

gle ne ſouffriroit point d'exception, mais ſi le dernier infinitif ne finit point le ſens, & que ie die par exemple, *i'aime mieux dormir que manger les meilleures viandes du monde*, alors ie penſe que l'on a le choix de mettre le *de*, ou de ne le mettre pas, quoy que ſelon moy, il ſoit meilleur de le mettre & de dire, *i'aime mieux dormir, que de manger les meilleures viandes du monde.*

Il reſte encore vne troiſieſme eſpece, qui eſt quand le dernier infinitif n'eſt ny eſloigné ny proche. Par *ny proche*, il faut entendre, quand apres le premier infinitif, le *que*, ne ſuit pas immediatement, mais qu'il y a quelque choſe entre-deux, comme en cet exemple, *i'aime mieux faire cela que de ne rien faire*; car apres le premier infinitif *faire*, il y a *cela*, deuant *que*, on demande s'il y faut mettre le *de*, ou ne le mettre pas? Ie ne voudrois pas dire abſolument, que ce fuſt vne faute de ne le mettre pas, & de dire *i'aime mieux faire cela que ne rien faire*, mais ie diray bien hardiment qu'il eſt beaucoup mieux de le mettre. Il y en a qui veulent qu'il n'y ayt point de reigle pour ce dernier exemple, & que cette delicateſſe depend de l'oreille ſeule: mais ie doute fort de cela, & ie ne ſçay meſme, ſi pour rompre vn vers on pourroit quelquefois obmettre le *de*.

Pour afin.

PAr exemple, *j'ay dit cela, pour afin de luy faire connoiſtre, &c.* au lieu de dire *i'ay dit cela afin de luy faire connoiſtre*, ou *pour luy faire connoiſtre*. Ce *pour afin*, eſt ſi barbare, que ie m'eſtonne qu'à la Cour tant de gens le dient. Pour ce qui eſt de l'eſcrire, ie ne penſe point auoir iamais leu de ſi mauuais Autheur, qui en ayt vſé. I'aymerois preſque mieux dire *pour & à celle fin*, quoy qu'inſupportable, parce qu'au moins il y a du ſens & de la conſtruction, mais en *pour afin*, il n'y en a point. *Pour & à icelle fin*, que l'on dit dans la chicane, eſt le dernier des barbariſmes.

Si pour *adeò.*

CEtte particule *ſi*, pour *adeò*, iointe auec vn adiectif, aime apres le *que*, ou le *comme*, qui la ſuit, le verbe ſubſtantif, & c'eſt vne faute, ſelon l'opinion de pluſieurs, que de ne le pas mettre. Par exemple, vn fameux Autheur a eſcrit, *ie ne penſois pas quand je vous eſcriuis ma derniere lettre, que la reſponſe que vous m'y feriez, deuſt eſtre accompagnée d'vne ſi pitoyable nouuelle, comme celle que vous me mandez.* Ils diſent qu'il faut eſcrire, *comme eſt celle que vous me mandez*, auec le verbe ſubſtantif

eſt, & qu'il en eſt de meſme auec *que*, *d'vne ſi pitoyable nouuelle, qu'eſt-elle*, & non pas, *que cel-le*. Neantmoins la plus commune opinion eſt, que tous deux ſont bons. Surquoy ie rediray en paſſant, ce que ie crois auoir remarqué ailleurs, qu'apres le *ſi*, employé comme il eſt en cet exemple, le *que*, eſt beaucoup meilleur que le *comme*, que ie ne condamne pas abſolument, comme font pluſieurs, mais ie n'en voudrois pas trop vſer ſi ce n'eſt pour rompre le vers. Ie mettrois touſjours *que*. I'en dis preſque autant d'*auſſi*, auec vn epithete, & l'on a repris, *auſſi rude ennemy comme parfait amy*, au lieu de dire *que parfait amy*. Le *que* eſt meilleur, mais *comme* n'eſt pas mauuais.

Se fier.

IE remarque trois regimes en ce verbe. Il regit le datif, comme quand on dit, *on ne ſçait à qui ſe fier*, l'accuſatif auec la prepoſition *ſur*, comme *ſe fier ſur ſon merite*. L'ablatif, auec la prepoſition *en*, comme *ie me fie en vous*, & le meſme ablatif auec la prepoſition *de*. En voicy deux exemples de M. de Malherbe, *comme à celuy, dont il croyoit que ſon maiſtre ſe fieroit le plus*; car ce *dont*, vaut autant que, *duquel*, qui eſt vn ablatif. Et en vn autre endroit il dit *fiez vous de vos merites*; où il eſt à remarquer,

qu'on dit bien *dont*, *duquel*, *& de laquelle il se fioit*, & de mesme au pluriel, mais hors ces trois exemples *fier*, ne se dit point auec *de*, & ie crois que c'est vne façon de parler ancienne, ne l'ayant iamais entendu dire qu'à des gens fort vieux ; car comme nous auons dit ailleurs, nostre langue a plusieurs verbes anciens, qui sont autant en vigueur & en vsage qu'ils ont iamais esté, mais on s'en sert autrement aujourd'huy, que l'on ne faisoit autrefois leur regime estant changé, par exemple ces verbes *seruir*, *fauoriser*, *prier*, regissoient le datif & ils regissent maintenant l'accusatif. Ce n'est pas qu'il n'y en ayt qui regissent l'vn & l'autre, comme *suruiure* ; car on dit egalement bien *suruiure à son pere*, *& suruiure son pere*. Mais pour reuenir à *se fier*, plusieurs croyent que sa vraye construction est en l'ablatif auec la prepositon *en*, & qu'encore que l'on die fort bien, *on ne sçait à qui se fier*, neantmoins la vraye & ancienne construction est de dire *on ne sçait en qui se fier*. Et cet *a*, employé pour *en*, dans beaucoup de phrases, n'est que depuis quelques années en vsage, à cause sans doute, qu'on le trouue plus doux, que l'*en*, de sorte qu'il y a grande apparence, qu'encore qu'aujourd'huy tous deux soient fort bons, neantmoins dans quelque temps, l'vn supplantera tout à fait l'autre, & l'on dira tousjours *a*, &

iamais *en*, aux endroits où l'on aura le choix de dire celuy des deux que l'on voudra; Car il y a des endroits, où *en*, ne peut estre mis qu'auec grande rudesse, comme en cet exemple *se fier en vn homme si paresseux*, au lieu que ie n'en vois point où *se fier à*, soit rude. C'est pourquoy on met si souuent *à*, pour *en*. Il y en a plusieurs exemples, qui ne tombent pas à point nommé sous la plume, ie n'en diray qu'vn en passant, qui est *en mesme temps, & à mesme temps*. M. Coeffeteau vse tousiours du dernier, & beaucoup d'excellens Escriuains en font de mesme.

A auec, *l'vn & l'autre*.

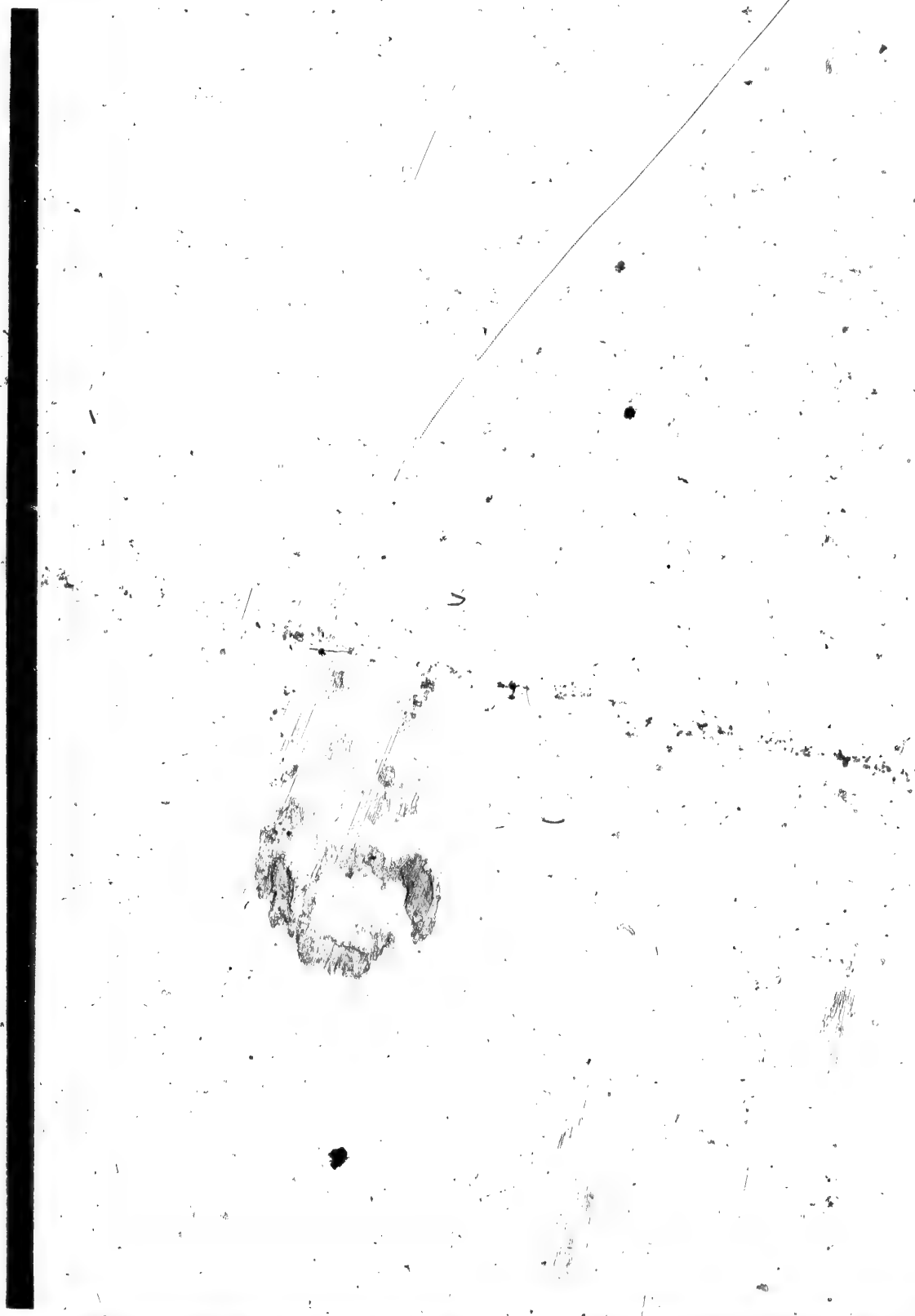
L'Article, ou la prepositon *à*, au datif, car il peut estre pris pour article & pour prepositon, veut estre repetée en ces deux mots, *l'vn & l'autre*. Par exemple il faut dire, *cela conuient à l'vn & à l'autre*, & non pas *cela conuient à l'vn & l'autre*, comme a escrit vn celebre Autheur. Et ce n'est pas seulement auec l'article ou la prepositon *à*, que cela se pratique, c'est auec tous les articles des cas, & auec toutes sortes de prepositions: car il faut tousiours repeter & l'article & la prepositon, comme *ie suis amy de l'vn & de l'autre*, & non pas *ie suis amy de l'vn &*

l'autre, ie me defie de l'vn & de l'autre, & non pas *ie me defie de l'vn & l'autre*. De meſmes aux prepoſitions, *ie l'ay fait pour l'vn & pour l'autre, auec l'vn & auec l'autre, ſans l'vn & ſans l'autre, ſur l'vn & ſur l'autre*, & ainſi de toutes les prepoſitions, quelles qu'elles ſoient. Ce qui confirme bien la Reigle tant de fois alleguée de la repetition des prepoſitions deuant les mots quand ils ne ſont ny ſynonimes ny approchans, mais differens ou contraires; car y a il rien de plus different que *l'vn & l'autre?*

Aſſeoir pour *eſtablir.*

Aſſeoir pour *eſtablir*, comme quand on dit, *on ne ſçauroit aſſeoir aucun iugement ſur cela*, ne ſe coniugue pas comme *aſſeoir*, pour *ſedere*, de la coniugaiſon duquel nous auons fait vne remarque; car *aſſeoir*, pour *eſtablir*, ou *poſer*, n'eſt en vſage qu'en cet infinitif ſeulement, & ce ſeroit fort mal parler, que de dire *n'aſsieds*, ou *ie n'ay aſsis aucun jugement là deſſus*. Et il en eſt de meſme de tous les autres temps, & de tous les autres modes, ſans en excepter le participe; car on ne dira pas non plus *n'aſſeiant aucun iugement*. Il faut ſe ſeruir en ſa place du verbe *faire*, qui ſe peut employer par tout, comme *ie n'ay fait, ny ne fais, ny ne feray aucun jugement, ne faiſant aucun jugement*, & ainſi de tous les autres.

Par



Pas pour *passages.*

IL n'eſt pas permis de dire *pas*, pour *paſſage*, que pour exprimer quelque deſtroit de montagne, ou quelque paſſage difficile, comme *le pas de Suze*, tant de l'ancienne *Suze*, que de celle des Alpes, & d'vne infinité d'autres deſtroits, que l'on appelle *pas*, *gaigner le pas de la montagne*. C'eſt vn mot conſacré à ce ſeul vſage, où il eſt ſi excellent, que ce ne ſeroit pas bien ny proprement parler, que de n'en vſer point, & de vouloir dire *paſſage*, pluſtoſt que *pas*. *Le pas des Thermopyles.*

Inſulter, pudeur.

CE premier mot eſt fort nouueau, mais excellent pour exprimer ce qu'il ſignifie. M. Coeffeteau l'a veu naiſtre vn peu deuant ſa mort, & il me ſouuient qu'il le trouuoit ſi fort à ſon gré, qu'il eſtoit tenté de s'en ſeruir, mais il ne l'oſa iamais faire à cauſe de ſa trop grande nouueauté, tant il eſtoit religieux à ne point vſer d'aucun terme, qui ne fuſt en vſage. Il augura bien neantmoins de celuy-cy, & predit ce qui eſt arriué, qu'il ſeroit receu dans quelque temps, comme en effet on ne fait plus aujourd'huy de difficulté d'v-

ſer de l'vn & de l'autre en parlant & en eſcriuant. Cette phraſe particulierement luy ſembloit ſi elegante, *inſulter à la miſere d'autruy.*

Ils paſſera donc d'icy à quelques années pour vn mot de la vieille marque, de meſme que nous en auons pluſieurs en noſtre langue, qui ne ſont gueres plus anciens, & que neantmoins l'on ne diſtingue point maintenant d'auec les autres. Ie n'en diray qu'vn, mais il eſt beau, c'eſt *pudeur*, dont on ne s'eſt ſeruy que depuis M. de Portes, qui en a vſé le premier, à ce que i'ay entendu dire. Nous luy en auons de l'obligation, & non ſeulement à luy, mais à ceux qui l'ont mis en vogue apres luy; car ce mot exprime vne choſe, pour laquelle nous n'en auions point encore en noſtre langue, qui fuſt ſi propre & ſi ſignificatif, parce que *honte*, quoy qu'il ſignifie cela, ne ſe peut pas dire neantmoins vn terme tout à fait propre pour exprimer ce que ſignifie *pudeur*, à cauſe que *honte*, eſt vn mot equiuoque, qui veut dire & la bonne & la mauuaiſe honte, au lieu que *pudeur*, ne ſignifie iamais que la bonne honte. Or eſt-il qu'encore qu'il ſoit tres-vray qu'on ne laiſſe pas de parler proprement, quand on ſe ſert de mots equiuoques, ſi eſt-ce que c'eſt parler encore plus proprement, quand on employe

des mots, qui ne conuiennent qu'à vne ſeule choſe.

Il ſied.

CE verbe eſt fort anomal en ſa conjugaiſon. Il ne ſe conjugue qu'aux temps, que ie vais marquer, *il ſied*, au preſent de l'indicatif, comme *il ſied bien*, *il ſied mal*, *cet habit luy ſied bien*, ou *luy ſied mal*, *il ſeioit*, à l'imparfait, comme *cela luy ſeioit bien*, ou *luy ſeioit mal*. Il n'a point de preterit parfait, ny defini, ny indefiny, ny de preterit plus que parfait. Mais il a le futur *il ſeiera*, comme *cela vous ſeiera bien*, à l'imperatif *ſeie*, comme *qu'il luy ſeie bien*, *qu'il luy ſeie mal*, & non pas *ſie*. Et en l'optatif & ſubionctif *ſeieroit*, il n'a point d'infinitif. Au participe, il a *ſeant* Mais comme ce verbe *il ſied*, a deux vſages, l'vn pour les mœurs, & l'autre pour les habits, ou pour les choſes qui ont du rapport aux perſonnes, comme par exemple pour les mœurs, quand on dit, *il ſied mal à vn pauure d'eſtre glorieux*, & pour les habits, ou ce qui concerne la perſonne, *cet habit luy ſied bien*, *les grands cheueux luy ſient mal*, il faut remarquer qu'au participe *ſeant*, ne s'employe iamais que pour les mœurs, & non pas pour les habits; car on dira fort bien *ce qui eſt ſeant*, ou *bien ſeant à l'vn*, *ne l'eſt pas à l'autre*, mais c'eſt tousjours pour les mœurs &

iamais pour les habits, ny pour aucune choſe qui donne bonne ou mauuaiſe grace à la perſonne. Et qu'ainſi ne ſoit, ſi ie dis, *les grands cheueux vous ſient bien, & à luy, ils luy ſient mal*, & qu'en ſuite i'aiouſte dans le meſme ſens, *ce qui eſt ſeant à l'vn, ne l'eſt pas à l'autre*, ie parleray tres-mal, & ne diray point ce que ie veux dire, qui ſe doit dire en ces termes, *ce qui ſied bien à l'vn, ſied mal à l'autre Sied*, emporte les deux ſignifications, *& ſeant*, n'en a qu'vne, *ſeant*, eſt participe ſeulement, & non pas gerondif, puis qu'il ne s'employe qu'auec le verbe auxiliaire ſubſtantif, *il eſt ſeant, eſtant mal ſeant*, & iamais *ſeant*, tout ſeul ſelon l'vſage ordinaire des gerondifs; car on ne dira pas par exemple, *certaines choſes ſeant bien en vn âge, qui ne ſient pas bien en vn autre.* Si l'on pouuoit parler ainſi, ſans doute *ſeant*, en cet exemple ſeroit gerondif, mais ce ne ſeroit point parler François de dire *certaines choſes ſeant bien*, pour dire *eſtant bien ſeantes.* Au reſte il eſt à remarquer pour la ſatisfaction de ceux qui entendent les deux langues, que les Latins ont vſé, du mot de *ſedere*, en cette ſignification. Pline en ſon Panegyrique, *quam bene humeris tuis ſederet imperium.* Et Quintilien, *nam & ita ſedet melius toga, &c.* On ne ſe ſert gueres de ce verbe qu'en troiſieſme perſonne, mais on ne laiſſe pas de dire, *ie*

luy ſeois bien, vous luy ſeiez bien, pour dire *ie luy eſtois, vous luy eſtiez vtile* ou *neceſſaire*; mais ce n'eſt que dans le ſtile bas.

Croyance, creance.

Croyance & *creance*, ſe prononcent tous deux à la Cour d'vne meſme façon, à cauſe que la diphthongue *oi* ou *oy*, ſe prononce en *e*, en beaucoup de mots, dont celuy-cy eſt du nombre. Ce ſont neantmoins deux choſes differentes; car *creance*, auec *e*, comme quand on dit *vne lettre de creance*, & *auoir de la creance en quelqu'vn*, ou *parmy les peuples*, ou *parmy les gens de guerre*, eſt toute autre choſe que *croyance* auec *oy*, comme quand on dit *ce n'eſt pas m'a croyance*, pour dire *ie ne crois pas*, ou *ajouſter croyance à quelqu'vn*, pour dire *ajouſter foy*. Ce n'eſt pas qu'à les bien conſiderer, ils ne viennent tous deux d'vne meſme ſource, parce que de dire qu'*vn homme a de la creance parmy les peuples*, qu'eſt-ce à dire autre choſe, ſinon que ces peuples ajouſtent foy & croyance à cet homme là, & à tout ce qu'il leur veut perſuader? De meſme, que ſignifie *vne lettre de creance*, ſinon vne lettre, qui declare & aſſeure, que l'on peut, ou que l'on doit auoir croyance à celuy qui la porte, où à ce qu'il dira. Mais la plus-part croyent qu'il ne

faut pourtant pas laiſſer de les diſtinguer, en eſcriuant tousjours *creance*, auec *e*, aux exemples que nous auons donnez, & *croyance*, auec *oy*, aux deux autres exemples & en leur ſemblables ; car pour l'horthographe ils conuiennent qu'il y faut metre de la difference, quoy qu'il n'y en faille point mettre dans la prononciation, & qu'en l'vn & en l'autre ſens, il faille tousjours prononcer *creance*, pour prononcer delicatement & à la mode de la Cour. Ie crois neantmoins qu'à la fin on eſcrira plus que *creance*, c'eſt des ja l'opinion de pluſieurs, à laquelle ie ſouſcris.

Entaché.

CE mot eſt dans la bouche preſque de tout le monde, qui dit par exemple *entaché d'vn vice*, pour dire *taché*, ou *ſoüillé d'vn vice*, mais il eſt extrémement bas, & iamais M. Coeffeteau, ny qui que ce ſoit qui aime la pureté du langage, n'en a vſé. Il eſt vray qu'vn de nos plus excellens Poëtes modernes s'en eſt ſeruy, s'eſtant laiſſé aller au torrent du peuple qui parle ainſi, ou bien ayant eu beſoin d'vne ſyllabe pour faire ſon vers, mais auſſi on l'en a repris, comme d'vn mot indigne d'auoir place en cette belle piece, où

il l'employe. *Entaché*, ſe dit en Anjou, *des fruits.*

Inonder.

M. Coeffeteau & quelques autres de ſon temps ſe ſeruent de ce verbe d'vne façon, qui n'eſt pas commune, & c'eſt, comme ie crois, à l'imitation d'Amyot. Ils s'en ſeruent auec la prepoſition *ſur*, & neutralement, comme par exemple M. Coeffeteau dit en la vie d'Auguſte, *le Po, qui auoit inondé ſur les terres voiſines*, & ie n'ay pas remarqué qu'il en vſe iamais autrement. Neantmoins l'vſage ordinaire d'aujourd'huy eſt de faire *inonder*, actif, & de s'en ſeruir ſans prepoſition, comme de dire *le Po, qui auoit inondé les terres voiſines.* Peut-eſtre en eſt-il de ce verbe, comme *de frapper*, & de quelques autres, qui s'employent actiuement, & neutralement auec la prepoſition *ſur*, car on dit par exemple, *frapper la cuiſſe, & frapper ſur la cuiſſe*, & ce dernier eſt beaucoup plus elegant & plus François que l'autre.

Iaillir.

Iaillir pour *rejaillir*, n'eſt pas fort bon, quoy que l'vn de nos plus fameux Autheurs en ayt vſé, diſant, *il a fait jaillir de*

l'ordure ſur vous, au lieu de dire, *il a fait rejaillir de l'ordure*. Peut-eſtre que c'eſt vn defaut du païs, où l'on ſe ſert de pluſieurs verbes ſimples au lieu des compoſez, dont on vſe partout ailleurs, I'en ay fait vne Remarque, où *taſſer*, & *ſieger*, ſont marquez pour dire *entaſſer*; & *aſſieger*. Il y a des verbes ſimples, qui ne ſont gueres en vſage, & l'on ſe ſert des compoſez en leur place, qui ne laiſſent pas de retenir la ſignification du ſimple & non pas du compoſé, comme par exemple *refroidir*, eſt beaucoup mieux dit que *froidir*, dont ie doute meſme s'il eſt bon, quoy que pluſieurs le dient, & ce *re*, bien qu'il denote vne repetition, ou reïteration, ne luy donne point vne autre ſignification que celle du ſimple. Il en eſt de meſme de *rejaillir*, il y en a quelques autres de cette nature, qui ne ſe preſentent pas maintenant à ma memoire.

De l'vſage & de la ſituation de ces mots, Monſeigneur, Monſieur, Madame, Mademoiſelle, *& autres ſemblables, dans vne lettre ou dans vn diſcours.*

CEs mots que l'on doit inſerer dans les lettres que l'on eſcrit, ou dans les diſcours que l'on fait aux perſonnes de condition,

tion, ou de reſpect, ne ſe peuuent pas mettre indifferemment en tous lieux. D'ordinaire on les place fort mal. Voicy quelques reigles pour ne tomber pas dans ce defaut. Premierement il ne faut iamais dans la premiere periode d'vne lettre ou d'vn diſcours, quelque longue qu'elle ſoit, repeter le mot par lequel on a commencé, c'eſt à dire, que ſi vous auez par exemple commencé ainſi, *Monſeigneur*, ou quelqu'vn des autres, & que la premiere periode ſoit fort longue, il ne faut point repeter *Monſeigneur*, ou *Monſieur* ou aucun des autres, que la periode ne ſoit acheuée, parce qu'vne periode n'en peut ſouffrir deux, & ce ſeroit importuner & non pas reſpecter la perſonne, que l'on pretend honnorer, d'vſer de cette repetition ſi proche l'vne de l'autre auant que le ſens ſoit complet.

La ſeconde Reigle eſt, qu'apres *vous*, quand ce pronom perſonnel finit le membre de la periode, il faut mettre *Monſeigneur*, ou l'vn de ces autres mots, par exemple, ſi ie dis, *il n'appartient qu'à vous Monſeigneur*, ou l'vn des autres, ie diray beaucoup mieux; que ſi ie diſois ſeulement, *il n'appartient qu'à vous de faire*, &c. Car ie parleray à cette perſonne là, que ie dois & que ie veux honorer, auec beaucoup plus de reſpect, que ſi ie diſois ſimple-

ment *vous*, qui de ſoy eſt vn terme commun à tous & par conſequent, peu reſpectueux. C'eſt pourquoy, il n'y a point d'endroit dans la lettre, où cette repetition puiſſe auoir meilleure grace, qu'apres ce pronom, parce qu'elle y eſt neceſſaire. Il faut donc taſcher de l'y mettre tousjours. Que s'il ſe rencontre, qu'on l'ayt miſe ailleurs, en vn lieu fort proche, il la faut oſter de là pour la placer apres *vous*. Ce qui ſe pratique en deux façons, ou en le repetant immediatement apres *vous*, comme en l'exemple que nous auons donné, *il n'appartient qu'à vous Monſeigneur*, ou en le repetant mediatement, comme *pour vous dire Monſeigneur*, ou *pour vous aſſeurer Monſeigneur*. Mais en cette derniere façon il n'eſt pas du tout ſi neceſſaire, qu'en l'autre, quoy qu'il y ait tousjours bonne grace, & qu'il ſoit bon de l'y mettre autant qu'il ſe peut.

Il eſt bien placé auſſi apres les particules, ou les termes de liaiſon, qui commencent les periodes, comme apres *car*, *mais*, *au reſte*, *apres tout*, *en fin*, *certes*, *certainement*, *c'eſt pourquoy*, & autres ſemblables.

On n'a gueres accouſtumé de le mettre au commencement de la periode. Il ſemble que cette place ne luy appartient qu'à l'entrée de la lettre, ou du diſcours, & qu'apres cela on le met tousjours en ſuite de quelques

autres mots, qui ont commencé la periode. Mais pourtant ie ne le voudrois pas condamner, si ce n'est dans vne lettre fort courte, où veritablement il seroit tres-mal placé ; car dans vne longue epistre, ou dans vn long discours, il est certain qu'on peut encor en quelque endroit luy faire commencer vne periode auec beaucoup de grace, & d'emphase. Il est vray que ie ne voudrois pas que ce fust plus de deux fois en tout, & encore en y comprenant celle qui est à la teste de la piece.

Il faut prendre garde à ne le mettre point apres vn verbe actif, à cause de l'equiuoque ridicule qu'il peut faire, & auec le verbe, & auec le nom qui en est regi, comme *ie ne veux pas acheter Madame, si peu de chose à si haut pris;* car qui ne voit le mauuais effet que cela produit & deuant & apres, en disant *acheter Madame*, & *Madame si peu de chose?* Et quand le nom qui est regi par le verbe ne fait point d'equiuoque, comme si ie dis, *ie ne veux pas acheuer Madame, vn ouurage*, il ne laisse pas de faire que le mot de *Madame*, ne soit mal placé, parce que deux substantifs de suite apres vn verbe qui en regit vn ne s'accommodent point bien, & ne sçauroient auoir que mauuaise grace. Comme j'escriuois cecy, on m'a donné vn liure, où en l'ouurant j'ay veu, *ie*

ne ſçaurois iamais oublier Monſeigneur, cet heureux ſejour, cela m'a choqué, mais auſſi n'eſt-il pas vray, que ce n'eſt pas eſcrire nettement que de mettre *Monſeigneur*, en cet endroit là? Il falloit dire, *ie ne ſçaurois Monſeigneur, iamais oublier cet heureux ſejour*, ou *iamais ie ne ſçaurois Monſeigneur oublier*, ou en fin, *ie ne ſçaurois iamais Monſeigneur, oublier*, &c.

C'eſt donc vne des principales maximes, ou peut eſtre la ſeule en ce ſujet, de ne mettre iamais *Monſieur*, ny *Madame*, ny leurs ſemblables en aucun endroit, où ce qui va deuant & ce qui va apres puiſſent faire equiuoque; car encore que ces equiuoques pour l'ordinaire ſoient deſraiſonnables, & ne ſe puiſſent pas dire equiuoques, ſans faire violence à la phraſe d'vne façon groſſiere & impertinente, comme eſt celle qui eſt ſi triuiale & ſi importune, mais que l'exemple m'oblige d'alleguer, *voulez vous du veau Monſieur*, ſi eſt-ce qu'il ne faut pas laiſſer de les euiter, & auec d'autant plus de ſoin, qu'il y a plus de perſonnes deſraiſonnables & impertinentes, qu'il n'y en a de l'autre ſorte. Il ne faut point non plus mettre ces mots *Monſieur*, ny *Madame*, ny leurs ſemblables entre le ſubſtantif & l'adjectif, ſi l'adjectif ſe rencontre du meſme genre, que *Monſieur*, ou *Madame*, par exemple, *c'eſt vn aduerſaire Monſieur, tres-inſolent,*

& l'on a beau mettre vne virgule, comme il la faut mettre apres *Monſieur*, on ne ſe paye pas de cela, & on ne laiſſe pas d'en rire. De meſme au feminin, *c'eſt vne procedure, Madame, deſaprouuées de tout le monde.*

Il eſt bien placé deuant le *que*, comme *ie ne crois pas Madame, que &c. il eſt certain Madame, que &c.* & deuant *de*, comme *c'eſt vn effet, Madame, de voſtre bonté.* Et apres *oüy*, & *non*, comme *Oüy Madame, Non Madame, il ne ſe voit rien* &c.

Il ſemble qu'il eſt inutile d'auertir qu'il ne le faut point mettre à la fin de la periode; car cela eſt trop viſible. Neantmoins il ſe pourroit faire qu'il y trouueroit ſa place, & de bonne grace; car pourquoy n'eſcriroit-on point en finiſſant vne periode *ne le croyez point Madame. Ne le croyez point* Monſeigneur. Mais il n'en faut pas vſer ſouuent.

On ne doit iamais auſſi mettre ny *Sire*, ny Monſeigneur, ny Madame, apres *voſtre* Majeſté, ou *voſtre Eminence*, ou *voſtre Alteſſe*, comme *voſtre* Majeſté *Sire, ne ſouffrira pas, &c. voſtre* Majeſté Madame, *voſtre Eminence* Monſeigneur, *voſtre Alteſſe* Monſeigneur. Mais on les peut mettre deuant, comme *Sire, voſtre* Majeſté *ne ſouffrira pas*; Madame, *voſtre* Majeſté *eſt ſi ſage*, & ainſi des autres.

Il eſt à propos d'ajouſter icy qu'il y a force gens en eſcriuant, auſſi bien qu'en par-

lant, qui repetent trope ſouuent *Monſieur*, iuſqu'à s'en rendre inſupportables En toutes choſes l'excés eſt vicieux. Ils veulent honorer, & ils importunent. Il eſt bien aiſé de ſe corriger de cette faute en eſcriuant, mais tres-difficile, en parlant; ſi vne fois on a contracté cette mauuaiſe habitude comme ont fait pluſieurs, que ie connois, où il n'y a plus de remede.

Si en eſcriuant, on peut meſler vous, *auec* voſtre Majeſté, *ou* voſtre Eminence, *ou* voſtre, Alteſſe, *& autres ſemblables.*

SI vous eſcriuez vne lettre qui ne ſoit pas fort longue, il faut touſjours meſtre *voſtre Majeſté*, & iamais *vous*. Ie ſçay bien les inconueniens qu'il y a, de s'aſſujettir à cela, & de parler touſjours en la troiſieſme perſonne, ſoit en diſant *voſtre Majeſté*, ſoit en diſant *elle*; mais en vne lettre courte, il ſe faut vn peu contraindre, & il n'y a point d'apparence, de s'emanciper dans vn ſi petit eſpace. *Elle*, doit eſtre repeté beaucoup plus ſouuent que *voſtre Majeſté*, quoy que ce dernier le doiue eſtre ſouuent, mais auec vne certaine meſure iudicieuſe, qui empeſche qu'on ne ſe rende importun en voulant eſtre reſpectueux.

Que ſi c'eſt vne longue lettre, ou vn diſcours de longue haleine, il n'y aura point de danger de meſler l'vn auec l'autre, & de dire tantoſt *vous*, & tantoſt *voſtre Majeſté*, mais plus ſouuent *voſtre Majeſté*. Les plus ſcrupuleux auoüeront, qu'il y a meſme des endroits, où il faut neceſſairement dire *vous*, comme *vous eſtes Madame, la plus grande Reine du monde*. Il eſt certain qu'il faut neceſſairement dire ainſi, & non pas *voſtre Majeſté Madame, eſt la plus grande Reyne du monde*, qui ſeroit vne expreſſion impertinente, tellement qu'en cet exemple on pourroit mettre *vous*, dans vne lettre de douze lignes, & en quelques autres cas ſemblables, qui ſe pourroit preſenter.

Quand aux autres titres de grandeur, moindre que la Royale, on ne doit faire aucune difficulté de meſler l'vn auec l'autre, noſtre langue s'eſtant reſerué cette liberté, que l'Italienne ny l'Eſpagnole n'ont pas, à cauſe que *vous* en ces deux langues eſt vn terme incompatible auec la ciuilité, ſur tous *vos*, en Eſpagnol, ce qui n'eſt pas en la noſtre. Les Latins ſont bien encore moins ceremonieux, qui diſent touſjours *tu*, à qui que ce ſoit, & il ſemble que nous auons pris vn milieu & vn temperament bien raiſonnable entre ces deux extremitez, en donnant par honneur le nombre pluriel à vne ſeule perſonne, quand nous luy

diſons *tous*, & en euitant dans le commerce continuel de la vie, la frequente & importune repetition des termes dont les Italiens & les Eſpagnols ſe ſeruent en ſa place.

S'il faut dire alte, ou halte.

FAire *alte*. On demande s'il faut dire *alte*, ou *halte*, auec vne *h*. Pour reſoudre la queſtion, il y en a qui croyent, qu'il faut auoir recours à l'etymologie du mot, tellement que ceux qui le deriuent de l'Allemand *halten*, qui veut dire *arreſter*, ſouſtiennent qu'il faut dire *halte*, auec vne *h*, aſpirée, qui marque ſon origine, parce que *faire halte*, comme chacun ſçait, ne ſignifie autre choſe en terme de guerre, que *s'arreſter dans la marche*. Les autres au contraire le font venir du Latin *altus*, c'eſt à dire *haut*, parce que quand on fait *alte*, on tient les piques hautes, d'où eſt venu le prouerbe *haut le bois*, & par cette raiſon croyent qu'il faut dire *alte*, ſans aſpiration. Mais ceux qui veulent qu'on l'aſpire repliquent, que quand ainſi ſeroit, qu'il viendroit d'*altus*, dont ils ne demeurent pas d'accord, il ne s'enſuiuroit pas pourtant qu'il falluſt eſcrire ny prononcer *alte*, ſans *h*, puis qu'eſtant certain que *haut* vient d'*altus*, on n'a pas laiſſé d'y mettre vne *h*, qui s'aſpire, ce qui eſt comme vn

preju-

prejugé, que ſi *alte*, venoit d'*altus*, il y faudroit pareillement & à l'exemple de l'autre y mettre auſſi vne *h*, aſpirante, de ſorte qu'ils retorquent ainſi l'argument contre leurs aduerſaires,

La plus ſaine & la plus commune opinion eſt, qu'il faut dire & eſcrire *alte*, ſans *h*, & ſans auoir aucun eſgard à toutes les etymologies, qu'on pourroit rapporter au contraire; car nous ne voudrions pas non plus en cette occaſion nous ſeruir de celles, qui nous ſeroient fauorables, n'y ayant pas lieu de recourir aux etymologies, lors que l'Vſage eſt declaré, comme icy. Or eſt il que ie poſe en fait, apres le teſmoignage d'vne quantité de perſonnes irreprochables, auquel ie ioins encore ma propre obſeruation, que dans tous les liures, & dans toutes les relations qui ſe ſont faites en ces dernieres guerres, on n'a point veu *alte*, imprimé, ny eſcrit auec vne *h*. Et ce n'eſt que depuis ce temps là qu'on a commencé à eſcrire ce mot, dont M Coeffeteau n'a iamais oſé ſe ſeruir, n'eſtant pas encore en vſage dans le beau ſtile, quoy que ce fuſt vn terme bien neceſſaire. Mais ce qui acheue de decider la queſtion, c'eſt que ces meſmes teſmoins & vne infinité d'autres, aſſeurent auſſi bien que moy, qu'ils ne l'ont iamais oüy aſpirer, qu'ils ont touſjours entendu pronon-

cer *faire alte*, comme ſi l'on eſcriuoit *fair' alte*, en mangeant l'*e* de *faire*, par vne apoſtrophe, ce qui ne ſe fait iamais deuant l'*h*, aſpirée, ou conſone.

S'il faut dire hampe, *ou* hante.

ON demande encore s'il faut dire *la hampe*, ou *la hante d'vne halebarde*. On dit l'vn & l'autre, mais *hampe* eſt incomparablement meilleur & plus vſité. Il eſt tellement en vſage, que quelques vns de la compagnie, où ce doute a eſté propoſé, s'eſtonnoient qu'on le demandaſt. Mais on a fait vne reſponſe qui peut ſeruir en tous les doutes de cette nature. C'eſt que l'on demeure bien d'accord, que là où l'Vſage eſt certain & declaré, il n'y a point de queſtion à faire, ny à heſiter, il le faut ſuiure; mais toutes les fois que l'on doute d'vn mot, c'eſt vn ſigne infaillible que l'on doute de l'Vſage. Il eſt donc vray, puis que l'on demande lequel eſt le meilleur de *hampe* ou *de hante*, que l'Vſage en eſt douteux. Et ce doute, comme pluſieurs autres, qui ſe voyent dans ces Remarques, ne procede d'autre choſe, que de ce que l'oreille ne diſcerne pas aiſement ſi l'on prononce *hampe*, ou *hante*. I'ay eſté tout de nouueau confirmé dans ce ſentiment en vne celebre compa-

gnie, ou l'on a proposé cette question, parce qu'encore qu'vn chacun de ceux qui y estoient, prononçast bien distinctement & bien hautement ou *hampe*, ou *hante*, & que tous les autres fussent bien attentifs à recueillir lequel des deux il disoit, neantmoins il le luy falloit faire repeter deux fois, & quelquefois trois pour le bien entendre, de sorte qu'on fut contraint d'opiner en ces termes, *hampe, auec vn p, est le meilleur. On dit aussi hante, auec vn t.* Si donc il est vray qu'il n'est pas aisé à l'oreille de distinguer *hampe* de *hante*, sans qu'on y ajouste ces paroles *auec vn p*, ou *auec vn t*, il ne faut pas s'estonner, si l'Vsage en est douteux, veu mesmes que ce n'est pas vn mot dont l'vsage soit fort frequent, que parmy les gens de guerre dans l'infanterie. Outre que dans les liures qui traitent de l'art militaire, on le voit escrit tantost d'vne façon & tantost de l'autre; mais les Autheurs, qui ont plus hanté la Cour, escriuent *hampe*, & non pas *hante*.

Sur, & dessus.

NOus auons desja fait vne Remarque sur ces prepositions *sur, dessus sous dessous, dans, dedans*, & quelques autres, & nous ne repeterons pas icy ce qui a esté dit, mais nous ajousterons vne chose, qui a esté obmi-

ſe. C'eſt qu'à la Reigle que nous auons donnée, de n'employer iamais pour prepoſitions ces compoſez *deſſus*, *deſſous*, *dedans*, & les autres, mais tousjours les ſimples comme *ſur*, *ſous*, & *dans*, nous auons mis vne exception, qui eſt que quand ces compoſez ſont precedez d'vne autre prepoſition, alors il ſe faut ſeruir des compoſez & non pas des ſimples. Par exemple, il faut dire *par deſſus la teſte*, & non pas *par ſur la teſte*, quoy qu'il faille dire *ſur la teſte*, & non pas *deſſus la teſte*, quand il n'y a point de prepoſition deuant, comme eſt *par*. De meſme il faut dire *par deſſous la table*, *par dedans l'Egliſe*; & non pas *par ſous la table*, ny *par dans l'Egliſe*, quoy qu'il faille dire *ſous la table*, & *dans l'Egliſe*, quand il n'y a point de *par*, deuant.

Tout cela a desja eſté dit, mais il eſtoit abſolument neceſſaire de le repeter, pour faire entendre ce que nous y ajouſtons, qui eſt qu'auec *de*, il en eſt de meſme qu'auec *par*, & ce qui me la fait remarquer, c'eſt la faute que i'ay trouuée dans vn Autheur aſſez renommé, à qui elle eſt familiere. Il a ſçeu qu'il falloit ſe ſeruir de ces prepoſitions ſimples, & non pas des compoſées, qui ſont d'ordinaire aduerbes & non pas prepoſitions, mais il n'a pas ſceu, que quand il y a vne autre prepoſition deuant, il faut vſer des compoſées, qui

deuiennent prepoſitions, d'aduerbes qu'elles eſtoient; il eſcrit donc touſiours par exemple, *il ſe leua de ſur ſon lit*, au lieu de dire, *il ſe leua de deſſus ſon lit*, *il ne fait que ſortir de ſous l'aile de la mere*, au lieu de dire, *il ne fait que ſortir de deſſous l'aile de la mere*; car ce *de* eſt vne prepoſition qui reſpond à l'*ex*, ou à l'*e* des Latins, & il me ſemble qu'il n'y a que ces deux prepoſitions *par*, & *de*, où cette exception ayt lieu. Et il ne faut pas objecter que l'on dit *au deſſus de la teſte*, *au deſſous du genoüil*, &c. parce qu'en ces exemples *deſſus*, & *deſſous*, & leurs ſemblables paſſent pour mots ſubſtantifiez, & non pas pour prepoſitions. Les articles qui vont deuant & derriere, en ſont des preuues infaillibles.

Qu'ainſi ne ſoit.

NOus auons remarqué de certaines façons de parler, qui ſemblent dire tout le contraire de ce qu'on leur fait ſignifier. Celle-cy eſt de ce nombre; car lors qu'il eſt queſtion d'entrer en preuue d'vne prepoſition, ſi ie dis *& qu'ainſi ne ſoit, vous voyez telle & telle choſe*, qui eſt, comme on a accouſtumé de parler, n'eſt-il pas vray qu'à l'examiner de pres, il n'y a point de raiſon de dire *& qu'ainſi ne ſoit*, & qu'au contraire il faut dire

& qu'ainſi ſoit. Cela eſt tellement vray, que tous les anciens l'eſcriuoient ainſi, & ces iours paſſez ie le voyois encore dans Ioachim du Belay. Neantmoins il y a plus de cinquante ans, que cette phraſe eſt changée, & que l'on dit *& qu'ainſi ne ſoit*, ou *& qu'il ne ſoit ainſi*, & non pas *& qu'ainſi ſoit*, ou *& qu'il ſoit ainſi*, qui aujourd'huy ne ſeroient pas receus parmy ceux qui ſçauent parler François. Il ſeroit mal-aiſé d'en rendre aucune raiſon, puis que c'eſt contre la raiſon que cela ſe dit de cette ſorte; Se peut-il voir vn plus bel exemple de la force ou de la tyrannie de l'Vſage contre la raiſon? Cependant ce ſont ces choſes là, qui ſont d'ordinaire la beauté des langues.

Tout de meſme.

IL faut conſiderer ce terme de comparaiſon en differentes façons; car ſi l'on s'en ſert en reſpondant à vne interrogation, par exemple ſi l'on me demande, *l'autre eſt-il comme cela?* & que ie reſponde *tout de meſme*; ce ſera bien parler. Sans interrogation encore ie diray fort bien, *vous voyez celuy-là, l'autre eſt tout de meſme*, il n'y a point de ſtile ſi noble, où ce terme ne puiſſe entrer. Mais s'il y a vn *que* apres, comme *celuy-là eſt tout de meſme que l'autre*, il n'eſt pas abſolument mauuais, mais

il eſt extrémement bas, & ne doit eſtre employé que dans le dernier de tous les ſtiles. Que ſi l'on m'objecte que dans le cours de ces Remarques, ie m'en ſuis ſeruy fort ſouuent de cette ſorte, i'auoueray franchement que i'ay failly en cela comme en beaucoup d'autres choſes, & que ie n'ay connu la faute dont i'auertis maintenant les autres, que depuis peu; Tellement qu'il faut en vſer ſelon cette Remarque, & non pas ſelon le mauuais exemple que i'en ay donné.

L'adjectif tout, *auec pluſieurs ſubſtantifs.*

CEt adjectif ſuiuy de pluſieurs ſubſtantifs dans la meſme conſtruction du membre de la periode, veut eſtre repeté deuant chaque ſubſtantif, par exemple il faut dire *toute la Syrie, & toute la Phenicie*, & non pas *toute la Syrie & la Phenicie.* Et non ſeulement le premier où *toute*, eſt repeté deux fois eſt meilleur, mais le dernier où il n'eſt employé qu'vne fois eſt mauuais, & contre la pureté naturelle de noſtre langue. Ç'a bien touſjours eſté ma creance, mais ce ſeroit peu de choſe ſi ce n'eſtoit auſſi le ſentiment de nos maiſtres. Que s'il y a plus de deux ſubſtantifs, c'eſt encore de meſme. Par exemple, vn excellent Autheur a eſcrit *pour voir toutes les beautez,*

l'artifice, & les graces parfaitement employées, il falloit dire *pour vous toutes les beautez, tout l'artifice, & toutes les graces parfaitement employees*. Cela eſt hors de doute parmy les purs Eſcriuains. Il ſemblent que les ſubſtantifs qui ſuiuent ſoient jaloux du premier, s'ils ne marchent tous à meſme train, & ſi l'on ne les traite auec autant d'honneur, que celuy qui va deuant. Et quand les deux ſubſtantifs ſont de diuers genre, la faute eſt inexcuſable de ne pas repeter *tout*, comme par exemple de dire *il a perdu toute ſa ſplendeur & ſon luſtre*, c'eſt ſans doute mal parler, il faut dire, *il a perdu toute ſa ſplendeur & tout ſon luſtre*.

Mais ſi les deux ſubſtantifs ſont de meſme genre & ſynonimes, ou approchans, on demande s'il le faut repeter, comme ſi ie dis, *il a perdu toute l'affection & l'inclination qu'il auoit pour moy*, diray-je mieux que ſi ie diſois *il a perdu toute l'affection, & toute l'inclination qu'il auoit pour moy*? On reſpond que tous ceux ſont bons, & que la grande Reigle des ſynonimes ou approchans, & des contraires ou differens a lieu icy, c'eſt à dire qu'aux mots contraires ou differens, il faut neceſſairement repeter *tout*, mais aux ſynonimes ou approchans, il n'eſt point neceſſaire, quoy que ce ne ſoit pas vne faute de le repeter, comme c'en ſeroit vne de ne le repeter pas

pas aux contraires & aux differens ; car par exemple, ſi ie diſois, *il a oublié tout le bien & le mal que ie luy ay fait*, ie parlerois mal ; il faut dire de neceſſité, *il a oublié tout le bien & tout le mal que ie luy ay fait* ; Aux differens de meſme ; *il a perdu toute l'affection & l'eſtime qu'il auoit pour moy*, n'eſt pas bien dit ; il faut dire *il a perdu toute l'affection, & toute l'eſtime qu'il auoit pour moy.*

Crainte, *dans le preterit.*

CE mot employé auec le verbe auxiliaire dans les preterits, a ſi mauuaiſe grace, qu'il le faut éuiter, y ayant peu d'endroits où l'on s'en puiſſe ſeruir. L'exemple le va faire voir. *C'eſt vne choſe que i'ay touſjours crainte.* Qui ne ſent point la rudeſſe de ce mot ? ſans doute elle prouient de l'equiuoque de ce participe qui ſert aux preterits de ſon verbe, auec le ſubſtantif *crainte*, lequel eſtant vn mot que l'on oyt dire à toute heure en cette ſignification, fait trouuer l'autre eſtrange & ſauuage, dans vn vſage different. Il y a pourtant quelques endroits, où il ne ſonneroit pas mal, comme ſi l'on diſoit *plus crainte qu'aimée*, ce qui arriue en cét exemple, tant parce que le *plus*, qui va deuant oſte l'equiuoque du nom, qu'à cauſe de l'oppoſition *qu'aimée*, qui luy

donne & lumiere, & grace tout enſemble.

De certains noms que nous auons en noſtre langue, qui ont tout enſemble vne ſignification actiue, & vne paſſiue.

NOus auons desja remarqué de certains mots qui ont la terminaiſon actiue & la ſignification paſſiue, & d'autres qui ont la terminaiſon paſſiue, & la ſignification actiue: Mais en voicy d'autres, qui ont vn double vſage, & vne ſignification actiue & paſſiue tout enſemble. Par exemple *eſtime*, eſt vn mot qui ſe dit auec le pronom poſſeſſif & de *l'eſtime que l'on a de moy*, & de *l'eſtime que i'ay d'vn autre*. Voicy comment. *Mon eſtime n'eſt pas vne choſe dont vous puiſſiez tirer grand auantage*. Icy, *eſtime*, eſt dans vne ſignification actiue eu eſgard à moy; car il veut dire *l'eſtime que ie fais de vous*, & ſi ie dis *mon eſtime ne depend pas de vous*, il eſt dans vne ſignification paſſiue; car il veut dire *l'eſtime que l'on fait* ou *que l'on peut faire de moy*. Il en eſt de meſme de cet autre mot *ayde*, par exemple *mon ayde vous eſt inutile*; car icy il a vn vſage actif & veut dire, *l'aide que ie vous puis donner*, & ſi ie dis *venez à mon ayde*, il a vn vſa-

ge passif, & veut dire *l'ayde que l'on me donnera*, & non pas *celle que ie donneray*. Ainsi de *secours*, *mon secours vous est inutile*, & *venez à mon secours*. Ainsi *d'opinion*; sans le possessif, comme *il est mort dans l'opinion de Copernicus*, a vn sens actif, c'est à dire qu'*il auoit l'opinion de Copernicus*, & *il est mort dans l'opinion de sainteté* a vn sens passif, qui veut dire, qu'*on a creu qu'il estoit mort saint*. Et ainsi de plusieurs autres. Cette obseruation est curieuse, & digne de celuy que i'ay nommé *vn des plus grands Genies de nostre langue*. Ie la tiens de luy auec plusieurs autres choses, qui rendront ces Remarques plus vtiles & plus agreables; & pleust à Dieu qu'il les eust pû toutes voir, comme il eust fait sans doute, si son loisir eust secondé sa bonté, & si tout ce que nous auons d'excellens hommes en France pour les belles lettres & pour l'exquise erudition, ne partageoient tout son temps auec son Heroine, auec ses amis, & l'elite de la Cour.

Prendre à tesmoin.

ON demande s'il faut dire *ie vous prens tous à tesmoin*, ou *ie vous prens tous à tesmoins* auec vne *s*, au pluriel. Cette question fut faite dans vne celebre compagnie, où

tout d'vne voix on fut d'auis, qu'il falloit dire *ie vous prens tous à teſmoin*, au ſingulier. Quelques vns ſeulement ajouſterent, qu'ils ne condamneroient pas tout à fait le pluriel *à teſmoins*, mais que l'autre eſtoit incomparablement meilleur, & plus François. Celuy qui propoſa le doute trouuant tout le monde d'vne opinion, comme d'vne choſe indubitable, fit bien voir neantmoins qu'il y auoit lieu de douter. Il auoit pour luy la reigle ordinaire, qui veut qu'apres *tous*, au pluriel, le ſubſtantif qui s'y rapporte, ſoit pluriel auſſi. Et de fait, on ne diroit iamais *ie vous reçois tous pour teſmoin*, mais *pour teſmoins*. A cela on reſpondoit, qu'il n'eſtoit pas icy queſtion de la reigle ny de l'exemple, mais de l'Vſage, qui vouloit que l'on diſt *à teſmoin*, & non pas *à teſmoins*. Sa replique ſembloit encore plus forte: car il diſoit que ſi c'eſtoit l'Vſage, il donnoit les mains; Mais que c'eſtoit là le nœud de la queſtion, de ſçauoir ſi c'eſtoit l'Vſage ou non, parce que l'*s* finale n'ayant gueres accouſtumé de ſe prononcer en noſtre langue, & particulierement en ce mot, où l'on n'apperçoit comme point de difference pour la prononciation entre le ſingulier & le pluriel; car *vn faux teſmoin* & *les faux teſmoins*, ſe prononcent tous deux egalement ſans *s*, on ne pouuoit pas determiner ſi l'Vſage eſtoit pour

teſmoin, ou pour *teſmoins*; Et par conſequent l'vſage n'eſtant point declaré, il s'en falloit tenir à la grammaire & à l'analogie, auſquelles on a accouſtumé d'auoir recours, dans ces incertitudes, *in dubiis vocibus*, dit vn grand homme, *analogiam loquendi magiſtram ac ducem ſequemur*, & ainſi il falloit dire *à teſmoins*, & non pas *à teſmoin*. A cette replique on repartit qu'*à teſmoin*, ſe prenoit là aduerbialement, & indeclinablement, comme nous en auons pluſieurs exemples en noſtre langue, qui ſont ſemez dans ces Remarques, & entre autres celuy-cy, *elle ſe fait fort de cela*, & *ils ſe font fort*, & non pas *elle ſe fait forte*, ny *ils ſe font forts*. Et pour ne ſortir pas meſme de la phraſe, dont il s'agit, on allegua pour vne preuue conuaincante de cette aduerbialité, s'il faut vſer de ce mot, que nous diſons *ie vous prens tous à partie*, au ſingulier, & non pas *ie vous prens tous à parties*, au pluriel, & que cela eſt ſi vray qu'il n'y a perſonne qui en doute. On y en ajouſtoit encore vn autre, qui eſt *ie vous prens tous à garent*, & non pas *à garens*. Sans ces deux exemples, i'aurois eſté d'auis d'vne choſe dont ie ne m'auiſay pas alors ny perſonne, mais qui m'eſt tombée depuis dans l'eſprit, qui eſt que *teſmoin*, en cet endroit là ſignifie *teſmoignage*; Et il ne faut point d'autre preuue pour faire voir qu'il ſe prend quel-

quefois pour cela, que cette clauſe ſi ordinaire *en teſmoin dequoy i'ay ſigné la preſente*, où l'on ne peut pas dire, que *teſmoin*, ne ſignifie *teſmoignage*, ſi l'on veut que ces mots ayent quelque ſens. Mais ces autres deux *à partie*, & *à garent*, me ferment la bouche. Ce mot *teſmoin*, eſt encore indeclinable, & comme aduerbe en cette phraſe, *teſmoin tous les anciens Philoſophes*, *teſmoin tous les Peres de l'antiquité*; car aſſeurement il faut dire *teſmoin*, & non pas *teſmoins*, comme l'on dit *excepté*, ou *reſerué cent perſonnes*, & non pas *exceptées*, ou *reſeruées cent perſonnes*. Ce qui confirme extremement, qu'en cette phraſe *les prendre tous à teſmoin*, *teſmoin*, eſt aduerbial & indeclinable.

Pardonnable.

ON abuſe ſouuent de ces adjectifs verbaux. Nous auons fait vne Remarque d'vn de ceux là, qui eſt *faiſable*, qu'vn Autheur celebre a employé pour vne choſe qu'on a permiſſion de faire, quoy qu'il n'ayt iamais cette ſignification, & qu'il veüille dire ſeulement *ce qui eſt poßible*, & non pas *ce qui eſt permis*. I'ay veu vn autre Autheur abuſer auſſi d'vn autre adjectif verbal, qui eſt *pardonnable*; car il dit *ie ne ſerois pas pardonnable*, pour dire *ie ne ſerois pas digne de pardon*;

ou *ie ne meriterois point de pardon*. *Pardonnable* ne ſe dit iamais des perſonnes, mais ſeulement des choſes, comme *cette faute n'eſt point pardonnable, cela ne ſeroit pas pardonnable*, & non pas *ie ne ſerois pas pardonnable*.

Excuſable, ſe dit & des perſonnes & des choſes, comme *vous n'eſtes pas excuſable*, & *c'eſt vne faute qui n'eſt pas excuſable*. *Conſolable* & *inconſolable*, ſe diſent & de la douleur & de la perſonne affligée.

Qu'il y a vne grande difference entre la pureté *&* la netteté du ſtile. *Et premierement*, de la pureté.

LA plus-part du monde confond ces deux choſes, qui neantmoins ſont fort differentes & n'ont rien de commun. La pureté du langage & du ſtile conſiſte *aux mots, aux phraſes, aux particules, & en la ſyntaxe*. Et la netteté ne regarde que *l'arrangement, la ſtructure, ou la ſituation des monts, & tout ce qui contribue à la clarté de l'expreſsion*. Examinons maintenant par le menu l'vn & l'autre, & pour commencer par *la pureté*, voyons les quatres parties qui la compoſent; mais auparauant diſons, qu'il n'y a qu'à euiter le barbariſme & le ſoleciſme pour eſcrire purement. Le barbariſme eſt *aux mots, aux*

phraſes, & aux particules ; & le ſoleciſme eſt *aux declinaiſons, aux coniugaiſons, & en la conſtruction.*

Du barbariſme, premier vice contre la pureté.

POur les mots, on peut commettre vn barbariſme en pluſieurs façons, ou en diſant vn mot qui n'eſt point François, comme *pache*, pour *pacte*, ou *paction*, ou vn mot qui eſt François en vn ſens & non pas en l'autre, comme *lent* pour *humide*, *ſortir* pour *partir*, ou qui a eſté en vſage autrefois, mais qui ne l'eſt plus, comme *ains*, comme *ainſi ſoit*, & vne infinité d'autres, ou enfin vn mot, qui eſt encore ſi nouueau, & ſi peu eſtably par l'Vſage, qu'il paſſe pour barbariſme, à moins que d'eſtre adoucy par vn, *s'il faut ainſi parler, ſi i'oſe vſer de ce mot*, ou quelque autre terme ſemblable, comme nous auons dit ailleurs ; Ou bien en ſe ſeruant d'vn aduerbe pour vne prepoſition, comme de dire *deſſus la table*, pour *ſur la table*, *deſſous le lit*, pour *ſous le lit*, *dedans le lit*, pour *dans le lit* ; ou en diſant au pluriel vn nom, qui ne ſe dit bien qu'au ſingulier, comme *bonheurs*, ou au contraire, comme *delice*, pour *delices*.

Pour

Pour les phraſes, en vſant d'vne phraſe, qui n'eſt pas Françoiſe, comme *eleuer les mains vers le ciel*, au lieu de dire *leuer les mains au ciel*; *Ie m'en ſuis fait pour cent piſtoles*, comme diſent les Gaſcons, pour dire *i'ay perdu cent piſtoles au ieu*. Non pas qu'il ne ſoit permis de faire quelquefois des phraſes nouuelles auec les precautions que nous auons marquées en quelque endroit de ce liure, au lieu qu'il n'eſt iamais permis de faire de nouueaux mots, nonobſtant cet oracle Latin,

Licuit, ſempérque licebit
Signatum præſente nota producere verbum:

parce que cela eſt bon en la langue Latine, & plus encore en la Grecque, mais non pas en la noſtre, où iamais cette hardieſſe n'a reüſſi à qui que ce ſoit, au moins en eſcriuant; car en parlant on ſçait bien qu'il y a de certains mots que l'on peut former ſur le champ, comme *bruſqueté*, *inaction*, *impoliteſſe*, & d'ordinaire les verbaux qui terminent en *ent* comme *criement*, *pleurement*, *ronflement*, & encore n'eſt-ce qu'en raillerie. Outre que ce paſſage du Poëte ne permet que d'eſtendre des mots qui ſont desja faits, & non pas d'en faire de tout nouueaux, qui eſt ce qui ne nous eſt point du tout permis, teſmoin le mauuais ſucces qu'ont eu tous les mots que Ronſard, M. du Vair & pluſieurs autres

grands perſonnages ont inuentez penſant enrichir noſtre langue: Mais en matiere de phraſes, c'eſt vn barbariſme pour l'ordinaire de quitter celles qui ſont naturelles & vſitées par tous les bons Autheurs, pour en faire à ſa fantaiſie de toutes entieres, ou changer en partie celles qui ſont de la langue, & de l'Vſage.

C'eſt auſſi *vn barbariſme de phraſe*, que d'vſer de celles qui ont eſté en vſage autrefois, mais qui ne le ſont plus, comme vous en pouuez voir vn grand nombre dans Amyot. Et encore d'vſer de celles qui ne ſont preſque que de naiſtre, & que l'Vſage n'a pas encore bien authoriſées.

Pour les particules, c'eſt vn barbariſme de laiſſer celles qu'il faut metre. Il en faut donner des exemples en toutes les parties de l'Oraiſon, qui en ſont capables, comme *aux articles*, *aux pronoms*, *aux aduerbes*, *& aux prepoſitions*. Aux articles, ſi l'on dit, *les peres & meres ſont obligez*, &c. au lieu de dire *les peres & les meres ſont obligez*; ſi l'on dit *pour les aimer & cherir*, au lieu de dire *pour les aimer & les cherir*; ſi l'on dit, *ils ſont obligez de faire & dire tout ce qu'ils pourront*, au lieu de, *ils ſont obligez de faire & de dire*; ſi l'on dit *auant que mourir*, au lieu de dire *auant que de mourir*; & ainſi de beaucoup d'autres.

Aux pronoms, ſi par exemple on dit, *auſſi toſt cette lettre receuë, ne manquerez; de faire telle choſe*, au lieu de dire *vous ne manquerez*, ſi l'on dit *ſes pere & mere*, au lieu de dire *ſon pere & ſa mere, ſes habits & joyaux*, au lieu de dire *ſes habits & ſes joyaux*; ſi l'on dit, *nos amis & ennemis*, au lieu de dire *nos amis & nos ennemis*.

Aux aduerbes, ſi l'on dit par exemple, *il ne manquera de faire ſon deuoir*, au lieu de dire, *il ne manquera pas*, ou *il ne manquera point de faire ſon deuoir*; car c'eſt vne eſpece de barbariſme inſupportable en noſtre langue, que d'obmettre les *pas*, & les *point*, où ils ſont neceſſaires; ſi l'on dit, *il eſt ſi riche & liberal*, au lieu de dire, *il eſt ſi riche, & ſi liberal*, ſi l'on dit, *il eſt plus iuſte & facile de faire tel choſe*, au lieu de dire *il eſt plus juſte & plus facile de faire*, & ainſi de pluſieurs autres.

Aux prepoſitions, comme ſi l'on dit *par auarice & orgueil*, au lieu de dire *par auarice & par orgueil*; ſi l'on dit, *ſe vanger ſur l'vn & l'autre*, au lieu de dire *ſur l'vn & ſur l'autre*, & pluſieurs autres ſemblables.

Mais c'eſt vne autre ſorte de barbariſme, de *mettre des particules où il n'en faut point*. Il eſt vray, qu'il n'arriue que tres-rarement en comparaiſon de l'autre, qui les obmet quand il les faut mettre, ce vice eſtant tres-commun parmy la foule des mauuais Eſcri-

uains. Voicy quelques exemples des particules, comme ſi l'on dit *du depuis*, pour dire *depuis; en apres*, ou *par apres*, pour *apres*; ſi l'on dit, *il ſupplioit auec des larmes*, au lieu de dire *auec larmes*, & quelques autres ſemblables. Voila quand au barbariſme.

Du ſoleciſme, ſecond vice contre la pureté.

ET pour le ſoleciſme, qui a lieu *dans les declinaiſons, dans les conjugaiſons, & dans la conſtruction*, voicy des exemples de tous les trois. *Aux declinaiſons*, par exemple ſi l'on dit *les eſuentaux*, au lieu de dire, *les eſuentails*, ou *les eſmails*, au lieu de dire, *les eſmaux*, mais il eſt tres-rare en ce genre, & il n'y en a comme point.

Aux conjugaiſons, il a bien plus d'eſtenduë; car combien y en a-il, qui y pechent en parlant, mettant des *i*, pour des *a*, & des *a* pour des *i*, comme on fait en pluſieurs endroits du preterit ſimple, quand on dit par exemple *i'alla*, pour *i'allay*, *il allit*, pour *il alla*, & en vne autre temps *nous allissions*, pour *nous allaßions*; I'ay dit en parlant, parce qu'en eſcriuant, ie n'ay point encore veu de ſi monſtrueux Eſcriuain, qui face des fautes ſi enormes. Combien y en a-t-il qui diſent *i'ay ſen-*

tu, pour *i'ay ſenty*; *cueillit* & *recueillit*, pour *cueille*, & *recueille*, *conduit*, *reduit*, au preterit definy, pour *conduiſit*, & *reduiſit*, *faiſons*, à l'optatif, & au ſubjonctif pour *facions*, *vous meſdites*, pour *vous meſdiſez*, *il faillira faire*, pour *il faudra faire*. Toute la Normandie dit ce dernier. *Reſoudons*, pour *reſoluons*; car le *d*, du verbe *reſoudre*, ne ſe garde point dans la coniugaiſon, que là où il y a vne *r* apres, comme *reſoudray*, *reſoudrois*, &c. & vne grande quantité d'autres de cette nature qu'on trouuera ſemez par cy, par là dans mes Remarques.

Tout cela ſont des fautes contre la pureté du langage; Quelques vns diſputent s'il les faut appeller ſoleciſmes, ou barbariſmes; mais n'eſtant queſtion que du nom, il importe peu; car que ce ſoit l'vn, ou que ce ſoit l'autre, il le faut egalement euiter pour parler & eſcrire purement, quoy que ſelon mon auis on doiue pluſtoſt appeller ſoleciſme que barbariſme des fautes dans les declinaiſons, & dans les conjugaiſons, puis qu'elles ſont vne partie principale de la grammaire, contre laquelle il me ſemble qu'on ne peut pecher, que ce ne ſoit proprement vn ſoleciſme.

Quand au ſoleciſme qui ſe fait *dans la conſtruction*, il comprend toutes les fautes qui ſe commettent contre les reigles de la ſyn-

taxe ; *aux articles*, *aux noms*, *aux pronoms*, *aux verbes*, *aux participes*, *& aux propoſitions*; mais il faut noter, que ce n'eſt qu'en tant qu'vn mot a du rapport à vn autre, parce qu'eſtant conſideré ſeul en ſoy-meſme, c'eſt vn ſoleciſme d'vn mot, ou mal decliné, ou mal conjugué, & non pas vn ſoleciſme de conſtruction, ou de ſyntaxe.

Aux articles, en les mettant quand il ne les faut pas mettre, comme quand on dit de là Loire, *ie n'ay point de l'argent*, au lieu de dire *ie n'ay point d'argent*, ou en ne les mettant pas quand il les faut mettre, comme quand on dit *i'ay d'argent*, au lieu de dire, *i'ay de l'argent*.

Aux noms, comme de faire maſculin vn nom qui eſt feminin, par exemple ſi l'on dit *vn grand erreur*, au lieu de dire *vne grande erreur*, ou de faire feminin vn nom qui eſt maſculin, comme de dire *la nauire*, que l'on diſoit autrefois, au lieu de dire *le nauire*.

Aux pronoms, de meſme, comme quand toutes les femmes & de la Cour & de la ville diſent à Paris en parlant de femmes, *ils y ont eſté*, *ils y ſont*, au lieu de dire *elles y ont eſté*, *elles y ſont*, & *i'iray auec eux*, au lieu de dire *auec elles*. Ou bien quand on met vn pronom ſingulier auec vn pluriel, comme quand on dit, *il faut que ces gens là prennent garde à ſoy*, au

lieu de dire *prennent garde à eux*. Ou bien quand on ſe ſert du pronom relatif *qui*, en certains cas au lieu du pronom *lequel*, comme quand on dit *c'eſt vn ouurage à qui l'on donne de grandes loüanges*, *c'eſt vne table ſur qui ie me couche*, au lieu de dire, *c'eſt vn ouurage auquel on donne de grande loüanges*, *c'eſt vne table*, *ſur laquelle ie me couche*, & mieux encore, *où ie me couche*.

Aux verbes, par exemple, quand le participe paſſif du preterit ne reſpond pas au genre & au nombre du ſubſtantif, qui le precede, comme ſi l'on dit *la lettre que i'ay receu*, au lieu de dire *la lettre que i'ay receuë*, & *les maux que vous m'auez faits*, au lieu de dire *les maux que vous m'auez faits*. Ou quand on manque dans ces preterits compoſez en quelqu'vne des façons que i'ay remarquées en ſon lieu, i'entens de celles, qui ne ſont point conteſtées, & qui paſſent pour fautes ſans contredit. Ou quand on met le verbe au ſingulier apres vn nom collectif qui eſt ſuiuy d'vn genitif pluriel, comme ſi l'on dit *vne infinité de gens ſe perd*, au lieu de dire *ſe perdent*, ou bien au contraire quand le genitif eſt ſingulier, comme *vne infinité de monde ſe perdent*, au lieu de dire *ſe perd*, & en beaucoup d'autres façons encore, qui ſeroient trop longues à mettre icy, & dont pluſieurs ont eſté touchées dans ces Remarques.

Aux participes, comme quand on les employe au lieu des gerondifs, par exemple ſi ie dis *les hommes ayans reconnu*, au lieu de dire *ayant reconnu*, au gerondif, qui eſt indeclinable en François. Ou quand on joint les participes pluriels terminez en *ans*, qui ſont maſculins auec des feminins, comme *les femmes ayans leurs maris*; En cette exemple *ayans*, au pluriel ne peut conuenir auec *femmes*, qui eſt feminin, & l'on ne peut dire *ayantes*, qui n'eſt pas François. Il faut dire *ayant*, au gerondif. Il en eſt le meſme d'*eſtant*; car il ne faut pas dire *les hommes eſtans marris*, mais *eſtant*, *marris*, ny *les femmes eſtans marries*, mais *eſtant marries*. Et aux verbes actifs, il ne faut pas ſe ſeruir pour les feminins, du participe maſculin, comme par exemple il ne faut pas dire, *c'eſt vne femme ſi ponctuelle & ſi examinant toutes choſes*; car aſſeurement le participe preſent actif, comme *examinant*, n'eſt point du genre commun, mais ſeulement maſculin, & ne conuient point à la femme. Voyez la Remarque, que i'en ay faite, où l'on trouuera comme il faut dire. Ou enfin, quand on ne donne pas au participe le regime de ſon verbe, comme ſi en ces verbes *prier*, *fauoriſer*, qui ne regiſſent plus maintenant que l'accuſatif, on faiſoit regir le datif à leurs participes, & que l'on diſt par exemple *priant à Dieu*, *& fauoriſant à ſon amy*.

amy. Et en fin *aux prepoſitions*, quand on leur donne des articles, qui ne leur conuiennent pas, comme quand on dit *au trauers le corps*, au lieu de dire, *au trauers du corps*, ou *à trauers le corps*; Et c'eſtoit encore vn ſoleciſme du temps de M. Coeffeteau de dire *à trauers du corps*, mais aujourd'huy l'Vſage commence à l'authoriſer, quoy que les meilleurs Autheurs ne s'en ſeruent point encore, & que ie ne voudrois pas eſtre des premiers à m'en ſeruir. C'eſt encore vn ſoleciſme dans les prepoſitions de dire par exemple *au pres le Palais*, au lieu de dire *aupres du Palais*. Mais le plus grand & le plus groſſier de tous, c'eſt de mettre l'article de l'ablatif pluriel apres la prepoſition *en*, comme par exemple de dire, *en les affaires du monde*, au lieu de dire *aux affaires du monde*, ce qui eſt pourtant familier à vn Eſcriuain moderne, qui d'ailleurs eſt digne de recommendation.

De la netteté du ſtile.

APres auoir parlé *de la pureté*, il reſte à parler *de la netteté du ſtile*, laquelle conſiſte comme i'ay dit, en l'arrengement des mots & en tout ce qui rend l'expreſſion claire & nette; car ie n'entens pas traiter icy de la netteté du raiſonnement qui eſt la partie eſſentielle du diſcours, ſans laquelle auec

toute la pureté & la netteté de langage, on eſt inſupportable, la raiſon n'eſtant pas moins eſſentielle au ſtile, qu'à l'homme. Vn langage pur, eſt ce que Quintilien appelle *emendata oratio*, & vn langage net, ce qu'il appelle, *dilucida oratio*. Ce ſont deux choſes ſi differentes, qu'il y a vne infinité de gens, qui eſcriuent nettement, c'eſt à dire clairement & intelligiblement en toutes ſortes de matieres, s'expliquant ſi bien qu'à la ſimple lecture on conçoit leur intention, & neantmoins il n'y a rien de ſi impur que leur langage. Comme au contraire, il y en a qui eſcriuent purement, c'eſt à dire ſans barbariſme & ſans ſoleciſme, & qui neantmoins arrangent ſi mal leurs paroles & leurs periodes, & embarraſſent tellement leur ſtile, qu'on a peine à les entendre: Mais le nombre de ces dernieres eſt fort petit en comparaiſon de celuy des autres, qui eſt preſque infiny. Il eſt vray que ceux qui n'eſcriuent pas purement, mais qui eſcriuent nettement, ont cet auantage ſur les autres, qu'ils peuuent aprendre la pureté du langage par la lecture des bons Autheurs, & par la frequentation des perſonnes ſçauantes en cette matiere: au lieu que ceux qui n'eſcriuent pas nettement en ce qui eſt de l'arrangement des mots, ſont preſque incorrigibles, ſoit que ce defaut de les mal arranger procede du vice de

l'oreille, ou de celuy de l'imagination, ou de tous les deux ensemble, qui sont deux choses que l'art donne rarement, quand la nature les refuse. Vn des plus celebres Autheurs de nostre temps que l'on consultoit comme l'Oracle de la purete du langage, & qui sans doute y a extremement contribué, n'a pourtant iamais connu la nettete du stile, soit en la situation des paroles, soit en la forme & en la mesure des periodes, pechant d'ordinaire en toutes ces parties, & ne pouuant seulement comprendre ce que c'estoit que d'auoir le stile formé, qui en effet n'est autre chose que de bien arranger ses paroles, & de bien former & lier ses periodes. Sans doute cela luy venoit de ce qu'il n'estoit né qu'à exceller dans la Poesie, & de ce tour incomparable de vers, qui pour auoir fait tort à sa prose, ne laisseront pas de le rendre immortel. Ie dois ce sentiment à sa memoire, qui m'est en singuliere veneration, mais ie dois aussi ce seruice au public d'auertir ceux qui ont raison de l'imiter en d'autres choses, de ne l'imiter pas en celle-cy.

Donnons des exemples de ces transpositions, *Vous reseruez l'honneur de vos bonnes graces à celuy qui les aime auec plus d'affection, ie ne pense point qu'il y en ait, qui plus que luy y doiue pretendre, ie tiendrois promettre la gloire à ce parvenir.* Voyez ie vous prie l'embaras de ces dernie-

res paroles, qui ſont apres le ſecond *qui*, *qui plus que luy ſe doiue iuſtement promettre la gloire d'y paruenir*, au lieu de dire, *qui doiue plus iuſtement que luy ſe promettre la gloire*, &c. ou bien *qui plus iuſtement que luy ſe doiue promettre la gloire*. En voicy vn autre *ils firent les vns & les autres ſi bien*, au lieu de dire *ils firent ſi bien les vns, & les autres*, ou *les vns & les autres firent ſi bien*. Et encore celuy-cy. *C'eſtoit du bled que les Siciliens en l'honneur de* C. *Flaminius & de ſon pere auoient fait apporter de Rome*, au lieu de dire *du bled que les Siciliens auoient fait apporter de Rome en l'honneur de* C. *Flaminius & de ſon pere*. Et celuy-cy encore, *entre les perſonnes que voſtre bienueillance a par le paſſé iamais obligées*, au lieu de dire *que voſtre bienueillance a iamais obligées par le paſſé*, ou bien *entre les perſonnes que voſtre bienueillance a iamais obligées*, ſans ajouſter *par le paſſé*, & encore *où eſt allée, cette crainte de Dieu, qui ſi exactement vous a touſiours fait conformer à ſes volontez*, au lieu de dire *qui vous a touſiours fait conformer ſi exactement à ſes volontez*, car cet *exactement*, ne ſe rapporte point *à la crainte de Dieu, qui vous a touſiours fait*, mais à *conformer*, qui ſe rapporte à la perſonne à qui l'Autheur paſle, & cependant de la façon, qu'il eſt ſitué, il ne ſe peut joindre auec *conformer*.

C'eſt donc le premier vice oppoſé à la netteté du ſtile, que la mauuaiſe ſituation des

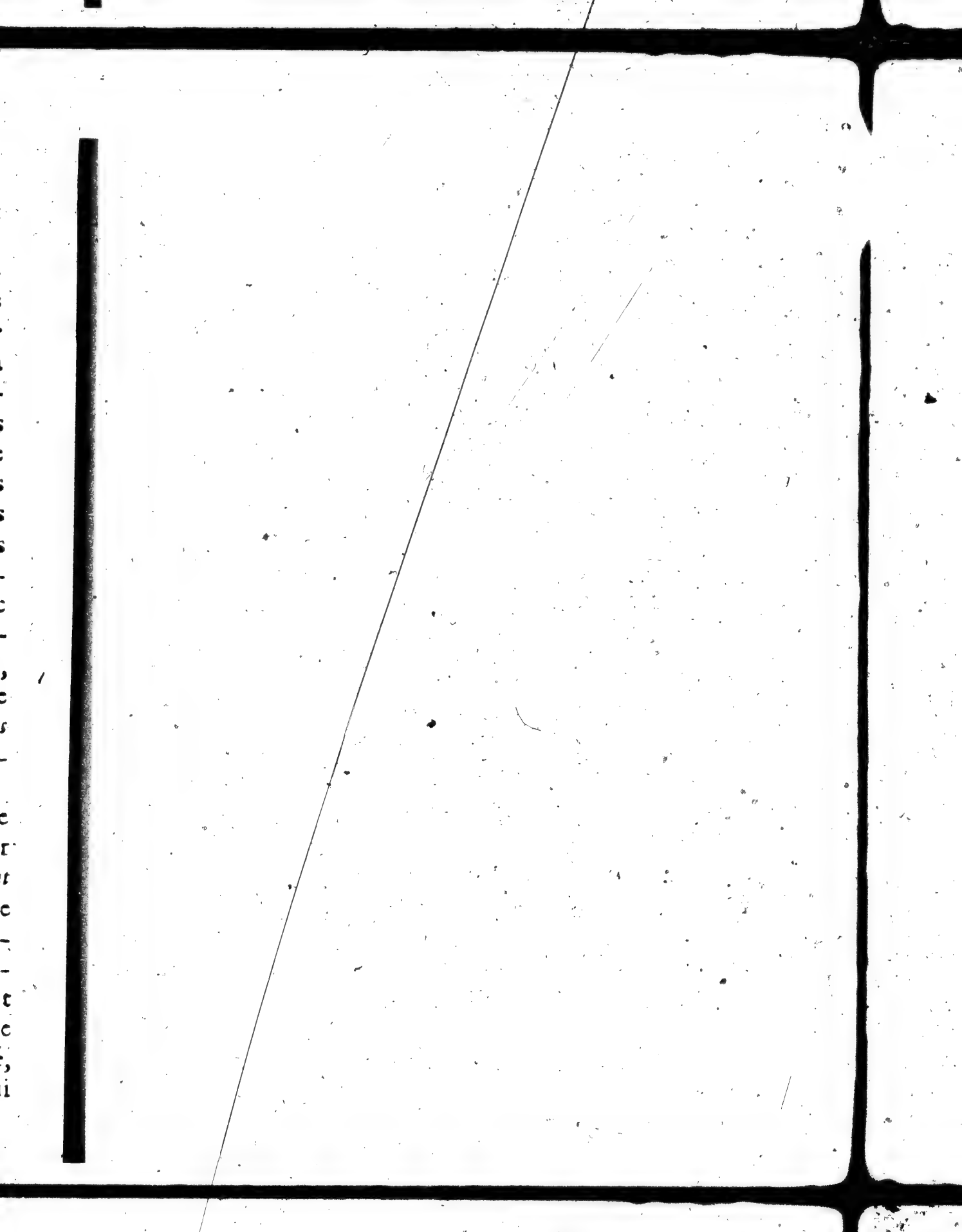
mots ; Il y en a de deux sortes, l'vne simple, comme est celle de tous les exemples que nous venons de donner, que i'appelle ainsi non pas qu'elle soit la moins vicieuse, car au contraire, c'est celle qui l'est d'auantage & qui se fait le plus remarquer, mais parce que les mots y sont simplement transposez & considerez en eux-mesmes sans auoir aucun rapport aux autres mots, & sans blesser en rien la construction grammaticale, comme en l'exemple allegué, *il n'y en a point qui plus que luy se doiue iustement promettre la gloire*, &c. ces mots *plus que luy*, qui sont si mal situez, ne choquent point pourtant la syntaxe ny les reigles de la Grammaire, parce qu'ils n'ont aucun rapport vicieux ny auec ceux qui precedent, ny auec ceux qui suiuent, mais seulement ont tout leur defaut en eux mesmes. Au lieu que l'autre espece de mauuaise situation, n'est vicieuse que selon le rapport qu'elle a aux autres mots, comme par exemple si ie dis *il ne se peut taire, ny parler*, ie ne parle pas nettement, il faut dire *il ne peut se taire ny parler*, parce qu'encore qu'*il ne se peut taire*, soit bien dit, à s'arrester là, & mieux dit que ne seroit, *il ne peut se taire*, qui pourtant ne seroit pas mauuais, mais moins bon que l'autre, à cause qu'il est beaucoup moins dans l'Vsage, si est-ce qu'estant suiuy d'vn au-

tre verbe, & ne s'arreſtant pas là, il faut arranger les paroles en ſorte, que le verbe qui regit les deux infinitifs, ayt la conſtruction nette auec l'vn & auec l'autre. Ce qui ne ſe fait pas en cet exemple; car *peut*, eſt le verbe qui regit les deux infinitifs *taire* & *parler*, & il n'eſt pas poſſible qu'il les regiſſe comme il faut, qu'en mettant *ſe*, apres *peut*, & diſant *il ne peut ſe taire ny parler*; parce que *ſe peut* ne s'accorde point icy auec *parler*. Que ſi le ſecond infinitif veut la meſme conſtruction que le premier comme *il ne ſe peut taire ny faſcher*, alors il faut dire *il ne ſe peut taire*, & non pas *il ne peut ſe taire*, tant à cauſe que cette façon de parler, *il ne ſe peut taire*, eſt meilleure comme plus vſitée, que l'autre, & que rien n'empeſche qu'on n'en vſe, puis qu'elle conuient aux deux infinitifs, que parce que ce ſeroit mal parler de dire *il ne peut ſe taire ny faſcher*, & qu'il faut dire *il ne peut ſe taire ny ſe faſcher*. Ie pourrois bien alleguer d'autres exemples, mais ie veux abreger ce diſcours, en ajouſtant ſeulement qu'il y a cette difference entre ces deux eſpeces de mauuaiſe ſituation, que la premiere choque l'oreille & non pas la conſtruction grammaticale, & que la derniere au contraire, choque la conſtruction grammaticale, & non pas l'oreille, ſi elle n'eſt ſçauante & delicate en ces matieres.

Le ſecond vice contre *la nettete du ſtile*, c'eſt la mauuaiſe ſtructure, & il y en a de pluſieurs ſortes. Mais auant que de les dire, on remarquera qu'il y a cette difference entre la mauuaiſe ſituation, & la mauuaiſe ſtructure, qu'en la premiere il n'y a rien à ajouſter ny à diminuer, mais ſeulement à changer, & mettre en vn lieu ce qui eſt en vn autre, hors de ſa ſituation naturelle: Au lieu qu'en la mauuaiſe ſtructure il y a tousjours quelque choſe à ajouſter, ou à diminuer, ou à changer non pas ſimplement pour le lieu, mais pour les mots. Voyons-en maintenant des exemples de toutes les façons. Et premierement pour *ajouſter*, en voit cy vn beau que ie trouuay hier à l'ouuerture d'vn liure *ſelon le ſentiment du plus capable d'en iuger de tous les Grecs*. Je dis que ce n'eſt pas eſcrire nettement, parce que ces mots *de tous les Grecs*, ſont trop eſloignez de *capable*, duquel ils ſont regis & veulent eſtre mis immediatement apres. Que ſi vous les mettez immediatement apres *capable*, & que vous diſiez *ſelon le ſentiment du plus capable de tous les Grecs d'en iuger*, vous n'eſcrirez pas encore nettement, parce que ces mots *d'en iuger*, veulent eſtre mis immediatement apres *capable*, dont il eſt regi, & comme ils ne peuuent pas tous deux remplir cette meſme place, il s'enſuit que cette expreſſion ne peut eſtre nette,

qu'en ajouſtant quelques paroles, & diſant ainſi *ſelon le ſentiment de celuy de tout les Grecs, qui eſtoit le plus capable d'en iuger.* Pour *diminuer*, en voicy vn du meſme Autheur, *en cela pluſieurs abuſent tous les iours merueilleuſement de leur loiſir.* Cela n'eſt pas eſcrit nettement, il y a trop de mots pour vn ſeul verbe; car les verbes dans les periodes ou dans leurs membres ſont comme la chaux, & les autres parties de l'Oraiſon, comme le ſable, de ſorte que lors qu'on enuironne vn verbe ſeul de pluſieurs mots, on peut dire que c'eſt du ſable ſans chaux, *arena ſine calce*, comme l'Empereur Caligula appelloit le ſtile de Seneque. Donc pour former cette periode *en cela pluſieurs abuſent tous les iours merueilleuſement de leur loiſir*, & la rendre nette, il en faut oſter quelque choſe, & dire *en cela pluſieurs abuſent tous les iours de leur loiſir*, ou *en cela pluſieurs abuſent merueilleuſement de leur loiſir.*

Pour *changer*, non pas de lieu, mais de mot, en voicy vn exemple; car pour abreger il ſuffit d'en donner vn, *il trauaille extremement proprement.* I'entens tous les iours à la Cour de ces façons de parler, où l'on joint deux aduerbes de meſme terminaiſon, & ie m'eſtonne que ceux qui le diſent ne s'apperçoiuent point d'vne ſi grande rudeſſe. Mais outre cela, c'eſt encore vn vice contre la netteté, qui



qui demande que l'on change vn de ces aduerbes, & que l'on die *il trauaille fort proprement*. On peut auſſi ſe ſeruir de *tres*-ſuperlatif, & au lieu de dire *il eſcrit extrememẽt elegamment*, on dira *il eſt eſcrit fort elegamment* ou *tres-elegamment*; mais deux aduerbes de ſuite de cette meſme terminaiſon ſont contraires à la netteté.

Mais c'eſt encore vn autre vice bien plus grand contre la netteté de donner vn meſme regime à deux verbes qui demandent deux regimes differens, comme de dire, *il a embraſſé & donné le baiſer de paix à ſon fils*; car *embraſſé*, veut vn accuſatif, & donner vn datif. Il faut donc mettre deux verbes qui ayent meſme regime, comme *il a embraſſé & baiſé ſon fils*. Ce meſme vice ſe peut encore rencontrer dans les diuers genres des noms.

Des equiuoques.

LE plus grand de tous les vices contre la netteté, ce ſont les equiuoques, dont la plus-part ſe forment *par les pronoms relatifs, demonſtratifs, & poſſeſſifs*; les exemples en ſont ſi fréquens dans nos communs Eſcriuains, qu'il eſt ſuperflu d'en donner; neantmoins comme ils font mieux entendre les choſes, i'en donneray vn de chacun; *du relatif,*

comme *c'eſt le fils de cette femme, qui a fait tant de mal.* On ne ſçait ſi ce *qui*, ſe rapporte à *fils*, ou à *femme*, de ſorte que ſi l'on veut qu'il ſe rapporte au *fils*, il faut mettre *lequel*, au lieu de *qui*, afin que le genre maſculin oſte l'equiuoque. En l'autre relatif de meſme. En voicy vn bel exemple d'vn celebre Autheur, *qui trouuerez-vous, qui de ſoy-meſme ayt borné ſa domination, & n'ait perdu la vie ſans quelque deſſein de l'eſtendre plus auant?* Au ſens on voit bien que *l'eſtendre* ſe rapporte à *domination*, & non pas à *vie*, mais par ce qu'*eſtendre*, eſt propre aux deux ſubſtantifs qui le precedent, & que *vie*, eſt le plus proche, il fait equiuoque & obſcurité. Il y en a encore vn autre bel exemple dans le meſme Eſcriuain, *ie vois bien que de trouuer de la recommendation aux paroles, c'eſt choſe que malaiſement ie puis eſperer de ma fortune; Voyla pourquoy ie la cherche aux effets.* Cela eſt equiuoque; car ſelon le ſens il ſe rapporte à *recommendation*, & ſelon la conſtruction des paroles il ſe rapporte à *fortune*, qui eſt le ſubſtantif le plus proche, & qui conuient à *fortune*, auſſi bien qu'à *recommendation.*

Aux pronoms poſſeſſifs, comme *il a touſjours aimé cette perſonne au milieu de ſon aduerſité.* Ce *ſon*, eſt equiuoque; car on ne ſçait s'il ſe rapporte à *cette perſonne*, ou à *il, qui eſt celuy qui a aimé.* Quel remede? il faut donner vn

autre tour à la phraſe, ou la changer.

Aux demonſtratif, comme dans cet exemple tiré d'vn celebre Autheur eſcriuant pour vne femme, *ce ſont deux choſes que mal aiſement les paroles ſeront capables de vous repreſenter, toutefois puis qu'à faute de mieux, ie ſuis contrainte de les employer, vous me ferez s'il vous plaiſt cet honneur de les en croire, & vous aſſeurer Monſieur, qu'entre celles que voſtre bienueüillance a par le paſſé iamais obligées, & qu'elle obligera iamais à l'auenir, il n'y en a pas vne à qui ie ne me face auec raiſon ceder la gloire d'eſtre voſtre bien humble ſeruante.* Qui ne voit que ces mots *qu'entre celles*, font vne equiuoque notable, & qu'il n'y a perſonne qui ne les entendiſt *des paroles*, dont il a tousjours parlé auparauant, & neantmoins elles ne s'entendent de rien moins que de cela, mais *des perſonnes*. C'eſt pourquoy il faut dire *qu'entre les perſonne*.

Les equiuoques, ſe font auſſi quand vn mot qui eſt entre deux autres ſe peut rapporter à tous les deux, comme en cette periode d'vn celebre Autheur, *mais comme ie paſſeray par deſſus ce qui ne ſert de rien, auſſi veux-ie bien particulierement traitter ce qui me ſemblera neceſſaire.* Le *bien*, ſe rapporte à *particulierement*, & non pas à *veux-ie*, c'eſt pourquoy pour eſcrire nettement, il falloit mettre, *auſſi veux-ie traitter bien particulierement, &c.* & non

pas *auſſi veux-ie bien particulierement traitter.*

Les equiuoques, ſe font encore quand on met quelques mots entre ceux qui ont du rapport enſemble, & que neantmoins les derniers ſe peuuent rapporter à ceux qui ſont entre deux. L'exemple le va faire entendre, comme ſi l'on dit *l'Orateur arriue à ſa fin, qui eſt de perſuader, d'vne façon toute particuliere, &c.* L'intention de celuy qui parle ainſi, eſt que ces mots *d'vne façon toute particuliere*, ſe rapportent à ceux-cy *arriue à ſa fin*, & neantmoins comme ils ſont placez, il ſemble qu'ils ſe rapportent à *perſuader.* Il faudroit donc dire *l'Orateur arriue d'vne façon toute particuliere à ſa fin, qui eſt de perſuader*, & l'on a beau mettre vne virgule apres *perſuader*, elle ne ſert de rien pour l'oreille, & quoy que pour la veuë, elle ſerue de quelque choſe, & face voir que *d'vne façon toute particuliere*, ne ſe rapporte pas à *perſuader*, car il ne faudroit point de virgule, ſi eſt ce qu'elle n'eſt pas ſuffiſante de leuer entierement l'equiuoque. Vn de nos fameux Autheurs commence ainſi cette belle lettre, qui eſt le chef-d'œuure de ſa proſe. *Ne pouuant aller à Sainct Germain ſi toſt que ie deſirois pour vne affaire qui m'eſt ſuruenuë.* On ne ſçait s'il veut dire, qu'il luy eſtoit ſuruenu vne affaire, pour laquelle il deſiroit aller à Sainct Germain, ou bien qu'il ne pou-

uoit aller à Sainct Germain à cauſe d'vne affaire qui luy eſtoit ſuruenuë ; ſi au lieu de *pour vne affaire*, il euſt mis *à cauſe d'vne affaire*, il euſt leué l'equiuoque. Neantmoins ce grand homme auoit accouſtumé de dire parlant de la clarté auec laquelle il ſe faut expliquer, que ſi l'on reliſoit deux fois l'vne de ſes periodes, ou l'vn de ſes vers, il vouloit que ce fuſt pour les admirer, & pour le plaiſir qu'il y a de repeter les belles choſes, & non pas pour chercher ce qu'il vouloit dire. Certes il faut donner cette loüange à M. Coeffeteau, & ie doute qu'on la puiſſe donner aux meilleurs Autheurs de l'antiquité, qu'en tant de volumes qu'il a faits, il ne s'y trouuera pas vne ſeule periode, qu'il faille relire deux fois pour l'entendre.

Ce ne ſeroit iamais fait de vouloir marquer toutes les ſortes d'equiuoques, qui ſe peuuent faire en eſcriuant, & qui ſont autant de fautes contre la netteté. Quintilien dit que le nombre en eſt infini. Ie ſçay bien qu'il y en a quelques vnes que l'on ne peut euiter, & que les plus excellens Autheurs Grecs & Latins nous en fourniſſent des exemples ; On a accouſtumé de dire pour les excuſer, que le ſens ſupplée au defaut des paroles, & i'en demeure d'accord, pourueu que ce ne ſoit que tres-rarement, & en ſorte que le ſens y ſoit tout

euident. Mais à dire le vray, ie voudrois tousjours l'euiter autant qu'il me ſeroit poſſible; car apres tout, c'eſt à faire aux paroles de faire entendre le ſens, & non pas au ſens de faire entendre les paroles, & c'eſt renuerſer la nature des choſes, que d'en vſer autrement. C'eſt faire comme à la feſte des Saturnales, où les ſeruiteurs eſtoient ſeruis par leurs maiſtres, le ſens eſtant comme le maiſtre, & les mots, comme les ſeruiteurs. Certainement ce grand homme que ie viens de nommer, condamne abſolument toutes ſortes d'equiuoques, puis qu'il ne pardonne pas à celle que vous allez voir icy. Il faut que ie mette ſes propres termes en Latin, parce que les exemples qu'il donne ne peuuent s'accommoder à noſtre langue, qui ne ſouffre pas les tranſpoſitions de la nature de celles-cy. *Vitanda imprimis ambiguitas, non hæc ſolùm quæ incertum intellectum facit, vt Chremetem audiui percuſſiſſe Demeam, ſed illa quoque, quæ etiamſi turbare non poteſt ſenſum, in idem tamen verborum vitium incidit, vt ſi quis dicat viſum à ſe hominem librum ſcribentem; Nam etiamſi librum ab homine ſcribi pateat, malè tamen compoſuerat, feceratque ambiguum, quantùm in ipſo fuit.* Apres cela, il n'y a plus d'equiuoque qui ſe puiſſe defendre, & il ne reſte plus rien à dire qu'vne choſe, qui ſeroit bien hardie, & que ie ne voudrois pas

dire le premier que Quintilien s'eſt trompé. Il encherit bien encore dans ce meſme chapitre *de perſpecuitate*, il veut que l'expreſſion ſoit ſi claire, qu'elle frappe l'eſprit du Iuge, ie diray, de l'Auditeur, ou du Lecteur, comme le Soleil frappe les yeux des perſonnes qui le voyent & le ſentent malgré qu'ils en ayent. Enfin il reduit la clarté à ce dernier degré de perfection, qu'il faut taſcher autant qu'il ſe peut, quand on parle ou quand on eſcrit, non ſeulement de ſe faire entendre, mais de faire en ſorte qu'on ne puiſſe pas n'eſtre pas entendu, *non vt intelligere poſsit, ſed ne omnino poſsit non intelligere curandum.*

Il y a encore vn autre vice contre la *netteté*, qui ſont certaines conſtructions, que nous appellons *louſches*, parce qu'on croit qu'elles regardent d'vn coſté, & elles regardent de l'autre; I'en ay fait vne Remarque, à laquelle ie renuoye pour abreger. Il la faut chercher à la table au mot de *conſtruction*.

Et encore vne autre, quand le ſecond membre d'vne periode, qui eſt joint au premier par la conjonctiue *&*, en eſt fort eſloigné, à cauſe d'vne autre periode longue, qui eſt entre deux, comme vne parentheſe, par exemple, *il y a dequoy confondre ceux qui le blaſment, quand on leur aura fait voir que ſa façon de chanter eſt excellente, quoy qu'elle n'ayt rien de com-*

mun auec celle de l'ancienne Grece, qu'ils loüent plustoſt par le meſpris des choſes preſentes, que par aucune connoiſſance qu'ils ayent de l'vne ny de l'autre, & qu'il merite vne grande loüange. Ie dis que ce dernier membre *& qu'il merite vne grande loüange*, eſt trop eſloigné du premier par cette longue parentheſe, qui commence *quoy qu'elle n'ayt*, &c. & que quand elle n'auroit que le tiers de la longueur, qu'elle a, comme *que ſa façon de parler eſt excellente, quoy qu'elle n'ayt rien de commun auec la noſtre, & qu'il merite*, &c. la periode ne laiſſeroit pas d'eſtre vicieuſe, & de pecher contre la netteté.

La longueur des periodes, eſt encore fort ennemie de la netteté du ſtile. I'entens celles qui ſuffoquent par leur grandeur exceſſiue ceux qui les prononcent, comme parle Denis d'Halicarnaſſe, [illegible], ſur tout ſi elles ſont embarraſſées & qu'elles n'ayent pas des repoſoirs, comme en ont celles de ces deux grands Maiſtres de noſtre langue, Amyot & Coeffeteau; Il ſeroit importun & ſuperflu d'en donner des exemples, qui ne ſont que trop frequens dans nos mauuais Eſcriuains. *Les longues & frequentes parentheſes*, y ſont contraires auſſi.

Il y a bien d'autres vices ſans doute contre *la netteté*, mais il ſuffit d'en auoir marqué les principaux, & de dire pour la gloire de la

France

France qu'elle n'a point encore porté tant d'hommes, qui ayent eſcrit purement & nettement, qu'elle en fournit aujourd'huy en toutes ſortes de ſtiles.

A la pureté, & à la netteté du ſtile, il y a encore d'autres parties à ajouſter, *la proprieté des mots & des phraſes, l'elegance, la douceur, la majeſté, la force*, & ce qui reſulte de tout cela, *l'air, & la grace*, qu'on appelle *le ie ne ſçay quoy*, où *le nombre, la briefueté, & la naïfueté de l'expreſſion*, ont encore beaucoup de part. Mais ce n'eſt pas à moy à traiter de tant de belles choſes, qui paſſent ma portée, & qui ne demandent pas moins qu'vn Quintilien François; C'eſt bien aſſez, ſi i'apprens que ce petit trauail n'ayt pas eſté inutile, ny deſagreable au public.

FIN.

AVERTISSEMENT.

IE peu de loisir qu'a eu l'Autheur, ne luy ayant pas permis de voir exactement toutes les feüilles de ce liure pendant l'impression, il a fallu s'en fier à l'Imprimeur, qui y a laissé glisser quelques fautes, dont la plus grande est au chiffre en la feüille cottée *Mmm*, où il a mis 457. au lieu de mettre 497. & a continué l'erreur quarante pages de suite, jusques à ce qu'il a repris le mesme nombre de 497. Et parce qu'il n'y a pas eu de remede à vne faute si longue, on a esté contraint de marquer dans cette table par le mot de *bis*, les remarques qui se sont rencontrées dans l'erreur de ce chiffre; On les trouuera pourtant aysement, si l'on prend garde à la cotte des feüilles; car elles sont toutes depuis *Mmm*, iusques à *Rrr*. Il a aussi manqué au Grec en plusieurs endroits nonobstant les soins de l'Autheur, qui en a marqué les fautes dans l'errata mis au commencement du liure. Au reste les remarques qui se trouuent dans le texte du liure hors des titres, sont marquées en la table par vne estoile *.

TABLE.

A

ABſynthe. 227
* Accent aigu & circonflexe pourquoy ſe marquent. 443
Accouſtumance. 383
Accroire. 256
Accueillir. 332
* Accueil. là meſme.
* A cela pres, à cens eſcus pres. 229
A ce que. 308
A ce faire. 309
Acheter. 318
Adjectif, quand il veut vn article à part outre celuy du ſubſtantif. 75
Vn Adjectif, auec deux ſubſtantifs de different genre. 82
De l'Adjectif, deuant ou apres le ſubſtantif. 182
Si l'Adjectif de l'vn des deux genres ſe peut appliquer à l'autre dans la comparaiſon. 461
Aduerbe. 461, bis
* S'il faut dire, Aduocat au Parlement, ou en Parlement. 457
A faute. 471
Affaire. 246
* Affectionner. 119
Affectionné, paſſionné, & beaucoup d'autres mots ſemblables ont la terminaiſon paſſiue, & la ſignification actiue. 519
Afin, auec deux conſtructions differentes dans vne meſme periode. 394
Agrément. 413
Aigle. 299
Aimer mieux. 529
* Ainſi bleſſé qu'il eſtoit 139
L'article ou la prepoſition à, auec l'vn & l'autre. 535

A l'encontre. 250
Auoir à la rencontre. 392
Aller au deuant. 371
Allé, au preterit, comment il en faut vſer. 501
* *A l'heure* pour *alors.* 228
Alors. 225, & * 227
Alluſion de mots. 163
S'il faut dire *Alte*, ou *halte.* 552
Ambitionner. 346, & * 119
A meſme. 462
Quand on peut dire, *m'amie m'amour.* 352
Amour. 389
A moins de faire cela. 360
Anagramme. 26
Aouſt. 322
A peu pres. 228
* *A plus pres.* 230
Appareiller. 323
Apres. 332
S'il faut dire, *apres ſouper*, ou *apres ſoupé.* 152
A preſent. 224
* *Il auoit apris*, pour *il auoit accouſtumé.* 241
Approcher. 155
A qui mieux mieux. 224
Arbre. 422
* S'il faut eſcrire, *Archange ou Arcange.* 208
Arc-en-ciel. 471
Arcenal, ou arcenac. 474
Armez à la legere, legerement armez. 164
Arondelle, voyez *herondelle.* 512
Arriué qu'il fut, arriué qu'il eſtoit. 139
Arroſer. 219
Article, quand il le faut mettre deuant les noms propres. 253
* *On ſe diſpenſe quelquefois des articles, mais rarement.* 171
Que le changement des articles a bonne grace. 473 bis
Qu'il eſt neceſſaire de repeter les articles deuant les ſubſtantifs. 474 bis
Quel eſt l'vſage des articles auec les ſubſtantifs accompagnez d'adjectifs, auec particules, ou ſans particules. 477 bis
Reigle nouuelle & infaillible, pour ſçauoir quand il faut repeter les articles ou les prepoſitions, tant deuant les noms que deuant les verbes. 214
Autre vſage de cette reigle au regime des deux

ſubſtantifs & du verbe. 219
Aſſeoir. 165
* S'il faut dire, *aſſiez vous, aſsiez vous, ou aſsiez vous.* 166
* S'il faut dire, *s'aſſeant, ou s'aſſeant.* 166
Aſſeoir, pour *eſtablir.* 536
S'attaquer à quelqu'vn. 472 bis
* *Attendu que.* 472 bis
D'Auenture. 383
Auant que. 319
Au demeurant. 329
Auec, auecque. 311
* *Auecque, & non auecques.* 391
* *Il faut touſiours prononcer le c*, d'auec *deuant quelque lettre qu'il ſe rencontre.* 315
Auiſer. 404
* Si l'on peut dire, *auons dit, auons fait*, pour *auez vous dit, auez vous fait.* 89
* S'il faut prononcer *auoine ou aueine.* 100
Auoiſiner. 302
Auparauant, auparauant que. 475
Aupres. 368
D'autant plus. 459
Autant. 242
Au ſurplus. 388
Autruy. 511
* *Ayder, comment ſe doit prononcer.* 322
Aye, ou ayt. 90
* S'il faut dire, *ce n'eſt pas moy qui l'a fait, ou qui l'ay fait.* 89

B

S'Il faut eſcrire, *Bacchus, ou Bacus.* 207
Bailler, donner. 349
Banquet, banqueter. 466
Barbariſme. 486
Du Barbariſme, premier vice contre la pureté. 568
Beaucoup. 481
Bel, & beau. 328
S'il faut dire, *benit, ou beny.* 247
Berlan, brelandier. 409
S'il faut dire, *beſtail, ou beſtial.* 337
Bien, au commencement de la periode. 525
* *Bien eſt-il vray, bien ſçay ie.* 525
S'il faut dire, *bienfaiteur, bienfaicteur*, ou *bienfacteur.* 336
Bien que. 468 bis

Bigearre, Bizarre. 330
* *Le boire.* 152
Si l'on dit, *bon-heurs*, au *pluriel.* 500
* *Bref.* 31

C

MAxime touchant *la cacophonie*, ou *le mauuais ſon.* 23, & 52
* S'il faut eſcrire *caracterre*, ou *charactere.* 205, & 207
Ce. 309
Ce fut pourquoy. 308
Outre ce. là meſme.
Ce dit-il, ce dit-on. là meſme.
Ce que, pour *ſi.* 307
Ce qu'il vous plaira. 4
Ce, deuant le verbe ſubſtantif. 303
Ce, auec le pluriel du verbe ſubſtantif. 305, & 306
* *Ce, repeté.* 466
Que c'eſt, pour *ce que c'eſt.* 173
C'eſt choſe glorieuſe. 220
C'eſt que, où il eſt mauuais. 457, bis
Cela dit, & * *cela fait.* 519
Celle-cy, pour *lettre.* 489
Abus du pronom demonſtratif, celuy. 459 bis
Cependant. 223
* *Cependant que.* 476
Ceſſer. 298
* *Cettuy-cy.* 367
S'il faut dire, *chaiſe*, ou *chaire.* 441
* *Chemin paſſant*, a vne terminaiſon actiue, & vne ſignification paſſiue. 519
Chez Plutarque, chez Platon, & ſemblables façons de parler, ſi elles ſont bonnes. 297
Il faut dire, *chez vous*, & non, *cheuz vous.* 436
Quelque choſe, s'il demande le maſculin ou *le feminin.* 220
Chypre. 6
S'il faut eſcrire, *colere* ou *cholere.* 205, & 207
* *Col, mol, fol*, comme ſe doiuent prononcer. 63
Comme, comment, comme quoy. 333
Comme ie ſuis. 354
Comme ainſi ſoit. 469, bis
* *Comme vainqueur qu'il eſtoit.* 140
Commencer. 424

Compagnée, pour *compagnie.* 335
Complaintes. 357
Comté, de quel genre il eſt. 368
* *Conditionner.* 346
Se condouloir. 333
* *Condoleance.* là meſme.
Le *confluent de deux riuieres.* 423
Conionćture. 212
Se conjoüir. 213
Conjurateur, pour *coniuré.* 518
Conquere. 339
Conſideré que. 471,bis
Quand il faut dire, *conſommer & conſumer.* 300
* *Conſonances*, ſont à éuiter. 236
* Remarques ſur *les conſtructions ſuiuantes.*
C'eſt vne des plus belles actions qu'il ayt iamais faites. 153
Ou la douceur, ou la force le fera. 149
Ny la douceur, ny la force n'y peut rien. 150
Il m'a dit de faire. 322
Tant & de ſi belles actions. 348
Ce peu de mots ne ſont que pour, &c. 350
Il s'eſt bruſlé, & tous ceux qui eſtoient aupres de luy. 358
Vne partie du pain mangé. 374
De la façon que i'ay dit. 376
Il vient ſe iuſtifier, il ſe vient iuſtifier. 376
Apres ſix mois de temps eſcoulez. 382
Le peu d'affection qu'il m'a teſmoigné. 384
Perdre le reſpect à quelqu'vn. 462,bis
* *Il luy a manqué de reſpect.* 463,bis
* *Se loüer de quelqu'vn.* 463,bis
Sur cette façon de parler, *Il ſçait la langue Latine, & la langue Grecque.* 493
Conſtruction grammaticale. 457,bis
Arrangement de mots, pour la conſtruction. 481
* Qu'il y a elegance, *de reigler quelquefois* la conſtruction *ſelon les choſes qui ſont ſignifiées, & non pas ſelon les mots qui ſignifient.* 467,bis
Certaines conſtructions, &

façons de parler irregulieres. 497
Netteté de Conſtruction. 112, & 142
**Conſtruction de deux ſubſtantifs differens, auec le verbe qui les ſuit, & l'adjectif qui l'accompagne.* 84
Exemple, *d'vne conſtruction eſtrange.* 193
Si cette conſtruction eſt bonne, *en voſtre abſence, & de Madame voſtre mere.* 209
Deux ou pluſieurs pluriels ſuiuis d'vn ſingulier, auec la conionction &; deuant le verbe, comment ils regiſſent le verbe. 378
Trois ſubſtantifs, dont le premier eſt maſculin, & les deux autres feminins, quels genre ils demandent? 381
L'article indefiny ne reçoit iamais apres ſoy le pronom relatif, ou *le pronom relatif ne ſe rapporte iamais au nom qui n'a que l'article indefiny.* 385
Le pronom relatif ne ſe peut rapporter à vn nom qui n'a point d'article. 386
Vn nom & vn verbe *regiſſans deux cas differens mis auec vn ſeul cas.* 81
* *Conſolable.* 567
Contemptible, contempteur 489
S'il faut dire, *Contrepointe*, ou *courte-pointe.* 404
Conuent. 502
Corriual. 357
En Cour. 457
S'il faut dire, *Courre*, ou *courir.* 256
Courir ſus. 434
Court. 323
Courroucé. 373
Crainte, dans le preterit. 561
* *Croire.* 297
Croyance, creance. 541
Croiſtre. 320
* *Cruellement deſchiré.* S'il faut dire, *cueillera, ou cueillira.* 481 bis
Cupidité. 339
Cy, ioint aux ſubſtantifs. 366
Cymbales. 378

D

*D, final deuant vne voyelle comment il se prononce. 52

Quand il faut prononcer le d, aux mots qui commencent par ad *auec vne autre consonne apres le d.* 439

D'abondant. 230

Damoiselle. 141

* *Dans, dedans.* 124 & 125

Date. 342

Dautant que, pour, *parce que.* 326

De cette sorte, & de la sorte. 26

De, *article du genitif.* 324

De, & des, *articles.* 330

S'il faut dire, *il n'y a rien de tel*, ou, *il n'y a rien tel.* 323

* S'il faut dire, *il n'y a point moyen*, ou, *il n'y a point de moyen.* 409

* *De*, employé deuant *beaucoup, aduerbe.* 485

Le titre de, la qualité de 134

D'vne heure à l'autre. 495

De deçà, de delà. 244

S'il faut dire, *il y en eut cent tuez*, ou, *il y en eut cent de tuez.* 172

De façon que, de maniere que, de mode que. 435

* *Debrutaliser.* 492

* Decidé, *indecis.* 166

Delice. 249

Demain matin, demain au matin. 426

De moy. 193

Demy-heure, demy-douzeine. 358

De naguere, de nagueres. 335

Dés meshuy. 171

S'il faut dire, *desbarquer*, ou, *desembarquer* 467

S'il faut dire, *descouuerte*, ou, *descouuerture.* 487

* S'il faut dire, *vn desmessé*, ou *vn desmesler.* 152

Des mieux. 123

Despendre, despenser. 247

* *Dessus dessous.* 124

* Detromper. 491

Detteur, 513

Deuant que. 319

Deuers. 172

Deuouloir. 490

Düeil, pour duel. 493

* *Dés lors, des alors, les hommes d'alors.* 228

Quoy que l'on die, quoy qu'ils dient. 349
Discord, pour *discorde.* 496
Dont. *117 & 243
Donc, & donc. 488
*S'il faut dire, *donque on Donques.* 391
Donner, bailler. 349
**Donrray, dorray.* 119
**Le dormir.* 152
Doute. 299
Que dans les doutes de la langue, *il vaut mieux pour l'ordinaire consulter les femmes, & ceux qui n'ont point estudié, que ceux qui sont bien sçauants en la langue Greque & en la Latine.* 503
De quelle façon il faut demander les doutes de la langue. 505
Du depuis. 171
Duché, de quel genre il est. 368

E

E, *Quand il se prononce comme vn* a. 29
De certains mots terminez en e, *feminin, & eues.* 391
Ebeine. 373
Effroyable. 362
Emplir. 152
En, *terminaison des noms propres & autres.* 143
En, *deuant le gerondif.* 186
**Les composez des simples qui commencent par* en, *laissent pour l'ordinaire cette sillabe.* 467
Exception de quelques mots. là mesme.
En apres. 223
En ce faisant. 309
Encore. 252
Encore que. 468 bis
En mon endroit, à l'endroit d'vn tel. 319
Encliner, incliner. 331
En suite dequoy. 361
En somme. 31
Entaché. 542
Enuers. 373
Enuoyer. 382
Epigramme. 32
Epitheté. 29
Epithaphe. 32
Epithalame. 32
Epithete mal placé. 156
Episode, de quel genre il est. 366
Equiuoque. 26
Erreur. 130 & *504

De la plus grande erreur qu'il y ayt en matiere d'escrire. 509
* Es, *particule bannie du beau langage.* 167
Eschapper. 337
Escient. 29
Esclauage, esclauitude. 403
**S'il faut escrire comme on parle, & comment ceste maxime se doit entendre.* 510
Espace. 488
Esperdûment, ingenûment, & des autres aduerbes terminez en ment. 442
Esprouuer. 133
De la situation des gerondifs Estant, & ayant. 514
Estre, auec *pour.* 342
Estude, 181
La conionction ET *repetée deux fois aux deux membres d'vne periode.* 339
Eu. 319
Eux-mesme, elles-mesme. 188
S'il faut dire, *si c'estoit moy qui eusse fait cela,* ou, *si c'estoit moy qui eust fait cela.* 88
Eueschés, de quel genre il est. 368
Euiter. 248
Exact, exactitude. 239
**Excusable.* 567
Exemple. 315 & 362
*S'il faut dire, *excepté cent personnes,* ou, *exceptées cent personnes.* 566
Expedient. 29
Expedition. 369
**S'Exposer à la risée de tout le monde.* 122

F

Face. 60
Faire. 484bis
Faire piece. 316
Faisable. 490 & *566
**Il faillira, il failliroit* pour *il faudra, il faudroit.* 311
Fallu, pour failli. 310
Fatal. 464
**Fauoriser.* 479 & 534
Faute. 471
Feliciter. 213
Se Fier. 533
Fil de richar. 401
S'il faut dire, *filleul,* ou *fillol.* 341
**Finalement.* 31

S'il faut dire, *fleuriſſant*, ou *floriſſant*. 472
Fond & fonds. 347
Fort. 323
Fors. 254
Fortuné. 449
Foudre. 299
Fourmy. 299
Fournir. 320
**Franc-arbitre*. 93
**Frapper*. 543
Fratricide. 338
Fronde. 25
Fuir, *à l'infinitif & aux preterits deſiny, & indeſiny de l'indicatif*, s'il eſt d'vne ſillabe, ou de deux. 451
Fureur, furie. 446
Futur. 463
Fut fait mourir. 251

G

GAigner la bonne grace. 249
Galant, galamment. 476
Gangreine. 361
Gemeau, iumeau. 448
**Gens*, de quel genre il eſt. 367
Gens. 462
Gentil, gentille. 447
**S'il faut dire, gentillement*, ou *gentiment*. 443
**Pourquoy l'on dit*, gentil, ciuil, *au maſculin, & au contraire, on dit* fertile, vtile, *& non pas* fertil, vtil? 448
Geſtes. 450
Gracieux. 526
Quand il faut dire, grande, *deuant le ſubſtantif, ou* grand' *en mangeant l'e*, 168
Guarir, guerir. 250
Guere, gueres. 335
De gueres. 298

H

H, *aſpirée ou conſone &* h, *muette*. 194, 352, & 353
**Comment les conſonnes ſe prononcent deuant l'*h, 196 *& ſuiuants*.
*Reigle pour diſcerner l'*h, *conſone d'auec l'*h *muette*. 198
**Reigle generale pour les mots commençans par* h, *qui viennent du Latin*. 1
*De l'*h, *dans les mots compoſez*. 201
Comment il faut prononcer & orthographier les mots François ve-

nans des mots Grecs, où il y a vne ou plusieurs aſpirations en effet ou en puiſſance. 202
Hair. 20
S'il faut dire, *Hampe, ou hante.* 554
Hemiſtiche, de quel genre il eſt. 378
Heros, heroine, heroique. 1, 2, & 3.
S'il faut dire, *herondelle, hirõdelle*, ou *arõdelle.* 512
Horoſcope, de quel genre il eſt. 32
Hors. 254
**hors, dehors.* 124 & 125
Hors-mis. 254
Horrible. 362
Huit, huitieſme, huitain. 73
Humilité. 234

I

Iaillir. 543
Iamais plus. 171
*S'il faut dire, *j'ay d'argent*, ou *i'ay de l'argent*, 409
**Iceluy.* 472 bis
Il en eſt des hommes comme de ces animaux. 230
Il eſt, il n'eſt, pour, *il y a, il n'y a.* 337
**Il commença à dire, il commença à auoüer.* 523
Il ſied. 539
S'immoler à la riſée publique. 120
S'il faut dire, *à l'improuiſte*, ou *à l'impourueu.* 192
Incendie, incendiaire. 126 & * 127
Incliner, encliner. 331
Incognito. 464
**Inconſolable.* 567
Inconuenient. 29
* *Les mots indeclinables qui n'ont point de genre s'aſſociẽt touſiours d'vn adjectif maſculin.* 7
Trois infinitifs de ſuite. 140
Infiniment, *à la fin d'vne lettre.* 488 bis
Ingenûment. 442
Ingredient. 29
Inonder. 543
S'il faut dire, *innumerable*, ou *innombrable*, 243
Inſidieux. 39
Inſulter. 537
Si l'on peut dire, * *intentionné, & intentionner.* 346
Interualle. 488
Intrigue. 126

Inuectiuer. 119
Iours caniculaires. 360
Iumeau, gemeau. 448
Iuſque. 21
Iuſques à, & inſqu'à. 21
S'il faut dire, *inſques à aujourd'huy.* 521
* *Iuſques à icy, iuſques à là.* 521
* *Iuſques à cette heure.* 523

L

LA, pour *le,* 27
Là où. 45
La plus part, la plus grand' part. 41
S'il faut dire, *Landy*, ou *Landit.* 516
Languir, 136
Laigrois, lairray. 119
Le, *pronom relatif oublié.* 33
Le pronom relatif le, *deuant deux verbes qui le regiſſent.* 495
Les pronoms le, la, les *tranſpoſez.* 33
S'il faut dire, *le long, du long, au long.* 170
Le malheureux qu'il eſt, le malheureux qu'il fut. 140
* *Lent*, pour, *humide.* 486
Lequel, laquelle. 115
Le voila qui vient. 353
* *Lettres finies par vne prepoſition comme* a, par, & pour. 135
Liberal arbitre. 92
* *Lierre, & ſon ethimologie.* 517
Loin, bien loin. 60
Loiſible. 242
* *Loiſir, & ſon ethimologie.* 517
L'on, & ſon ethimologie, 10, & 11
En quels endroits il faut dire l'on, *& en quels endroits,* on. 12
Long, pour longue. 515
Longuement. 57
Lors. 114
Lors & alors. 225
* *Si, on peut dire,* loüray, *diſſyllabe pour* loüeray. 413
L'vn & l'autre. 141

M

Madamoiſelle. 141
Magnifier. 128
Maint, & maintefois. 151
Mais, n'en pouuoir mais. 142
Mais que. 162
Mais meſmes. 22

Manes. 240
**Le manger, le mangé.* 152
Marbre. 422
Marry qu'il eſtoit. 139
Matineux, matinal, matinier. 151
*S'il faut dire, *maudiſſoit* ou *maudiſoit.* 166
Maxime. 64
Mecredy. 422
**Se medeciner.* 119
Menſonge. 34
**De la prononciation de* merque, *pour* marque, *& de* merry, *pour* marry. 250, & * 512
Mehuy, des-meſhuy. 171
Meſme, & meſmes, aduerbe. 23
Meſmement. 244
Mettre. 245
Mien, tien, ſien. 363
Des mieux. 123
**A la mi-Aouſt, à la mi-Iuin.* 79
Minuit, ſur le minuit. 78
S'il faut dire, *mille*, ou *millez.* 392
Mon, ton, ſon. 351
Monde. 169
Monde, auec le pronom poſſeſſif. là meſme
Monoſyllabes. 129
Monſieur, Madame. 165
De l'vſage & de la ſituation de ces mots, Monſeigneur, Monſieur, Madame, Mademoiſelle, *& autres ſemblables dans vne lettre ou dans vn diſcours.* 544
*S'il faut dire, *monſtier*, ou *mouſtier.* 502
**S'il y a des mots ſubſtantifs, & adiectifs tout enſemble.* 31
Muiuel. 393

N

Nauire. 130
Nauiger, nauiguer. 66
Narration hiſtorique. 457
Ne plus ne moins. 36
Quelque vſage de la negatiue ne. 513
N'ont-ils pas fait, & ont-ils pas fait. 210
Nier. 37
De certains noms que nous auons en noſtre langue qui ont enſemble vne ſignification actiue & vne paſſiue. 562
Noms propres, *de toutes terminaiſons comment il les faut prononcer.* 66, 67 *& ſuiuants*
Nonante. 420

Neuchallamment. 242
Nezamment. 364
Nu-pieds. 66
Ny, donnant le ſecond eſprit à une propoſition negative. 37

O

Mes obſequances. 353
* *Oſer ſinner.* 119
Octante. 420
Oi diſbiongue, quand elle doit eſtre prononcée comme elle eſt eſcrite, ou bien en ai. 98, 99 & 100
On. 10, 11 & 12
Onguent pour *parfum.* 458 bis
Onzeſme. 77
Oratoire. 366
Orares, pour *un Sacrement.* 367
* *Ie l'ay-ouy de mes oreilles.* 158
Orthographe, orthographier. 112
Oeuure, euures. 34
Où adverbe, pour le pronom relatif. 91
Oüi, pour *ita.* 242
Ouurage. 445

P

PAſt, paſſe, paſſion, 372
* *Pache.* 373 & 568
Par apres. 223
Par ainſi. 82
Parallele. 106
Parceque, & pourceque. 47
Par ce que, ſeparé en trois mots. 90
Pardonnable. 566
* *Pardonnez.* 119
Parfaite. 471
Parfaitement à la fin d'vne lettre. 488 bis
Parricide. 338
Par ſes yeux. 526
Partant. 225
Des participes actifs. 426
Participes paſſifs, & leur vſage dans les preteritis. 175 & ſuiuants
Si dans vne meſme periode on peut mettre deux participes, ou deux gerondifs ſans la conionction ET. 187
Particularité. 46
Pas & point. 405
Pas, pour *paſſage.* 537
* *Paſſionner.* 346
* *Se paſſionner.* 119
* *Si l'on peut dire*, payray *pour* payeray. 413
Pendant. 223
* *Pendant que.* 65
Peril eminent. 302
Periode. 3

Perſe-

Perſeuerer. 114
* *Perſeuerer.* là meſme
Perſonne. 6
Peur. 45
Peux pour *peſſam.* 65
S'il faut eſcrire Phlebotomie *ou* Flebotomie. 205
Fleure. 355
Fleurs de quel genre il eſt. 422
Fleurir. 113
Fleuve, voyez. 410
Fluxel. 418
Flus. 422
Fluxion. 130
Fou. 34 & 51
Fouine. 60
S'il faut dire, *portrait ou pourtrait.* 340
Pouuoir, pour *peut eſtre.* 149
Pre. 458 bis
Pre ſon. 532
Pre & preſſe ſm. 472 bis
Pre mes. 113
Pre l'eſcure. 192
Pour, *repeté deux fois dans vne meſme periode.* 50
Pour, *auec l'Infinitif.* 63
Pour que. 17
Pource, pour *à cauſe de cela*, ou *parquoy.* 82
Pourpre. 58
Pouuoir. 146
Au Preſident, preſidence. 484
S'il faut dire, *precipitement*, ou *precipitamment.* 164
Preface. 64
Preigne pour *prenne.* 60
Premier que, pour *auant que.* 111
Regle pour ſçauoir quand il faut repeter les propoſitions, *deuant les noms, & deuant les verbes.* 214
* *Preſenter.* 119
Des preterits de ces verbes, entrer, ſortir, monter, deſcendre. 430
Deue & coniugé exception a la regle des preterits participes. 492 bis
S'il faut dire *preuit*, ou *preueu.* 370
Preter. 479
* S'il faut dire, *prier les dieux, ou prier aux dieux.* 414 & 534
Prins, printemps, printemps. 98
Priſonnier, priſon. 98
Proches, pour *parens.* 94
* S'il faut dire, *le treſde.*

ou le precedet. 151
Prononcer. 20
Le pronom possessif apres le substantif. 43
Le pronom demonstratif auec la particule, là. 325
Vn certain vsage du pronom demonstratif, & qui est necessaire. 327
Pronoms possessifs. 509
Suppression des pronoms personels deuant les verbes. 420
* Mauuaise prononciation de certains mots. 425
Deux mauuaises prononciations qui sont tres-communes, mesme à la Cour. 436
S'il faut dire, *proprete*, ou *proprieté*. 5
Prouuer, *esprouuer*. 133
Prouesse. 403
Pseaumes penitentieaux. 364
Pudeur. 537
* Le puis. 65

Q

QVand à moy. 53
Quant à moy. 193
Quant & moy, pour auec moy. 52
Quant & quant moy.
quant & quant. 53
Quantes-fois. 480
* Quand est-ce, qu'il viendra? 458 bis
Quasi. 24
Quatre pour *quatrieſme*, & autres ſemblables. 123
Qu'ainſi ne ſoit. 557
Que deuant *an*, & deuant *que l'on*. 14
* Que. 118
Que, *conionctiue repetee deux fois dans vn meſme membre de periode*. 465
Que, deuant *l'infinitif* pour *rien a*. 489
Que, apres *ſi*, & deuant, tant s'en faut, *veut eſtre repeté*. 489
Que non pas. 80.
Quelque. 4
Quel, & quelle, pour *quelque*. 136
Quelque riches qu'ils ſoiẽt. 359
Quelque choſe, *quel genre il demande*. 464 bis
Qui, *repeté deux fois dans vne meſme periode*. 48
Qui, *repeté pluſieurs fois, pour dire les vns, les autres*. 51

Qui, *en certains cas, & comment il en faut vſer.* 55, & * 118
Qui, *au commencement d'vne periode.* 86
Quiconque. 328
Quoy pronom. 54, 55 & * 118
Quoy qu'il arriue, quoy qu'il en ſoit. 321
Quoy que. 91, & 468 bis

R

DE *la lettre* R, *finale des infinitifs.* 437
Rais. 192
Reciproque. 393
* S'il faut dire, *ſe reconcilier auec quelqu'vn* ou *à quelqu'vn.* 414
S'il faut dire, *recouuré*, ou *recouuert.* 15
* *Refroidir.* 544
Reguelisſe. 410
* *Rejaillir.* 544
Relaſche. 34
Remerciment. 413
Remplir. 152
* *Remplage.* 153
Rencontre. 19
Aller à la rencontre. 222
Repetition de mots. 484 bis
Repetion des prepoſitions aux noms. 50
Reproche. 34
Reſeruation. 222
* S'il faut dire, *reſortons*, ou *reſortiſſons.* 233
Le verbe reſoudre *comme il le faut coniuguer.* 61
Réſoudre, *neutre & actif.* 61
Se reſouuenir. 111
* *Reſpondre, & correſpondre, ſe prononcent differemment.* 371
Reſſembler. 480 bis
Reſter. 136
S'il faut dire *reueſtant, ou reueſtiſſant.* 231
* *Comment le verbe* reueſtir *ſe coniugue au preſent de l'indicatif.* 234
Reuſſir. 478
Rien autre choſe. 521
Rimes dans la proſe. 235
* S'il faut prononcer, *Royaume*, ou *Reaume.* 100

S

SAns, *ſans point.* 161
Sans deſſus deſſous. 44
Sarge. 250
Satisfaire, ſatisfaction. 157

Le verbe ſçauoir *ſuiuy d'vn infinitif.* 101
**Seant, bien ſeant.* 540
*S'il faut prononcer, *ſecret* ou *ſtegret.* 362
Securité. 43
Septante. 420
Seraphin. 413
Serioſité. 254
**Serieux.* 255
Seruir. 479 & * 534
Seulement, pour *meſmes*, ou *au contraire.* 402
Si on, & ſi l'on. 9
Si, *conionction conditionnelle.* 62
Si, pour *ſi eſt-ce que.* 62
Si, pour *adeo en Latin.* 63 & 532
Si, *particule conditionnelle.* 372
Si, *auec deux conſtructions differentes en vne meſme periode.* 395
Si que. 435
Si, pour *auec tout cela*, & *outre cela.* 449
Si bien. 471 bis
Si, pour *adeo, doit eſtre repeté.* 490 bis
Sien. 363
Sieger. 76
Signe, ſignal. 402
Soit, ou ſoit que. 30
Du Soleciſme, *ſecond vice contre la pureté du ſtile.* 572
Soliciter. 57 & 472
* *Somme, ſomme toute.* 31
Son. 351
Songer pour *penſer.* 85
De cette ſorte, & de la ſorte. 26
Sorte, *comme il ſe doit conſtruire.* 483 bis
Toute ſorte, & toutes ſortes. 130
Sortir. 38, & 136
* *Sortir de la vie.* 486
Soubçonneux, ſuſpect. 401
Souloit. 241
Soumiſſion & ſubmiſſion. 25
Souuenir. 161 & 363
Soy, *proxom.* 491 bis
Soy de ſoy. 166
Des negligences dans le ſtile. 414
Certaine reigle pour la plus grande netteté, ou douceur du ſtile. 528
Qu'il y a vne grande difference entre la pureté, *&* la netteté du ſtile, *& premierement*, de la pureté. 567
De la netteté du ſtile. 577
Subuenir. 38
Succeder, pour *reüſſir.* 468 bis

Superbe. 31
Supplier. 221
Sur, & deſſus. 555
Sur, ſous. 124
S'il faut dire, *ſur les armes*, ou *ſous les armes.* 396
Suruiure. 162 & *534
Synonimes. 493 bis
**Synonimes des phraſes vicieux.* 498

T

Andis. 64
Tant plus. 35
**Tarder.* 320
Taſſer. 76
Taxer. 221
Tel, pour *quel.* 413
Temperature, temperament. 74
Terroir, terrein, territoire. 74
Prendre à teſmoin. 563
Theriaque. 410
Tien. 363
**Tinrent & tindrent.* 97
Le titre de. 134
Tomber, tumber. 82
Tomber aux mains de quelqu'vn. 167
T-on. 10
Ton. 351
Tout de meſme. 558
Tout, aduerbe. 95
L'adjectif tout, *auec pluſieurs ſubſtantifs.* 559
**Tout malade, tout affligé qu'il eſtoit.* 139
Transfuge. 448
Triacleur. 410
Trouuer, Treuuer. 133
Tymbales. 328

V

Ie vais, ie vá. 27
Va faiſant, va croiſſant. 185
**S'il faut dire, vagabond, ou vacabond.* 362
Valant, pour *vaillant.* 35
Valant & vaillant. 359
Vieigne pour *vienne.* 66
S'il faut dire, *vent de midy* ou *vent du midy.* 412
Verbes regiſſans deux cas, mis auec vn ſeul. 79
**Deux verbes, doiuent auoir vn meſme regime pour la netteté du ſtile.* 80
Verbes dont l'infinitif ſe termine en ier. 109
S'il faut mettre vn s, *en la ſeconde perſonne du ſingulier de l'imperatif des verbes.* 189
Exemple de toutes les terminaiſons des verbes. 189 & ſuiuans.

Verbes en la premiere perſonne du preſent de l'indicatif, deuant de pronom perſonel ie, *coment ils s'eſcriuent & ſe prononcent.* 210, & ſuiuans

* *Principe de grammaire, touchant les verbes de la quatrieſme coniugaiſon, dont l'infinitif ſe termine en* ir, *& ſon exception.* 232

Verbe ſubſtantif mal placé. 342

* *Les verbes ſimples, & compoſez, le coniugent ſouuent de differente façon.* 371

Premiere perſonne du preſent de l'indicatif. 131

Verbes qui doiuent eſtre mis au ſubjonctif, & non à l'indicatif. 381

Certains regimes de verbes vſitez par quelques Autheurs celebres qu'il ne faut pas ſuiure en cela. 414

Le verbe auxiliaire auoir, *coniugué auec le verbe ſubſtantif, & auec les autres verbes.* 460

Des vers dans la proſe. 102 & * 417

* *Vers, deuers.* 172

Vers où. 355

Vers, enuers. 373

Veſquit, veſcut. 108

Veuue. 412

S'il faut dire, *vieil, ou vieux.* 377

Vinrent & vindrent. 97

Si apres vint & vn, *il faut mettre vn pluriel, ou vn ſingulier.* 147

Viol. 413

Vituperé, vituperer. 412

Vlceré, *de quel genre il eſt.* 374

Vne infinité. 41

Vnir enſemble. 157

Voile. 460

Voire meſme. 42

Voiſiné. 434

* *Vuler en l'air.* 158

Vomir des iniures. 127

Vouloir pour *volonté.* 442

Si en eſcriuant on peut meſler vous *auec voſtre Majeſté, ou voſtre Eminence, ou voſtre Alteſſe & autres sẽblables.* 550

* S'il faut prononcer, *voyage* ou *veage.* 100

* L'vſage, *eſt le Roy & le Souuerain des lãgues.* 16 & 148, * *Il eſt comme l'ame & la vie des mots,* 60, *Il fauoriſe ſouuent les ſoleſciſmes,* 89.

*C'eſt vne erreur de vouloir en matiere de langues viuantes s'opiniaſtrer pour la raiſon contre l'vſage, 303. * On doit eſtre curieux comme d'vn ornement de langage de toutes les façons de parler, que l'vſage a eſtablies contre les reigles de la grammaire, 305, & 375.

Y

Y, pour *luy*. 94
Y, *S'il doit eſtre mis deuant ou apres* en. 94
Y, *auec les pronoms*. 95
* *Y, particule tres-commode*. 487 bis
* *Ie l'ay veu de mes yeux*. 158
Yuoire. 373

Z

S'*Il faut prononcer la lettre*, z, *apres* on. 436

FIN.